

RESTER POUR S'EN SORTIR

LOGIQUES DE RÉCIDIVE CHEZ LES JEUNES EN SITUATION DE DÉLINQUANCE

Géraldine Duvanel Aouida

Thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg en Suisse.

Approuvée par la Faculté des Lettres sur proposition des professeurs

Dr Jean-Luc Lambert

Dr Marc-Henry Soulet

Dr Johanne Charbonneau

Le Doyen, Prof. Dr Marc-Henry Soulet

Fribourg, le 14 avril 2014

À tous ces funambules que l'immobilisme ferait tomber...

REMERCIEMENTS

La détermination et la volonté nécessaires à la réalisation d'une thèse de doctorat prennent racine au cœur de l'individu qui construit, analyse et rédige, grâce à la présence de tous ces *Autres* qui, de multiples manières, portent et accompagnent le processus intellectuel à l'œuvre.

Je souhaite exprimer ma profonde reconnaissance et mes remerciements les plus chaleureux :

Au professeur Jean-Luc Lambert, pour m'avoir proposé de relever le défi de la réalisation de cette thèse. D'un bout à l'autre, son humanisme et son enthousiasme, sa disponibilité et ses conseils avisés, ainsi que son ouverture à l'interdisciplinarité ont été des atouts inestimables à mon cheminement intellectuel.

Au professeur Marc-Henry Soulet, pour m'avoir offert, avec une grande générosité, la possibilité d'élargir mon champ de vision. Son implication dans nos nombreuses discussions ont permis l'évolution et la maturation de ma réflexion ; ses mises en garde face au risque de l'impatience ont largement contribué à rendre la démarche aussi complète que possible.

Au Fonds national suisse pour la recherche scientifique, pour avoir reconnu la valeur de cette étude par l'octroi d'une bourse permettant d'approfondir le processus d'investigation à l'Institut national pour la recherche scientifique (INRS) de Montréal.

À la professeure Johanne Charbonneau, pour m'avoir accueillie et accompagnée à l'INRS de Montréal. Sa disponibilité, son regard aiguisé et ses remarques avisées ont indéniablement permis d'enrichir et d'approfondir mes analyses.

Au professeur Nicolas Queloz, pour sa relecture liée aux statistiques et pour ses précieuses remarques.

Aux jeunes, pour m'avoir ouvert la porte de leur existence. Leurs paroles, leurs questionnements, leurs rires et parfois leurs larmes m'ont permis de m'immiscer dans la sinuosité de leurs parcours. Grâce à leur grande disponibilité pour me voir et me revoir, ils m'ont donné à comprendre, bien plus que je ne l'aurais imaginé.

Aux nombreux juges des mineurs de Suisse romande qui m'ont autorisé l'accès aux jeunes.

À Patrice Mabillard, ancien Directeur du centre éducatif de Pramont, et à Robert Lüthi, ancien responsable de la maison d'éducation de Prêles, pour avoir accepté d'organiser les nombreuses rencontres avec les jeunes.

À Maria Caiata Zufferey, pour ses précieux conseils à distance.

À Jocelyn pour nos nombreux échanges qui ont assurément aiguisé ma réflexion et nourrit mes analyses.

À Marie-Eve, pour son soutien et ses conseils outre-Atlantique.

À Pitch pour m'avoir « envoyé au vert », afin d'achever, une fois pour toute, la rédaction.

À mes anciens collègues de l'Institut de Pédagogie curative. À Annick, pour les multiples débats et confrontations de disciplines, pour sa précieuse relecture. À Patrick, pour ses remarques pointues, pour son enthousiasme, pour sa précieuse relecture. À Rachel, Valérie et Magali, pour leur soutien à toute épreuve, pour s'être réjouies pour moi et avec moi de chaque étape finalisée. Enfin à Barbara, pour sa belle philosophie de vie qui m'a tant aidée, pour m'avoir rappelé, dans les moments creux, que la thèse est un plaisir et une belle opportunité, pour sa précieuse relecture.

À mes collègues qui ont accompagné la dernière ligne droite : à Carolyne et Martine, pour leurs nombreux encouragements et leur soutien qui m'ont été si précieux, pour m'avoir « interdit » de baisser les bras. À Aurianne pour ses compétences informatiques et techniques. Merci à Carolyne pour sa précieuse double relecture.

À mes parents pour m'avoir encouragée et soutenue, pour avoir grandement contribué à me fournir les bases solides sur lesquelles je m'appuie aujourd'hui.

Et enfin, À Radhouan pour m'avoir si vivement encouragée à me lancer dans cette longue aventure, pour m'avoir incitée à vivre le processus plutôt que de m'inquiéter de la finalité et pour avoir écarté à chaque instant l'éventualité de l'abandon. À Méline et Noam, pour m'avoir tirée de force dans leur monde, où la thèse n'a aucune place. Pour leur amour et leurs sourires qui demeurent à chaque instant des sources d'énergie inestimables. À ces deux petits Êtres magnifiques et à leur papa, je dédie ce travail.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE..... 11

PARTIE I : CHIFFRES, THÉORIES ET MÉTHODES POUR APPRÉHENDER LES DYNAMIQUES DÉLINQUANTES JUVÉNILES 19

CHAPITRE 1 : LES CONTOURS DE LA RÉPÉTITION DÉLINQUANTE..... 19

1.1. Délinquance des mineurs et prise en charge en Suisse.....	19
1.1.1. Que disent les chiffres?	20
1.1.2. Mineurs délinquants ou jeunes en situation de difficultés sociales? Le cas des jeunes dits « récidivistes »	31
1.1.2.1. Le masque de la délinquance juvénile et de la récidive	33
1.1.2.2. Les réponses apportées à la problématique de la récidive délinquante	37
1.1.3. Les jeunes et leur société	51
1.2. Les pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes	60
1.2.1. Délinquance et déficit de lien social.....	62
1.2.2. Délinquance et déficit de socialisation	69
1.2.3. Délinquance et régulations institutionnelles.....	79
1.2.4. Délinquance et construction identitaire	82
1.2.5. Délinquance et tensions.....	88
1.2.6. La cohabitation des perspectives	90
1.3. La continuité malgré l'insatisfaction et l'adversité	92

Conclusion : des explications insatisfaisantes 96

CHAPITRE 2 : D'UN CONCEPT MULTIFORME À L'ESSAI D'UNE PROBLÉMATISATION 103

2.1. Les liens sociaux au sein du rester	105
2.1.1. L'intégration et l'appartenance.....	105
2.1.2. La reconnaissance, la valorisation et le statut.....	114
2.2. Être et agir au sein du rester	117
2.2.1. Le positionnement identitaire	117
2.2.2. Agir en contexte d'adversité.....	120
2.3. Les temporalités impliquées dans le rester.....	124
2.3.1. Le changement	124
2.3.2. Le passage	127

Conclusion : regard sur le rester..... 132

CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE ET POSTURE DE RECHERCHE..... 135

3.1. De la question de recherche à la méthodologie adéquate.....	135
3.2. Population d'enquête et production des données	142
3.3. Traiter et analyser : l'émergence du sens et des pistes de compréhension.....	151

Conclusion : les enjeux de la démonstration..... 162

PARTIE II : LA CONSTRUCTION DE L'ANCRAGE..... 165

CHAPITRE 4 : Seuls au milieu de tous..... 167

4.1. L'éloignement sociorelationnel et ses implications.....	167
--	-----

4.2. Entre rupture et logique de continuité	196
4.3. L'ancrage, un processus de désaffiliation ancrée	199
CHAPITRE 5 : UNE QUÊTE DE POTENTIALITÉ	203
5.1. L'absence d'engagement envers les institutions sociales.....	204
5.2. L'engagement dans une voie délictueuse.....	211
5.3. L'ancrage, un processus de construction dynamique	231
CHAPITRE 6 : UNE EXISTENCE SYMBOLIQUE INSCRITE DANS LE RÉEL	235
6.1. L'enfermement identitaire	236
6.2. L'univers symbolique, une forme de libération	240
6.3. L'ancrage, un processus de définition de soi inscrit dans le temps et dans l'espace.....	251
CHAPITRE 7 : LA LÉGITIMATION DU PARCOURS	257
7.1. Une spirale de désillusion.....	257
7.2. L'explication du parcours.....	263
7.3. L'ancrage, un processus de (re)positionnement identitaire	271
CONCLUSION : UN ANCRAGE PLURIEL	276
PARTIE III : UNE COMPRÉHENSION DYNAMIQUE ET INTERACTIVE DU RESTER	283
CHAPITRE 8 : DYNAMIQUE DÉLINQUANTE, DYNAMIQUE RENFORCÉE	285
8.1. L'émergence de l'action émancipatoire	296
8.2. L'élaboration de l'action émancipatoire.....	312
8.3. La nouvelle captivité	321
CHAPITRE 9 : L'INTERVENTION SOCIOÉDUCATIVE AU REGARD DE L'AGIR ÉMANCIPATOIRE	327
9.1. Sens et cohérence dans l'action socioéducative : une réflexion sur les pratiques qui font sens	332
9.2. Les enjeux de l'intervention socioéducative auprès des jeunes inscrits dans une dynamique délictueuse.....	333
9.2.1. La désaffiliation ancrée	334
9.2.2. La marginalisation féconde	336
9.2.3. Le vide symbolique	338
9.3. Les axes de l'intervention socioéducative auprès des jeunes inscrits dans une dynamique délictueuse.....	342
9.3.1. Pour une intervention proactive.....	345
9.3.2. Pour une intervention réactive.....	351
Conclusion : des pratiques favorables au passage.....	362
CONCLUSION GÉNÉRALE	365
BIBLIOGRAPHIE	381
ANNEXES.....	397

TABLE DES FIGURES

<i>Figure 1: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension du lien social ...</i>	<i>68</i>
<i>Figure 2: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension de la socialisation</i>	<i>78</i>
<i>Figure 3: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension des régulations institutionnelles</i>	<i>81</i>
<i>Figure 4: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension de la construction identitaire</i>	<i>87</i>
<i>Figure 5: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension de la tension</i>	<i>90</i>
<i>Figure 6: Les axes conceptuels du rester</i>	<i>132</i>
<i>Figure 7: Espaces d'analyse et pôles de traitement des récits biographiques</i>	<i>153</i>
<i>Figure 8: Le triangle magique de la découverte et ses phases d'analyses locales et transversales</i>	<i>154</i>
<i>Figure 9: Gestion des tensions existentielles (Bajoit, 2012)</i>	<i>236</i>
<i>Figure 10: Inscription du centre de référence dans la constellation identitaire des jeunes</i>	<i>246</i>
<i>Figure 11: L'ancrage pluriel: maintien par la négative et maintien par la positive</i>	<i>278</i>
<i>Figure 12: Les dimensions du contexte d'inquiétude des jeunes qui récidivent</i>	<i>297</i>
<i>Figure 13: Les dimensions du contexte d'isolement des jeunes qui récidivent</i>	<i>298</i>
<i>Figure 14: Les dimensions de la vulnérabilité structurelle des jeunes qui récidivent</i>	<i>300</i>
<i>Figure 15: Contexte d'hypercontrainte</i>	<i>303</i>
<i>Figure 16: Les voies pour déjouer la captivité</i>	<i>309</i>
<i>Figure 17: Passage vers soi / passage vers une autre manière d'être soi</i>	<i>316</i>
<i>Figure 18: L'inaboutissement du processus de passage</i>	<i>323</i>
<i>Figure 19: Parcours d'intervention: l'ascension vers l'intégration</i>	<i>335</i>
<i>Figure 20: Piliers et enjeux de l'intervention</i>	<i>341</i>

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La délinquance chez les jeunes. Phénomène médiatisé et politisé, thématique émotionnelle et parfois sensationnelle, problématique scientifique, économique, sociale et éducative, le ton est donné : il est à la pluralité des forces qui côtoient le phénomène. La délinquance des mineurs préoccupe donc, à des degrés divers, de nombreux secteurs et se retrouve fréquemment sous le coup de projecteurs qui tentent d'en mesurer ou d'en expliquer certaines facettes. Que dire de plus que ce qui a donc déjà été dit ? Le sujet est-il épuisé ? Cette question semble légitime au regard des nombreuses statistiques qui cherchent à mesurer les différents pans du phénomène et son évolution, des études quantitatives et qualitatives qui tentent d'expliquer le poids des facteurs de risques et de protections, et de dégager certaines articulations ou modélisations, des évaluations de projets déterminant l'impact de certaines mesures et interventions sociales et éducatives. Malgré la diversité des portes d'entrée qui cherchent à cerner le phénomène de la délinquance des mineurs, un constat de partialité, voire d'incomplétude demeure et la jeunesse dite « délinquante » place toujours et encore son entourage, autant que les professionnels de l'intervention et de la recherche, face à différentes formes d'incompréhension qui se situent au niveau du sens de la récidive.

Malgré l'intérêt porté à la thématique et compte tenu des nombreuses pistes certes explicatives, mais néanmoins partielles, que propose la littérature, une question fondamentale mérite d'être posée : peut-on saisir le fond du problème de la délinquance juvénile ? Peut-on réellement expliciter ce qui se joue « ici et maintenant » pour les jeunes qui adoptent des conduites délinquantes ? La réponse est affirmative, mais à la condition de choisir un angle de vue qui dépasse l'explication factorielle aussi intégrative soit-elle, et qui dégage l'enjeu individuel et social de la délinquance juvénile, autant que les conséquences problématiques pour la jeunesse et la société. En d'autres termes, c'est le cœur du problème qu'il s'agit d'approcher et d'examiner à la loupe, par une réflexion et une analyse plus spécifique que celles qui s'attardent à questionner un problème social aussi large et indéfinissable que soit celui des mineurs dits « délinquants ». Mais quel est cet angle de vue ?

Les jeunes qui, de manière éphémère, expérimentent des délits sont nombreux. Ces délits sont souvent jugés mineurs et peuvent être vus comme le fait d'une jeunesse qui teste les limites que lui pose la société, d'une jeunesse qui se construit des épreuves pour grandir, d'une jeunesse qui finit par répondre, sans trop de heurts et de temps, aux attentes et exigences sociales. L'écart qui se crée entre « ce que les jeunes sont » et « ce qu'ils devraient être » (autrement dit, ce que les adultes et les institutions attendent d'eux) est donc souvent minime et les conséquences restent limitées. Pourtant, parallèlement à cette jeunesse qui momentanément « s'expérimente » et qui « teste », il y a une

jeunesse qui poursuit un parcours de délinquance durable et qui marque une distance significative avec un univers social marqué par la conventionalité. C'est donc ici la question de la continuité, de la récurrence, de la chronicité, plus communément de la récidive qui devient centrale, tant elle constitue le dénominateur commun « d'une jeunesse qui pose problème ». Pourquoi certains jeunes récidivent ? Quelles sont les raisons qui les conduisent à cumuler les délits ?

Placer la récidive au cœur des préoccupations liées à la délinquance des mineurs, c'est orienter le regard vers une catégorie de jeunes inscrits dans un « parcours de délinquance »¹, c'est cibler la préoccupation de la récurrence, plus que de l'émergence, c'est surtout questionner la durée autant que les délits. La récidive délinquante devient un objet de recherche particulièrement pertinent pour deux raisons : tout d'abord parce qu'il s'intéresse à une catégorie ciblée et restreinte de jeunes qui préoccupent particulièrement les politiques sociales et sécuritaires, les intervenants socioéducatifs² et les parents par des mises en danger de soi et d'autrui, au travers des conduites jugées marginales qui tantôt bouleversent, choquent et inquiètent. Ensuite, parce qu'au-delà de l'acte, cet objet de recherche s'intéresse à la construction de la répétition, à la construction d'une dynamique marginalisée et part d'un postulat fort : les parcours de vie se construisent et dans ce sens, les parcours de récidive sont une construction biographique personnelle inscrite dans le social. L'étude de la récidive devient l'étude d'une construction biographique.

La question de la récidive délinquante n'est pourtant pas inexistante dans la littérature scientifique et des facteurs de risques tels que la « galère » (Dubet, 1987), la stigmatisation par le biais de régulations institutionnelles (Carra, 1996) ou encore la banalisation de l'expérience carcérale (Le Caisne, 2009) témoignent d'une incidence certaine sur la chronicité des conduites. Pourtant, si la « galère » procède en effet d'une construction relevant les enjeux liés aux jeunes de cités françaises, la majeure partie des différents éléments explicatifs de la récidive délinquante s'apparente à des facteurs qui expliquent la chronicité des délits par une logique de causalité. Mais la durée ne peut s'expliquer par la causalité. La durée se construit et, plus que cela, la durée implique une conjonction d'éléments qui la rend possible, autant qu'elle engage des compétences. Dans ce sens, face à la récidive délinquante, c'est bien le fait, voire la possibilité, de « rester délinquant » dans la durée qui mérite d'être questionné. « Comment se construit un parcours de récidive délinquante ? » rejoint alors un questionnement qui dégage éminemment les enjeux théoriques de la question : **par quels processus certains jeunes restent-ils dans une dynamique délictueuse ?**

¹ Dans le cadre de cette étude, nous nous intéressons exclusivement aux garçons inscrits dans un parcours de récidive délinquante. Nous partons en effet du postulat que les logiques de construction des dynamiques délinquantes peuvent être significativement différentes. De plus, cette recherche ne cherche pas à saisir précisément les dynamiques propres à la délinquance sexuelle.

² Pour ne pas alourdir le texte, la forme masculine sera utilisée tout au long de notre propos, pour l'ensemble des protagonistes mentionnés.

Différents éléments issus de l'état actuel de la recherche autant que de la pratique permettent d'affirmer l'évidence et la pertinence de ce questionnement. Les études liées à la récidive délinquante ont souvent tendance à présenter une réponse non pas unique, mais centrale du phénomène, en faisant émerger des facteurs ou des enjeux qui témoignent davantage d'une responsabilité sectorielle de l'existence des délits que de l'explication fondamentale d'une situation existentielle. Si ces pistes sont intéressantes, car elles fournissent des éléments de réflexion qui pourront être mobilisés, elles n'expliquent pas l'émergence et la durabilité d'une ligne biographique dominante où les délits apparaissent en première ligne, ni la construction d'une situation à la fois personnelle, sociale et structurelle. Bien entendu, ces dernières années, la recherche en sciences sociales a vu émerger de plus en plus d'études qualitatives cherchant à souligner la complexité des phénomènes sociaux et accordant une place significative aux perceptions et aux significations données par les acteurs concernés (Brunelle & Cousineau, 2005). Ces recherches demeurent pourtant minoritaires lorsqu'il s'agit d'étudier les dynamiques de la délinquance juvénile et l'ensemble des pistes explicatives du phénomène proviennent encore majoritairement de recherches quantitatives qui ne sont pas à même de saisir les contours de la construction du « rester délinquant », pas plus qu'elles ne peuvent cerner la dynamique et l'intensité de l'insertion durable dans une situation expérientielle particulière. Dès lors, aborder la récidive délinquante en questionnant la construction du « rester délinquant » nous conduit à un repositionnement du regard sur la thématique étudiée qui dépasse l'idée d'un cumul de délits et d'un « effet domino » et qui s'attèle à saisir la construction d'une expérience et le sens de celle-ci. Cet angle novateur doit permettre de lever le voile sur une facette inexplorée de la récidive délinquante, à savoir les contours de la construction du « rester dans une dynamique de délinquance durable », en saisissant l'ensemble des processus en jeu, qui rendent possible la répétition des actes de délinquance. En somme, qu'est-ce que « rester » ? Qu'est-ce que cela suppose en termes de construction personnelle, sociale, relationnelle et identitaire ? Comment certains jeunes parviennent-ils à maintenir leur voie délictueuse, malgré les diverses interventions socioéducatives qui leur sont destinées ?

À son tour, la récidive délinquante constitue un enjeu majeur pour la pratique. Plus que cela, elle revêt le caractère d'un défi quotidien que l'accompagnement des mineurs doit relever. De nombreuses réflexions liées à la régulation de la délinquance par le biais de la justice des mineurs ont conduit à l'entrée en vigueur, au 1^{er} janvier 2007, d'un nouveau Droit pénal des mineurs affichant une préoccupation éducative importante dans l'application de la loi. En effet, l'article 2, al. 1, de ladite loi annonce que « La protection et l'éducation du mineurs sont déterminantes dans l'application de la présente loi ». Cette orientation explicite qui soutient et atteste de la nécessité d'une régulation socioéducative du problème, c'est-à-dire d'un accompagnement éducatif de la

jeunesse qui récidive, place la délinquance durable entre les mains des intervenants sociaux³ chargés de la canaliser et de remettre les jeunes à problème sur les rails du respect des normes sociétales. Éteindre le feu et remettre le jeune à la bonne place pour casser une chronicité aussi bruyante, dérangeante, qu'inquiétante, telle est la mission implicite demandée aux professionnels de l'intervention. Or, les stratégies concrètes mises en œuvre par les juges des mineurs, les travailleurs sociaux, les éducateurs spécialisés, les psychiatres, les psychologues et autres thérapeutes qui interviennent à tour de rôle (et parfois simultanément) demeurent souvent peu décrites et leur efficacité n'est que rarement évaluée.

Alors que l'ampleur de l'intervention atteste pourtant de l'importance du problème, l'opacité des pratiques et de leur efficacité témoigne à la fois de l'absence d'une ligne directrice d'intervention qui paraisse propice à l'accompagnement des jeunes dits « récidivistes » et de la probable nécessité d'une adaptation de l'intervention aux réalités individuelles. L'intervention auprès des jeunes en situation de récidive délinquante semble donc souvent marquée par des stratégies autonomes et non inscrites dans un cadre de référence prédéfini, faisant écho à la complexité et à la singularité des situations et témoignant des difficultés à briser non seulement la répétition des délits, mais aussi la continuité d'une situation expérientielle. Ces difficultés liées à la régulation du problème autant qu'à la validation et à la reconnaissance de la pertinence de leurs pratiques peuvent s'approcher et se comprendre par le défi central et fondamental auquel les intervenants sociaux font face, à savoir une posture de « fermeture à la relation d'aide » (Coenen, 2001, p. 135) des jeunes. Atteindre les jeunes qui récidivent pour créer une relation, les approcher suffisamment pour que le fil de l'accompagnement se tisse et qu'une rencontre se fasse, constituent un enjeu difficile à dépasser. L'intervention socioéducative est de fait entravée, par la complexité des situations individuelles et ontologiques des jeunes qu'il s'agit d'accompagner vers une autre manière d'exister et de se mettre en scène.

Cette complexité pourrait, à première vue, se rapporter à la distance symbolique qui sépare les jeunes en situation durable de délinquance des adultes, voire plus largement, d'un univers marqué par une forme de conventionalité. L'expérience durable des chemins de traverse et l'incapacité répétée des adultes à rattraper la jeunesse qui dévie conduiraient à un éloignement venant prêter les interventions à venir. Le fossé se creuse et les ponts s'effritent, condamnant chacun à vivre de son côté de la rive. Mais comment comprendre l'émergence et le sens de cette distance ? Quel sens donner à cette forme de fermeture relationnelle qui sonne comme le refus d'un soutien ? Quels sont

³ Nous utilisons le terme « intervenants sociaux » pour nous référer à l'ensemble des professionnels qui ont une mission socioéducative à l'égard de la jeunesse en difficulté. Que ce soit dans une fonction d'éducateur spécialisé, de pédagogue, d'assistant social, de directeur d'établissement, ces acteurs sont chargés de déployer une intervention socioéducative à l'égard de la jeunesse qu'ils accompagnent.

les enjeux invisibles qui empêchent les jeunes d'accepter l'intervention socioéducative qui leur est destinée ? Qu'est-ce qui entrave l'intervention au point de ne pas atteindre la cible qu'elle vise, au point de ne pas « toucher » les jeunes, au point de ne pas bouleverser, comme elle le souhaite, leurs parcours ?

Placer le regard sur l'intervention permet de souligner les difficultés de régulation du problème de la récidive délinquante, mais aussi et surtout, les enjeux de l'incompréhension du « rester délinquant ». L'incompréhension de cette facette de la récidive induit la mise en place de pistes éducatives qui agissent sur une sphère existentielle ou une autre, sans considération de l'ensemble des espaces au sein desquels l'ancrage prend forme. Une intervention partielle, au détriment d'une intervention multiple et ciblée sur les différentes sphères où prend racine la délinquance, risque de rendre caducs les effets même de l'intervention, non qu'elle ne soit pas affutée, mais incomplète et susceptible de déstabiliser l'existence des jeunes plus que de la renforcer. Agir au niveau de la socialisation, des relations familiales, de l'insertion sociale ou professionnelle, c'est possiblement éteindre le feu, sans connaître les différentes sources d'incendie imminent. Saisir les espaces au sein desquels prend forme « le rester », les espaces qui rendent possible, voire légitime, le fait de « continuer malgré tout », paraît fondamental pour aiguïser l'intervention vers des points stratégiques couvrant l'ensemble de la problématique.

Dès lors, la non compréhension de la récidive, mais plus précisément du processus qui rend possible le « rester délinquant », induit le risque que l'intervention ne s'oriente pas vers les sphères jugées fondamentales, passant, en quelques sortes, à côté du vrai problème. De plus, cela induit également le risque de contribuer à la continuité, à une forme de renforcement de l'expérience délinquante. En effet, travailler à la suppression des délits sans reconnaître et saisir le sens de ceux-ci, autrement dit leur fonction dans les parcours individuels, c'est viser la sortie par l'élimination des conduites, sans connaître les risques, les pertes, les trous qu'elle peut engendrer ; c'est annuler une ligne biographique dominante et persistante sans être sûr que l'intervention assure le développement d'une compensation nécessaire. Dès lors, la non compréhension de la construction de la récidive entrave la régulation du phénomène, mais aussi et surtout la possibilité d'améliorer, grâce à l'accompagnement socioéducatif, les conditions de vie des jeunes concernés. Pour toutes ces raisons, questionner la récidive par le biais de la construction du « rester délinquant » est aussi pertinent que nécessaire, car cela permet d'interroger le problème social de la récidive et la construction individuelle du « rester », qui justement est à la base d'un problème social.

L'enjeu de ce questionnement de recherche se situe dans la mise en lumière de la construction biographique des jeunes et des logiques d'action qui la sous-tendent. Éclairer les différents processus dans l'insertion durable en jeu au cœur d'un parcours de délinquance pour saisir, finalement, ceux qui permettent le « rester », implique une méthodologie qui donne accès aux pratiques à partir du sens qui leur est accordé, pratiques qui permettent quant à elles d'accéder au cœur de l'expérience individuelle et partagée collectivement. Pour ces raisons, cette recherche s'inscrit dans le paradigme de la sociologie compréhensive de Max Weber qui cherche à comprendre les pratiques à partir du sens qui leur est attribué par les acteurs. En mobilisant le paradigme indiciaire de Carlo Guinzburg (1989), nous avons fait émerger une théorie explicative qui trouve ses sources dans les données de terrain. Grâce à un aller-retour constant entre la récolte, l'analyse et la théorie émergente (Strauss & Corbin, 2004), il a été possible de comprendre non pas les facteurs en jeu dans la récidive délinquante, mais les logiques d'action nécessaires à la construction d'un parcours de récidive.

Le présent travail est structuré en trois parties. La *première partie* expose le cadre théorique et méthodologique de la recherche. Le chapitre 1 contextualise alors l'objet de recherche par un cheminement entre l'enjeu de la mesure, de la prise en charge et l'explication de la récidive. Tout d'abord, il expose les enjeux de la mesure de la délinquance juvénile et de sa prise en charge en Suisse, dans le but de situer le problème et son ampleur. C'est donc le défi d'une bonne interprétation des chiffres pour quitter le sensationnalisme qui guette publiquement la thématique large de la délinquance des mineurs, mais aussi celui d'une compréhension de cette catégorie de jeunes qui récidivent et des moyens mis en place pour réguler la délinquance des mineurs, en tant que problème social. Quelle est l'ampleur du phénomène en Suisse ? Qui sont ces jeunes qui récidivent ? Quelles sont les réponses données à leurs actes ? Tentant de resserrer le « de quoi parle-t-on » et le « comment le problème est-il traité dans la pratique », nous situons ensuite la catégorie de jeunes visée par l'étude au sein d'une jeunesse contemporaine, non pas homogène, mais faisant face à une réalité socioculturelle commune, afin d'en dégager les enjeux actuels. Les premières pages de cette partie théorique visent donc à circonscrire au plus près de la réalité du moment « la jeunesse qui récidive » en la décrivant au-delà des définitions sociologiques de la déviance et de la délinquance, mais au sein de l'espace-temps de construction et de fabrication qu'est le passage à l'âge adulte. Cette compréhension des jeunes concernés par l'étude nous invite logiquement à interroger ensuite les explications scientifiques données au problème de la récidive des mineurs. Ce sont les dimensions propices à la compréhension de la continuité et du processus qui la rend possible que nous dégageons, en cherchant fortement à ne pas nous faire happer par les multiples facteurs spécifiquement explicatifs de l'émergence des conduites délinquantes. Le lien social, la socialisation, les régulations institutionnelles, la construction identitaire et les tensions sont les dimensions centrales de l'explication théorique de la récidive délinquante et sont questionnées dans le but de

faire émerger leur potentiel et leurs limites, autant que leur possible cohabitation. Cet état de la littérature, lié à la récidive des mineurs, est complété par une investigation de la compréhension de la répétition, de la continuité valable pour d'autres situations sociales, où les individus expérimentent la durabilité, malgré une forme de souffrance, voire d'apparente insatisfaction. Cette ouverture conceptuelle nous conduit au chapitre 2 qui présente le cadre à partir duquel la thématique de la récidive des mineurs sera traitée théoriquement. La problématisation consiste, dans notre cas, à circonscrire le « rester », de manière à pouvoir l'étudier en profondeur. Trois enjeux fondamentaux sont développés : les liens sociaux qui inévitablement traversent le « rester »; la mise en scène de soi et l'action qui s'y déroule puis, finalement, le rapport au temps et à l'espace qui habite et module le « rester ». Cette problématisation façonne notre angle de vue et nous conduit à nous éloigner de la notion de répétition, de continuité délinquante pour considérer le rester comme une dimension à la fois forte et définie permettant d'appréhender les processus, ainsi que les logiques d'action à même d'expliquer le maintien dans une dynamique de récidive délinquante. Le chapitre 3 présente le processus méthodologique et la posture de recherche adoptés pour appréhender la construction du « rester » en situation de récidive délinquante. Une réflexion liée à la pertinence de la méthodologie retenue sera suivie d'une mise en lumière du processus de production et d'analyse des données, afin d'explicitier le paradigme méthodologique retenu, mais aussi les procédures concrètes réalisées.

La *deuxième partie* présente les résultats de la recherche. Les quatre chapitres qui composent cette partie révèlent que le « rester » est rendu possible par le biais de processus d'ancrage à la fois distincts, interdépendants et explicatifs du « rester délinquant ». Si ces différents processus sont fortement inter-reliés et qu'ils se superposent plus qu'ils ne se succèdent, l'exercice de l'écriture nous contraint à les « aligner » pour mieux les mettre en lumière. Le chapitre 4 révèle une réalité complexe et sournoise d'isolement et de fragilité sociorelationnels, malgré une apparente inscription sociale. Cette forme d'ancrage souligne le rôle de la marge, son dynamisme et sa puissance de transformation. Le chapitre 5 témoigne d'une dynamique aussi capitale que fondamentale dans l'expérience délinquante. S'il démontre combien le « rester » ne peut s'apparenter à une stagnation, l'ancrage se révèle ici à partir d'une construction personnelle, d'un « agir sur soi » (Soulet, 2003, p. 87) déterminant dans la construction du parcours. Si les quatre processus d'ancrage contribuent à expliquer le « rester délinquant », celui-ci constitue néanmoins une forme de pierre angulaire importante. La construction dynamique qui se fait dans un univers marginalisé souligne l'existence d'un « temps à part » qui est approfondi au sein du chapitre 6. Ce dernier met en lumière l'important travail de gestion des tensions identitaires, ainsi que le rôle de cette gestion et de l'aménagement qui s'ensuit dans le processus d'ancrage dans une situation de délinquance. Le chapitre 7 chapeaute, en quelque sorte, l'ensemble de l'ancrage qui a démontré sa pluralité en soulignant un processus de

repositionnement de soi, qui se fait à partir de la quête de sens et de cohérence qui jalonne les parcours.

La *troisième partie* ouvre sur une discussion des résultats à partir du concept novateur d'« agir émancipatoire »⁴. Cette conceptualisation nouvelle qui émerge au cours de cette partie nous permet d'offrir une grille de lecture de l'ancrage et du renforcement de celui-ci à partir d'un angle de vue plus large, qui intègre à la fois un contexte fort de vulnérabilité et de captivité, tout comme il démontre le rôle et le sens des délits au cœur d'un travail difficile d'émancipation. Dans le chapitre 8, nous questionnerons le modèle de l'ancrage pluriel présenté dans les résultats, nous permettant de saisir non seulement la durabilité, mais aussi et surtout le renforcement au sein de celle-ci. La compréhension de ce renforcement, qui dépasse l'explication de la construction du « rester » autant qu'elle dépasse la mise en lumière des processus en jeu dans la durabilité, permet de comprendre la profondeur de l'ancrage, autant que le « rester » malgré l'insatisfaction et la souffrance qu'il génère. Cette réflexion fait place à une proposition théorique qui s'intéresse aux fondements de l'« agir délinquant récidiviste » à partir du prisme de « l'action émancipatoire ». Le chapitre 9, qui clôtüre cette partie, questionne la pratique et l'intervention qui s'y déploie à la lumière des résultats de recherche et de la conceptualisation de l'« agir émancipatoire ». Il dégage, à partir de l'ensemble du propos, les enjeux fondamentaux de l'action éducative et propose des axes d'interventions dites « proactives » et « réactives ».

La trame proposée permet de cibler, de questionner et d'approfondir la problématique de la récidive délinquante des mineurs. Le modèle théorique proposé dans la deuxième partie permet de saisir les contours et les enjeux d'une situation expérientielle que partagent certains jeunes de notre société, jeunes qui dévient et que l'intervention socioéducative peine à atteindre. La troisième partie propose un nouvel angle autant qu'une nouvelle perspective théorique qui émerge du terrain d'enquête, et qui permet de donner du sens au renforcement qui prend forme au cours du « rester ». L'ensemble de ce travail propose finalement des pistes théoriques qui permettent de penser la régulation sociale et l'intervention socioéducative de la récidive délinquante. Loin de constituer une fin en soi, l'apport théorique de ce travail doit permettre une ouverture vers des réflexions et des remises en question de pratiques et d'accompagnements, afin de diminuer certes la délinquance juvénile, mais aussi et surtout la souffrance sociale et l'adversité vécues par une partie de la jeunesse, et plus que cela, par une partie des individus qui fondent notre société.

⁴ Nous utilisons également la forme substantivée du verbe « agir », plutôt que le substantif « action », lorsque nous souhaitons mettre l'accent sur la nature du processus d'action. Nous reprenons l'argumentation de Marc-Henry Soulet (2003) : « La centration sur la nature de l'action explique d'ailleurs le recours au verbe substantivé, l'agir plutôt qu'au substantif action qui, malgré le suffixe de mouvement qu'il contient, laisse par trop subsister le risque d'une occultation de l'essence du processus au profit de l'évaluation du résultat (p. 168).

PARTIE I : CHIFFRES, THÉORIES ET MÉTHODES POUR APPRÉHENDER LES DYNAMIQUES DÉLINQUANTES JUVÉNILES

CHAPITRE 1 : LES CONTOURS DE LA RÉPÉTITION DÉLINQUANTE

La délinquance des mineurs est un sujet largement documenté. De nombreuses explications provenant de disciplines différentes ont cours depuis plus d'un siècle ; de nombreux débats accordent tour à tour une importance à l'une ou l'autre dimension du phénomène. Loin d'intégrer une thématique en déficit de littérature, l'enjeu se situe donc dans la nécessité de la circonscrire à partir d'apports ciblés et pertinents à notre propos. Ce premier chapitre se donne donc pour mission de traiter le phénomène de la délinquance juvénile et plus précisément de la récidive délinquante en trois temps distincts.

Tout d'abord, nous allons faire le point sur l'existence et l'importance de la problématique de la délinquance des mineurs, à partir de données chiffrées. Cette mesure de la délinquance est importante pour situer le problème et son ampleur, autant que les zones d'ombres qui entravent la lisibilité complète de la quantification du phénomène. Cette mesure, qui concerne exclusivement le contexte helvétique, nous conduira à tenter de cerner la réalité des jeunes en situation de délinquance en s'intéressant aux problématiques annexes qui les concernent. Nous verrons alors à quel point le contexte mérite une attention particulière, mais aussi quelles sont les réponses données à la récidive. Ensuite, nous chercherons à expliquer le phénomène de la récidive délinquante à partir des pistes théoriques existantes, en accordant, sous différentes formes, une place au contexte et au rapport social que les jeunes entretiennent avec leur environnement. Finalement, et avant de conclure, nous allons questionner la récidive à partir « d'expériences sociales à répétition » autres que celle de la délinquance, afin de voir si des éléments clarificateurs de ces dynamiques pourraient contribuer à enrichir la compréhension explicative de notre objet de recherche.

1.1. Délinquance des mineurs et prise en charge en Suisse

Avant de se questionner sur les explications données à la délinquance des mineurs, il convient de faire un état de la situation. Ce premier sous-chapitre présentera d'abord des données chiffrées permettant de rendre visible, autant que faire se peut, le problème de la délinquance juvénile en

Suisse⁵. Dans un deuxième temps, il sera question de définir la délinquance juvénile et plus précisément les conditions spécifiques auxquelles font face les jeunes en situation de délinquance, que ce soit dans le cadre des réponses données à la délinquance des mineurs ou du contexte sociétal dans lequel s'inscrit la jeunesse contemporaine.

1.1.1. Que disent les chiffres?

Que ce soit dans le discours des médias ou dans le « marketing politique » (Mucchielli, 2009), la délinquance juvénile apparaît comme un phénomène en constante augmentation. Si l'on en croit les diverses sources d'informations, les jeunes d'aujourd'hui généreraient plus de délits qu'auparavant et, de surcroît, à un plus jeune âge. Principalement pour ces deux raisons, qui résonnent comme une vérité peu discutable, la délinquance juvénile en ce début de XXI^e siècle, semble plus inquiétante que jamais. Face à une thématique médiatisée, face la surinformation qui reprend l'illusion collective d'une délinquance grandissante et omniprésente (Guéniat, 2007), ce cadre théorique ne peut débiter sans amener un éclairage sur les données chiffrées à disposition et, surtout, sur les nuances nécessaires à leur lecture. Ainsi, pourra commencer une réflexion scientifique sur le phénomène complexe et pluriel du développement de la délinquance juvénile.

Des chiffres qui permettraient de connaître l'évolution exacte des conduites à caractère délinquant des mineurs font actuellement défaut. Différentes sources donnent accès à un certain versant de l'état actuel et de l'évolution de la délinquance des mineurs en fonction de la manière dont les données sont récoltées, mais aucune ne se suffit à elle-même pour prétendre « mesurer » la délinquance juvénile. À ce jour, les données officielles proviennent essentiellement des statistiques policières de la criminalité (SPC) et des statistiques des jugements pénaux des mineurs (JUSUS) (Vollmer & Zurfluh, 2009). Ces sources de données portent quant à elle sur des aspects différents de la délinquance des mineurs.

Si l'on regarde plus attentivement la provenance de ces deux sources de données, les renseignements qu'elles apportent sont de diverses natures. D'abord, les statistiques policières de la criminalité informent sur « le nombre de mineurs dénoncés par la police à l'autorité judiciaire » (Guéniat, 2007, p. 26) et rendent compte de l'évolution statistique du nombre de prévenus enregistrés par la police. Elles permettent également de connaître le nombre de mineurs dénoncés à deux ou

⁵ Conformément à l'ensemble du propos de cette thèse de doctorat, les filles ne seront pas représentées dans le sous-chapitre relatif aux données chiffrées de la délinquance juvénile, pas plus que les agressions à caractère sexuel. En outre, le regard sera prioritairement posé sur les mineurs en infraction avec le code pénal, plus que sur la loi sur les stupéfiants. Ces choix procèdent de la délimitation de la population d'enquête qui sera explicitée dans la partie méthodologique.

plusieurs reprises sur une année civile (Statistiques Policières de la Criminalité (SPC), 2013), ce qui renseigne sur la récidive. Ce type de statistiques rapporte également les infractions appréhendées par les autorités policières, telles que les infractions au Code pénal, à la Loi sur les stupéfiants, à la Loi sur les étrangers et pour un faible pourcentage aux Lois fédérales annexes⁶. Cette dernière précision est importante pour garder en tête la diversité des infractions que cache un pourcentage faisant état d'un taux de dénonciations.

Ensuite, les statistiques des jugements pénaux des mineurs renseignent, quant à elles, sur les condamnations effectives des mineurs. Elles permettent de calculer un taux de récidive, selon certains paramètres qui seront exposés plus loin. Si ces sources statistiques appréhendent les chiffres de la délinquance des mineurs, seules les statistiques policières de la criminalité permettent de saisir son évolution avec un regard rétrospectif dès 1982. Les statistiques des jugements pénaux des mineurs en Suisse n'existent quant à elles que depuis 1986, et plus systématiquement depuis 1999, grâce au système JUSUS de l'Office fédéral de la statistique (OFS) (Guénat, 2007). Si elles permettent depuis peu d'obtenir le nombre de personnes condamnées, les chiffres liés aux dénonciations informent sur le nombre de dénonciations et non sur le nombre de personnes dénoncées.

De précieux « sondages de délinquance autoreportée » (Aebi & Jaquier, 2008, p. 206)⁷ viennent enrichir les statistiques officielles en renseignant sur les « chiffres noirs » de la criminalité qui correspondent à la « zone de criminalité cachée », soit les infractions qui ne sont pas dénoncées et celles qui ne sont pas élucidées. Ces enquêtes, qui « font maintenant partie de la "boîte à outil" des universitaires et sont considérées comme fiables par les criminologues les plus respectés » (Roché, 2005, p. 338), permettent d'obtenir des informations sur les conduites délinquantes et mettre à l'épreuve des hypothèses de recherche (Aebi & Jaquier, 2008). Ce type d'enquête apparaît en Europe, et notamment en Suisse, par le biais de l'*International Self-Report Delinquency Study* (ISR-1), une large étude qui s'intéresse à la délinquance autoreportée des élèves âgés de 12 à 15 ans. Les résultats de ce premier volet d'enquête ont été publiés en 1994 par Josine Junger-Tas (*Ibid.*), alors que l'ISR-2 est, quant à elle, menée en 2006, et les résultats concernant la Suisse ont été publiés en 2010 par Martin Killias et ses collaborateurs (Lucia, Egli, Killias, & Aebi, 2009). L'ISR-1 et l'ISR-2 permettent une comparaison internationale en plus d'une comparaison nationale sur deux périodes. Parallèlement aux études de délinquance autoreportée, des sondages de

⁶ Vue de l'ensemble des types d'infraction selon le CP et desdites lois, disponible sur le site Internet de l'office fédéral de la statistique (OFS): <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/19/03/02/key/01.html>, consulté le 26 janvier 2011.

⁷ La terminologie varie pour qualifier ce type d'enquête. Sébastien Roché (2005, p. 337) parle d'« étude de "délinquance autodéclarée" », alors que Laurent Mucchielli (2010, p. 95) utilise le terme d'« enquête de délinquance autoreportée ». Pour une revue plus précise des différentes terminologies, voir Marcelo Aebi & Véronique Jaquier (2008, pp. 206-207).

victimisation existent en Suisse depuis près de trente ans. L'utilisation conjointe des sondages de délinquance autoreportée et des enquêtes de victimisation « a permis de mettre en exergue la corrélation entre ces deux phénomènes » (Aebi & Jaquier, 2008, p. 210). Les auteurs mettent en évidence que, d'une manière plus générale, la méthode autoreportée a été largement adoptée pour l'étude d'autres phénomènes sociaux. Si ce type d'enquête a fait son apparition aux Etats-Unis dès les années 1930-1940, il atteint l'Europe durant les années soixante et sera utilisé en Suisse à partir des années 1990 (*Ibid.*).

À la lumière de ces différentes informations, à quoi servent alors les statistiques de la délinquance des mineurs ? Assurément, la réponse à cette question est multiple, car l'utilité des chiffres dépendra des perspectives de recherche. Dans le cadre du présent travail, les chiffres ont un double intérêt. Tout d'abord, ils doivent permettre de rendre compte du « taux de criminalité » (Zermatten, 2009, p. 27) chez les mineurs, afin de situer la population d'enquête dans un ensemble plus large d'individus mineurs. Ensuite, et dans une perspective évolutive, ils doivent offrir un regard rétrospectif, situant ainsi le présent par rapport au passé et constituer un support à l'analyse et la compréhension tant criminologique, historique, que sociologique et anthropologique du phénomène pluriel de la délinquance juvénile. Autrement dit, les chiffres de la délinquance juvénile constituent une mesure permettant de poursuivre la démarche vers une compréhension du phénomène. La mesure doit amener le chercheur à s'interroger, à remettre en question des réflexions par trop simplistes et à extraire des hypothèses.

Le taux de criminalité

Le « taux de criminalité » représente « le pourcentage d'enfants condamnés par la justice pénale d'un pays, en relation avec le nombre d'enfants dans la tranche d'âge où l'intervention pénale est prévue (entre le seuil inférieur et le seuil supérieur de l'intervention) » (Zermatten, 2009, p. 27). En Suisse, en 2007, ce taux n'excède pas les 1.5% (Guéniat, 2007; Zermatten, 2009) dans la population juvénile des 7-18 ans (Zermatten, 2009, p. 29)⁸. Pour l'année 2010, un peu plus de 14'000 condamnations de mineurs⁹ ont été prononcées pour une population juvénile (10-18 ans) d'environ 682'241 sujets¹⁰. Le taux de criminalité pour 2010 avoisine les 2 % et il approche les 1.7% en 2012¹¹.

8 Notons que ce taux ne fait pas de distinction de genre.

9 Statistiques des jugements pénaux des mineurs, disponibles sur le site Internet de l'OFS : <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/19/03/04/key/delinquenten/gesetze.html>, consulté le 14 janvier 2014.

10 Données obtenues grâce à la banque de données statistiques interactive de l'Office fédérale de la statistique, disponible sur le site internet de l'OFS : http://www.pxweb.bfs.admin.ch/Database/French_01%20-%20Population/01.2%20-%20Etat%20et%20mouvement%20de%20la%20population/01.2%20-%20

Le taux de criminalité chez les jeunes doit toutefois se lire avec un regard critique. Tout d'abord, par l'évidente approximation des chiffres propres au recensement de la population, qui ne peuvent inclure notamment certains jeunes requérants d'asile ou en situation irrégulière, le taux de criminalité reste tout à fait indicatif, car le taux de condamnations inclut tous les jeunes, y compris ceux qui ne sont pas en situation résidentielle permanente. Ensuite, le taux de criminalité ne détaille pas les types d'infractions et sous le terme fort de « criminalité » il est nécessaire de garder à l'esprit que se réunissent des infractions au Code pénal (54% de l'ensemble des infractions commises par des mineurs en 2012), à la Loi fédérale sur les stupéfiants (36% en 2012), à la Loi fédérale sur les étrangers (3% en 2012) et des délits à la Loi fédérale sur la circulation routière (19% en 2012)¹²

De ce fait, retenons que ce taux ne définit pas une proportion de jeunes violents ou de jeunes meurtriers, mais de jeunes ayant été, pour de multiples raisons, condamnés par l'autorité judiciaire. Finalement, étant donné que les statistiques judiciaires renseignent sur le nombre de condamnations et non sur le nombre de condamnés, ce taux ne dit rien du pourcentage effectif de sujets mineurs qui sont condamnés, mais il concerne « la proportion de jeunes qui sont condamnés pour des délits » (Zermatten, 2009, p. 27). Ce taux ne doit ainsi pas être confondu avec le pourcentage de jeunes effectivement en situation de délinquance en Suisse, car un même sujet peut apparaître dans les données autant de fois qu'il a réalisé un délit (Guéniat, 2007). Dès lors, et c'est un point crucial, si l'on reconnaît un taux de criminalité avoisinant les 2% chez les sujets mineurs en Suisse, force est de reconnaître qu'approximativement 98% des jeunes **ne sont pas** impliqués dans les condamnations judiciaires des instances suisses. Ce pourcentage important doit aussi servir à mettre en lumière les jeunes qui ne présentent pas de comportements inquiétants, mais qui, au contraire, adoptent des comportements « positifs, constructifs ou altruistes » (Queloz, 2007, p. 590).

La délinquance des mineurs a-t-elle significativement augmenté ces dernières années comme le prétend une grande partie des discours médiatiques et politiques ? Est-ce que l'on observe un rajeunissement des mineurs en situation de délinquance ? Est-ce que les jeunes d'aujourd'hui sont plus violents qu'hier ? Ce sont autant d'interrogations qui doivent nourrir les réflexions de nombreux citoyens qui n'acceptent pas les réponses « toutes faites » à des questionnements complexes et d'une communauté scientifique qui diversifie les travaux de recherche à ce sujet.

%20Etat%20et%20mouvement%20de%20la%20population.asp?lang=2&prod=01&secprod=2&openChild=true, consulté le 14 janvier 2014.

11 11'883 condamnations pour une population juvénile recensée d'environ de 670'053 sujets.

¹² Survol des jugements pénaux des mineurs et de leur répartition en fonction des types d'infractions, disponible sur le site Internet de l'OFS : http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/19/03/04/key/ueberblick/wichtigste_zahlen.html, consulté le 14 janvier 2014.

Les statistiques policières de la criminalité et la délinquance autoreportée

Les statistiques policières de la criminalité (SPC) indiquent qu'entre 1982 et 2005, le nombre de dénonciations policières à l'autorité judiciaire pour infractions au Code pénal chez les mineurs a considérablement chuté, passant de 18'627 en 1982 à 10'962 en 2005 avec une quasi stabilité entre 1987 et 2005 (Guéniat, 2007). En 2009, nous relevons une hausse du nombre de dénonciations pour infractions au Code pénal, qui s'élève à 14'899 pour atteindre un chiffre pratiquement similaire en 2012 (14'699 dénonciations au CP). Si cette chute entre 1982 et 2005 a pu être imputée au passage en 1996 de la majorité civile à 18 ans au lieu de 20 ans, Olivier Guéniat montre que cette hypothèse est infondée, étant donné que la diminution la plus significative apparaît entre 1986 et 1987 et qu'à l'exception de 2002 où les chiffres furent en hausse la courbe est restée stable. Cela illustre à quel point les interprétations liées aux chiffres méritent une attention particulière et surtout combien il est important de se méfier des explications causales¹³. Les statistiques policières permettent de considérer cette baisse générale des dénonciations de mineurs en ciblant certaines infractions¹⁴. La baisse des dénonciations pour vols simples, vols de véhicules, vols à l'arraché et cambriolages par des mineurs entre 1982 et 2005 se lit également dans les statistiques de dénonciations d'acteurs majeurs ; toutefois la baisse est plus significative chez les mineurs (*Ibid.*). Par la suite, la diminution se poursuit pour les dénonciations pour vols par effraction (cambriolages), alors que les vols à l'arraché, qui étaient en nette diminution entre 1982 et 2005, restent notablement stables entre 2005 et 2009.

À ces statistiques officielles de dénonciations, il est intéressant de comparer les études de délinquance autoreportée qui permettent d'entrer dans les fameux « chiffres noirs » de la délinquance. Les données de l'ISRD-2, récoltées entre novembre 2005 et février 2007 (Enzmann et al., 2010) indiquent tout d'abord que les garçons commettent nettement plus d'infractions que les filles, à l'exception des vols à l'étalage où la différence n'est pas marquée (Lucia, et al., 2009). L'ISRD-1 et l'ISRD-2 montrent également cette tendance à la baisse pour les vols à l'étalage, les rixes et les ports d'arme, la baisse la plus significative étant celle des vols à l'étalage. Les chiffres en rapport avec les cambriolages montrent une stabilité (Haymoz, Markwalder, Lucia, & Killias, 2008). Les résultats des sondages autoreportés viennent donc corroborer les chiffres des statistiques policières de la criminalité. Ces propos relatifs aux baisses des dénonciations pour vols ne veulent

¹³ Et plus encore lorsqu'elles ne font appel qu'à une seule cause.

¹⁴ Pour la Suisse, l'Office fédéral de la statistique (OFS) centralise l'ensemble des données liées aux statistiques policières de la criminalité et aux jugements pénaux. Pour des détails chiffrés, nous renvoyons le lecteur à ces données accessibles et constamment réactualisées. Nous cherchons ici à porter un regard de synthèse sur les tendances que permettent de dégager les chiffres.

pas dire que ces infractions sont en voie de disparition, mais que l'on peut reconnaître une diminution significative de dénonciations pour les vols depuis 1982.

Bien qu'encourageante, la baisse des dénonciations pour vols et cambriolages soulève toutefois une interrogation. En effet, elle ne corrobore pas les statistiques des jugements pénaux (mineurs condamnés) qui, nous le verrons, augmentent de manière significative. Les explications se trouvent notamment auprès de certains types d'infractions qui sont, à l'inverse des dénonciations pour vols, davantage présentes dans le palmarès des dénonciations aux autorités judiciaires, par la police. En effet, Olivier Guéniat (2007) se réfère aux chiffres de l'Office fédéral de la police pour montrer l'augmentation des dénonciations d'auteurs mineurs pour des vols avec violence ou intimidation, nommés « brigandages ». Entre 1982 et 2005, l'augmentation est de 66% pour les mineurs et de 97% lorsque l'on considère l'ensemble de la population (mineure et majeure). Durant cette période et pour les vols avec violence ou intimidation, il est important de noter que malgré la nette augmentation entre 1982 et 2005, les chiffres sont notablement stables depuis 1996 pour les mineurs (*Ibid.*) et depuis 1997 pour les majeurs (Haymoz, et al., 2008). Olivier Guéniat, qui analyse une plus longue période (1982-2005), parle d'une augmentation du brigandage, alors que Sandrine Haymoz et ses collègues, qui étudient une période plus courte (1997-2006), parlent d'une évolution stable, voire même d'un recul. Les données de l'Office fédéral de la statistique indiquent quant à elles une stabilité des dénonciations pour brigandage entre 2009 et 2012. La période à laquelle on se réfère pour cerner une tendance aura donc une incidence majeure sur la conclusion qu'il sera possible de donner. Plus la période sera longue, plus l'analyse permettra de faire ressortir une tendance intéressante, à condition toutefois de l'interpréter avec l'ensemble des éléments sociétaux qui jalonnent la période analysée.

Compte tenu de l'idée forte, et passablement répandue, de l'augmentation de la violence chez les jeunes, voyons ce que nous indiquent les statistiques liées aux dénonciations de mineurs pour lésions corporelles, pour menaces et pour contraintes (forcer une personne à agir contre sa volonté). Ces infractions ont subi une hausse significative entre 1982 et 2005 (Guéniat, 2007), tout en démontrant une légère diminution entre 2009 et 2012¹⁵. Les dénonciations d'infractions contre l'intégrité sexuelle sont également en hausse entre 1997 et 2006, tant chez les mineurs que chez les majeurs, avec toutefois des chiffres moins élevés pour les adultes (Haymoz, et al., 2008). Pourtant, si l'on sort des considérations strictement helvétiques, Laurent Mucchielli (2010) attire l'attention sur le fait que la forte augmentation des infractions avec violence, que démontrent les statistiques de police jusqu'en

¹⁵ Données obtenues grâce à la banque de données statistiques interactive sur la criminalité et les peines, disponible sur le site Internet de l'OFS : http://www.pxweb.bfs.admin.ch/Dialog/varval.asp?ma=px-f-19-3B02&path=../Database/French_19%20-%20Criminalit%E9%20et%20droit%20p%E9nal/19.3%20-%20Criminalit%E9%20et%20peines/&lang=2&prod=19&openChild=true&secprod=3, consulté le 06 janvier 2014.

2008, concerne en réalité des faits de faible gravité. Autrement dit, les études montrent plutôt que les infractions avec violence, qui engendrent un arrêt de travail de plus de huit jours, sont en baisse. À cet égard, depuis peu, les statistiques de l'assurance-accidents Suva sont mobilisées comme source de données supplémentaire pour saisir l'évolution de la violence. Les analyses statistiques indiquent également une significative évolution des actes de violence ayant mené à des interventions médicales (Ribeaud, 2013)¹⁶, mais ces données ne renseignent que trop peu sur les auteurs de violence qui ne sont pas forcément eux-mêmes mineurs.

Voyons à nouveau ce que nous apportent les « chiffres noirs » de la délinquance juvénile. Les sondages de délinquance autoreportée indiquent une évolution positive, « significative et impressionnante (...) des taux de brigandages et de vols à l'arraché », les vols de véhicules connaissant, eux, une hausse marquée (Haymoz, et al., 2008, p. 16). Les sondages de victimisation indiquent, dès la fin des années 1990, « un taux de victimisation élevé et supérieur à la moyenne chez les mineurs, ce qui parle en faveur d'une augmentation de la délinquance juvénile et plus particulièrement des délits contre la personne » (Simonin, Killias, & Villettaz, 2004, p. 1). Mathieu Simonin et ses collègues concluent que les « données soutiennent l'hypothèse d'un accroissement des délits de violence par les jeunes » (2004, p. 5).

L'ensemble de ces données ne permet pas de faire état d'une augmentation significative globale de la délinquance juvénile, mais d'un accroissement de la violence ou de la délinquance de violence (Queloz, 2011) chez les mineurs, qui se retrouve également dans l'ensemble de la population. Les particularités présentées ci-dessus, et faisant référence à des infractions spécifiques, montrent qu'il paraît sage de spécifier le type d'infraction auquel on se réfère lorsque l'on parle d'augmentation de la délinquance, voire de la violence, pour saisir précisément la structure de la délinquance et pour éviter des conclusions hâtives dépourvues de pertinence.

Pour saisir les raisons des fluctuations liées aux dénonciations, il est important de saisir les enjeux qui s'y rapportent. Sans chercher l'exhaustivité, nous pouvons toutefois relever qu'une hypothèse très discutée dans le débat scientifique est celle d'une évolution du rapport entre les individus et l'État, qui amènerait les individus à utiliser l'État avec moins de retenue pour régler les conflits qui les opposent à des tiers. Ainsi, le recours à la plainte auprès des instances policières serait plus couramment utilisé dans des situations qui auparavant se réglaient sans intervention de la police (Guénia, 2007). Cette augmentation traduirait donc une modification des relations interpersonnelles, où les individus placeraient davantage entre eux le pouvoir étatique, gestionnaire des délits, mais

¹⁶ L'auteur se réfère notamment aux analyses statistiques réalisées par Bruno Lanfranconi (2009, 2011).

aussi des conflits et des frustrations (*Ibid.*). L'augmentation qui ressort des statistiques serait due à un accroissement des dénonciations et non des délits (Guénat, 2007; Simonin, et al., 2004). Toutefois, Sandrine Haymoz et ses collègues (2008) remettent en question cette hypothèse, soulignant la stabilité du nombre de plaintes en Suisse et le peu de fluctuation des statistiques des dénonciations depuis 1980. Les sondages de victimisation indiquent en effet un « taux de reportabilité très stable » (Simonin, et al., 2004, p. 6). Par ailleurs, l'augmentation des dénonciations spécifiquement liées à des actes de violence pourrait également provenir d'une diminution du seuil de tolérance à la violence, tant la violence perd de son droit d'expression¹⁷.

Les statistiques des jugements pénaux des mineurs

Les statistiques des jugements pénaux des mineurs indiquent une évolution à la hausse dès 1995 (Guénat, 2007) et qui recoupe celle des dénonciations par la police, d'autant plus pour celles concernant les infractions avec violence (Guénat, 2007; Simonin, et al., 2004). Une étude longitudinale, réalisée en Suisse par Mathieu Simonin, Martin Killias et Patrice Villettaz, corrobore ces données, indiquant une augmentation significative des condamnations entre 1956 et 2001 avec une montée en flèche depuis 1990 pour les infractions à l'encontre des personnes (Simonin, et al., 2004). Les infractions au Code pénal sont les plus nombreuses, suivies des infractions à la Loi sur les stupéfiants, à la Loi sur la circulation routière et à la Loi sur les étrangers. Dès 1934, les jugements pénaux pour mineurs ont constamment augmenté avec une seule baisse d'un tiers sur les dix ans suivant la Seconde Guerre mondiale (Storz, 2007). Si l'on regarde l'évolution dès 1999, 12'151 jugements pénaux ont été prononcés à l'égard de mineurs¹⁸ contre 13'907 en 2009 et 13'158 en 2012¹⁹. Il est particulièrement intéressant de relever que le nombre de jugements pénaux de mineurs a diminué de 6.3% entre 2011 et 2012 et que les jugements pénaux de mineurs pour infractions avec violence ont également diminué de 11.9% sur la même période.

En 2009, les garçons représentent 78.3% de l'ensemble des jugements pénaux pour mineurs et 80% en 2012²⁰. Si les garçons sont surreprésentés dans les statistiques de jugements, ils sont également, selon les « chiffres noirs », plus souvent victimes de brigandages et de lésions corporelles que les filles (Lucia, et al., 2009). En dehors des catégories de genre, les mineurs les plus représentés en 2012 sont de nationalité suisse (68%), dans la catégorie d'âge supérieure à 15 ans (81%). Les

¹⁷ Pour une réflexion sur la place de la violence dans notre société, voir Robert Muchembled (2008).

¹⁸ Cela ne représente pas 12'151 mineurs mais bien 12'151 jugements pénaux.

¹⁹ Ce chiffre pour 2012 concerne un total de 11'883 individus.

²⁰ Statistiques de jugements pénaux des mineurs, disponibles sur le site Internet de l'OFS : http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/19/03/04/key/ueberblick/wichtigste_zahlen.html, consulté le 14 janvier 2014.

mineurs de moins de 15 ans représentaient 24.2% en 1999, 22.5% en 2005 (Guéniat, 2007), 23.7% en 2009 et 19% en 2012²¹. Cet aperçu nous indique l'importance chiffrée de la délinquance masculine chez les jeunes de plus de 15 ans. Sans négliger l'existence d'une délinquance plus précoce, les statistiques relatant les condamnations de mineurs n'attestent pas d'un rajeunissement significatif des mineurs condamnés, faisant plutôt état d'une stabilité, voire d'un léger recul entre 2008 et 2012²².

L'hypothèse d'une augmentation de la violence plutôt que d'une augmentation de la délinquance se consolide au regard des statistiques judiciaires. Au terme de son analyse de l'évolution de la délinquance juvénile, Olivier Guéniat (2007) affirme que la délinquance des mineurs n'est pas en augmentation constante et que l'on peut mettre en évidence un décalage important entre « l'appréhension de la délinquance des jeunes dans sa réalité et le modèle édifié par la conscience populaire » (p. 140). Renate Storz (2007), dont l'analyse débute en 1946, avec certaines données dès 1934, montre que « le nombre d'adolescents condamnés pénalement n'a cessé d'augmenter » (p. 12), tout en affirmant que cette augmentation s'explique notamment par certaines mutations sociales qui nuancent le propos. Cette augmentation qui n'est pas propre à la Suisse (Simonin, et al., 2004) est en effet traitée par Laurent Mucchielli (2010), qui met en évidence que « si augmentation de la délinquance des mineurs il y a, elle ne constitue pas un phénomène spécifique et n'est qu'un aspect de l'augmentation générale du nombre de personnes renvoyées devant la justice » (p. 88), alors que Sandrine Haymoz et ses collègues (2008) considèrent que cette augmentation, certes généralisée à l'ensemble de la population, touche davantage la jeunesse. Les nuances des uns et les prudences des autres démontrent combien il est complexe d'interpréter les chiffres touchant à la délinquance juvénile et que les courbes ascendantes liées à la délinquance avec violence cachent des biais qu'il est nécessaire d'interpréter finement, si l'on veut fournir une explication qui se rapproche le plus possible de la réalité.

Le problème que soulèvent les tentatives d'éclairer les courbes chiffrées de la délinquance des mineurs est en grande partie lié à l'homogénéité que l'on suppose dans la définition même de la délinquance et de la violence. Mais, parler de délinquance, revient à parler de quels types de délits ? Peuvent-ils réellement être tous rangés dans une même catégorie, lorsqu'il s'agit de dégager des dynamiques adolescentes ? Qu'entendons-nous par violence des mineurs ? Comment prendre garde de ne pas se tromper dans l'utilisation d'un terme susceptible de regrouper des actes incomparables ? Ces questionnements reflètent les nuances apportées précédemment par les auteurs qui, tour à tour, suggèrent aux lecteurs de prendre en considération le type d'infraction, le type de loi enfreint ou

²¹ Disponible sur le site Internet de l'OFS: http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/19/03/04/key/ueberblick/wichtigste_zahlen.html, consulté le 14 janvier 2014.

²² Les statistiques permettant de distinguer les délits par catégories d'âge sont disponibles sur le site Internet de l'OFS : <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/19/03/04/key/delinquenten/gesetze.html>, consulté le 8 janvier 2014.

encore la gravité des délits. Fort probablement qu'à des questions telles que « la délinquance juvénile a-t-elle augmenté ? » « la violence est-elle en hausse ? » « les jeunes commettent-ils des délits toujours plus jeunes ? », les seules réponses pertinentes seraient le renvoi de nouvelles questions : « qu'entendez-vous par délinquance juvénile ? » « qu'entendez-vous par violence ? »²³ « de quel type de délits parlez-vous ? ». Ainsi, à partir de questions précises et contextualisées, les chiffres parviendront à informer l'intéressé loin de toute généralisation hâtive et risquée, offrant une mesure qui soit mobilisable pour les chercheurs, permettant à ceux-ci d'axer leurs recherches vers des problématiques identifiées.

En sortant d'une considération visant à saisir ou non l'augmentation des délits et de la violence, l'ensemble des statistiques mobilisées jusqu'alors font état d'une réalité inquiétante, celle de jeunes qui expérimentent la délinquance juvénile, au point d'en être interpellés par la police et sanctionnés par la justice. Si le taux de criminalité nous indique qu'un grand pourcentage de jeunes va bien, il démontre aussi et avant tout, qu'un petit pourcentage de jeunes est inscrit dans une expérience délinquante et c'est vers cette population qu'il nous apparaît nécessaire de nous tourner.

Petit pourcentage de jeunes qui vont mal... les jeunes qui récidivent

Il arrive qu'à partir d'un seul événement, un mineur soit inculpé pour plusieurs infractions au Code pénal (CP), à la Loi sur les stupéfiants (LStup) et à la Loi sur les étrangers (LEtr). Le rapport annuel 2009 de la *Statistique Policière de la Criminalité* montre que le plus grand nombre de mineurs à cumuler les dénonciations le sont pour des infractions au Code pénal. Le cumul le plus fréquent est « le vol par introduction clandestine (vol et violation de domicile) ou le vol par effraction (dommages à la propriété, vol et violation de domicile) » (p. 27). Ce rapport indique qu'en 2009, 6'772 mineurs ont été dénoncés pour deux infractions ou plus, dont 503 pour « dix et plus ». Concernant les dénonciations d'infractions à la Loi sur les stupéfiants, 3'250 mineurs ont été dénoncés pour deux infractions ou plus, dont 61 pour « dix ou plus ».

Les statistiques des jugements pénaux des mineurs offrent également un panorama de la récidive qui a toutefois ses limites. Si elles permettent de connaître le taux de jeunes ayant récidivé dans une période de trois ans après un jugement dit de « référence » et donnent des détails sur l'existence ou

²³ Avec l'intention de contribuer à la compréhension de cette violence juvénile, Véronique Le Goaziou et Laurent Mucchielli (2009) présentent cinq types de violences juvéniles, soit les violences « embrouilles » ; les violences intrafamiliales ; les violences « viriles » ; les violences de voisinage ; et les autres types de violences (certaines bagarres, les violences accidentelles). Ce type d'analyse va dans le sens d'une tentative de définition et d'éclaircissement d'un concept, démarche importante et nécessaire pour nuancer les statistiques officielles témoignant d'une augmentation de la violence, tout en intégrant la structure de la violence dans la mesure de celle-ci.

non de condamnations antérieures et sur la gravité des actes de récidives, elles ne considèrent pas les actes récidivistes qui seraient survenus après la première infraction, mais avant le jugement. De plus, les statistiques judiciaires ne sont pas en mesure d'inclure la « récidive cachée » (chiffres noirs), soit les actes récidivistes qui ne seraient pas connus des juges et des tribunaux. Des statistiques relatives aux taux de récidive pour les mineurs jugés sont actuellement disponibles pour une période allant de 1999 à 2008 et indiquent un taux de récidive qui globalement reste stable²⁴.

Les données comparatives les plus récentes sur la récidive des mineurs concernent la période de 1999 à 2008. Les individus jugés « récidivistes » sont les personnes qui, suite à un jugement dit de « référence », commettent à nouveau une infraction menant à un jugement (Office fédéral de la statistique, 2009). Le taux de récidive doit être compris au sens d'une nouvelle condamnation et non pas au sens d'une nouvelle dénonciation ou d'une nouvelle enquête. Le panorama de la récidive des mineurs offert par les statistiques judiciaires montre que parmi les mineurs récidivistes et pour 2008, le taux le plus élevé concerne les infractions avec violence (en premier lieu le brigandage, suivi également par les infractions avec violence et les lésions corporelles). Ce constat corrobore les constats faits précédemment au sujet d'une augmentation des dénonciations et des jugements pour infractions avec violence. Le taux de récidive s'élève à 30.1% en 1999, 35.4% en 2005 et 34.7% en 2008. Ces statistiques démontrent également que le taux de récidive est plus important lorsque le jeune a déjà une condamnation antérieure et augmente encore significativement lorsqu'il a au moins deux condamnations antérieures. D'autres études explicatives de la délinquance vont dans le sens des statistiques judiciaires en affirmant que plus l'acte est grave, plus le risque de récidive est grand, et que plus les antécédents judiciaires sont nombreux, plus le risque de récidive est important (Burricand, 1997; Ciavaldini, 1999).

Ce point est crucial car il démontre que, si pour une grande partie des mineurs jugés l'expérience judiciaire ne se répète probablement pas et constitue un écart dans leur parcours, d'autres s'enkystent dans une dynamique délictueuse qui les conduit à plusieurs reprises face au juge. Il est dès lors fortement envisageable qu'un faible pourcentage de jeunes vienne gonfler les chiffres des statistiques de la police criminelle et des jugements pénaux et ce, particulièrement pour les infractions avec violence qui ont montré, ces dernières années, une certaine augmentation. Cela confirme les propos de Nicolas Queloz (2007), selon lequel les statistiques officielles sont principalement le fait d'un « petit nombre d'adolescents, qui ont commis des infractions à répétitions, et un certain nombre d'actes graves (...) » (p. 578). Il est dès lors possible d'émettre l'hypothèse que les infractions avec

²⁴ Il demeure néanmoins toujours important de questionner de près les taux de récidive, non seulement dans la durée, mais également en fonction des types d'infraction. Les taux de récidive des mineurs sont présentés de façon détaillée sur le site Internet de l'OFS : <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/19/04/03/01/04/01.html>, consulté le 31 janvier 2014.

violence ou intimidation sont couramment les faits de mineurs en situation de récidive délinquante. De ce fait, l'hypothèse pourrait aller dans le sens non pas d'une augmentation de jeunes violents, mais de l'augmentation et de l'intensification de la violence chez un petit pourcentage de la population mineure.

Le crime ne se laisse pas facilement appréhender. Si la thématique de la délinquance juvénile est difficile à cerner, il en va de même pour sa mesure. La présentation des données nous montre que la réponse aux questionnements relatifs à l'augmentation de la délinquance juvénile et de la violence, à l'éventuel rajeunissement des mineurs en proie à des délits, est complexe et ne peut se contenter d'allégations simplistes. Les données doivent être lues et comparées en référence à un contexte sociétal, en tenant compte notamment des éventuelles modifications législatives ou d'enregistrement des données. De plus, rappelons que les statistiques font appel à des indicateurs, soit des « caractéristiques de classification » et que ces dernières n'ont pas de valeur explicative du phénomène de délinquance (Eisner, Ribeaud, & Bittel, 2006). À elles seules, les données ne parlent pas ; les chercheurs les font parler grâce à une mise en contexte qui demande souvent un regard géographique, démographique, historique et social pour qu'apparaisse une mesure jamais figée de la délinquance juvénile.

Compte tenu de l'importance de la définition de l'objet d'étude et, plus que cela de l'éclairage donné aux différentes facettes de celui-ci, nous allons chercher à circonscrire la question de la récidive délinquante en tenant compte des enjeux sous-jacents, des faces cachées et du contexte dans lequel elle se crée et se déploie.

1.1.2. Mineurs délinquants ou jeunes en situation de difficultés sociales? Le cas des jeunes dits « récidivistes »

Les thématiques centrales traitées dans la présente étude sont celles de la délinquance juvénile et plus spécifiquement de la récidive délinquante. Le concept de délinquance juvénile fait directement appel à la notion de délit précisée par la législation. En effet, la délinquance juvénile correspond à « l'ensemble des comportements de transgression des lois, commis par des mineurs ou des personnes âgées de moins de 18 ans » (Queloz, 2007). Pour qu'un jeune puisse être qualifié de délinquant, il doit donc avoir violé une loi pénale en vigueur dans la société dans laquelle il évolue. Les jeunes dits « récidivistes » sont quant à eux sous le coup de plus d'un jugement pénal. La justice est ainsi constitutive de la délinquance en produisant une catégorie sociale, mais aussi par « la production d'un stéréotype du délinquant et de la délinquance » qu'elle suscite (Carra, 2001, p. 167). En

s'arrêtant à une définition dite « pénale » de la délinquance, un très grand nombre de personnes pourraient sans doute être qualifiées de délinquantes et de récidivistes.

S'extraire d'une définition juridique de la délinquance permet d'affiner et de nuancer la dichotomie qui prévaut dans le cadre légal et qui distingue les délinquants des non délinquants. Au sein même des parcours de délinquance, la question de la récidive et de la chronicité mérite d'être clarifiée. Les jeunes qui passent de manière répétée devant la justice ne sont pas tous dans une même dynamique délictueuse. Différents auteurs se sont intéressés à la délinquance en centrant leur intérêt à la fois sur l'émergence, l'activation, l'aggravation et le désistement²⁵ pour saisir les contours de la récidive. Les jeunes qui commettent plusieurs délits peuvent être qualifiés de délinquants dits « occasionnels » lorsqu'ils réalisent plusieurs actes de délinquance pendant une période relativement courte, ou de délinquants dits « de carrière » lorsqu'ils accomplissent des actes d'une gravité majeure et pendant une période plus longue (Born, 2003, p. 36). D'une manière générale, la population adolescente est reconnue pour être majoritairement concernée par une délinquance « instable » et « fugace », bien que, dans de plus rares cas, elle paraisse davantage « stabilisée » (Fréchette & Le Blanc, 1987, pp. 107-108) et pourrait conduire à une criminalité adulte. Par la cadence et la chronicité des actes, les parcours délictueux d'une faible partie de la population adolescente peuvent être qualifiés de plus durables et plus inquiétants que d'autres expériences de délinquance qui, bien que judiciarisés, restent le fait d'une expérimentation de soi, d'une mise à l'épreuve temporaire dans le processus de passage à l'âge adulte. Dès lors, au sein même de la récidive, les auteurs relèvent quatre dimensions, soit le moment, la quantité, la gravité et la persistance, pour comprendre où se situe le jeune dans son parcours délictueux, et afin de qualifier la délinquance d'« occasionnelle », d'« explosive », de « persistante intermédiaire » ou de « persistante grave ». Cette forme de typologie permet de décortiquer le degré d'activation et d'aggravation de la délinquance, autrement dit la forme et l'importance de la récidive. Ainsi, le concept de délinquance apparaît donc comme une production à la fois légale et sociale, c'est-à-dire qu'il se réfère à des normes légales (définies par les lois) et morales (où interviennent des jugements relatifs à l'âge, à la quantité, à la fréquence, à la gravité, etc.). Les actes qualifiés de délinquants peuvent donc non seulement être des actes de « fraude » (perspective légale), mais aussi des actes de « force » (perspective sociale et morale) (Gottfredson & Hirschi, 1990).

²⁵A titre d'exemple nous renvoyons le lecteur à Marc LeBlanc (1993) pour l'émergence ; à Marcel Fréchette & Marc LeBlanc (1987), Marc LeBlanc (1993) pour l'activation et l'aggravation et Marc LeBlanc, Gilles Côté & Rolf Loeber (1991) pour le désistement.

1.1.2.1. Le masque de la délinquance juvénile et de la récidive

Alors que la délinquance juvénile regroupe une variété de conduites susceptibles de mener à une violation du Code pénal, certains jeunes portant le sceau de la délinquance juvénile inquiètent par leurs multiples conduites à risques, leurs fugues, leurs incivilités, leurs actes de violences, leurs situations familiales instables, leurs comportements sexuels jugés précoces et non responsables, leurs décrochages scolaires, etc. Ces conduites dites « à risques » mettent en lumière un versant comportemental où les jeunes mettent « leur santé (et parfois celle des autres) en péril » (Peretti-Watel, 2001, p. 103). Si certaines conduites peuvent être qualifiées de pathologiques selon leur identification par certains secteurs de la psychologie, de nombreuses conduites délictueuses sont le fait de jeunes qui ne sont ni des psychopathes, ni des sociopathes. Les troubles mentionnés dans les manuels de psychopathologie ne concernent qu'une minorité de jeunes installés dans un parcours de délinquance, comme ils concernent d'autres jeunes n'empruntant pas semblable trajectoire. D'autres réalités touchent une grande proportion de jeunes dits « récidivistes » et c'est ce que les lignes suivantes vont chercher à démontrer.

La liste des comportements qualifiés de conduites à risques augmente continuellement. Elle englobe notamment les consommations de produits psychoactifs, les actes sexuels non protégés, les imprudences routières, les idées suicidaires, le désengagement scolaire, la mauvaise estime de soi ou encore les troubles du sommeil (Peretti-Watel, 2002). De ce fait, les conduites jugées « à risques » le sont parce qu'elles mettent parfois la santé des jeunes en péril, mais aussi parce qu'elles transgressent les normes sociales en vigueur dans la société. Les codes vestimentaires, les incivilités, les errances ou encore les troubles alimentaires sont autant d'exemples de pratiques par lesquelles les jeunes témoignent « d'un manque d'idéaux, d'une souffrance, d'une quête d'interdits, de limites et de liens sociaux » qui seraient une manière de « lancer un appel, du moins de lancer un appel à leurs aînés » (Jeffrey, 2004, p. 224) ou encore, et pour d'autres types de pratiques, une recherche de libération de soi, du corps et des codifications sociales (Gauthier, 2004).

Le but de ce propos n'est pas d'établir une liste exhaustive des conduites dites « à risque » ni de leurs diverses fonctions et origines, mais de mettre en évidence que les jeunes installés dans un parcours objectif de délits, sont dans une répétition de conduites qui ne sont pas uniquement « délinquantes » et qui pourtant peuvent mettre en péril leur santé, leur bien-être et leur développement. Si la récidive délinquante constitue une réalité objective (au regard de la loi), qui engendre une insertion parfois durable dans une dynamique délictueuse et, qui, de ce fait, constitue un enjeu dans la prise en charge des jeunes, les conduites répétées de transgression des normes et des

codes sociaux, dont font preuve ces mêmes jeunes, montrent une réalité parallèle tout aussi prégnante dans leur existence, une réalité qu'il est nécessaire de mieux cerner.

Malgré la diversité des conduites et des parcours, les jeunes ont en commun l'expérience de la marge. L'homogénéité du groupe étudié ne se situe donc pas au niveau des événements inscrits dans les parcours de vie, mais dans l'expérience subjective de la qualification de déviance qui leur est assignée. Considérer la déviance comme « le produit d'une transaction effectuée entre un groupe social et un individu qui, aux yeux du groupe, a transgressé une norme », Howard Becker (1985, p. 33) nous montre que la déviance n'est pas une propriété relative à certaines conduites plutôt que d'autres, mais « le produit d'un processus qui implique la réponse des autres individus à ces conduites » (p. 37). De ce fait, les codes vestimentaires des jeunes, l'école buissonnière, les modes de consommation d'alcool, l'appartenance à des groupes, le rapport particulier au temps ou encore les prises de risques ne sont pas des conduites déviantes en elles-mêmes, mais sont susceptibles de le devenir, selon la manière dont les autres les traitent. Les études de Clark Vincent (1961) que mobilise Howard Becker montrent l'importance des conséquences qui, en plus de la transgression des normes, influencent la réaction face à cette transgression. On peut dès lors penser que les conduites des jeunes, où certaines normes et codifications sociales sont transgressées, seront qualifiées de déviantes en fonction des conséquences pour le jeune et la société (déscolarisation, délinquance juvénile, désaffiliation sociale, etc.). Considérant que les réactions face à la transgression de normes dépendent des « catégories respectives » de ceux qui les commettent et de ceux qui s'en estiment lésés (Becker, 1985, p. 36), l'assignation de conduites déviantes s'appliquerait davantage à des jeunes déjà en situation de délinquance juvénile et cela, d'autant plus que leur situation serait précaire et minoritaire. De plus, cette catégorie de jeunes aurait plus tendance à se voir étiquetée de déviant si les transgressions de normes amènent les classes sociales dites « moyennes » ou « élevées » à se sentir défavorisées. La déviance est donc une construction sociale qui se crée notamment à partir des normes en vigueur dans la société et à partir des différentes réactions face à la transgression de celles-ci. Déviance juvénile, délinquance juvénile et récidive délinquante chez les jeunes constituent des problématiques sociales qui s'ouvrent en fonction de la grille de lecture de chaque société. Parallèlement à la nécessaire considération des constructions sociales propres à ces concepts et de la subjectivité qui s'y rapporte, il est essentiel de considérer les différentes assignations faites aux jeunes et leurs implications.

Au-delà de l'assignation de « délinquant » faite aux jeunes jugés suite à la violation d'une loi pénale, l'assignation de « déviant » est souvent conjointe et toutes deux ne sont pas sans implication. La faute pénale ou la transgression des normes sociales amènent, lorsqu'elles sont désignées comme telles, un nouveau statut. Cette acquisition entraîne un bouleversement identitaire qui aura des

conséquences sur la perception de soi, la participation au jeu social, mais aussi au niveau du regard que les autres porteront sur l'individu (Becker, 1985). L'étiquetage de délinquant ou de déviant aura donc un impact important sur la construction identitaire des jeunes, influencée par l'image qu'ils entretiennent d'eux-mêmes et par les « caractéristiques accessoires » (*Ibid.*, p. 56) qui leur sont attribuées par autrui. En effet, le statut de délinquant ou de déviant comporte le risque d'être perçu et considéré comme tel sous tout rapport.

Les jeunes en situation de récidive délinquante ont, pour la grande majorité, fait l'expérience du décrochage scolaire, puis de la déscolarisation. Nombre de jeunes en situation de rupture scolaire vivent au sein de familles « désaffiliées de la société salariale », « aux trajectoires déclinantes » et constamment menacées par une chute sociale (Millet, 2010, p. 68). Cette réalité socioéconomique ne doit pas cacher ce que l'auteur appelle les processus de « disqualification scolaire » et qui ont une place centrale aux côtés de la « disqualification résidentielle », de la « disqualification par l'origine "ethnique" » et de la « disqualification familiale » (p. 73) qu'expérimentent au quotidien bon nombre de jeunes en situation de délinquance. Si l'assignation d'un statut de délinquant a des implications sur la représentation de soi et la construction de soi, les processus de disqualification scolaire conduisent à la « construction d'un capital institutionnel négatif » qui est un « capital de mauvaise réputation » (*Ibid.*, p. 75). La scolarisation des jeunes les amène potentiellement à vivre une première expérience de mise à l'écart symbolique au travers du statut de « "vaincus" de la compétition scolaire » (*Ibid.*, p. 67)²⁶, suivie dans certains cas, d'une seconde exclusion dite « officielle » de l'établissement. Jeunes exclus de l'espace scolaire public et obligatoire ou jeunes maintes fois reclassés (voire déclassés) dans d'autres établissements et d'autres types de classes, ils sont installés dans une dynamique de délinquance et ils expérimentent la disqualification scolaire, laquelle n'est pas sans incidence sur leur insertion sociale. La mise en marge du système scolaire, la menace de celle-ci, ainsi que le processus de décrochage scolaire débouchent sur une fragilisation des liens sociaux au sein de l'établissement scolaire qui, conjointement à la précarisation de l'insertion scolaire, amène le jeune sur la pente de la « désaffiliation sociale » (Castel, 1994).

Jeunes délinquants ou jeunes récidivistes, mais aussi jeunes antisociaux, impulsifs, perturbateurs, déviants, décrocheurs, marginaux, disqualifiés, désinsérés, désaffiliés, voici autant de qualificatifs, d'identités sociologiques, voire de statuts qu'ils se voient attribuer, et parfois s'autoattribuent. Malgré les parcours objectifs et répétés de délinquance juvénile expérimentés par certains mineurs en Suisse, l'existence de ces identités sociologiques montre, d'une part, que la violation d'une loi pénale constitue un des éléments que l'opinion publique juge problématiques parmi et, d'autre part, que la

²⁶ Mathias Millet reprend cette expression de Claude Thélot (2004).

question de la récidive délinquante dépasse largement celle de l'« agir délinquant ». La récidive délinquante devient dès lors une problématique sociale complexe et les notions d'étiquetage ont été moins utilisées pour démontrer une réalité sociale objective qu'un rapport conflictuel entre les jeunes et leurs différents espaces de vie.

Les problématiques de l'intégration sociale et scolaire et de l'insertion durable dans une dynamique de déviance juvénile doivent être considérées lorsque l'on se préoccupe des jeunes délinquants dits « récidivistes », faute de quoi cela reviendrait à amputer cette population du rapport social problématique qu'elle expérimente. La compréhension des actes délictueux demande donc de prendre de la hauteur par rapport à l'acte en soi, tant la délinquance est nourrie et traversée de réalités et de rapports sociaux diversifiés. Si ces expériences individuelles sont précieuses et utiles à la compréhension du phénomène de récidive délinquante, c'est parce qu'en considération d'une intervention socioéducative, il serait possible de comprendre que sortir de la marge et rejoindre la conventionalité ne peut se réduire à cesser les délits. Parler de « jeunes faisant l'expérience d'une dynamique de récidive délinquante », c'est parler de « jeunes faisant l'expérience d'un rapport social problématique ». La dénomination n'est donc pas simple. Le terme de « jeunes en difficulté sociale » correspond à la terminologie québécoise définissant les jeunes placés sous la Loi de la protection de la jeunesse, tandis que jeune (ou enfant) en situation de précarité, de marginalité, qui vit des difficultés ou qui est lié à des difficultés sont des terminologies qui sont moins associées à des problématiques et des catégories sociales définies (Rivard, 2007, pp. 32-33). Cette étude cherchera à garder les jeunes dits « récidivistes » au centre des préoccupations tout en considérant les réalités sociales annexes, et non moins importantes, qu'ils vivent. De ce fait, « jeunes récidivistes » et « jeunes faisant l'expérience d'un rapport social problématique » sont deux terminologies qui sont adéquates pour l'objet de cette étude.

Quelles sont les réponses données à la question de la récidive délinquante chez les mineurs ? De quelle manière ces réponses tiennent-elles compte du rapport social problématique expérimenté par les jeunes ? Sans mêler l'ensemble des problématiques sociales à la problématique spécifique de la récidive délinquante juvénile, il est toutefois utile de voir de quelle manière la réalité sociale des jeunes dits « récidivistes » est considérée au travers des réponses judiciaires, éducatives et thérapeutiques données aux parcours de récidive délinquante.

1.1.2.2. Les réponses apportées à la problématique de la récidive délinquante

Les types d'intervention à l'égard des mineurs dits « délinquants » et « récidivistes » sont multiples. Sans prétendre à l'exhaustivité de ce qui se fait en Suisse, l'ambition de ce chapitre est toutefois de mettre en lumière les différents types de réponses apportées, qu'elles soient judiciaires, éducatives ou thérapeutiques et ce, dans une logique correctionnelle, assistancielle, de réinsertion sociale et professionnelle, préventive, de médiation ou encore de socialisation.

L'une des réponses apportées à la récidive délinquante se traduit par l'application, par les juges des mineurs, de la Loi fédérale régissant la condition pénale des mineurs, entrée en vigueur le 1^{er} janvier 2007²⁷ (Droit pénal des mineurs, DPMIn). Contrairement au nouveau DPMIn²⁸ qui constitue un « instrument spécifique régissant la condition pénale des mineurs », l'ancien texte de loi régissant la condition pénale des mineurs était intégré dans le Code pénal suisse (CPS) dans les articles 82 à 99 du CPS. Bien qu'il fut adopté en 1937 et soit entré en vigueur en 1942, l'ancien DPMIn était en travail depuis 1893 déjà. La réforme du DPMIn permet donc une adaptation nécessaire aux réalités actuelles, qu'elles soient juridiques, criminologiques ou sociologiques. Elle offre aux juges un outil leur permettant de réagir de façon souple, différenciée et individualisée aux conduites délictueuses des mineurs (Queloz, 2007).

Le nouveau DPMIn « s'applique à quiconque commet un acte punissable entre 10 et 18 ans » (art. 3 al.1 DPMIn). Par sa réforme, le DPMIn affirme son objectif, avant tout éducatif et protectionniste, malgré un versant plus répressif face à certains actes d'une lourde gravité. L'éducation et la protection des mineurs sont au premier plan des préoccupations dans l'application de la loi (art.2 al.1) tout comme une considération particulière est portée à l'égard de l'environnement, des conditions de vie et du développement du jeune (art. 2 al. 2 DPMIn). Cette loi stipule que le jeune qui récidive en Suisse se trouve donc face à une loi distincte de celle des adultes, où peuvent être prononcées des « mesures de protection » (art.12 à 15 DPMIn) ou des « peines » (art. 22 à 25 DPMIn), selon l'appréciation des juges qui notamment prennent en compte l'âge et le développement du jeune comme élément susceptible de « peser en sa faveur » (art.1 al. 3 DPMIn).

Au cours du processus judiciaire, l'autorité compétente peut ordonner une enquête sur la situation familiale, éducative, scolaire et professionnelle du jeune ou, si nécessaire, une observation en milieu ambulatoire ou institutionnelle (art.9 al.1 DPMIn). Une expertise médicale ou

²⁷ En même temps que « la partie générale révisée du code pénal suisse (CPS) » (Queloz, 2007, p. 583).

²⁸ La référence à la Loi fédérale régissant la condition pénale des mineurs sera dorénavant faite par l'abréviation « DPMIn ».

psychologique peut également être requise avant de statuer sur la mesure de protection ou la peine (art.9 al. 3 DPMIn). De ce fait, l'application des mesures de protection ou des peines prendra en compte d'éventuelles recommandations justifiant une intervention plutôt qu'une autre, selon la nature et le cadre de la situation du jeune.

Les mineurs récidivistes reconnus comme ayant commis des actes punissables peuvent être sous le coup d'une mesure de protection (si l'enquête relative à la situation personnelle recommande une prise en charge éducative ou thérapeutique) ou d'une peine qui implique non seulement la nécessaire culpabilité de l'auteur, mais qui tient également compte de la situation personnelle de l'auteur des délits (art. 1 al. 3 et 2 al. 2 DPMIn)²⁹. L'une des spécificités du nouveau DPMIn, et qui concerne particulièrement les jeunes qui récidivent, est « le système dualiste facultatif » qui permet aux juges de combiner une peine (si le mineur est considéré coupable) avec une mesure de protection (art. 11 al. 1 DPMIn). L'introduction de ce dualisme facultatif était attendu de longue date par les professionnels de la justice, afin de répondre aux actes de délinquance de la manière la plus adaptée aux besoins des jeunes (Queloz, 2007).

Une brève description des mesures de protection et des peines inscrites dans le nouveau DPMIn donne un aperçu des réponses que le système judiciaire suisse apporte à la problématique de la récidive délinquante des mineurs. Les mesures de protection comprennent :

- La **surveillance** qui est un droit de regard et d'information d'une personne ou d'un service désigné par l'autorité de jugement. Les parents ou les détenteurs de l'autorité parentale gardent l'autorité parentale et sont considérés aptes à assurer une prise en charge appropriée (art.12 DPMIn).
- L'**assistance personnelle** qui va plus loin que la surveillance et qui permet d'apporter un accompagnement aux jeunes et une aide substantielle aux parents dans leurs tâches éducatives. Il se peut que l'autorité parentale soit restreinte (art. 13 DPMIn).
- Le **traitement ambulatoire** qui est une mesure spécifique pour les mineurs souffrant d'addictions, de troubles psychiques ou de troubles du développement de la personnalité et qui peut être combiné avec une autre mesure de protection (art. 14 DPMIn).

²⁹ Ce point concerne également les mineurs non récidivistes, soit ceux qui sont jugés pour la première fois. Dans le cadre de cette étude, nous parlons toutefois spécifiquement des jeunes qui récidivent.

- Le **placement** qui consiste à ordonner un séjour « chez des particuliers ou dans un établissement d'éducation ou de traitement en mesure de fournir une prise en charge éducative ou thérapeutique ». Cette mesure est ordonnée s'il est justifié que la prise en charge ou le traitement ne peut se faire par le biais d'une autre mesure. Le placement en établissement ouvert pour le traitement de troubles psychiques ou en établissement fermé requiert une expertise médicale ou psychologique. Par ailleurs, le placement en milieu fermé ne peut être ordonné que si la protection ou le traitement du mineur l'exige, ou si le jeune représente une insécurité pour la société (art. 15 DPMIn).

La diversité des mesures montre une volonté de considérer les spécificités des situations personnelles et les individualités. Comparativement à l'ancien DPMIn, les cas d'exemption de peines ont augmenté permettant des mesures plus légères, alors que la durée de privation de liberté a été allongée, permettant inversement des mesures plus sévères. Les peines comprennent :

- La **réprimande**, qui est une « réprobation formelle de l'acte commis ». Elle peut être combinée avec « un délai d'épreuve de six mois à deux ans assorti de règles de conduite » durant lequel les jeunes risquent une autre peine s'ils commettent un acte punissable ou s'ils ne se soumettent pas aux règles de conduite (art. 22 DPMIn).
- La **prestation personnelle**, qui remplace « l'astreinte au travail » de l'ancien DPMIn. Les jeunes peuvent être amenés à offrir une prestation personnelle à un ou plusieurs bénéficiaires, à suivre des cours ou des activités définies par l'autorité judiciaires. La durée varie selon l'âge auquel l'acte a été commis (art. 23 DPMIn).
- L'**amende**, qui comprend un seuil maximal de 2'000 francs et dont le montant est fixé en considération de la situation personnelle de l'auteur de l'acte (art. 24 DPMIn).
- La **privation de liberté**, qui diffère avant tout dans sa durée. Les mineurs ayant commis un crime ou un délit avant seize ans sont passibles d'une privation de liberté allant d'un jour à un an. Les jeunes de seize ans et plus sont passibles d'une peine de privation de liberté pouvant aller jusqu'à quatre ans s'ils ont « commis un crime pour lequel le droit applicable aux adultes prévoit une peine privative de liberté de trois ans au moins » et s'ils ont fait

preuve « d'une absence particulière de scrupules, notamment si (...) [leur] mobile, (...) [leur] façon d'agir ou le but de l'acte relèvent des dispositions d'esprit hautement répréhensibles » (art. 25 DPMin)³⁰.

Si les réponses pénales apportées aux problèmes de récidive par la Loi régissant la condition pénale des mineurs sont essentielles, si ce nouveau DPMin contient une vision hautement éducative et s'il vise une collaboration entre autorité pénale et civile (art. 20) permettant l'accompagnement le plus adéquat possible des mineurs judiciairisés, faire face à la délinquance juvénile et plus spécifiquement à la récidive délinquante demande d'autres moyens que le droit pénal et les sanctions qu'il permet (Queloz, 2007). Dès lors, de quelle manière la société se charge-t-elle de l'accompagnement des jeunes en situation de délinquance ? Comment agit-elle parallèlement ou préventivement pour que les jeunes réduisent leurs expériences judiciaires et évoluent en dehors d'une dynamique de délinquance durable ?

Avant de s'intéresser à la dimension de la prévention des parcours délictueux, arrêtons-nous sur les mesures d'intervention et leur efficacité. Quelles sont les prises en charge de la récidive délinquante qui ont fait leurs preuves ? Sur la base de quels constats d'efficacité se fondent les décisions d'intervention judiciaire et socioéducative ?

La fondation de la Collaboration Campbell et la de Collaboration Cochrane réalisent des recensions basées sur l'« Evidence Based Practice » (Lafortune, Meilleur, & Blanchard, 2009, p. 145). Concernant les interventions de type criminologique auprès des jeunes, les recensions Cochrane mettent en évidence l'efficacité de certaines prises en charge et offrent de ce fait une vue relative aux interventions auprès des jeunes en situation de délinquance. Denis Lafortune et ses collègues ont analysé en détail les recensions Cochrane, soit les méta-analyses de différents groupes de chercheurs s'intéressant aux programmes d'interventions criminologiques auprès des jeunes. Nous reprenons le propos des auteurs qui distinguent les interventions selon leur degré d'efficacité. Précisons toutefois que les éléments provenant des recensions Cochrane sont liés à des pratiques issues de l'Amérique du Nord et qu'il n'est pas possible de généraliser ces résultats au contexte de la Suisse. À défaut d'une telle recension propre à la Suisse ou à l'Europe, ces résultats offrent néanmoins une vision intéressante des pratiques évaluées.

³⁰ La peine privative de liberté est régie par les articles 25 à 32 du DPMin. Pour plus de précisions, nous renvoyons le lecteur à la Loi régissant la condition pénale des mineurs (DPMin).

Parmi les programmes qualifiés d' « inefficaces » ou de « nuisibles » :

- les ordonnances de traitement ambulatoire obligatoire pour les personnes souffrant d'un trouble mental grave et persistant ; et
- les programmes dissuasifs de type « Scared Straight » (Finckenauer, 1982) destinés aux jeunes³¹.

Les programmes dont l'efficacité est méconnue à cause de la « faiblesse des devis de recherche » sont :

- les communautés thérapeutiques en milieu carcéral ;
- les programmes visant la réduction de l'usage de substances (ou l'amélioration de l'état mental) chez des personnes avec des troubles mentaux graves ;
- les interventions offertes dans les tribunaux ou dans la communauté pour les délinquants usagers de drogues ;
- les approches non pharmacologiques visant à contenir les troubles du comportement violent en milieu hospitalier ;
- l'usage du médicament Clopixol® pour la gestion des situations d'urgence psychique et ;
- les opportunités de formation ou d'emploi pour prévenir l'implication des jeunes (7-16 ans) dans des gangs.

Selon les auteurs, une intervention a présenté des résultats contradictoires : la thérapie multisystémique³². Jeff Latimer (2005) fait également part de ces contradictions tout en relevant toutefois les effets positifs annoncés par de nombreuses méta-analyses réalisées sur des études se

³¹ Programmes visant à faire visiter des prisons ou d'autres lieux dans le but d'effrayer pour dissuader d'un parcours délictueux.

³² La thérapie multisystémique est « une intervention intensive à court terme offerte à domicile et dans la communauté à des jeunes et à des familles dysfonctionnelles. À l'origine, cette thérapie a été mise en œuvre pour diminuer les comportements criminels et antisociaux chez les jeunes qui avaient des démêlés avec la justice, mais on a étendu son utilisation à ceux qui manifestent une série de problèmes de comportement graves et qui sont à risque de placement hors de leur domicile familial » (Knoke, 2008, p. 1). Cette démarche thérapeutique « associe différents aspects de thérapies comportementales et systémiques » en cherchant à « obtenir une plus grande présence des parents et à encourager une plus grande consistance dans l'attitude éducatrice de ces derniers » (Fürstenau & Rhiner, 2009, p. 18).

déroulant aux États-Unis. En Suisse, le projet « MST Turgau » qui a vu le jour en 2007 a été évalué à différentes reprises et démontre des résultats positifs dans le contexte dans lequel s'applique la thérapie (Fürstenau & Rhiner, 2009).

Toujours selon la recension Cochrane et comme le relève Denis Lafortune et ses collègues, les interventions qualifiées de « prometteuses et à développer davantage » sont :

- les interventions basées sur la mentalisation (Bateman & Fonagy, 2001) et l'approche dialectique comportementale (Linehan, Tutek, Heard, & Armstrong, 1994) pour les personnes ayant un trouble de personnalité borderline ;
- les interventions comportementales et cognitivo-comportementales qui visent à réduire l'agressivité des enfants et des adultes ayant des troubles d'apprentissage ou un retard mental ;
- les programmes scolaires de prévention secondaire qui ont pour objectif la réduction des comportements agressifs chez les enfants « à risque » ;
- le programme *Strengthening Families* (Spoth, Redmond, & Shin, 2001) qui vise à réduire l'abus d'alcool ;
- les programmes d'habiletés sociales ajustés pour convenir à la culture autochtone ;
- le placement familial à traitement multidimensionnel ;
- l'approche cognitivo-comportementale pour les jeunes placés en milieu résidentiel.

Il est toutefois nécessaire de considérer que ces résultats sont issus des méthodes quantitatives où les protocoles de recherche qualifiés d'expérimentaux (avec groupe contrôle) ne cohabitent pas (ou rarement) avec d'autres protocoles. Il n'en demeure pas moins que ces données fournissent un aperçu de l'intervention criminologique auprès des jeunes et permettent de voir les interventions où il serait nécessaire d'augmenter les évaluations, afin de connaître l'impact des pratiques sur les objectifs visés. Cela dit, ces interventions n'ont pas été évaluées de la même manière dans un contexte européen et ne peuvent être transposées comme telles dans un contexte helvétique. À défaut d'évaluation des réponses données à la récidive délinquante en Suisse, une telle méta-analyse demeure importante à considérer.

Si les types d'intervention pour jeunes en situation de récidive délinquante sont hétérogènes et que certaines mesures permettent une intervention dans le milieu de vie, le placement institutionnel (en milieu ouvert ou fermé) reste une option fréquemment utilisée. La prise en charge des jeunes au sein de ces institutions varie en fonction de l'orientation disciplinaire et du concept pédagogique retenu ; l'orientation de ces dernières années montre que les interventions se basent fréquemment sur le constat d'un manque d'habiletés chez le jeune à atteindre ce qu'il désire par des moyens appropriés. Les stratégies pour répondre à ce postulat de départ s'insèrent souvent dans une logique cognitivo-comportementale et dans des approches thérapeutiques permettant de travailler sur l'apprentissage de conduites socialement adaptées (Mathys & Born, 2009). L'efficacité du placement comme moyen pour faire face à la délinquance n'est pas clairement identifiée. Les études relativement anciennes de Mark Lipsey et ses collègues (2000; 1992) montrent toutefois que les interventions les plus efficaces pour diminuer les conduites délinquantes sont celles qui offrent peu de possibilités d'entretenir des interactions avec d'autres jeunes déviants (Mathys & Born, 2009). Dans une même logique, la revue de la littérature de Kenneth Dodge et ses collègues (2006) expose que les interventions individuelles, ou celles mettant le curseur sur l'acquisition d'habiletés sociales, seraient plus efficaces que le regroupement de pairs déviants entre eux (Mathys & Born, 2009). Cela dit, si les interventions individuelles présentent plus d'efficacité pour réduire les conduites délinquantes que les prises en charge collectives regroupant des jeunes en situation de délinquance, la méta-analyse de Mark Lipsey & David Wilson (1998) démontre toutefois que, parmi les interventions collectives, celles qui ont lieu dans le milieu de vie du jeune présentent plus d'efficacité que celles qui se déroulent dans le cadre de placements institutionnels (Mathys & Born, 2009). Peu de publicité positive est donc faite pour les mesures de placements institutionnels qui regroupent des pairs déviants, tant le phénomène de « contagion par les pairs » qu'illustrent de nombreux auteurs est actuellement connu pour constituer un effet nuisible sur le traitement des jeunes qui récidivent (*Ibid.*, p. 9).

Parmi les prises en charge innovantes et multidimensionnelles, le *Protocole d'évaluation multidimensionnelle pour enfants et adolescents* va dans le sens des stratégies multisystémiques recommandées tout en présentant un intérêt particulier, celui de considérer en première ligne le point de vue des personnes concernées par la problématique et plus précisément la situation de crise (jeune, fratrie, parents, enseignants, etc.). Mis sur pied au Québec par le *Groupe de recherche sur les inadaptations sociales de l'enfance* (GRISE) de l'Université de Sherbrooke, ce protocole déployé dans la région de Montréal, et repris par quelques institutions suisses fribourgeoises, démontre de bons résultats lors des évaluations faites au Québec, « mais l'évidence reste à démontrer » (Pauzé, 2013). Il ne constitue pas spécifiquement une prise en charge de jeunes en situation de délinquance ou de récidive, mais peut s'avérer pertinent pour toute situation de crise familiale où différents

paramètres écosystémiques interviennent. De ce fait, ce protocole apparaît comme un outil spécifique à l'intervention socioéducative incluant à la fois les facteurs familiaux et les divers domaines de la vie des jeunes. Il place la problématique de crise au centre (et non le jeune) et constitue un outil à retenir en milieu résidentiel ou communautaire pour réduire les conduites délictueuses tout en cherchant à identifier l'origine des comportements et de la crise.

L'absence d'évaluation systématique des diverses prises en charge des mineurs dits « délinquants récidivistes » ne permet pas de voir si certaines réponses judiciaires, éducatives ou thérapeutiques renforceraient la délinquance. Les propos tenus par Denis Lafortune et ses collègues (2009), ou ceux de Cécile Mathys et Michel Born (2009) sur les pratiques nuisibles et inefficaces, devraient nous amener toutefois à reconsidérer certaines formes de prises en charge, tout au moins à nous doter de moyens pour les évaluer en profondeur au regard des objectifs sous-jacents à ces modes d'intervention. Quelles sont les effets des placements en milieu fermé ou en milieu ouvert sur les jeunes en situation de délinquance en Suisse ? Quels sont les conditions de placement et les modes d'accompagnement qui réduisent les risques de contagion par les pairs ? Quels sont les impacts de l'intégration de jeunes en situation de délinquance ou de jeunes présentant des troubles du comportement dans des classes ou écoles spécialisées pour troubles de conduite ? Ces questionnements et bien d'autres mériteraient une étude approfondie pour connaître l'impact des prises en charge éducatives sur la récidive elle-même, mais aussi sur les différents domaines de vie des jeunes (insertion sociale, relations familiales, etc.), afin de proposer des interventions éducatives et thérapeutiques à la lumière des connaissances scientifiques. En d'autres termes, comment sont reçues les réponses données à la récidive délinquante, en quoi répondent-elles favorablement aux objectifs fixés et comment sont-elles susceptibles de produire des effets indésirables ?

Si le nouveau DPMIn montre à différents endroits la considération constante des situations personnelles, si certaines institutions indiquent, par l'utilisation de protocoles d'évaluation³³ notamment, la réalité complexe des situations des jeunes accueillis avec le souhait constant de dépasser la question de la récidive délinquante, il règne encore un flou important sur les stratégies d'intervention et sur les projets pédagogiques mis en place avec des jeunes en situation de récidive et les effets de ceux-ci. La Suisse est particulièrement concernée par ce déficit d'évaluation de l'efficacité des « mesures » de prises en charge, autant que des « stratégies socioéducatives » destinées aux jeunes dits « délinquants ». Chercher à broser un tableau des offres en matière de prévention, d'intervention et de traitement n'est donc pas chose aisée, notamment parce que les différents cantons suisses sont dotés de moyens inégaux pour accompagner les jeunes en situation de

³³ À titre d'exemple, le protocole d'évaluation multidimensionnel mentionné ci-dessus.

délinquance. Ceci est le reflet de l'absence d'une véritable politique de la jeunesse sur le plan fédéral. Pourtant, une telle politique, comme une véritable politique de la famille, de l'emploi ou encore de la formation, aurait, selon Nicolas Quéloz (2007), des effets « d'intégration et donc de prévention de la délinquance » (p. 591) jugés inestimables. Une telle disparité entre les cantons ne permet pas d'avoir un regard généralisé sur la place et l'importance accordée en Suisse à l'accompagnement des jeunes en situation de délinquance.

L'absence d'une politique fédérale de la jeunesse a pendant longtemps empêché d'avoir un aperçu global des différentes mesures de prévention en Suisse. À l'exception des mesures de prévention policière à l'égard des jeunes et de la violence déjà centralisées, ce n'est que depuis l'année 2013 qu'une vue d'ensemble des mesures de prévention liées à la violence des jeunes est disponible³⁴. Ce portail en ligne de la Confédération suisse donne accès aux mesures prises au niveau fédéral, mais aussi au niveau des cantons, des villes et des communes.

La Prévention suisse de la criminalité (PSC) a été initialement mandatée par la Conférence des directrices et directeurs des départements cantonaux de justice et police (CCDJP) en vue de réaliser un « Plan de mesure 2008/2009 : les jeunes et la violence » (Prévention suisse de la criminalité, 2008). Les différents corps de police répertorient leurs programmes de prévention dans une banque de données existant depuis 2009, qui permet aux différents protagonistes (CCDJP, policiers, travailleurs sociaux, etc.) œuvrant autour de la question de la délinquance juvénile et plus spécifiquement de la violence, de connaître les programmes, d'imaginer des synergies possibles, mais aussi et surtout d'identifier les meilleures pratiques. Quelques projets relatifs à la thématique « jeunes et violence » et dirigés par la Direction de l'instruction publique ou la Direction des affaires sociales viennent s'ajouter à la banque de données.

La Suisse propose certains programmes de prévention auprès des jeunes dont le contenu et l'ampleur diffèrent d'un canton à l'autre. Toutefois, si la prévention de la violence tient une place importante dans les discours politiques et médiatiques, si la visibilité des mesures préventives s'est grandement améliorée, il faut insister sur le fait que la violence est un symptôme et que la prévention devrait faire partie d'une « promotion d'intégration au sens large » (Prodoliet, 2006, p. 7). L'intégration est « tant un processus concernant l'individu qu'une tâche dévolue à la société tout entière », autrement dit sa promotion ne peut se limiter à un groupe précis, ni même exclure certains domaines de la vie des jeunes (*Ibid.*, p. 5). Ce point est particulièrement important à la lumière de la

³⁴ Message de la Confédération suisse sur les stratégies de prévention de la violence juvénile, disponible sur le site Internet de l'Office fédéral des assurances sociales (OFAS): <http://www.news.admin.ch/message/index.html?lang=fr&msg-id=50133>, consulté le 10 octobre 2013.

première partie de ce chapitre, où il a été possible de mettre en évidence non seulement l'existence de conduites délictueuses des jeunes, mais aussi les problèmes d'insertion et d'affiliation rencontrés. Dès lors, il semble impératif de considérer la prévention de la délinquance, de la récidive délinquante, de la toxicomanie ou encore des conduites agressives comme la nécessité de promouvoir des « compétences de vie » (Eisner, et al., 2006, p. 58) permettant non seulement de quitter un parcours délinquant, mais aussi et surtout de diminuer les risques d'une trajectoire de désinsertion sociale, familiale, scolaire et d'apprentissage, une trajectoire marquée par la vulnérabilité et la désaffiliation.

D'une manière générale, la Suisse n'est pas mal dotée en matière de programmes de prévention de la violence. Pour expliquer la violence chez les mineurs, nous reprenons les propos du criminologue Manuel Eisner et ses collaborateurs (2006), soit : « l'exercice ou la menace de violence physique par des personnes âgées de 12 à 18 ans » (p. 9). La tranche d'âge ici définie pourrait toutefois logiquement s'abaisser à 10 ans pour être en cohérence avec le nouveau DPMIn. Les conduites délictueuses avec violence se réfèrent notamment aux lésions corporelles, aux brigandages ou encore à la contrainte. Le Conseil fédéral a opté en juin 2010 pour la réalisation d'un programme de prévention « Jeunes et violence » de 2011 à 2015³⁵. Reposant sur une collaboration entre la Confédération, les cantons, les villes et les communes, ce programme, qui doit fournir les bases d'une prévention jugée efficace de la violence, propose trois niveaux : « apprendre les uns des autres », « transférer les connaissances » et « améliorer la coordination entre prévention, intervention et répression » (Office fédéral des assurances sociales, 2010). Si ce programme « Jeunes et violence » offre assurément une vue d'ensemble et des axes de prévention clairs, on ne connaît pas exactement l'efficacité des différents programmes de prévention de la violence qui le composent. À ce sujet, le rapport de Manuel Eisner et ses collègues, publié en 2006 par la Commission fédérale des étrangers (CFE)³⁶ nous éclaire sur certaines pratiques de prévention en Suisse tout en mettant en évidence l'absence d'informations relatives aux évaluations de ces programmes.

Les expériences internationales en matière de prévention de la criminalité offrent un regard sur l'efficacité des projets de prévention, ainsi que des services spécialisés. « Blueprints of violence prevention »³⁷ dirigé par le Centre d'étude et de prévention de la violence au Colorado, « Campbell

³⁵ Un mandat externe d'évaluation du programme est prévu pour 2014-2015 (Office fédéral des assurances sociales (OFAS), 2011).

³⁶ Le rapport est intitulé : « Prévention de la violence chez les jeunes. Voies vers une politique de prévention fondée sur l'évidence scientifique ».

³⁷ À titre indicatif, la thérapie multisystémique mentionnée précédemment pour la Suisse fait partie des « Blueprints of violence prevention »

Collaboration »³⁸ et « Sherman report-evidence-based crime prevention » menés par Lawrence Sherman, constituent des « pools » d'informations qui, sous une forme similaire, n'existent pas en Suisse ou dans les pays limitrophes (Eisner, et al., 2006, p. 28). Le constat fait par ces chercheurs en 2006 reste valable à l'heure actuelle, malgré le programme de prévention « Jeunes et Violence » qui tend à offrir une vue d'ensemble des programmes disponibles en Suisse sans pour autant réunir, de façon systématique, les expériences relatives aux différents projets de recherche des différents territoires (cantons, communes, écoles, quartiers, etc.) et les caractéristiques de leurs évaluations.

La prévention des délits chez les jeunes nécessite, par la nature même du concept de délinquance juvénile, une visée très large. Dans cette optique, les offres de prévention en Suisse se basent sur certains facteurs de risque et de protection mis en évidence dans la littérature scientifique et touchent principalement le domaine de la famille, de l'école, du voisinage et des loisirs.

Au niveau de la famille, la prévention se situe majoritairement au niveau des programmes de formation des parents. Il s'agit d'offres non standardisées pour des groupes d'âges variés et des situations parentales diverses, ainsi que de programmes standardisés comme le *Triple P* (Positive Parenting Program) de Matthew Sanders qui vise à promouvoir les compétences éducatives des parents. Les évaluations de ce programme ont démontré son efficacité à plusieurs reprises. Le programme *Starke Eltern Starke Kinder / Parents forts-Enfants forts* a pour objectif de diminuer le stress engendré par l'éducation, d'offrir des stratégies permettant de déjouer la violence et de promouvoir des habiletés de gestion de problèmes. Ce programme n'a toutefois pas été évalué et ses effets sur les problèmes de comportement restent pour l'heure inconnus. Notons que ces programmes interviennent dans la prévention des conduites agressives et de la délinquance juvénile, mais ne sont pas spécifiques à la problématique de la récidive. Le *Triple P* propose toutefois un programme plus récent adapté aux parents d'adolescents de 12 à 14 ans, qui rencontrent des difficultés éducatives et des conflits relationnels. Face aux jeunes présentant des problèmes de comportement, le panel de prévention suisse propose différentes offres de thérapies non standardisées et des suivis familiaux sociopédagogiques, présentés notamment par Pro Juventute (Eisner, et al., 2006). Il s'agit d'un type de prévention dite « indiqué[e] », dans le sens où il vise à « améliorer le développement » (*Ibid.*, p. 26) des personnes qui ont déjà démontré des problèmes de comportement, contrairement à la prévention dite « universelle » ou « sélective »³⁹. Ces suivis existent de manière inégale dans différents cantons depuis la fin des années 1980 et l'évaluation de leur efficacité fait défaut. Cette

³⁸ Qui, contrairement à la collaboration Cochrane citée précédemment, considère également des protocoles de recherche quasi expérimentaux.

³⁹ La prévention universelle vise un groupe sans que les membres ne soient forcément exposés à des facteurs de risques précis. La prévention sélective vise des groupes ou des personnes jugés « à risques » par leur exposition accrue à certains facteurs de risque.

lacune majeure ne permet pas de cerner dans quelle mesure ces « interventions préventives », axées sur la famille, considèrent le rapport social problématique que le jeune entretient avec son environnement.

Sur le plan international, Manuel Eisner et ses collègues (2006) relèvent, à titre d'exemple, deux programmes qui ont fait leurs preuves dans le domaine de la prévention au niveau familial. Le *Triple P* mentionné ci-dessus et la *Thérapie Familiale Fonctionnelle (TFF)* qui concerne des jeunes âgés de 11 à 18 ans (et leur famille) exposés à des risques et à de la violence ou ayant déjà des conduites violentes, délinquantes ou toxicodépendantes. Cette approche a démontré son efficacité. Elle évite des prises en charge plus contraignantes et plus coûteuses et surtout, « le taux de récidive baisse (...) de 25 à 50% selon les programmes et les études. Les effets de ce programme perdurent 5 ans après l'intervention » (Eisner, et al., 2006, p. 37).

Au niveau de l'école, la prévention des conduites agressives se situe principalement dans des campagnes d'information et de sensibilisation, des programmes de médiation et de gestion de conflits et des programmes de promotion des compétences sociales (Eisner, et al., 2006). Comme son nom l'indique, la campagne d'information offre des données permettant aux individus de prendre connaissance d'un problème, mais elle n'entraîne pas de modifications durables dans le comportement des jeunes. Un certain flou réside encore autour de l'efficacité des programmes de médiation et même si ces méthodes sont relativement bien utilisées en Suisse, les auteurs relèvent que leur efficacité reste dans l'ensemble incertaine, si ce n'est dans les situations où les médiateurs bénéficient de compléments de formation dans le domaine des compétences sociales et où le suivi est intensif⁴⁰. Le programme « Développer une culture de la médiation dans l'école », réalisé dans le cadre du programme « Écoles et santé » conduit initialement par l'Office fédéral de la santé publique (OFSP) et la Conférence des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP), témoigne de cet élan de mettre en avant la technique de la médiation dans tous les cantons romands et le Tessin. Ce projet mené entre 2000 et 2003 n'a pas prouvé une claire efficacité, mais a permis « d'identifier les facteurs capables de faciliter le bon déroulement des projets d'établissements, ainsi que ceux qui y font obstacle » (Leuenberger Zanetta, 2003). Par ailleurs, le programme « Peacemaker », qui vise à prévenir et à éliminer la violence à l'école et particulièrement dans les cours de récréation, a démontré des effets positifs à condition qu'il soit adapté au contexte local et à la structure de l'établissement (Neuenschwander & Haab Zabré, 2013).

⁴⁰ C'est, à titre d'exemple, le cas du programme *Responding in peaceful and positive ways (RIPP)* qui a été évalué dans certaines classes multiculturelles de 6^e à 8^e aux États-Unis. Ce type de programme intensif n'est pas connu en Suisse (Eisner, et al., 2006).

La Suisse enregistre toutefois une évolution au niveau des programmes visant à promouvoir les compétences sociales des jeunes enfants. Dans ce sens, relevons notamment trois programmes dont les évaluations scientifiques ont permis de constater l'efficacité : le « Programme de prévention bernois contre le mobbing dans les écoles enfantines et primaires » (Eisner, et al., 2006) qui a montré des effets positifs tant sur la survenue du mobbing que sur l'implication des parents et le positionnement des enseignants (Valkanover & Alsaker, 2008) ; le « Programme Fit und stark fürs leben - Paré et fort pour la vie » (Eisner, et al., 2006, p. 49) qui a été mené dans six cantons alémaniques dans le cadre du projet de recherche ESSKI⁴¹. Les évaluations rapportent que les jeunes ayant participé à ce programme présentent moins de conduites hyperactives et agressives, se disent en meilleure forme et fument moins. Les impacts positifs sont également relevés chez les parents et les enseignants. Il y a enfin le « Programme PATHS (promoting alternative thinking strategies) », développé par Mark Greenberg et Carol Kusché, qui est intégré au programme scolaire et a été mené pour la première fois en ville de Zurich (*Ibid.*).

Sur le plan international et à titre d'exemple, le programme « PATHS » a montré des effets positifs en étant évalué à plusieurs reprises, le programme « soar skills, opportunities, and recognition » de David Hawkins et Rico Catalano témoigne d'effets bénéfiques au niveau des comportements et de la consommation, et le programme « anti-bullying »⁴² de Dan Olweus rapporte des diminutions du harcèlement et des brutalités de certains problèmes délictueux (vols, vandalisme) et de l'absentéisme, ainsi que des effets positifs sur le climat scolaire en général. Si ce programme, connu en Suisse, n'a pas fait l'objet d'une évaluation scientifique (Eisner, et al., 2006), des évaluations internationales ont néanmoins démontré que les « composantes des programmes ayant une influence prépondérante sur la diminution du bullying sont le soutien et l'information aux parents, l'augmentation et l'amélioration de la supervision dans le préau, ainsi que l'imposition de règles » (Lucia, 2010).

Au niveau de la prévention touchant le voisinage et les loisirs, la Suisse s'est dotée d'un programme « Projets urbains - Intégration sociale dans des zones résidentielles » visant à améliorer la qualité de vie dans certains quartiers et à soutenir l'intégration sociale. Après une première phase pilote (2008-2011), le programme en est à sa deuxième phase pilote (2011-2015). De manière différente d'un canton à l'autre, des mesures de prévention diverses montrent l'importance accordée à la socialisation des enfants, en implantant des mesures visant à donner accès à des activités extrascolaires dès le plus jeune âge. Toujours dans une logique d'intégration sociale, sur le plan

⁴¹ De la fondation privée *Addiction Suisse*.

⁴² Une enquête réalisée en Suisse auprès de jeunes âgés de 13 à 16 ans a mis en évidence l'importance de ce phénomène. Nous renvoyons le lecteur aux recherches de Sonia Lucia (2009, 2010).

international, différents programmes ont fait leurs preuves dans leur contexte d'évaluation. Mentionnons notamment le projet américain « Fasttrack » qui rapporte une réduction des arrestations durant la période adolescente et une diminution des comportements agressifs et des problèmes de comportements diagnostiqués (Eisner, et al., 2006, p. 53) ; la thérapie multisystémique développée par l'américain Scott Henggeler, qui met notamment en évidence une baisse des arrestations chez les adolescents, une diminution des placements de jeunes, une baisse des problèmes psychiques constatés chez les jeunes en situations de délinquance ; le programme « Big brothers - big sisters » aux Etats-Unis qui conclut à une réduction des actes de violence et une amélioration des résultats scolaires et de la qualité des relations avec les parents et les pairs ou le programme « Boys and Girls clubs of America » qui a notamment entraîné une réduction de la consommation de produits et des arrestations (*Ibid.*).

L'évaluation des différentes pratiques préventives montre que les interventions les plus efficaces sont majoritairement celles qui incluent différents domaines de la vie des jeunes et qui incitent au partenariat entre les milieux (Eisner, 2013; Perreault, Perreault, Withaeuper, & Malai, 2009). Dans ce sens, la Confédération suisse soutient qu'« une stratégie vaut mieux que des mesures isolées »⁴³. La Suisse s'est dotée de nombreux projets de prévention, certains émanant de collaborations entre instituts de recherche et divers organismes, d'autres isolés dans des établissements scolaires, des cantons ou des associations. Elle gagnerait sans aucun doute à systématiser non pas uniquement les pratiques préventives, mais aussi l'évaluation de celles-ci pour donner plus facilement accès à celles ayant fait leurs preuves, afin de saisir autant que faire se peut, « ce qui fait de l'effet » dans une « bonne » pratique de prévention. Le système fédéraliste, et les disparités entre cantons qu'il implique, aurait avantage à centraliser les informations sur les mesures de prévention éprouvées, ainsi que les pratiques préventives internationales sur lesquelles se basent certaines stratégies expérimentées, comme cela peut être le cas pour le programme de lutte contre le harcèlement en milieu scolaire, nommé « KIVA » en Finlande. Ce constat est le même pour les stratégies d'intervention, qu'elles soient « traditionnelles » (placement institutionnel) ou plus « novatrices » (séjour de rupture, « Dispositif d'Intervention et d'Observation Pluridisciplinaire (DIOP) », émergence de conseillers socioéducatifs dans les établissements scolaires, etc.).

La prévention de la délinquance et de la violence en Suisse témoigne d'un souci de considération des facteurs de risque multiples en portant une attention certaine aux réalités sociales des jeunes dits « délinquants récidivistes ». Malgré cela, les populations les plus vulnérables et les plus à risque

⁴³ Message de la Confédération suisse sur les stratégies de prévention de la violence juvénile, disponible sur le site Internet de l'Office fédéral des assurances sociales (OFAS): <http://www.news.admin.ch/message/index.html?lang=fr&msg-id=50133>, consulté le 10 octobre 2013.

peinent à être touchées par les programmes de prévention les plus visibles. Les jeunes en situation de délinquance ou de vulnérabilité marquée font partie de ces populations en rupture pour lesquelles l'accès en termes de prévention demeure difficile. Il conviendrait de poursuivre les recherches, afin de se doter des moyens de surmonter cet obstacle.

La prévention de la délinquance juvénile doit être perçue à grande échelle. Parmi les principes fondamentaux de l'ONU (Principes directeurs de Ryad)⁴⁴, le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme mentionne que « pour que la prévention de la délinquance juvénile porte ses fruits, il faut que la société tout entière assure le développement harmonieux des adolescents en respectant leur personnalité et en favorisant l'épanouissement des jeunes dès la plus tendre enfance » (Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme, 1990). Il ajoute : « (...) il conviendrait d'adopter une orientation axée sur l'enfant. Les jeunes devraient avoir un rôle actif de partenaires dans la société et ne pas être considérés comme de simples objets de mesures de socialisation ou de contrôle » (*Ibid.*). Ces propos relèvent l'importance de l'accompagnement de la jeunesse par les aînés. D'une part, cela fait appel à la nécessité d'une politique familiale qui se soucie d'un cadre harmonieux dès la petite enfance et de l'existence de sphères familiales fortes et porteuses. D'autre part, au-delà des étiquettes ou catégorisations attribuées aux jeunes en situation de délinquance, les Principes directeurs de Ryad mettent en évidence une nouvelle priorité, celle de la place que la société accorde aux jeunes et du rôle des adultes vis-à-vis de la jeunesse d'aujourd'hui. Avant de regarder ce que la littérature scientifique propose comme explication à la problématique de la récidive délinquante chez les jeunes, il convient de situer la population étudiée dans l'espace plus large qu'est celui de la jeunesse contemporaine et de circonscrire le contexte sociétal qui est le leur.

1.1.3. Les jeunes et leur société

Les jeunes installés dans une dynamique de récidive délinquante ne constituent pas une catégorie homogène. Ils ont toutefois en commun l'appartenance à une catégorie sociale plus large, celle de la jeunesse contemporaine. Cette jeunesse ne constitue pas non plus une catégorie homogène ; elle partage néanmoins une réalité sociale avec laquelle chacun doit composer dans le contexte de transformation et d'évolution actuelle.

Regarder la jeunesse contemporaine demande de la replacer au sein du modèle sociétal contemporain et en miroir avec l'adultérité. Autrement dit, sans adultes pas de jeunes, tant l'un de ces

⁴⁴ La Suisse a été admise comme membre de l'Organisation des Nations Unies le 10 septembre 2002.

concepts ne peut exister, prendre forme et prendre corps sans l'autre. Sans modèle sociétal défini et exposé, il n'est pas non plus possible de situer et de saisir les enjeux propres à une jeunesse qui s'inscrit dans un temps et un espace précis lui définissant ses contours.

Dans le langage courant, tout comme dans le discours scientifique, le terme « jeunes » se confond parfois avec celui d'« adolescents ». Dans son étymologie, le terme « adolescent » provient du verbe latin *adolescere* qui veut dire grandir. Le mot « adolescents » montre d'autant mieux le processus évolutif qu'il contient, surtout lorsque l'on sait que *adultus* constitue « la forme accomplie » du verbe *adolescere* (Jeffrey, 2004, p. 242). Les termes « jeunesse » et « adolescence » visent à définir la période située entre l'enfance et l'âge adulte et sont utilisés de manière souvent peu distincte par les auteurs qui étudient cette tranche de vie.

Comme le souligne Olivier Galland (2010), le terme « adolescence » était jusqu'à récemment utilisé principalement dans les disciplines de la psychologie, de la psychiatrie ou encore de la médecine, et qualifiait essentiellement un état de crise mettant en évidence une réalité physiologique et psychologique propre à cette période. Dépassant ce constat, des critères biologiques, cognitifs, émotionnels, juridiques et sociaux permettent de circonscrire, de manière toutefois malaisée, le début et la fin de la période adolescente. De ce fait, l'adolescence s'apparente à un « stade intermédiaire durant lequel l'individu, qui n'est plus un enfant et pas encore un adulte, n'a pas de responsabilités sociales en propre, mais où il peut explorer, s'exercer, expérimenter des rôles » (Cloutier & Drapeau, 2008, p. 2). La jeunesse est par ailleurs définie comme « une phase de préparation à l'exercice des rôles adultes » et ce sont « les éléments constitutifs du statut d'adulte » (Galland, 2000b, p. 333) qui posent parfois problème à une certaine catégorie de jeunes.

Depuis la première théorie psychologique de l'adolescence, qui est le fruit du psychologue américain Granville Stanley Hall, jusqu'à celle d'Erik Erikson portant sur la crise d'identité à l'adolescence, la biologie tient une place prépondérante dans l'explication des mécanismes observés. Parallèlement toutefois, des théories anthropologiques⁴⁵ ne viennent pas appuyer la notion de stades des théories du développement, mais mettent en évidence l'importance de la culture comme facteur permettant la compréhension de cet âge de la vie (Cloutier & Drapeau, 2008).

Si l'adolescence est une période où sont reconnus comme importants de nombreux changements physiques (puberté, maturation sexuelle, etc.), cognitifs (développement de la pensée formelle et morale, etc.), identitaires ou encore relationnels (famille, amis, relations amoureuses), elle est aussi

⁴⁵ Notamment celles de Margaret Mead et Ruth Benedict.

une période de prise d'autonomie impliquant une remise en question de repères construits durant l'enfance. Dans une perspective et une recherche active de construction de soi, l'adolescence se définit donc comme une période d'oscillation entre autonomie et fragilité allant de pair avec l'émergence du processus d'individualisation propre à cette période de vie (Heurgon & Macher, 2010). Dans cette optique, la sociologie considère l'adolescence « comme un tournant décisif dans le processus de socialisation qui implique des tensions reliées aux changements de rôles, aux pressions extérieures et intérieures que subit la personne » (Cloutier & Drapeau, 2008, p. 20). Dans une perspective d'autonomisation, d'individualisation et de construction de soi, les tentatives visant à borner l'adolescence ou la jeunesse à des frontières d'âge montrent leurs limites et ce particulièrement à l'heure où l'on assiste à un allongement de cette phase transitoire. Olivier Galland (2000b) dépasse cette notion arbitraire de l'âge et identifie certaines étapes scolaires, professionnelles ou encore familiales qui amènent les individus à expérimenter de nouveaux rôles et de nouveaux statuts. Or, ces étapes ne peuvent plus être lues de manière linéaire et leur passage ne constitue plus le gage d'un accès au statut d'adulte (Galland, 2000b; Gauthier, Duval, Hamel, & Ellefsen, 2000; Gauthier & Guillaume, 1999); elles trouvent du sens uniquement à partir de la « connaissance pratique des jeunes » (Hamel, 1999, p. 41). Cette particularité propre au passage à l'âge adulte ne se retrouve pas lorsque l'on étudie les processus qui ont lieu lors de la socialisation de l'enfant, ces derniers émergeant toujours autour d'événements qui constituent des marqueurs symboliques ou relationnels forts (Gaudet, 2001).

Considérant moins les individus en transition entre l'enfance et l'âge adulte comme une « énigme psychologique », nombre de travaux ont questionné cette période de vie comme un « phénomène social » (Gauthier, 2010), parlant ainsi davantage de la jeunesse ou des jeunes avec en toile de fond constante différents phénomènes de société. Madeleine Gauthier souligne donc que la « catégorie jeunesse » a émergé tardivement, notamment à partir de la facilitation de l'accès aux études supérieures ayant provoqué l'allongement de la jeunesse⁴⁶. Si les termes « jeunes » et « adolescents » sont souvent utilisés indistinctement, il est toutefois possible d'identifier que le terme « adolescence » pourrait se centrer davantage sur une reconnaissance et une compréhension des étapes du développement propre à cette période de vie et le terme « jeunesse » mettrait plus en évidence les considérations socioculturelles dans la compréhension des individus perçus comme des acteurs de leur destinée. Il n'est toutefois plus si simple de cantonner le terme « adolescence » aux seules disciplines développementales, car il existe aujourd'hui un discours qui s'inscrit dans une sociologie de l'adolescence distincte d'une sociologie de la jeunesse (Aït el Cadi, 2008). L'adolescence, définie comme une période de vie qui se distingue clairement des âges de vie qui

⁴⁶ Le constat de Madeleine Gauthier se réfère aux études québécoises, toutefois, l'auteure mentionne Alessandro Cavalli et Olivier Galland (1993) pour un constat similaire en France.

l'entourent (l'enfance et la jeunesse avancée), est abordée par la sociologie et l'anthropologie comme une période où s'expérimentent une forme d'autonomie, conjuguée avec une forme non négligeable de dépendance (Galland, 2010). Cela dit, il n'existe pas de consensus clair sur les définitions de l'adolescence et de la jeunesse (Fize, 1994), mais tout en nous inscrivant dans une perspective qui considère cette catégorie sociale avant tout en miroir avec la réalité contemporaine à laquelle elle fait face et qui privilégie les dimensions avant tout sociales et culturelles propres à cette tranche d'âge, nous parlerons de « jeunes » et de « jeunesse contemporaine ».

La jeunesse recouvre l'espace plus ou moins large qui sépare le statut d'enfant de celui d'adulte ou plus précisément du statut d'individu autonome, indépendant et responsable. Paradoxalement, l'âge adulte (l'adultéité) reste très peu défini (Cicchelli, 2001) et il règne un flou important quant aux contours et au contenu de cette notion. Les thèses portant sur l'individualisation ou sur l'affaiblissement des standards liés aux modes de vie (Giddens, 1991, 1992) et le contexte de désinstitutionalisation montrent que les individus ne sont plus tenus de suivre des étapes successives et précises susceptibles de les mener à un statut d'adultes. La société contemporaine se caractérise par une diversité des possibles qui posent les adultes en devenir face à des choix multiples, dont les sens ne sont pas donnés par les institutions. Cette diversité est d'autant plus porteuse de risques que les institutions n'autorisent pas de marge d'erreur, laissant ainsi l'individu porteur de sa liberté, de ses choix et des aléas qui s'y rapportent (Gaudet, 2001).

Penser la jeunesse et plus largement le passage⁴⁷ à l'adultéité en considération des mutations culturelles de la société d'aujourd'hui est une nécessité aux yeux de plusieurs auteurs⁴⁸. La société contemporaine met en avant un modèle socioculturel qui ne déplace pas les individus d'un statut de jeune (ou d'adolescent) à celui d'adultes, mais où l'individu est amené à s'engager dans un processus qui prend la forme d'un passage vers l'adultéité (Boutinet, 2000, cité par Gaudet, 2001). Il s'agit là d'un enjeu important pour appréhender la jeunesse dans une conception de continuité des âges de la vie. Les concepts d'indépendance et d'autonomie, qui étaient très prégnants et utiles pour définir les bornes de l'entrée dans l'âge adulte, montrent leurs limites, rendant d'autant plus flou le concept même d'adultéité. Or, la mobilisation d'une grille de lecture qui s'approche des concepts de socialisation à l'âge adulte, d'interdépendance, d'autonomie, d'engagement et de responsabilité permet d'appréhender l'âge adulte en miroir avec la réalité contemporaine qui rend complexe toute tentative de définition (Gaudet, 2001). C'est dans un processus de (re)définition de soi et de choix qui

⁴⁷ À l'instar de Joël Gendreau (1999), en utilisant le terme de « passage », nous ne nous référons pas à du langage courant ou à un langage politique, mais davantage à un langage utilisé en sciences humaines pour qualifier ce que l'auteur perçoit comme étant davantage « une impasse qu'un passage » (p. 43) que les jeunes sont amenés à vivre. Le chapitre 2 abordera de manière plus conceptuelle la notion de passage.

⁴⁸ À titre d'exemple : Guy Bajoit (2000, 2012), David LeBreton (2003), François Dubet (2010), Stéphanie Gaudet (2001), Rainer Zoll (1992).

engagent, que les individus se définissent en tant qu'adultes en prenant la responsabilité de leurs engagements ou de leurs non engagements.

L'accès à l'âge adulte, ainsi présenté, montre à quel point il est nécessaire d'appréhender l'avancée en âge comme la continuation d'un processus où se construit une identité sociale (Caradec, 1998). Appréhender la jeunesse, et plus particulièrement la jeunesse en situation de délinquance comme une population inscrite dans un processus, plutôt que de chercher à en définir les caractéristiques, offre la possibilité de saisir les transitions biographiques et relationnelles vécues par des jeunes qui ne sont plus des enfants, pas encore des adultes, mais qui sont, sans nul doute, aux prises avec leurs expériences passées et la perspective d'une adultéité future. Si l'accès à l'âge adulte a été modifié par les transformations sociétales des dernières décennies, il semble aller de soi que la jeunesse n'y est pas imperméable. Il convient donc de se demander : « qu'est-ce qu'être jeune aujourd'hui ? » « comment les jeunes évoluent-ils aujourd'hui vers cet âge adulte indéfini ? ».

À la fois immergés dans une période connue pour ses grands bouleversements physiques, psychiques, relationnels et identitaires, installés dans un espace de transition, les jeunes s'inscrivent fortement dans un passage vers un statut nouveau. La transition à laquelle sont confrontés les jeunes se fait dans un cadre sociétal où s'observe un recul des institutions qui n'imposent plus de normes de conduites et d'actions claires. Cette modification de la place des institutions laisse un espace que chaque individu doit remplir de significations et de normes, montrant ainsi sa propre capacité d'agir à partir de soi-même (Soulet, 2005c). La réalité sociétale contemporaine montre que la place n'est plus à l'uniformisation, mais à la « quête d'authenticité et de réalisation de soi » (*Ibid.*, p. 26), de créativité et d'unicité (Boudreault, 2004) qui prouvent aux yeux de tous, la qualité d'acteur de chaque individu. Au sein de ce contexte, les jeunes se trouvent moins en transition vers une position sociale que vers des épreuves successives leur permettant de s'entraîner et ensuite de prouver l'individu indépendant, autonome, responsable, accompli qu'ils sont et le chemin qu'ils sont capables de se créer pour y parvenir. Or, les épreuves sont le plus souvent endogènes à la jeunesse sans marque de reconnaissance par les adultes, laissant le passage vers l'âge adulte marqué par la « déritualisation » (Dubet, 2010, p. 14)⁴⁹. Chacun construit sa route sans l'assurance d'une place et d'un statut dans la société contemporaine.

Un bouleversement de l'accès au statut recherché s'est donc opéré conjointement aux modifications significatives du modèle sociétal de ces dernières décennies, laissant les jeunes face à

⁴⁹ L'auteur met les guillemets.

des « épreuves d'investissement » et des « épreuves identitaires » (Dubet, 2010)⁵⁰. Les jeunes construisent leur expérience et dessinent avec une grande liberté individuelle, leur parcours au travers duquel ils prouvent leur singularité, leur authenticité et plus que tout, leur maîtrise de leur propre trajectoire, de leurs propres projets. En toute liberté de s'inventer et de se créer eux-mêmes, ils portent la responsabilité à la fois de produire leur être, mais aussi de tracer le chemin qui les mène à leur accomplissement. Les épreuves méritent d'être vues comme la possibilité d'accès à un statut, certes peu défini. Dans les sociétés traditionnelles, les « rites de passages »⁵¹ favorisaient la transition d'un groupe d'âge à un autre et d'un statut à un autre. Autrefois, les rites de passages préparaient et accompagnaient les jeunes au travers du passage vers l'âge adulte, afin de leur permettre d'accéder sans danger à un nouvel état différent de l'état initial (Jeffrey, 2004). Traditionnellement, ces rites avaient pour fonction de contrôler les effets susceptibles de survenir lors de ce passage (Goguel d'Allondans, 2002), qui se structurent autour des notions d'appartenance (Marzano, 2010). Il y avait donc un accompagnement fort de la société et des aînés autour d'épreuves définies par ces derniers, pour que le nouveau statut non seulement se mérite, mais qu'il soit également reconnu (Gendreau, 1999; Jeffrey, 2004). Dans cette perspective, les aînés sont détenteurs d'un rôle fort à l'égard de la jeunesse, d'un « rôle de passeur[s] » (Jeffrey, 2004, p. 223) qui accompagnent à la fois vers des épreuves, mais aussi vers la symbolisation de l'expérience ; un rôle majeur dans ce qu'il permet d'aboutir tant vers le bien-être des jeunes inscrits dans un passage jugé difficile, que vers celui de la société.

Aujourd'hui, les rites de passage sont « privatisés » (Lalivie d'Epinay, 1996). En se référant à la vieillesse, cet auteur nous montre que les catégories d'âges sont aujourd'hui floues tout comme les statuts qui y sont associés. De surcroît, Joël Gendreau (1999) souligne que la catégorie sociale de la jeunesse n'est pas épargnée par cette imprécision provenant d'autant plus du fait que le nombre de classes d'âge tend à augmenter. Les rites « privatisés » du modèle social contemporain correspondent à des épreuves non accompagnées qui rendent périlleux le passage à l'âge adulte et qui contribuent sans doute à son prolongement (Jeffrey, 2004). La société contemporaine n'accompagne donc plus sa jeunesse au cœur du passage à l'adultéité, promouvant et reconnaissant avant tout la capacité de l'individu à définir sa propre destinée. De cette manière, elle « tend à remettre en cause le principe même d'une éducation et d'une guidance des esprits » (Willaime, 2006). Or, les conduites de la jeunesse montrent que les prises de risques et les comportements violents font partie des mises à l'épreuve de soi autrefois accompagnées et posent actuellement le problème majeur du sens. La mise à l'épreuve de soi dépourvue de grille de lecture et de signification conduit non seulement à la

⁵⁰ Les épreuves scolaires qui sont des épreuves d'investissement sont des exercices de contrôle et de compétition. D'autres épreuves qui attestent que le jeune grandit sont des épreuves identitaires et constituent des réalisations à la fois empreintes d'incertitude et d'injonction de liberté.

⁵¹ Arnold van Gennep ([1909] 1981) est le premier à utiliser le concept de rites de passage.

répétition des épreuves qui ne remplissent pas leur rôle constructif, tout en plaçant certains jeunes dans des conduites brutales auxquelles il est difficile de donner du sens.

La brutalité juvénile, qui était autrefois acceptée et parfois encouragée, avait pour fonction de construire des individus forts, capables de vivre dans un environnement hostile. Elle avait une place dans ce que Robert Muchembled (2008) appelle le « long rite de passage préalable à l'obtention des droits complets de l'adulte marié » (p.467). Peu à peu, la culture de la violence s'affaiblit et devient le monopole de l'État, laissant au passé les diverses fêtes juvéniles de la violence et les « royaumes de jeunesse » (*Ibid.*, p. 96) qui avaient notamment pour fonction l'affermissement de la cohésion sociale⁵². Les conduites juvéniles qualifiées de violentes avaient donc autrefois une place qui, au regard de aînés, correspondait à un temps fort du passage à l'âge adulte. Aujourd'hui, ces conduites sont qualifiées de « sauvages » et largement prohibées et les aînés portent à leur égard un jugement fortement négatif. On ne leur confère plus aucune valeur symbolique, aucune place dans l'expérience individuelle et collective. L'évolution sociétale engendre un changement de perspective vis-à-vis des conduites des jeunes : ce qui était toléré, voire jugé normal autrefois, devient peu à peu inacceptable (Mucchielli, 2008). L'excès et l'agressivité inhérents à la condition humaine, et particulièrement au temps de la jeunesse, sont ignorés au point de ne plus leur accorder de légitimité. Si le célèbre adage « il faut bien que jeunesse se passe » fleurit encore dans certains discours, force est de constater que les conduites hors normes, et principalement les conduites agressives, trouvent de moins en moins d'espace d'expression et de légitimation.

Dépourvus d'accompagnements, contraints par des codes de conduite et de retenue qui ne font pas toujours sens et esseulés sur un chemin sans issue, les jeunes déploient des comportements qualifiés d'agressifs qui ne font sens ni pour les jeunes, ni pour les aînés. Alors que la brutalité juvénile contemporaine est souvent perçue comme une anomalie à exclure de l'espace public, les conduites à risques constituent, pour certains, une voie vers la reconnaissance de soi, un moyen de s'infliger des épreuves, certes dépourvues de sens, mais propices à la reconnaissance. La mise en scène de soi par des conduites à risques et plus précisément des conduites agressives permet de s'expérimenter soi-même et face à un public de pairs, source de légitimation. Or, un tel processus de mise à l'épreuve ne s'inscrit pas dans un sens sociosymbolique commun et les expériences vécues ne présentent pas « d'efficacité symbolique », grâce à une ritualisation qui permettrait d'apaiser le surplus d'émotions générées par un événement (Jeffrey, 2004, p. 234). En effet, vivre une épreuve ne revient pas à faire l'expérience de celle-ci (Soulet, 2002) et l'absence de rythme, d'organisation, de

⁵² Pour un exposé détaillé de l'évolution de la violence en Europe et ailleurs, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Robert Muchembled (2008).

structure et de discipline autour des épreuves générées par les jeunes eux-mêmes les empêche d'atteindre la dimension socialisante des rites de passage.

Être jeune aujourd'hui, c'est vivre dans un univers où les cadres de référence et les marges de manœuvre sont multiples. C'est se retrouver face à des voies qui ne sont pas hiérarchisées et face à une multiplicité de choix pour tracer son projet personnel. Le modèle sociétal contemporain amène chaque individu et donc chaque jeune à se montrer « artisan » de sa propre trajectoire et à déployer les ressources nécessaires pour faire face aux difficultés inhérentes à ce travail d'apprenti constructeur. Des épreuves multiples de conquêtes et de souffrances sont le revers de la médaille du nouveau modèle socioculturel contemporain et ne concernent pas uniquement la jeunesse, mais l'ensemble des individus (Soulet, 2004). Ce modèle survalorise la maîtrise de soi et les capacités individuelles d'être producteur de sa propre destinée.

Pour que le passage soit rendu possible, le travail d'artisan doit toutefois être reconnu par la communauté. Respecter les normes sociales et morales qui caractérisent la société, prouver son autonomie et sa capacité de participation à la vie sociale sont des éléments nécessaires pour l'accès à la reconnaissance par les aînés. Alors que les aînés sont moins porteurs des destinées des passants comme autrefois, la majeure partie des jeunes n'est pourtant pas seule dans ce passage et contrecarre l'idée d'une jeunesse contemporaine seule maîtresse de sa propre trajectoire. En effet, les jeunes qui accèdent au statut convoité d'individu indépendant, autonome, responsable et surtout accompli sont soutenus dans leur parcours par leurs parents ou du moins un adulte co-porteur de leur destinée et source de soutien significatif (Jeffrey, 2004). Or, qu'en est-il des jeunes davantage laissés à eux-mêmes et sans cadre adéquat à l'accompagnement de ce passage ? Comment les jeunes en situation de difficultés sociales grandissent-ils (au sens symbolique) et comment s'inscrivent-ils dans ce passage vers l'adultéité ? Car si la donne a changé et que le passage se construit davantage dans « l'ici et maintenant » par la jeunesse elle-même, les préoccupations conduisent à se tourner vers la jeunesse dépourvue de forces et de supports, fragilisée dans son quotidien et prétéritée au sein même du passage, par le fait qu'elle ne détient pas les cartes nécessaires pour participer à la partie imposée.

La responsabilisation de son propre parcours et donc la responsabilité d'accéder au statut d'individu accompli à partir de soi-même, met en évidence que les contextes individuels⁵³ détiennent une place importante dans la compréhension des parcours. Peu fournis en supports sur lesquels s'appuyer pour s'expérimenter et se construire un chemin propice à la reconnaissance, les jeunes en situation de « vulnérabilité sociale » (Castel, 1994) sont susceptibles de déployer diverses formes de

⁵³ À comprendre au sens le plus large, soit les contextes tant ontologiques, familiaux, scolaires, professionnels, qu'environnementaux.

conduites à risque⁵⁴ pour grandir au sein de cette transition. Consommations de produits psychotropes, fugues, troubles alimentaires, automutilations, errances, sont autant d'exemples de conduites à risques où la confrontation à soi et aux autres s'apparente à une « mise à l'épreuve dans la quête de soi » (Le Breton, 2007a) et à une « recherche de rupture avec le monde "réel" » (Le Garrec, 2005, p. 283)⁵⁵. Ces épreuves ne conduisent pas au statut recherché et n'enclenchent aucun processus vers ce dernier, car elles ne sont pas accompagnées d'une histoire qui lui donne un sens et n'ont donc pas valeur d'expérience. Elles sont dès lors réactivées à maintes reprises dans une logique de poursuite infatigable de la confrontation de soi et des autres ; il ne suffit donc pas de surmonter une épreuve, encore faut-il qu'elle remplisse une fonction symbolique et socialisée (Jeffrey, 2004). Inégaux dans les supports mobilisables au cours de la transition, une partie de la jeunesse contemporaine avance avec « les moyens du bord » et la grande marge de manœuvre offerte par le modèle sociétal contemporain met ainsi en évidence la difficulté significative de sa gestion pour les jeunes « mal équipés ».

Etant donné que l'accès à la reconnaissance de soi dépend fortement du public que chacun se sera constitué, le réseau social des jeunes joue un rôle fondamental dans les parcours individuels. Or, il est reconnu que les populations en situation de difficultés sociales possèdent un réseau de plus petite taille, plus conflictuel, ayant, de ce fait, moins de personnes susceptibles de leur donner des conseils adéquats (Goyette & Charbonneau, 2005; Goyette & Royer, 2007) et de reconnaître leurs choix, leurs orientations et leurs prestations. Pris dans un contexte sociorelationnel peu porteur, les jeunes sont pris dans une incapacité d'agir de manière socialement reconnue, une incapacité de faire de cette transition un espace de transformations propices à la réalisation de soi. Les épreuves sont donc destinées à se répéter, incapables de s'enchaîner comme des étapes vers la reconnaissance d'un statut d'individu accompli⁵⁶.

Par son inhérente fragilité, couplée à l'ouverture des possibles, la jeunesse peut être vue comme une expérience d'adversité en soi. Au sein du modèle sociétal contemporain, le passage du statut de jeune au statut d'individu indépendant, autonome, responsable et accompli est empreint de liberté de choix et de voies qui, pour certains jeunes, constitue plus une difficulté qu'une opportunité. Les

⁵⁴ Le terme de conduites à risques, appliqué aux jeunes générations, désigne une série de conduites disparates dont le trait commun consiste à l'exposition de soi à une probabilité non négligeable de se blesser ou de mourir, de léser son avenir personnel, ou de mettre sa santé en péril (Le Breton, 2007a)

⁵⁵ Si les prises de risques sont multiples et peuvent être différenciées, la prise en considération des conduites à risques demande néanmoins de ne pas tomber dans la dissociation qui engendrerait un traitement isolé de chaque symptôme (Hintermeyer, 2006).

⁵⁶ Le statut d'individu indépendant, autonome et responsable reste valable et partie intégrante de l'accomplissement de la transition. S'il n'est mentionné que « individu accompli », c'est parce que nous souhaitons souligner que l'individu doit principalement faire la preuve de sa capacité de s'accomplir lui-même en créant sa route et que son accomplissement doit être reconnu par les membres de la société.

réalités structurelles, contextuelles, individuelles et relationnelles amènent les jeunes mal armés à faire l'expérience de leur impuissance à mener à bien le passage vers un nouveau statut reconnu, rendu visible grâce à la répétition des épreuves qui ne portent pas leurs fruits. Cette répétition fait écho aux conduites récidivistes qui s'inscrivent dans une spirale laissant poindre le sentiment tantôt d'une stagnation, tantôt d'une inefficacité de l'action.

La question de la récidive délinquante mérite fortement d'être saisie au sein de la phase de transition dans laquelle est inscrite la jeunesse contemporaine. La compréhension de la récidive juvénile délinquante aujourd'hui ne peut faire l'économie de la considération que le processus de passage à l'âge adulte s'apparente, en lui-même, à un problème social. Si la problématique de la récidive n'est pas un phénomène exclusif à la jeunesse, les impasses et l'esseulement que rencontrent les jeunes en proie à un nouveau statut les placent face à un risque existentiel de non reconnaissance. L'absence de lien social qui lie la jeunesse à la société et le déficit de filets de sécurité susceptibles de garantir la protection des « adultes en devenir » constituent un enjeu de société que la question de la récidive délinquante chez les mineurs ne saurait négliger. Quelle place et quel sens détiennent la multiplicité des actes délictueux au sein du processus de passage à l'âge adulte ? Comment la récidive dessine-t-elle le passage vers un autre statut ? Et finalement, comment la compréhension du contexte contemporain du passage à l'âge adulte permet-il d'identifier et de comprendre les problématiques de récidive délinquante contemporaine ?

Avant de répondre à ces questionnements qui impliquent une enquête de terrain, voyons quelles sont les explications données à la récidive délinquante juvénile. Comment la littérature traite-t-elle la question des jeunes en situation de récidive ? Quelles sont les explications qui permettent d'aller au-delà des délits et de comprendre pourquoi ils continuent ? Quelles sont les explications données à la répétition d'actes délictueux malgré les réprimandes pénales et les blâmes sociaux ?

1.2. Les pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes

La délinquance juvénile peut être appréhendée au travers de son émergence, de son développement ou de son arrêt (désistance). La majeure partie des théories liées à la délinquance juvénile questionnent l'émergence plus que la persistance et le développement du problème. Toutefois, certaines théories mettent en évidence la question de la chronicité des actes délictueux, proposant des pistes explicatives du phénomène de délinquance juvénile susceptibles d'alimenter la réflexion sur la récidive. Si diverses théories et modèles explicatifs permettent de saisir ces trois

temps forts de la délinquance juvénile, notre propos s'intéressera précisément aux explications données au « développement » des conduites délictueuses qui conduisent à la chronicité d'une situation. Comment la littérature scientifique explique-t-elle la récidive délinquante chez les jeunes ? Quels sont les facteurs explicatifs de la récidive et comment permettent-ils d'asseoir une élaboration théorique relative à la question de la continuité des actes de délinquance chez les jeunes ?

La délinquance est un phénomène complexe et multidimensionnel où différents facteurs agissent conjointement (Fréchette & Le Blanc, 1987; Hirschi, 1969; Roché, 2001). Il est maintenant reconnu au niveau scientifique que les facteurs isolés, tels que les conditions économiques défavorables, le chômage, la précarité, l'urbanisme, l'échec scolaire et d'autres encore, ne suffisent pas à expliquer la délinquance ou la violence juvénile. Les explications données au développement de la délinquance concernent donc tour à tour différentes dimensions liées à l'univers de vie des jeunes qui ne sont nullement imperméables les unes aux autres. Les causes de la délinquance apparaissent aujourd'hui comme moins fragmentées qu'elles ne l'étaient autrefois et les différentes théories des deux derniers siècles se complètent plus qu'elles ne s'opposent (Bègue, 2003). Ceci explique l'émergence dès les années 1980 de théories dites « intégratives » ou « multifactorielles » qui expliquent la délinquance et parfois la récidive en considérant explicitement et conjointement l'influence de plusieurs variables (Ouimet, 2009).

Différentes pistes explicatives de la récidive seront traitées ici, avec la constante préoccupation de relever les dimensions susceptibles d'intégrer de manière forte, le processus explicatif de la récidive délinquante. Ces dimensions ne sont pas imperméables les unes aux autres, mais par souci de clarté, nous les avons organisées de manière à saisir les enjeux majeurs de chacune. Ainsi, nous commencerons par questionner la place et l'importance du lien social et de l'appartenance qui sont sans conteste des éléments inhérents à de nombreuses théories explicatives de la délinquance chez les jeunes. En continuité, nous interpellons la dimension de la socialisation en questionnant différents espaces relationnels fortement présents dans l'existence de la jeunesse, en s'intéressant spécifiquement à la manière dont ils permettent la construction de supports pour le jeune et y contribuent. Nous interrogerons ensuite l'impact des régulations institutionnelles en termes de stigmatisation et de (dé)valorisation de l'individu et de son parcours. Notre regard et notre réflexion s'arrêteront ensuite sur un point central, tant il surplombe et traverse de nombreuses pistes explicatives de manière parfois implicite, soit la construction identitaire susceptible d'orienter, par une dynamique de quête, les pratiques déviantes et délinquantes. Finalement, et avant de conclure sur la cohabitation de ces différentes perspectives, la dimension de la tension sera mobilisée, non seulement en référence aux diverses théories sociologiques du siècle passé, mais aussi dans sa dimension réactualisée.

1.2.1. Délinquance et déficit de lien social

Les liens entre le jeune et la société dans laquelle il vit apparaissent comme un élément fondamental pour saisir les logiques délictueuses. L'une des théories les plus connues est celle de Travis Hirschi (1969), appelée théorie du lien social ou du contrôle social, qui cherche à montrer que la délinquance est favorisée par un déficit de lien entre le jeune et la société. Partant du postulat que les individus qui respectent les lois et les normes en vigueur sont liés de diverses manières, à la société dans laquelle ils évoluent, la délinquance apparaît lorsque les individus sont peu attachés et engagés envers la société et n'adhèrent pas aux normes et valeurs de celle-ci. Tandis que la force des liens sociaux amènent les individus à respecter les lois et les normes sociales, le non respect s'explique au travers d'un détachement de l'individu à la société conventionnelle (Bègue, 2003). Les notions d'attachement et d'engagement soulevées par Travis Hirschi contribuent donc à expliquer tant les parcours de conventionalité que les parcours de déviance.

La conformité sociale serait favorisée par diverses variables, telles que la supervision parentale, l'attachement parental et scolaire ou encore l'application de normes familiales et scolaires cohérentes, et leur déficit apparaît comme un risque de non conventionalité. Par ces trois notions centrales, la théorie de Travis Hirschi se rapproche d'autres pistes explicatives liées aux théories du contrôle⁵⁷. En mettant davantage l'accent sur les problématiques de pauvreté et d'inégalités sociales, la théorie de la désorganisation sociale souligne que l'absence d'encadrement et de supervision des jeunes peut les amener à adopter des conduites délinquantes (Shaw & McKay, 1942). Dans cette perspective, le déficit de contrôle social formel et informel s'explique notamment par la pauvreté et par la mobilité résidentielle. Le dysfonctionnement familial qui procède de la pauvreté agit conjointement à un déficit de contrôle social dans l'émergence et le développement de la délinquance (Sampson & Laub, 1993).

En percevant la récidive délinquante comme le produit d'une expérience forte de désorganisation sociale, l'individu est placé en sujet passif, subissant les contraintes et réalités structurelles, géographiques et familiales susceptibles de le conduire vers un parcours de délinquance. François Dubet (1987) marque une distance explicative avec ce postulat, en revisitant la question de la désorganisation sociale. Il souligne le sentiment de désorganisation des jeunes des cités de banlieues françaises en mettant en lumière les aspects collectifs et personnels de la désorganisation sociale. Le

⁵⁷ Le contrôle se comprend à partir de trois notions : le contrôle direct qui concerne le contrôle fait par des tiers pour faire appliquer et respecter les lois et les règles ; l'engagement qui concerne le rapport de l'individu à son entourage et aux projets qu'il se dessine en lien ou non avec l'univers de la conventionalité; le contrôle interne qui est en lien avec les normes morales postulant que la manière dont l'individu les a ou non intégrées, influencera ses choix et sa capacité de réguler ses conduites (Bègue, 2003).

sentiment de désorganisation sociale ne s'apparente pas à une différence ethnique, culturelle ou structurelle, mais à « une destruction interne » (Ibid., p. 70) qui entrave, certes, l'intégration sociale, mais aussi et surtout l'action individuelle. Sans expliquer les conduites délictueuses, la désorganisation sociale, telle que proposée par François Dubet, constitue un point d'ancrage de ce qu'il a nommé « la galère » et exprime « la décomposition d'un niveau d'action » de l'individu. C'est en subissant le choc de la désorganisation sociale, de l'exclusion et de l'absence d'un mouvement social que les jeunes des banlieues expérimentent la décomposition d'un système d'action. L'approche de l'auteur a le mérite d'intégrer, presque de fait, la récidive dans l'analyse des situations de vie (et de galère) de certains jeunes. Il sort d'une conception structurelle de la délinquance et engage la compréhension du développement de la délinquance au sein d'un inévitable processus complexe, qui tient en son centre, la brûlante question du lien social, soit ce qui lie le jeune à la société.

S'intéresser au lien social, c'est s'intéresser aux relations, à ce qu'elles permettent et à ce qu'elles engagent. Les jeunes vivent des relations sociales qui diffèrent par leur nature, leur qualité, leur intensité et leurs fonctions et qui sont susceptibles de générer des ressources de nature également différente (Charbonneau & Turcotte, 2005). Les difficultés d'insertion sociale, scolaire ou professionnelle des jeunes en situation de récidive ou les situations de désinsertion avérées, montrent l'enjeu majeur de questionner le lien à partir de la création des relations, des réseaux, puis des supports sociaux qu'ils génèrent.

Pour Claire Bidart et ses collègues (2002), les jeunes développent un réseau social qui regroupe les différents liens interpersonnels d'un individu et qui permettent la circulation des ressources donnant lieu à des soutiens potentiels. Les différents types de soutiens qui procèdent du réseau personnel peuvent être des soutiens de type émotif, matériel et informatif constituant ce que Beth Green et Angela Rodgers nomment « soutien d'appartenance (belonging support) » (Charbonneau & Turcotte, 2005, p. 182). Les réseaux sociaux peuvent être définis comme « une source importante de ressources diversifiées pour l'individu et sont dès lors largement considérés dans les études relatives aux problématiques sociales et plus particulièrement à celles qui s'intéressent à la problématique de l'isolement » (Ibid., p. 173)⁵⁸. Tant les réseaux familiaux qu'extrafamiliaux sont susceptibles de fournir tout un amalgame d'éléments de soutiens potentiels, tels que l'information, l'accès à des ressources nouvelles, à des valeurs et à des modèles, qui influenceront les trajectoires scolaires (Bourdon, Charbonneau, Cournoyer, & Lapostolle, 2007) et plus globalement les parcours de vie. Ce constat nous permet de postuler que les expériences de placement institutionnel, de déscolarisation ou

⁵⁸ À l'instar de Claire Bidart, ces auteurs n'ont pas questionné la dimension de la délinquance. Leurs perspectives nous permettent néanmoins de soulever les éléments liés à la construction de liens interpersonnels.

encore de ruptures familiales sont susceptibles d'avoir un impact certain sur la constitution du réseau et des soutiens qui peuvent en émerger.

L'analyse des réseaux sociaux pour les situations des jeunes dits « récidivistes » permet dès lors de saisir la qualité et la structure des liens que l'individu entretient avec son environnement et la manière dont ces liens interpersonnels sont mobilisés. Une telle analyse offre une vision sur la dynamique relationnelle des jeunes, mais aussi sur la nature et la mobilité des ressources à disposition (Charbonneau & Turcotte, 2005). Le rapport de recherche de Cécile Poirier et Nathalie Lavoie (2006) démontre une diversité au niveau des réseaux entre les jeunes placés en institution et les jeunes scolarisés et insérés dans leur milieu familial, en mettant en évidence des soutiens moins nombreux pour les jeunes placés. En situation de transition, les jeunes voient leur univers social chamboulé notamment par le fait que « devenir adulte, c'est aussi en grande partie être en mesure d'établir soi-même de nouveaux liens avec son entourage » (LeBlanc, 2004, p. 204). De leur côté, Martin Goyette et Marie-Noëlle Royer (2007), dont l'étude porte sur des jeunes placés en institution, démontrent que si la taille du réseau d'un jeune n'est pas liée à l'impact que ce dernier peut avoir sur son parcours, la diversité joue un rôle favorable à l'insertion sociale et professionnelle. Pourtant, les jeunes placés présentent souvent un réseau social où les pairs sont surreprésentés, laissant peu de place à la diversité des liens et des supports. Alors que l'adolescence est un temps où la place accordée à la famille dans les relations sociales tend à diminuer au profit des pairs et des « relations choisies » (Poirier & Lavoie, 2006, p. 7), les ruptures familiales qui entourent le placement contribuent à orienter les jeunes vers un univers majoritairement peuplé de pairs.

D'une manière plus générale, les jeunes placés et en difficulté d'insertion sociale et professionnelle sont reconnus comme présentant un important déficit de soutien matériel, mais aussi et surtout relationnel (Goyette, 2006). La surreprésentation des pairs dans le réseau social et l'absence de diversité des liens interpersonnels sont des éléments marquant le déficit de points d'appui, de béquilles permettant à chacun de grandir et de bâtir son existence. Considérer le lien social en regardant les réseaux sociaux qui se tissent autour des individus ouvre deux voies. La première consiste à relever les ressources et les supports sociaux sur lesquels les individus s'appuient pour la construction de leur parcours de vie. Cette perspective est particulièrement riche, car elle permet de saisir le contexte individuel à partir d'une construction périphérique et essentielle, en relevant les points d'appui matériels, affectifs ou symboliques, mais aussi l'absence ou l'inadéquation de ceux-ci. La seconde voie, qui découle de la première, consiste à questionner le réseau social au travers de l'engagement qu'il permet, qu'il suscite ou qu'il entrave ; à saisir le lien social dans toute sa profondeur, c'est-à-dire par la manière dont il unit l'individu à **son** entourage, à **sa** société.

La notion d'engagement apparaît dans l'explication de la délinquance tout en évoluant de manière significative au gré du temps. Dans la théorie de l'engagement dans la conformité, Jackson Toby (1957) perçoit l'individu délinquant comme celui qui s'est laissé aller à ses impulsions et envies. L'engagement dans la conformité au travers de l'école, des relations familiales ou extrafamiliales amène donc les jeunes à rester sur une voie conventionnelle, conscients de ce qu'ils auraient à perdre en cédant aux tentations. Cet élément reflète la notion de contrainte interne qui, conjointement à la contrainte externe, agit comme une sorte de rempart au « mal agir » (Nye, 1958). Plus récemment, Robert Agnew (2005) introduit à nouveau, dans le cadre de sa théorie générale du crime et de la délinquance, la notion de contrainte et explique la délinquance au travers de la motivation et de ladite contrainte. Les caractéristiques personnelles, la famille, l'école, les pairs et le travail représentent des variables susceptibles d'augmenter la motivation pour les délits ou d'affaiblir la contrainte. Il devient très perceptible que le lien social, au travers de ses caractéristiques, de sa force ou de sa fragilité, constitue une source explicative importante des conduites délictueuses. Or, malgré la démonstration faite de la place de l'engagement et, plus sensiblement, de la motivation dans les conduites délictueuses, la manière par laquelle se construit l'engagement des individus dans une voie plutôt qu'une autre demeure inexpliquée. Ces perspectives ne nous expliquent pas pourquoi un parcours récidiviste se poursuit, ni comment définir l'engagement délictueux.

À cet égard, en interrogeant l'engagement dans certains types de parcours de vie, Howard Becker (1960)⁵⁹ soulève la question de la « cohérence du comportement humain ». L'engagement au sein de la relation humaine détient une place qu'il apparaît intéressant de creuser pour saisir l'émergence et le développement des conduites délictueuses, à condition toutefois, de dépasser le lien visible et les pertes potentielles liées à un désinvestissement de la relation. En effet, l'engagement selon Howard Becker dépasse cette visibilité permettant ainsi de montrer que par des actions antérieures et indépendantes des conduites délictueuses, les individus ont réalisé des « paris subsidiaires »⁶⁰ (Becker, 2006a, p. 184) par lesquels ils ont introduit d'autres personnes dans l'équation. Un pari subsidiaire est :

un élément externe aux actions et contribue à les rendre cohérentes les unes par rapport aux autres ; il est ce qui engage l'individu à agir, dans une situation donnée, de façon cohérente. Il peut s'agir aussi bien d'une décision volontaire prise avant l'action considérée, que d'un ensemble de valeurs (propres au groupe social auquel appartient l'individu) qui déterminent la manière dont les conduites sont réglées. Ce pari est « subsidiaire » en ceci qu'il est donné de

⁵⁹ Nous nous référons également aux traductions : (Becker, 2006) et (Becker, 2006a).

⁶⁰ Traduit de *side bet*. Une autre traduction de *side bet* est « paris adjacents » (Becker, 2006).

façon accessoire (ou préalable à l'action) et constitue un appui à l'action, ce qui la sous-tend (Becker, 2006a, p. 183).

Par des actions antérieures mais aussi par « un fonctionnement ordinaire de différents mécanismes institutionnels » (Becker, 1985, p. 50), qui n'ont pas de liens directs avec l'enchaînement d'actions auquel il fait face présentement, l'individu s'est lié de manière à être amené à suivre une ligne d'action cohérente. Howard Becker (1960) nous montre que la cohérence de l'acte ne se situe pas dans les intérêts immédiats, mais au sein d'un jeu d'actions qui ont engagé l'individu d'une manière telle que certains agissements incohérents pourraient lui être particulièrement coûteux. Au gré de l'existence, chaque individu se lie de manière naturelle aux institutions, il se trouve impliqué dans des conduites conventionnelles et donc pris, par des engagements toujours plus nombreux, dans un système d'action qui se doit d'être cohérent. Le concept d'engagement, qui se réfère à « un processus par lequel divers types d'intérêts sont progressivement investis dans l'adoption de certaines lignes de conduites avec lesquelles ils ne semblent pas avoir de rapports directs » (Becker, 1985, p. 50), et qui a été utilisé par l'auteur pour étudier les carrières déviantes, permet de renverser le questionnement relatif aux carrières déviantes et constitue un outil pertinent pour l'appréhension des parcours. Lors des situations de déviance intentionnelle, et c'est le cas pour les jeunes dits « récidivistes » en Suisse, les individus parviennent de différentes manières à échapper aux conséquences de leurs engagements liés au monde conventionnel. Ils ont soit évité de créer des liens avec la société conventionnelle, soit, et c'est la proposition de Gresham Skyes et David Matza (1957), ils utilisent des stratégies de neutralisation⁶¹ qu'ils ont apprises au contact d'autres pairs délinquants. La neutralisation ne permet pas d'expliquer les conduites récidivistes, mais constitue souvent un complément intéressant à différentes pistes explicatives. D'une certaine manière, une logique de rationalisation permet aux individus de justifier leurs engagements non conventionnels (Beauvois & Joule, 1981), légitimant ainsi un parcours tant individuel que collectif.

Les liens sociaux, l'engagement et la rationalisation sont des dimensions qui méritent une attention particulière pour l'étude des parcours sociaux. Saisir la quête de cohérence et les enjeux liés à l'incohérence apparaît être une piste féconde pour appréhender la récidive comme processus complexe. La thématique de la continuité délinquante demande donc de questionner non seulement l'action, mais aussi la construction de l'action, que l'on ne peut limiter à une réponse simple donnée à la désorganisation sociale, à la détérioration du lien ou à un processus de justification de l'action.

⁶¹ Les délinquants cherchent à neutraliser, c'est-à-dire à justifier les conduites par le biais de différentes techniques qui leur permettent d'expliquer leurs actes. Ces stratégies ne passent pas par le rejet des normes conventionnelles, mais par la mise en avant, par exemple, d'autres normes qui exigent un certain degré de loyauté.

Saisir la récidive délinquante demande aussi de questionner davantage l'action (ou l'inaction) en considérant les expériences antérieures, autant que les projections sur lesquelles elle se fonde.

L'action est parfois expliquée à partir des notions d'opportunité et de choix. Michael Gottfredson et Travis Hirschi (1990) introduisent la notion d'opportunité du délit comme un élément augmentant la probabilité du passage à l'acte. L'acte délictueux procède d'un calcul entre l'opportunité présente et le contrôle direct, mais aussi d'une rencontre moins rationnelle entre l'opportunité et l'engagement. Si l'opportunité permet le délit, c'est surtout le déficit d'engagement et donc de liens sociaux qui permettrait aux jeunes de saisir l'opportunité. Cette perspective considère l'individu qui commet un délit dans une logique de calcul tout à fait stratégique entre le coût et les probables bénéfices engendrés par l'acte ; la délinquance serait, et c'est la thèse défendue par Maurice Cusson (2005), le résultat d'un choix. Cette perspective cherche à montrer que la délinquance résulte d'un calcul entre la facilité de réalisation du délit, son bénéfice, le risque de se faire prendre et le coût éventuel de la sanction (Bègue, 2003). La stratégie délinquante visant à faire une pesée d'intérêts pose comme principal problème la définition même du coût et des bénéfices. Des sanctions pénales ou encore des confrontations entre jeunes ou avec les forces de l'ordre peuvent s'apparenter à des coûts pour certains et des bénéfices pour d'autres. De plus, la notion de bénéfice renvoie facilement au bénéfice financier en occultant trop souvent les bénéfices relationnels, identitaires, sociaux qui ne sont de loin pas toujours rationalisés. Si certains délits isolés et spécifiques peuvent trouver une explication dans la balance coûts et bénéfices (par exemple, et dans certains cas, l'individu qui vole pour manger), la théorie du choix rationnel ou de l'opportunité offre une place démesurée au contexte immédiat des jeunes et à la logique calculatrice susceptible de dicter l'ensemble de leurs conduites. De plus, elle place les jeunes dans une posture de puissance importante qui ferait d'eux des individus continuellement et consciemment stratégiques. Par ailleurs cette approche ne renseigne pas sur l'origine profonde des choix⁶², sur l'ensemble des bénéfices susceptibles de dicter les actes et ne pose que trop peu la question très ouverte de la liberté de choix⁶³.

Les théories relatives au contrôle social et donc au lien social apportent des pistes de compréhension intéressantes pour appréhender la récidive. Le lien social et sa fragilité potentielle montrent que les individus tracent des voies plus ou moins marquées par l'engagement vers la conventionalité, l'attachement social et que le déficit de lien social et de contrôle qui l'accompagne place l'individu dans une situation plus propice à l'adhésion délinquante. Le schéma qui suit permet

⁶² En effet, ces perspectives proposent souvent une perspective unilatérale du choix qui néglige la considération d'un choix par défaut, d'un non-choix et d'un choix contraint.

⁶³ La thématique de la liberté se réfère davantage à des débats sociologiques et philosophiques que criminologiques.

de synthétiser les éléments majeurs susceptibles d'intégrer un modèle explicatif des parcours durables de délinquance. Parmi ceux-ci, l'engagement et la rationalisation méritent une attention et un approfondissement particulier. En effet, ces derniers sont intimement liés à la notion même de continuité, sans que ne soient jusqu'alors décrits leur rôle et leur nature dans la répétition des conduites délictueuses. Si l'ensemble des éléments explicatifs sont pertinents pour approcher la récidive délinquante, ils ne sont toutefois pas articulés de manière à saisir le sens de l'action, à identifier le processus qui conduit à la récidive et qui explique la construction de la continuité.

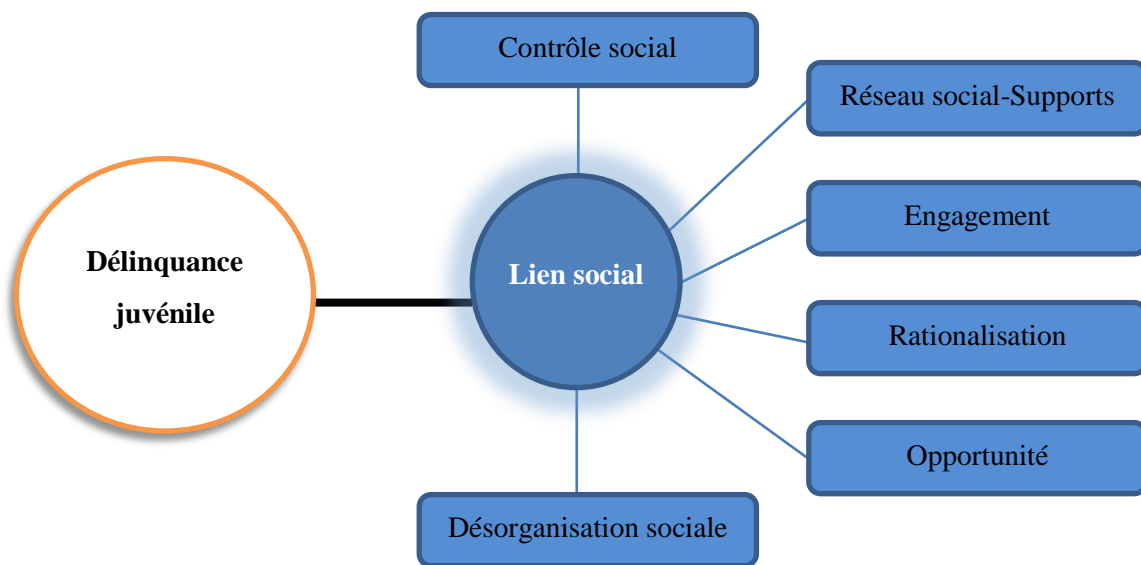


Figure 1: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension du lien social ⁶⁴

Parallèlement à ce qui vient d'être vu, un versant explicatif de la récidive délinquante se tourne vers la socialisation juvénile et les apprentissages sociaux inhérents à la jeunesse. Nous allons alors examiner « si » et « comment » la construction de la continuité délinquante trouve des origines explicatives au sein d'un espace d'apprentissage.

⁶⁴ Comme pour les schémas ultérieurs et lié à ce présent chapitre, les dimensions relevées dans l'explication des conduites ne sont ici pas à comprendre dans une logique de hiérarchie. Le texte présente les nuances ou les considérations particulières à apporter à l'une ou l'autre dimension explicative.

1.2.2. Délinquance et déficit de socialisation

L'entourage direct : la famille, les pairs et le quartier

La socialisation ne débute pas à l'adolescence. Dès les racines de la petite enfance, dès les premières relations s'enclenche le processus de socialisation qui correspond à un « processus d'acquisition des comportements, des attitudes et des valeurs nécessaires à l'adaptation sociale de l'individu » (Cloutier & Drapeau, 2008, p. 128). La socialisation primaire au sein de la famille offre, selon Pierre Bourdieu (1979), les acquisitions les plus stables, mais la socialisation secondaire prend une place de plus en plus significative au cours de l'adolescence par le biais des diverses institutions de socialisation et plus précisément par l'intégration du jeune dans différents secteurs de la société. Les mutations culturelles de ces dernières décennies présentent un impact non anodin sur le processus de socialisation. En effet, les jeunes ne sont plus des sujets passifs qui subissent une socialisation faite de manière unilatérale par les aînés ou les institutions (Dubar, 2000). La socialisation contemporaine correspondrait davantage à processus d'individuation, où chacun expérimente et définit son chemin avec un souci constant d'authenticité et d'unicité. Dans cette mesure, la socialisation devient, peut-être encore plus qu'elle ne l'était déjà, un processus qui se poursuit sans cesse⁶⁵. Or, le processus de socialisation au cours de la jeunesse côtoie de près, et pour certains jeunes, celui de désocialisation et de resocialisation. En effet, les expériences juvéniles de délinquance, de toxicomanie, de maltraitance exemplifient la manière dont les jeunes sont susceptibles de quitter la linéarité de leur cheminement socialisant pour expérimenter les soubresauts d'une désocialisation et les tentatives de resocialisation qui se font par le biais des diverses prises en charge dont les visées éducatives paraissent toujours plus affirmées. Dès lors et pour parer au risque de la délinquance, et plus encore de la récidive, l'intervention sociale vise la (re)socialisation, signifiant ainsi la place de l'apprentissage social, ou du non apprentissage, dans le risque de récidive chez les jeunes.

Pionniers dans la mise en évidence de l'apprentissage social comme piste explicative des conduites délictueuses, Edwin Sutherland (1939) et Ronald Akers (1994) démontrent, chacun à sa manière, que l'exposition à un milieu de délinquance augmente le risque de devenir soi-même délinquant par un processus d'« association différentielle ». Plus qu'un processus d'imitation, comme cela avait été mis en évidence par Gabriel Tarde à la fin du XIX^e siècle, la question de l'apprentissage social met au centre de sa réflexion l'influence des fréquentations sur les prises de décisions, ainsi que les orientations des jeunes et le poids des pairs dans les parcours de délinquance. La notion de

⁶⁵ De nombreux auteurs ont parlé de la socialisation comme un processus sans fin, notamment Guy Bajoit (2000).

« fréquentation » laisse parfois trop rapidement place à l'idée, par trop simpliste, de contagion par les pairs, notamment lorsque l'on pense aux théories des sous-cultures délinquantes.

La notion de sous-culture déviante ne s'inscrit pas de manière stricte dans une compréhension de la délinquance liée à la socialisation et à ses déficits. Les différents modèles qui s'y rapportent sont plus complexes et mettent également en évidence des tensions vécues chez l'individu qui seront abordées ultérieurement. Albert Cohen (1955), Walter Miller (1958), ainsi que Marvin Wolfgang et Franco Ferracuti (1967) ont élaboré les modèles théoriques les plus connus en lien avec la notion de sous-culture déviante. Cette piste explicative de la délinquance s'appuie essentiellement sur les divergences de valeurs et de cultures qui contribuent à former des sous-cultures propices à la délinquance. Par ailleurs, les attentes comportementales de certains groupes favoriseraient, par exemple, la violence, car cette dernière est perçue comme une réponse légitime face à certaines situations (*Ibid.*). Dès lors, la délinquance trouve ici une explication par l'intégration forte de normes et de valeurs propres à un groupe spécifique et par le rejet des valeurs de la culture officielle marquée par la conventionalité.

La notion même de sous-culture violente ou délinquante renvoie à l'idée que le groupe s'organise autour d'un centre, celui des conduites oppositionnelles ou délinquantes. Cela suppose donc l'existence de trajectoires individuelles mobilisées autour de la délinquance et de la violence comme point d'ancrage et de convergence. Cet aspect est difficile à soutenir lorsque l'on connaît les réalités complexes et multidimensionnelles des jeunes et il serait réducteur d'apparenter l'ensemble de leur contexte à celui de la délinquance. Le lien social qui unit les jeunes au sein d'un groupe s'avère d'ailleurs plutôt fragile et peu propice à la formation de relations réciproques (Coenen, 2001), comme l'illustre fort bien François Dubet (1987) en conceptualisant « la galère » des jeunes des banlieues françaises. L'auteur nous montre qu'une fois les actes de violence ou de délinquance passés, le lien social qui unit les jeunes s'appauvrit tant « l'unité constituée contre la victime se défait immédiatement » (p. 104). Cela s'oppose à une considération solide du groupe fortement uni autour d'une cause ou d'une quête animée. Le groupe ressemble plus à un univers de présence, de soutien, de chaleur (où les difficultés peuvent se partager sans être forcément nommées) qu'à un noyau dur et uni symbolisant une sous-culture ou une contre-culture. Loin d'affirmer que les sous-cultures n'existent pas, notre propos défend que cette notion semble davantage concerner « les bandes », comme le montrent certains travaux de l'École de Chicago, entendues au sens d'un groupe organisé et qui, selon Frederic Trasher (cité par Dubet, 1987) « participent d'un processus de réorganisation et d'intégration sociale » (p. 128).

Les jeunes de notre société se nourrissent de la culture officielle et se construisent au travers de celle-ci. S'ils montrent certainement une forme de désaccord ou de désintérêt face au modèle socioculturel contemporain, ils ne construisent pas pour autant et systématiquement une contre-culture forte au sein de laquelle des valeurs communes et des règles collectives seraient partagées. Si la notion de sous-culture est plus adéquate lorsqu'il s'agit des bandes (Dubet, 1987)⁶⁶, elle ne nous semble pas appropriée pour appréhender le phénomène de la délinquance juvénile observé en Suisse. Pour comprendre le développement de la délinquance juvénile, il apparaît plus pertinent de regarder la jeunesse en situation de délinquance par le biais de la capacité de chacun à construire son propre parcours au sein du collectif en intégrant différents groupes, plutôt que de les inclure dans une culture alternative qui ferait d'eux les participants d'un autre jeu⁶⁷.

La fréquentation des pairs apparaît souvent dans la littérature comme une variable significative pour prédire la délinquance. Au-delà de la famille vers laquelle nous reviendrons sous peu, la fréquentation de pairs déviants et plus fondamentalement la création de relations fortes avec ceux-ci peuvent renforcer certaines conduites et certaines valeurs liées à la délinquance. Ce cadre d'explication montre que l'impact du groupe et sa puissance intégratrice constituent une forme de socialisation par le groupe non négligeable. Cette force de socialisation est d'autant plus centrale à une époque où l'imitation (par les pairs) prend le pas sur la transmission et où la « culture des pairs » se substitue, selon David Le Breton (2002, 2005) à celle des pères. Au travers du groupe, le jugement des pairs est continuellement présent ; il induit tantôt le mépris et l'absence de reconnaissance lorsque les conduites ne respectent pas les normes ordonnées par le groupe, tantôt la reconnaissance et la valorisation, lorsque les conduites répondent aux attentes du groupe. Le groupe apparaît donc comme une force qui offre un espace de construction intense au sein duquel se vivent et s'expérimentent la reconnaissance, la valorisation, mais aussi et surtout le gain d'une place au soleil. Le groupe offre ainsi une socialisation indéniable qui remplace une éducation défaillante et qui donne accès au sentiment d'existence (Muchembled, 2008).

Si le groupe de pairs est reconnu pour avoir une place importante dans le quotidien des jeunes en situation de récidive, la délinquance n'apparaît pas forcément et dans tous les cas comme une

⁶⁶ Il ne faut pas faire l'amalgame entre les bandes organisées et les groupes qui réunissent des jeunes délinquants. Le terme de « bande » ne doit pas renvoyer systématiquement à des caractéristiques délinquantes.

⁶⁷ La notion de sous-cultures pourrait se montrer pertinente pour l'étude des phénomènes de gangs ou de mafia qui sont des bandes organisées. Il s'agit d'un sujet d'étude à part entière qui demande la mobilisation d'une littérature spécifique. La Suisse se trouve actuellement passablement épargnée par le phénomène de gangs de rue ou de bandes organisées chez les mineurs, tel qu'il est défini notamment dans la littérature française ou nord-américaine. Si de nombreux jeunes en situation de récidive délinquante appartiennent en effet à des groupes, ce ne sont pas des noyaux durs organisés autour d'une structure interne forte, qui laisseraient penser que les jeunes appartiennent objectivement à une sous-culture particulière. Cela ne veut toutefois pas dire que l'influence des pairs ne soit pas à considérer dans l'explication de la récidive délinquante.

structure organisée et centrale dans le groupe, mais revêt plutôt le caractère d'opportunités et de rencontres (Dubet, 1987). Entre la bande comme structure organisée par ses normes et sa culture spécifique et le groupe comme espace de rencontre, de présence où se partagent notamment la « rage » (*Ibid.*), mais aussi d'autres expériences affectives et sociales communes, il y a un fossé important. Si l'influence des pairs semble indéniable à l'adolescence et constitue une dimension significative pour appréhender la récidive, les explications qui s'appuient sur la construction et l'adhésion à une contre-culture ne permettent pas de saisir expressément comment se joue cette influence et de quelle manière les jeunes qui récidivent sont « pris » dans un filet duquel il semble difficile de s'extirper. Compte tenu du fait que ces jeunes ne sont pas tous les leaders de gangs ou les habitants de cités dont parlent certaines grandes études, mais aussi des jeunes aux délits isolés qui ne revendiquent pas d'appartenance spécifique à un groupe, la place des pairs et son influence méritent d'être reconsidérées dans une dimension plus subtile, soit un univers qui offre et qui coûte, et au travers duquel l'individu navigue, sans doute à vue, pour se construire un parcours à la fois individuel et reconnu. À côté des groupes de pairs, les instances de socialisation principales, soit la famille et l'école, méritent donc d'être prises en considération pour voir « si » et « comment » elles nourrissent ou non les pratiques délinquantes récidivistes.

La famille tient une place prépondérante dans le processus de socialisation des jeunes. Elle s'apparente à « une courroie de transmission » (Merton, 1997, p. 190) des normes et des valeurs liées à une classe sociale spécifique. À l'image de la société, la famille a subi de nombreuses transformations durant ces dernières décennies. En tant qu'instance de socialisation importante, elle tient également une place majeure dans la littérature scientifique sur la délinquance juvénile, comme le montre notamment la théorie de l'apprentissage social de Ronald Akers, qui se centre en particulier sur les renforcements positifs et négatifs véhiculés au sein de la famille.

Les études plus récentes cherchent généralement à comprendre le poids et la place de différentes variables familiales pour saisir le rôle de celles-ci dans le processus de délinquance et de récidive chez les jeunes. À partir d'une étude quantitative liée au contexte français, Sebastian Roché (2008) montre que si le fonctionnement familial apparaît comme une variable significative, la structure familiale ne représente pas une variable déterminante dans l'explication de la propension à la délinquance. L'entente et la supervision familiale, qui sont les principales dimensions du fonctionnement familial, sont des variables nettement plus propices à expliquer non seulement la délinquance, mais aussi la chronicité des actes délictueux⁶⁸. Le déficit de supervision parentale a d'ailleurs laissé place à un vocabulaire populaire et médiatique disqualifiant, désignant les parents

⁶⁸ La supervision tient une place plus importante que l'entente dans l'explication de la délinquance (Roché, 2008).

concernés de « démissionnaires ». Laurent Mucchielli (2000) a cherché à faire le point sur le thème de la démission parentale qui se retrouve dans divers débats publics relatifs à l'insécurité. Ses résultats corroborent ceux de l'étude de Sebastian Roché en relevant que les contextes familiaux les plus à risques sont ceux où se cumulent les conflits (surtout conjugaux) et la précarité. Dans de tels contextes, la qualité du contrôle parental et de la réaction familiale face aux premiers actes de délinquance se trouve affaiblie par un cumul de conditions de vie difficiles. Or, les parents qui n'exercent pas ce contrôle d'une manière socialement attendue ne démissionnent pas de leur rôle, mais ils jonglent avec une réalité qui les empêche d'accompagner leurs jeunes de la manière jugée adéquate. Dès lors, la récidive ne s'explique pas par la démission parentale, pas plus qu'elle ne s'expliquerait par des réactions familiales inadéquates. Elle pourrait toutefois trouver des pistes d'explication à partir d'une compréhension globale des situations familiales à risques. Cette perspective implique de questionner les processus qui mènent certains parents à se retrouver dans une incapacité certaine d'assumer la responsabilité de contrôle qui leur incombe, notamment en identifiant les composantes de l'impuissance parentale en lien avec des conditions de vie précaires.

Les études relatives au divorce comme variable explicative des conduites délictueuses illustrent également la prépondérance du fonctionnement familial par rapport à la structure dans l'explication du phénomène. En effet, si le divorce n'est pas insignifiant dans l'existence d'un enfant ou d'un jeune, il ne constitue toutefois pas « *en soi* un facteur de troubles psychologiques durables » (Mucchielli, 2001). Il convient dès lors davantage de s'intéresser aux effets d'un contexte familial marqué par des conflits, par des déficits de supervision et par des carences relationnelles sur le bagage symbolique que les jeunes pourront développer pour s'engager dans des relations durables avec autrui. Les conflits familiaux, accompagnés ou non d'un divorce, sont générateurs d'anxiété et de perturbation du système familial (*Ibid.*) et donc peu propices à l'émergence de relations familiales stables et prévisibles. Plus qu'une structure, la famille mérite donc d'être regardée comme un système de relation où s'entrecroisent de l'organisation, des échanges et de la communication (*Ibid.*), dont le fonctionnement peut ne pas induire la sécurité attendue.

L'insécurité relationnelle intègre la dimension majeure du développement de la capacité de faire confiance à autrui. Si cette insécurité a passablement été attribuée à des perturbations de l'attachement entre le jeune et les membres de sa famille, particulièrement la mère, la construction du sentiment de confiance ne s'arrête toutefois pas à la relation mère-enfant⁶⁹. Johanne Charbonneau (2003) met en évidence les parcours relationnels instables de certaines mères-adolescentes qui sont

⁶⁹ Cette perspective, qui explique les conduites et l'adaptation sociale à partir des liens primaires et du développement individuel, nous paraît moins féconde que celle adoptée, qui se penche davantage sur un contexte sociorelationnel susceptible de construire un sentiment de sécurité qui témoigne d'une relation à l'autre et au monde.

entravées dans l'accès aux ressources et aux soutiens, mais aussi dans leur capacité de faire confiance à la suite d'événements qui n'ont pas permis le « développement de capacités relationnelles » (Ibid., p. 129). Les carences relationnelles et l'isolement social se retrouvent souvent chez des jeunes femmes qui ont vécu d'importantes perturbations relationnelles durant l'enfance dans un contexte familial souvent conflictuel. La piste du déficit de capacité de faire confiance constitue une dimension intéressante dans la compréhension de la récidive, dans le sens où elle étend la compréhension du phénomène à l'ensemble du contexte relationnel des jeunes. En effet, les déménagements répétés contribuent à ce déficit, tant il s'agit d'événements où les attaches relationnelles sont rompues, entravant la capacité de faire confiance et restreignant l'investissement dans un lieu.

S'il s'agit certainement d'une caractéristique individuelle, il est aisé de comprendre que la capacité de faire confiance prend racine dans la relation aux autres et déploie son impact dans les relations futures. Au début de l'adolescence se construit le sentiment de « confiance mutuelle » dans laquelle les jeunes sont susceptibles d'introduire les notions de loyauté, de fidélité et de partage qui encadrent certaines relations d'amitié (Mallet, Meljac, Baudier, & Cuisinier, 2003). Les jeunes qui expérimentent un fort sentiment d'insécurité sont entravés dans leur capacité même d'établir des relations saines avec leurs pairs. Ce contexte d'insécurité, qui s'explique notamment par un déficit de confiance en son propre environnement, pourrait s'apparenter à celui d'« inquiétude » qui se perçoit comme « une épreuve à laquelle doit répondre l'acteur plus que comme une situation définie par un enchaînement de causes » (Soulet, 2005a, p. 33). L'absence de filets de sécurité semble avoir un effet significatif sur la quiétude « entendue comme sentiment de confiance dans la continuité du monde des objets et dans la constance de l'activité sociale (...), balisant le champ de la tranquillité morale et psychologique (...) » (Ibid., , p. 31) ; elle constitue une entrave relationnelle complexe, qui touche l'ensemble de l'univers des jeunes⁷⁰ et qui mérite une considération particulière dans l'explication de la continuité de la délinquance chez les jeunes, continuité susceptible de se prolonger à l'âge adulte.

Ce contexte d'instabilité ontologique et relationnelle permet de sortir d'une logique de causalité lorsque l'on regarde les situations individuelles sous l'angle des problématiques familiales. En effet, s'il est reconnu que la fragilité des liens familiaux peut conduire les jeunes à être plus affectés par certaines influences de l'environnement, et notamment par les conduites déviantes (Roché, 2008), le sentiment de sécurité comme bagage et comme filtre pour appréhender l'environnement permet de saisir l'enjeu de ce détournement. Tout en considérant que le jeune qui vit dans un contexte familial et relationnel difficile est particulièrement susceptible de se tourner vers l'extérieur, et que

⁷⁰ et non pas uniquement l'univers familial.

l'environnement extrafamilial devient une variable prépondérante pour saisir la délinquance juvénile, la construction relationnelle née des diverses socialisations demeure un élément majeur. Dotés de ce filtre explicatif, nous pouvons dès lors poursuivre notre réflexion liée à la place de la socialisation dans l'explication de la récidive délinquante, en mobilisant l'environnement extrafamilial et sa place particulière pour les jeunes pour qui les tensions et les conflits sont importants.

Le quartier et le voisinage deviennent des espaces de socialisation particulièrement investis lorsque les tensions et conflits familiaux sont importants. Les études liées à l'urbanisme offrent des éléments de compréhension quant à l'aggravation de la délinquance, sans constituer des pistes de compréhension solides pour expliquer la complexité des parcours de délinquance. L'étude de Charis Kubrin et Eric Stewart (2006) montre en effet que le quartier d'habitation des jeunes est une dimension importante dans l'explication de la récidive, notamment au travers des opportunités de fréquentation et de délits. Si le lieu d'habitation peut effectivement représenter un facteur aggravant chez des jeunes installés dans une dynamique de délinquance et que cet élément mérite d'être considéré tout particulièrement dans les projets de prévention et d'intervention auprès de la jeunesse établie dans des lieux dits « sensibles », l'environnement résidentiel doit être appréhendé dans une dimension subjective pour saisir pourquoi tous les jeunes ne vivent pas le même destin, bien qu'ils vivent dans des logements similaires et qu'ils aient les mêmes voisins. D'une manière générale, les études liées à la famille et à l'urbanisme nous incitent à considérer l'importance de pondérer les explications causales et unilatérales si l'on cherche à saisir le processus de continuité de la délinquance.

Et l'école alors ?

On ne peut pas envisager la question de la dynamique délinquante chez les jeunes sans questionner la dimension scolaire. En effet, l'espace de socialisation que représente l'école est central dans les parcours de vie de la jeunesse et il se trouve à l'heure actuelle particulièrement confronté aux autres socialisations juvéniles⁷¹. Son importance est telle qu'il est parfois difficile de différencier les socialisations scolaires des socialisations juvéniles dans leur ensemble (Millet, 2010).

Certains facteurs scolaires jouent un rôle important dans le développement de la délinquance juvénile, notamment l'intérêt pour l'école et l'absentéisme (Moret, 2006). L'auteur montre également que le redoublement serait parfois à mettre en lien avec des délits liés à la drogue et qu'une bonne condition physique serait liée positivement avec certaines conduites violentes chez les garçons. Or,

⁷¹ Les pairs représentent en effet l'une des dimensions les plus fortes des socialisations juvéniles (Millet, 2010).

ces deux variables ne sont intéressantes qu'à partir du moment où l'on cherche à comprendre ce qu'induit le redoublement sur le parcours de l'élève et le sens qu'il lui donne, ainsi que ce que les jeunes recherchent par la construction d'un capital physique fort. Poursuivre la question de la place de l'école dans l'explication des parcours durables de délinquance conduit à nous questionner sur un phénomène important et particulièrement répandu chez les jeunes en situation de délinquance : la « disqualification scolaire » (Millet, 2010, p. 73). En effet, une majorité des jeunes en situation de récidive délinquante expérimentent très tôt dans leur parcours, des problèmes d'apprentissage qui tendent pourtant à être occultés par des problèmes de comportements. Pourtant, la question de l'apprentissage doit rester centrale, car elle relève que les élèves « n'ont pas des difficultés dans les apprentissages scolaires parce qu'ils sont indociles, mais sont dissipés parce qu'ils rencontrent des difficultés cognitives » (Ibid., p. 73). Dans ce sens, Howard Becker (1985, cité par Esterle-Hedibel, 2006) souligne que les difficultés scolaires rencontrées par les jeunes peuvent engendrer un recours à l'indiscipline et à l'insolence de leur part dans le but de se construire une identité, certes déviante par rapport aux normes scolaires en vigueur, mais conforme par rapport aux « normes juvéniles ». La disqualification scolaire paraît donc habitée par des difficultés d'apprentissage et de comportement qui, à la fois, interagissent et se mélangent. En effet, les jeunes en difficultés d'apprentissage, et présentant des comportements perturbateurs, reçoivent très tôt des jugements négatifs tant sur leurs performances scolaires que sur leurs comportements. Des situations d'apprentissage qui pourraient sembler ordinaires pour beaucoup s'apparentent à des humiliations potentielles, où les élèves sont qualifiés par différents vocables jugeants et dévalorisants dont la répétition entraîne des risques certains, notamment pour la construction identitaire. Ces jugements souvent incapacitants envers certains jeunes en grandes difficultés scolaires et comportementales agissent comme des « prophéties autoréalisatrices sur l'inéducabilité de l'élève et l'inéluctabilité de son destin scolaire et social » (Esterle-Hedibel, 2005, p. 138) et tendent à faire reposer la responsabilité unique sur l'élève. L'absence de distinction claire entre les problèmes d'apprentissage et de comportement provoque une dépréciation globale des jeunes sans délimitation évidente entre ce qui pose problème et ce qui néanmoins fonctionne bien.

L'un des phénomènes relativement nouveau et encore peu étudié en Europe, comparativement à l'Amérique du Nord, est celui du décrochage scolaire⁷². Il ne fait aucun doute que bon nombre de jeunes en situation de délinquance se sont peu à peu extirpés du circuit scolaire ou ont été conduits hors de ce dernier de manière prématurée. De ce fait, la socialisation scolaire qui constitue un espace fort d'expérimentation, de reconnaissance et de projection tend à diminuer au profit d'autres

⁷² La littérature scientifique diverge quant à la définition même du décrochage scolaire. Le terme de décrochage s'oppose à la démission ou à l'exclusion et désigne « le processus plus ou moins long qui n'est pas nécessairement marqué par une information explicite entérinant la sortie de l'institution » (Guigue, 1998, p. 29). D'autres termes visent également à démontrer des processus similaires tels que la « désaffiliation scolaire » (Broccolichchi, 1998), la déscolarisation, etc.

socialisations juvéniles, comme les pairs (Millet, 2010) et la télévision, qui tient également un rôle important dans la socialisation d'aujourd'hui (Roché, 2008). L'abandon de l'école permet parfois de réduire le stress et la frustration ressentis par certains élèves (Elliott & Voss, 1974), qui sont par ailleurs des facteurs susceptibles de favoriser les conduites délinquantes (Janosz & Le Blanc, 1996). La désinsertion scolaire, objective ou subjective, constitue un élément particulièrement central dans la compréhension des parcours de délinquance lorsque l'on sait que l'insertion professionnelle possède un rôle important dans la diminution des conduites délinquantes pour les jeunes sortis du circuit scolaire. De ce fait, lorsque la désinsertion scolaire s'accompagne d'une insertion professionnelle, les risques de délinquance juvénile, voire de récidive délinquante, semblent diminuer. C'est souvent en tournant le dos à l'expérience scolaire difficile et en cherchant des affiliations nouvelles que les jeunes cheminent sur un parcours nouveau, tantôt professionnalisant, tantôt marginalisé et douloureux.

Si ni l'école, ni le décrochage scolaire n'explique la récidive délinquante, « l'expérience de la distance sociale et culturelle, sources d'isolement du reste de la classe et de stigmatisation » (Millet, 2010, p. 70), couplée aux conflits avec les enseignants ou les camarades et au désintérêt pour le travail scolaire, contribuent à un processus où les déficits de socialisation deviennent particulièrement visibles. Finalement, si le décrochage scolaire ne peut expliquer les pratiques délinquantes récidivistes⁷³, il est toutefois à considérer comme un élément hautement à risque de « désaffiliation sociale » (Castel, 1994). Plus qu'un espace de socialisation et donc d'apprentissages multiples, l'école mérite d'être considérée comme un vecteur, un baromètre du lien que le jeune tisse ou non avec la société et inversement.

⁷³ Pas plus qu'il ne peut expliquer l'émergence des pratiques délinquantes.

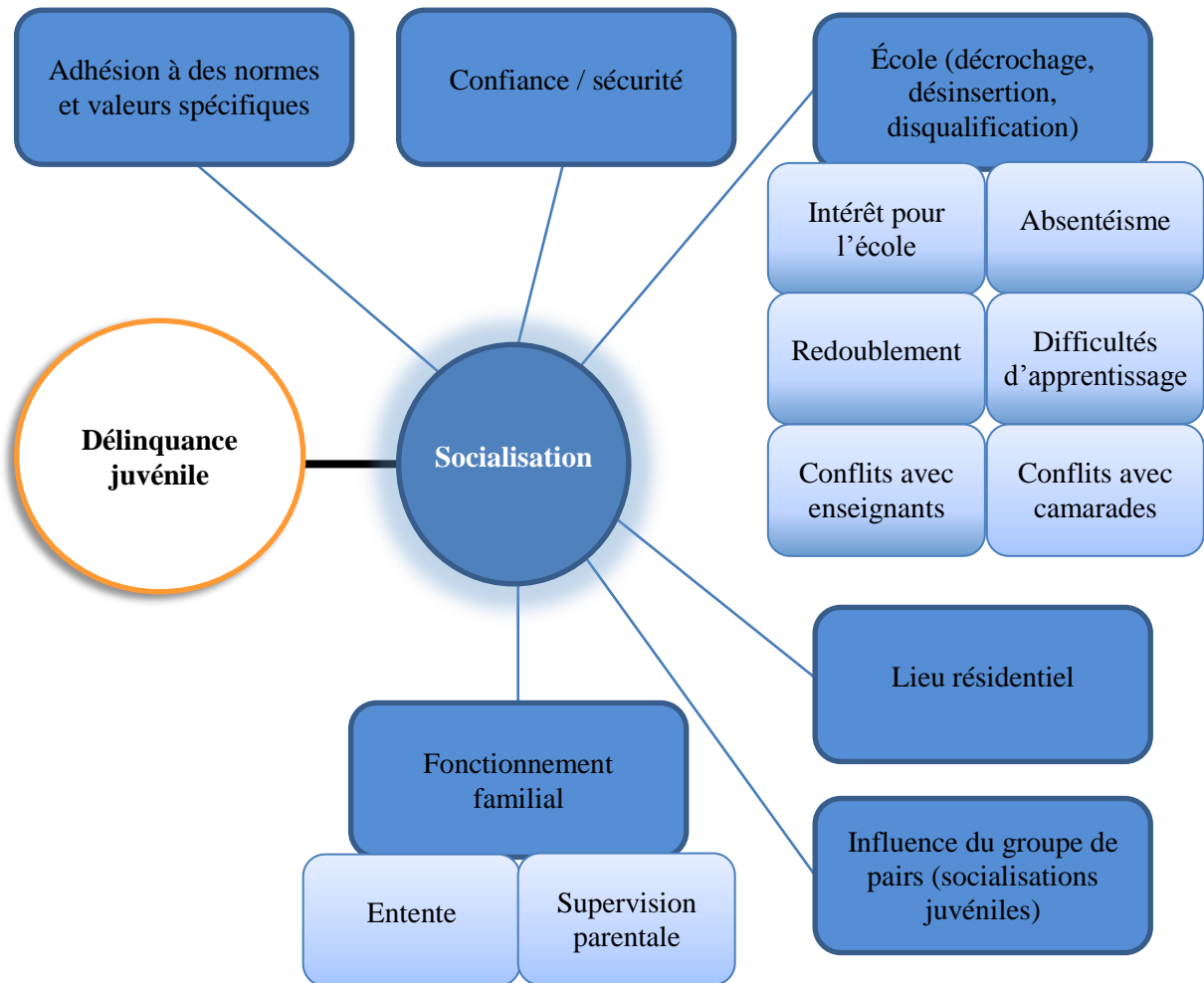


Figure 2: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension de la socialisation

Expliquer les dynamiques délictueuses par le biais d'un déficit de socialisation ouvre des voies intéressantes tout en mettant en lumière le processus multifactoriel de l'explication de la récidive. Ces pistes demeurent toutefois partielles dans la mesure où elles n'offrent que trop peu d'élaborations théoriques relatives à la manière dont les jeunes compensent ces déficits. La multiplicité des éléments liés à la socialisation, et susceptibles de jouer un rôle dans le développement de la délinquance juvénile, nous conduit, dans une logique de continuité, à interroger les différentes réponses données à la délinquance juvénile. Que ce soit dans le cadre de placements institutionnels qui intègrent dans une sphère nouvelle de socialisation ou par une insertion symbolique qui opère par l'étiquetage et l'injonction de la marge, les diverses réponses institutionnelles sont susceptibles de limiter le phénomène de délinquance, mais aussi de contribuer à son développement. C'est ce que nous allons questionner ici.

1.2.3. Délinquance et régulations institutionnelles

Les jeunes installés dans une dynamique durable de délinquance se sont, pour la majorité, vus reconnaître leurs actes délictueux par le biais de la réprobation ou de la sanction. Qu'il y ait ou non sanction, la réprobation publique officialise l'acte délictueux, tout en témoignant une reconnaissance de celui-ci. Cette reconnaissance de l'acte est aussi une reconnaissance de l'individu. En effet, par l'officialisation publique du caractère déviant et donc réprouvé de l'acte par la norme dominante, l'institution accorde une place et un statut nouveau à son auteur. Cette phase d'officialisation constitue « probablement l'une des phases les plus cruciales du processus de formation d'un mode de comportement déviant stable » (Becker, 1985, p. 54). Elle contribue également à l'accès à un statut de délinquant qui rend difficile le fait de poursuivre des activités quotidiennes « ordinaires », tant elle condamne les individus à des activités dites « anormales » (*Ibid.*, p. 203). Ainsi, un processus d'étiquetage⁷⁴ contribue à la construction d'une « carrière déviante » (*Ibid.*) qui s'opère notamment au travers du processus de régulation donné à la délinquance juvénile, qui non seulement qualifie les jeunes de déviants ou de délinquants, mais qui les traite comme tels. La stigmatisation détient donc un rôle majeur dans la constitution et la durabilité de la délinquance, non pas dans une logique de causalité, mais par une dynamique complexe qui touche au processus de construction identitaire.

Les régulations institutionnelles qui qualifient de délinquants et qui traitent les jeunes comme tels, dévalorisent les jeunes, à la fois aux yeux des autres et à leurs propres yeux (Carra, 1996). Cette « double dévalorisation » (*Ibid.* p. 110) agit sur la continuité des conduites dans la mesure où elle induit, de la part des jeunes, une réponse franche et offensive adressée aux acteurs institutionnels qui rejettent et qui stigmatisent. Par des « contre-rejets » ou des « contre-stigmatisations » (*Ibid.*), les individus ne font pas que subir cette double dévalorisation, ils mobilisent les délits qui contrecarrent l'offensive. Si les régulations institutionnelles ne sont pas sans effet pour les jeunes tant elles contribuent à la construction d'une « identité négativisée » (*Ibid.*), elles ne le sont pas non plus pour les familles des jeunes ciblés par l'intervention. En effet, au terme d'une longue étude réalisée en France sur les régulations sociales dans les situations de délinquance, Cécile Carra (1996) démontre que les institutions en charge des problématiques de délinquance juvénile contribuent à stigmatiser et marginaliser non seulement les jeunes qui intègrent son sillon, mais aussi leurs familles. Par la mainmise posée sur l'ensemble du contexte familial, les régulations institutionnelles peuvent engendrer une lutte entre l'institutionnel et le familial provoquant une dégradation des régulations familiales. Fragilisées par les interventions sociales souvent normalisantes, les familles voient leur

⁷⁴ Le processus d'étiquetage se rapporte à la « théorie de l'étiquetage » à laquelle plusieurs auteurs ont contribué, tels que Frank Tannenbaum (1938), Edwin Lemert (1951), John Kitsuse (1962) ou encore Howard Becker (1985). Par la suite, Howard Becker a renommé cette théorie en parlant dorénavant de « théories interactionnistes de la déviance » (Becker, 1985, pp. 201, 205).

cohésion s'affaiblit au point de devenir « des espaces anomiques » (*Ibid.*, p. 111), créant ainsi un terrain favorable au développement de la délinquance.

Dans une perspective à la fois sociologique et écosystémique, les réponses à la dynamique de délinquance juvénile constituent un risque de renforcement de la récidive, au travers d'un processus de stigmatisation, de marginalisation du jeune et de sa famille, mais aussi de disqualification et de dislocation familiale. Sans considérer que toute intervention institutionnelle est néfaste et contreproductive pour les jeunes en situation de délinquance et leur famille, il n'en demeure pas moins que les réponses données à la délinquance juvénile peuvent contribuer au développement de celle-ci de manière plus ou moins dévastatrice.

Pour des raisons à la fois éthiques, politiques et éducatives, l'enfermement des jeunes dits « délinquants récidivistes » demeure une forme de régulation institutionnelle ayant particulièrement fait l'objet de questionnements et de recherches quant à son impact sur le parcours de vie des jeunes et plus particulièrement sur la récidive. Par l'apprentissage social qui se réalise au cœur des prisons ou autres lieux dits « fermés », les expériences carcérales peuvent donner accès à un savoir et à des compétences nouvelles et intimement liées à la délinquance, autant qu'elles peuvent contribuer à renforcer un statut de déviance. Cette réalité dépasse d'ailleurs le milieu carcéral ; l'acquisition de compétences, ainsi que le renforcement d'un statut spécifique peuvent se rencontrer également dans des milieux de placements institutionnels dits « ouverts »⁷⁵. De ce fait, les premiers placements institutionnels, lorsque le jeune ne présente pas un parcours délinquant endurci, comportent des risques importants d'intégration plus intense dans une dynamique de délinquance notamment par le biais de l'influence des pairs déviants et la force du groupe. D'une autre manière, les pairs jouent un rôle important dans la dynamique de banalisation de l'expérience carcérale en considérant le lieu d'enfermement comme une annexe de la cité (pour les jeunes de certaines banlieues françaises). Cette posture permet la dédramatisation et surtout la désingularisation du vécu grâce à l'expérience commune (Le Caisne, 2009). Cette dynamique rend caducs le processus réflexif et l'arrêt temporaire recherchés par les autorités pénales, car l'expérience redevient collective et les délits demeurent présents dans les projections des jeunes. Si le contexte de la France ne peut être repris intégralement pour comprendre les facteurs de récidive chez les mineurs suisses, il n'en demeure pas moins que Léonore Le Caisne souligne un processus qui peut s'apparenter à une stratégie d'évitement pour faire face à une situation difficile, ce processus ayant pour implication de maintenir un statu quo. Une fois

⁷⁵ Par « institutions fermées », il est entendu les lieux de prise en charge où les jeunes n'ont pas la possibilité physique de quitter leur chambre et / ou l'institution. Les prises en charge « ouvertes » sont nommées ainsi pour qualifier les institutions où les jeunes peuvent « aller et venir ». Les institutions semi-fermées présentent les doubles prises en charge qui dépendront du stade de prise en charge auquel se trouve le jeune.

encore, la réponse donnée à la récidive délinquante montre des failles importantes qui sont susceptibles de rendre inutiles ou contre-productives, certaines interventions sociales.

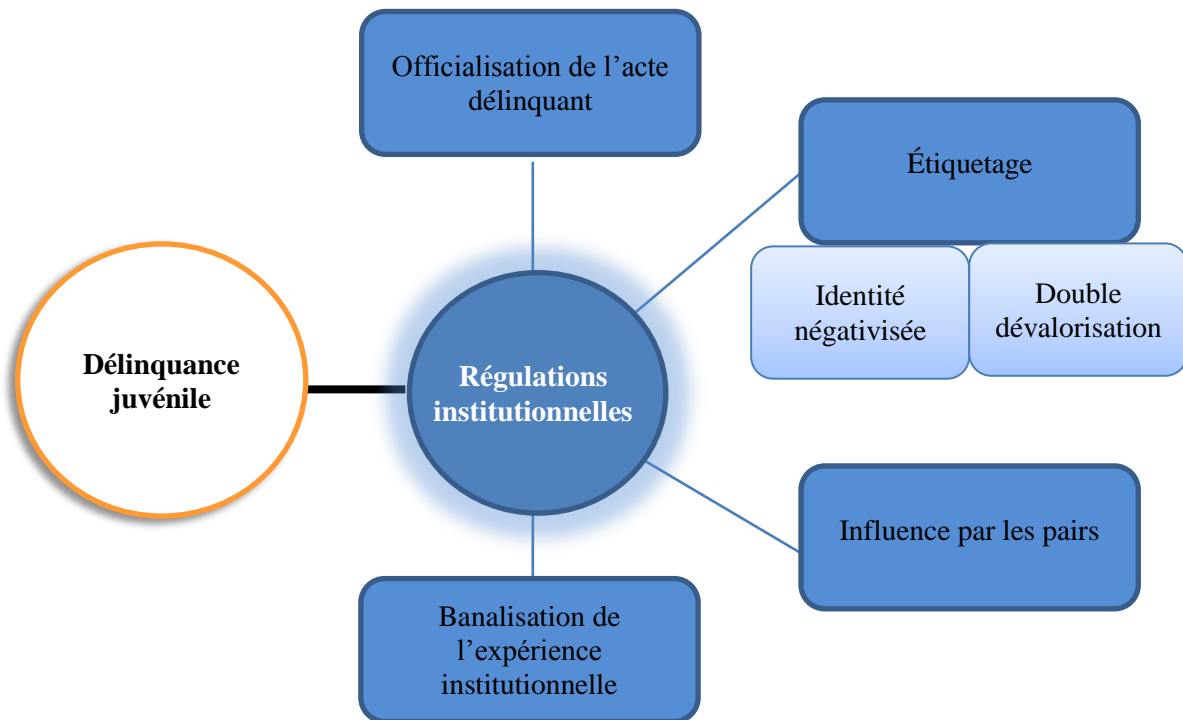


Figure 3: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension des régulations institutionnelles

Pris dans quelque chose qui dépasse le lien de causalité entre réprobation et surenchérissement des conduites, la question du renforcement négatif des comportements délinquants par l'officialisation de la déviance et par l'utilisation de certaines sanctions demeure ouverte. S'il a été démontré que certains types d'intervention peuvent, par différents processus, avoir un effet contre-productif et éloigner davantage les jeunes d'un parcours conventionnel, il n'en demeure pas moins que les réponses institutionnelles les plus coercitives arrivent souvent au moment où les jeunes sont déjà bien implantés dans un parcours récidiviste et où la construction de soi s'est faite au sein d'un processus de stigmatisation que Cécile Carra (1996) relève comme étant particulièrement néfaste au processus de construction identitaire. Le rôle de la construction identitaire apparaît donc central dans la continuité du questionnement. Car ce sont bien les déficits de liens, les particularités liées à la socialisation et le discrédit notoire que vivent les jeunes en situation de délinquance qui conduisent à se questionner sur la manière par laquelle les jeunes se sont, malgré les éléments relatés, fabriqués eux-mêmes et l'incidence de cette fabrication sur la suite de leur parcours.

1.2.4. Délinquance et construction identitaire

La stigmatisation de certaines caractéristiques chez les jeunes en situation de délinquance induit un rapport inégalitaire dans la relation aux autres. L'intégration sociale est soumise à la pesanteur du discrédit qui s'explique par une distance significative entre l'identité réelle et l'identité virtuelle d'un individu, ce qui a pour effet de rejeter le jeune, et ce qu'il est, en le coupant de lui-même et de la société (Goffman, 1975). Ce discrédit issu du stigmate de la délinquance entrave le jeune dans les événements quotidiens et ordinaires, qui habituellement pourraient contribuer à asseoir son intégration sociale. Cette entrave à l'intégration se retrouve également dans un processus relativement inconscient qui revient à juger les individus par rapport à des « caractéristiques accessoires »⁷⁶ (Becker, 1985, p. 55) hautement liées à la délinquance, qui présument constamment que le jeune sera en mesure de rééditer son délit, voire d'en réaliser d'autres. Ce postulat de récidive se retrouve également dans la notion de réputation qui maintient, dans un espace social spécifique, par les obstacles⁷⁷ qu'elle induit dans le processus d'intégration des jeunes. Réunis, ces éléments pourraient laisser penser à une forme d'injonction de répétition qui peut être vue comme un facteur de vulnérabilité venant entraver, voire préteriter, non seulement l'intégration sociale et professionnelle, mais aussi la capacité d'agir conformément aux attentes sociales.

Si ces contributions sociologiques sont intéressantes pour saisir les enjeux de la récidive sur l'intégration sociale en montrant comment la délinquance et les réactions qui s'y rattachent peuvent contribuer à son propre développement, le rejet et l'hostilité à l'égard des jeunes en situation de récidive délinquante n'expliquent toutefois pas l'insertion continue dans une dynamique délictueuse. Ces dimensions contribuent à décoder un processus de construction identitaire qui ne se fait pas dans un cadre d'intégration jugé conventionnel, mais à la marge de cette intégration. Or, cette marge peut ne pas être perçue comme un simple « plan b » dépourvu de raisons d'être ; elle peut prendre la forme d'un espace utilisé par le jeune pour s'expérimenter et se construire selon un processus que Michel Parazelli (1996; 1997) a nommé « socialisation marginalisée ». Pour les jeunes de la rue, cette forme de socialisation, qui s'apparente à « un effort individualiste d'insertion sociale par la marge

⁷⁶ Howard Becker reprend l'idée de Everett Huges (1945) qui distingue les caractéristiques principales et les caractéristiques accessoires d'un statut. Howard Becker (1985) nous dit : « Hughes remarque que la plupart des statuts ont une caractéristique principale et qui sert à distinguer ceux qui occupent ce statut de ceux qui ne l'occupent pas » (p. 55). Or, il poursuit en démontrant que, les caractéristiques principales sont, plus informellement, accompagnées de caractéristiques accessoires. À titre d'exemple, Everett Huges montre que si la caractéristique principale du médecin est d'avoir un diplôme attestant de ses compétences, une caractéristique accessoire qui lui revient est (dans le contexte de l'auteur), d'être un homme, blanc et protestant. Ce qui est particulièrement important lorsque l'on s'intéresse au parcours de déviance, c'est que la caractéristique principale qu'est la déviance peut conduire immédiatement à l'attribution de caractéristiques accessoires qui s'y rapportent logiquement. À cet égard, Howard Becker souligne qu'un individu ayant commis un délit devient (par les caractéristiques accessoires qui lui sont attribuées), un individu sujet à la récidive.

⁷⁷ Erving Goffman (1975) met d'ailleurs en évidence que la mauvaise réputation « a pour fonction évidente le contrôle social (...) » (p. 88).

urbaine » (Parazelli, 2000, p. 199), constitue un espace d'intégration autant qu'un espace de construction de soi. La force de cette conceptualisation réside dans la démonstration du fait que les jeunes ne restent pas sur le pas de la porte de la conventionalité⁷⁸, mais qu'ils investissent, au sein de la marge, d'autres horizons.

La marge devient donc un espace-temps mobilisé en réponse à une impossibilité de s'inscrire dans un espace marqué par la conventionalité où les jeunes pourraient s'expérimenter dans un cadre d'intégration tant social que professionnel. La non intégration ou la désintégration, qui induit la mobilisation de la marge à des fins de socialisation, peut se comprendre par le biais du « processus de marginalisation »⁷⁹ qui apparaît au terme d'un « *double* processus de décrochage » (Castel, 1994, p. 13). Sans s'être précisément préoccupé de délinquance juvénile, l'auteur démontre que les déficits liés à l'insertion relationnelle et à l'inscription professionnelle placent les individus sur une glissade sociale menant d'une zone d'intégration, à une zone de vulnérabilité et enfin, à une autre de marginalisation. Dès lors, les deux axes permettant l'intégration de l'individu dans la société jouent un rôle majeur dans l'impossibilité de cette intégration et si un axe présente des déficits d'intégration, l'autre axe devra redoubler d'efforts pour porter l'individu de manière à éviter la zone de vulnérabilité ou de désaffiliation. L'intérêt de ce modèle réside dans la compréhension d'un processus large qui touche les jeunes en situation de délinquance, à savoir la désaffiliation, mais aussi le déficit de supports auquel font face les jeunes en situation de récidive délinquante. Dépourvus de points d'appui et, dans la grande majorité des cas, dépourvus d'insertion scolaire ou professionnelle porteuse, les jeunes sont dans l'impossibilité de s'adosser à un axe qui constituerait un rempart à la marginalisation. En l'absence de points d'appui qui place les jeunes en situation de récidive face au risque de désaffiliation, l'insertion dans la marge, la mobilisation de délits en son sein et la construction de soi dans une situation de non intégration sociale méritent d'être appréhendées pour cerner un contexte au sein duquel se déploie la délinquance.

Si de nombreux éléments s'avèrent susceptibles d'expliquer les entraves au processus d'intégration et s'il est possible d'imaginer certains impacts sur les pratiques récidivistes, en l'état actuel, ces pistes expliquent moins la continuité des délits en tant que telle, que la désaffiliation et, autrement dit, l'affiliation à une forme de marginalité. Le concept de « socialisation marginalisée » nous permet donc de faire un pas de côté en mettant en évidence la marge comme un lieu de socialisation, mais aussi et surtout d'expérimentation et de construction de soi, sans pour autant fournir des réponses liées à la récidive délinquante. Or, poser le regard sur le processus qui conduit à l'expérience de la marge permet de situer la population d'enquête sur le continuum de la

⁷⁸ Nous verrons ultérieurement ce qui est entendu par conventionalité.

⁷⁹ L'auteur parle également de processus de désaffiliation.

conventionalité et de la marginalité. La notion même de conventionalité pose en effet le problème de ce qui est conventionnel et de ce qui ne l'est pas, sachant que certaines conduites ou certains modes de vie pourront être qualifiés de conventionnels par certains groupes et pas par d'autres dont les normes et valeurs diffèrent. Lorsque nous ferons référence à la conventionalité, ce ne sera pas pour qualifier des pratiques ou des modes de vie, mais pour faire référence à un univers marqué par les attentes sociales des diverses institutions. L'univers de conventionalité est donc un espace d'intégration et d'inscription socioprofessionnelle et relationnelle, au sein duquel les individus cherchent à répondre aux attentes émises par les institutions. La référence à la conventionalité se distingue de la référence à un univers de marginalisation, qui renvoie à un espace marqué par le déficit d'inscription socioprofessionnel et relationnelle lié aux attentes institutionnelles, et au sein duquel la marge devient un espace de socialisation.

Si la marge est utilisée parce qu'elle permet une socialisation qui n'a pas été rendue possible dans un cadre plus intégratif, elle constitue en parallèle un espace propice à la construction identitaire. En effet, Guy Bajoit (1999) rapporte que les individus s'engagent dans certaines « logiques d'action » (p. 69) par une quête identitaire forte, venant combler des besoins de construction identitaire. Cette quête identitaire répond à des besoins « d'auto-réalisation » et de « reconnaissance sociale » (*Ibid.*, p. 77). La dimension de quête se retrouve également chez Thomas Sauvadet (2006) qui met en avant la recherche active des jeunes des cités pour accumuler un « capital guerrier » susceptible de donner accès à différentes ressources à la fois matérielles et symboliques. Cet auteur lie la quête identitaire à la thématique spécifique des délits, montrant que certains actes délictueux et certaines prises de risques répondent à l'intérêt d'une capitalisation susceptible de servir le quotidien, mais aussi la construction de soi dans une identité de guerrier. La quête de soi peut dès lors induire des conduites à risques ou des conduites marginales utilisées par certains jeunes pour accéder à un sentiment d'identité qui fait défaut. En quête de sens de leur propre existence, mais aussi en quête d'un sentiment de valeur, les jeunes sont susceptibles de s'infliger des épreuves personnelles leur permettant de se sentir exister et de légitimer leur existence (Le Breton, 2008). De nombreux auteurs s'accordent donc à considérer les jeunes en difficultés dans une quête qui prend néanmoins des contours différents, tout en relevant largement la dimension identitaire qu'elle comporte.

Annamaria Colombo (2008) démontre comment des pratiques marginalisées, plus ou moins efficaces, permettent d'accéder à un sentiment d'autonomie, de reconnaissance et d'existence. Cette étude, qui s'intéresse tant à l'appropriation de la rue des jeunes de Montréal qu'au processus de sortie de la rue, met en lumière la place centrale de la quête de reconnaissance pour comprendre les trajectoires de sortie de la rue de ces jeunes. En inscrivant la quête de reconnaissance dans le contexte

social actuel, l'auteure rapporte que dans un modèle sociétal où l'exigence sociale est, avant toute chose, la réalisation sociale, la quête première des individus est de prendre une place qui soit reconnue et non plus une quête de biens socioéconomiques. La reconnaissance devient l'une des seules voies offrant « des repères plus stables en ce qui concerne l'image de soi » (*Ibid.*, p. 13) et constitue un enjeu majeur pour tout individu. Cette quête de place, qui trahit une quête de soi, mobilise des pratiques marginales qui peuvent être vues comme des vecteurs permettant de répondre aux attentes sociales de réalisation de soi. Cette perspective offerte par Annamaria Colombo va dans le sens de la mobilisation d'une marge propice à la « socialisation marginalisée », à la construction et à l'expérimentation de soi, tout en plaçant la dimension de quête de reconnaissance et de place au centre des préoccupations de la jeunesse. L'espace-temps au sein duquel se jouent les pratiques délictueuses et la chronicité de celles-ci mérite donc une attention particulière si l'on veut comprendre la quête subtile des jeunes en situation de délinquance, le contexte au sein duquel ils construisent leur identité, et le poids de ces deux éléments sur la répétition des conduites.

La quête identitaire paraît peu dissociable du rapport au temps des jeunes, voire même de la construction d'un contexte et d'un temps leur offrant la possibilité d'une expérimentation et d'une construction identitaire. Les différents espaces de socialisation induisent une temporalité qui leur est propre, mais aussi un rapport au temps et une capacité projective. À cet égard, l'école, qui détient une place importante dans le quotidien de la jeunesse contemporaine, induit un temps et un rythme qui se font dans la perspective d'une transition vers l'adultéité, habités en permanence par un rapport à l'avenir (Le Garrec, 2002). L'inscription scolaire offre un cadre au niveau du rythme quotidien, mais aussi à la projection et à la construction de soi à partir des perspectives d'avenir de chacun. Dès lors, le processus de désengagement scolaire, qui touche de nombreux jeunes en situation de délinquance, doit nous conduire à considérer, en parallèle de la désaffiliation, la modification du rapport au temps des jeunes qui, non seulement ne sont plus dans le cadre rythmé et projeté de l'école, mais s'insèrent peu à peu dans un contexte où règnent une plus grande opacité et instabilité, et où l'horizon se ternit à mesure qu'ils prennent conscience de leur propre décrochage. Dans un tel contexte d'instabilité qui s'observe souvent conjointement dans la sphère familiale, les jeunes « apprennent à vivre dans le court terme, sans projet concret à long terme » (*Ibid.*, p. 36). Ce postulat, où l'horizon temporel est entravé, pose un problème de limitation dans l'orientation de l'action, dans la possibilité d'établir des projets (Pacelli, 1997) et dans la diminution des possibles angoisses liées à la quotidienneté (Le Garrec, 2002).

Le déficit d'horizon temporel ne peut être imputé à l'ensemble de la jeunesse et constituer une caractéristique de celle-ci. Si le rapport au temps des jeunes diffère de celui des adultes, il n'en demeure pas moins qu'une partie de la jeunesse, et notamment celle qui expérimente un processus de

désaffiliation sociale, risque d'être amputée (ou de s'amputer) d'un horizon temporel stable et optimiste, source de soutien à la construction de soi. Une sorte de suspension temporelle peut être perçue chez un certain nombre de jeunes faisant partie de la population étudiée : « Ils donnent sans cesse l'impression d'être à contre-temps de la temporalité des adultes » (Deswaene, 2003, p. 47), laissant parfois présager d'un attrait pour l'immédiateté et d'un désintérêt pour ce qui la dépasse (Cusson, 2005).

Pourtant, si l'on devance la position utilitariste⁸⁰, qui explique la délinquance et sa persistance au travers des bénéfices immédiats, tels que les bénéfices financiers qu'elle induit, et qui postule d'un appât du gain et d'une absence d'intérêt pour l'avenir, la question du rapport au temps et de la mobilisation d'un espace-temps demeure. En effet, la compréhension des parcours de jeunes des cités françaises proposée par Thomas Sauvadet (2006), souligne la quête d'une capitalisation forte, nécessaire pour la représentation de soi qui trahit un souci pour l'avenir, une construction de soi qui doit être profitable à court et à moyen terme, pour le moins. La « rage » décrite par François Dubet (1987) souligne la réaction à une domination sans visage qui entrave l'action immédiate, autant que l'avenir et la possibilité d'y détenir une place. Ces exemples, qui pourraient être démultipliés, remettent en question l'inexistence d'une perspective d'avenir et relèvent l'angoisse susceptible de plonger les jeunes dans une immédiateté salvatrice. L'implication forte dans le présent ne serait dès lors pas un gage de désintérêt de l'avenir, mais le fruit d'une anxiété liée à un avenir obscur, voire impossible.

⁸⁰ Telle que défendue par Maurice Cusson. Cette perspective utilitariste est davantage présente dans les théories criminologiques que sociologiques.

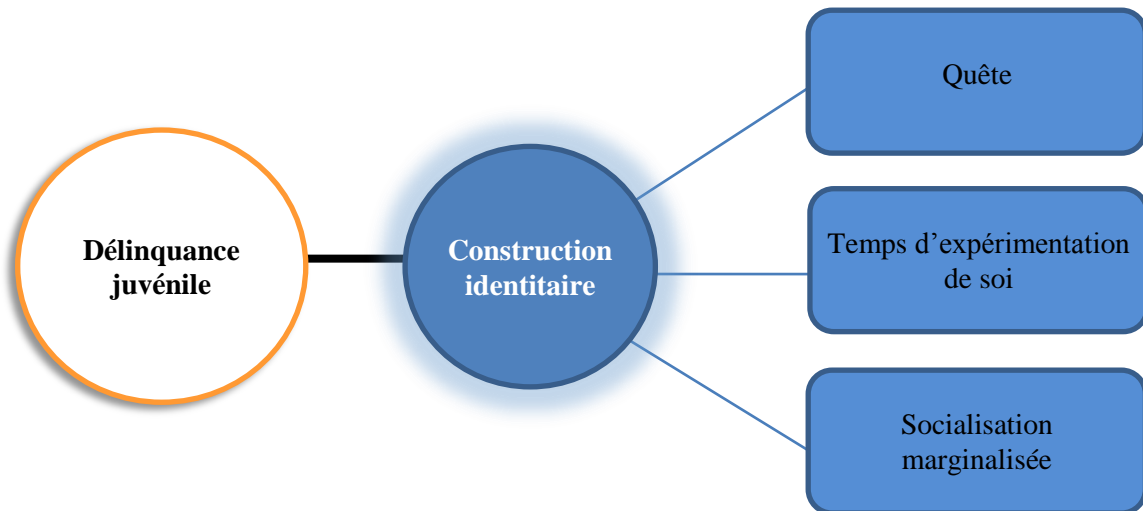


Figure 4: Pistes explicatives de la récurrence délinquante chez les jeunes, liées à la dimension de la construction identitaire

L'espace-temps au sein duquel se déroulent les pratiques délinquantes s'apparente à une marge dont les contours n'ont pas été décrits. Lorsque l'on reconnaît la jeunesse contemporaine et spécifiquement la jeunesse en difficultés sociales comme étant dans une dynamique de quête probablement multiple et complexe, la marge mérite d'être regardée par le biais de ce qu'elle apporte et de ce qu'elle permet. Quelles sont les caractéristiques de l'univers marginal des jeunes en situation de délinquance en Suisse ? Quel rapport au temps ces caractéristiques induisent-elles et finalement comment la marge, comme espace-temps propice à la construction de soi, favorise-t-elle le développement durable des délits ? La considération de la marge qui a été faite dans le cadre d'études non axées sur la délinquance juvénile, mais liées à la jeunesse en situation de marginalité, montre l'importance d'une attention portée à un espace - temps construit, mobilisé et aménagé, propice à la construction et à la réalisation de soi. Sans pouvoir dire si les jeunes en situation de délinquance mobilisent une marge dans une logique similaire aux jeunes de la rue, il s'avère néanmoins pertinent de penser et de regarder la réalité des jeunes enquêtés à partir d'un rapport au temps et d'une construction identitaire, afin de saisir les enjeux de l'un et de l'autre autant que l'implication de l'un dans l'évolution de l'autre. Cela dit, la conventionalité et la marge laissent poindre une dichotomie qui, s'il se peut qu'elle n'ait pas lieu d'être, soulève néanmoins des divergences, des perspectives différentes, susceptibles de faire naître des tensions et des affects à l'égard de l'autre univers. Que cachent ces tensions et de quelle manière contribuent-elles à faire perdurer la délinquance chez les jeunes ? Comment cette dimension individuelle prend-elle forme et quel est son impact sur la construction de son propre parcours ?

1.2.5. Délinquance et tensions

La place au sein de la société semble tenir un rôle important dans le respect des normes en vigueur. La transgression de normes est favorisée par un cumul de frustrations et de sentiments négatifs susceptibles de mener à la délinquance (Agnew, 1985; Merton, 1938). L'expérience d'incapacités, d'échecs, le non accès à l'autonomie souhaitée, l'impossibilité d'atteindre un but fixé avec des moyens légitimes (Merton, 1938), l'exposition à des stimuli négatifs et l'éloignement de stimuli positifs (Agnew, 1985) peuvent faire naître une tension donnant lieu à des émotions négatives, telles que la colère, la frustration, l'anxiété ou encore la dépression (Agnew, 1985; Blau & Blau, 1982; Cloward & Ohlin, 1960; Cohen, 1955), mais aussi à un rejet des normes sociales (Merton, 1938). L'utilisation de moyens illégitimes permet ainsi d'atteindre les buts fixés par la société, autant qu'elle permet de diminuer les tensions et les affects négatifs qui précèdent les actes délictueux. Un échec, une privation ou une provocation sont susceptibles de faire émerger un état affectif désagréable que l'individu chercherait à éliminer en mobilisant les moyens à sa disposition (Bègue, 2003). L'actualisation d'actes délinquants constitue, dans cette perspective, une voie pour faire face pour les jeunes peu dotés de stratégies de résolution de problème. Ainsi, dans un courant fonctionnaliste, la récidive peut s'expliquer par l'absence d'efficacité de ces stratégies à long terme, motivant la répétition des tentatives d'évacuation et de diminution d'une tension interne. L'actualisation de moyens illégitimes, tout en adhérant aux buts culturels de la société, renforce le refus de l'idée de sous-culture déviante, situant la délinquance comme un mode d'adaptation au sein duquel les conduites peuvent être perçues comme une innovation qui tente, de manière certes illégitime, de répondre à des buts conformistes intériorisés (Merton, 1957).

Robert Angew (1985) intègre différentes théories liées à la tension, dont Robert Merton a été le précurseur. L'auteur accorde une place importante aux affects négatifs dans l'explication du développement de la délinquance, qu'elle soit immédiate ou différée (Bègue, 2003). Pourtant, les perspectives causales peinent à rendre visible à la fois le rôle et la puissance de celles-ci dans la durabilité des parcours de délinquance. Cette opacité diminue néanmoins lorsque François Dubet (1987) approche la problématique de la chronicisation des tensions en étudiant les jeunes des banlieues de grandes villes qui font l'expérience quotidienne de ce qu'il a nommé « la galère ». Selon lui, le sentiment de frustration relevé par différents auteurs précédemment cités, mais particulièrement par Robert Merton, n'est pas aussi consistant que le concept de « rage », tel qu'il le mobilise. En effet, il soulève que considérer la délinquance comme une conduite adaptative pose le problème de la rationalité, car la délinquance ne se présente pas uniquement sous la forme de

conduites rationnelles, mais peut également s'apparenter à des « *acting out* » (*Ibid.*, p. 149)⁸¹. Cette forme d'agir ne peut s'expliquer au travers de phénomènes de tensions intérieures dues à une incapacité de mobilité sociale. La dimension de causalité apparente dans les théories fonctionnalistes qui intègrent la notion de tensions s'effrite, laissant une place intéressante à la dimension de processus au sein duquel la tension prend part. La galère apparaît dès lors comme un concept intéressant à mobiliser, car il démontre une expérience complexe, voire complète, dans la mesure où elle ne peut se réduire à un seul mécanisme explicatif.

Le processus qui explique l'expérience de la galère touchant de nombreux jeunes issus de banlieues françaises et dont certains sont qualifiés de délinquants, accorde une place importante à la désorganisation sociale, à l'exclusion et finalement à la rage. Les deux premiers éléments sont particulièrement intéressants pour saisir la récurrence, parce qu'ils sont reliés et qu'ensemble, ils permettent de prendre toute la dimension de l'immobilisme, de l'impossibilité de mouvement qu'un univers défait, rude, imprévisible et générateur d'exclusion engendre. Par un ensemble de « blocages scolaires et institutionnels » (Dubet, 1987, p. 166) qui ont comme principal impact d'amener les protagonistes à vivre exclus et sans perspective personnelle, les jeunes vivent une forme d'« aliénation », d'« intériorisation coupable et malheureuse de l'échec » (*Ibid.*) faisant de leur existence, une expérience d'adversité dont l'explication dépasse toute forme de causalité.

La désorganisation sociale et l'exclusion ne suffisent toutefois pas à expliquer la galère. Les jeunes ont en commun une dimension forte née d'un sentiment de domination qui les empêche de se penser et de se distinguer comme un acteur faisant partie du tout social. Cette dimension qu'est « la rage », résulte avant tout d'une absence de mouvement social et d'une impossibilité de donner du sens à l'expérience. Plus dense qu'une opposition à la culture dominante, la rage, et, plus en avant, la galère, permettent de penser la tension non pas au travers des formes traditionnelles de marginalité, mais en considération de la quête de sens et de la quête d'une capacité d'action dans lesquelles est inscrite la jeunesse contemporaine. Cette perspective ouvre la porte à la compréhension de la chronicité des actes de récurrence par le biais de formes complexes et existentielles d'incapacité d'action. Pourtant, le recours à « la galère » pour saisir les logiques d'action des jeunes insérés dans une dynamique de délinquance juvénile en Suisse doit être relativisé. La galère explique la réalité d'une population bien définie et ne peut être simplement transposée à l'ensemble des jeunes dits « récidivistes », indépendamment de leur contexte. En revanche, elle permet de penser la récurrence à partir de dimensions qui intègrent, de manière novatrice, différentes réalités sociales, collectives et individuelles en mettant au centre les entraves de l'action.

⁸¹ L'auteur met en italique et entre guillemets.

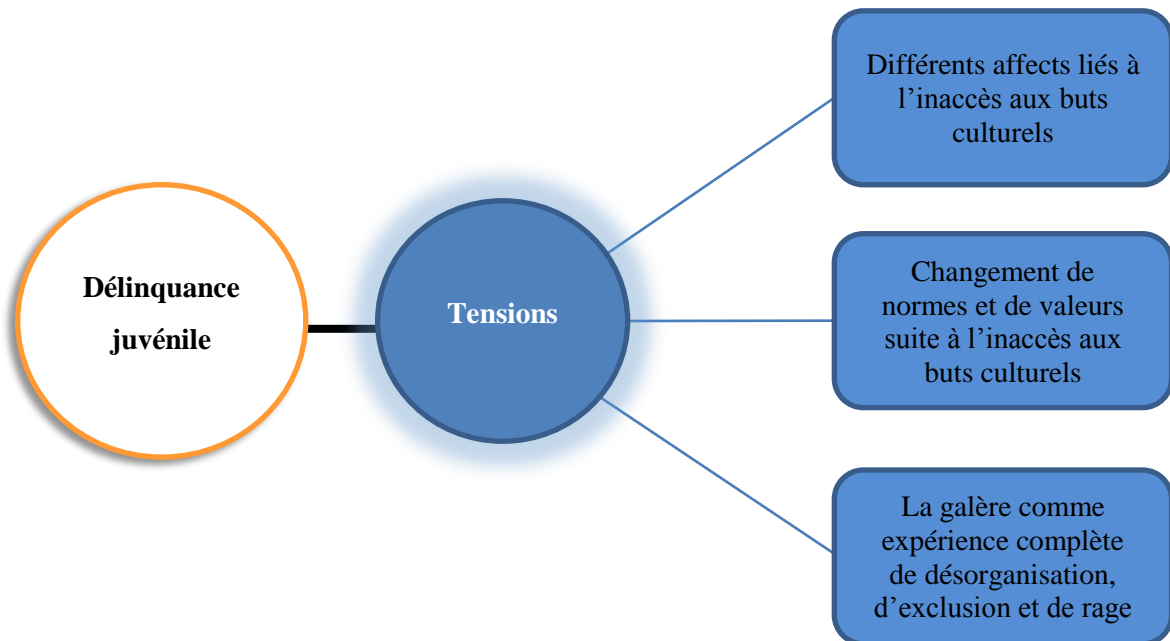


Figure 5: Pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes, liées à la dimension de la tension

La perspective qu'offre le concept de la galère et, plus précisément, l'expérience de domination qui s'y rapporte, ouvre la voie de l'expérience subjective des événements qui jalonnent les parcours de vie et leur incidence sur le vécu intime de la jeunesse. La tension comme élément explicatif des conduites délinquantes prend ici un nouveau visage, celui des multiples inadéquations, inaccessibilités et impossibilités, ainsi que de l'impact de celles-ci sur le ressenti intime de la personne. La divergence entre la manière dont l'individu est perçu et reconnu par la société et les attentes de celle-ci à son égard, induisent des tensions qui dépassent la question des buts culturels et des valeurs et de l'accès à ceux-ci, intégrant de manière plus subjective l'enjeu majeur de la place dans la société.

1.2.6. La cohabitation des perspectives

Les pistes mobilisées ne sont pas hermétiques les unes aux autres et les schémas explicatifs tendent toujours plus à intégrer divers facteurs susceptibles de rendre compte d'une réalité dont on

reconnait aujourd'hui la complexité⁸². La dimension du lien social apparaît comme un élément très prégnant et mobilisable à différents niveaux pour expliquer, non pas l'acte en tant que tel ou sa répétition, mais l'insertion dans un parcours marginalisé, où les délits tiennent une place importante. Cette dimension qui traverse de nombreuses considérations théoriques occupe, à l'instar de la construction identitaire, une place forte dans l'explication de la récidive, sans qu'il ne soit pourtant possible de dégager les enjeux précis qui s'y rapportent. Ainsi, les pistes relevées constituent, selon nous, des voies majeures dans la compréhension de la délinquance, bien que leur ordonnancement et leur pondération demeurent flous. La compréhension de la récidive délinquante chez les jeunes par le biais de facteurs isolés, ou par l'adoption d'une perspective explicative qui se réfère à une dimension unique, comporte le risque de proposer des pistes de prévention et d'intervention morcelées qui, faute d'une compréhension de la complexité du phénomène, agissent dans le vide. Dès lors, si la littérature scientifique nous offre des perspectives intéressantes et utiles pour saisir la récidive délinquante chez les jeunes, force est de constater qu'elles ne permettent pas d'identifier le nœud du problème.

Certaines pistes explicatives relèvent des déficits majeurs qui contribuent à expliquer l'émergence et le développement de conduites délinquantes. Si les déficits de liens sociaux et de socialisation sont les plus visibles, ils constituent une forme d'engrenage par l'immobilisme que peut susciter le réseau tel qu'il est construit (Goyette & Royer, 2009). Déficits de socialisation ou de lien social, enchaînement au sein d'un groupe de pairs, déficits d'engagement ou escalade dans une dynamique d'expérimentation forte et récurrente sont autant d'éléments qui mettent en évidence une cohabitation certaine entre le cumul de déficits et les propensions à l'engrenage. Si diverses études ont tour à tour mis en évidence l'un ou l'autre de ces éléments, un modèle explicatif du processus de construction de la récidive qui intègre la coprésence des déficits et de l'engrenage pour en exprimer l'incidence sur les parcours fait actuellement défaut.

Une piste d'explication, qui intègre les déficits et les engrenages auxquels sont confrontés les jeunes, se trouve néanmoins dans le concept d'incapacité d'action mis en évidence par François Dubet (1987). L'incapacité d'action, qui pourrait à tort engendrer la perception de parcours stagnants, provient d'une « crise d'un système d'action » (Dubet, 1987) qui n'est pas le résultat d'une apathie ou d'un immobilisme, mais qui s'explique au travers d'un processus dynamique de survie. Le cumul des déficits ne crée pas un simple vide, au contraire, les déficits « habitent activement les jeunes (...) au point de structurer leur parcours identitaire par des pratiques de socialisation marginalisée » (Parazelli, 2004, p. 190) qui peuvent être lues comme des engrenages qu'ils provoquent. Pourtant,

⁸² À cet égard, la théorie structurelle intégrée de Mark Colvin et John Pauly (1983) ; la théorie intégrée de Delbert Elliott, David Huizinga et Suzanne Ageton (1985) ; le modèle de développement social de Richard Catalano et David Hawkins (1996) constituent des théories intégratives qui placent la dimension de la socialisation au cœur de leur conceptualisation, tout en intégrant tour à tour des éléments liés aux tensions identitaires, aux valeurs antisociales et donc aux sous-cultures.

l'acceptation d'un modèle conceptuel qui appréhende le cumul des déficits et les engrenages forts comme des dimensions défavorisant un système d'action demande de questionner la construction de la continuité. Comment les individus parviennent-ils à poursuivre inlassablement des délits ? Comment parviennent-ils à ne pas sortir de leur dynamique malgré les multiples interventions sociales et judiciaires ? En somme, **comment restent-ils dans une dynamique de récidive délinquante ?**

Les études qui s'intéressent aux processus de continuité ou de maintien des jeunes en situation de récidive délinquante sont rares, d'autant plus lorsque l'on sort du regard spécifiquement porté sur les jeunes de cités françaises étudiés notamment par François Dubet, Thomas Sauvadet, Cécile Carra ou encore Laurent Mucchielli. Pour saisir les enjeux et les dynamiques de la récidive, nous choisissons d'élargir les investigations à d'autres situations sociales où les individus expérimentent une forme de chronicité, de maintien, de poursuite d'une dynamique douloureuse et somme toute insatisfaisante. Cette mise à distance a pour but d'offrir un regard sur d'autres problématiques dont les dynamiques pourraient présenter des similitudes, afin de mobiliser les concepts les plus appropriés pour étudier le questionnement de la récidive délinquante chez les jeunes.

1.3. La continuité malgré l'insatisfaction et l'adversité

Le terme « récidive » vient du latin *cadere* qui signifie « tomber » au sens d'une réapparition ou d'une rechute (Le Robert illustré, 2013, p. 1590). Il s'apparente à une situation de répétition qui peut se retrouver dans différentes situations sociales. En l'absence d'un modèle explicatif satisfaisant de la récidive délinquante juvénile, qui prendrait en compte l'ensemble des dimensions subjectives de la vie des individus, il apparaît nécessaire de voir en quoi les études qui abordent des phénomènes sociaux marqués par la répétition peuvent contribuer à saisir la continuité des actes délictueux à l'adolescence.

Différentes recherches liées à des phénomènes sociaux fort différents appréhendent des situations sociales qui se répètent malgré l'adversité et d'évidentes insatisfactions. Michel Parazelli (1996; 1997) approche la thématique des jeunes de la rue au travers du concept de « socialisation marginalisée ». La continuité des pratiques qui s'observent dans la rue peut s'expliquer dans une « forme de protection sociale ou de survie identitaire » que représentent les « pratiques de socialisation marginalisée » (Parazelli, 1996, p. 52). Aussi diverses et risquées puissent-elles être, ces pratiques socioculturellement marginalisées favorisent la construction de l'identité, bien qu'elles ne

soient pas instituées socialement comme telles. Une telle appréhension de la problématique sociale des jeunes de la rue explique, au-delà des pratiques spécifiques, que l'insertion dans la marge détient une fonction d'affirmation, de survie et d'émancipation. La marge n'est pas considérée comme bonne ou mauvaise en soi, mais elle apparaît comme un lieu de différenciation sociale (Parazelli, 1997) qui constitue un lieu de construction dynamique. La répétition cache une recherche de découverte et d'appropriation de soi, qui ne peut se faire qu'en restant, durablement ou non, dans la marge. Annamaria Colombo (2008) montre l'importance du concept de reconnaissance pour expliquer à la fois la continuité dans la marge et le processus de sortie. La reconnaissance peut apparaître comme ce qui est activement recherché au travers de la marge et également comme un élément du processus qui maintient dans la marge. S'il y a là une dynamique de répétition qui s'installe et une continuité évidente des pratiques, Michel Parazelli et Annamaria Colombo mettent aussi en lumière une dynamique d'insertion plus ou moins durable soulignant que les jeunes peuvent rester sans pour autant stagner.

Poursuivre une voie socialement dévalorisée et marginalisée s'explique aussi à partir d'une relation entre les ressources à disposition et les opportunités existantes. Certaines situations sociales font émerger une impossibilité d'agir et c'est ce que met en évidence Milena Chimienti (2009) en étudiant des situations de femmes migrantes travaillant dans le marché du sexe. L'auteure montre que l'enfermement tant social qu'économique vécu par la population d'enquête s'explique notamment par une « analyse de l'agencement entre les opportunités existantes (donc une analyse du contexte) et les ressources à disposition des individus qui permet de comprendre la spécificité de l'agir faible » (*Ibid.*, p. 355). L'« agir faible »⁸³ tel qu'il est conceptualisé montre qu'il procède de « ressources inutilisables » et d'une « segmentation de la société en sphères de chance inégales » (*Ibid.*, p. 354). L'auteure souligne ainsi que les ressources pour faire face sont de fait limitées et les soutiens provenant d'une intervention sociale de type associative peuvent donc au mieux stabiliser des situations jugées à risques, mais difficilement les surmonter. Dans ce sens, le contexte en tant que tel montre un visage enfermant, limitant et incapacitant. La poursuite d'une dynamique expérientielle se perçoit ici davantage comme un frein à l'action où des forces complexes sont susceptibles de conduire au maintien.

D'autres situations sociales et expérientielles expliquent le « rester » par le biais de la « théorie de l'impuissance acquise ». C'est notamment le cas de certains individus qui restent dans des relations dites « abusives », telles que les femmes victimes de violence conjugale (Mercader, Houel, & Sobota, 2004). Les auteures soulignent toutefois que cette approche théorique a été critiquée, car

⁸³ Milena Chimienti se réfère à la conceptualisation de « l'agir faible » de Marc-Henry Soulet (2003).

elle tend vers une forme de victimisation des femmes les plaçant dans une situation de passivité. En effet, l'impuissance acquise amène à penser le « rester » au travers du prisme de la stagnation et du statu quo, alors que les femmes battues sont à l'heure actuelle davantage vues comme « d'actives survivantes » (*Ibid.*, p. 98) plus que comme des victimes. C'est dans une perspective dynamique qui interroge l'action individuelle que sont questionnées les stratégies de survie ou d'échappement qui se construisent au sein d'une relation abusive. Dans cette perspective conceptuelle, des auteures telles que Lee Ann Hoff (1990), Catherine Kirkwood (1993) et Phyllis Baker (1997) parviennent à démontrer que quitter ne permet pas forcément de mettre un terme à la violence et donc à la situation sociale et expérientielle vécue par les femmes (Mercader, et al., 2004). Dans ce sens, « rester dans une situation de femme battue » ne peut pas s'apparenter à « ne pas quitter » la relation conjugale abusive⁸⁴. Rester cache autant de stratégies de survie que de tentatives de dégagement qui sont des processus hautement actifs et dynamiques.

Envisager ces situations sociales spécifiques montre que la répétition, qui se percevait de prime abord dans la continuité tend, aussi à s'appréhender par le « rester » et ce, malgré l'existence indéniable d'une dynamique forte. Le contexte incapacitant ne réduit pas à la stagnation et au statu quo, mais doit amener à questionner l'agir sur un autre mode, allant même jusqu'à penser l'existence au travers de l'impossibilité d'action, comme nous l'a souligné Milena Chimienti.

Dans les situations exposées, la répétition semble toujours cacher un processus d'évolution, même si celui-ci n'est pas toujours identifiable *a priori*. La sortie n'est pas absente ou antagoniste des processus évolutifs au travers desquels les individus restent. Mais rester peut aussi s'apparenter au fait de ne pas sortir, en d'autres termes de s'insérer durablement et peut-être définitivement dans une situation sociale et expérientielle particulière. C'est le cas notamment des usagers toxicodépendants liés aux institutions médicosociales, qui n'ont pas la perspective de s'affranchir de leur statut d'usager. Kerralie Oeuvray (2009) illustre une forme particulière de « rester » qui se construit non pas dans un processus d'évolution vers l'affranchissement, mais vers une autre manière d'être dedans. En effet, même rester dans un statut identique et anticiper ce « rester » ne revient pas à s'inscrire dans un processus de pérennisation qui s'apparenterait à la poursuite du similaire ; il s'agit plutôt « d'envisager le rester comme un enjeu de l'action » (*Ibid.*, p. 56) où tout continue, malgré tout. Dans ce sens, le « rester » est marqué par une évolution différente de celles que peuvent cacher les situations sociales des jeunes en situation de rue, des travailleuses du sexe migrantes ou des femmes battues. Sans quête forte ou démarche de survie, l'expérience sociale des usagers dépendant des institutions médicosociales montre pourtant une continuité différente, un changement de la

⁸⁴ L'un des moyens extrêmes pour se dégager d'une relation abusive peut être l'homicide conjugal (Mercader, et al., 2004).

donne. Lorsque rester revient à ne pas s'affranchir, rester cache toutefois la production d'une autre manière de faire, dans la continuité où le « temps fait son œuvre », du moins entrave le statu quo. La perspective théorique de Kerralie Ouevray nous montre que rester sans perspective de changement ne revient pas à rester immobile, malgré les apparences, et que le « rester », en soi, se construit. Si l'individu n'évolue pas vers une forme d'affranchissement de la situation actuelle, le processus de construction identitaire qui se redéfinit à plusieurs étapes de la vie (Laberge & Roy, 2003) conduit toutefois les individus vers des formes de renégociations identitaires qui s'opposent à une conception qui s'allierait au statu quo. La compréhension de la renégociation individuelle de ce statut demande des explications. Et si rester pouvait se comprendre aussi comme une manière d'éviter la sortie par le bas ? Si rester pouvait s'expliquer au travers d'une quête, celle de ne pas couler davantage ?

Deux éléments ressortent fortement de ces propos : d'une part l'incapacité d'agir ou l'agir faible qui se retrouve dans différentes situations sociales et qui constitue un point d'accrochage permettant de saisir les stratégies mises en œuvre et explicatives de la continuité. La répétition et donc la récidive s'inscrivent dans des situations multiples survenant dans un contexte d'affaiblissement de l'action, qui conduit non pas à l'annulation de l'action, mais à l'émergence de stratégies pour y faire face. L'étude de ces stratégies ouvre ainsi une porte à la compréhension de la répétition de l'action. D'autre part, les orientations des études précitées montrent que deux regards sont posés pour appréhender la répétition d'une situation sociale et expérientielle particulière. En effet, se questionner sur la continuité, sur le recommencement au travers de l'attrait et de l'appétence pour un cadre d'existence particulier et porteur d'une socialisation recherchée, diffère d'un questionnement sur le maintien dans une dynamique spécifique. Rester dans une relation abusive, rester dans des pratiques douloureuses et avilissantes ne revient pas à poursuivre son chemin et à répéter des pratiques. Rester c'est aussi rester présent malgré l'adversité, ne pas lâcher et ne pas quitter par la porte de l'autodestruction ou l'anéantissement de l'autre ; c'est faire face à l'incapacité d'action et à la vulnérabilité de son propre statut de sujet. Les études citées qui interrogent des expériences sociales marquées par la répétition malgré l'adversité et l'insatisfaction font référence à l'action non seulement au travers des pratiques, mais aussi au travers de la mobilisation de soi pour s'affranchir. Même lorsque les perspectives d'affranchissement ne sont pas à l'ordre du jour, l'agir s'inscrit dans le quotidien et est considéré comme une dimension propre au « rester ».

Au sein de la récidive se joue la capacité même d'être sujet, soit, comme l'exprime Vivianne Châtel (2003), un individu capable d'agir et de penser « de manière responsable et autonome, c'est-à-dire par soi-même et avec esprit critique » (p.16). La problématique de la capacité d'action et de son revers l'incapacité d'action, ou plus précisément l'agir en situation de vulnérabilité, apparaît au cœur des préoccupations de plusieurs auteurs pour lesquels il est évident que l'action doit être reconnue

comme pierre angulaire. En effet, cette perspective est intéressante non pour saisir les pratiques illégales répétées ou la continuité des pratiques marginales, mais pour démontrer comment l'individu tente de ne pas être que le « produit » d'une existence, mais aussi l'« initiateur » de son cheminement grâce aux actions qui sont les siennes et desquelles il est responsable⁸⁵.

La récidive délinquante chez les jeunes mérite donc d'être appréhendée dans une perspective qui considère la situation de vulnérabilité amplifiée par la remise en cause du propre statut d'individu. L'agir pourrait constituer un tel prisme puisque qu'il ne peut faire fi des moteurs de l'action, tels que sont notamment le « capital de ressources tant sociales et culturelles que psychologiques pour ne pas dire psychiques » (Châtel, 2003, p. 11). Les jeunes en situation de délinquance montrent un agir fort et violent, ancré dans un mode de faire illicite et socialement peu reconnu. Toutefois, il serait réducteur de limiter l'agir de cette population à son seul caractère visible et délictueux. Et si cet agir était une manière de faire face à une forme d'incapacité d'agir ? Si tel était le cas, comment toutefois expliquer le passage d'une forme de vulnérabilité d'action à un agir violent, illicite et socialement réprouvé ?

Conclusion : des explications insatisfaisantes

La diversité des pistes explicatives de la récidive délinquante chez les jeunes est indéniable et reflète la complexité du phénomène social étudié. Tant sa mesure que sa compréhension soulèvent à l'heure actuelle beaucoup de questions et les réponses apportées sont souvent partielles. L'un des problèmes rencontrés lors de cette recherche est notamment le fait que de nombreuses études réalisées en Amérique du Nord et en France offrent une perspective de compréhension qui ne peut pas être simplement transposée au contexte helvétique et à la population étudiée.

La récidive délinquante des mineurs est reconnue comme étant un phénomène multifactoriel ; c'est pourquoi toutes les théories et les modèles explicatifs sont intégratifs, dans le sens où ils expliquent la récidive par un enchaînement d'explications qui intègre plusieurs dimensions. La compréhension du processus à partir de la dimension du lien social et de l'engagement apporte des pistes d'exploration intéressantes (tout en englobant d'autres), dans la mesure où elles permettent de saisir la quête probable de cohérence au sein des logiques d'action. Toutefois, aussi centrales que soient les dimensions du lien social et de l'engagement, il semble difficile de ne pas les considérer en lien étroit avec l'individu et ses multiples expériences socialisantes qui constituent autant d'espaces

⁸⁵ Vivianne Châtel (2003, p. 16) reprend les termes « produit » et « initiateur » de Jürgen Habermas (1987).

de construction de soi, reflétant une image positive ou négative. La socialisation apparaît fréquemment, et à des degrés divers, dans les différents cadres explicatifs des conduites délictueuses, ce qui est le reflet de l'importance grandissante accordée aux différents domaines de la vie des individus. Le lien social, dans sa dimension la plus large, soit celle qui considérerait notamment l'engagement, la confiance, l'insertion (au sens de la participation), et la socialisation, en tant qu'espace d'expérience et d'apprentissage social, sont deux contributions majeures à la compréhension de la délinquance. Malgré cela, les pistes explicatives susceptibles de souligner le processus suivant lequel ces dimensions co-construisent la récidive en termes d'actes, mais aussi en termes de problématique individuelle et sociale, font défaut.

Que ce soit pour souligner une tendance à l'immobilisme, au statu quo, ou à une dynamique à haute cadence d'une chronicité des actes délictueux, de nombreuses pistes insistent sur certains domaines de la vie des jeunes sans forcément expliquer la place et l'existence des autres espaces. De ce fait, l'impact de la famille, de l'école, des pairs, de l'urbanisme ou encore de la société contemporaine illustrent tour à tour les conduites récidivistes. Cette focalisation placée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, décrit bien des réalités nécessaires à la compréhension de la récidive offrant un éclairage sur des éléments-clés. Toutefois, et ceci est important, les orientations de recherche, qui soulignent l'impact d'un espace de vie dans leurs explications, se placent davantage dans une logique descriptive et non compréhensive du phénomène étudié, voire dans une logique manichéenne qui chercherait une victime ou un coupable. Ces explications sont partielles, voire partiales, car si saisir l'impact de l'école, de la fratrie, de l'influence des pairs sur le processus de récidive délinquante est important, cela n'explique pas le poids ou le contrepoids des autres espaces de vie, pas plus que cela n'offre une vision des processus qui laissent (à l'école, à la famille, etc.) la possibilité d'une telle influence.

La récidive a le plus souvent été regardée sous l'angle de l'entrée dans la délinquance qui engendre une situation de persistance donnant lieu à des carrières délinquantes. L'influence des pairs, le milieu familial socioculturellement défavorisé, la désinsertion scolaire sont des exemples qui contribuent à expliquer les différentes formes de dégradation qui conduisent à la récidive. Ces explications accordent une place prépondérante aux facteurs qui ont favorisé l'entrée dans un circuit délictueux, en d'autres termes ceux qui ont conduit certains jeunes à dévier d'une voie conventionnelle⁸⁶ vers une voie socialement marginalisée. Cette conceptualisation de la problématique de la récidive permet aux études de mettre en évidence des facteurs agissant (ou non) sur les parcours et renseigne sur les éléments et contextes prédisposant à la récidive et à la

⁸⁶ Au sens de leur insertion sociale et scolaire.

persistance de ceux-ci. Une telle conceptualisation ne permet pas de saisir les enjeux au sein même de la persistance, soit ceux qui lui donnent sa force pour expliquer l'activation même du processus (au travers d'expertises, de discours, de rationalisation) et son maintien nécessaire, pour que la dynamique de délinquance se poursuive dans le temps.

La récidive peut également être appréhendée dans la non sortie. La continuité des conduites délictueuses chez les jeunes a été notamment étudiée dans les processus de désistement de la délinquance. L'émergence d'un processus de sortie, qui mettrait en évidence des conditions nécessaires au désistement, offrirait dès lors des pistes à l'appréhension du non désistement. En effet, la récidive délinquante qui est regardée sous l'angle de la continuité pose en relief la problématique de la non sortie. Ceux qui continuent les délits sont par définition d'un autre rang que ceux qui expérimentent la délinquance de manière tellement brève qu'elle pourrait sembler accidentelle. « Continuer », c'est s'insérer, s'installer, s'enliser, mais c'est aussi ne pas s'affranchir. Pourquoi ne pas s'affranchir d'une situation sociale qui mène à la désaffiliation, où se jouent de multiples disqualifications certainement douloureuses ? Pourquoi poursuivre dans une voie qui présente plus d'entraves que de supports pour être en mesure de participer au jeu social et être reconnu comme un acteur capable de se construire sa propre capacité d'action ?

Différentes études ont montré que l'affranchissement d'une situation sociale et expérientielle spécifique ne se fait pas de manière hasardeuse, pas plus qu'il ne s'explique par une bonne volonté individuelle ou une motivation personnelle. La sortie s'explique dans un processus souvent pluriel qui amène les individus à changer leur existence. Maria Caiata Zufferey (2006) met en lumière la pluralité du processus de sortie dans son étude sur les parcours de toxicodépendance, illustrant également la diversité des points d'arrivée. Le processus d'affranchissement s'apparente, selon Bertrand Bergier (2002a), davantage à un passage qu'à l'éloignement d'une pathologie sociale. L'auteur associe l'affranchissement à un passage « d'un mode de vie et d'un groupe auquel l'individu appartient mais dont la normalité ne fait pas ou plus référence pour lui à un autre mode de vie et groupe auquel l'individu n'appartient pas mais dont la normalité fait désormais référence à ses yeux étant entendu que celle-ci a pour elle la légitimité de l'ordre dominant » (p. 171). Dans tous les cas, la sortie apparaît envisageable lorsque de multiples conditions se rencontrent, touchant l'individu, mais aussi l'ensemble des acteurs et des contextes. Bertrand Bergier (*Ibid.*) illustre l'affranchissement par cinq conditions : l'inexternalité, la disposition expérientielle, le crédit de référence, la capacité intégrative de la société et la possibilité d'être acteur. Malgré la richesse explicative de cette notion, la sortie apparaît comme une dimension particulière du phénomène social dans son entier, sans pour autant permettre l'explication de la continuité dans le non affranchissement. Par ailleurs, la majorité des études qui se sont penchées sur la question des sorties

de situations d'adversité concernent l'âge adulte ou d'autres expériences sociales que celle de la récidive délinquante des mineurs. Ainsi, les conditions d'affranchissement d'un processus de récidive à l'adolescence restent passablement méconnues.

La perspective explicative de la récidive par le non affranchissement a toutefois la particularité de chercher dans « l'après » des pistes explicatives du « présent ». Ceci reste un postulat rare, car la plupart des pistes explicatives décrites dans la littérature se réfèrent au passé et cherchent dans l'avant l'explication des conduites présentes. Les déficits, les ruptures, les échecs contribuent dans ces cas précis à expliquer la sinuosité des parcours individuels. Une autre piste explicative revient à questionner la place de l'après dans la compréhension du présent⁸⁷. S'il a été démontré que les jeunes sont dans une temporalité marquée par un horizon temporel relativement opaque, un présent fort, et un passé douloureux, de nombreux auteurs acceptent toutefois l'idée centrale que les jeunes soient dans une quête active. Cette dimension de quête conduit vers une temporalité future et il semble opportun de se questionner sur « l'ailleurs libérateur » (Gauthier, 2004, p. 254) que cherchent à se construire les jeunes, pour comprendre de quelle manière cet espace-temps conditionne les actions. Dans ce sens, la compréhension de la récidive délinquante se détourne du passé et des déficits dont il regorge pour comprendre les projections futures et les entraves qu'elles peuvent susciter. Sans estimer que l'après ou les capacités de projection d'avenir expliquent la récidive, il demeure intéressant de considérer différents niveaux de temporalité dans son explication. En d'autres termes, s'il est indéniable que le passé joue un rôle dans l'activation présente des conduites, le futur ne peut être étranger à une conceptualisation de la récidive, dans la mesure où il conditionne les actions présentes. Les espaces temporels, au sein desquels peuvent se loger les fondements de la récidive, constituent donc tour à tour des espaces où se cristallisent des déficits et où se construisent des dynamiques.

L'ensemble des explications relatives au développement de la délinquance chez les jeunes fournit des éléments pertinents qui permettent d'éclairer l'une ou l'autre dimension de la récidive. Malgré l'apport théorique certain qu'offre aujourd'hui la littérature autour des conduites marginales et illicites chez les jeunes, un décalage persiste entre l'objet de recherche proposé dans le cadre de cette étude et la littérature existante.

Cet objet s'inscrit dans un contexte de transition vécu par la jeunesse et est perçu comme le résultat d'un processus qui agit à différents niveaux et qui contient des logiques d'action particulières. Au travers de la notion de processus qui est centrale dans notre approche de la récidive,

⁸⁷ François Dubet et ses collègues (2010) ont montré la pertinence de questionner « l'après » pour saisir des enjeux présents.

la question du « comment ils récidivent » supplée celle du « pourquoi ils récidivent ». Or, la littérature produite jusqu'à présent regarde la récidive comme le résultat d'une conjonction de facteurs et de contextes susceptibles d'entraver la sortie sans pour autant expliquer les logiques d'action propres à l'ancrage dans une dynamique de récidive. Les études cherchent à comprendre la récidive à partir de la répétition des délits et du contexte individuel, social et relationnel qui rendent possible cette chronicité. Ainsi posée, la problématique sociale de la récidive place souvent en son centre les délits et diverses transgressions, sans faire co-agir les différentes sphères explicatives susceptibles de permettre l'émergence des logiques d'action conduisant à la récidive. Se centrer sur les transgressions force à questionner la répétition et la continuité de celles-ci. Or, problématiser la récidive autour de la répétition et du cumul, en se demandant pourquoi certains jeunes recommencent malgré les interventions sociales et les multiples réprimandes, offre des réponses qui ne sont pas précisément liées à l'objet de recherche. Cette manière de problématiser la récidive s'inscrit dans un questionnement autour des attrait, des intérêts, de l'appétence pour la transgression ou de la satisfaction qu'offre la répétition des délits. Enfin, appréhender les logiques d'action au cœur de la récidive demande de questionner l'ancrage dans cet espace de récidive, en se demandant non pas pourquoi ils continuent mais pourquoi ils restent.

L'émergence d'un questionnement autour du « rester » amène à se tourner vers le processus d'installation qui ne s'oppose pas à la notion même de continuité, mais qui l'intègre au sein d'un probable processus d'ancrage. En d'autres termes, il s'agit de regarder le processus du « rester » dans une dynamique de récidive au sein de laquelle il n'y a pas de raison forte de ne pas continuer. Si la problématique de la récidive qui a guidé la réflexion jusqu'ici reste centrale, elle subit toutefois une forme de mise à jour. En effet, il est évident que saisir la récidive délinquante chez les jeunes demande d'interroger le processus qui amène à rester dans une dynamique de délinquance juvénile. Qu'est-ce que c'est que rester dans une dynamique spécifique ? Qu'est-ce qui fait qu'on reste et qu'est-ce que cela implique ? Bien que la préoccupation de recherche posée au départ reste inchangée, les délits occupent une position secondaire dans l'appréhension du phénomène de la récidive, car l'acte en soi n'explique pas la récidive elle-même. Le postulat qui se dégage du présent cadre théorique nous conduit à déplacer le regard de la récidive délinquante vers la problématique du « rester » dans une dynamique de récidive délinquante. De plus, de « pourquoi ils restent », l'appréhension d'un processus et des logiques d'action demande de se tourner vers le « comment ils restent ».

L'interpellation de situations d'adversité et d'insatisfaction vécues par d'autres populations a notamment mis en évidence la dimension de l'agir en situation de vulnérabilité, tout en offrant deux versants importants, celui d'une quête de soi au travers de l'adversité et celui d'une dynamique de

survie qui demande expertise et compétences. Des formes multiples de « rester » émergent ainsi. En réorientant le regard vers le « rester » tout en maintenant la problématique de la récidive délinquante chez les jeunes, il devient nécessaire de conceptualiser le « rester » à des fins d'analyse des parcours dynamiques qui se construisent autour d'une problématique commune. Notre regard se déplace vers la problématique du « rester » dans une dynamique à fort risques de désinsertion sociale et professionnelle et où les délits occupent une place suffisamment grande pour entraver, d'une part, l'évolution individuelle et sociale des jeunes et, d'autre part, la stabilité et la cohésion de la société dans son ensemble. Ainsi, le prochain chapitre cherchera à dégager les pistes théoriques et conceptuelles susceptibles de soutenir notre démarche de questionnement et d'analyse des parcours de récidive délinquante.

CHAPITRE 2 : D'UN CONCEPT MULTIFORME À L'ESSAI D'UNE PROBLÉMATISATION

La construction personnelle d'un parcours biographique pourrait laisser penser que les individus tracent leur route en fonction d'éléments subjectifs et profondément personnels, tels que la motivation, les choix ou encore la volonté. Or, si ces éléments structurent l'action, il n'éclairent pas le contexte dans lequel se construit une image de soi gratifiante, un sentiment de « sécurité ontologique » (Giddens, 1987), ainsi que les possibilités de valorisation et de « validation sociale » (Caiata Zufferey, 2006, p. 59). En effet, de tels éléments profondément intrinsèques à l'individu ne rendent pas compte des spécificités de la société contemporaine qui impose un modèle socioculturel nouveau et avec lequel les individus doivent constamment négocier, pas plus qu'ils ne considèrent la répétition d'un rapport social fragilisant, soit autant de dimensions qui définissent la marge de manœuvre des individus et permettent de saisir les logiques d'action mises en place.

La construction personnelle d'un parcours de récidive délinquante ne peut donc pas se regarder et se comprendre par la réification d'un individu tout puissant et imperméable aux influences de la société dans laquelle il évolue, pas plus qu'elle ne peut se saisir au moyen de théories sociologiques visant à imputer au milieu la responsabilité d'un parcours par l'absence de socialisation et de régulation. La récidive délinquante chez les jeunes ne se comprend pas non plus par le résultat d'une stigmatisation ou d'une absence de place dans l'environnement professionnel, qui amèneraient certains jeunes à s'insérer dans une dynamique par fatalité, par ennui ou par manque de moyens socioéconomiques. Annamaria Colombo (2010) s'appuie en effet sur les propos d'Axel Honneth (2000) pour montrer que le prisme socioéconomique est limité pour appréhender à lui seul « la dimension identitaire de l'injustice telle qu'elle est de plus en plus vécue par les individus dans nos sociétés contemporaines » (para 6). Ainsi, la récidive mérite d'être avant tout appréhendée au sein d'un processus qui amène certains individus à « rester » dans une situation sociale et expérientielle commune. En somme, cela revient à se demander, **par quel processus ou par quelles logiques d'action certains jeunes restent dans une dynamique de délinquance.**

Le processus du « rester » ne peut s'opposer à l'idée de changement ou d'évolution. Il doit au contraire questionner les tensions sous-jacentes pour saisir les perspectives de changement et d'individuation au travers même du « rester ». Cela demande de considérer les parcours biographiques en percevant les individus comme des acteurs sociaux sans les réduire à des déterminations biographiques et / ou externes à l'individu lui-même. Mais comment rendre compte du « rester » ? Comment identifier les mécanismes sous-jacents qui font du « rester » un espace de

mouvement, voire de construction ? Comment rendre compte d'une dynamique qui produit le « rester » ? Il convient donc de se demander comment penser le « rester » de manière à en éclairer toutes les facettes.

Les dynamiques de récidive impliquées dans le « rester » doivent faire appel à des instruments conceptuels spécifiques. Si diverses populations restent dans une situation sociale particulière, il n'est toutefois pas possible de transposer la réalité d'une catégorie de personnes à une autre. Pourtant, quelle que soit la situation sociale, rester n'a rien d'anodin. Comme le dit Kerralie Oeuvray (2009), « le rester » est ici utilisé en tant que verbe (définissant l'activité du jeune qui l'amène à poursuivre une dynamique et un rapport social qui maintiennent) et substantif (phénomène à la fois relationnel, temporel, contextuel et individuel). Dans ce sens et malgré l'« entorse linguistique », le « rester » doit être perçu comme un « concept-en-élaboration » et envisagé « comme un enjeu de l'action en comparaison, notamment avec un phénomène formulé en termes de statu quo, de pérennité, voire de chronicisation des rapports » (*Ibid.*, p. 56)⁸⁸. Si en étudiant les personnes dépendantes des institutions médicosociales, Kerralie Oeuvray parvient à nous montrer que rester change la donne et produit ainsi de la différence, il est nécessaire de considérer que les jeunes en situation de récidive délinquante restent en poursuivant une route illicite. Le rester des jeunes enquêtés est rendu possible par la persistance d'actes délictueux, la poursuite d'une dynamique spécifique au travers de laquelle les jeunes évoluent significativement. Rester, c'est donc changer, évoluer, non pas parce que le temps passe, mais parce que les actions mènent au changement.

Dans une telle dynamique perceptive, il est nécessaire de se garder d'opposer le rester à la sortie, en considérant la dynamique évolutive comme un processus d'éloignement ou de sortie. Au contraire, il s'agit de considérer le rester dynamique et de le percevoir comme un espace à part entière. Problématiser le rester présente deux difficultés majeurs. D'une part, il convient d'envisager la diversité des expériences du rester, c'est-à-dire les divers possibles du rester. D'autre part, la tendance à apparenter une telle dynamique au statu quo et à l'absence d'évolution est un écueil à surmonter. Le point de départ pour appréhender ce concept multiforme et tenter une forme de problématisation consiste donc à comprendre les enjeux et les contingences du rester, c'est-à-dire comment le rester est rendu possible, ainsi que ses implications pour l'individu et sa construction biographique. Outre un enjeu scientifique majeur, ces questionnements s'imposent pour asseoir l'idée que le rester constitue le concept scientifique adéquat et pertinent pour saisir la récidive délinquante.

⁸⁸ Cette explication linguistique de la formulation du terme « rester » et du sens que nous lui donnons, nous permet de l'utiliser comme un substantif et dorénavant sans guillemets.

Divers outils théoriques seront mobilisés dans le but d'appréhender le concept par les éléments qui le traversent et d'en démontrer la pertinence pour questionner la récidive délinquante des mineurs. Tout d'abord, nous allons questionner les liens sociaux qui imprègnent le rester au travers de l'intégration et de l'appartenance à un groupe social particulier. Il s'agira ensuite d'interroger l'agir et ses stratégies au sein du rester. Finalement, nous ne pouvons appréhender le rester sans considérer la temporalité inhérente aux parcours et les conflits qui s'y rapportent, et ce, d'autant plus lorsque l'étude porte sur la jeunesse, soit un espace de transition.

2.1. Les liens sociaux au sein du rester

Le rester est traversé par des liens sociaux qui se créent, se maintiennent et se transforment pour asseoir son expression. Ils imprègnent l'individu, mais aussi l'espace même du rester sans pour autant se réduire à des liens d'attachement ou des relations sociales. Les individus qui restent dans une situation sociale particulière sont traversés par des liens sociaux qui auront un impact sur la manière dont ils sont intégrés dans un groupe ou un espace particulier. S'intéresser aux liens sociaux qui traversent le rester permet d'appréhender l'espace du rester comme un lieu habité et dynamique, empreint de contingences et d'enjeux, tant au niveau de l'insertion individuelle et sociale⁸⁹ qu'au niveau du sentiment d'existence.

2.1.1. L'intégration et l'appartenance

Rester oui, mais où ? Si rester est envisageable, c'est parce qu'il y a des espaces et des situations au sein desquels il est possible de rester et où il y a du sens à rester. Rester implique donc une forme d'intégration au sein d'un groupe ou d'une sphère sociale, ainsi qu'une appartenance physique ou symbolique à celle-ci. Quelles que soient leurs formes, l'intégration et l'appartenance sociale nous questionnent quant à leur incidence et leur rôle pour que le rester soit possible. Comment se créent les appartenances et les intégrations sociales ? Quels sont les ressorts de celles-ci et comment les individus sont-ils tenus ou lâchés au point de rester ici ou ailleurs ? Questionner les espaces où l'on reste, c'est tenter de comprendre ce qui se forme et se déforme au sein de ces espaces et qui rend possible le rester. En somme, en intégrant les souterrains des espaces d'intégration et d'appartenance,

⁸⁹La distinction faite entre l'insertion individuelle et l'insertion sociale se situe dans l'objectivité et la subjectivité du vécu d'insertion. L'insertion sociale telle que nous l'entendons est le fait même de faire partie objectivement d'un groupe social (pairs, collègues, etc.) et d'expérimenter une reconnaissance qui en découle. Au-delà d'une appartenance au groupe, l'insertion sociale regroupe un ensemble d'éléments qui permettent à un individu d'être intégré et de fonctionner en société. L'insertion individuelle se réfère à la manière dont l'individu se sent subjectivement inséré auprès d'un groupe d'appartenance spécifique qui le relie aux autres.

nous allons tenter d'extraire les composantes fondamentales de ces dimensions pour éclairer les liens sociaux qui traversent le rester.

Les liens sociaux fournissent aux individus des prises à partir desquelles il leur sera possible de se déployer, de grandir et de se construire au sein de ce que Serge Paugam (2008) appelle le « maillage social » (p. 78). Ce maillage se construit au gré d'une quête d'autonomie qui se réalise grâce à la mise en place de « relations d'interdépendance » qui constituent des points d'appui nécessaires à une forme d'émancipation de la sphère strictement familiale (Gaudet, 2001, p. 75). Le processus de socialisation secondaire induit ce que Stéphanie Gaudet appelle une « renégociation des liens » avec les membres d'un « réseau primaire », une forme de repositionnement face à l'entourage et une inévitable « redéfinition des liens » (P. 75). La quête d'autonomie, qui concerne de près la jeunesse sans qu'il ne soit possible de la restreindre à cette catégorie de personnes, oblige la mobilisation de tierces personnes et donc de liens sociaux, autant qu'elle induit, de fait, un processus de socialisation. Loin d'une recherche d'indépendance ou d'autosuffisance où les liens sociaux prendraient une place secondaire, la quête d'autonomie soulève la nécessité du lien, tant « l'autonomie se construit à travers les liens » (*Ibid.*, p. 75). Le processus d'autonomisation se juxtapose au processus de passage à un nouveau statut qui demande de se tourner vers l'extérieur pour construire les points d'appui de cette nouvelle définition de soi. L'apprentissage de l'autonomie correspond à un processus de socialisation (*Ibid.*) qui peut être vu comme un espace d'apprentissage social et de (re)définition de soi. La création d'un espace composé de liens sociaux, de possibilités de socialisation, d'apprentissage et d'autonomie permet aux individus une variété d'expérimentations individuelles et sociales. Que ces espaces soient socialement reconnus ou non, ils s'apparentent à des lieux symboliques dans lesquels il est possible de « passer son chemin » ou de rester.

La relation apparaît comme centrale dans le processus de définition de soi. Face à soi et face aux autres, chacun mobilise des liens sociaux créant ainsi des espaces de socialisation diversifiés. La définition de soi implique l'exposition de soi, notamment par la mise en lumière, voire la réaffirmation, de ses propres valeurs qui, dans le contexte contemporain de désinstitutionnalisation, se fait, selon Stéphanie Gaudet (2001), à travers des pratiques qui engagent les individus les uns envers les autres, mais aussi « envers certaines institutions » (p. 78). Pouvoir montrer et « se » montrer qui l'on est devient une nécessité à l'heure où chacun définit sa propre expérience au travers d'une multiplicité de possibles. Les pratiques n'ont toutefois de sens qu'à partir du moment où elles trouvent un public susceptible de les percevoir et de les légitimer, mais aussi de reconnaître les valeurs qui leur sont sous-jacentes. Les autres ne sont toutefois pas que des réceptacles ou des validateurs de l'expérience ; ils constituent aussi un groupe dont l'appartenance est « productrice d'identité » et permet d'exprimer à la fois sa similitude et sa singularité (Le Garrec, 2002, p. 24).

Ainsi, l'espace du rester n'a de sens que parce qu'il est occupé par autrui et parce que l'interaction rend possible tant l'expérience sociale et collective que l'expérience de soi.

Cette dynamique de réorganisation et de renégociation des liens laisse transparaître une juxtaposition des espaces d'appartenance, voire une fluctuation des degrés d'intégration. Ce flottement qui touche les différents univers sociaux en (dé)construction montre que, quels que soient les liens sociaux qu'un individu ait tissés avec son entourage et le groupe social auquel il appartient objectivement, il peut, d'une part, s'en distancer et, d'autre part, se conformer à des valeurs qui ne sont pas celles de son « groupe d'appartenance » (Merton, 1997, p. 206). La notion de groupe est ici importante pour montrer non pas une forme clanique et visible de regroupement, mais l'appartenance à un espace social qui dépasse l'objectivité des individus en présence et des liens visibles. La possible discordance entre l'appartenance objective et l'inscription subjective au groupe est relevée par Robert Merton (*Ibid.*) qui distingue les groupes d'appartenance et de référence. Cette différenciation offre un volume non négligeable à la notion d'espace et de socialisation. En effet, quelles que soient la situation des individus et la dynamique dans laquelle ils se trouvent, l'auteur nous montre que les individus peuvent se trouver dans un groupe d'appartenance, dans un groupe de référence, c'est-à-dire un groupe vers lequel l'individu cherche à se hisser, voire, selon nous, à être à cheval entre les deux. Dès lors, les différents espaces d'existence, de représentation de soi, en somme les différents « mondes sociaux » (Lahire, 1998), ne sont pas clairement définis et distincts les uns des autres et méritent d'être regardés au travers de ce qu'ils apportent et des liens qu'ils engagent. Dans ce sens, les pratiques dont parle Stéphanie Gaudet qui traduisent des valeurs et qui sont susceptibles d'engager l'individu face aux autres et aux institutions, peuvent enrôler cet individu dans son groupe d'appartenance ou dans un groupe de référence, démontrant ainsi la multiplicité et la complexité des univers sociaux.

Tenir compte de la subjectivité, de la subtilité et de la logique des socialisations et des conditions de vie actuelles est essentiel pour saisir la complexité de l'action (Lahire, 1998). L'auteur soutient que si les différents mondes sociaux auxquels participent les individus représentent des espaces de socialisation hétérogènes, ceux-ci peuvent également être contradictoires. Avant cela, les travaux de George Herbert Mead (1963), et dans leur continuité ceux d'Anselm Strauss (1993), montrent la pluralité des mondes sociaux dans lesquels les individus peuvent conjointement s'inscrire et les possibles conflits que cela peut engendrer⁹⁰. Cette contradiction et ces conflits peuvent venir du fait que les différents mondes sociaux avec lesquels les individus jonglent sont disparates, mais aussi par

⁹⁰ Bernard Lahire (1998) présente la pluralité des mondes sociaux en axant son propos sur l'hétérogénéité des groupes que côtoient les individus au cours de leur existence et ce, dès la plus tendre enfance. Quel que soit le degré d'appartenance et d'affiliation à un univers social, il nous dit que « ces groupes (...) constituent les cadres sociaux de notre mémoire » (p. 36).

le fait que l'individu peut aspirer à intégrer un espace social (sans pour autant y appartenir) et se tenir dans une posture de « conformisme anticipateur » (Merton, 1997, p. 224). Cette posture permet l'insertion réelle ou imaginaire dans un groupe recherché. Dans ce sens, le processus de socialisation s'agrandit en considérant que les individus sont aussi susceptibles d'être dans « un temps de préparation » qui s'apparente à une « socialisation anticipatrice » (*Ibid.*, p.227) vécue de façon partiellement inconsciente. L'intérêt de considérer ici les propos de Robert Merton réside dans la mise en exergue des différents temps de socialisation, voire des socialisations « cachées ». En effet, les socialisations reflètent non seulement l'inscription sociale et relationnelle des individus, mais aussi, et surtout, leur posture au sein de leur environnement, soit la dimension plus subjective de leur appartenance et de leur intégration à un espace social. À ce propos, Bernard Lahire (1998) souligne la possibilité pour les individus d'avoir différents positionnements dans un groupe social⁹¹, ce qui reflète, à notre sens, un degré variable d'intégration et un sentiment d'appartenance qui pourraient ne pas correspondre à l'intégration visible. À titre d'exemple, et en mobilisant le concept de « socialisation anticipatrice », certains individus pourraient, en apparence, être relativement bien intégrés dans un univers professionnel, tout en étant, intimement, dans un temps de préparation susceptible de les conduire vers un univers nouveau, qui constitue déjà une référence depuis un certain temps. Ce temps de préparation logiquement accompagné d'une modification du sentiment d'appartenance induit des changements au niveau du positionnement de soi dans les différents univers sociaux. L'exemple du professionnel qui tacitement change le cours des choses n'a pas pour but d'analyser la bifurcation⁹², mais de démontrer que la prise en compte des espaces de socialisation qui habitent le rester demande de sortir de l'apparence pour se préoccuper de celle qui lie l'individu à ses mondes sociaux. Ce fil qui lie l'individu aux différents espaces qu'il fait siens ou, au contraire, qui se distend à mesure que l'individu s'engage ou se désengage, s'avère essentiel à questionner pour saisir les conditions qui rendent possible le rester.

L'hétérogénéité des mondes sociaux soulève l'hétérogénéité des liens sociaux et des engagements individuels qui les rendent possibles. Saisir les engagements, c'est donc saisir de plus près le sens et la force des liens. Nous avons vu que, pour Howard Becker, l'individu crée des paris subsidiaires qui le lient de, diverses manières, et l'impliquent dans un système d'action qui se doit d'être cohérent. Ces paris subsidiaires peuvent dès lors être étroitement liés au groupe d'appartenance ou à un groupe de référence, ce qui engendre une installation différente dans les mondes sociaux qui composent les réalités de chacun. L'individu peut dès lors impliquer dans l'équation de son parcours d'autres individus et se lier ainsi à un espace plutôt qu'à un autre, en s'engageant dans une ligne d'action qu'il devra maintenir cohérente. Or, il peut aussi (et c'est particulièrement intéressant) éviter

⁹¹ Comme celui de consommateur, d'amateur, de spectateur, ou encore de producteur ou de professionnel.

⁹² La notion de bifurcation fera l'objet d'une réflexion au cours du sous-chapitre abordant la question des temporalités.

de se lier, voire déjouer certains engagements qui engendreraient des tensions et des conflits. S'il se crée des liens sociaux qui contribuent à expliquer l'intégration sociale et l'appartenance de chacun à certains univers, il se construit conjointement, au fur et à mesure des parcours biographiques, des engagements qui lient l'individu à d'autres individus et plus largement à un groupe social plutôt qu'à un autre. En suivant cette logique qui reflète la mobilité sociale contemporaine⁹³, les individus qui restent dans un espace social particulier peuvent être en processus d'insertion forte dans ce groupe social, par le biais d'un conformisme à l'égard des normes et des valeurs du groupe, ou alors être en processus de désinsertion de ce groupe en cherchant à se hisser, pas à pas, dans un autre espace social. Ils peuvent aussi utiliser un certain contexte à des fins de socialisation et d'autonomisation et c'est la compréhension du processus individuel plus que du contexte qui permettra d'appréhender l'insertion et donc le rester.

Michel Parazelli (1997) montre que certains contextes, et en l'occurrence la marge, peuvent constituer des espaces de socialisation selon la façon dont l'individu s'y inscrit. La marge, qui offre à certains jeunes une possibilité de « socialisation marginalisée », est apparentée à un espace au sein duquel l'individu se construit, s'expérimente au gré des liens sociaux et des engagements qui s'y créent et ne peut se réduire à un refuge qui aurait pour seule vertu l'éloignement de la conventionalité. Le sens que l'individu donne aux espaces sociaux dans lesquels il s'insère devient dès lors d'une importance capitale, dans la mesure où il permet de saisir les fonctions de cet espace et l'utilité de ce qu'il cherche à y créer. Dans ce sens, analyser le rester demande de comprendre à la fois l'intégration et l'appartenance d'un individu à un groupe social, mais aussi le processus d'inscription sociale, relationnelle et symbolique vers lequel il tend pour saisir l'intensité du rester.

La constellation individuelle permettant de saisir le rester se doit de considérer à la fois l'hétérogénéité des espaces de socialisation, les liens sociaux qui se font et se défont, et les engagements individuels, en tenant compte des processus anticipatoires dans lesquels les individus se socialisent (ou cherchent à se socialiser). Ces derniers conditionnent l'intégration et l'appartenance à un espace social au sein duquel se vit une situation sociale et expérientielle particulière. Liens sociaux, engagements et socialisations forment ainsi une triade conceptuelle qui permet d'approcher l'espace du rester et les constructions individuelles et sociales qui s'y forment. En ce sens, la triade nous montre que l'individu qui reste ne peut s'apparenter à « un atome solitaire face à un bloc lisse qui serait la société » (Bidart & Longo, 2010, p. 116), mais à un être capable de créer et de dynamiser son propre espace social et relationnel.

⁹³ Robert Merton (1997) nous montre que le fait de se hisser vers un groupe auquel l'individu n'appartient pas est possible dans une structure sociale qui laisse une place à la mobilité.

Au-delà de ce qui se crée au sein de l'espace où l'on reste, arrêtons-nous sur ce qui s'y vit. Qu'apporte un espace dans lequel on reste ? Qu'est-ce qui se vit et qu'est-ce qui est recherché au point de s'installer dans cet espace ? Nous avons vu que se construisent des temps forts de socialisation et d'autonomisation, des expériences individuelles et collectives qui contribuent à la négociation et à la définition de soi et des liens aux autres. Cependant, l'espace social constitue aussi un endroit de participation active et collective qui rend cet espace vivant. Les relations sociales qui se tissent permettent aux individus d'exercer des rôles sociaux⁹⁴ plus ou moins variés selon la qualité et la nature des relations entretenues. Il est reconnu par ailleurs qu'au cours de l'enfance, le réseau social et affectif dans lequel évolue le jeune s'agrandit et que d'autres espaces et individus participent à la construction stable de sa personne, l'amenant à jouer des rôles diversifiés (Mallet, et al., 2003). Or la qualité et la variété des rôles sociaux dépendent du contexte de vie et des relations sociales qui s'en dégagent et il existe donc une grande différence interindividuelle dans l'expérimentation de ces rôles. Pourtant, ces derniers agissent comme des principes directeurs en imposant un cadre souvent précis et permettent à l'individu de s'exercer dans différents registres. Par les rôles sociaux qu'ils exercent, les individus se confrontent aux attentes qui s'y rapportent, aux exigences sociales et à la nécessité d'une cohérence entre le rôle qui leur est attribué et les actions menées. Dans ce sens, les rôles sociaux constituent en eux-mêmes des espaces de participation où l'individu a l'opportunité de se montrer actif et de s'expérimenter dans un cadre donné. À l'instar de l'ensemble des espaces sociaux, celui dans lequel l'individu reste offre l'opportunité de jouer des rôles, non pas au sens d'un divertissement, mais comme une création interactive. Rester se fait donc dans un espace qui offre la possibilité d'une participation active à la co-construction ou au maintien des relations engagées ; qui permet de s'exercer dans des registres variés et de se construire ainsi un bagage d'expériences.

Le bagage dont les individus disposent est exprimé par de nombreux auteurs qui mobilisent des concepts différents. Le réseau de relations, que les individus tissent et entretiennent au sein d'un groupe apporte, pour Pierre Bourdieu (1980), un « capital social » qu'il définit comme « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un *réseau durable de relations* plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance, ou, en d'autres termes, à *l'appartenance à un groupe*, comme ensemble d'agents qui ne sont pas seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par l'observateur, par les autres ou par eux-mêmes), mais sont aussi unis par des *liaisons* permanentes et utiles » (p. 2). Le concept de capital social entendu par Pierre Bourdieu met en évidence le bagage de chacun au travers des ressources qu'apporte (ou peut apporter) l'appartenance à des « mondes sociaux » (pour reprendre le terme

⁹⁴Les rôles sont « des comportements appris par l'individu sur la base de ses statuts actuels ou futurs. Ils correspondent à une attente sociale à laquelle l'individu doit se conformer pour valider sa présence dans le statut considéré » (Durand & Weil, 1999, p. 115). Les auteurs citent Ralph Linton qui définit le terme de rôle comme « l'ensemble des modèles culturels associés à un statut donné » (1967, p. 71).

utilisé par Bernard Lahire). La diversité du réseau social mobilisable, qui offre, nous l'avons vu, une variété de rôles sociaux, donne aussi accès à un capital social dont le volume dépend justement des liaisons que chacun a créées et maintenues dans son univers social. L'auteur ajoute que ce capital dépend également « du volume du capital (économique, culturel ou symbolique) possédé en propre par chacun de ceux auxquels il est lié » (*Ibid.*). En considérant le bagage avec lequel certains individus restent dans des situations sociales et expérientielles particulières, Pierre Bourdieu attire l'attention sur deux aspects. D'une part, le bagage est composé d'un capital social qui ne peut se réduire au capital économique, culturel ou symbolique ; d'autre part, ce capital social est partiellement dépendant du capital culturel et économique de l'individu, car ces derniers offrent la reconnaissance et l'assurance d'une certaine homogénéité que Pierre Bourdieu nomme « objective »⁹⁵ dans le groupe.

Les liens sociaux qui se créent dans un espace social particulier sont donc producteurs de rôles sociaux, mais aussi de ressources. Ces dernières s'apparentent à des profits réels ou potentiels qui n'existent que grâce à un entretien nécessaire « pour produire et reproduire des liaisons durables utiles, propres à procurer des profits matériels ou symboliques » (Bourdieu, 1980, p. 2). En d'autres termes, le réseau, qui lie les individus les uns aux autres dans un espace où l'on reste, peut se créer par le biais de « stratégies d'investissement social » (*Ibid.*), ce qui donne d'ailleurs du corps à la notion de construction de l'espace où l'on reste. Les réseaux sociaux, qui sont le fruit de stratégies, peuvent être définis comme « une source importante de ressources diversifiées pour l'individu » et sont dès lors largement considérés dans les études relatives aux problématiques sociales et plus particulièrement à celles qui s'intéressent à l'isolement (Charbonneau & Turcotte, 2005, p. 173). En effet, bien que les relations lient les individus entre eux, il est nécessaire de les considérer comme étant toutefois de nature, d'intensité, de qualité et de fonctions différentes et susceptibles de générer des ressources de nature également différente (*Ibid.*). De ce fait, les constellations sociales et individuelles de chacun sont liées et les ressources constituent le contenu fort du bagage avec lequel les individus font l'expérience d'un univers social particulier, mais surtout avec lequel ils font face aux événements s'y déroulant.

Si les individus font appel à des ressources variées et fortement influencées par leur contexte existentiel, le contexte lui-même conditionne les parcours de vie des individus, qui sont construits à partir des stratégies et des options, elles-mêmes orientées par les ressources disponibles et accessibles (Charbonneau & Turcotte, 2005). Saisir le concept de ressources pour appréhender le rester dans un parcours spécifique pose le problème de l'opérationnalisation de ce concept qui regroupe une

⁹⁵ L'auteur met les guillemets.

multitude d'éléments se référant à l'individu et à l'environnement. Richard Lazarus et Susan Folkman (1984) identifient des ressources internes (ressources individuelles telles que les habiletés sociales, la santé) ou externes (ressources environnementales telles que les supports sociaux, les ressources matérielles) à l'individu. Selon Nan Lin (1995), les ressources peuvent être acquises ou héritées, mais peuvent surtout être catégorisées comme ressources personnelles ou sociales. Dans cette conception sociologique, les ressources sont définies comme « des biens dont la valeur est déterminée socialement et dont la possession permet à l'individu de survivre ou de préserver des acquis » (*Ibid.*, p. 687). La théorie des ressources sociales dont parle Nan Lin postule que la valeur des biens dont il est question est définie socialement et que dans la majorité des sociétés, ces biens sont liés au statut, au pouvoir et à la richesse. Dans ce sens, la théorie des ressources sociales s'intéresse aux actions visant à « conserver ou acquérir de telles ressources » (*Ibid.*). L'auteure démontre également que si les ressources personnelles s'additionnent, le cumul des ressources sociales a un effet exponentiel au fur et à mesure que se développe le réseau social.

La notion de réseau social est particulièrement opérationnelle lorsqu'il s'agit de s'intéresser aux situations de vulnérabilité et de marginalité. Éloignée d'un jugement social sur la valeur d'un lien et des ressources (ou de l'absence de ressources) que ce dernier suscite, la démarche qui mobilise le réseau social doit permettre de saisir les forces qui émanent des constellations sociales et individuelles et qui portent ou entravent les individus au cœur de leur histoire biographique. Comparativement à la notion de ressources, celle de support social semble plus à même de mettre en évidence les éléments porteurs ou entravant d'un parcours biographique. Pour soulever ce qui se vit dans le rester, et non pas ce qu'il y a objectivement, le concept de support social permet de mettre le doigt sur les éléments qui sont des points d'appui non seulement existants, mais surtout perçus comme tels.

La notion de support ouvre une voie opérationnelle pour appréhender les réseaux sociaux au-delà des relations sociales interindividuelles. Les liens sociaux dépassent les connexions objectives entre les individus et méritent d'intégrer les structures sociales, les influences sociales, les sentiments de protection et de confiance que l'individu éprouve et qui, selon la perception de ce dernier, apparaîtront comme des supports ou des déficits de support à son action. À cet égard, Danilo Martuccelli (2002) souligne que « comprendre les divers soutiens en termes de supports consiste à les envisager dans leur signification personnelle, en tenant compte à la fois de leur régularité (ou pas) et de leur qualité » (p. 76). En effet, en considérant le rester comme un espace dynamique, il est nécessaire de s'intéresser à ce que cet espace offre non pas uniquement en termes de liens ou de ressources potentielles, mais aussi et surtout en termes de ressort de l'action.

L'espace du rester présente aux individus un lieu d'expérimentation des rôles sociaux en lien direct avec le réseau social qu'ils tissent et le capital social que cela procure. Le concept de capital social est repris par différents auteurs⁹⁶ et est sujet à de nombreuses critiques, dont Milena Chimienti (2009) fait une brève et intéressante synthèse. Tant James Coleman que Pierre Bourdieu placent les ressources au centre de leur conceptualisation du capital social et les considèrent comme utilitaires pour faciliter l'aboutissement des actions entreprises. Le capital social, tel qu'entendu par les auteurs, va au-delà des ressources relatives aux réseaux relationnels et considère également d'autres types de relations. Dans sa considération du capital social, James Coleman prend en compte tous les éléments relatifs à l'environnement social des individus qui sont susceptibles d'engendrer des revenus. Les liens sociaux au cœur du capital social de James Coleman peuvent correspondre aux liens de confiance dans la réciprocité entre les attentes et les obligations, ou des liens sociaux contractuels qui à la fois contraignent et habilitent les individus (*Ibid.*). Les propriétés institutionnelles de cette conception du capital social amènent des éléments intéressants dans le cas d'une population qui fait de nombreuses expériences d'institutionnalisation. Elles obligent toutefois à une prise de distance dans la mesure où cette conceptualisation ne permet pas d'appréhender les forces de soutien, soit les supports expérimentés sur le plan individuel et au sein d'un espace social où l'on reste.

Pour Pierre Bourdieu, le capital social est une propriété collective, et non individuelle, que les actions individuelles permettent néanmoins d'entretenir. Dans ce sens, l'appartenance à un groupe ou à une organisation permet aux individus de tirer profit du capital social, par le biais de cette appartenance. Cette propriété du capital social de Pierre Bourdieu demande de nous en distancer, car appréhender le rester ne revient pas à appréhender un groupe social défini. Bien que la notion de groupe soit fréquemment mentionnée dans ce travail, elle se rapporte plus à un espace social passablement ouvert où se créent et se vivent des expériences, qu'à un groupe défini comme tel par les individus y appartenant. Malgré cette distanciation, la conceptualisation bourdieusienne, qui considère le capital social comme une force, est celle qui se rapproche le plus de l'orientation visant à considérer les supports sociaux qui permettent le rester dynamique et agissent comme possible renforcement de l'appartenance à un groupe et à un espace social.

Dans une conception bourdieusienne du capital social, Thomas Sauvadet (2006) démontre avec beaucoup d'habiletés que l'accumulation des réseaux relationnels permet fortement d'asseoir ce qu'il appelle « un capital guerrier » chez les jeunes des cités. L'auteur présente le processus de formation de ce capital propre à sa population d'enquête en identifiant les ressources qui permettent à certains d'occuper la place de leader, grâce à la création et à l'entretien de dimensions propres non seulement

⁹⁶ Les principaux auteurs à conceptualiser cette notion sont Pierre Bourdieu (1980, 1984), James Coleman (1988, 1990) et Robert Putnam (1995).

au capital social, mais aussi et notamment au capital physique et symbolique. La thèse du capital guerrier souligne le travail relationnel, physique et stratégique nécessaire non seulement pour intégrer et appartenir à un groupe ou à un espace social plus ou moins défini, mais aussi pour s'en sortir en son sein, soit pour y vivre de la manière la plus productrice et bénéfique possible. Au travers de cette analyse des ressources dont bénéficient les leaders des cités pour maintenir leur position et « occuper le devant de la scène » (Ibid., p. 187), Thomas Sauvadet souligne le statut activement recherché, les moyens nécessaires pour y accéder et les ressources qu'il procure. Il fait apparaître une dimension de stockage⁹⁷ qui vise à cumuler les éléments et expériences nécessaires pour gonfler le bagage initial dont chacun est doté et permettre une intégration durable et non uniquement subie dans un espace social. Si le rester s'inscrit à partir d'un bagage construit avant l'intégration forte dans l'espace social étudié, il est susceptible de se consolider, comme le montre Thomas Sauvadet, au travers d'un processus de stockage construit individuellement et permettant d'accéder à un statut au sein du rester et à la reconnaissance de ce dernier.

Le stock comprend notamment ce que Bernard Lahire (1998) nomme des « dispositions » (p. 63), soit les attitudes, schèmes d'action et compétences qui permettent aux individus d'exercer le rôle attendu dans un contexte particulier. Les dispositions constituent des supports à l'action permettant à chacun de s'insérer dans une dynamique biographique que le cadre de référence souhaite et valorise. Le stock comprend ainsi une dimension tant pratique que symbolique, qui à la fois pousse à rester mais aussi permet de rester. Ce stock semble donc constituer une forme de patrimoine rendant possible le rester. Mais vers quoi conduit ce stock ? Que permet-il effectivement d'expérimenter ? En quoi rend-il le parcours plus docile et plus sensé ? La suite du propos tentera de répondre à ces questions pour situer comment l'individu existe au sein du rester dans un espace social spécifique.

2.1.2. La reconnaissance, la valorisation et le statut

Se questionner autour de l'intégration et de l'appartenance des individus dans un contexte social et individuel particulier a permis d'approcher diverses dimensions autour des liens sociaux et plus largement des constellations sociales permettant aux individus de créer leur espace et de s'y expérimenter. Pourtant, si l'on considère que rester dans une dynamique particulière n'est pas que passivité et contrainte, mais que ce rester se construit, il convient alors de se demander quels sont les bénéfices de ces situations où pourtant l'insatisfaction et l'adversité règnent le plus souvent.

⁹⁷ Le « stock » est une métaphore largement utilisée en sociologie. Elle s'apparente à d'autres métaphores telles que celles du « réservoir » pour Henri-Louis Bergson, celle du « dépôt » pour Pierre Bourdieu ou encore celle de la « réserve d'expérience » chez Alfred Schütz (Lahire, 1998). Pour Bernard Lahire, le stock est principalement composé de « schèmes d'action » à disposition de l'individu et qui peuvent être actualisés, mobilisés à tout moment (pp. 42-43), alors que la dimension de stockage présentée ici correspond autant aux schèmes d'action qu'aux supports nécessaires à l'action.

Comment ces bénéfices potentiels permettent-ils de dépasser ou de supporter l'insatisfaction et l'adversité ? Quelles sont les conditions d'existence, c'est-à-dire quels sont les statuts que les individus détiennent dans l'espace où ils restent et quelle reconnaissance les accompagne et les lie à autrui, au sein du rester ? Pour saisir les enjeux soulevés par ces questionnements, il est nécessaire de faire un bref détour explicatif du modèle socioculturel contemporain, dans le but de saisir les particularités sociétales qui contraignent les jeunes étudiés et qui influencent la manière avec laquelle il est possible de créer et d'habiter les relations sociales.

Le modèle sociétal contemporain est marqué par un double mouvement soit, d'une part, une « modification du statut des institutions », ces dernières n'imposant plus à l'individu des normes fortes venant de l'extérieur et, d'autre part, une « recherche de l'authenticité comme principe d'affirmation identitaire des individus » (Soulet, 2005c, p. 26). Cette société, que Marc-Henry Soulet nomme « réticulaire », ne constitue pas un vide institutionnel, mais laisse place à « une nouvelle forme d'hétéronomie » (p. 26), où les conduites sont toujours jugées à partir de l'extérieur, mais en lieu et place des institutions, c'est le regard évaluateur du réseau de relation choisi qui « juge ». L'évaluation se fait à partir du regard des Autres, avec lesquels l'individu est en relation. Ce modèle socioculturel prône l'autonomie, mais aussi la responsabilité de son propre parcours qu'il s'agit de construire avec les moyens du bord en s'appuyant sur des supports personnels et sur les relations que les individus ont créés et entretenus avec autrui. C'est cet espace de jugement permanent qui est source de reconnaissance pour les individus qui se montrent capables, en agissant à partir d'eux-mêmes, de participer au jeu social (*Ibid.*). L'exigence de réalisation de soi, de se positionner comme étant un individu non seulement autonome et responsable, mais, qui plus est, capable de le devenir uniquement par soi-même implique que le statut⁹⁸ d'individu accompli n'est possible qu'au prix de la reconnaissance de ces qualités par autrui. Or, cette reconnaissance ne détient pas de durabilité forte et, en ce sens, Zygmunt Bauman (2005) montre que dans la société contemporaine « les réalisations individuelles ne peuvent se figer en biens durables car, en un instant, les atouts se changent en handicaps et les aptitudes en infirmités » (p. 7). Les stratégies d'action connues sont donc rapidement mises à mal et demandent une constante réactualisation, car il ne suffit plus de se baser sur sa propre expérience pour appréhender les événements futurs.

La précarité du contexte qui devient de moins en moins prévisible pour chacun et, plus largement, la précarité de la vie sont des caractéristiques fortes du contexte socioculturel contemporain qui engendre, selon Zygmunt Bauman, une « vie liquide » (2005, p. 7). Cette dernière

⁹⁸ Le statut est défini par Ralph Linton (1967) comme « la place qu'un individu donné occupe dans un système donné à un moment donné ». Il se différencie du concept de rôle, auquel il est souvent couplé, car il relève de la structure sociale. L'auteur définit le rôle comme « l'ensemble des modèles culturels associés à un statut donné » (p. 71).

s'apparente à la répétition de nouveaux commencements et implique que chacun doive jeter, se délester, en finir avec tout un ensemble de choses afin de permettre les multiples recommencements. L'incertitude qui caractérise le contexte individuel contemporain engendre une constante mobilité au point que Zygmunt Bauman (*Ibid.*) affirme qu'« on est obligé de courir aussi vite qu'on peut pour rester au même endroit (...) » (p. 10). Le propos de l'auteur illustre la nécessaire mobilisation de soi, la mise en mouvement qui ne vise pas à se rendre à un point précis et défini, mais plutôt à ne pas reculer, autrement dit à ne pas perdre ses acquis. Cette précarité contextuelle venant affecter chacun, certes à des degrés divers, est également relevée par Marc-Henry Soulet (2005a) qui parle d'un « contexte d'in-quiétude » qui se caractérise notamment par un déficit de lisibilité et donc de prévisibilité, rendant d'autant plus difficile le déploiement des ressources nécessaires pour faire face à une situation donnée. Ainsi, la quête d'une reconnaissance, d'un statut et d'une légitimité est d'autant plus difficile que les voies d'acquisition de ces états ne sont pas clairement définies et que les acquisitions ne sont pas durables. Dès lors, la représentation de soi face aux autres est une entreprise en constante redéfinition dont l'impact sur la solidité des liens n'est certainement pas négligeable.

Cette description succincte du modèle socioculturel dans lequel chacun est pris nous permet d'extraire des enjeux particulièrement importants lorsque l'on étudie des populations qui expérimentent un contexte de vulnérabilité, voire de désaffiliation. Le rester malgré l'insatisfaction et l'adversité dénote une condition d'existence où l'accès à la reconnaissance, à la valorisation et à un statut reconnu est aussi précaire qu'incertain. Alors que le statut d'individu accompli n'est accessible que par le biais de sa reconnaissance par autrui, les individus d'une société dite « réticulaire » doivent se doter d'un public capable de les reconnaître et de valoriser leur position, leur expérience et finalement leur existence. Or, la fragilisation des liens sociaux qu'expérimentent certains individus inscrits dans un parcours empreint d'une précarité sociale et relationnelle entrave leur marge de manœuvre pour accéder à un statut socialement reconnu et valorisé. Les espaces de valorisation et de validation sociale semblent restreints au point que les individus côtoient le risque de la dépréciation, plus que la possibilité d'une valorisation, ce sentiment d'être reconnu⁹⁹ et apprécié comme inférieur à même de créer l'angoisse de devenir des « exclus de l'intérieur » (Paugam, 2008, p. 85)¹⁰⁰.

Dans ce contexte sociétal où le statut d'individu accompli a un certain prix, on ne peut faire l'économie de se demander comment s'opère le cheminement des personnes qui n'ont pas développé les supports et entretenu les rapports sociaux minimaux pour définir leurs rôles et être en mesure ensuite de se faire reconnaître en les interprétant ; quels sont les espaces de considération de soi

⁹⁹ Au sens « d'approbation », de « valorisation ».

¹⁰⁰ L'auteur met les guillemets.

rencontrés et, « si » et « comment » le sentiment d'existence s'intensifie au sein même de ce rester. En somme, l'enjeu de la reconnaissance et, au-delà, l'enjeu du sentiment d'existence nous amène à questionner les conditions d'existence au sein du rester et la manière avec laquelle, le rester permet de répondre à ces quêtes existentielles. Dans ce sens, il convient de se demander comment chacun existe au sein du rester et par quel biais le rester pourrait représenter un moyen pour pallier un rapport social fragilisant.

Dans les lignes qui vont suivre, nous centrons notre propos autour de l'agir. Dans une société de survalorisation de l'acteur agissant à partir du pouvoir dont il s'est lui-même doté, comment les individus négocient-ils ce report (de la société) sur eux-mêmes de la responsabilité non seulement de leurs actes, mais aussi de leur propre histoire ? Comment existent ceux qui ne sont pas en mesure d'agir (au sens de participer à la production du social), lorsque l'on connaît le risque d'inexistence sociale que cela implique et que l'on sait que dans le modèle socioculturel réticulaire, le pire étant de ne pas agir et non de mal agir ?

2.2. Être et agir au sein du rester

Le rester est traversé par des actions menées par des individus qui se construisent au gré de leur parcours. Le rester doit s'analyser dans un travail d'élaboration biographique qui ne peut se résumer à rallier le camp de « l'idéologie de l'individu comme maître absolu de son histoire » ou celui du « mythe de la société totalisée produisant des personnages sociaux stéréotypés » (Caiata Zufferey, 2006, p. 59). Avant de s'intéresser aux actions qui permettent aux individus de s'inscrire parfois durablement dans un parcours particulier, il est nécessaire de saisir la manière dont les individus se construisent et se positionnent dans un contexte spatio-temporel. Il s'agit, d'une part, de considérer le travail d'élaboration identitaire inhérent à la construction biographique et, d'autre part, d'envisager les cadres d'action qui amènent les sujets à devenir acteurs de leur parcours et à s'inscrire dans un agir malgré les situations potentielles d'adversité.

2.2.1. Le positionnement identitaire

Il est reconnu que l'identité ne se construit pas une fois pour toute, qu'elle se redéfinit tout au long de la vie et que les identités portées par chaque individu sont d'ailleurs multiples (Laberge & Roy, 2003). Par les expériences variées et parfois contradictoires que chacun réalise, les individus sont amenés à occuper des positions qui ne sont pas identiques et qui font d'eux des acteurs pluriels

(Lahire, 1998)¹⁰¹. La multiplicité des positions et des expériences apporte à l'individu une multiplicité d'identités qu'il s'agira de gérer et de faire cohabiter.

Si le concept d'identité apparaît aussi crucial dans l'appréhension du rester dans une dynamique existentielle particulière, c'est parce que les individus sont de fait amenés à se construire d'un point de vue identitaire, mais aussi à gérer leur construction en la redéfinissant sans cesse et en cherchant à la rendre la plus harmonieuse possible. En effet, l'identité marquée par les multiples expériences de vie peut engendrer une représentation négative de soi et de sa propre valeur qui affectera la construction de soi¹⁰². Dès lors le processus de construction et de redéfinition identitaire se fait en fonction des « tensions identitaires » et des gestions qui s'ensuivent (Bajoit, 2012). Guy Bajoit (2000) montre qu'au gré de leur parcours de construction de soi, les individus cherchent à se sentir accomplis, à avoir de l'estime pour eux-mêmes, ainsi qu'à avoir un sentiment d'harmonie quant à ce qu'ils pensent être. L'individu travaille alors son « identité imaginée »¹⁰³ qui contient « l'idée qu'il se fait de ce qu'il devrait faire pour assurer son épanouissement, son accomplissement personnel, sa réalisation » (*Ibid.*, p. 27). L'individu tient parallèlement à être aimé, reconnu, considéré, légitimé et s'inscrit dans une dynamique qui tient compte de ce qu'il pense que les autres attendent de lui. Par ce biais, il travaille son « identité assignée » en faisant ce « qu'il croit devoir faire pour obtenir des autres la reconnaissance sociale à laquelle il aspire » (*Ibid.*, p. 27). Parallèlement encore, il cherche à poursuivre les engagements dans lesquels il s'est inscrit, les défis qu'il s'est donnés, en accumulant les réussites plutôt que les échecs. Il s'agit là de l'« identité engagée » qui correspond à « ce qu'il est et devient vraiment (...), l'ensemble des engagements qu'il a pris envers lui-même et qu'il est en train de réaliser concrètement dans ses relations avec les autres, dans les institutions, par la pratique des échanges sociaux ; c'est ce qu'il fait de sa vie » (*Ibid.*, pp. 27-28). Ce faisant, du moins au niveau de l'identité personnelle, les individus sont aux prises avec une gestion de soi qui se traduit par un travail personnel constant d'élaboration et de tentative d'harmonisation.

Le travail d'élaboration identitaire, qui constitue une part importante de l'élaboration biographique des individus, implique un travail basé sur la « gestion relationnelle de soi » (Bajoit, 2000). Ce travail de gestion, que l'auteur nomme également « travail du sujet », doit permettre de concilier (plus ou moins bien) les trois identités (imaginée, assignée, engagée) constituant l'identité personnelle des individus. Ces propos mettent en évidence la complexité et l'interdépendance des facettes identitaires, mais aussi la face cachée du travail personnel de construction de soi. Si l'on

¹⁰¹ Pour Bernard Lahire, un acteur pluriel est « le produit de l'expérience -- souvent précoce -- de socialisation dans des contextes sociaux multiples et hétérogènes » (Lahire, 1998, p. 42).

¹⁰² Danielle Laberge et Shirley Roy (2003) montrent cela pour les situations d'itinérance en se référant à Alice Farrington et Peter Robinson (1999).

¹⁰³ Pour représenter cette identité, Guy Bajoit (2012) parle également d'« identité désirée ».

accepte l'idée que le rester se construit, alors cette construction se mêle, de toute évidence, à un travail de gestion identitaire, et saisir le rester demande de saisir les enjeux liés à la « gestion relationnelle de soi » (*Ibid.*). En effet, les individus qui restent dans une dynamique sociale et expérientielle particulière sont aussi des individus non seulement en phase de construction identitaire, mais aussi et surtout de gestion des tensions qui existent obligatoirement entre les différentes formes d'identité. Ces tensions sont susceptibles de rendre problématique l'élaboration d'une identité personnelle lorsqu'elles génèrent une distance forte entre l'« identité imaginée », l'« identité assignée » et l'« identité engagée », mais sont aussi susceptibles de contribuer à la construction, voire à la durabilité du rester, compte tenu de l'interaction que nous soulevons. Sachant que chacun est amené à gérer ses tensions (qui ne sont pas le propre des personnes en situation d'insatisfaction ou d'adversité), il devient intéressant de questionner cette gestion chez les personnes qui sont en situation d'insatisfaction et d'adversité et de voir comment cette gestion contribue à créer la durabilité. Quelles sont les stratégies visant à limiter les tensions ? Dans quelle mesure certaines pratiques réprouvées permettent-elles d'accéder à une meilleure harmonie identitaire ?

La gestion relationnelle de soi fait appel à un travail de renégociation et de positionnement identitaire. Or, la notion même de positionnement fait appel au contexte, l'individu est amené à se situer au sein d'un système relationnel, ce qui lui offre une « position sociale », elle-même liée à une identité particulière (Giddens, 1987). La renégociation et le (re)positionnement identitaires soulèvent la question de l'agir nécessaire à leur réalisation. En effet, quelles sont les actions et les compétences liées à l'agir qui soient nécessaires pour gérer les tensions existentielles permettant de se positionner, mais aussi de renégocier constamment son positionnement identitaire en mouvance ? Comment l'individu parvient-il à agir de manière à bouleverser son positionnement ou, à l'inverse, comment le positionnement permet-il de développer une certaine capacité de devenir acteur ?

La cohabitation de la notion d'identité et de positionnement permet de saisir les tensions existentielles vécues par les individus comme des espaces où naissent des capacités d'action qui ont pour moteur l'harmonie identitaire, soit la diminution des tensions ressenties. Pourtant, les dynamiques qui nous préoccupent dans le cadre de ce travail sont possiblement empreintes d'insatisfaction et d'adversité, et la question de l'existence et de l'efficacité de la capacité d'action demeure¹⁰⁴. Le positionnement et le travail de renégociation identitaire nécessitent donc au préalable que le sujet devienne acteur pour être à même de prendre une place lui permettant de contribuer au jeu social. Or, la construction de l'acteur, et ensuite de l'action, demande des ressources, du moins des supports, ainsi qu'un contexte porteur pour rendre cet agir faisable et efficace. Dès lors, il semble

¹⁰⁴ Comme l'ont démontré les propos de François Dubet pour les contextes de jeunes en galère.

important de questionner cet agir et son contexte pour saisir les stratégies et logiques d'action individuelles mises en place par les individus pour agir dans un contexte de tensions intenses.

2.2.2. Agir en contexte d'adversité

L'étude du rester et ce, d'autant plus lorsque l'on est face d'une population qui expérimente une « crise d'un système d'action » (Dubet, 1987), amène inévitablement à s'interroger sur la capacité d'action des individus rencontrés, sur les possibilités qu'ils ont de changer ou de maintenir le cours des choses. Sans considérer à ce stade la dimension du choix ou de la volonté d'agir, nous posons avant tout la question de la manière dont les individus deviennent acteurs dans un modèle socioculturel où il ne suffit pas d'être sujet de sa destinée, mais surtout d'être acteur en démontrant sa capacité d'agir sur sa propre vie. Face à cette injonction d'agir, comment est-il possible pour une personne d'acquérir un statut d'individu autonome, responsable et accompli et quelles sont les compétences nécessaires à un individu pour y parvenir ? Comment les individus construisent-ils leur « pouvoir agir »¹⁰⁵ et comment cherchent-ils à faire face à une situation donnée empreinte d'adversité ? Quelles sont les logiques qui prévalent dans un contexte où la capacité d'agir est remise en question ? Finalement, comment les individus, qui expérimentent une situation sociale et expérientielle d'adversité au sein de laquelle ils restent, travaillent-ils à l'acquisition de leur positionnement social et de l'identité qui l'accompagne ?

Les individus qui tracent leur route sont sujets de leur existence, mais ils se doivent également d'être acteurs de celle-ci. Certains auteurs comme Anthony Giddens (1987) parlent d'« agents » pour montrer le caractère agissant des individus qui parviennent à « créer une différence »¹⁰⁶ par le biais de leur capacité d'agir. Cet agir, qui contient une dimension transformatrice, est indispensable à toute personne insérée dans une société réticulaire, tant celle-ci demande aux individus qu'ils soient non seulement sujets, mais aussi et surtout acteur de leur destinée, artisans de leur parcours. À partir de ses actes, l'individu est évalué sur sa propre capacité d'agir, et ce, par les Autres avec lesquels il a noué des relations. Il est reconnu comme acteur après une série d'épreuves et en fonction des preuves qu'il a fournies. La nouvelle hétéronomie, propre au modèle réticulaire dont parle Marc-Henry Soulet (2005c), constitue donc la voie d'accès à la reconnaissance sociale, mais aussi à l'existence en tant qu'individu individué¹⁰⁷. Être acteur ou agent fait appel à une dimension supplémentaire de celle d'être sujet dans la capacité d'action permettant de changer le cours des choses, de transformer une

¹⁰⁵ Le « pouvoir agir » s'apparente à une forme de capacité d'action. L'utilisation de verbes substantivés nous permet de mettre l'accent sur la nature de la construction de la capacité d'agir, plutôt que sur la capacité en tant que telle.

¹⁰⁶ L'auteur met les guillemets.

¹⁰⁷ Nous entendons par là, un individu distinct et dont sa propre fabrication fait de lui un acteur. Nous empruntons l'expression à François de Singly (2003).

situation. Si c'est principalement l'action tournée vers l'extérieur qui permet de participer au jeu social et de changer le cours des choses, « agir sur soi » est également une forme d'agir nécessaire à chacun pour gérer les diverses tensions identitaires. Cette perspective, davantage tournée vers l'intérieur, montre que l'action n'est pas nécessairement « active » et que « l'action de penser, d'imaginer, de faire des rêves éveillés (daydreams), de parler, d'écrire, etc. » (Lahire, 1998, p. 87) sont autant d'agir qui montrent le large sens du concept d'action. Agir contient donc une dimension plus vaste que l'activité en tant que telle et, dès lors, identifier les formes d'action qui permettent le rester implique une immersion subtile au plus près des logiques instituées par le sujet pour être à la fois sujet et acteur de son existence.

Questionner l'agir, ce n'est pas questionner les nombreuses activités délinquantes des jeunes étudiés. La visibilité de ces actes délictueux ne doit donc pas laisser penser que l'agir se situe au niveau des transgressions. L'agir est plus subtil et demande d'être appréhendé au niveau de la possibilité de se créer une capacité d'action permettant à terme de transformer une situation donnée, de produire une différence au niveau de la situation contextuelle. Ainsi, comprendre l'agir, c'est comprendre tout ce qui précède sa version visible, c'est s'intéresser aux endroits où il prend racine. Dès lors, la représentation même de l'agir est intéressante et pourrait s'apparenter aux « rêves éveillés » dont parle Bernard Lahire ou aux « images-actions » telles que conceptualisées notamment par Christian Lalive d'Epinay (1983). Les images-actions permettent d'expliquer le biais par lequel les individus tentent de réorganiser leur existence et de s'inscrire dans un rapport nouveau à soi et au monde. Elles évoquent une dimension organisatrice de l'action en coordonnant le système d'action dans le but notamment d'harmoniser et de rendre l'action cohérente. Les engagements des individus se réfèrent donc à des images-actions qui sont elles-mêmes continuellement redéfinies par les individus en constant travail d'élaboration identitaire. L'agir visible autant que l'action cachée sont des dimensions qui conduisent l'individu vers un statut de sujet et d'acteur et qui peuvent, lorsque les situations sont empreintes d'adversité, entraver l'individu dans sa propre construction.

La compréhension de la capacité d'agir sur sa propre existence et de faire évoluer son existence, apparaît certes comme le fruit de conjonctions, mais laisse une place importante au contexte, soit à la situation présente. Au-delà des expériences passées, qui permettent de co-construire les capacités d'agir et les images-actions que projettent les individus et qui coordonnent les actions, les individus qui détiennent une forte capacité d'action possèdent des supports mobilisables sur lesquels ils peuvent appuyer leurs actions. Les individus sont donc soutenus par divers points d'appui leur permettant d'être plus que des individus et des sujets, soit d'être des acteurs sociaux. Or, le contexte socioculturel contemporain produit des différences interindividuelles fortes par le fait que certains voient leurs supports grandement fragilisés, les plaçant dans une situation vulnérabilisante, c'est-à-

dire une situation qui entame la capacité d'un individu à être acteur. La capacité d'agir des individus en situation de vulnérabilité personnelle, sociale et structurelle est mise à mal par le contexte dans lequel ils sont inscrits. La vulnérabilité dont il est question et qui concerne les contextes de vie de personnes en situation d'adversité est situationnelle, elle est marquée par « un affaiblissement des structures ordinaires et stables d'action » et ne correspond pas à l'idée d'un être intrinsèquement vulnérable, mais plutôt à celle d'individus « vulnérables devant certaines circonstances, dans certaines conditions » (Soulet, 2003, pp. 172-173). Le contexte d'inquiétude qui a été décrit précédemment n'offre pas un cadre sécurisant au sein duquel il y a une confiance en la fiabilité et la prévisibilité du cadre d'action et où les incertitudes ne concernent que le résultat de l'action. Le cadre d'action déficitaire, et qui est à l'origine d'une expérience de vulnérabilité, est empreint d'incertitude et d'insécurité et conduit les individus à agir dans le but même de réintroduire de la prévisibilité, de la sécurité et de la confiance dans leur contexte (*Ibid.*). Les individus entravés dans la confiance qu'ils portent dans leur cadre d'action sont de fait entamés dans leurs capacités à agir. Vivianne Châtel (2003) précise que « la rupture de la confiance est [une] rupture de la capacité à agir » (p. 5), ce qui met en exergue l'incertitude tant dans le cadre d'action que dans le probable résultat de celle-ci. En effet, l'absence de confiance dans un cadre de vie, dans la continuité, dans les rapports sociaux et les institutions, c'est, en creux, mettre en évidence un contexte de méfiance (Soulet, 2003; Watier, 2008) au sein duquel évoluent certains individus. Ce contexte de méfiance qui rappelle celui d'inquiétude, met en évidence les possibles manipulations et tromperies d'un tel contexte susceptibles de renforcer la dynamique insécuritaire.

Face à un cadre d'incertitude et d'insécurité, l'agir peut être caractérisé de « faible » pour reprendre la conceptualisation de Marc-Henry Soulet.

Quand la situation ne permet pas la prévisibilité, quand l'actant n'a pas de ressources pertinentes mobilisables, quand il n'a pas la possibilité de transformer le contexte de la situation dans laquelle il s'inscrit, le seul moyen d'agir à visée transformatrice qui soit à sa disposition est d'agir sur la définition de la situation, *c'est-à-dire* d'agir sur soi (Soulet, 2003, p. 187).

Lorsque la capacité même d'agir est mise en péril par un contexte de méfiance et d'incertitude, faire face à une situation d'adversité place les individus devant une double possibilité, celle de se résigner et de quitter le jeu, ou celle de chercher à reprendre une forme de contrôle en cherchant à réintroduire coûte que coûte une sorte de quiétude (Soulet, 2003). La résignation autant que la tentative de reprendre le contrôle du cadre de vie peuvent constituer une manière d'agir accentuant le

rester, tout en sachant qu'il existe différentes manières de rester ; se résigner à l'incapacité d'action comme une situation inchangeable ou chercher à amplifier son pouvoir-agir (*Ibid.*). Agir correspond donc à une intention de modifier la situation qui passe par une forme de transformation de soi, autrement dit de recomposition identitaire. Il y a donc bien une idée de changement, de (re)création et de (re)positionnement de soi. Agir et positionnement identitaire apparaissent dès lors étroitement liés si l'on considère qu'au sein du rester dans une situation d'adversité et donc de vulnérabilité les individus travaillent à une modification de la situation par une transformation de leur propre manière d'exister. Sans voir l'action individuelle comme une manière de ne pas rester, il est possible d'appréhender l'agir des individus qui restent comme un agir certes faible, mais dont le résultat peut mener à cette double modification de la donne.

La compréhension de l'agir des personnes en situation de vulnérabilité nous permet d'identifier une des manières avec lesquelles elles font face à l'adversité. L'agir tel qu'il est décrit, et qui s'inscrit dans une dynamique visant à la modification de la situation par la transformation de sa propre manière d'exister, constitue une manière de faire face aux épreuves rencontrées et donc à la crise du système d'action de ces personnes. Dans ce sens, rester dans une situation doit être appréhendé par la perspective d'une incapacité d'action, car si l'action ne vise pas à générer consciemment et volontairement le maintien d'une situation expérientielle particulière, elle vise toutefois à affronter une incapacité d'action et un contexte insécuritaire. L'agir et les actions menées, qu'elles soient individuelles ou collectives, doivent permettre aux individus de se « reconstruire subjectivement, même de manière chaotique et fugace » (Dubet, 1990, p. 75) pour être à même d'entrer dans la société en tant qu'individu individué, mais pourtant inséré dans un projet dont les lignes pourraient être communes à celles des autres. La définition des contours de l'agir dans un contexte de vulnérabilité sert d'outil pour identifier la manière dont les individus font face à la crise d'un système d'action en considérant avant toute chose que les individus cherchent à « faire face », en dépit de l'absence de supports, en dépit d'une probable « absence de choix » (Giddens, 1987, p. 62) ou de « choix contraints » (Parazelli, 2002)¹⁰⁸, pour déployer leurs capacités à être acteur et co-producteur du jeu social.

La crise d'un système d'action, le défi de l'incapacité d'action ou de l'agir faible, que rencontrent certains individus, engendrent un rapport social déséquilibré. Peu visible, parfois

¹⁰⁸ L'absence de choix ne doit pas, selon Anthony Giddens (1987), être assimilée à une dissolution de l'action, tout comme l'existence de choix contraints ne doit pas amener une perception de l'action obsolète. S'il est évident que la palette des choix d'action n'est pas la même pour tous et que les contextes sont différemment contraignants d'un individu à l'autre, il y a davantage de sens à appréhender l'agir par des processus identitaires et par la quête à peser sur le monde, qu'à partir de la notion de liberté de choix qui tend à placer l'individu dans un statut de victime d'un contexte ou de responsable unique de sa propre destinée.

sournoise, la crise du système d'action amène les individus hors d'un jeu social auquel ils ne peuvent pas participer à défaut de règles qui leur soient adaptées. Pourtant, ce ne sont pas des exclus ouvertement qualifiés d'indésirables, mais des individus qui expérimentent une forme d'emprise sur leur existence qui rend leur insertion sociale fort complexe. Comment se traduit cette emprise et comment ce non contrôle contribue-t-il à produire la durabilité d'une situation ?

« L'agir faible demande du temps » nous dit Marc-Henry Soulet (2003, p. 197). L'agir et, par-là le processus permettant à un individu d'accéder au statut d'acteur s'inscrivent dans une temporalité variable à différents points de vue. Rythme, durée et rapport au temps sont des portes d'entrée pour appréhender le rester et l'agir qui s'y créent, y résident et s'y modifient. Il convient donc de s'intéresser aux temporalités qui traversent le rester, aux temps qui se créent et qui contribuent à construire une situation sociale et expérientielle où il est possible de rester.

2.3. Les temporalités impliquées dans le rester

Le rester est traversé par des temporalités qui font partie intégrante des parcours individuels. C'est en effet au sein d'un parcours, dans toute sa dimension objective et subjective, que s'enracine une situation sociale et expérientielle dans laquelle des individus restent. Étudier le rester conduit à s'intéresser à des parcours qui regorgent de sinuosités, de temps de latence, de ruptures et de rythmes rendant les chemins à la fois singuliers et individuels, inscrits dans un rapport social et des temporalités multiples. Les notions de changement et de passage permettent de soulever les enjeux des temporalités propres aux parcours de vie et potentiellement riches pour l'étude du rester.

2.3.1. Le changement

Les parcours de vie sont faits d'expériences personnelles et collectives, de temps de socialisation, de rencontres qui rendent l'existence à la fois objective et subjective, individuelle et profondément sociale. S'il fallait dessiner les parcours de vie des personnes enquêtés, aucun chercheur ne pourrait tracer une ligne droite et continue. Si tel était pourtant le cas, nous pourrions sans risque prétendre à une absence de prise en considération des événements ayant conduit à des ruptures sociales, relationnelles ou identitaires, des bifurcations ou de l'existence de lignes biographiques dominantes susceptibles de se succéder les unes aux autres dans un temps propre à chacun. En d'autres termes, les parcours des individus sont inévitablement marqués par des événements biographiques dont la nature et l'intensité créent leur singularité. La temporalité (ou

plutôt les temporalités) des parcours de vie mérite une attention particulière, car elle offre une perspective qui sort de la séquentialité des événements et qui introduit, une fois de plus, l'idée de construction dynamique d'un parcours avec ses dimensions prévisibles et imprévisibles, visibles et invisibles, ses rythmes et ses intensités variables. Bien qu'il soit relativement aisé de reconnaître l'existence de ces dimensions dans les parcours de vie en général, qu'en est-il pour les parcours de ceux qui restent ? À quoi ressemblent les sinuosités, alors que justement, les individus restent ? Comment comprendre la dynamique, alors que quitter, s'en aller, sortir, tous ces verbes d'action font défaut ?

Pourtant, si l'on accepte que le rester se construit et qu'il existe une dynamique du rester, alors il devient essentiel de trouver une porte d'entrée pour interroger la temporalité des parcours qui ne sont pas que stagnation. Reconnus comme détenteur d'un agir fragilisé, les individus qui restent peuvent néanmoins être considérés comme détenteurs d'un agir « créateur de possibilité d'une action (...) » (Soulet, 2010, p. 282) et donc créateur de routes, de perspectives et aussi de modifications et de changements. Mais à quoi peuvent ressembler ces changements, alors que l'agir est somme toute limité, puisque justement on reste ?

Parmi la littérature qui aborde la question des sinuosités des parcours de vie, l'étude des bifurcations dans les parcours de vie ouvre une porte intéressante, si l'on veut saisir les logiques de changements et, avant cela, la mise en mouvement de soi qui amène de la singularité, qui personnalise le propre parcours. Ainsi considérée, la bifurcation n'est pas à proprement parler intéressante pour nous dans sa finalité, mais plutôt au niveau de son processus et de sa construction¹⁰⁹. Michel Grossetti (2010) définit la bifurcation comme « un processus dans lequel une séquence d'action comportant une part d'imprévisibilité produit des irréversibilités qui concernent des séquences ultérieures » (p. 147). Loïc Le Pape (2010) retient quant à lui une définition proche de celle de Michel Grossetti, mais qui place en son centre l'idée du changement : il s'agit d'une « séquence d'action partiellement imprévisible provoquant un changement difficilement réversible sur des entités sociales plus durables » (p. 212). La mobilisation d'un tel concept pour étudier le rester peut sembler étrange lorsque l'on sait qu'il s'agit d'une notion visant à analyser les situations de changement. Or, nous postulons justement que le rester ne peut, *a priori*, s'opposer à la notion de changement et que la considération du temps de latence au sein de la bifurcation, et plus en avant du changement, constitue un élément plus fécond à saisir que la stagnation.

¹⁰⁹ Ce que nous souhaitons souligner, c'est que l'aboutissement de la bifurcation est une problématique scientifique certes passionnante, mais qui ne constitue pas l'objet d'étude ici présent. C'est davantage le raisonnement que permet cette notion qui constitue un outil pertinent pour saisir les logiques au sein du rester.

Les individus expérimentent des ruptures identitaires, sociales, relationnelles, temporelles malgré lesquelles ils poursuivent leur cheminement identitaire et leur travail de cohérence identitaire. Dans le contexte de crise d'un système d'action, les individus ne font pas que subir des ruptures, mais ils sont aussi susceptibles de chercher à les saisir ou à les générer dans le but de changer la donne, de modifier le cours des choses¹¹⁰. C'est certainement dans ce sens que la bifurcation est précédée par une forme de « crise » qui peut s'apparenter à un cumul de malaises, de tensions, de conflits, de désenchantements ou encore de latences qui arrive dans une situation où différents éléments du contexte sont altérés (Bidart & Longo, 2010). En se donnant au moins une alternative grâce au « *bis-furcus* » (Le Pape, 2010, p. 213), les individus s'offrent une possibilité de choix, une prise de contrôle sur leur propre existence et, sans être consciemment et volontairement dans un processus de bifurcation, il semble probable que les parcours de vie regorgent de recherches de rupture, de basculement ou de réorientation vers autre chose.

Les bifurcations ne sont pas nécessairement changement, mais ouvrent un processus de changement intime, car « elles traduisent de l'inattendu socialement et se manifestent par une transformation identitaire » (Soulet, 2010, p. 277). C'est bien ce changement qui est au cœur du rester, car les individus qui luttent pour accéder à une cohérence identitaire, qui travaillent à leur devenir d'acteur social et qui font face, bon gré mal gré, aux événements survenant dans leur existence, sont des êtres en mouvement dont les logiques d'action et de transformation de soi permettent le rester.

Malgré tout, raisonner le rester au travers de la notion du changement demande de réintégrer en son centre la dimension identitaire qui n'a de cesse d'apparaître dans la présente réflexion. En cherchant le changement (identitaire, de statut, etc.), l'individu cherche-t-il à passer à autre chose, à basculer vers une nouveauté ou à maintenir une cohérence identitaire ? Est-ce que les bifurcations engendrent obligatoirement des ruptures biographiques ou permettent-elles justement une certaine continuité dans la construction de cette biographie ? Pour questionner davantage la dimension du changement, qui pourrait constituer un élément fondateur de l'appréhension du rester, le concept de « passage » semble accompagner celui de bifurcation, de manière à éclairer davantage les différentes facettes du changement et de sa dimension temporelle.

¹¹⁰ L'étymologie du terme bifurcation « vient du latin, *bis-furcus*, le fait de se séparer en deux, avec l'image de la fourche. On est aussi dans une situation de changement, avec un choix à opérer et une orientation à prendre » (Le Pape, 2010, p. 213).

2.3.2. Le passage

Plusieurs notions permettent d'appréhender le processus identitaire en mouvement qui amène les individus à expérimenter des sinuosités plus ou moins intenses. La transition que vivent les jeunes pour accéder au statut d'adulte et, de nos jours, au statut d'individu autonome, responsable et accompli, représente une forme de passage dont l'existence n'est plus à démontrer. Cette transition ne constitue toutefois pas l'unique passage que les individus expérimentent au cours de leur existence. Si certaines transitions sont bien connues, car elles s'apparentent à des étapes du cycle de vie, l'étude des parcours de vie montre que les individus sont susceptibles de s'inscrire, de manière beaucoup moins visible, dans un processus leur permettant d'accéder à une autre manière d'exister. Cette forme de passage permet également d'accéder à un nouveau statut et, de ce fait, à l'identité qui va avec. Ce qui diffère toutefois des formes plus traditionnelles de passage est qu'il n'est pas formalisé, codifié, institué. Il ne s'agit pas d'un passage vers un statut socialement attendu¹¹¹, mais vers un statut permettant à l'individu d'être soi, par le biais d'un chemin aux contours implicites et informels. En d'autres termes, au cours de leur existence, les individus sont susceptibles de se trouver dans un processus de passage vers une autre manière d'être soi ; de changer de statut au-delà des rituels, par le biais de codes sociaux implicites et explicites (Glaser & Strauss, 2010).

Nous revenons ainsi à la notion de cohérence identitaire, que font notamment émerger tant Howard Becker (1960) que Guy Bajoit (2000) dans leurs travaux respectifs, pour montrer que les individus recherchent activement à atténuer les tensions liées à une incohérence identitaire et à mettre en place des actions cohérentes, leur permettant de s'engager dans une voie plutôt qu'une autre. La notion de statut fait appel au rang, à la position (dans le sens d'une position sociale, mais aussi en référence au prestige et donc à la reconnaissance qui l'accompagne) (Durand & Weil, 1999). En opérant de concert, les notions de statut et d'identité permettent de soulever la notion de positionnement qui s'apparente à l'une et à l'autre, dans le sens où les individus sont en (re)positionnement tant au niveau de leur statut que de leur identité. Or, cela implique de se demander comment s'opère concrètement le nouveau positionnement. De quelle manière l'aspiration à un nouveau statut ou à une nouvelle manière d'exister face à soi et face aux autres répond-elle à une volonté de changement de vie ou à une nécessité ? Comment le nouveau positionnement répond-il à une identité préexistante ou au contraire engendre-t-il un nouveau processus d'adaptation identitaire ?

¹¹¹ Comme par exemple le statut de docteur après la défense d'une thèse de doctorat ou le statut de retraité.

Le processus que nous cherchons à mettre en évidence et qui permet d'appréhender le changement, malgré les situations d'adversité et de contraintes que vivent certaines catégories de personnes, nous confronte à deux difficultés majeures : l'opacité de l'objet et la temporalité longue. Qu'est-ce que rester et quelles sont les bornes du rester ? Pour préciser les contours de ce processus dynamique, le concept de passage d'Harold Garfinkel (2007) semble particulièrement pertinent. Cet auteur conceptualise la notion de passage en étudiant le cas d'Agnès, transsexuelle, biologiquement homme mais qui vit comme une femme et revendique son droit à un statut de femme. Ce statut n'est entièrement accessible, selon l'auteur, que suite à une opération qui permettrait une transformation physique, soit un passage officiel au statut de femme. Avant que la transformation physique ne soit réalisée, Agnès revendique ce statut de femme qui n'est pas perçu comme un choix, mais un statut qui lui revient. Deux notions importantes sont mises en évidence dans l'analyse qu'Harold Garfinkel fait de ce cas.

La première notion touche à la temporalité. En effet, le passage ne doit pas être regardé au travers de l'officialisation du statut de femme qui se ferait grâce à l'opération, mais au travers du processus long par lequel Agnès travaille à l'acquisition et au maintien de ce statut qu'elle se donne et qu'elle revendique. Pour être en cohérence identitaire avec ce qu'elle sent et considère être, Agnès réalise un travail identitaire important, autant qu'une recherche de maîtrise de son environnement de manière à en contrôler toutes les facettes et correspondre à ce qu'elle pense être, autant que ce à quoi elle tend. Ce travail de longue haleine s'étend dans la durée. Dans ce sens, le passage, tel qu'entendu par Harold Garfinkel, est un processus long qui précède largement l'officialisation d'un nouveau statut et où l'individu doit réaliser des apprentissages multiples lui donnant à la fois la possibilité de passer, mais aussi et surtout la possibilité de donner l'impression à autrui qu'il est déjà ce vers quoi il tend. En réintégrant la notion précédemment évoquée « d'images-action » de Christian Lalive d'Epinay (1983), mais également celle de « groupe de référence » de Robert Merton (1997), nous voyons que l'individu, inscrit dans le processus de passage vers un nouveau statut, s'alimente de projections qui lui permettent de construire le quotidien et ses routines, ainsi que de franchir et de gérer les codes sociaux implicites permettant le passage. Avant de s'inscrire dans le réel, le passage se prépare au travers de l'imaginaire sous forme de « répétitions préalables » (Garfinkel, 2007, p. 227). L'auteur met d'ailleurs bien en évidence le risque que comporte chaque situation, et la mise en péril de l'ensemble du passage en cas de non maîtrise d'un élément du quotidien. Ainsi conceptualisé, le passage s'étend dans le temps autant qu'il se construit au gré des multiples événements du quotidien.

La deuxième notion, qui n'est pas étrangère à la première, touche à une double dichotomie entre, d'une part, le désir et la nécessité et, d'autre part, la rupture et la continuité. Le passage vers un statut

de femme revendiqué par Agnès n'est pas « un objet de désir » (Garfinkel, 2007, p. 230), mais une nécessité. Il ne s'agissait pas tant de changer de vie, de devenir quelqu'un d'autre, que de devenir soi, de devenir ce qu'elle était en son for intérieur, depuis longtemps. Ainsi conceptualisé, le processus de changement n'induit pas de fait une rupture avec l'ancien, le passé, mais peut s'envisager au travers d'une continuité entre le passé et l'avenir, entre ce qui se construit au travers d'une recherche d'être soi et d'exister et ce vers quoi l'individu tend. Alors que Marc-Henry Soulet (2010) suggère « une liaison logique entre bifurcation biographique et continuité identitaire » (p. 286), Harold Garfinkel montre, dans son analyse, que le passage vers soi serait donc moins un choix qu'un processus incontournable, essentiel, qui s'inscrit dans une logique de continuité et donc de cohérence identitaire. Tout au long du passage, chaque apprentissage permet d'asseoir davantage le sentiment de maîtrise d'un statut auto-attribué et encore précaire. C'est donc par l'acquisition et le développement d'habiletés que s'assoient toujours davantage le nouveau statut et l'identité correspondante.

Les processus de changement, de bifurcation, visant à accéder à une autre forme d'être soi, d'acquérir un autre statut, amènent les individus à passer d'un état à un autre¹¹² par un parcours complexe où l'individu et le collectif tiennent une place prépondérante. Ce parcours, dont le concept de passage permet d'éclairer les dimensions temporelles et singulières, ne se fait pas seul. Au contraire, ce parcours nécessite un public, des témoins, en mesure de légitimer et de reconnaître le statut, de valoriser l'identité qui s'y rapporte. Mais passer ne demande pas qu'un regard validant soit porté sur soi, il demande certainement un soutien au passage, en termes de ressources, en termes de supports. En s'intéressant à l'affranchissement, Maria Caiata Zufferey (2006) montre que le processus de sortie nécessite des « *ressources pratiques* » et des « *ressources symboliques* » (p. 164). Sortir nous intéresse ici, non pas en opposition au rester ou dans une considération du rester qui aboutirait de fait à une sortie, mais parce que sortir, c'est changer, c'est être en mouvement, c'est aller quelque part. Le mouvement nécessite une forme d'assistance que l'auteure souligne au travers des ressources pratiques et symboliques fortement distinctes qui assurent le bon fonctionnement du mouvement. Les premières (ressources pratiques) s'apparentent, selon l'auteure, à une forme de capital « de type économique (disponibilités financières), culturel (connaissances et informations, parfois officialisées par des diplômes et certificats), social (réseau de relations), figuratif (réputation, prestige auprès des autres) et physique (santé) »¹¹³. Elles présentent une dimension où autrui tient une place importante en termes de support et en termes de reconnaissance et de légitimation. Les

¹¹² La référence à la notion d'état ne correspond pas à l'idée de statique, mais plutôt à une manière d'être au monde.

¹¹³ Maria Caiata Zufferey (2006) précise que le capital économique, culturel, social et figuratif se réfère à la conception bourdieusienne du capital. Elle a modifié le terme capital *symbolique* en capital *figuratif* pour éviter toute confusion avec ce qu'elle nomme « ressources symboliques » ou ce qu'elle nommera ensuite « la patrimoine symbolique » (p. 164). Le contenu reste toutefois le même.

secondes (ressources symboliques) regroupent les images-actions¹¹⁴ qui forment un « cadre de référence » (Caiata Zufferey, 2006, p. 154) permettant à l'individu d'émettre des hypothèses qui vont influencer sa manière de s'engager dans la réalité et les « dispositions »¹¹⁵ qui forment un répertoire d'attitudes, de schèmes d'action et de compétences qui permettent à l'individu de détenir un rôle donné dans un contexte donné. L'auteure réunit sous l'appellation de « patrimoine symbolique » (p. 155), les images-actions et les « dispositions » tout en soulignant le rôle central de ce patrimoine qui, bien qu'en interaction constante avec les ressources pratiques, apparaît comme le moteur des actions individuelles. Malgré cela, son influence dans le parcours et plus précisément dans le passage, dépendra de la qualité, autrement dit du contenu des images-actions et des « dispositions ».

La conceptualisation du processus de rémission faite par Maria Caiata Zufferey nous montre donc que la perspective que les individus se font de leur route, perspective construite dans le temps au travers du patrimoine symbolique, les amène à se (re)situer dans le temps et dans l'espace et que les ressources pratiques joueront un rôle en fonction de la manière dont elles seront ou non mobilisées par l'individu. Ce regard apporté par l'auteure nous est utile pour observer le rester comme un espace où se construisent des ressources en cours de route, ressources non pas extérieures à l'individu, mais construites par lui-même, afin d'être utiles et mobilisables. Par le fait que le passage mais aussi la construction de ce dernier dépendent fortement de ce que l'auteure appelle des ressources symboliques et pratiques qui se construisent dans le temps et dans l'interaction avec le collectif, nous pouvons dire que le passage est structuré socialement, car il est le fruit d'un travail individuel réalisé dans une réalité collective. Le passage se construit en s'appuyant fortement sur le patrimoine symbolique, dans le but de tendre à une forme d'harmonisation de la situation qui peut être vue, selon Harold Garfinkel (2007), comme une forme de protection identitaire.

Passer vers une forme de mieux-être, mais surtout assurer le passage grâce à une forme de protection identitaire doit aussi et surtout permettre d'éviter de glisser et de perdre pied, afin de se maintenir en bonne posture en compensant, autant que faire se peut, une forme de « dégradation statutaire » (Garfinkel, 2007) qui s'apparente à une forme de passage à l'envers. Ce possible passage à l'envers permet d'émettre l'hypothèse que les individus qui cherchent activement à passer vers un autre statut, en bousculant l'état des choses, peuvent être activement en train de chercher à éviter une dégradation statutaire latente.

Le processus de passage que les individus créent et dont ils sont acteurs, leur permet d'aller vers, mais aussi de s'éloigner d'une réalité où le risque de dégradation statutaire est particulièrement

¹¹⁴ Maria Caiata Zufferey reprend le concept de Christian Lalive d'Epinay (1983).

¹¹⁵ Maria Caiata Zufferey reprend le concept de Bernard Lahire (1998).

présent. Malgré le processus de continuité identitaire qui amène les individus à « passer » vers une autre manière d'être soi, nous ne pouvons pas écarter le fait que les individus soient également dans un processus de rupture avec certaines dimensions qui forment leurs réalités. Rompre doit alors être compris au sens de s'extirper du risque statuaire et identitaire qu'implique une situation contextuelle, plutôt que dans le sens d'une « cassure » avec certaines dimensions du passé. Dans ce sens, Sophie Le Garrec (2002) montre comment une nouvelle temporalité peut être façonnée par les jeunes eux-mêmes pour créer une rupture nécessaire pour faire face aux difficultés de vivre le quotidien comme un temps présent, mais aussi un temps de préparation à l'avenir. Le « temps à-côté » (*Ibid.*, p. 253), qui se compose intrinsèquement de trois formes de temps différentes¹¹⁶, donne accès à des formes de ruptures avec le quotidien, ruptures activement recherchées par les jeunes. L'auteure explique comment certaines pratiques spécifiques de consommation permettent aux jeunes de sortir d'un temps et d'un espace, comment ils s'évadent pour créer une « nouvelle scène sociale » (p. 261). Par une forme de sortie de la temporalité, les individus rompent avec le quotidien en quittant un espace-temps par le biais de pratiques qui rendent cette extraction éminemment temporaire. Sophie Le Garrec se réfère à Jean-Bernard Paturet (2000) pour définir la rupture comme « arrachement, ruine, effraction, perte et dans le même temps, mise en marche vers le nouveau, vers l'opportunité-s de changement-s en bien ou en mal » (p. 254). La rupture s'apparente ainsi davantage à une forme de discontinuité qu'à une cassure et, dans ce sens, rupture et continuité ne sont pas deux dimensions qui s'opposent, mais qui cohabitent pour créer le processus de passage vers le changement. L'intérêt de la conceptualisation du « temps à-côté » réside dans le fait que les ruptures temporelles peuvent être comprises comme un moyen fort d'évasion d'une réalité oppressante et insatisfaisante. Ces ruptures temporelles et répétées offrent une discontinuité sans pour autant engendrer une rupture biographique ; sur le fond, elles valident une forme de continuité.

¹¹⁶ Le temps de néantisation, le temps de transposition et le temps de véraison, voir Sophie Le Garrec (2002, pp. 262-264).

Conclusion : regard sur le rester

La problématique de la récidive délinquante ouvre la thématique de la répétition des actes délictueux et de la continuité d'un parcours de récidive. La seule considération des actes délictueux n'éclaire pas les parcours au sein desquels prend forme la récidive, pas plus qu'elle n'explique les processus et les logiques d'action qui rendent vivante cette continuité. Nous avons fait le pari qu'en déplaçant le regard, en s'éloignant de la notion de répétition, la continuité délinquante peut être appréhendée au travers de la problématisation du rester, laquelle par la nature des dimensions qui le traversent, permet d'appréhender les processus et les logiques d'action explicatives du maintien dans une dynamique de récidive délinquante. C'est ce que nous avons cherché à démontrer en faisant appel aux dimensions conceptuelles résumées dans le schéma ci-dessous.

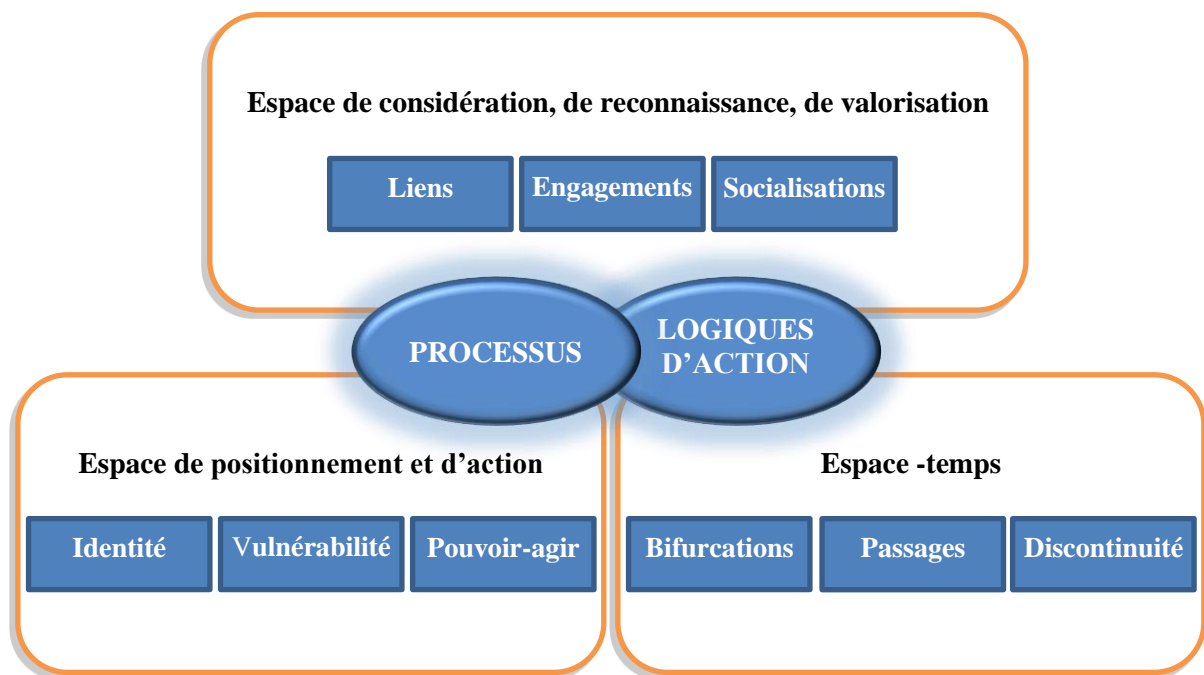


Figure 6: Les axes conceptuels du rester

À partir de cette problématisation de la récidive, induisant de questionner et de traverser le rester, l'enquête va chercher à interroger les parcours de vie d'individus en privilégiant une méthodologie qualitative où le discours des sujets détient une place prépondérante. Ce

développement conceptuel nous offre un axe à partir duquel questionner une thématique de recherche, de manière à en appréhender toutes les facettes. C'est donc au moyen du récit de vie que seront identifiés les processus et les logiques d'action qui conduisent certains jeunes au maintien dans une situation sociale et expérientielle de récidive délinquante.

CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE ET POSTURE DE RECHERCHE

Comprendre la dynamique du rester dans une situation de récidive délinquante demande d'illustrer la construction biographique des jeunes et les logiques d'action qui la sous-tendent. Au cœur de cette construction, il s'agit d'éclairer les processus individuels, sociaux, relationnels et temporels qui permettent l'insertion durable des jeunes dans une telle dynamique et la manière dont ces processus cohabitent et se structurent. Si l'énigme de la recherche résidait initialement dans les raisons de la récidive, elle propose finalement un questionnement visant à comprendre autant ce qui pousse les jeunes à continuer que ce qui les empêche de faire autrement.

Ce présent chapitre se divise en trois sous-chapitres. Le premier présentera la réflexion méthodologique nécessaire à la mise en place d'un terrain d'enquête et d'analyse pertinent pour saisir les logiques d'action et les processus en jeu dans la construction d'un parcours de récidive délinquante. Le deuxième exposera le terrain d'enquête choisi et le processus de production des données, alors que le troisième fera état du processus analytique permettant de dégager des pistes de compréhension fortes enracinées dans les données de terrain.

3.1. De la question de recherche à la méthodologie adéquate

De nombreux questionnements relatifs à la récidive délinquante chez les jeunes trouvent des réponses dans la recherche quantitative qui offre une description des facteurs et des liens de causalité susceptibles d'éclairer des aspects de la problématique. Cette démarche méthodologique est précieuse pour décrire et mettre en lumière certaines facettes de la problématique. Toutefois, « décrire », « comprendre » et « expliquer » ne sont pas des démarches similaires. En effet, l'explication d'un phénomène constitue le procédé le plus complet, car il demande à la fois de « décrire » le phénomène dans sa totalité et séparé de ses parties, ainsi que de le « comprendre », c'est-à-dire d'établir les liens entre les parties (Granger, 1982, cité par Parazelli, 1997). Accéder à l'explication d'un phénomène social demande donc le recours à une méthodologie permettant à la fois la considération du particulier et de l'ensemble. Or, qu'elles aient recours à la démarche qualitative ou quantitative, de nombreuses études proposent des moyens de récolte de données prédéterminés et précodés dans le but d'« objectiver » l'individu, l'enfermant ainsi « dans une série de facteurs *bio-psycho-socioculturels* » (Carra, 2001, p. 54). Ces études, qui cherchent à saisir la délinquance à partir de ce type de facteurs, partent d'un présupposé souvent pathologique de la délinquance, mais surtout

peinent à dépasser la « description », soit la force et le rôle de certaines variables, pour atteindre la « compréhension » du phénomène de récidive dans toute sa complexité. L'émergence de facteurs de risques ou de protections liés à la délinquance, que permettent ainsi certaines études quantitatives ou qualitatives, doit permettre de poursuivre la démarche visant à comprendre le phénomène de délinquance en cherchant à saisir comment agissent les facteurs mis en évidence. En effet, les analyses multivariées suggèrent souvent que les facteurs agissent simultanément ou alors que certains facteurs combinés permettent de prédire les conduites délinquantes ; or, les facteurs procèdent et agissent selon des séquences spécifiques donnant lieu au développement de conduites particulières (Becker, 1985). Dès lors, l'explication causale des conduites qui s'appuie sur des facteurs ne permet pas de comprendre pourquoi certains facteurs sont plus fortement représentés que d'autres. Comment ces facteurs apparaissent-ils ? Pourquoi certains jeunes qui présentent les mêmes facteurs de risque n'expérimentent pas les mêmes problématiques ? Ou encore, comment ces facteurs jouent-ils entre eux, et selon quelle temporalité, pour produire le phénomène tel qu'il se manifeste dans la réalité des parcours individuels ?

Expliquer le phénomène du rester dans une dynamique expérientielle de délinquance juvénile demande donc de décrire les expériences vécues tout en questionnant les parcours de vie dans le but de comprendre les processus multiples de l'agir au sein du rester. Une telle perspective analytique s'écarte d'une démarche liée à des facteurs de risques et à des facteurs explicatifs du « pourquoi » certains jeunes restent dans une dynamique de récidive délinquante, et pose le défi d'expliquer « comment » ces jeunes s'insèrent durablement dans une telle dynamique. Dès lors, le défi consiste à analyser l'expérience subjective qui résulte d'une interaction entre l'individu et son environnement, c'est-à-dire d'une forme de « processus de négociation » (Carra, 2001, p. 54), marquée par des changements de statuts, des événements biographiques à même de générer des ruptures.

Étudier le *comment* demande de s'outiller de manière à appréhender les processus en jeu dans le rester, processus de bifurcation, de changement, mais aussi de construction identitaire et de légitimation. En cherchant à comprendre et à expliquer le phénomène du rester dans une dynamique de délinquance juvénile, la présente étude recherche la vision la plus holistique réalisable qui ne peut être possible que par le recours à la méthodologie qualitative (Gagnon, 2005). Au sein d'une démarche qualitative¹¹⁷, l'approche biographique¹¹⁸ constitue une voie particulièrement pertinente

¹¹⁷ Nous nous rapprochons d'Anselm Strauss et Juliet Corbin (2004) qui considèrent la démarche qualitative comme « un processus non mathématique d'interprétation, entrepris dans l'objectif de découvrir des concepts et des rapports entre les données brutes afin de les organiser dans un schéma théorique et explicatif » (p. 28).

¹¹⁸ Le terme d'approche biographique sous-entend une approche par entretien biographique. Le concept d'entretien biographique recouvre les appellations « d'entretien » et de « récit de vie » qui sont parfois perçues comme des techniques distinctes. Dans ce sens, l'entretien serait spécifiquement axé sur un événement particulier, alors que le récit de vie porterait sur l'ensemble du parcours de vie de la personne. Or, en référence à Daniel Bertaux (1997), nous postulons qu'« il y a du

pour appréhender les processus, la sinuosité des parcours de vie et l'expérience subjective des individus (Carra, 2001, p. 54). Elle s'inscrit dans le paradigme compréhensif qui considère que la réalité est dépendante du sujet et s'oppose à un paradigme positiviste qui postulerait de l'existence d'un monde réel indépendant du sujet. La sociologie compréhensive vise à appréhender les pratiques sociales à partir des significations qui leur sont données par leurs auteurs.

Les logiques d'action mises en place par les acteurs peuvent donc être étudiées dans la complexité des dimensions objectives et subjectives des parcours de vie sans chercher à en établir une distinction¹¹⁹. En effet, « il n'y a pas de réalités objectives distinctes de réalités subjectives, mais des réalités objectivées dans des objets, des espaces, des machines, des mots, des manières de faire et de dire... » (Lahire, 1998, p. 231). Même si elles sont éphémères, les voies (telles que la parole, les attitudes, etc.) qui donnent accès aux réalités subjectives constituent bel et bien des réalités matérielles et objectivables. Dans ce sens, la démarche épistémologique ne consiste pas à se demander s'il s'agit d'une étude visant à saisir la subjectivité ou l'objectivité d'un parcours de vie, mais cherche plutôt à faire cohabiter les deux comme un tout descriptif et explicatif d'une situation sociale particulière.

L'accès aux biographies individuelles permet ainsi d'extraire les significations que les acteurs donnent à leur parcours et aux événements qui le jalonnent et de saisir les interprétations que les individus font de leur expérience de vie. Ce point de vue des acteurs constitue un élément essentiel qui permet d'appréhender le sens qu'ils donnent à leurs conduites et les processus dans lesquels ils s'inscrivent. Or, parler de processus, c'est parler d'histoires et des étapes qui les ont engendrées ; c'est parler d'étapes qui suivent une logique, qui sont liées les unes aux autres et qui fondent l'histoire du sujet (Becker, 2002). Cette notion d'étapes qui peut « se révéler aussi implacable que la logique des causes » (*Ibid.*, p. 109) permet d'appréhender le processus d'inscription dans la délinquance juvénile non pas dans une logique de causalité, mais dans une logique de cohabitation ; saisir la boule de neige et ses conditions de durcissement, saisir les étapes propices à sa création, sans qu'au cours de sa formation il n'eut été possible de prédire sa forme finale. Cette manière de penser qui constitue en soi une bonne ficelle théorique (*Ibid.*) nous permet de nous pencher sur l'histoire de la délinquance juvénile, c'est-à-dire sur l'ensemble des éléments qui ont permis sa réalisation.

récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à une autre personne, (...), un épisode quelconque de son expérience vécue » (p. 32). Ainsi, l'entretien biographique relève pour nous de la technique, c'est-à-dire qu'il est un instrument permettant d'obtenir le récit de vie. La notion de biographie, et plus spécifiquement d'« histoire de vie », est toutefois antécédente à Daniel Bertaux et est présente dans les approches sociologiques dès les débuts de l'École de Chicago, notamment grâce à William Thomas et Florian Znanieck, Clifford Shaw ou encore Edwin Sutherland.

¹¹⁹ Anselm Strauss & Juliet Corbin affirment que l'objectivité ne se reconnaît pas dans le contrôle des variables, mais dans une volonté d'être ouvert et à l'écoute en offrant la parole aux personnes interviewées. Dans ce sens, l'objectivité consiste à s'ouvrir d'une manière qui permet de représenter les individus de la manière la plus juste possible.

Saisir les conduites individuelles demande de comprendre la perception que les individus ont de la situation, ainsi que les obstacles et alternatives qui se sont présentés à eux (Becker, 1985). Cette interprétation que les individus font de leur propre vécu et de leurs propres conduites ouvre ainsi une voie pour saisir les logiques d'action (*Ibid.*), mais permet aussi d'éviter, autant que faire se peut, une vision manichéenne qui considérerait les jeunes récidivistes comme des victimes ou des coupables. La pertinence d'une considération du point de vue de l'acteur que cherche à rendre accessible l'approche biographique ne doit pas faire oublier que ce point de vue s'inscrit et interagit avec une réalité sociale plus large que l'on ne peut négliger si l'on cherche à comprendre une situation sociale particulière. Dans ce sens, l'approche biographique cherche à atteindre, au travers du récit, une réalité qui va au-delà du narrateur et qui pourtant le façonne, c'est-à-dire, qui donne accès au rapport que le sujet entretient avec les conditions sociales de son existence (Carra, 2001, p. 56).

Le parcours individuel est notamment le fruit d'opportunités, d'un rapport social et de la manière dont ce dernier est vécu. Ainsi, l'individu est considéré comme un acteur qui « tente de vivre la société plutôt que d'en subir passivement les effets » tout en étant pourtant « conditionné par les structures sociales » (Carra, 2001, p. 57). Ainsi, l'approche biographique telle que nous la considérons appréhende l'individu dans toute sa dimension d'acteur social et de constructeur de son propre parcours, sans toutefois le placer en héros et seul protagoniste de sa destinée. D'un point de vue méthodologique, l'enjeu réside dans l'extraction et la mise en perspective d'un réseau d'actants, d'un rapport social au sein de ce réseau et dans la signification attribuée aux événements et aux sinuosités qui jalonnent le parcours. Dès lors, si pour rendre compte de la réalité sociale la démarche proposée offre une place prépondérante à une vision proche de l'expérience de l'individu, elle ne doit pas occulter une dimension plus globale, laquelle existe notamment dans les opportunités et les contraintes offertes par l'environnement (Châtel & Soulet, 2002). En d'autres termes, il s'agit de considérer non pas l'individu ou le collectif, mais la « situation d'interaction » dans laquelle se mêlent réalités individuelles, opportunités et contraintes : « ce n'est pas l'individu en soi qui constitue l'unité de recherche, mais la situation » (Bergier, 2002b, p. 267).

Le rester dans une dynamique de récidive délinquante ne peut s'expliquer par « l'ici et maintenant ». Sa compréhension demande de faire appel à une dimension temporelle large. L'entretien biographique s'est ainsi présenté comme un instrument efficace pour fournir un matériau, le récit de vie, permettant d'appréhender les parcours de vie dans toute leur dimension temporelle¹²⁰. Le récit est le résultat d'un travail de l'individu qui, face à un tiers demandeur, devient « narrateur,

¹²⁰ Le récit de vie est un outil méthodologique auquel de nombreux auteurs se sont intéressés. L'épistémologie du récit de vie est développée par différents auteurs dont les apports sont complémentaires. À titre d'exemple, nous renvoyons le lecteur à Daniel Bertaux (1997), Maurice Bloch (1995), Pierre Bourdieu (1986), Yves Clot (1989), Vincent De Gaulejac (1999) Alex Lainé (2008), Marie-Madeleine Million-Lajoie, (1999), Paul Ricoeur (1983, 1985).

autrement dit, il adopte un regard distancé sur lui-même et déroule et assemble son parcours de manière structurée face au monde » (Caiata Zufferey, 2006, p. 91)¹²¹. Le récit devient dès lors un outil précieux pour saisir les conditions sociales de production de la délinquance juvénile et doit être « considéré dans sa subjectivité car au plus profond de cette subjectivité se trouve enfouie la réalité sociale et collective incorporée par le sujet » (Lalivie d'Epinay, 1985). Le récit est, d'une part, une « *construction symbolique* » et, d'autre part, « *recèle la réalité sociale* » (Caiata Zufferey, 2006, p. 92). C'est grâce à cette double entrée que le récit constitue un instrument précieux permettant d'appréhender le phénomène du rester au travers d'une dimension microsociologique plaçant l'individu au centre de la démarche épistémologique tout en considérant le contexte social et institutionnel au sein duquel il s'insère.

Le récit est un travail d'interprétation et d'organisation de sa propre existence, qui dépasse la transmission d'informations chronologiques. Il peut être défini comme un « lieu de construction et de formulation des significations » (Caiata Zufferey, 2006, pp. 91-92). La narration pour autrui dans le cadre des entretiens biographiques permet d'approcher le sens attribué aux événements et les processus de légitimation que les individus construisent, pour expliquer et pour s'expliquer leurs expériences et leurs cheminements, pour faire sens de leur parcours. Paul Ricoeur (1985) affirme que le récit est à la fois constitué d'histoire et de fiction permettant aux individus de sélectionner et de réunir certains éléments de leur vie pour rendre leur histoire cohérente et se constituer ce que l'auteur appelle une « identité narrative » nécessaire pour répondre au « qui suis-je ». Le récit permet une forme de reconstruction du passé et une définition du présent qui demandent le recours à la mémoire et à la présence d'un tiers, en l'occurrence le chercheur, dont le rôle est essentiel : c'est lui, en effet, qui va offrir le cadre propice à l'émergence de la logique du sujet, de ses sentiments et de ses raisons, par l'attention et le souci de permettre cette liberté d'expression que ne saurait offrir une récolte de données écrites (Demazière & Dubar, 2004)¹²². Ces conditions permettent l'élaboration d'un matériau de première main pour appréhender les processus identitaires et les tensions qui se jouent, ainsi que la manière dont le rester peut se construire au travers des diverses actions et pratiques.

Parallèlement au travail de « reconstruction subjective d'une histoire de vie singulière » (Caiata Zufferey, 2006, p. 92), le récit fait apparaître une dimension contextuelle passée et présente. Il fait émerger, au-delà du contenu de l'histoire singulière, des valeurs, des représentations et des pratiques qui permettent d'approcher les rapports sociaux que les individus entretiennent avec leur entourage, les contraintes et les opportunités qui s'en dégagent. Cette dimension du récit permet de saisir les

¹²¹ L'auteure se réfère aux propos de Maurizio Catani & Suzanne Mazé (1982).

¹²² Les auteurs soulignent la « fonction maïeutique » (2004, p. 104) de l'entretien biographique et argumentent que l'oralité permet au sujet de se construire et de faire le point au moyen du dialogue.

conditions sociales de production de la récidive et d'éviter de placer l'individu comme seul protagoniste de sa propre expérience.

Les expériences singulières et les constructions biographiques que le récit permet d'approcher représentent des éléments irremplaçables pour saisir les logiques d'action et les processus en jeu au sein du rester. Si le récit de vie est dès lors perçu comme un outil pertinent pour notre étude, sa validité empirique est parfois remise en question. Les deux principales critiques qui lui sont adressées concernent d'une part la non véracité des informations recueillies et, d'autre part, le problème de généralisation à partir de récits singuliers (Boudon, Besnard, Cherkaoui, & Lécuyer, 1999).

Pour ce qui est de la première critique, la validité du récit ne réside pas dans la véracité ou l'exhaustivité des propos recueillis, mais plutôt dans leur plausibilité, leur vraisemblance (Soulet, 2006) et la signification donnée aux événements racontés. La production du récit de vie ne cherche pas à accéder à une réalité objective des événements de vie, tels qu'ils se sont déroulés dans la quotidienneté du sujet ; cette production cherche avant tout à accéder au sens que les sujets donnent à ces événements, aux rapports qu'ils entretiennent avec ceux-ci (Lainé, 2007). L'auteur déplace le questionnement lié à la vérité du propos vers l'authenticité de celui-ci. En effet, il souligne que la scientificité du récit se loge dans la véracité pour soi du récit, dans une « fidélité descriptive » (p. 143), où le souci d'authenticité doit conduire le chercheur à interroger toutes les dimensions (système familial, social, économique, etc.). Accéder aux histoires de vie à partir d'angles différents permet non seulement d'approfondir les propos et les angles de vue du sujet, mais aussi de saisir le « fil narratif » qui unit les événements dans une suite non pas réelle ou véridique, mais logique et qui fasse sens pour le sujet (Kaufmann, 2004, p. 157). Bien que le récit de vie n'offre pas un accès fidèle à la réalité factuelle des sujets, il exprime néanmoins les représentations que les sujets se font de leurs parcours et des événements qui les jalonnent. C'est bien cette représentation qui est recherchée et qui peut être saisie dans un dynamique d'interaction entre le chercheur et l'enquêté.

La reconstruction individuelle des parcours de vie n'inclut donc pas nécessairement une reformulation fidèle de la réalité ; si le récit peut être romancé, il n'est jamais neutre (Le Pape, 2010) et c'est dans cette construction intime et personnelle que se logent les éléments forts et nécessaires à la compréhension des parcours de vie. Chaque personne interviewée sélectionne des morceaux de son univers de manière à rendre sensée sa construction narrative ; et c'est précisément cela qui intéresse le chercheur en proie à la compréhension de processus sociaux, plus que la connaissance de faits exacts. Christian Lalive d'Epinay et ses collègues (1996) illustrent cela par le biais du concept d' « images-action » qui permet d'accéder à la reconstruction intellectuelle que font les individus de

leur réalité et de la logique avec laquelle ils ordonnent leur vie. À cela, nous ajoutons que si l'analyse du récit de vie n'a effectivement pas la prétention de dégager une réalité indépendante des perceptions et des représentations des sujets, elle n'a pas non plus la prétention de dégager une réalité indépendante du contexte d'interaction et de communication qui permet la construction du récit de vie.

Pour ce qui est de la deuxième critique, en tant que matériau, le récit peut être traité de différentes manières, non pas dans une logique d'accumulation, mais justement de convergence pour augmenter la résistance¹²³ des constructions théoriques¹²⁴. Le processus méthodologique vise à faire preuve par défaut d'invalidation, c'est-à-dire en essayant de mettre à mal l'hypothèse retenue. Travailler la fragilisation de l'hypothèse par un contrôle empirique implique ainsi la multiplication des opérations comparatives (Passeron, 1991). La comparaison doit ici être comprise comme des opérations de mise en relation et non pas une recherche de similitude ; c'est-à-dire une mise en relation d'un cas avec d'autres dynamiques étudiées et présentant des similitudes (Bouvier, 2006). Ainsi, la généralisation est rendue possible grâce à la convergence de plusieurs récits singuliers provenant d'individus expérimentant des conditions de vie proches (Catani & Mazé, 1982). Pour centrer notre propos davantage encore sur la question de recherche qui nous occupe, les récits de vie offrent un accès à l'histoire du problème tel qu'il s'est présenté pour l'individu et tel qu'il a été traité par celui-ci. L'accès aux racines, aux étapes qui ont jalonné l'histoire du sujet et qui ont contribué à construire la problématique, permet de dégager « les étapes de ce processus » et « la manière dont ces étapes sont liées entre elles (...), dont chacune crée les conditions propices ou nécessaires à la suivante (...) » (Becker, 2002, p. 109). C'est ce « chemin » qui, pour Howard Becker, peut être rendu intelligible au point d'être généralisé à tous les individus qui aboutissent à une situation étudiée, dans notre cas, à l'insertion durable dans la délinquance juvénile.

Compte tenu des arguments permettant d'invalider les critiques et de considérer le récit de vie comme un instrument valable pour questionner les phénomènes sociaux, notre choix s'est porté sur l'entretien biographique comme approche méthodologique offrant, dans un cadre défini, l'accès au terrain d'enquête. La parole des individus prend ainsi une place importante, car elle est considérée comme une porte d'entrée permettant, grâce à un procédé analytique précis, une montée en abstraction et en généralité. Saisir comment les jeunes restent dans un parcours de délinquance, c'est saisir des logiques d'action et des processus en jeu qui ne sont pas visibles et donc pas littéralement accessibles. L'analyse demande donc de rendre visible des mises en relation non explicites, elle

¹²³ Dans le sens entendu par Matthew Miles & Michael Huberman (2003).

¹²⁴ Nous reviendrons sur ce point ultérieurement en montrant l'importance et la place de la triangulation des données dans l'analyse proposée.

demande de faire émerger des logiques de fonctionnement existantes, mais invisibles à l'œil nu. Pour relever ce défi analytique, nous avons mobilisé le paradigme indiciaire, mis en évidence par Carlo Ginzburg, historien, qui offre l'espace nécessaire à une logique d'inférence¹²⁵. À l'origine, la méthode indiciaire est de Giovanni Morelli, critique d'art italien et fut reprise par Enrico Castelnuovo, écrivain italien, qui l'a rapprochée de la méthode attribuée à Sherlock Holmes par son auteur, Arthur Conan Doyle (Ginzburg, 1989). Par la suite, ce paradigme a été articulé pour la recherche en sciences sociales par Marc-Henry Soulet (2006). Cette démarche méthodologique sur laquelle nous nous sommes appuyée vise à faire émerger une théorie qui trouve ses sources dans les données du terrain, grâce à un va-et-vient constant entre le terrain, les analyses interprétatives et la littérature. Cette perspective est une « manière de penser et d'étudier une réalité sociale » (Strauss & Corbin, 2004) qui a trouvé, par la souplesse et la rigueur qui la caractérise, toute sa justification pour répondre au présent questionnement de recherche. Avant de détailler le parcours analytique indiciaire qui permet la montée en abstraction et en généralité nécessaire à une production théorique, nous allons présenter la population étudiée et la manière dont les données nécessaires à l'enquête ont été produites.

3.2. Population d'enquête et production des données

Quelle population approcher pour prétendre enquêter sur le rester dans une dynamique de récidive délinquante juvénile ? Comment être certaine que les jeunes rencontrés sont dans un processus de récidive ? Comment éviter que l'échantillon ne comprenne des jeunes qui sont dans un fantasme de délinquance ou dans une délinquance passée et dès lors dans un processus de sortie avancé ? Nous postulons en effet que s'il est possible d'envisager une étude sur la délinquance juvénile à partir de sujets sortis¹²⁶ de cette expérience, la dynamique de rester dans une telle évolution sera appréhendée de manière plus complète par les récits de vie d'individus présentement insérés dans une telle situation. Partir des jeunes insérés dans une dynamique de récidive délinquante permet de questionner la répétition des délits, l'expérience d'un rapport social problématique et sa chronicité. L'expérience sociale large et actuelle dans laquelle s'insèrent les délits ainsi que l'expérience sociale particulière que les jeunes font par différentes formes de vulnérabilité, de désaffiliation et de désinsertion sociale, permettent de considérer de près les parcours sociaux au sein desquels s'insèrent les délits. Prétendre étudier le rester tel que nous le concevons demande donc, au-

¹²⁵ La logique d'inférence donne accès à des résultats qui ne procèdent ni d'un processus d'induction, ni d'un processus de la déduction. Le paradigme indiciaire proposé par Carlo Ginzburg (1989) suggère de chercher des traces, afin de cumuler les indices permettant d'attester de la nécessité d'approfondir des pistes ciblées dans des contextes précis.

¹²⁶ Questionner des jeunes étant sortis d'une dynamique de récidive poserait le problème non négligeable des critères de sortie. Qu'est-ce que la sortie ? À partir de quand un jeune est-il considéré comme sorti ?

delà des délits affichés, de s'intéresser à la répétition d'un rapport social au sein duquel s'insèrent les délits, ce rapport social étant potentiellement problématique¹²⁷.

Pour s'assurer d'approcher des sujets ayant commis, au sens de la loi, des délits répétés en tant que mineurs, nous avons pris l'option de réaliser notre enquête dans des établissements suisses accueillant des mineurs placés pour des mesures de protection (art. 12 à 15 DPMIn) ou des peines (art. 22 à 25 DPMIn). Accéder à des jeunes insérés, au moment de l'enquête, dans un établissement proposant des régimes fermés ou semi-fermés¹²⁸, mais surtout à des jeunes reconnus officiellement comme ayant commis des délits, a présenté un avantage de taille. Ce moyen d'entrée vers la population enquêtée nous a offert certaines garanties propres au parcours objectif de délinquance juvénile, car tous les jeunes étaient placés sur ordonnance pénale suite à un ou plusieurs jugements et étaient suivis par une instance sociale¹²⁹ reconnue par l'État. Cependant, si l'officialisation de la délinquance qu'offre le recours aux jugements des mineurs et la décision de placement selon les articles de loi précités constituent un garde-fou important pour prétendre approcher des jeunes en situation de récidive délinquante, c'est en présentant des critères de sélection de la population d'enquête plus ciblés aux directeurs d'institution qu'il a été possible de resserrer davantage notre échantillonnage.

Pour prétendre enquêter sur une population mineure, les jeunes rencontrés devaient avoir commis leurs actes délictueux avant l'âge de dix-huit ans. Au sens du DPMIn, les jeunes rencontrés devaient avoir été jugés pour des délits réalisés entre dix et dix-huit ans. Dans la réalité, au moment où nous avons contacté les établissements, les jeunes placés avaient au minimum quinze ans, bien que pour certains leur placement avait débuté dès l'âge de quatorze ans. Nous avons placé le seuil maximal à dix-neuf ans pour pouvoir potentiellement accéder à des jeunes ayant été placés peu avant leur majorité. L'échantillon comprend donc des garçons âgés de quinze à dix-neuf ans. Le choix de ne pas inclure des filles à l'échantillon de recherche repose sur un présupposé important. En effet, l'expérience de l'adolescence est reconnue comme étant vécue fort différemment chez les filles et chez les garçons. Les conduites à risques en sont un exemple. À cet égard, les conduites délinquantes

¹²⁷ Nous n'avons pas exclu de rencontrer un sujet, socialement inséré, sans problématique sociale apparente ou décelable et néanmoins dans un parcours de délits multiples et avérés. Ce sujet, que nous n'avons pas trouvé, aurait été d'un apport considérable pour soumettre nos hypothèses et notre modèle théorique à l'épreuve. Il faut cependant mentionner que ce type de parcours social est soit extrêmement rare, soit inexistant.

¹²⁸ Selon les situations individuelles, les jeunes enquêtés sont dans un régime fermé, c'est-à-dire avec une interdiction totale de sortie ou dans un régime semi-fermé, c'est-à-dire avec une possibilité de sortie strictement définie, lors de certains moments de groupe, lors de congés octroyés par le juge ou pour un travail extérieur comme cela peut être le cas après un certain temps de formation à l'interne.

¹²⁹ En Suisse, l'appellation de ces instances diffère d'un canton à l'autre. Il s'agit du dispositif social qui prévoit le suivi des situations. Ce critère est important dans la mesure où le moment où la situation a été annoncée au service en question offre des indications sur le parcours du jeune. En effet, certains jeunes sont suivis à partir du moment où un de leurs délits a été connu, alors que d'autres sont suivis pour des raisons familiales et sociales de manière antécédente aux délits.

chez les filles représentent également une problématique sociale qui mérite une attention particulière tout en étant, très probablement, distincte de la problématique masculine. Les différences entre filles et garçons à l'adolescence, ainsi que les différences de problématiques psychosociales dont ils et elles témoignent, nous permettent de penser que les modes de renforcement, ainsi que les logiques d'action mis en place par la gent féminine, sont différents de ceux de la gent masculine. Ainsi, nous faisons le choix de concentrer notre recherche sur l'émergence d'un modèle de compréhension de la récidive chez les garçons, considérant qu'il sera ultérieurement intéressant de soumettre ce modèle aux dynamiques féminines de la délinquance chez les jeunes.

Au départ de l'enquête, l'une de nos préoccupations était de questionner des jeunes *inscrits* dans un parcours de récidive et nous craignions que l'insertion en milieu fermé depuis une trop longue durée ne risque de les avoir éloignés de ce parcours. En conséquence, nous avons donc cherché à rencontrer des jeunes dès le début de leur placement. Pour s'assurer de la validité de ce critère, nous avons également ouvert les entretiens à des jeunes à diverses étapes de leur parcours de placement. Grâce à cette ouverture, nous avons toutefois pu éliminer ce critère de sélection de notre population d'enquête, car quelle que soit la durée de placement vécue par les jeunes, nous avons constaté que chacun s'inscrivait différemment dans une dynamique de récidive délinquante. Les récits récoltés nous ont montré que la durée du placement écoulée ne constitue pas un critère d'éloignement des délits et que le rester trouve des éléments de compréhension forts dans les récits des jeunes, indépendamment de la durée de leur expérience d'enfermement. Centrer la production des données sur des jeunes en début de placement nous aurait enlevé toute une dimension essentielle, celle au sein de laquelle les jeunes prennent conscience de la difficulté de la sortie du placement, de la tentation, et celle où ils remettent en doute l'éloignement de la dynamique de délinquance auquel ils avaient pourtant cru en début de placement.

Un autre élément nous a indiqué les limites du parcours objectif de récidive délinquante pour appréhender le rester dans une dynamique de récidive. À la suite d'échanges avec les directeurs des établissements sur les profils de jeunes accueillis, nous aurions pu éliminer une catégorie de jeunes, soit ceux placés non pas suite à divers jugements et un parcours de récidive délinquante officielle¹³⁰, mais suite à un seul acte grave, sans que des antécédents judiciaires ne soient visibles dans leurs dossiers¹³¹, comme c'est le cas de jeunes *a priori* sans histoire qui commettent un crime grave. En s'entretenant avec un sujet présentant ce profil, nous avons pu éliminer ce critère restrictif dans la mesure où, bien qu'officielle, la délinquance est un important processus de désinsertions sociale et

¹³⁰ Soit plus de deux actes reconnus punissables par la loi.

¹³¹ Précisons que nous n'avons pas eu accès aux dossiers des jeunes placés. Nous avons toutefois la possibilité de questionner certains points généraux dans les échanges avec les directeurs, non pas sur des situations précises, mais sur l'ensemble des jeunes accueillis. De cette manière, la clause de confidentialité était garantie.

scolaire préexistant au crime réalisé. Au final, c'est donc seulement après avoir rencontré les jeunes qu'il fut réellement possible d'affirmer s'ils faisaient ou non partie de l'échantillon recherché.

La trajectoire objective est essentielle pour approcher des jeunes en situation de récidive délinquante, car elle permet d'éviter de s'entretenir avec des jeunes qui seraient dans le fantasme d'un parcours de délinquance, dans l'illusion d'une dynamique de caïd ou encore des jeunes pour lesquels la délinquance n'aurait pas eu de conséquences sociales. Cependant, elle ne peut exclure la trajectoire subjective de récidive délinquante. En effet, si la trajectoire objective offre un regard sur les faits et leur chronologie pour dessiner un parcours plus ou moins sinueux, la trajectoire subjective permet d'accéder aux processus de construction et de négociation identitaire (Bellot, 2005) qui accompagnent les événements, mais aussi leurs conséquences. Ce n'est qu'en s'approchant des sujets et en s'entretenant avec eux qu'il nous a été finalement possible de percevoir s'ils étaient, subjectivement, dans un parcours de récidive délinquante. S'arrêter aux critères officiels de la délinquance juvénile pour accéder à la population d'enquête ne suffit donc pas pour questionner la continuité d'un parcours de délinquance juvénile. Même présents et extrêmement tangibles, les critères attestant qu'un jeune *est* inscrit dans un parcours de délits n'assurent pas le fait que le jeune se situe lui-même dans un tel parcours. Or, questionner le rester auprès de sujets qui ne s'y retrouvent pas, qui nient la réalité officielle ou leur implication dans les délits pour lesquels ils ont été condamnés, devient difficile, voire impossible. L'identification du rester pose donc le problème de son « *autodéfinition* » (Caiata Zufferey, 2006, p. 95) qui est un point essentiel pour questionner non pas uniquement la récidive délinquante en tant que fait juridique, mais en tant qu'expérience de vie faite par un jeune à un moment fort de transition. Par autodéfinition, nous entendons la manière avec laquelle les sujets se situent par rapport à leurs actes, la manière dont ils se placent dans la dynamique de délinquance et qui fait d'eux des êtres subjectivement et subtilement inscrits dans une dynamique de récidive délinquante et ce, malgré les arrêts judiciaires, l'enfermement et les interventions socioéducatives¹³².

Approcher une population d'enquête dans un environnement circonscrit et défini peut paraître un avantage par rapport à une population disséminée dans différents lieux géographiques. Certes, ce rassemblement géographique présente un avantage, mais il a également demandé un important travail de demandes d'autorisation, étape essentielle pour pouvoir accéder aux établissements et aborder les adolescents en respect d'un cadre légal. L'enquête de terrain s'est déroulée auprès de deux établissements suisses accueillant des adolescents et des jeunes adultes francophones de 2007 à 2010. Il s'agit du centre éducatif de Pramont en Valais et du Foyer d'éducation de Prêles dans le canton de

¹³² Nous renvoyons le lecteur à l'annexe I.

Berne¹³³. Accéder à notre population d'enquête nous a demandé de contacter, pour commencer, les directeurs des deux institutions pour obtenir leurs autorisations orales et écrites nous permettant ainsi d'entrer dans les établissements pour notre phase de production des données. Pour l'une des deux institutions, il a été nécessaire de contacter tous les juges ayant ordonné les placements, afin qu'ils nous autorisent l'accès aux jeunes qu'ils avaient placés. Une fois cette première étape franchie, nous avons organisé le déroulement de la suite en collaboration avec les directeurs d'institution. Ces derniers nous ont proposé les noms de quelques jeunes répondant *a priori*¹³⁴ aux critères de sélection de notre population. Une première rencontre avec ces jeunes d'environ quinze minutes nous a permis de leur présenter individuellement notre projet, afin qu'ils nous donnent leur accord quant à leur participation. Ce moment nous permettait de décrire la nature de la démarche et de fournir les garanties de confidentialité. La presque totalité des sujets rencontrés nous ont donné leur accord pour participer aux entretiens biographiques¹³⁵. Sur les quatorze jeunes à qui l'enquête a été proposée, un seul sujet a refusé sa participation mentionnant qu'il attendait prochainement un jugement et qu'il craignait que son juge ait accès à nos enregistrements. À l'exception de ce jeune, les sujets ayant donné leur accord oral ont été amenés à le donner également par écrit, ce qui faisait office d'attestation pour l'institution. À partir de cet accord, les directeurs se sont chargés, pour les sujets mineurs, de contacter les représentants légaux afin d'en obtenir les autorisations écrites. Compte tenu du principe de huis clos en vigueur dans le DPMIn, il nous était impératif d'obtenir une autorisation écrite des sujets mineurs et des représentants légaux pour la réalisation de l'enquête.

Les contraintes décrites ont certainement retardé le moment de la production des données, mais elles nous ont aussi et surtout obligée à rendre la procédure rigoureuse et structurée. Dès lors, il ne s'agissait plus d'approcher quelques jeunes pour produire des récits de vie, mais de reconnaître le caractère rare et temporaire de l'accès donné pour rendre la démarche collective et d'autant plus impliquée.

L'échantillon final est constitué de huit sujets (N=8). Ce nombre n'a pas été défini à l'avance. La sélection de l'échantillon s'est basée sur le critère de la saturation des données recueillies dans les entretiens. Alex Mucchielli (1991) définit la saturation comme le « phénomène qui apparaît au bout

¹³³ Ces établissements répondent à différentes missions. Le centre éducatif de Pramont permet des placements éducatifs de longue durée, des placements plus temporaires permettant un recadrage (un à trois mois) ou des placements en détention préventive. La population enquêtée expérimentait un placement d'une durée dite « longue », mais généralement non définie dans le temps au moment des entretiens. Le Foyer d'éducation de Prêles assure en milieu ouvert ou fermé l'exécution des mesures prononcées contre des jeunes hommes, conformément au DPMIn. Dans ces deux institutions, le placement commence par une phase dite « fermée ».

¹³⁴ Comme nous l'avons mentionné précédemment, ce n'est qu'une fois les entretiens biographiques réalisés que nous avons pu nous assurer que le sujet répondait effectivement à nos critères de sélection de la population.

¹³⁵ Tous les sujets ayant donné leur accord n'ont pas forcément participé à la recherche. Le laps de temps entre l'accord donné par le sujet et le premier entretien s'est parfois avéré trop long et certains sujets avaient soit quitté l'institution entre temps, soit l'autorisation des représentants légaux nous est parvenue trop tardivement pour débiter les entretiens.

d'un certain temps dans la recherche qualitative lorsque les données que l'on recueille ne sont plus nouvelles. Tous les efforts de collecte d'informations nouvelles sont donc rendus inutiles. Ce que l'on récolte alors rentrant dans des cadres déjà connus, on peut arrêter la recherche » (p. 116). Cette saturation a été recherchée tant au niveau général de la question de recherche qu'au niveau interne du récit de chaque sujet. Après les entretiens avec sept sujets, la saturation a été atteinte et le huitième sujet a été « le sujet de trop », soit celui nous permettant de nous assurer de la saturation.

Pour atteindre la saturation, il a été nécessaire de rencontrer les sujets à plusieurs reprises. Les données sont fournies à partir d'un total de dix-sept entretiens, pour un total d'environ vingt-cinq heures d'entretiens. Les sujets ont été sollicités aussi souvent que nécessaire jusqu'à épuisement du récit en lien avec notre thématique du rester.

Tableau 1: Population d'enquête

Sujets	Institution d'accueil	Âge au début du placement	Âge au moment du 1er entretien	Nombre d'entretiens
David	Pramont	15 ans et 8 mois	17 ans et 7 mois	2
Igor	Prêles	17 ans et 8 mois	19 ans et 8 mois	3
Caryl	Pramont	15 ans et 9 mois	16 ans et 1 mois	3
Kenzo	Pramont	14 ans et 8 mois	16 ans et 3 mois	3
Rémi	Pramont	17 ans et 2 mois	17 ans et 8 mois	1
Andry	Prêles	16 ans et 8 mois	17 ans et 6 mois	2
Karim	Prêles	17 ans et 7 mois	17 ans et 9 mois	2
Yannick	Pramont	17 ans et 1 mois	18 ans et 3 mois	1
Total : 8 sujets	Répartition : 5 Pramont, 3 Prêles	Moyenne : 16 ans et 6 mois	Moyenne : 17 ans et 6 mois	Total : 17 entretiens

La durée moyenne de chaque entretien a varié selon la phase de l'étude. Globalement, les premiers entretiens ont tous duré entre une heure et trente minutes et deux heures et quinze minutes. La plupart du temps, après deux heures de récit, nous avons cherché à mettre un terme à l'entretien et à préparer parallèlement les points d'une prochaine rencontre. Cette limite temporelle avait pour but

de garantir au sujet une qualité d'écoute suffisante, et de produire¹³⁶ un matériau raisonnablement traitable jusqu'à la prochaine rencontre. Un sujet a été rencontré en dehors d'un des établissements mentionnés. Les contacts entretenus avec le terrain nous ont permis de connaître le parcours institutionnel d'un jeune (David¹³⁷) qui était sorti de l'établissement de Pramont depuis six mois. Dès ce moment, il avait à nouveau commis des délits pour lesquels il était en attente de jugement. Nous avons donc considéré qu'il serait intéressant de récolter son récit de vie et de voir de quelle manière cette production pourrait ou non s'insérer dans le matériau d'enquête. Au vu de la manière dont il s'inscrivait encore, et malgré l'institutionnalisation récente, dans une dynamique de délinquance, aucun argument ne nous a permis de l'exclure de l'enquête. Par la suite et pour des raisons d'accès à la population, nous nous sommes restreinte à rencontrer des sujets dans les établissements mentionnés, mais cela nous a permis de voir que l'enquête aurait également pu se réaliser, moyennant certaines précautions¹³⁸, en dehors des murs institutionnels.

Bien que les huit sujets ne puissent à eux seuls représenter les statistiques de la récidive délinquante des mineurs, les informations que les récits ont permis de recueillir se sont avérées suffisamment complètes pour étudier les parcours de récidive et l'expérience sociale du rester dans une telle dynamique. Au moyen d'un travail d'analyse locale de chaque entretien, puis d'une analyse transversale, il a été possible de tenir compte de la diversité des parcours et de mettre en évidence les expériences, non pas similaires, mais communes faites par les jeunes enquêtés. Or, pour accéder à cette réalité vue de l'intérieur, il a été nécessaire de faire des récits un outil sociologique qui puisse être traité et non un simple témoignage individuel. La forme donnée à la production des données est donc de première importance pour rendre ce récit utile à l'analyse et susceptible d'apporter des éléments relatifs à la problématique de l'enquête.

Les entretiens ont été réalisés à l'aide de deux outils soutenant le récit. Le premier outil technique est intitulé « la ligne de vie ». Pour chaque premier entretien biographique, la problématique est abordée par la ligne de vie. En début d'entretien, le sujet est amené à réaliser sa ligne de vie puis à la commenter¹³⁹. Cette réalisation sert principalement de support à son récit. L'intérêt d'utiliser le support de la ligne de vie est de permettre au sujet de *se* raconter sans pour autant trop l'orienter et lui permettre de prendre un temps nécessaire pour s'immerger dans son

¹³⁶ Comme le propose Pierre Paillé (2011), nous choisissons d'utiliser le terme « production » des données, à la place de celui de « récolte » des données, car les données n'existent pas comme telles ; elles doivent être produites par le chercheur et en fonction de sa démarche d'enquête.

¹³⁷ Les prénoms des jeunes sont fictifs.

¹³⁸ Nous entendons par là qu'il aurait fallu trouver une manière de s'assurer du parcours objectif de délinquance.

¹³⁹ La ligne de vie est une flèche représentant la trajectoire individuelle sur laquelle le jeune est amené à inscrire les événements qu'il qualifie de positifs et de négatifs en tout début d'entretien. L'annexe II illustre cet outil qui n'est pas un outil d'analyse, mais un support susceptible de servir au jeune.

histoire. La consigne visant à permettre le démarrage du récit est donnée une fois que la ligne de vie est réalisée, soit : « Je voudrais que tu me racontes comment tu es devenu l'adolescent que tu es aujourd'hui »¹⁴⁰.

Le second outil est le guide d'entretien qui a joué le rôle d'« aide-mémoire ». Dans une logique d'inférence maximale, ce guide a défini des thèmes généraux à approcher au sein du parcours de vie¹⁴¹. Ces thèmes proviennent d'une connaissance générale qui émane des nombreux rapports entretenus avec ce type de population avant la recherche et sont un soutien lors des entretiens biographiques. Ces thèmes n'ont pas constitué un canevas rigide et fermé, au contraire ils ont pris la forme d'un support susceptible de s'étoffer au gré des entretiens en fonction des nouvelles pistes implicitement suggérées par les sujets eux-mêmes. En approchant une réalité sociale sans hypothèse préconstruite et avec la volonté de laisser le plus de place possible pour que les données puissent être exprimées, nous avons cherché la fluidité du récit dans le but de s'immerger dans le processus intime du maintien durable dans la récidive délinquante, tout comme dans une situation où se forme un rapport social particulier. Sans variable prédéfinie sur lesquelles poser notre regard, nous avons cherché à prendre en compte toutes les informations, des plus attendues aux plus improbables, pour élaborer nos hypothèses. L'aide-mémoire thématique a, dans ce sens, pris le rôle d'un soutien à la dynamique d'échange, constituant un appui potentiel au dialogue et non pas un étayage théorique à approfondir coûte que coûte. Les entretiens réalisés ne sont ni tout à fait ouverts, ni semi-structurés. Le terme d'entretien semi-structuré définit une technique visant à soutenir l'entrevue par un canevas sans que ce dernier ne transparaissent auprès de l'enquêté : « c'est par petites touches que l'on amène la personne sur un terrain déterminé » (De Ketele & Roegiers, 1996, pp. 168-169). Selon les auteurs, cette technique est directive par rapport aux thématiques abordées, mais ouverte à l'intérieur de ces thématiques. Dans notre cas, certaines thématiques ont été pensées au préalable, certains propos des sujets sont creusés et testés sous différents angles de questionnement et de rappel, pour saisir davantage ce que l'individu cherche à mentionner. Ce faisant et malgré cette directivité très relative, nous avons voulu garder un cadre le plus ouvert possible, dans une dynamique d'échange et non d'interrogatoire, pour que le matériau d'enquête soit exprimé le plus pleinement possible grâce à des sujets en mesure de se plonger dans leur histoire. Dans ce sens, l'approche que nous avons choisie pourrait s'insérer entre les entretiens semi-structurés et ouverts, car la directivité était relativement faible, afin de laisser un espace d'expression aux thématiques spontanément abordées par les sujets. Pour ce faire, nous avons dû nous mettre dans une position d'ouverture pour écouter toute la plausibilité des pistes de compréhension ; cette posture ne visant pas à forcer les données, mais plutôt

¹⁴⁰ Cette formulation de départ pour l'entretien est faite sur la base des propos de Daniel Bertaux qui propose une sémantique précise pour lancer un entretien biographique.

¹⁴¹ Nous renvoyons le lecteur à l'annexe III.

à accepter d'être bousculée dans notre mode de pensée, dans nos conceptions¹⁴² (Strauss & Corbin, 2004). C'est ainsi qu'il a été possible de nous immerger dans le récit des sujets, plus que de les extirper de leur réalité pour les coller à nos interrogations.

Pourquoi les jeunes ont-ils consenti à nous parler ? Quels avantages ou bénéfices ont-ils trouvés et pourquoi sont-ils parfois allés jusqu'à proposer de nouvelles rencontres, démontrant leur disponibilité et de leur intérêt¹⁴³ ? Car ces jeunes ont accepté non seulement de parler, mais également de nous voir intégrer leur univers, entrer dans leur danse, écouter ce qui est dit, mais aussi ce qui ne l'est pas, ils nous ont laissé aborder des zones d'ombre par des chemins qui leur soient acceptables. Il se peut que l'intérêt affiché lors de la présentation de l'étude, celui d'être à l'écoute de leur point de vue, de vouloir en apprendre d'eux ; que le positionnement qui était le nôtre d'entendre leur histoire sans une lecture préalable de leur dossier, leur ait permis de s'exprimer hors d'une logique de justification face à ceux qui, par la force des choses, connaissent leur parcours avant de les rencontrer. Peut-être que l'espace de parole offert a représenté ce que Pierre Bourdieu (1993) appelle « une occasion exceptionnelle de s'expliquer, au sens le plus complet du terme, c'est-à-dire de construire leur point de vue sur eux-mêmes et sur le monde et de rendre manifeste le point, à l'intérieur de ce monde, à partir duquel ils se voient eux-mêmes et voient le monde, et deviennent compréhensibles, justifiés, et d'abord pour eux-mêmes » (p. 915).

Chaque entretien a été intégralement enregistré. Le traitement de chaque récit s'est fait rapidement après la production des données, de manière à identifier les besoins de retourner vers le sujet ou non. De ce fait, production et analyse se sont déroulées obligatoirement en alternance, car ce sont les premières étapes de traitement des données qui définissaient la nécessité ou non de poursuivre la production. Le laps de temps entre les deux (ou trois) entretiens nous a permis de nous immerger dans le récit du sujet et de préparer une nouvelle rencontre en ciblant à la fois les éventuelles incohérences ou les propos inaboutis. Ce laps de temps a également permis une forme de triangulation temporelle des données¹⁴⁴. Dans le sens d'une prolongation de la production des données, un matériau supplémentaire, le mémo, a vu le jour au moment des entretiens et s'est étoffé aux premières étapes du traitement. Il s'agit de notes éparses prises au moment de chaque entretien, soit des questionnements, des portes ouvertes laissées en suspens, des pistes peu approfondies. Les mémos ont ainsi constitué un matériau créé par le chercheur à partir des ouvertures offertes par

¹⁴² Nous avons tous des conceptions qu'il est nécessaire de considérer (s'en affranchir ou les travailler) pour pouvoir avancer au niveau de la recherche (Strauss & Corbin, 2004).

¹⁴³ Précisons que les sujets n'ont pas été rémunérés pour le temps accordé à ces entrevues. À l'instar de Maurizio Catani & Suzanne Mazé (1982), nous avons estimé qu'il était préférable de ne pas créer un marché financier autour de la production des données, le risque encouru aurait été de biaiser l'intérêt porté à l'étude.

¹⁴⁴ La validité des enquêtes qualitatives est notamment assurée par la triangulation des données (Pourtois & Desmet, 1988). Le prochain sous-chapitre permettra d'illustrer les différents modes de triangulation de la présente enquête.

l'enquête et ont notamment permis de définir et de formuler des thématiques en suspens, à creuser dans le cadre des entretiens suivants.

Les données recueillies au travers des récits biographiques ont subi un grand nombre de traitements dans le but de faire émerger des catégories interprétatives dans une logique d'inférence et, finalement, une théorie qui trouve ses racines au plus profond du matériau d'enquête. En effet, les récits recueillis ne représentent pas une réalité, mais une « reconstruction intellectuelle d'un passé, inévitablement orienté par la présence de l'enquêteur quand il s'agit d'un entretien et, dans tous les cas, par le travail de la mémoire et la signification que le présent donne au passé » (Carra, 2001, p. 60). Nous rejoignons l'auteure qui souligne que « la biographie ne constitue donc en aucune façon l'équivalent de la connaissance scientifique ; c'est un document brut qui demande à être traité comme toutes les données brutes : elle doit être critiquée, évaluée, analysée, à la fois dans ses conditions de production et dans son contenu » (p. 60). Nous allons ainsi expliquer et illustrer le processus d'alternance entre la production et l'analyse nécessaire à la modélisation théorique au moyen de la mise à l'épreuve des hypothèses, ainsi que la mise en comparaison des différents éléments du matériau d'enquête permettant de construire, pas à pas, un modèle théorique capable de résister à l'épreuve de données nouvelles¹⁴⁵.

3.3. Traiter et analyser : l'émergence du sens et des pistes de compréhension

Le terrain d'enquête regorge d'éléments propices à l'émergence d'une compréhension fine des dynamiques de récidive délinquante. Ce présupposé qui nous conduit à approcher les jeunes tout en étant volontairement dépourvus d'hypothèses préétablies et dans une dynamique d'ouverture, implique une méthodologie qui soutient l'émergence des données et qui structure et développe le processus d'accès à la connaissance, en ce qui nous concerne, la compréhension du rester. L'approche méthodologique qu'est le paradigme indiciaire repose sur l'émergence qui exclut toute entrée dans l'enquête avec des concepts trop orientés ou un cadre théorique préalablement conçu ou défini (Strauss & Corbin, 2004). Elle renonce à une démarche de la science positive qui se base sur

¹⁴⁵ Si l'alternance entre la production et l'analyse est une exigence pour la méthode indiciaire qui peut difficilement se suffire d'un seul processus de production défini dans le temps, elle est également recommandée par Anselm Strauss et Juliet Corbin dans le travail d'émergence d'une théorie enracinée pour laquelle l'analyse se doit de débiter dès le premier entretien et donner lieu à un retour sur le terrain autant que nécessaire (Strauss & Corbin, 2004).

des faits : elle cherche à s'appuyer sur des éléments perdus, des traces, qui seront autant d'indices qui, par la suite, apporteront des éléments de compréhension¹⁴⁶.

L'ensemble du matériau d'enquête a été travaillé au sein de trois espaces d'analyses distincts permettant de diversifier les angles d'analyse en se laissant potentiellement surprendre par l'une ou l'autre perspective. Le premier angle est une analyse générale des récits qui exclut toute conception thématique prédéterminée ; le deuxième, dont la nécessité est apparue au cours de l'analyse du premier, est une analyse des réseaux d'actants des sujets ; et le troisième, qui, à l'instar du précédent, a démontré sa pertinence au cours de l'avancement des analyses, est une analyse des supports à l'action. Au final et dans la poursuite d'une montée en abstraction, les trois espaces d'analyses ont été croisés pour mettre à l'épreuve le modèle théorique avancé. Ces trois espaces d'analyses ont chacun été traversé tantôt par des analyses locales où les matériaux d'analyse sont les récits de vie, tantôt par des analyses transversales où les matériaux d'analyse sont les indices et les concepts développés. Voyons de plus près le déroulement des opérations, fortement similaires pour l'ensemble de ces trois espaces.

¹⁴⁶ Dans le cadre du paradigme indiciaire, les indices donnent naissance à des hypothèses par un raisonnement fondé sur l'abduction (Soulet, 2005b). Nous devons la distinction entre déduction, induction et abduction à Charles Peirce (Fann, 1970).

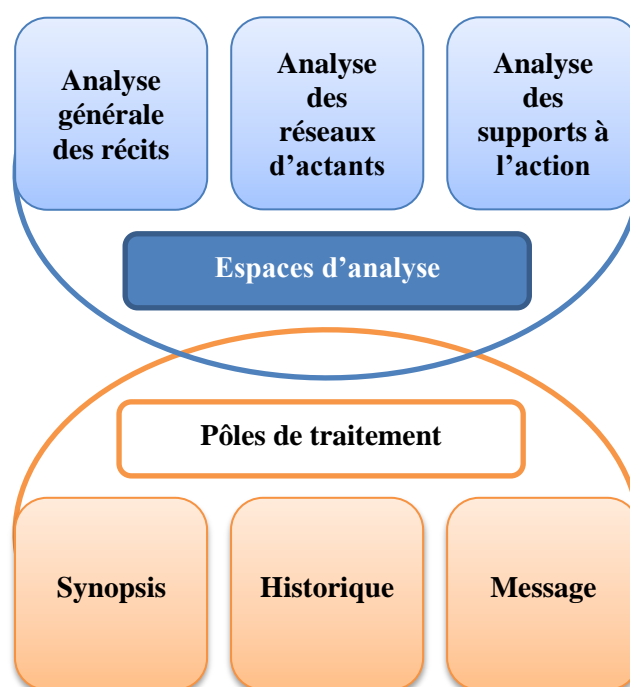


Figure 7: Espaces d'analyse et pôles de traitement des récits biographiques

Pour fournir des données propices à ces trois espaces d'analyse, la démarche d'ordonnancement des données a débuté par un traitement des données de manière à fournir un matériau propice à l'analyse locale de chaque entretien¹⁴⁷. Ainsi, le traitement est à distinguer de l'analyse des données, dans le sens où il consiste en une première étape plus organisationnelle qu'analytique, tout en relevant néanmoins une première montée en généralité. Nous avons donc réalisé une reconstitution des entretiens de manière à les énoncer selon trois pôles : le synopsis, l'historique et le message. Le synopsis a consisté à résumer l'entretien tel qu'il a été dit, dans la chronologie de la narration de la personne. Il s'agit à ce stade d'un travail de compréhension et d'appropriation de l'entretien qui se veut une toute première montée en généralité et qui constitue le matériel fondamental pour l'ensemble des analyses locales. Plus qu'une fidélité aux propos très précis du sujet, cette technique a cherché à être fidèle à ce que le sujet a tenté d'expliquer¹⁴⁸. Ensuite, nous avons repris

¹⁴⁷ Tous les entretiens ont intégralement été enregistrés avec l'accord des sujets.

¹⁴⁸ Les entretiens relatifs au premier sujet ont été intégralement retranscrits, ce qui ne fut pas systématiquement le cas des suivants. En effet, pour les autres, la méthode ici présentée a fait plus sens à nos yeux et s'avérait être plus utile lors de l'analyse. La transformation des données en trois pôles distincts a déjà représenté une légère montée en abstraction, constituant un matériau propice à l'analyse.

Par ailleurs, chaque fois que nous rencontrions pour une nouvelle fois un même sujet, nous débutions l'entretien par la lecture de notre synopsis, afin de s'assurer de la fidélité de notre compréhension de leur récit et pour réduire les risques de différence de langage et de valeurs entre le narrateur et nous-même (Pourtois & Desmet, 1988).

l'enregistrement pour réaliser l'historique, soit retracer plus précisément l'histoire de la problématique du rester dans une dynamique délictueuse. Il s'agissait dès lors de reconstruire la chronologie du parcours en cherchant à percevoir comment le problème s'était présenté et comment il avait été traité du point de vue du narrateur. Ce procédé permet de s'appropriier l'entretien différemment que la manière dont la personne l'a formulé. Cette première phase de traitement des données a finalement consisté à expliquer, dans un document plus succinct que les deux précédents, le message que les jeunes rencontrés ont cherché à faire passer. Comprendre le message des jeunes pris pour témoins, c'est comprendre la logique de structuration du récit.

Par ces trois pôles de traitement, la cohérence interne des récits a été dégagée et les logiques par lesquelles le sujet rend compte de son processus de maintien durable ont pu être identifiées. Ce premier traitement a été réalisé, pour chaque récit, à la place d'une retranscription intégrale offrant un matériau digeste pour que puisse se dérouler deux analyses, l'une locale et l'autre transversale, toutes deux nécessaires à la montée en abstraction. Nous allons présenter le processus d'analyse que nous avons sollicité avant de détailler la démarche en mobilisant quelques exemples dans le but de retracer l'élaboration théorique qui demeure une démarche particulièrement délicate à expliciter.

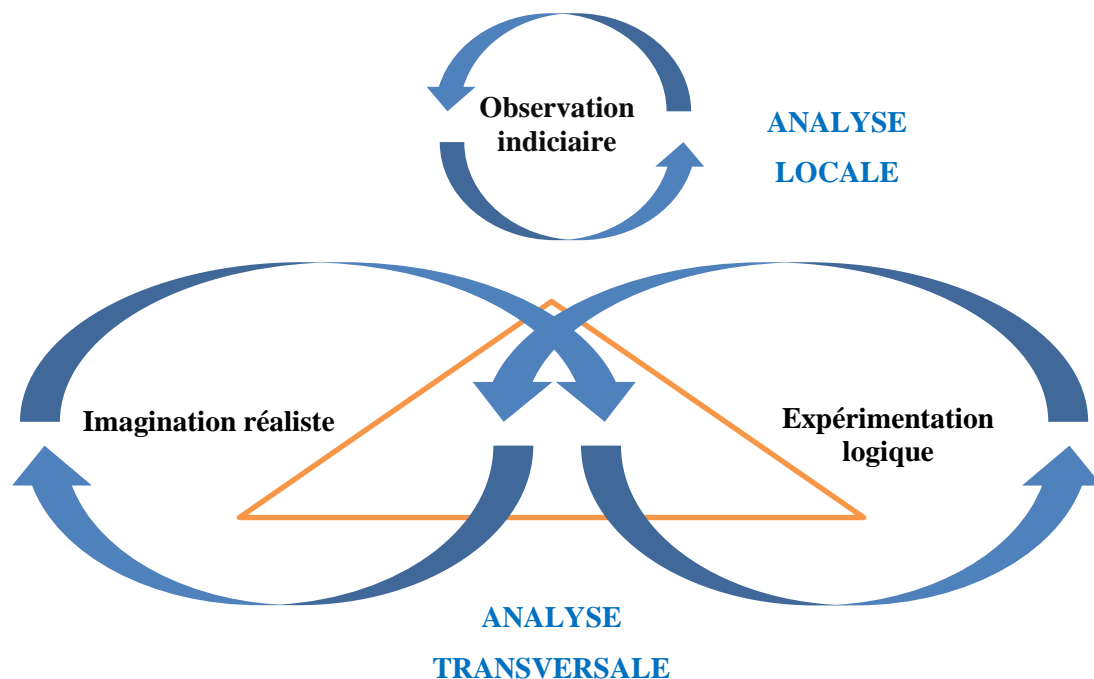


Figure 8: Le triangle magique de la découverte et ses phases d'analyses locales et transversales

Toujours dans l'espace d'analyse générale des récits, trois opérations cohabitent le long de deux types d'analyses, l'une locale, l'autre transversale, et fonctionnent de manière alternée et entremêlée. Elles constituent ce que Marc-Henry Soulet (2006) a nommé le « triangle magique de la découverte » : l'observation indiciaire, l'expérimentation logique et l'imagination réaliste¹⁴⁹ (p. 128). Le processus analytique a débuté par une phase d'analyse locale interne à chaque récit. L'analyse locale a visé à extraire des indices propres à chaque récit. Le matériau de l'analyse locale est exclusivement le synopsis, matériau-clé sur lequel nous sommes revenue aussi souvent que nécessaire durant l'ensemble du processus analytique. Le but de ce procédé est de dégager la structure interne du propos du narrateur tout en s'extrayant de son point de vue, afin d'identifier des pistes de compréhension susceptibles de prendre ensuite la forme d'hypothèses explicatives. Cette mise à distance du sujet est un pas important pour dégager des structures de compréhension qui s'éloignent du témoin et qui, dans un deuxième temps, pourront être mises en lien avec d'autres pistes hypothétiques. Par la suite et une fois que l'analyse locale a permis de dégager plusieurs indices forts, nous avons réalisé une analyse transversale en cherchant, d'une part, à croiser les indices entre eux et avec la littérature, de manière à construire des hypothèses qui s'ancrent dans les données de terrain et qui prennent corps au contact de la littérature et par la confrontation à de nouveaux indices. Les indices, puis les constructions qui en découlent sont le matériau-clé de l'analyse transversale. Cette expérimentation logique est fortement liée au procédé d'imagination réaliste où les hypothèses qui prennent forme sont renforcées par un travail d'affinage et de retour au terrain si nécessaire. Les indices issus d'une analyse locale permettent une progression du visible vers l'hypothétique et l'explicatif. Voyons la démarche concrète d'analyse qui demeure néanmoins difficile à expliciter, dans la mesure où l'interprétation apparaît très tôt dans le processus de traitement, puis d'analyse des données produites.

L'analyse locale réalisée pour chaque récit a consisté en l'élaboration d'indices à partir de traces découvertes dans le synopsis. Le procédé a consisté à rattacher une catégorie analytique provisoire à une information qui apparaît dans le matériau (Demazière & Dubar, 2004). Pour reprendre l'appellation du paradigme indiciaire, ce n'est pas le nombre de traces regroupées sous un indice¹⁵⁰ qui a donné du poids aux indices retenus, mais leur capacité de prendre corps au contact d'autres indices. En effet, la quête de traces et d'indices à partir du synopsis nous a également conduite à considérer comme des traces certains éléments absents du propos de l'un ou l'autre sujet. Considérer

¹⁴⁹ Expression que l'auteur reprend à Colin Dexter qui s'en sert pour expliciter le travail analytique de l'inspecteur Morse. Arthur Conan Doyle témoigne également de l'utilisation scientifique du concept d'imagination (Conan Doyle, 1956, cité par Soulet, 2006).

¹⁵⁰ D'un point de vue purement méthodologique, le travail d'émergence des indices pourrait se rapprocher d'un travail de « catégorisation » (l'auteur met les guillemets) qui constitue la deuxième étape de la démarche de théorisation ancrée (Paillé, 1994). Cela dit, si le paradigme indiciaire utilisé pour cette étude comprend certaines similitudes avec la théorisation ancrée mise en avant par Barney Glaser et Anselm Strauss en 1967, ces deux approches demeurent autonomes, se référant à des phases de traitement et d'analyse distinctes.

le non propos, c'est prendre en compte l'existence d'un non-dit et envisager sa potentielle importance pour une construction future. Loin de fouiller les silences, nous avons néanmoins accordé une place à l'absence, considérant le vide verbal comme une possible pièce du puzzle. Une fois les indices formulés, pour savoir en quoi précisément chaque indice était susceptible de contribuer à résoudre l'énigme du maintien de certains jeunes sur un parcours de délinquance, ceux-ci ont été traités selon deux phases : une description et une justification de la présence de l'indice en s'appuyant sur la littérature, suivies d'une mise en relation verticale avec la question de recherche, soit une première démarche hypothétique. Le processus de description est nécessaire, car la description « constitue la base des interprétations plus abstraites des données et du développement de la théorie, même si cela n'est pas toujours le cas. La description renferme déjà des concepts, au moins de manière implicite (...) » (Strauss & Corbin, 2004, p. 39) permettant ensuite la montée en abstraction, grâce à l'organisation des données brutes. Ce travail peut s'apparenter à la fois à un travail de classification, d'agrégation et de traduction (Demazière & Dubar, 2004) pour lequel la description de l'indice en tant que tel constitue une étape essentielle de clarification et « d'ordonnement conceptuel » (Strauss & Corbin, 2004, p. 39). Décrire et justifier l'importance d'un indice, mais aussi lier cet indice de manière fortement hypothétique à la question de recherche, est une démarche fondamentale pour densifier et clarifier l'indice, afin de lui donner une orientation non pas généraliste, mais propre à la question de recherche¹⁵¹. Cet approfondissement des indices peut être vu comme une forme d'organisation du matériau d'enquête, compte tenu du fait que plus l'analyse avance, plus notre regard a quitté les synopsis, autrement dit les histoires de vie, pour se concentrer sur les indices, comme matériau-clé¹⁵². Si le passage d'une analyse locale par l'observation indiciaire à une analyse transversale par l'expérimentation logique, puis l'imagination réaliste, nous conduit à placer notre regard sur un matériau évolué, cela ne veut pas dire que l'observation indiciaire cesse. En effet, le travail d'observation indiciaire a été reconduit aussi souvent que nécessaire jusqu'à la fin de la recherche, pour affiner ou chercher à invalider la construction en cours.

Le processus de montée en abstraction s'est poursuivi par un travail analytique de transversalité qui s'est opéré dès que l'analyse locale des récits de trois sujets a été terminée. La transversalité a débuté par la mise en relation d'indices, sous la forme d'une « expérimentation logique » (Soulet, 2006). Cette mise en relation d'indices a permis l'élaboration d'un premier montage au caractère hautement hypothétique. Les indices ont été traduits à un niveau conceptuel supérieur, par un processus de mise en relation de certains indices entre eux et une intégration toujours plus

¹⁵¹ L'annexe IV offre un aperçu de la démarche de justification et de montée en généralité. Chaque indice a subi ce processus réflexif.

¹⁵² Quel que soit le matériau sur lequel s'appuie l'une ou l'autre analyse, cette dernière reste le produit d'une interaction forte, celle entre le chercheur et les données sur lesquelles il choisit de se baser (Strauss & Corbin, 2004).

significative de la théorie¹⁵³. Par ailleurs, les thèmes issus du travail de regroupement d'indices ont subi un approfondissement sur le même mode que les indices, à savoir une description et une justification de leur existence, de manière à relever leur importance, ainsi qu'une mise en lien avec la question de recherche, de manière à relever leur pertinence pour la problématique de la récidive délinquante chez les jeunes¹⁵⁴. Il aurait pu être tentant de rechercher des indices similaires, toutefois ce procédé n'a pas lieu d'être dans une logique qualitative, car même en retrouvant plusieurs fois le même indice, la quantification ne pourrait pas faire effet de vérité au vu de la taille de l'échantillon. L'interprétation transversale demande de se dégager du récit, car les individus et leurs biographies sont incomparables. Par contre, dans la non comparabilité et l'irréductibilité de leur existence et de leur biographie, il devient possible grâce à l'observation indiciaire, à l'expérimentation logique et à la structure d'intelligibilité qui s'en dégage, de repérer des logiques d'action communes que les sujets ont pu mettre en jeu, les choses qu'ils ont en commun dans leur « rester », les analogies, malgré leurs différences. La comparaison doit être comprise, non pas comme une recherche de similitude dans les histoires ou auprès des indices, mais comme une mise en relation d'un cas avec d'autres dynamiques étudiées et présentant des similitudes (Bouvier, 2006). Le procédé a donc cherché à identifier l'apport spécifique de chaque entretien, puis de chaque indice : en quoi chaque élément constitue-t-il une donnée particulière et nécessaire à l'enquête.

Plus qu'une entreprise de classification supposant l'identification de l'appartenance d'un fait à une classe, cette dimension du travail indiciaire vise à la mise en compatibilité des indices par une activité de ramification, i.e. d'établissement de liens entre des indices n'appartenant pas à la même classe. Plus que de la similitude au sein d'un même univers, ce qu'il faut chercher c'est du commun par-delà les différences (Soulet, 2006, p. 132).

Ce montage que permet la mise en relation d'indices navigue, vers l'arrière, en recherchant continuellement dans les récits de nouveaux indices susceptibles de l'affiner et, vers l'avant, en recherchant et projetant les éléments manquants pour que le montage passe de l'état de proposition hypothétique ou d'image à l'état d'hypothèse. À titre d'exemple, alors qu'*a priori* la construction hypothétique nous éloignait de l'idée d'un engrenage fort, où la continuité aurait pu s'expliquer par l'incitation, nous avons projetés les éléments manquants en nous posant la question suivante : si peu

¹⁵³ L'annexe V montre le regroupement d'indices et le processus de conceptualisation rendu possible par l'expérimentation logique.

¹⁵⁴ L'annexe VI donne un exemple d'approfondissement des thématiques issues du regroupement des indices. La démarche visant à croiser les indices et à construire une ébauche de sens ne doit pas être considérée comme une réponse à la question de recherche, mais comme le cheminement qui l'y conduit.

d'éléments les ont poussés à l'agir délinquant, qu'est-ce qui explique que dans leur parcours cela ait continué ? Donc, si *a priori* rien ne les a poussés, qu'est-ce qui ne les a pas retenus ?

Le travail d'expérimentation logique et celui d'imagination réaliste se croisent alors, car, face à la multitude d'indices et de concepts, un travail « d'ordonnancement conceptuel » (Strauss & Corbin, 2004, p. 39) est inévitable pour passer de l'énigme aux pistes explicatives du problème. Par de nouvelles tentatives de mise en compatibilité des thématiques construites et par une confrontation toujours plus présente avec la littérature scientifique, il a été possible de dégager de nouvelles propriétés théoriques et des hypothèses vraisemblables. Le procédé d'imagination réaliste a consisté à produire un embryon de sens par rapport à la question du rester des jeunes dans une dynamique délinquante. À titre d'exemple, deux premières hypothèses ont émergé :

Si les jeunes poursuivent un parcours de vie délictueux, c'est parce qu'ils n'ont pas noué d'alliances significatives avec la société conventionnelle.

Si les jeunes poursuivent un parcours de vie délictueux, c'est parce que leur patrimoine symbolique n'est pas suffisamment étoffé pour leur permettre de problématiser leurs pratiques délinquantes et pour solliciter des ressources symboliques, lorsque des modèles culturels différents se présentent à eux.

La montée en abstraction demande un travail d'élaboration hypothétique faisant appel à l'imagination, procédé nécessaire à la découverte de la nouveauté, à l'élaboration d'un puzzle qui devra ensuite être soumis à l'épreuve des faits¹⁵⁵. C'est néanmoins l'extension et le renforcement des indices et des concepts au cours de l'analyse locale et transversale qui a rendu possibles les sauts interprétatifs nécessaires à l'élaboration des hypothèses, avec le souci constant de la rigueur descriptive des étapes et des réflexions permettant l'extension des notions et leurs mises en relation.

Le triangle magique de la découverte, qui fait suite, rappelons-le, au traitement du récit selon trois pôles (synopsis, historique, message), permet le passage des traces aux indices, des indices aux thématiques générales, des thématiques générales aux concepts-clés et des concepts-clés aux liens entre ceux-ci. La montée en abstraction permise par l'expérimentation logique et l'imagination réaliste est portée par le travail réflexif et interprétatif du chercheur, mais aussi par l'aller-retour entre l'élaboration en cours et les données empiriques, de manière à garantir, toujours et encore, l'enracinement de la construction théorique dans les données de terrain. Par ailleurs, dans une logique

¹⁵⁵ L'annexe VII donne un exemple de saut interprétatif par le biais de l'imagination réaliste.

forte d'inférence, ce stade analytique nous conduit également vers une démarche déductive par un recours fréquent à la littérature. Ce procédé impliquant les données de terrain et la littérature a représenté un travail de bonds et de rebonds où chaque élément nouveau introduit dans l'élaboration hypothétique avait pour but de l'ébranler avant de la renforcer¹⁵⁶.

L'ensemble de ce qui vient d'être présenté constitue le premier espace d'analyse. Ce travail d'envergure a été suivi par le deuxième et le troisième espace d'analyse. Ces espaces d'investigation correspondent à des analyses thématiques réalisés à partir du même matériau d'enquête, soit initialement les récits. L'analyse des réseaux d'actants et l'analyse des supports à l'action n'étaient pas envisagés initialement ; ils sont apparus comme des espaces d'analyse nécessaires pour densifier les constructions théoriques que l'analyse générale des récits a permises. Outre leur intérêt majeur en terme de compréhension de la problématique du rester dans une dynamique de récurrence, ils offrent une voie de triangulation des données, car ces espaces d'analyse ont conduit à utiliser différemment le matériau d'enquête. Ce mode de triangulation a donc ouvert un angle nouveau d'observation de la problématique, complétant le regard avec lequel est considérée la population d'enquête. En approchant, d'une part, les réseaux d'actants et, d'autre part, les éléments auxquels ils se réfèrent pour leurs actions, nous avons considérés les jeunes inscrits dans un contexte social. Ces espaces d'analyse sont d'une importance capitale dans la mesure où, sans cela, les jeunes seraient considérés comme des *superhéros*, seuls instigateurs de leur propre existence, de leur propre histoire.

Pour saisir les logiques d'action au cœur des parcours de délinquance juvénile, l'analyse du réseau d'actants est apparue à la fois comme une évidence et une nécessité. Une évidence car circonscrire les parcours demande de saisir l'univers sociorelationnel des jeunes, grâce aux types et à la qualité des liens offerts. Une nécessité car « prendre en considération les réseaux, c'est arrêter de considérer l'individu comme un bloc cohérent et détaché qui va seul sur sa route ou bien se laisse guider par des instances globales et abstraites » (Bidart & Longo, 2010, p. 218). Ainsi, ce procédé analytique consiste à approcher le réseau de chaque jeune, afin de voir si les éléments dégagés lors des analyses précédentes sont mis à mal lorsque les données sont abordées différemment. Cela permet de voir si les hypothèses résistent lorsque les récits sont analysés sous un autre angle. Pratiquement, nous sommes retournée une nouvelle fois aux récits singuliers pour en réaliser une analyse locale sous l'angle thématique du réseau d'actants. Le questionnement qui a guidé cette analyse a été : qu'est-ce qui a représenté, dans l'histoire de ces jeunes, des points d'appui, des supports ou des forces de contraintes¹⁵⁷ ? Nous avons recherché, dans chaque récit, les acteurs¹⁵⁸

¹⁵⁶ Nous reviendrons aux notions de résistance, de cohérence et de défaut d'invalidation en fin de chapitre.

¹⁵⁷ Les forces, les absences de forces et les supports, doivent être compris comme des pesanteurs, des énergies, qui peuvent être incarnées par des personnes, des institutions, mais également portés par des espaces ou des objets.

gravitant dans le parcours des jeunes. Ces acteurs ont été évalués en termes d'influence sur le maintien dans la dynamique délictueuse, puis thématiques de manière plus globale pour identifier les forces de contraintes ou l'absence de forces. L'analyse s'est déroulée sur le même mode que l'analyse locale débutant avec un processus d'observation indiciaire¹⁵⁹ directement accompagné d'une description, d'une justification des forces et absences de forces relevées, ainsi qu'une explication quant à la pertinence de celles-ci par rapport au questionnement de recherche. Suite à cela, les réseaux ont été illustrés par des représentations graphiques des supports ou, au contraire, des absences de supports dans l'existence des enquêtés¹⁶⁰. Faire état de peu de points d'appui ou de points d'appui peu porteurs constitue un élément majeur des parcours de vie des individus, ce qui nous a conduit à entreprendre le troisième espace d'analyse.

Le procédé analytique du troisième espace a été le même que celui de l'analyse générale des récits. Comme nous l'avons dit précédemment, il s'en distingue dans le sens où, à l'instar de l'analyse du réseau d'actants, il est thématique. Les questionnements qui ont guidé cette analyse se basent sur le constat d'une pauvreté des supports que l'analyse précédente a fait émerger. Leurs formulations ont été les suivantes : qu'est-ce qui fait agir cette population sans (ou avec peu de) supports ? De quoi disposent-elles pour pouvoir agir ? En d'autres termes, qu'est-ce que ces jeunes capitalisent qui leur permet d'agir, de se sentir vivants et d'exister aux yeux des autres et d'eux-mêmes ? Qu'est-ce qu'ils capitalisent qui leur sert de ressource pour agir ?

Ce processus d'analyse s'intéresse précisément aux recherches actives qui permettent aux individus d'agir et ne cherche donc pas à cibler les actions en tant que telles. Ces quêtes de cumul ou de possession susceptibles d'être porteuses sont importantes pour saisir le sens des actions individuelles. Ce troisième espace d'analyse complète les précédents et permet, grâce à une transversalité des analyses, de mettre à l'épreuve les pistes hypothétiques définies au préalable. Pour fournir un matériau nouveau, succinct, mais surtout pratique, l'aboutissement de ce troisième espace nous a permis de réaliser une fiche pour chaque sujet, résumant les éléments retenus au sein des trois espaces d'analyse, en lien avec la problématique du maintien dans une dynamique de récidive. Ce sont les éléments forts en lien avec la problématique retenue, qui permettent de canaliser et de réduire la masse de données que les multiples traitements ont générée.

¹⁵⁸ Par acteur, il faut comprendre autant les « personnes » que les « institutions », les « structures » existantes dans la vie du sujet.

¹⁵⁹ Pour affiner notre compréhension, nous avons également cherché à rendre visible le réseau d'actants qui préexistait à la délinquance juvénile. Cette dimension devait nous servir pour saisir les points d'appui, le bagage social et relationnel engendré avant la dynamique délictueuse.

¹⁶⁰ L'annexe VIII montre la représentation graphique du sujet 1 (David). Un travail similaire a été réalisé pour chaque jeune en réinterrogeant chaque réseau d'actant à partir des nouvelles forces apparues ultérieurement.

Dans une logique de croisement des données provenant de différents traitements du matériau d'enquête, le sens du rester et les logiques d'action qui le rendent possible ont pu être dégagés en accordant une place prépondérante au point de vue de l'individu et à sa perception du contexte dans lequel il évolue. La non comparabilité des parcours de vie et la non recherche de similarités dans des récits ont rendu nécessaires le croisement des analyses, autant que le retour fréquent aux récits pour permettre la montée en abstraction. Les récits ont ainsi été vus et revus avec des regards différents, empreints de perspectives nouvelles nées à partir des analyses d'autres récits. L'émergence d'un modèle explicatif du rester dans une dynamique de récidive a été possible grâce aux trois espaces d'analyse, au croisement de ceux-ci et au retour aux fiches individuelles permettant d'affiner le modèle conceptuel.

Tout au long de son élaboration, le modèle conceptuel émergent a été soumis à l'exigence de la saturation, de la résistance et de la cohérence. C'est en confrontant la théorie en construction aux données provenant de différents angles d'analyse, en recourant à de nouveaux sujets et en rencontrant à nouveau certains sujets pour lesquels la saturation du récit semblait pourtant atteinte que les récurrences se sont imposées à nous et que la saturation a été atteinte. Si le recours aux données a finalement montré une certaine redondance permettant de considérer la saturation comme atteinte, le recours à la littérature scientifique a ensuite permis de juger du degré de résistance de la thèse explicative. Cette littérature n'a pas été uniquement sollicitée dans le but de renforcer le modèle, mais aussi de l'ébranler, certaines théories ayant en effet mené à un repositionnement fort par un processus de distinction de notre modèle par rapport à certains apports scientifiques. La triangulation des données que nous avons évoquée précédemment au moyen d'un traitement différent du même matériau d'enquête est encore plus poussée par le processus de « triangulation théorique » (Caiata Zufferey, 2006, p. 107) et de triangulation des juges qui ont tous les deux montré la résistance du modèle. Le premier a cherché à ébranler le modèle par une confrontation répétée à la littérature scientifique et le second a questionné les analyses ayant donné lieu au modèle explicatif. La triangulation des juges s'est faite en présentant une partie des traces (N=40) à deux experts, l'un docteur en psychologie et l'autre en sociologie et sciences de l'éducation. Ils ont tous deux été amenés à lier ces traces avec un indice parmi plusieurs qui leur étaient proposés. Ce procédé permet de calculer un taux qui montre l'accord entre les juges, selon une formule utilisée par Hastings (2005)¹⁶¹. Le taux qui découle de cet accord inter-juges est de 88%. Ce taux d'accords est considéré comme élevé. Ce processus de triangulation contribue à montrer la résistance du modèle par le biais des redondances qui émanent des diverses confrontations et mises à l'épreuve, mais aussi la consistance interne (Pourtois & Desmet, 1988) qui provient de l'accord entre les juges. Toutefois, le

¹⁶¹ $\left(\frac{\text{accords}}{\text{accords} + \text{désaccords}} \right) \times 100$. Un autre calcul permettant le calcul de l'accord inter-juge est le calcul du coefficient Kappa de Cohen (Kenny, Kashy, & Cook, 2006). Cette méthode nous conduit également à un bon intervalle de confiance.

calcul utilisé par l'auteur fait selon nous plus de sens lors d'une démarche quantitative et, dans notre cas, c'est en particulier la critique soutenue de nos analyses par un ensemble de chercheurs de l'Université de Fribourg et de l'Institut national de la recherche scientifique de Montréal qui constitue un mode de triangulation important par la remise en question continue que les analyses ont subie. Finalement, la cohérence du modèle est apparue en dernier lieu, lorsque la théorie explicative a montré qu'elle était en mesure d'englober toutes les particularités de la problématique et que par sa complétude, elle constituait un apport pertinent, nouveau et exhaustif répondant au questionnement de départ.

Conclusion : les enjeux de la démonstration

Le travail méthodologique que nous venons de présenter revêt un caractère sophistiqué en raison des multiples traitements et analyses qui n'ont pas toujours eu lieu de manière linéaire ou séquentielle. Les allers-retours, et particulièrement le fait que l'analyse elle-même pouvait, dans une certaine mesure, définir l'orientation de la suite de la procédure, ont rendu la démarche à la fois passionnante et complexe. Si un plan méthodologique général préexistait à la démarche méthodologique, il n'était que global et il a, dès le début, engendré de nouvelles interrogations quant aux nécessités analytiques. La validité de la démarche peut donc être questionnée, car les procédures adoptées ne sont pas prescrites à l'avance, mais réfléchies en cours de route. Or, plus que de montrer la validité du modèle, l'intérêt argumentatif est de faire preuve par défaut d'invalidation, c'est-à-dire de démontrer que la thèse qui résulte du travail d'analyse parvient à écarter les déséquilibres susceptibles de l'invalider. Dans ce sens, Joseph Maxwell (1999) souligne que ce ne sont pas les procédures en tant que telles qui garantissent une validité au modèle, mais plutôt le fait d'être parvenu à écarter les éléments rencontrés et susceptibles d'invalider le travail. Cela étant dit, et même si de nombreuses précautions présentées précédemment ont été prises, l'auteur affirme néanmoins que la validité n'est jamais assurée, mais plutôt démontrée grâce à la présentation d'un modèle en mesure de tenir compte des variations propres à la réalité. Plus encore que la finalité du modèle et sa cohérence, c'est l'opération de traduction des indices aux concepts et aux liens entre ceux-ci qui doit être suffisamment éclairée pour que soit reconnue la validité de la démarche (Demazière & Dubar, 2004). Démontrer la rigueur du travail méthodologique sera l'un des objectifs des prochaines pages qui permettront de définir la validité des résultats de recherche. Or, cette démonstration fait face à un obstacle de taille, si l'on en croit Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995, cité par Paillé, 2006) qui associe le cerveau du chercheur à une « boîte noire » qui s'apparente à une « machine à conceptualiser, analyser, intuer, interpréter » (p. 113). Entrer dans cette boîte noire et y décrire le fonctionnement n'est pas possible, par contre, faire état de la structuration des interprétations et

rendre visible, avec le plus de précision possible, le tracé qui les ont fait naître et l'enracinement dans les données de la théorie naissante, devient un enjeu majeur. La recherche de validité ne peut négliger que l'honnêteté du chercheur doit être perçue au travers de sa transparence, faisant clairement état de ses méthodes, de ses orientations et de ses interprétations (Paillé, 2006), démontrant que la théorie émergente a été le fruit d'un travail alliant souplesse et rigueur. Malgré cela, l'écriture induit une linéarité qui ne correspond pas à la sinuosité des diverses démarches analytiques. Loin d'un processus où les étapes se succèdent de manière linéaire, la démarche d'analyse qualitative prend davantage la forme d'une spirale où les étapes se chevauchent et où les allers-retours créent l'ampleur et le volume propres à l'élaboration théorique.

PARTIE II : LA CONSTRUCTION DE L'ANCRAGE

Reconnaître que les jeunes en situation de délinquance expérimentent une dynamique de vie qui dépasse le simple cumul des délits, c'est reconnaître que la récidive délinquante chez les jeunes ne peut se réduire à questionner les actes délinquants ou la proximité d'un milieu délinquant. Reconnaître que certains jeunes restent, parfois durablement, dans une dynamique de délinquance, c'est étudier la temporalité sans la réduire au temps qui passe ou à l'éloignement d'un « univers de conventionalité », c'est admettre l'existence d'un temps et d'un espace propice au rester. En somme, reconnaître que certains jeunes puissent rester dans une dynamique de récidive, c'est reconnaître que se construit un parcours personnel au sein duquel la délinquance tient une place importante ; c'est admettre que les jeunes dits « délinquants » sont des individus en (re)construction d'eux-mêmes et de leur propre parcours. Reconnaître une dynamique au sein même du rester, c'est admettre le mouvement, la quête, la construction, tant propre à la phase transitionnelle de la jeunesse qu'à la fabrication de sa propre existence, c'est refuser la conception hâtive d'une pathologie criminelle, d'une proximité d'un milieu pathogène ou d'un choix volontaire et délibéré pour un parcours marginal.

Rester est rendu possible uniquement par le biais d'un processus complexe qui demande une construction profonde à différents niveaux du parcours individuel. Cette construction, qui se fait au niveau structurel et existentiel, met en scène un individu, sujet et acteur, qui en façonnant son parcours de vie, façonne sa propre manière d'exister, en fonction des interprétations subjectives qu'il porte sur le monde. Le « rester délinquant » ne va donc pas de soi ; il n'est pas un choix par défaut et ne constitue pas une simple étape transitoire propre à la jeunesse. Bien au contraire. Dans le cadre de cette partie, nous allons démontrer qu'une organisation structurelle et existentielle complexe permet le rester, soulignant ainsi le caractère particulier de la construction de la récidive délinquante, de même que la répétition d'une expérience sociale particulière.

Cette partie se découpe en quatre chapitres de résultats présentant la pluralité des mouvements qui s'opèrent conjointement, et qui rendent possible la construction d'un parcours personnel où la délinquance devient la ligne biographique dominante. Dans le but de distinguer les expériences des jeunes enquêtés et la montée en généralité qu'elles permettent, chaque chapitre propose trois sous-chapitres. Les deux premiers sous-chapitres sont descriptifs, dans le sens où ils donnent à voir un registre explicatif lié à des expériences individuelles et collectives. Le troisième sous-chapitre est une montée en généralité qui propose une explication conceptuelle de l'expérience des jeunes, grâce à une construction théorique du processus développé. Chaque chapitre de résultats illustre un

processus, inhérent au rester délinquant, distinct des autres. L'entrecroisement des processus rendant possible un *rester durable* constitue le cœur de la conclusion de la présentation de nos résultats, mettant en scène le dialogue des processus et illustrant la construction des parcours durables de délinquance juvénile, au regard de la cohabitation des dynamiques soulevées.

Pour commencer, les contextes sociaux sont exposés dans le premier chapitre de manière à rendre visibles les forces et les enjeux tant structurels, sociaux, que personnels, à la fois inhérents à la dynamique délictueuse et conditionnant son mouvement. Le deuxième chapitre présente les dynamiques individuelles d'engagement et de désengagement avec en toile de fond, constant et visible, l'agir comme élément fondateur de sa propre existence. Dans le troisième chapitre, la dynamique du « rester délinquant » est expliquée à partir d'existences symboliques mettant en forme un mode d'enfermement identitaire qui dépasse les limites contextuelles et structurelles liées à l'environnement. Le quatrième et dernier chapitre de résultats s'attèle à donner corps à un mouvement identitaire subtil de repositionnement intime qui naît d'une logique de légitimation et de rationalisation fondamentale au « rester durable ». L'ensemble de ces processus et leur mise en commun permettent d'expliquer comment se construit un parcours de récidive délinquante chez les jeunes, indépendamment du type de délinquance, de la gravité des actes et de leur récurrence.

CHAPITRE 4 : Seuls au milieu de tous

Adhérer à une dynamique de délinquance ne veut pas forcément dire y rester durablement, s'y installer au point que devienne centrale et dominante la ligne biographique de la délinquance. Pour que la délinquance prenne une place majeure dans l'existence et la quotidienneté des jeunes, il est nécessaire que le contexte tant individuel que sociorelationnel lui offre un espace de déploiement.

Les parcours de vie des jeunes en situation de récidive délinquante laissent entrevoir un courant où *cela se donne ainsi*, où, poussés par une logique d'expérimentation d'eux-mêmes, d'expérimentation des liens et des non liens, ils cherchent à se situer dans l'espace-temps de leur existence. La dynamique de récidive délinquante, et plus globalement de marginalité, dans laquelle ils s'installent, représente à leurs yeux *la* manière possible d'être au monde, tant il n'en existe pas d'autres qui soient envisageables, à ce moment précis de leur existence. C'est au gré d'un double mouvement d'éloignement et d'intégration que la délinquance et la logique de marginalité¹⁶² s'intensifient au point de dominer les parcours de vie des jeunes. Ces derniers, d'une part, se distancient d'une forme de conventionalité¹⁶³ socialement attendue et, d'autre part, organisent leur existence de manière à permettre un accès à la ligne biographique de la délinquance. Les délits et la logique de marginalité dominent peu à peu d'autres espaces, tels que l'école, les réseaux de pairs non déviants ou encore les mondes associatifs fréquentés auparavant. Pour saisir et mettre en évidence ce double mouvement, il a été nécessaire d'étudier la manière avec laquelle les jeunes conjuguent leur existence avec le contexte sociorelationnel dans lequel ils évoluent. La démarche a cherché à questionner ce qui a représenté, dans l'histoire de ces jeunes, des points d'appui, des supports ou des forces de contraintes.

4.1. L'éloignement sociorelationnel et ses implications

Rester dans une dynamique de récidive délinquante demande à la fois la construction de cette même dynamique et l'éloignement d'un univers de conventionalité plus ou moins intégré. Au cœur du rester réside une construction sociale et relationnelle qui prend la forme d'un balancier entre le

¹⁶² Au sens de l'inscription dans la marge.

¹⁶³ Selon les contextes sociaux, les limites de la conventionalité ne sont pas les mêmes ; elles dépendent des codes et valeurs propres au contexte de vie. Ce que nous entendons par conventionalité, c'est la non réponse des jeunes aux attentes que la société projette sur eux, principalement en termes de participation à la vie sociale et scolaire et en termes de conduites sociorelationnelles.

façonnement et l'éloignement des univers sociaux, créant un rapport social problématique et propice à la récidive.

Rester dans un univers de récidive est multicontextuel et se façonne à partir de deux niveaux distincts, mais interdépendants : *les éléments qui entravent* et *les éléments qui poussent* à la réalisation de soi. Ces éléments sont des « actants », dans le sens où ce sont des éléments qui agissent et qui dépassent la dimension physique d'une personne ou d'un groupe (Latour, 1994). En dégagant des forces, ces éléments interfèrent dans l'existence de chacun, sommés dès lors de jongler avec celles-ci et de gérer leurs effets. Amenés à orchestrer leur existence, les jeunes en situation de récidive délinquante ne sont non seulement pas seuls dans leur parcours de vie, mais organisent et construisent leur univers en fonction d'une constellation d'éléments, pour certains fortement indéterminés, ne pouvant dès lors pas être objectivement codifiés (Nachi, 2006). Ces éléments qui interviennent dans leur vie, contribuent à construire leur réseau sociorelationnel et dépassent largement les individus et les relations sociales avec autrui¹⁶⁴. Tels que nous les entendons, les actants incluent également ce que Jean Furtos nomme les « objets sociaux » (1999, cité par Vandecasteele & Lefèbvre, 2006, p. 139) qui se matérialisent notamment dans le travail, les diplômes ou encore les lieux de vie et qui, à leur tour, engagent la relation ou la mettent en péril lorsqu'ils deviennent incertains ou perdent de leur validité. Dans ce sens, recourir aux actants c'est faire valoir la nécessité de mettre en symétrie les différentes forces agissant sur l'individu, sans hiérarchie aucune entre les êtres humains et les êtres non humains (Nachi, 2006), c'est accepter que l'individu soit pénétré par des forces latentes, par des forces sans visage qui incitent, freinent, contraignent, poussent, retiennent, soutiennent, effacent, dominent, valorisent, étouffent, menacent, légitiment les jeunes dans leurs différents espaces-temps, venant conditionner et façonner les existences individuelles. Finalement, c'est penser les relations entre les forces et considérer leurs « fonctions efficientes » (Miérmont et al., 2001, p. 48) dans une constellation sociorelationnelle d'individus.

Ainsi, différent de l'acteur, l'*actant* peut être une personne comme il peut être un dieu, un animal, un objet, une machine, un texte ou une règle, qui remplit un rôle dans une interaction ou un échange quelconque (Nachi, 2006, p. 52).

¹⁶⁴ Le concept d'actants se retrouve chez différents auteurs. Luc Boltanski et ses collègues (1984), ainsi que Bruno Latour (1994) sont les principaux chercheurs en sciences sociales qui ont conceptualisé la figure de l'actant. Si d'une manière générale, l'actant est considéré par les sociologues des sciences comme « qui que ce soit qui accomplit ou subit une action » (Fraenkel, 2006, p. 77), le système actantiel élaboré par Boltanski et ses collègues met en scène des actants relativement déterminés. C'est donc davantage vers Bruno Latour que nous nous tournons pour mobiliser l'idée de forces et de pesanteurs qui émanent des parcours de vie des jeunes.

Les contextes de vie des enquêtés ont dès lors été analysés à deux moments de leur existence ; soit au moment (plus ou moins étendu) du parcours de délinquance et dans la phase précédant la délinquance¹⁶⁵. Un travail d'identification des actants, jouant un rôle significatif ou non dans le parcours de vie des jeunes, a été suivi d'une thématisation des forces et des absences de forces susceptibles d'influencer les expériences individuelles. Sous forme de carte graphique¹⁶⁶, les dimensions auxquelles chaque sujet est confronté et la manière dont elles entrent en jeu dans les existences singulières ont été mises en évidence ; en d'autres termes, il s'agissait de rendre visibles ce avec quoi chacun jongle et ce sur quoi chacun s'appuie dans un processus personnel de réalisation de soi¹⁶⁷.

L'analyse montre tout d'abord que les enquêtés ont un réseau social qui inclut différentes personnes provenant de sphères distinctes. Famille, école, pairs, voisinage, institutions sociales regroupent de nombreux protagonistes qui, de différentes manières, gravitent dans l'entourage des jeunes. Dans ce sens, les réseaux sociaux des jeunes sont dotés d'individus qui engagent des relations à des degrés divers et qui sont, comme le soulignent John Hagan et Bill McCarthy (1998), à la fois sources d'un capital social et révélateurs d'une forme d'intégration sociale. Malgré cette importance accordée aux individus et aux relations tissées, une photographie des personnes présentes dans l'univers de vie des enquêtés insère de nombreux acteurs, sans pour autant pouvoir prétendre saisir les réalités sociales et les contextes sociorelationnels sur lesquels les jeunes s'appuient. Dès lors, dépasser l'analyse des relations sociales et appréhender les pesanteurs provenant des différents univers sociaux, c'est-à-dire le « système actantiel » (Boltanski, et al., 1984, p. 6), nécessitent l'ouverture vers des éléments potentiellement indéterminés, ne pouvant pas être défini à partir de propriétés précises. Nous allons passer en revue les sphères de la famille, de l'école, des pairs et du voisinage en considérant chaque actant en termes de forces et de contraintes, ainsi qu'en cherchant

¹⁶⁵ Cette phase a été creusée aussi loin que nous l'ont permis les récits. Pour l'ensemble des récits, les propos reprennent les premières expériences scolaires. Pour certains, ils sont antécédents à cette phase.

¹⁶⁶ Nous renvoyons à nouveau le lecteur à l'annexe VIII.

¹⁶⁷ Une précision technique et méthodologique s'impose : la dimension du réseau social a émergé spontanément dans chaque récit produit. En fin d'entretien, des questionnements plus ciblés ont été posés lorsque le récit n'avait pas spontanément apporté une représentation suffisante du réseau d'actants. Les questionnements suivants provenant de la version 1 du protocole conçu par le Groupe de recherche sur les inadaptations sociales de l'enfance (GRISE) de l'Université de Sherbrooke ont traversé la thématique :

- quelles sont les personnes que tu aimes bien ?
- quelles sont les personnes qui t'aiment bien ?
- quelles sont les personnes que tu fréquentes régulièrement ?

D'autres questionnements ont été repris sur le conseil de Johanne Charbonneau & Martin Turcotte (2005, p. 184) :

- Quelles sont celles vers lesquelles tu pourrais te confier si tu en avais besoin ?
- Y-a-t-il des personnes dans ta vie qui ne t'apportent pas du bien, qui te dérangent ?
- Quelles sont les personnes qui sont les plus importantes dans ta vie ?

Nous avons recherché les liens susceptibles d'être influents ou non sur le maintien dans un parcours de vie délictueux (type de lien, circonstance de rencontre, durée de la relation, fréquence des contacts, lieux des contacts, satisfaction à l'égard du lien). Puis finalement, le réseau social laisse place à des espaces, des lois, des règles, des codes, des croyances, etc., ce qui complètent la « dimension humaine » du réseau d'actants.

constamment à saisir comment chaque dimension peut devenir source de support, béquille ou autre type de point d'appui.

La famille

La famille, qu'elle soit unie ou dissoute, particulièrement conflictuelle ou non, ne représente pas un espace d'épanouissement et de sécurité. Malgré les contextes familiaux fort divergents, les jeunes insérés dans un milieu fermé suite à des actes de récidive délinquante expérimentent un contexte familial pesant, qui tantôt les inquiète, tantôt les attriste. Ce constat est partagé par plusieurs chercheurs dont les études sur les conduites délinquantes ou violentes décrivent des familles décomposées, disloquées et dans l'impossibilité de jouer un rôle suffisant dans le processus de socialisation primaire de leurs enfants¹⁶⁸, sans pour autant pouvoir affirmer (loin de là) que les familles de jeunes délinquants soient en crise ou que nous puissions parler de démission parentale (Mucchielli, 2000). Le sentiment d'avoir déçu certains membres de la famille en les faisant souffrir ou ressentir de la honte suite à leur incarcération ou, au contraire, l'indifférence des membres de la famille ressentie à leur propre égard, occupe une place prépondérante dans l'existence actuelle des jeunes rencontrés. L'enfermement les soumet de plein fouet à une réalité affective souvent douloureuse, ravivant un goût amer vis-à-vis des membres de leur famille nucléaire où rancœur, rancune, colère et tristesse sont souvent mêlées.

De toutes les manières possibles, les jeunes cherchent à échapper physiquement ou symboliquement à leur contexte familial en gérant les forces qui s'en dégagent. Le poids des conflits familiaux et du chaos affectif qui en résulte représente une donnée récurrente que les jeunes mettent en avant au travers du déficit d'affection ressenti. *Le juge m'a obligé de vivre avec mon père depuis tout petit, mais lui ne m'aimait pas, il me haïssait et ça a été la guerre, les coups pendant des années. La galère. Heureusement, ma belle-mère était bien, je l'aimais bien, mais ils se prenaient tellement la tête que finalement elle s'est barrée, et là ça a été encore pire pour moi, vraiment pire, et le juge ben ça il s'en fout, il s'en fout que je passe ma vie avec un mec qui me hait* (Karim). Ce déficit d'affection engendre une dimension conflictuelle intense qui se cristallise envers des personnes totalement ou partiellement absentes. *J'ai pas de père, il m'a pas reconnu, puis il est revenu une fois, j'avais 5 ans. Mais je veux rien savoir de lui. Ouais maintenant il essaie de reprendre contact, mais pour moi c'est pas mon père. (...). Non, je sais pas son nom de famille, moi j'ai celui de ma mère. (...). Non je sais pas s'il est Suisse ou pas, pendant longtemps j'existais pas pour lui* [silence]. *Maintenant je le hais, je m'en fous* (Kenzo). Ce chaos familial et affectif ne s'apparente pas toujours

¹⁶⁸ Notamment François Gagnon (1997) et Gwénola Ricordeau (2001).

à des conflits virulents entre les membres de la famille, mais peut prendre la forme d'un *no man's land* comme le montrent les propos d'Andry qui considère sa trajectoire comme déconnectée de l'existence des autres membres. *C'est simple, ma vie, c'est ma vie et je crois que chez moi on est tellement, toujours tellement, que personne ne voit rien. Mes frères font assez de conneries pour occuper les discussions et que je sois là ou pas, personne regarde ça.* Plus qu'un chaos affectif, cette déconnexion du reste du clan familial souligne également un chaos structurel, et surtout temporel, (Glueck & Glueck, 1950) qui règne dans le cadre familial. *T'as qu'à voir, chez moi les gens viennent et repartent, mes oncles et tantes... des fois, ils veulent savoir quand je vais rentrer et moi ça m'fait rire. Pourquoi tout à coup ça les intéresse de savoir si je rentre manger ? La plupart du temps, ma mère elle me pose même pas la question, elle sait, elle laisse une assiette, ça lui change rien* (Andry). Cette absence d'insertion temporelle, qui se retrouve dans certaines structures familiales des enquêtés est parfois attribuée au jeune comme une caractéristique de sa personne. C'est ainsi que le « présentisme » est une notion utilisée notamment par Maurice Cusson (1981) pour décrire les individus dits « délinquants » coincés dans le court terme sans tenir compte de l'avenir, ou par Michel Born (2003) qui traite de la faiblesse des perspectives temporelles. Or, cette importance de l'immédiateté qui sera abordée dans le chapitre suivant ne doit pas être hâtivement mélangée avec le chaos structurel et temporel vécu au sein des familles des enquêtés. En effet, le problème majeur que soulève ce chaos structurel et temporel vécu par les jeunes au sein de leur famille n'est pas le prétendu « présentisme » des jeunes et l'absence d'intégration d'une structure temporelle commune à la société, mais bien l'impossibilité de rencontre et d'entretien du lien familial que cela suppose. Vivre chacun pour soi, chacun selon son rythme, bouleverser son rythme à son gré et ne pas pouvoir prédire le rythme des autres membres de la famille empêche le « vivre ensemble » et sa dimension affective et relationnelle.

Lorsque les conflits ne sont pas exacerbés, les relations ressemblent à des liens distendus et génèrent un mode de fonctionnement solitaire sans animosité palpable. *Ma vie c'est ma vie et ça, mes parents l'ont bien compris, y ont rien à y faire. Moi quand y avait des embrouilles, y essaient de me tenir, mais là, franchement j'arrivais facilement à les éviter. (...). Comment ben c'est simple, j'me barrais, j'les laissais parler, pis après y oublièrent* (Rémi). Cette distance relationnelle, où les liens affectifs ne sont pas une composante susceptible d'entraver les comportements, ne doit pas être confondue avec une absence de relation affective. Si les jeunes semblent s'autosuffire et considèrent les interventions parentales comme une incursion inacceptable, un non sens dû à la rareté des contraintes parentales, ils demeurent affectivement liés aux leurs et la déconnexion qu'ils témoignent est le reflet même d'une relation affective difficile à gérer, issue d'un accompagnement parental peu soutenant et peu engagé. Si le manque d'engagement parental apparaît en effet comme un facteur prédateur de problèmes comportementaux autant que le faible encouragement à l'autonomie

(Marcotte, Fortin, Royer, Potvin, & Leclerc, 2001), c'est ici le déficit d'affection au sens d'un déficit d'importance qui résonne comme étant la pierre angulaire agissante et donc une force entravante qui amène les jeunes à déployer une énergie quasi omniprésente pour faire face aux émotions de colère et à l'agressivité latente qui s'en dégagent.

Les contraintes affectives qui en émanent et qui pèsent sur les enquêtés les amènent à opter pour des stratégies diverses permettant de gérer ce qui représente une pesanteur dans leur existence. La fuite représente la stratégie de gestion du chaos affectif la plus courante, car elle fait appel à une réaction instinctive pour les jeunes qui se sentent dépourvus de moyens communicationnels adéquats et pour qui les liens affectifs sont suffisamment distendus. Ils adoptent une stratégie où ils marquent une distance affective avec leur famille nucléaire. La distance affective apparaît comme un moyen pour faire face au chaos, mais plus spécifiquement à l'adversité qui se dégage des liens familiaux. Cette adversité n'est pas identifiée par le biais de caractéristiques parentales que des auteurs, tels que Diana Baumrind (1991) ou Salvador Minuchin (1979), ont développées pour comprendre les dynamiques parentales et les styles éducatifs et, en ce sens, elle apparaît effectivement comme un élément agissant indépendamment des types de relations et de conflits qui se jouent entre les jeunes et leurs parents. Eleanor Maccoby et John Martin (1983, cités par Bee & Boyd, 2003) ont quant à eux identifié des styles parentaux qui considèrent les notions d'acceptation et de rejet, ce qui leur a permis de dégager un style éducatif dont le comportement de désengagement ou d'indifférence à l'égard de l'enfant est reconnu comme étant particulièrement dommageable pour les jeunes. Le « style désengagé » (*Ibid.*, p. 138) engendre un attachement qualifié de « fuyant » qui pourrait s'apparenter à une forme de chaos affectif tel que nous le mentionnions et qui permet la distension du lien. Cela dit, les typologies éducatives de ces auteurs mettent en évidence des logiques causales qui demeurent exclusivement axées sur la relation des parents aux enfants, voire, pour le style désengagé, de la mère à l'enfant. Ils présentent une vision relativement traditionnelle des relations familiales sans considérer, et c'est un point important, la co-présence et l'influence de la fratrie, de la famille élargie ou encore des autres membres du réseau dans le développement du lien familial. À partir de là, ces typologies présentent l'avantage de dégager des modes de fonctionnement parentaux dont l'issue serait plus ou moins adéquate pour le développement comportemental des enfants, mais n'offrent que peu de prise pour saisir le processus dynamique qui permet l'émergence et l'explication d'un type de lien affectif. C'est dans une approche sociologique liée à la cohésion et à l'ouverture des familles que Jean Kellerhals et Cléopâtre Montandon (1991) considèrent effectivement que l'interaction des membres de la famille avec l'extérieur et l'atmosphère familiale prennent une place importante. Cela dit, il s'avère peu à peu évident de l'intérêt de sortir d'une pure considération du style éducatif ou de stratégies parentales pour accéder à une compréhension de la dynamique complexe, interactive et rétroactive qui unit les membres d'une famille.

Lorsque les conflits sont constants et ouverts, lorsqu'ils engagent continuellement et durablement certains membres de la famille sans que se perçoive une issue potentielle, la force d'adversité que les jeunes expérimentent prend la forme d'une contrainte importante. Ceux qui ne fuient pas éprouvent cette adversité de manière plus virulente. C'est le cas notamment de Caryl, Karim et David pour qui la relation aux figures parentales est une guerre constante dans laquelle ils sont pris depuis leur plus tendre enfance et qui les place dans une atmosphère conflictuelle récurrente. Par ailleurs, sans présenter des traits de conflits ouverts, les relations des jeunes à leurs parents démontrent parfois une confusion des rôles et s'apparentent à ce que Salvador Minuchin (1979) appelle un système enchevêtré. Les conduites des uns touchent directement et de plein fouet la réalité des autres et induisent ainsi un sentiment de responsabilité de l'autre problématique, difficile à gérer pour le jeune dans sa relation à ses parents. Dans de telles situations, l'adversité est liée à un contexte plus général. *Ma mère, elle ferait tout pour moi, elle m'aime et elle m'aide pour tout. Elle entre pas dans les embrouilles de la police, elle me planque si j'ai besoin, elle m'aide, me file la tune sans discuter pas comme les parents d'mes potes, y sont lourds quoi ! Mais moi, j'dois pas rester là trop longtemps, car ça lui fait du mal, elle aime pas que je me fasse gauler.* [Silence]. *Et surtout, des fois elle a des embrouilles et ça me rend fou. Elle a besoin d'moi, y a des mecs vraiment louches près d'elle, des mecs qui seraient prêts à cogner une femme. Et moi, j'leur règle leurs comptes, j'pourrais les castagner ces mecs, j'te jure, j'pense qu'à ça moi (...)* (Kenzo). Ces jeunes nous montrent que la force d'adversité qu'ils vivent au sein de l'ambiance conflictuelle qui règne dans leur famille n'est pas gérée au moyen de la fuite ou du déni de relations rendues impossibles par le type de liens construits. Cette adversité est personnellement portée au point de devenir un attribut personnel qu'il s'agira de neutraliser pour rendre l'existence moins contraignante. Ils ne cherchent pas à fuir, mais à prendre sur eux, pour, au final, tenter de changer la donne.

Si l'espace familial est marqué par différentes formes de conflits dont la résonance affective diffère, il représente unanimement un environnement où la charge affective est contraignante. L'évitement de la pesanteur affective par sa mise à distance relationnelle ou la tentative de neutralisation de l'adversité en cherchant à la porter représente deux manières de gérer le contexte affectif dans lequel ils évoluent, sans pour autant parvenir à s'en défaire. Quelle que soit la stratégie mise en place, le mal-être est perceptible et les jeunes sont placés en situation d'échec, ne parvenant ni à s'éloigner physiquement et symboliquement de cette pesanteur, ni à la modifier durablement par leurs comportements ou leurs actes. La pierre angulaire qui permet de comprendre la difficulté à s'extirper de ce poids se situe autour de trois pesanteurs fortement contraignantes, soit la *loyauté familiale*, l'*impuissance* et l'absence de *valorisation et de reconnaissance parentale*.

Aussi instable, peu sécuritaire et chaotique qu'il puisse paraître, l'environnement familial reste l'espace de référence vers lequel il sera toujours possible de se tourner en cas de coup dur, de situation extrême. Les parents (ou ceux qui jouent le rôle parental) restent en tout temps une figure envisagée comme un soutien potentiel lorsque plus rien d'autre ne sera soutenant. Si un parent est définitivement *rayé de la carte* ou au contraire la cible de toutes les attaques et de toute l'aversion possible, c'est parce qu'un autre parent remplit une fonction de recueil de dernier recours. Aussi fragilisé soit-il, un fil lie donc les jeunes à leur famille, il les tient sans pour autant garantir une stabilité familiale. Pour Ivan Boszormenyi-Nagy¹⁶⁹ la stabilité familiale dépend de la capacité d'instaurer un climat de confiance et de loyauté qui puisse s'appuyer sur une expérience familiale de justice et de fiabilité qui assure une forme de cohésion familiale saine (Heireman, 1996). En percevant l'instabilité latente et l'absence de confiance et de sentiment de fiabilité, les jeunes maintiennent une forme de loyauté familiale forte par un discours qui se contredit pourtant dans les faits et dans les sentiments qu'ils éprouvent. À cet égard, David nous montre comment il peut à la fois mépriser sa mère et son beau-père pour des choix qu'ils ont faits, de vivre une incompréhension totale à leur égard tout en les excusant : *la haine, j'l'ai encore d'avoir quitté l'Uruguay, ça me rend encore fou qu'ils aient tout vendu et qu'on soit parti comme des voleurs, sans nous prévenir. Mais en fait, ils avaient pas le choix, je me dis, mais maintenant encore, je leur en veux parfois à mort. La loyauté s'inscrit dans la non critique des parents sous peine de faire vaciller le système familial* (Duccommun-Nagy, 2007), dans l'illusion de les protéger au moyen d'un discours qui refuse toute incrimination à leur égard, alors que les actes montrent des frondes centrées sur eux, notamment au travers du vol d'argent, d'alcool ou des violences physiques à leur égard.

Cette force de loyauté est liée au désir de contrôler ce que les autres pourraient penser de la famille. Elle permet de redorer le blason familial parfois mis à mal par les conduites délictueuses, les exclusions scolaires ou les placements qui stigmatisent la famille entière. Or, la loyauté familiale constitue une emprise qui se rencontre également de manière plus ou moins consciente face à des membres disparus. Deux jeunes, qui ont perdu un parent dans leurs premières années de vie, retracent les problèmes de consommation de ce dernier comme une donnée centrale de leur propre biographie. Ils maintiennent à partir de leurs actes et de leurs comportements, la mémoire du parent disparu que le temps et la dimension taboue auraient tendance à effacer. David, qui à l'âge de quinze ans a fait l'expérience d'un séjour en unité psychiatrique pour adultes toxicodépendants, ne fait mention que très brièvement de son père biologique décédé lorsqu'il avait deux ans : *là-bas (dans l'unité psychiatrique) y avait des types qui avaient connu mon père. Moi ça me fait penser qu'il est mort d'une od. (...) je le savais en fait, même si on m'en a jamais parlé. (...) non personne. Jamais, mais*

¹⁶⁹ Ivan Boszormenyi-Nagy et Géraldine Spark sont reconnus comme des pionniers de la thérapie familiale. Ils sont également à l'origine du concept de « loyauté cachée ».

bon, j'comprends ma mère, comment tu dis à ton fils que son père se piquait ? Et en plus là, que je suis comme lui, t'imagines, elle doit flipper. (...) Jamais, jamais, mon père, on m'en a jamais parlé, même pas en bien, mais j'suis pas con, j'ai compris que c'était un tox. Lorsque la personne disparue ne génère pas un secret de famille aussi fort, comme c'est le cas dans la situation de David, elle peut générer une telle honte pour l'ensemble de la famille que le jeune cherche à lui rendre une forme d'hommage. Caryl, dont la mère est décédée dans un accident de la route alors qu'il avait cinq ans, place celle-ci au centre de son récit et condamne toutes les critiques familiales qui ne cherchent qu'à la réduire à son alcoolodépendance. Pourtant, c'est par ses propres récits de comas éthyliques, de cures de désintoxication et de séjours en psychiatrie qu'il fait des liens incessants avec sa mère à qui il porte une forte admiration. Ivan Boszormenyi-Nagy apparente la loyauté à une forme d'engagement personnel choisi vis-à-vis des autres membres du système familial et refuse l'idée d'une force régissant l'individu (Duccommun-Nagy, 2007). De notre côté, nous considérons que les jeunes ne sont pas soumis à un engagement personnel qui les déresponsabiliserait de leurs actes, tout en étant néanmoins dans la relation loyale qu'ils construisent et font perdurer avec certains membres de leur famille, agissant ainsi comme une force qui dicte leur parcours en induisant des conduites. Dès lors, une dimension relationnelle fortement inconsciente induit des modes de fonctionnement individuels et relationnels particuliers, dans le but caché de ne pas déséquilibrer le système. La loyauté pousse ainsi certains jeunes à devenir ce à quoi ils croient devoir ressembler, elle en retient d'autres qui, pris dans ses rouages, se fidélisent à un milieu ou restent immergés fidèlement dans le chaos affectif de leur contexte familial.

Que les liens familiaux soient distendus ou ouvertement conflictuels, l'emprise de la loyauté apparaît fréquemment et entrave les jeunes dans leur processus d'individuation. Reynaldo Perrone et Martine Nannini (2000) démontrent que, tenus par différentes formes de loyauté, les individus évitent de rompre des pactes et demeurent engagés, c'est-à-dire sous l'emprise d'une situation dont la loyauté rend l'extraction impossible. Cette forme de pacte invisible entrave la construction personnelle et la démarche d'individualisation, mais parallèlement cette force agit néanmoins comme un souffle nécessaire pour tendre un fil entre les jeunes et leur entourage familial, lorsque la communication n'a plus de place, lorsque les affects n'ont plus d'espaces de démonstration, lorsqu'aucun ne peut adhérer à l'espace de l'autre. En d'autres termes, elle nourrit et entrave des liens complexes, elle pousse et elle retient les jeunes qui, toujours en son sein, construisent leur propre histoire. Or, si la loyauté familiale oriente significativement les parcours de vie des jeunes, elle n'est pas la seule force qui tente de rétablir ou de garder un lien familial vital. Deux forces contraignantes contribuent également à maintenir existants les liens entre les jeunes et leurs parents : l'impuissance et l'absence de valorisation et de reconnaissance parentale.

Les jeunes constituent une catégorie de personnes particulièrement susceptibles de ressentir un sentiment d'impuissance, étant donné les moyens limités à leur disposition pour construire leur vie. Le contexte familial d'adversité conduit les jeunes à expérimenter un sentiment d'impuissance difficilement acceptable. Incapables de changer la donne du lien familial, incapables de modifier le ressenti pesant qui les habite, les jeunes se trouvent face à l'incapacité de contrôler une partie de leur existence malgré les stratégies de proximité ou de mise à distance. C'est dans ce registre que Karim ressent qu'il n'est rien pour son père qu'il dit haïr, mais ne se sent pas non plus efficace auprès de sa mère qu'il souhaiterait protéger. Cette même impuissance est ressentie par Kenzo qui se donne le rôle d'éloigner sa mère des hommes violents et destructeurs et se trouve face à des échecs répétés ou encore Rémi qui réalise au gré du temps qu'il ne rivalisera pas avec sa jeune sœur adulée par ses parents pour ses multiples réussites.

Le sentiment d'impuissance s'expérimente également dans le regard que les autres portent sur eux. Ainsi, dans la veine de Rémi, Caryl a passé de nombreuses années à tenter de correspondre aux attentes de son père, allant jusqu'à suivre, à un niveau relativement élevé, les cours de danse dont ce dernier était le professeur, pour réaliser que malgré ses bonnes performances, il serait toujours le mal-aimé, celui que l'on associe à sa mère décédée, ivrogne de surcroît. L'impuissance apprise au gré du temps agit comme une force redoutable, car elle est génératrice d'une souffrance tellement insupportable que les jeunes tentent, par un quasi-automatisme, de la contrecarrer en tentant de reprendre le dessus d'une situation où ils sentent le risque de perdre leur place ou de ne pas parvenir à la prendre étant donné qu'aucune n'est attribuée d'office (Badal-Leguil, 2003). Reprendre une forme de contrôle sur le lien qui les unit à leur entourage familial revient à se battre pour ne pas être déplacés et à trouver des stratégies pour cumuler ce que Clotilde Badal-Leguil nomme « les preuves de l'existence de soi ». Or, les différentes situations des enquêtés montrent que, si reprendre le contrôle revient parfois à se battre au sein du clan familial auquel certains s'attachent particulièrement, la lutte prend aussi forme en dehors, lorsque la déception conduit à une forme de détachement de la famille. D'une manière générale, dans un cadre où le sentiment d'impuissance rime fortement avec la privation de toute certitude, non pas sur *qui* sont-ils, mais sur *que* sont-ils (*Ibid.*) et *où* sont-ils dans leur constellation familiale, l'une des voies pour éprouver un sentiment de contrôle revient à tenter de maîtriser l'image qu'ils affichent d'eux-mêmes pour recevoir une forme de reconnaissance et éprouver un sentiment de valorisation.

Lorsque les jeunes marquent une distance ou une proximité affective avec les membres de leur famille, ils sont exposés à une absence de valorisation et de reconnaissance parentale particulièrement problématique dans un contexte où chacun recherche des garanties de sa propre existence (Badal, 2003). Les constellations familiales montrent une absence de ligne directrice qui

leur exposerait ce qui est attendu d'eux en termes de comportements susceptibles de mener à la valorisation de leur personne. En d'autres termes, les jeunes ne sont pas au clair avec les attentes comportementales à leur égard, ils ne reçoivent pas de ligne de conventionalité leur permettant de se situer, en la suivant ou en l'enfreignant. Ce flou qui retarde les possibilités de reconnaissance parentale ne provient pas du fait que les parents soient effectivement dénués d'attentes à l'égard de leurs enfants, mais du fait que les jeunes ont incorporé la situation qui pèse sur eux : la déception parentale. Tous savent qu'au cours de leur parcours, ils n'ont pas satisfait aux attentes parentales et que dès lors, agir revient à rattraper, récupérer, réparer la donne. Agir doit leur permettre de (re)prendre place, car comme le dit Clotilde Badal-Leguil (2003), « sans place, pas d'existence » (p. 768).

L'identité qu'ils se construisent à partir de la relation parentale correspond à une image d'eux-mêmes négative, dépréciée, étant donné qu'ils ne se sentent perçus que par ce qu'ils n'ont pas atteint ou réalisé. Axel Honneth parle de mépris pour qualifier ce déni de reconnaissance qui peut atteindre les individus dans leur identité tout entière et rendre difficile la construction d'une image positive de soi. Cette image éprouvée par la pensée et le regard symbolique sur soi est entachée d'une blessure créée par cette « expérience du mépris » (Honneth, 2000, p. 161) qui empêche les jeunes de se sentir confirmés dans le regard de leurs parents et tenus à une place porteuse et nourrissante de preuve de sa propre existence.

L'expérience du déficit de valorisation et de reconnaissance parentale entrave un possible nivellement par le haut. L'absence de force de valorisation et de reconnaissance parentale induit un risque que plusieurs parcours mettent en exergue, soit celui de ne plus être tenu par le regard parental dans lequel le jeune chercherait à confirmer une image positive de lui-même. Si le propos vise ici principalement la famille nucléaire, il pourrait également concerner la famille élargie qui ne représente guère davantage un espace de valorisation et de reconnaissance. Parce qu'elle est géographiquement éloignée, parce que les liens sont rompus, voire interdits, les jeunes semblent devoir faire le deuil des liens potentiels que pourrait générer la famille élargie. *Ce qui a été dur après la mort de ma mère, c'est que j'ai plus vu ma grand-mère et ma tante que j'adorais, ni mes cousins, car mon père était en froid avec mon oncle. Même qu'on habitait tous la même ville, pendant presque dix ans, je les ai pas revus. Je les ai revus depuis mon placement ici, ma grand-mère est venue me voir. Ça a été dur de voir ce que j'étais devenu (Caryl). Moi j'ai ma mère et mon grand-père qui vit en Espagne. Ça me suffit. Mon père franchement je l'ai vu peut-être une dizaine de fois(...), il ne s'est jamais intéressé à moi, m'a jamais aidé à rien, et je sais d'ailleurs rien de lui. Y paraît que j'ai une demi-sœur, mais je sais rien de tout ça* (la reconstruction familiale de son père) (Kenzo). Les ruptures relationnelles, souvent indépendantes de leur volonté, ont éliminé de leur

constellation des regards adultes susceptibles d'approuver ou de désapprouver leur conduite, réduisant par la même occasion les espaces de valorisation et de reconnaissance. Ainsi, l'absence de valorisation et de reconnaissance parentale constitue une force qui ne retient pas les jeunes par l'accroche que pourrait symboliser le regard adulte et représente de surcroît une menace pour « l'identité de la personne toute entière » (Honneth, 2000, p. 161) en précarisant non seulement la constellation familiale, mais aussi la construction identitaire des jeunes. Cette situation nous montre que les forces peuvent briller par l'absence d'éléments attendus, tels qu'ici la reconnaissance ou la valorisation de soi. En tant qu'*actants invisibles*, soit des éléments manquants, la valorisation et la reconnaissance de soi agissent au travers du déficit qu'elles engendrent. Parallèlement, ce déficit amplifie le sentiment d'impuissance qui agit comme une force, source de lutte pour (re)prendre une place ou, *a contrario*, pour se désinvestir d'un espace, source de rien pour la construction d'un sentiment d'existence.

Nous avons vu que l'analyse du réseau d'actants des enquêtés a mis en évidence *cinq forces principales* liées au contexte familial et qui contribuent à orienter (par leur présence ou leur absence) les parcours individuels. Le *chaos familial*, *l'adversité*, *la loyauté*, *l'impuissance*, ainsi que *la valorisation et la reconnaissance parentale* agissent comme des pesanteurs qui tantôt poussent, tantôt retiennent les jeunes dans leur construction biographique. Le contexte relationnel et structurel de la famille, tel qu'il est représenté par le discours des jeunes, montre que ces derniers ne sont pas seuls et qu'ils bénéficient d'un réseau familial plus ou moins dense. Si des liens existent sans conteste entre les jeunes et leur famille, ils ne constituent toutefois pas des points d'appui fiables que les jeunes considèrent pouvoir solliciter au gré de leur construction biographique. Ces liens représentent davantage une solution de dernier recours qu'une forme de soutien informel et porteur.

La précarité des liens familiaux mise en évidence par les enquêtés amène logiquement à se demander si cette fragilité relationnelle fait suite à l'expérience de délinquance ou si elle préexistait aux conduites délinquantes. En d'autres termes, il s'agit de se demander si la constellation familiale, telle qu'elle est représentée par les jeunes, est particulièrement conditionnée par l'expérience délinquante en elle-même, induisant une rupture, ou si elle s'inscrit dans une logique de continuité, c'est-à-dire au sein d'un processus qui se définit en amont et en aval (Le Pape, 2010)¹⁷⁰.

Alors qu'elle précède la période de l'adolescence, l'enfance a ceci de particulier que la famille constitue le premier espace au sein duquel l'enfant va grandir et développer de multiples compétences (Bee & Boyd, 2003). Au cours de l'enfance, le réseau social et affectif dans lequel

¹⁷⁰ La question de la rupture et de la logique de continuité sera abordée de manière plus approfondie ultérieurement.

évolue le jeune s'agrandit peu à peu et d'autres espaces et individus participent à la construction stable de sa personne, l'amenant à jouer des rôles diversifiés (Mallet, et al., 2003). La famille est le premier espace au sein duquel va se développer un sentiment de sécurité et où l'enfant va acquérir des capacités relationnelles dont le développement va rapidement se poursuivre dans d'autres sphères sociales. Durant la période qui précède le premier acte délictueux, les relations familiales sont marquées par des ruptures conflictuelles pour cinq sujets sur les huit rencontrés. Divorces longs et conflictuels, batailles pour la garde de l'enfant, décès accidentel ou consommation abusive d'alcool ou de drogue chez un parent vivant sous le même toit, secret autour de la cause du décès d'un des deux parents, ruptures de relations au sein de la famille élargie, sont autant d'événements qui ont influencé leurs relations familiales. *Depuis l'accident, mon père n'a plus jamais été le même avec moi, il avait pas le choix d'être avec moi, mais le voulait pas et c'était toujours des conflits* (Caryl). *Ma mère elle voulait que je vive avec elle, elle a tout fait, mais mon père a mis des bâtons dans les roues et ça a été des jugements et des jugements et moi pendant ce temps, je devais vivre avec lui et on se détestait* (Karim). *Y en a qui disent c'est ton père et ça restera ton père, moi, il est rien pour moi, il peut mourir* (Kenzo). Les trois sujets n'ayant fait état d'aucune rupture conflictuelle laissent entrevoir depuis leur jeune âge des rapports que nous qualifierions de « passifs » ou de « distendus » avec leurs parents et la fratrie. *Mes grands frères allaient mal à l'école et mes parents se prenaient toujours la tête avec eux, moi j'étais dans mon coin, ils avaient pas le temps pour moi. (...) (Andry). Je traînais avec les pires du quartier, mais ils [mes parents] n'ont jamais rien dit. Moi j'interdirais à mes gosses d'avoir des mauvaises fréquentations, même petit, tu sais, y en a, faudrait les éviter* (Rémi). *Ils [mes parents] comprenaient pas que c'était la galère pour moi l'école, ils pensaient que je voulais plus y aller et me la couler douce, même quand je rentrais en pleurs et en sang, ils faisaient rien [silence]. Après, j leur disais même plus que je m'étais fait cogner* (Igor).

Généralement source de peu de soutien, l'univers familial procure un type de soutien qui ne porte pas les jeunes dans leur parcours, qui n'est pas suffisamment fort pour constituer une béquille significative. Des soutiens matériels, principalement financiers, traversent les histoires sans que les individus ne s'accordent du *temps* (autre dimension du soutien matériel), sans qu'ils n'accordent du temps à la relation. Le déficit de temps est significativement relevé par les jeunes enfermés qui souffrent de l'absence de visite, de lettres, d'existence symbolique hors mur des membres de leur famille. Certains liens représentent néanmoins aux yeux des jeunes un soutien émotif significatif. Or, les personnes ne sont pas perçues comme étant fiables et prévisibles¹⁷¹ et les jeunes sont continuellement amenés à composer avec une forte imprévisibilité relationnelle. Les relations affectives jugées positives avec des membres de leur famille sont ainsi traversées par des éléments d'imprévisibilité, des ruptures relationnelles, géographiques ou de confiance, des difficultés

¹⁷¹C'est le cas de parents toxicodépendants par exemple.

individuelles qui empêchent de procurer un sentiment de sécurité durable et qui laissent place à un sentiment répété de trahison. Parfois, la famille élargie offre aux jeunes une personne qui constitue un souffle bénéfique : une grand-mère accueillante et à l'écoute, des cousins avec qui jouer ou encore une tante qui informe sur les débouchés professionnels. Ces soutiens constituent des bribes d'appartenance, le regain d'une identité lointaine et floue, mais attractive. Or, ces liens vécus comme privilégiés sont entachés par des ruptures sur lesquels les jeunes n'ont pas prise lorsque des conflits entre adultes entravent le maintien même de la relation entre un jeune et sa grand-mère ou d'autres membres du réseau du jeune. Ces liens rares et souvent vécus comme privilégiés sont aussi marqués par l'imprévisibilité. D'une manière générale, les constellations des jeunes sont entourées de personnes qui, de manière certes limitée, jouent un rôle en termes de soutiens émotifs, informatifs ou matériels. Or, ces soutiens que Beth Green et Angela Rodgers qualifient de « soutiens d'appartenance » (Charbonneau & Turcotte, 2005, p. 182) sont limités et précaires ; imprévisibles et source d'insécurité.

Dès leur plus jeune âge¹⁷², les jeunes suivent des parcours marqués par une quasi-absence de liens perçus comme des points d'appuis fiables. Cette insécurité existentielle, qui débute dans les relations d'attachement, prédispose les jeunes à une image d'eux-mêmes détériorée, à des sentiments de peur ou de colère à l'égard de leurs parents ou à des doutes quant à leur capacité d'être aimés (Atger, 2007). En démontrant peu d'ancrage susceptible d'offrir un contexte de stabilité, de sérénité et un sentiment de confiance et de sécurité, les relations familiales sont peu garantes d'ouverture sociale au monde et ne se transforment que très ponctuellement en support social. Ainsi, les expériences familiales ne produisent pas un système stable à partir duquel le monde alentour pourrait s'expérimenter en toute sécurité. Dans un tel contexte, l'inscription relationnelle qui en découle demeure fragile.

L'école et les pairs

Le début de la scolarité constitue un événement biographique majeur qui marque le commencement d'une nouvelle phase de socialisation. Cette socialisation habituellement désignée comme « secondaire » débute principalement avec l'expérience scolaire qui représente « l'intégration d'un système de conduites contrôlées et conformes à des règles conventionnelles » (Reiss, 1951, cité par Mucchielli, 1989, p. 68). Pour François Dubet et Danilo Martuccelli (1996), « c'est une socialisation dans laquelle les individus intériorisent des normes et des modèles » (p. 327) pour ensuite prendre une certaine distance par rapport aux modèles proposés. Parallèlement, cette

¹⁷² Depuis aussi longtemps que la mémoire des jeunes leur permet l'accès à leur histoire.

expérience de socialisation est à la fois potentiellement révélatrice de la dyssocialité¹⁷³ (Nagels, 1998), mais elle complexifie aussi la constellation sociale et identitaire des jeunes, en les amenant à vivre des épreuves tant individuelles que relationnelles hors du cadre familial. Tout en bousculant la construction sociale et culturelle des enfants (Delalande, 2010), l'école offre aux jeunes un espace social important, notamment dans la construction de réseaux personnels (Charbonneau & Turcotte, 2005). Cette ouverture engendre des ramifications sociales et relationnelles majeures. De ce fait, ce chapitre traitera à la fois de l'école et des pairs, tant il serait difficile de traiter de l'un sans l'autre. Par souci de clarté, nous différencierons de manière parfois un peu artificielle les différentes sphères liées à la scolarité, c'est-à-dire la relation que les jeunes construisent avec leurs pairs, avec leurs enseignants, ainsi que leur relation au savoir.

D'un point de vue quantitatif, le début de la scolarité s'accompagne d'un accroissement significatif du nombre de pairs. En mettant le curseur sur la qualité des liens, on constate que dès le niveau primaire, les jeunes tissent peu de liens jugés sains, significatifs et susceptibles de constituer un support potentiel. La majorité des liens nouveaux est source de tensions, d'émotions douloureuses, d'angoisse et de mise à l'écart. *Franchement des amis, je crois que j'en ai pas eus. Non, je suis sûr, j'étais l'étranger de service et ils me faisaient des sales coups, ils me tapaient. Je voulais changer d'école, mais mon père voulait pas. Après quand j'ai eu plus de force, j'arrivais à me défendre, c'était mieux, mais j'avais toujours aussi peur parce qu'ils étaient plus eux* (Karim). Aussi loin que les jeunes s'en souviennent, les premières expériences sociales au sein de l'école sont liées à un sentiment de rejet et d'incompréhension dont ils sont à la fois victimes et générateurs. *Je voyais bien qu'ils ne m'aimaient pas, qu'on n'avait rien à voir eux et moi. De toute façon, je n'avais rien à leur dire et ça allait pas devenir mes potes. Ça a duré en tout cas toute la primaire* (Kenzo). Dans leur riche contribution sur la violence à l'école primaire, Cécile Carra et ses collègues (2006) questionnent les expériences scolaires vécues difficilement et soulignent l'apport de Dan Olweus (1993) qui approfondit le phénomène de *school bullying* : « Ces actes négatifs peuvent prendre diverses formes : contacts physiques, injures, grimaces et gestes grossiers, mais aussi rumeurs courant sur la victime ou exclusion d'un groupe. Les brimades sous-entendent aussi un déséquilibre des forces entre les tyrans et leur victime, ce que les spécialistes appellent un pouvoir asymétrique » (*Ibid.* cité par Carra, et al., 2006, p. 52). Les expériences scolaires difficiles sont quasi omniprésentes chez les jeunes enquêtés, sans pouvoir toutefois leur attribuer le rôle de tyran ou de victimes, l'un et l'autre rôle cohabitant souvent plus subtilement qu'il n'y paraît.

¹⁷³ L'auteure souligne que la dyssocialité précède l'entrée à l'école, mais c'est l'expérience scolaire la révèle.

Les expériences scolaires laissent poindre un sentiment de différence, de décalage entre les jeunes enquêtés et la majorité de leurs pairs. Tantôt victime muette et soumise, tantôt victime affirmée et vengeresse ; tantôt tyran affirmé et tantôt tyran effrayé, les jeunes oscillent dans un jeu de pouvoir qui les dépasse et qui rend la création de liens sociaux complexe, difficile et souvent douloureuse. Lorsque, dans ce tumulte relationnel, ils parviennent à tisser quelques liens avec des pairs, ces relations offrent une sphère de légèreté, de jeu où il s'agit souvent de se différencier des autres. *On était ensemble à la récré, mais pas en classe, le prof voulait pas qu'on travaille ensemble, on faisait trop de bruit, on s'marrait. À la récré, on se marrait les deux et les autres voyait bien qu'on s'en foutait d'être pris pour des cons en classe* (Igor). Lorsque le décalage par rapport à la majorité des pairs peut se vivre au sein d'un sous-groupe avec lequel une connivence s'installe pour être plus forts, plus à même de faire face à une conventionalité agressive, la force de stigmatisation ressentie est largement moindre que lorsque l'individu ne parvient à créer aucune coalition. Karim, victime d'intimidation durant de nombreuses années, montre que l'isolement social vécu durant la scolarité l'amène à s'approprier la responsabilité de la marginalité, en en faisant une caractéristique personnelle et négative : *j'étais le mouton noir, l'étranger, celui avec qui personne ne voulait être [silence] juste « être », tu vois. J'étais con pour tous, je me haïssais d'être comme ça. A contrario*, les jeunes qui expérimentent la marge en compagnie d'autres pairs courent moins le risque de se construire une identité essentiellement négative et s'expliquent davantage le décalage entre eux et les autres. *Nous on se foutait de tout, on déconnait, on rigolait et eux, ils étaient... j'sais pas, ils étaient bien vus par les profs, parce qu'y faisaient tout ce qu'on attendait d'eux(...). Entre eux et nous, alors ça passait pas du tout, mais la plupart du temps y avait pas d'embrouille, c'était comme si y existaient pas* (Rémi). Au sein d'un petit groupe où se créent des liens et une coalition certaine, les enquêtés trouvent la possibilité d'expérimenter une reconnaissance et un sentiment d'existence impossibles pour ceux qui ne parviennent pas à trouver de connivence avec des pairs. Ce sentiment de faire partie d'un groupe, d'une unité, crée un semblant de sécurité qui leur permet de naviguer à travers les années de scolarité en ne se confrontant que le plus tard possible au décalage qui se sera créé entre eux et la majorité des autres.

Le groupe de pairs constitue donc un univers de présence momentanément rassurant qui contrecarre l'isolement social qui guette les jeunes et qui provient de la « distance sociale et culturelle » (Millet, 2010, p. 70) qu'ils ressentent dans leur relation aux autres. Néanmoins, le groupe de pairs ne constitue pas un espace de confiance au sein duquel les jeunes pourraient s'abandonner dans une relation garantie de « réciprocité dans l'échange [...] [et d'] un sens éthique qui anéantit le principe de considérer l'Autre comme un moyen, et seulement comme un moyen » (Châtel, 2005, p. 70). Il y réside en effet une force conflictuelle dominée par la quête d'un « pouvoir sur » (*Ibid.*), force qui provient des heurts incessants entre pairs internes ou externes au groupe, soit des

interactions conflictuelles persistantes, et ce, malgré la mise en place de sous-groupes ou de stratégies pour éviter l'isolement relationnel qui guette certains. L'étude de Cécile Carra et ses collègues (2006) souligne l'étendue d'une telle réalité en signifiant que « le vécu quotidien des élèves, tel que permettent de l'appréhender leurs déclarations, apparaît ainsi marqué par des interactions heurtées entre pairs, quels que soient les écoles et leur classement » (p. 60). De ce fait et au-delà de l'assurance et de la sécurité qu'offrent certaines alliances pour faire face au danger de l'intimidation et de la non reconnaissance, l'expérience scolaire les conduit très tôt à des modes de gestion relationnelle complexes et générés par la quête d'un pouvoir sur soi et sur les autres. Le groupe de pairs issus de leur sous clan ou non est ainsi habité par l'absence des liens de confiance, l'absence de quiétude, l'imprévisibilité du lien, en somme la méfiance qui représente une forme de contrainte importante.

Que les jeunes soient passablement seuls ou qu'ils se soient constitué un groupe susceptible de leur apporter un semblant de sécurité, les enquêtés sont dans une constellation où aucun lien ne les tire vers la conventionalité¹⁷⁴, autrement dit, rien ne les retient sur la pente de la marginalité¹⁷⁵. Ils sont donc soumis à une force qui brille par son absence, celle du nivellement par le haut. Les jeunes sont écartés autant qu'ils s'écartent eux-mêmes d'un univers sociorelationnel au sein duquel les valeurs véhiculées sont perçues positivement, où la reconnaissance passe par la réussite scolaire et où le discours des enseignants est reçu comme un message faisant écho aux réalités individuelles. Cette mise à distance est à la fois symbolique lorsque leur dynamique s'écarte des attentes scolaires, et géographique lorsqu'ils sont absents de manière récurrente de l'école ou exclus temporairement ou définitivement. Si l'absence de liens avec des pairs non délinquants au cœur du parcours délinquant est évidente, l'immersion des récits dans l'enfance montre que les premières expériences relationnelles hors du cadre familial conduisent déjà à une forme de séparation entre enfants marginalisés et non marginalisés. Très tôt déjà, la possibilité même de créer un lien d'amitié avec un jeune qui entretient un rapport positif à l'école paraît faible. À l'exception de David qui a intégré un groupe marginalisé à son arrivée en Suisse à l'âge de douze ans et qui, à cette occasion, a vécu ce qu'il perçoit comme une rupture dans sa biographie, les relations d'amitié que l'ensemble des jeunes créent le sont avec des jeunes qu'ils perçoivent comme étant dans le même décalage qu'eux avec les autres jeunes de leur âge. Lorsque l'on considère que la fréquentation de pairs déviants est reconnue comme étant un facteur prédictif important des conduites déviantes et de la consommation de drogue (Born, 1983), le constat d'une affiliation précoce à des pairs jugés marginalisés et déconnectés des attentes scolaires constitue un élément fort dans les constellations individuelles : (...)

¹⁷⁴ La conventionalité concerne ici ce qui entre dans le cadre de l'école, ce que celle-ci attend des élèves.

¹⁷⁵ Il est important ici de ne pas considérer ce propos comme un jugement posé sur les enquêtés. Ce sont leurs propres perceptions élaborées au sein des récits qui montrent que les jeunes sont non seulement placés dans la marge, mais aussi que la marginalité devient un attribut de la construction identitaire.

y s'en foutaient pas mal, comme moi. Enfin, c'était pas notre kiff [l'école] (Yannick). Cet élément doit être vu non pas comme un facteur causal, mais comme une force de nivellement par le bas (en référence aux attentes et aux exigences scolaires) conjointe à une absence de force de nivellement par le haut, soit une force susceptible de pousser les jeunes vers une forme d'expression de soi créative et personnalisée.

L'absence de nivellement par le haut se frotte à la force de stigmatisation lorsque l'on questionne le rapport des jeunes aux enseignants. En effet, bien que les interactions entre pairs soient centrales dans la construction relationnelle des jeunes, les relations entretenues avec l'ensemble du personnel enseignant et de l'environnement socioéducatif demeurent essentielles dans la compréhension de la construction du contexte sociorelationnel des jeunes. À cet égard et comme le mentionnent Cécile Carra et ses collègues (2006), le phénomène de *school bullying*, qui permet de mettre en avant certaines interactions violentes entre les élèves, ne considère pas les interactions entre les jeunes et les adultes. En cherchant donc à comprendre la perception que les jeunes ont des relations qui les ont unis aux différents enseignants rencontrés, nous constatons, et c'est capital, que cette perception diffère peu de celle qu'ils ont des relations entretenues avec la majorité de leurs pairs. À l'instar de la relation vécue entre pairs, la relation avec leurs enseignants a laissé des traces souvent conflictuelles et semble habitée d'une grande méfiance. *Moi, les profs m'ont jamais supporté et pourtant j'étais pas si mauvais (...) j'savais qu'ils [les profs] m'aideraient pas à m'en sortir si j'étais limite* (Caryl). Le sentiment d'avoir déçu, de n'avoir pas rempli les attentes et finalement d'avoir été laissé de côté sur la route du savoir est tout à fait commun aux parcours des enquêtés. La profondeur de ce ressenti, liée à la fois à leurs capacités intellectuelles, à leur propre personne et donc à leur propre valeur, amène non seulement les jeunes à intérioriser le stigmate de mauvais élève en adhérant « aux jugements scolaires qui les invalident », mais aussi celui de mauvaise personne par le biais d'une intériorisation coupable de l'échec (Dubet, 2000a, p. 191) et de la responsabilité de ce dernier. De cette relation à l'enseignant naît une considération de soi fortement dépréciée, un sentiment d'incapacité certes scolaire, mais surtout lié au respect des attentes sociales dont l'enseignant est le vecteur. Qu'elle soit frontale ou non, la relation d'adversité qui s'installe entre les jeunes et leurs enseignants conditionne le rapport au savoir et la perception de soi dans une continuité scolaire.

Le processus d'apprentissage qui implique la récurrence des évaluations scolaires agit, en concurrence avec d'autres facteurs, sur le sentiment de sa propre valeur en tant qu'élève, mais aussi en tant que personne (Mallet, et al., 2003). Dès l'adolescence, le sentiment de non valeur et d'incompétence rend particulièrement visibles les obstacles liés à l'accès à l'autonomie, accès qui marque l'entrée à l'âge adulte (*Ibid.*). Très vite persuadés qu'ils ne sont pas à la hauteur et qu'ils ne sont pas faits pour les apprentissages scolaires, les jeunes cherchent à échapper à cette relation

désagréable, génératrice de craintes par rapport à l'avenir. Le sentiment de responsabilité de son propre échec scolaire s'inscrit dans l'histoire du système scolaire qui sous le couvert d'une « école démocratique de masse » ouvre la compétition à tous dans un discours basé sur l'égalité des chances et où l'engagement dans le travail constitue la seule dimension susceptible d'engendrer une inégalité (Dubet, 2000b, p. 51). L'impossibilité de répondre aux exigences scolaires conduit les jeunes à s'auto-infliger la responsabilité de leur échec et, plus que cela, de leurs multiples incapacités qui deviennent une partie d'eux-mêmes. Le temps où la valeur de l'individu en échec scolaire était épargnée, grâce à une explication des échecs par des causes sociales, est révolu et les jeunes dès lors tenus responsables de leur infériorité ont le choix entre « le retrait d'un jeu où ils perdent, et la violence, la destruction de ce jeu » (*Ibid.*, p. 52).

Une forme de désinscription scolaire apparaît très tôt dans les divers parcours biographiques comme une réponse à des attentes et des exigences jugées inatteignables. Or, l'absence de difficultés scolaires en début de parcours scolaire ne joue pas pour autant de rôle modérateur chez les jeunes qui s'inscrivent dans la marge au niveau de leurs conduites et qui insèrent dans le groupe symbolique des *élèves à problèmes* : *j'étais dans le clan des mauvais* affirme Yannick. *Pour eux* [les enseignants], *on était que les fouteurs de merde* témoigne Andry qui souligne l'impossibilité d'être perçu autrement. Même sans se sentir stigmatisés au niveau des compétences scolaires, ils développent un rapport au savoir entaché par le contexte scolaire en lui-même, qui les conduit à former des sous-groupes de pairs disqualifiés ou, dans de plus rares cas, à demeurer isolés et incompris.

L'accès au savoir ne va pas de soi pour ces jeunes qui naviguent en milieu hostile et qui cherchent une voie d'accès vers les idéaux valorisés par l'école, mais inaccessibles pour eux-mêmes (Cohen, 1955). Très tôt dans leur parcours scolaire, les jeunes se retirent donc de la course de l'acquisition de connaissances scolaires en n'attribuant aucune valeur au processus d'apprentissage. Cette dynamique de « retrait » a une fonction protectrice dans la mesure où elle permet aux jeunes d'éviter « d'être affectés par leur échec » (Dubet, 2000b, p. 56). Le non investissement donne un sens à l'échec qui n'en a pas lorsque le jeune doit l'affronter dans une dynamique d'engagement scolaire. Les jeunes intègrent l'injonction d'apprendre, tout en ayant assimilé que l'on ne les croit pas capables, qu'ils sont mauvais tant dans leurs compétences que dans leur personne, et que tel qu'ils sont, le monde ne les attend pas. En repérant ce paradoxe, les jeunes décèlent surtout l'exclusion sur fond d'égalité des chances, faisant « l'expérience du mépris » (*Ibid.*, p. 53), soit une expérience d'inattention et d'indignité. La dynamique de retrait et la désinscription scolaire percevable très tôt dans les parcours procèdent d'une logique où les jeunes sont réduits à leur rôle et non reconnus (*Ibid.*), tant ils sont éloignés de l'injonction de se produire eux-mêmes, authentiquement et de manière créative.

Cette forme d'exclusion et de domination presque imperceptible dont fait preuve l'école (Bourgeois, 2001, cité par Moignard, 2007) n'est pas une réaction face à des conduites proprement violentes ou délinquantes, mais à des comportements inadaptés aux attentes scolaires, en d'autres termes aux conduites qui peuvent être perçues comme les bribes d'une probable non inscription scolaire¹⁷⁶. Le climat scolaire détérioré contribue ainsi à rendre l'expérience scolaire douloureuse (Moignard, 2007) et incompatible avec l'acquisition du savoir et l'épanouissement relationnel. Tout en soulignant le constat d'Eric Debardieux (2006) sur l'inexistence, dans de nombreuses études liées aux conduites délinquantes et violentes, de facteurs prédateurs de ces conduites, Benjamin Moignard (2007) montre que des auteurs, tels que Rami Benbenisthy & Ron Avi Astor (2005) ou Michael Gottfredson (2001), mentionnent toutefois l'influence des politiques scolaires, des orientations pédagogiques et l'organisation des établissements sur les conduites délinquantes et violentes. Le climat de méfiance qui règne dans les constellations scolaires permet difficilement de se concentrer sur d'éventuels apprentissages, pas plus qu'il n'est propice à se soumettre à l'évaluation de ses propres compétences par des personnes qui n'inspirent pas de sécurité. Dans ce contexte de mise en évidence de leurs déficits et l'absence de force les tirant vers le haut, la désinscription scolaire permet de *limiter les dégâts*, notamment la souffrance de l'échec.

Maryse Esterle-Hedible (2006) souligne que les « difficultés scolaires, l'intériorisation du stigmatisme de "mauvais élève", incapable de redresser une situation périlleuse » (p. 54) sont grandement susceptibles d'engendrer chez les jeunes des pratiques déviantes qui les distancient des normes scolaires. Nous observons cela également chez des jeunes qui n'étaient initialement pas en opposition avec l'école. En effet, le regard accusateur et stigmatisant ressenti se retrouve chez des jeunes qui initialement ne rencontraient pas de problème d'apprentissage et engendrent une méfiance à l'égard du corps enseignant dans son ensemble. En construisant une image de soi négative, le regard qu'ils sentent peser sur eux leur apparaît rapidement normal et sans issue. Ils s'accommodent de cet état de fait, admettant également l'atmosphère générale de méfiance qui habite leur expérience scolaire douloureuse. Parfois, l'image négative de soi est refusée, comme c'est le cas de Caryl qui commet des actes de violence à l'école en s'opposant au mépris à son égard. Cette violence permet d'être vu différemment qu'au travers de l'échec scolaire tout en permettant au jeune de « sauver sa dignité » (Dubet, 2000b, p. 57). La dynamique de la violence procède du désir de briser le jeu scolaire qui les détruit, tant ils y croient et en sont affectés dans leur quête de reconnaissance (*Ibid.*) et de possibilité d'existence positive.

¹⁷⁶ En effet, à ce stade des récits de vie, les jeunes ne sont pas inscrits dans une dynamique de délinquance confirmée. Cela dit, rapidement, ils se montrent irrespectueux des règles et du cadre imposé par l'institution scolaire.

Bien que rares, les expériences positives avec des enseignants existent et permettent à certains d'expérimenter, un bref instant, un mode relationnel plus doux, non empreint d'adversité. Or, même dans ces cas de figure, la méfiance persiste et le jeune ne s'abandonne pas dans une relation de confiance. Par le fonctionnement cyclique du système scolaire qui les amène à quitter leurs professeurs en fin d'année, par les congés, les maladies, mais aussi et surtout par l'ensemble de leurs expériences personnelles faites au préalable, chacun a intégré la rupture comme un élément constitutif de la relation et, dès lors, non seulement inévitable, mais aussi possiblement imminente.

L'expérience de la marge fait pleinement partie de l'expérience scolaire des jeunes enquêtés. Celle-ci se construit à partir de la stigmatisation qui émane de l'ensemble du contexte socioéducatif. En effet, gérant l'hétérogénéité des élèves et les situations sensibles par le biais du regroupement des élèves en difficultés dans des classes communes, l'école contribue à créer des rassemblements d'élèves à partir des problèmes qu'ils posent aux adultes (Debarbieux, 2001). Si cette logique, trop souvent négligée dans les études liées aux problèmes de comportement en milieux scolaire et institutionnel, influence le climat scolaire tant elle structure le quotidien et l'organisation de l'école, elle n'est toutefois pas unique dans le processus conduisant à l'expérience de la marge en milieu scolaire. En effet, le rapport aux enseignants, aux bons élèves, les multiples mises à l'écart physiques ou symboliques ressenties, couplés à l'intériorisation de leur incapacité de suivre un cursus scolaire « normal », amène les jeunes à se situer eux-mêmes dans la marge¹⁷⁷ : *j'étais toujours derrière la porte* (Kenzo). *Pendant les pauses, on avait plus l' droit d'aller partout comme les autres, y nous gardaient vers l'entrée* (Andry). Le processus est donc conjoint : en plus d'être placés à part, les jeunes s'y installent, faisant de la marge un lieu d'appartenance qui s'oppose à l'espace de la scolarité et son non sens.

En revenant sur le contexte familial que nous avons vu en début de chapitre, nous voyons que les jeunes vivent ces épreuves scolaires parallèlement à un contexte familial peu soutenant. L'univers scolaire qui vient nourrir leurs constellations n'offre pas, en complément, un espace de sécurité. Développer des relations sociales, réaliser des apprentissages cognitifs, se construire à partir du regard d'autrui constituent autant d'épreuves qu'ils sont amenés à gérer dans un cadre de compétitivité et d'adversité. Ces épreuves ne sont pas édictées par l'institution et chaque jeune les vit individuellement et souvent chaotiquement. Le déficit de sens qui accompagne les épreuves vécues

¹⁷⁷ Deux éléments méritent d'être précisés : d'une part, les jeunes intériorisent bien l'impossibilité de répondre aux attentes de l'école et de s'inscrire dans la voie attendue, malgré que certains se sentent capables de relever les défis liés aux acquisitions scolaires. Il s'agit en effet de deux sphères différentes : les exigences comportementales et les exigences d'apprentissage. Ce sont d'abord les premières qui sont perçues comme inatteignables et qui fournissent aux jeunes les « bonnes raisons » (Boudon, 2003) longtemps imperceptibles de l'adéquation de la marge. D'autre part, le parcours scolaire obligatoire est bel et bien identifié par les jeunes comme étant la voie normale édictée pour les jeunes de leur âge. Une certaine perception de l'a-normal fait partie de leur existence dès les premières expériences scolaires.

par les jeunes dans leurs premières années de scolarité vient renforcer le propos de François Dubet (2010) lorsqu'il annonce que la jeunesse est une épreuve en tant que telle. En faisant face à l'adversité rencontrée en milieu scolaire dans un temps et un espace de socialisation intense, en se construisant un rapport à soi et aux autres dans un temps et un espace propice à la ségrégation et à la stigmatisation, les jeunes mal armés subissent des épreuves d'investissement qui sont des épreuves « de compétition et de contrôle » et des épreuves de compétitivité qui sont des épreuves « de l'incertitude et de l'obligation d'être libres » (*Ibid.*, p. 18) tout en étant dénués de soutiens formels et informels. Les propos de François Dubet (2000b) sont éloquentes lorsqu'il démontre que dans un tel contexte, les jeunes ne parviennent pas à « construire leur expérience scolaire » et que, dans de tels cas, « l'école ne forme pas des individus, elle les détruit » (p. 191). Les dégâts humains induits par l'école peuvent se comprendre au travers de la « confiance institutionnelle en soi » que l'école transmet et qui, au gré des multiples expériences scolaires, a renforcé ce que Anthony Giddens appelle le sentiment de sécurité ontologique (Martuccelli, 2006, p. 45).

L'école, en tant qu'institution et en tant qu'espace social générateur de liens sociaux, agit comme une force importante en termes d'intégration, de non intégration et de rupture. Les jeunes vont en effet s'y situer par rapport aux autres, s'apparenter ou se distancer de leurs pairs, se positionner par rapport au discours de leurs enseignants et par rapport à la matière scolaire qui leur est proposée. En somme, les jeunes vont saisir et jouer le rôle d'élève qui leur est assigné avec les moyens qui sont à leur disposition pour le faire. Or, l'école agit comme une force capitale qui oriente significativement les parcours de vie, et ce dès le très jeune âge et bien au-delà des classements scolaires. En effet, outre l'adhésion à des filières qui font suite à des évaluations scolaires, l'école évalue les élèves en continu portant un véritable jugement sur eux (Martuccelli, 2006). Loin d'une simple dichotomie, où réussite scolaire et reconnaissance de soi seraient inévitablement liées, l'auteur nous montre que l'école induit « un profond sentiment d'inquiétude sur sa propre valeur » (p. 49) susceptible d'entamer le « capital de confiance initial » (p. 45). La force de l'expérience scolaire subjective apparaît dans les discours comme une dimension pouvant expliquer en partie le basculement vers les conduites délictueuses, non pas dans une relation de cause à effet, mais à partir du processus de rupture, de méfiance et de construction d'une identité négative qui s'y enclenche et qui, rappelons-le, se vit aux côtés d'une constellation familiale peu porteuse. Sans la rendre responsable d'un parcours de vie, l'école demeure le lieu par excellence où les jeunes expérimentent un cumul d'échecs et de déficits lourds à porter. En tant qu'institution sociale et lieu principal de socialisation secondaire, elle demeure pour ces jeunes et tout au long de leur parcours de vie, un espace peu propice à la construction d'une identité et d'une image de soi positives, un espace où non

seulement prennent forme des déficits personnels¹⁷⁸, mais où se créent également des fossés entre eux-mêmes et les autres, fossés qui tendent à se maintenir avec le temps. L'école brille ainsi, et pour une catégorie de jeunes, par son absence de force de soutien, comme si, entre l'institution scolaire et eux, la rencontre n'avait pas eu lieu. Elle demeure un espace bancal et insécure, qui inscrit le doute (*Ibid.*), plus qu'un lieu de rencontre et de construction de points d'appui dans la construction du « métier d'homme » (Jollien, 2013).

Le voisinage

Le voisinage constitue un espace important au niveau du réseau social qu'il engendre, des liens qui s'y tissent et de la stabilité du cadre de vie. Il fait pleinement partie de l'environnement social des individus, déployant des ramifications porteuses ou peu soutenantes, sécurisantes ou insécurisantes. Au-delà du voisinage en termes d'acteur, le lieu d'habitation constitue un socle à partir duquel se crée un cadre de vie individuel. C'est sans doute pour cette raison que la stabilité résidentielle représente une dimension majeure dans le passage à l'âge adulte (Charbonneau & Molgat, 2003). Elle offre un cadre connu et permet de créer des liens et de se projeter tant géographiquement que sur le plan relationnel. Malgré cela, les bienfaits de la stabilité résidentielle peuvent être contrebalancés par ce que Jean-Yves Authier (2007) et Yves Grafmeyer (2007) appellent l'« effet de milieu » qui s'apparente à l'incidence du stigmat résidentiel sur les relations locales. Si ces auteurs se sont principalement intéressés à la France et si la Suisse ne connaît pas de contextes résidentiels aussi stigmatisés, l'environnement résidentiel de certains jeunes agit néanmoins comme une force qui mérite d'être considérée. Ainsi, David, Igor et Andry font l'expérience du stigmat de la mauvaise famille, le poids d'une réputation familiale : *Les gens du quartier savaient bien qui étaient mes frères et des fois, ils m'engueulaient à leur place, alors que j'avais à peine dix ans. C'est vrai que mes frères leur avaient souvent foutu le bordel, mais moi ils m'aimaient pas non plus à cause de ça. D'autres voisins laissaient pas leurs enfants jouer avec moi. Y en a même un qui a dit à son fils de pas jouer avec moi et avec ma trot, car je l'avais sûrement volée. Moi je faisais pas de vol dans ce temps-là* (Andry). À l'instar d'Andry, David et Igor montrent que le réseau social qui se tisse dans le voisinage est grandement influencé par les caractéristiques de la famille et donc par les actions de chacun de ses membres : *Le courant passait bien entre mes parents et les voisins, (...) car je ramenais jamais mes conneries dans le quartier. Faut dire que c'était un coin de bourges (...) et si les voisins avaient su que j'dérapias comme ça, mes parents auraient eu des embrouilles. D'ailleurs, ils [les parents] ont toujours dit que j'étais en école privée, alors que j'étais en taule ou au foyer* (David). *Moi et mon frère on était les étrangers, mal vus et tout et tout dès qu'on était petit, ça se*

¹⁷⁸ Principalement cognitifs et sociorelationnels.

lisait sur leurs visages [ceux des voisins] qu'ils se méfiaient de nous. En plus on était plus pauvres, alors ils devaient être sûrs qu'on allait les voler les tablards (Igor). Cette stigmatisation locale s'explique au travers de l'« effet de légitimité résidentielle » que Pierre Gilbert (2012)¹⁷⁹ mobilise pour montrer le processus qui conduit le voisinage à retourner le stigmate et la responsabilité de la dégradation et de la mauvaise réputation du lieu sur un type d'individus, voire un groupe d'individus autre que soi. Les familles, dont l'un des enfants commet des délits ou, avant cela, traîne avec d'autres jeunes jugés peu fréquentables, sont les destinataires faciles du stigmate de mauvaise famille. Le principe de Jean-Yves Authier (cité par Gilbert, 2012) : « à mauvaise image, faible sociabilité » (p. 62), prend tout son sens pour les jeunes qui voient leur univers résidentiel non pas porteur d'espaces de socialisation variés et valorisés, mais source de restrictions relationnelles.

L'effet du « stigmate résidentiel » (Gilbert, 2012) ou de la « disqualification résidentielle » (Millet, 2010) est une préoccupation majeure pour de nombreux auteurs notamment français et nord-américains¹⁸⁰. Si cette réalité est moins un objet de préoccupations dans des études suisses, le constat de la disqualification (Paugam, 1994) vécue par les jeunes, indépendamment de la réalisation de délits, est néanmoins présent. La distance, mais surtout l'adversité réelle ou latente entre les jeunes et le voisinage, atteint les jeunes dans l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. L'appartenance à une famille suffit pour amener certains à ressentir le stigmate de « mauvais individu » contribuant à la construction négative de sa propre image. Le jeune acquiert un statut de déviant par la simple appartenance à sa famille, il sera étiqueté comme non fréquentable, potentiellement dangereux et sera traité comme tel (Becker, 1985). En agissant en prédicateurs de parcours déviants, le voisinage et les forces qui s'en dégagent contribuent à créer la marge au sein de laquelle la jeunesse, issue de familles ou d'environnements stigmatisés, se réfugie.

Les jeunes qui n'expérimentent pas la stigmatisation provenant du voisinage sont ceux qui ne connaissent pas de stabilité résidentielle. Le cumul des déménagements les a empêchés de créer ou de vouloir créer des liens significatifs et positifs avec le voisinage tout en entravant la construction d'un pôle de ressource et de soutien. Savoir que l'on ne restera pas longtemps implanté quelque part semble dès le plus jeune âge ôter l'envie à certains de créer et d'investir des relations sociales (Charbonneau, 2003). D'une manière générale, le voisinage se vit comme une forme de fatalité qui n'a pas représenté un support, mais plutôt une force de pesanteur négative, par l'étiquetage du mauvais, de la mauvaise famille ou encore par l'instabilité qu'il représente. Il apporte à la

¹⁷⁹ L'auteur reprend le concept « effet de légitimité » à Pierre Bourdieu et Roger Chartier (1985) et Bernard Lahire (2004).

¹⁸⁰ À titre informatif : Marie-Hélène Bacqué (2010); Jacques. L. Boucher (2005) ; Josette Debroux (2011) ; Louis Gruel (1985) ; François Ouevrard (2011) ; Catherine Sélیمانovski (2013).

constellation du jeune une atmosphère de méfiance, de mépris, de désintérêt et de trahison due à l'instabilité et ne constitue pas un espace soutenant le développement sociorelationnel des jeunes.

En réponse aux situations familiales, aux délits, à la détérioration du rendement scolaire et souvent au cumul de ces réalités, les enquêtés ont expérimenté des prises en charge institutionnelles qui les ont amenées à résider en dehors de leur cadre familial pour des durées variables.

Tableau 2: Prises en charge mentionnées apparues dans les récits biographiques

	Nombre d'arrêt disciplinaire ¹⁸¹	Nombre de placement en milieu ouvert ¹⁸²
David	3	2
Igor	0	0
Caryl	3	4
Kenzo	>10	3
Rémi	3	2
Andry	1	1
Kenzo	1	0
Yannick	2	2

L'ensemble des placements relevés par les enquêtés se réfère à des placements en établissements spécialisés. Aucun placement en famille d'accueil n'a concerné les jeunes enquêtés, quel que soit leur âge. Par la modification du lieu de résidence, le pourtour environnemental change et la réalité institutionnelle les amène à côtoyer de près bon nombre d'individus nouveaux. À l'instar du voisinage, les prises en charge institutionnelles forcent les jeunes à rencontrer de près des individus qu'ils n'ont pas choisis et avec lesquels ils auront plus ou moins d'affinités.

La particularité de l'institutionnalisation réside la majeure partie du temps dans le fait que les jeunes vont partager leur quotidien avec d'autres jeunes de leur âge présentant des expériences de vie communes. Cet univers artificiellement créé dans une logique de prise en charge conduit les jeunes à

¹⁸¹ Isolement du mineur pour une courte durée.

¹⁸² Centres éducatifs et hospitalisations en psychiatrie.

expérimenter une dynamique bien particulière en termes de liens sociaux et de forces qui orientent leurs parcours biographiques. Cette expérience forte qui parfois se répète au cours de l'adolescence est unanimement vécue comme une épreuve difficile et douloureuse. Quatre éléments majeurs permettent de saisir les forces agissantes au sein même du contexte institutionnel : le non sens, l'absence de rencontre avec le monde adulte, l'investissement à la relation aux pairs et le marquage social.

L'expérience du placement institutionnel, mais plus précisément du choix du lieu de placement, est vécu comme une réalité à laquelle il est souvent difficile d'attribuer un sens. Plus qu'au niveau de l'acte de placement en tant que tel, ce non sens se retrouve au niveau du type de placement et des relations sociales qu'il induit. *C'est clair qu'ils avaient pas le choix de me placer et, franchement, j'aurais dérapé dix fois pire si le juge ne m'avait pas foutu en foyer. Mais franchement avec les mecs trop graves que j'ai rencontrés là, j'allais pas devenir un enfant de chœur [rire]* (David). À l'instar des autres enquêtés, David se percevait comme étant moins *grave* que les jeunes dont il fait la connaissance, à l'âge de treize ans, dans son premier lieu de placement. Ce décalage entre la manière avec laquelle ils se perçoivent et la dureté du lieu choisi pour eux, modifie la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur histoire. Cette étrange réalité s'explique par de multiples dynamiques sous-jacentes à l'élaboration d'une mesure de placement, dynamiques qui mettent en lumière les critères intra-organisationnels venant dicter les choix de lieux de placement pénaux des jeunes en situation de délinquance (Jamet, 2010). Or, le degré de contrainte des structures (*Ibid.*) contribue à stigmatiser les jeunes, nous le verrons sous peu, mais aussi et surtout à bouleverser ce que les jeunes pensent être et ce qu'ils pensent que l'on attend d'eux. Le placement dans un lieu de vie coercitif apporte un flou lié à la compréhension des attentes à leur égard : *j'vivais au jour le jour, j'savais pas pourquoi on m'avait mis là. Ouais, les conneries c'est sûr, mais franchement, j'avais aucun projet et eux non plus (...) à part me calmer, ouais, y voulaient que je m'calme, c'est tout* (Yannick). Relativement à des attentes floues et à des choix adultes qui peinent à faire sens, les jeunes ressentent la nécessité de se définir au sein d'un processus institutionnel et organisationnel dont ils n'ont pas exactement conscience, mais qu'ils refusent de subir. Faire sens revient à aligner les messages tacites des adultes et la ligne d'un parcours chaotique : *C'est pas que j'voulais, c'est pas que j'trouvais super les premiers coups que j'ai fait au foyer, mais bon, mais tu vois, j'étais jeune tu vois et j'devais rentrer dans l'mouv, j'allais pas subir, j'étais une tête brûlée, tu vois* (Rémi). L'absence de sens et ensuite l'importance de faire sens agissent comme des forces particulièrement présentes lors des premières expériences institutionnelles.

Outre l'impact du choix du lieu de placement, qui met en évidence des forces conditionnant les parcours individuels, la manière dont la mesure institutionnelle se déroule est également un élément

déterminant pour la suite des parcours de vie des jeunes (Jamet, 2010). Ce déroulement est relayé par les jeunes à travers les relations qui se créent ou qui ne se créent pas tout au long de l'expérience de placement.

L'expérience du placement modifie significativement l'univers relationnel des jeunes. Si cette situation modifie, nous le verrons, l'univers des pairs, elle ajoute notamment des éducateurs spécialisés, des assistants sociaux, des thérapeutes, des enseignants spécialisés et d'autres intervenants avec lesquels les jeunes créent « des liens de passage ». Les prises en charge multiples proposées, voire le plus souvent imposées, insèrent de nombreux spécialistes dans le réseau d'actants des jeunes, avec lesquels la rencontre peine à se réaliser. Cette absence de rencontre, conçue comme élément nécessaire à la naissance d'une collaboration, s'explique directement à partir des propos qui précèdent. En effet, le non sens du type de placement choisi, l'incompréhension des attentes et des motivations sous-jacentes aux décisions des adultes rend l'ouverture des jeunes à la relation d'aide impossible. La non demande d'aide (Coenen, 2001; Furtos, 2007) témoignée par les jeunes entrave la relation aux intervenants sociaux, tant la réalité des uns et la mission des autres sont en décalage profond. Incapables de saisir le sens de ces *rencontres* forcées, les jeunes témoignent fort souvent d'une grande indifférence à leur égard : *Y sont pas méchants les éducs, rien à dire, y sont là, ouais, y sont là*. Cette indifférence, qui ôte un grand nombre de *prises relationnelles* aux intervenants, trouve une partie de ses racines explicatives dans la construction de méfiance à l'égard du monde adulte. En effet, à l'instar des liens qui se tissent entre les jeunes et les adultes de leur entourage, ceux qui relient les jeunes et les spécialistes de l'intervention sociale et éducative sont contaminés par le manque de confiance dans la solidité, la continuité et le bénéfice du lien. Alors que les jeunes ont déjà expérimenté de nombreux manquements au niveau relationnel, les placements les amènent une fois encore à vivre des liens temporaires, des ruptures de liens dues notamment à des fins de placement, qui renforcent la logique de non investissement relationnelle dans laquelle ils sont entrés au gré de leur parcours biographique. *Les éducs, j'avais pas d'embrouille avec [silence]. Maintenant ici aussi d'ailleurs. [silence]. C'est sûr qu'y peuvent aider, mais bon, tu sais jamais trop combien de temps tu resteras là, donc tout un coup, y sont plus là pour toi et ta merde, elle est d'nouveau pour toi, tu vois ?*(Caryl). Le contexte du placement offre aux jeunes des interlocuteurs sans que ne se créent des liens sécuritaires et générateurs de supports. Dès lors, si le contexte institutionnel ajoute de nombreuses relations sociales tangibles au réseau social des jeunes, ces ramifications ne sont pas investies et ne prennent pas la forme d'éléments porteurs et source de sécurité. Réintroduire de la sécurité passe alors par l'investissement calculé et limité auprès des adultes, dans une logique d'anticipation des ruptures et des trahisons et par l'investissement fort du groupe de pairs.

Les prises en charge institutionnelles proposent des soutiens qui n'ont pas pour autant une valeur de support¹⁸³. Que les jeunes soient placés à proximité de leur domicile ou loin de ce dernier, qu'ils restent implantés dans leur milieu scolaire ou qu'ils fréquentent l'école interne à l'institution, les nouveaux liens qui se créent au sein du foyer deviennent très tôt des liens investis au détriment d'autres relations sociales. Il serait réducteur d'y voir le simple résultat d'une affinité subite, car d'aucune manière ces relations ne sont décrites comme des liens d'amitié. Contrairement au voisinage avec lequel il est possible de vivre en se donnant l'illusion d'une grande indifférence, les *pairs de placement* sont des individus avec lesquels il est fortement nécessaire de jongler pour rendre le quotidien viable. Kenzo insiste sur cet élément en montrant que la création de liens n'est pas un choix, mais une contrainte. *Ces mecs, y étaient pas comme moi, à part qu'on était tous dans la même galère. À part ça, leur vie c'était pas la mienne et y a qui étaient trop graves (silence). Mais là tu sais, t'as pas le choix, tu te mets avec eux ou alors t'as plus qu'à te barrer. Ça, y a intérêt à la comprendre très vite, moi je l'ai compris la première seconde !* Caryl souligne quant à lui non seulement la contrainte relationnelle, mais aussi l'insécurité qui accompagne le placement. *Franchement, j'ai haï ça, les placements, c'est flippant. C'est dur, tu galères et donc faut avoir les bons avec toi, sinon c'est eux qui te rendent la vie infernale. Avec la distance, je pouvais plus voir mes potes à la gare et je savais qu'en revenant, tu sais jamais qui a intégré la bande et si ça va être galère pour y retourner. (...). Ouais ben y en a qu'on voulait plus, parce qu'on avait eu nos histoires sans eux, nos gros coups sans eux alors...tu vois...* Si le placement engendre une insécurité relative aux jeunes placés avec lesquels il faut composer, il provoque également une incertitude liée au groupe de pair initial, tant la distance peut avoir généré un bouleversement des places et des rôles au sein du groupe.

Le contexte de placement implique donc un travail de reconstruction d'un espace un tant soit peu sécuritaire¹⁸⁴ qui passe par l'investissement de soi envers les autres jeunes placés. Cette proximité investie pourrait laisser voir un processus de contagion par des pairs plus avancés dans un parcours de délinquance. Si de nombreux auteurs¹⁸⁵ ont abordé cette question à partir de la notion de sous-culture déviante ou délinquante, ils opposent deux modèles culturels bien différenciés par des normes et des valeurs distinctes. Or, les réalités des jeunes enquêtés ne permettent pas de voir un rejet des valeurs sociales et l'opposition à un modèle socioculturel dominant dans un groupe uni par un mode de croyance et de fonctionnement commun et fort, mais l'émergence d'une forme culture des pairs qui s'opère non pas par contagion, mais plutôt par une forme d'imitation imposée ou du moins

¹⁸³ À ce titre Louis Cournoyer (2011), fait un constat similaire dans son étude sur les processus d'entrée aux études collégiales.

¹⁸⁴ Cette dimension de construction liée au placement sera également abordée ultérieurement.

¹⁸⁵ Pour les modèles théoriques les plus connus, voir Walter. B Miller (1958), Albert. K Cohen (1955) et Marvin. E Wolfgang et Franco Ferracuti (1967).

fortement conseillée par le contexte de vie. Cette socialisation par le groupe de jeunes n'est pas différente du processus que beaucoup vivent hors du contexte institutionnel, mais devient problématique au vu de la concentration de jeunes présentant des problématiques communes.

Alors qu'il leur est demandé de réinvestir leur parcours de manière à quitter l'univers des délits, les nouvelles relations qui leur sont proposées se déroulent avec des jeunes ayant également une expérience de délits ; alors que les jeunes ont enregistré qu'ils pouvaient être exclus de tout lieu et que toutes relations aux adultes peuvent prendre fin à un moment qui ne leur convient pas forcément, les liens sociaux qui encadrent le placement sont investis de manière avant tout sécuritaire. Si d'un côté les jeunes tendent à surinvestir les pairs placés pour tenter de s'assurer un contexte minimal de sécurité, de l'autre côté, ils limitent leur investissement relationnel à l'égard des adultes pour préserver leur sentiment de contrôle et circonscrire l'insécurité liée aux ruptures de lien. Cette dynamique affine la constellation sociorelationnelle des jeunes en créant un déséquilibre entre le nombre de pairs générateurs de soutien relationnel (néanmoins éphémère et imprévisible) et le nombre d'adultes non crédibles et non considérés dans leur rôle de vecteur et de soutien potentiel.

Finalement le placement institutionnel agit comme une force importante liée aux représentations de soi à l'extérieur. L'« effet-miroir entre l'identité sociale attribuée à ces jeunes et le degré de coercition des structures qui les accueillent » induit non seulement une perception individuelle faussée par un contexte attribué en fonction de logiques institutionnelles et organisationnelles, mais agit également comme « un puissant "marqueur" social » (Jamet, 2010, para 1). Cet effet conduit les jeunes à penser différemment leur image projetée à l'extérieur et à considérer ce stigmate dans leur insertion sociale : *ma copine c'est clair qu'elle dit pas à son père que j'suis en taule la semaine* (Yannick) ; *après mon premier placement, j'savais tout d'suite que les patrons y voudraient pas d'moi. Tu peux avoir de la chance, tomber bien, mais être passé par là, ça fait peur pour eux* (David). Le passage en foyer constitue un marquage social qui agit comme une force, comme le révélateur d'un enracinement (*Ibid.*) qu'ils n'ont pas forcément (encore) réalisé. Le placement en tant que tel, mais aussi et surtout le type de placement et la réputation du lieu, sont des éléments puissants qui agissent comme des forces sur la perception que les jeunes ont d'eux-mêmes et, si l'on en croit Ludovic Jamet, sur le marquage social induit par le placement, venant conditionner la suite d'un parcours de vie.

4.2. Entre rupture et logique de continuité

La mise en parallèle des deux temporalités étudiées, soit le temps des délits et le temps qui précède les premiers actes délictueux, permet de questionner avec plus d'ampleur les déficits et les constellations peu soutenantes du contexte actuel des jeunes. Cette perspective permet de saisir les biographies individuelles dans toutes leurs dimensions, soit au travers des ruptures et des bifurcations dont elles regorgent.

La compréhension la plus large possible du réseau relationnel des jeunes nous a montré qu'à partir des liens sociaux, ce sont les déficits, les contraintes et les supports qui éclairent la continuité des parcours. Des déficits affectifs, cognitifs, relationnels et finalement de socialisation se creusent au contact de la famille, de l'école, du voisinage, des structures sociales et institutionnelles qui engendrent des ruptures, créent des fossés entre la réalité des jeunes et l'accompagnement proposé. Si les nombreuses ruptures vécues, telles que les divorces, les déménagements, les changements d'établissements scolaires ou encore les exclusions familiales, scolaires et institutionnelles, conduisent les jeunes à expérimenter des manquements affectifs et entravent la socialisation, elles ont pour conséquence sous-jacente d'engendrer un déficit dans la capacité de faire confiance. Parmi les études qui s'intéressent aux parcours de vie des jeunes¹⁸⁶, Johanne Charbonneau (2003) met en évidence les parcours relationnels instables de certaines mères-adolescentes entravées dans l'accès aux ressources et aux soutiens, mais aussi dans leur capacité de faire confiance à la suite d'événements qui n'ont pas permis le « développement de capacités relationnelles » (p. 129). Le contexte de non confiance se cristallise au gré des événements et les jeunes vivent une expérience répétée de méfiance tant au niveau des relations, des lieux que des institutions : *d'abord, j'me méfie, après j'vois, c'est normal, non*, affirme Kenzo qui, à l'instar d'Andry montre que cette dynamique paraît évidente : *n'importe qui sait qui peut se faire poignarder dans l'dos, alors tu serais bien content de pas t'méfier. Même les éducateurs avec leurs règles ou j'sais pas quoi, y cherchent à t'entuber des fois. Pas tous, mais faut les connaître pour savoir à qui tu as affaire*. Au cours de leur parcours, les jeunes ont appris à ne pas faire confiance, à ne jamais se laisser bercer, gardant constamment à l'esprit l'éventualité d'une rupture, d'une trahison et en filigrane, d'une déception. Le contexte de méfiance conditionne de fait le maillage sociorelationnel en amenant les jeunes à créer des relations à l'endroit où le décalage entre eux et *les autres* se fait le moins ressentir.

L'absence de confiance agit comme une contrainte pour les jeunes qui sont conditionnés par un rapport de méfiance. Ce dernier empêche l'abandon de soi, l'expérience de la quiétude nécessaire à la

¹⁸⁶ Tels que Natacha Brunelle et Marie-Marthe Cousineau (2005) ; Cécile Carra (2001) et Sébastien Roché (2001).

prise de distance face à divers événements de la vie. La constante incertitude contraint les jeunes à se situer constamment dans un rapport social qui ne cesse d'être mis en péril par l'imprévisibilité des acteurs, mais aussi par le statut des institutions qui n'imposent plus des conduites à partir de normes de comportements clairement définis (Soulet, 2005c). Dans un tel contexte de société réticulaire, le réseau sociorelationnel joue un rôle prépondérant dans la construction de son propre parcours de vie et constitue un point d'appui élémentaire pour construire et démontrer sa propre capacité d'action. Si nous avons vu que les jeunes se trouvent face à différentes contraintes relationnelles, structurelles ou encore symboliques qui tantôt les poussent, tantôt les entravent, tantôt ne les retiennent pas, ils sont, de manière plus large et tôt dans leur histoire, en décalage avec une partie non négligeable de leur sphère sociorelationnelle. Ce décalage s'apparente à une contrainte avec laquelle ils doivent néanmoins jongler à chaque instant du parcours de vie.

La composition du réseau sociorelationnel des jeunes autant que le sentiment de décalage avec leur propre environnement peuvent peser sur les rythmes et les choix qu'ils adoptent au cours de leur socialisation et influencer leur manière de se positionner dans leur contexte social (Bidart, 2006). Au fil du temps, l'évolution de ces réseaux indique de grands mouvements au niveau des relations avec les pairs et les adultes où l'on observe une diminution de la densité de pairs et d'adultes significatifs (qualité des relations) et l'accroissement d'une attitude de méfiance à leur égard. Au niveau des institutions sociales, on constate que le sentiment d'appartenance au système scolaire décline très tôt dans la trajectoire et que l'école devient un lieu d'insécurité face auquel les jeunes témoignent d'un sentiment fort de non appartenance : *l'école c'était pas fait pour moi, ça a été mon pire cauchemar* (Karim). Par ailleurs, les prises en charge spécialisées se multiplient au fil du temps et agissent en décalage avec la réalité des jeunes et en réponse à des besoins qu'ils ne perçoivent pas comme étant les leurs. La diminution quantitative des liens sociaux investis et la méfiance à l'égard d'une grande partie de ces derniers placent les jeunes dans un contexte partiellement dénué de ressources mobilisables susceptibles de représenter des supports à l'action. Dès lors, à partir du moment où certains liens sont vides de sens et de ce fait délaissés par les jeunes, les ressources qu'ils auraient pu représenter deviennent caduques et non mobilisables. Les jeunes naviguent donc au fil des années avec peu de prises solides, peu de béquilles susceptibles d'accompagner leurs choix et de soutenir leurs actions. Dans ce sens, peu d'éléments parlent en faveur de la construction d'un patrimoine symbolique porteur et générateur de support au long du parcours de vie.

Le temps qui précède les premiers actes de délinquance témoigne de difficultés relationnelles entre les jeunes et leur environnement social, de dissensions entre eux-mêmes et les institutions qui les entourent et déjà, d'une limite certaine en termes de supports. Sans être dans une dynamique de revendication ou de fronde à l'égard de leur famille, de l'école ou de la société, les jeunes

expérimentent la complexité des relations, l'incompréhension et l'insécurité qui résultent d'un « maillage social » (Paugam, 2008, p. 78) qui manque de force. La lecture des parcours de vie dans leur dimension la plus étendue montre que l'étoffe sociorelationnelle visible au temps des délits se prépare au cours de l'enfance et de la préadolescence. Bien que certains événements de leur parcours, tels que le premier placement institutionnel¹⁸⁷, l'exclusion scolaire ou l'expérience de l'un ou l'autre délit particulier, engendrent des ruptures biographiques majeures laissant planer le doute sur une bifurcation contextuelle radicale, l'analyse du parcours qui précède le temps des délits indique fortement un temps de préparation et de contribution à l'étoffe sociorelationnelle déficitaire. Si les parcours de vie de certains jeunes laissent entrevoir de nombreux événements qui sont à leurs yeux significatifs dans la prise de distance avec la conventionalité, l'insertion dans la marge s'inscrit dans un contexte sociorelationnel carencé et hautement fragilisé : *cette connerie, ça a fait tout basculer* (David) ; *je pense souvent à avant et je m'imagine ma vie si j'avais pas fait ça* (Igor). Or, cette forme de précarité apparaît très tôt dans les parcours de vie, car l'absence de liens sociaux forts, de relations significatives et d'expériences sociales positives a laissé place à des trous, des poches vides, des manquements dans lesquels les jeunes ont fait l'expérience de leur non valeur, de leur non désirabilité, de leur non existence. Ils n'ont jamais pu ressentir qu'ils étaient désirables, qu'ils avaient de la valeur, qu'ils méritaient de recevoir et de donner à leur tour dans le cadre d'une relation réciproque (Coenen, 2001) et font donc l'expérience d'une significative vacuité qui trahit un parcours particulièrement solitaire.

La précarité sociale ne peut pas être imputée à une seule pauvreté économique ou culturelle, ni même à des difficultés cognitives ou d'adaptation sociale. Elle se définit notamment par l'absence d'une ou de plusieurs sécurités (Wrésinski, 1987) qui touchent des espaces de vie différents. Cette précarité résulte d'une dynamique entre la stabilité, plus précisément la sécurité ressentie au sein de la famille et du réseau social, et celle ressentie au sein de l'expérience scolaire, soit une précarité vécue au jour le jour, une prise de conscience que la vie tient à un fil et qu'une quête de sens est primordiale pour ne pas sombrer dans le chaos (Grell, 2004). La multiplicité des expériences scolaires et sociorelationnelles négatives conduit les jeunes en zone de vulnérabilité (Castel, 1994)¹⁸⁸ dès l'enfance. Cette zone ne s'apparente pas à une absence d'appartenance absolue car, malgré leur condition de vulnérabilité, ils ont des liens leur conférant une identité et structurant leur vie quotidienne (Cohen, 1997). Elle s'apparente à un défaut d'insertion (*Ibid.*) qui s'identifie avant tout par les univers sociorelationnels et scolaires qui ne sont en effet pas stables et sécuritaires, mais instables et faits de turbulences.

¹⁸⁷ Il en va de même pour les placements suivants, mais le premier placement a cela de particulier qu'il produit une rupture tant géographique que symbolique, ainsi qu'une rupture au niveau de la perception que les jeunes se font d'eux-mêmes.

¹⁸⁸ Nous reviendrons sur le modèle de Robert Castel ultérieurement.

Les jeunes se sont peu à peu distancés de l'entourage social qui s'est présenté à eux en subissant et en générant de multiples ruptures. Bien que des événements, tels que les exclusions scolaires, familiales ou institutionnelles, l'adversité des relations familiales ou encore le sentiment d'incompétence scolaire, ont contribué à générer des cassures biographiques, ces dernières restent toutefois en résonnance avec une histoire de vie : *le placement, ça a tout commencé là, en fait, c'était même pas mes délits l'pire à c't'époque, c'était que dalle les délits. Le placement et avant, ouais, avant toute la merde, à l'école, à la maison (...)* (Caryl). Dès lors, le basculement vers une dynamique de marginalité provoquée par un événement fort demeure inscrit dans une logique de continuité, qui exclut l'événement comme explication unique et majeure du devenir sociorelationnel des jeunes. Dans ce sens, les déficits, le contexte relationnel d'insécurité et l'absence de supports ont contribué à la construction d'un contexte d'isolement dont les fondations précèdent les premiers délits. Le contexte sociorelationnel des jeunes en situation de délinquance s'explique donc à partir d'une construction personnelle et sociale qui débute dès l'enfance et qui s'exacerbe au gré des ruptures génératrices de souffrance. C'est donc au sein d'une expérience d'isolement social que s'inscrivent des ruptures biographiques répétées qui, malgré les cassures qu'elles peuvent engendrer, s'inscrivent dans une logique de continuité.

4.3. L'ancrage, un processus de désaffiliation ancrée

Rester dans une dynamique de délinquance juvénile s'inscrit dans un contexte individuel et sociorelationnel d'isolement. Outre les délits, les jeunes ont en commun une expérience et un contexte de vie qui les placent en situation de vulnérabilité depuis leur enfance et qui présentent de nombreuses entraves à la construction d'une identité positive et plus largement, si l'on reprend l'idée de Vivianne Châtel (2003), dans leur propre capacité d'être sujet en agissant et en pensant à partir d'eux-mêmes¹⁸⁹. La réalité ainsi dépeinte met en évidence une forme de malaise social généralisé que Clotilde Badal-Leguill (2003) explique par le fait que « nous nous sentons en manque d'inscription dans le monde » (p. 768). Ce contexte, marqué par des déficits¹⁹⁰ et de fortes fragilités relationnelles, engendre pour les jeunes inscrits dans un rapport social problématique, une absence de principe directeur qui les amène à ressentir à la fois que tout les pousse et que rien ne les retient. Si l'absence de principe directeur ouvre la voie vers de nombreux possibles, elle provoque également un isolement fort dans la mesure où les parcours des jeunes semblent ne concerner qu'eux-mêmes.

¹⁸⁹ Le terme de vulnérabilité repris à de nombreuses reprises dans ce chapitre doit être compris dans le sens problématisé dans la première partie de ce travail, soit comme une situation d'entrave à l'agir et à la construction de son propre parcours.

¹⁹⁰ Jacques Boucher (2005) parle de « nouvelles formes de pauvreté » pour souligner que l'appauvrissement d'ordre économique qui se perçoit chez un certain nombre d'individus des sociétés contemporaines demeure couramment doublé, voire précédé par l'effritement des réseaux liés au monde professionnel, voire parfois à l'entourage social, ce qui constitue un appauvrissement culturel et social important.

La logique de continuité qui a été mise en évidence précédemment montre que l'expérience d'isolement n'est pas une caractéristique propre aux parcours de délinquance juvénile, celle-ci étant présente et trouvant ses racines au cours de l'enfance et de la préadolescence. Le contexte d'isolement représente plutôt un tableau contextuel propre à un groupe spécifique d'individus qui présentent un déficit d'affiliation dans différentes sphères de leur univers. Que ce soit sur le plan des relations interpersonnelles ou en regard des institutions sociales qui les entourent, ces individus sont fragilisés socialement au point d'être pris dans un processus générateur de vulnérabilité et en filigrane de désaffiliation¹⁹¹. Si nous pouvons supposer que tous les parcours ne s'orientent pas obligatoirement vers la délinquance, nous pouvons néanmoins percevoir que l'expérience de vulnérabilité sociale qui émane d'une précarité relationnelle et scolaire constitue un socle pour des parcours de délinquance juvénile et que c'est dans un tel contexte que les jeunes s'inscrivent durablement dans un parcours de délits.

Le déficit d'affiliation se crée au contact de l'ensemble des protagonistes qui apparaissent dans le tableau relationnel des jeunes, soit à la fois à partir de leur insertion relationnelle et de leur inscription scolaire et professionnelle. Ce déficit engendre une impossibilité pour les jeunes d'expérimenter des rôles sociaux variés ; ils sont entravés dans cet exercice propre à la période de l'adolescence, leur permettant de se préparer par le biais de diverses relations au rôle d'adulte qui les attend (Cloutier & Drapeau, 2008; Galland, 2000a). En quittant¹⁹² les structures associatives desquelles ils faisaient partie, en restreignant leur univers de pairs vers un groupe de jeunes expérimentant le même contexte d'isolement, en désinvestissant de gré ou de force l'école, ou encore en négligeant les stages et autres expériences professionnalisantes, les jeunes passent à côté de l'exercice de rôles sociaux et de l'opportunité d'élargir le panel des supports potentiels. Les affiliations interpersonnelles, mais aussi les affiliations aux institutions sociales, conditionnent la manière par laquelle ils sont intégrés plus globalement dans la société qui est la leur. En définitive, les affiliations qui se sont construites ne génèrent, nous l'avons vu, que peu de supports et les soutiens matériels, informatifs et émotifs, qui constituent selon Beth Green et Angela Rodgers des soutiens d'appartenance (Charbonneau & Turcotte, 2005), demeurent utopiques dans le cadre de (dés)appartenance qui se définit au fil de temps.

Au regard du modèle de Robert Castel (1994) et si l'on élargit la sphère de l'inscription professionnelle définie par l'auteur également à l'inscription scolaire pour que cela corresponde à la réalité juvénile, les déficits d'affiliation de part et d'autre placent les jeunes en zone de vulnérabilité.

¹⁹¹ Robert Castel (1994) parle de désaffiliation ou de marginalisation. Dans le cas présent, nous reprenons le terme de désaffiliation, car il met en évidence la problématique d'affiliation rencontrée qui fait appel au « tissage » d'un réseau.

¹⁹² ... par choix ou suite à une mesure d'exclusion.

Cette vulnérabilité est marquée dans le sens où une dynamique de bascule tend, au gré du parcours de vie et de la glissade sociale et relationnelle que les enquêtés expérimentent, à faire basculer les jeunes vers la zone de désaffiliation. En effet, si l'auteur souligne que l'insertion relationnelle et scolaire peut constituer un rempart à la marginalisation et conduire les individus vers l'intégration sociale, ces sphères, qui n'offrent que peu de support, ne constituent pas davantage des espaces de protection face au risque de désaffiliation sociale. Le terrain où tout semble les pousser et rien ne semble les retenir, et ce dans un contexte de déficit d'affiliation certain, augmente les risques de désaffiliation pour des individus à la fois jeunes et ayant connu, depuis aussi longtemps qu'ils s'en souviennent¹⁹³, un contexte de vulnérabilité. Avant d'être inscrits dans une situation durable de délinquance, les jeunes sont dans un contexte de vulnérabilité couplé à un risque de désaffiliation, accru par les déficits multiples.

Les conduites délictueuses et leur chronicité répondent à un ensemble d'expériences sociales et relationnelles qui placent les individus en situation de précarité relationnelle et d'isolement. Parallèlement, elles enveniment ce contexte de vulnérabilité, voire de désaffiliation, en accentuant la glissade sociale et relationnelle. Si, tel que le montre Robert Castel, le passage d'une zone de vulnérabilité à une zone de désaffiliation est possible lorsque l'insertion relationnelle et l'inscription professionnelle ne jouent pas le rôle de remparts à la marginalisation, l'expérience des jeunes montre qu'en zone de désaffiliation le processus peut se poursuivre jusqu'à atteindre une zone que nous qualifions de « désaffiliation ancrée ». À partir du moment où les jeunes ne subissent pas l'expérience de désaffiliation comme le résultat d'une conjonction d'éléments leur infligeant ce sort, mais au contraire revendiquent la marge et, pour ce faire, les liens et les non liens qui la caractérise, ils se positionnent au sein de la désaffiliation d'une manière nouvelle qui ne peut se comparer à tout autre individu qui chercherait à contrecarrer le défaut d'insertion et d'affiliation qu'il vit : *j'suis pas un d'ces moutons qui va dire oui amen, moi j'emmerde le juge et ses idées à la con, j'ai pas l'intention d'entrer dans son jeu avec sa soi disant aide. J'm'en bas, j'ai ma vie, elle est comme ça, j'ai c'qui m'faut ouais (...) (Kenzo)*. Cette revendication doit être comprise ici à partir d'une construction du réseau d'actants, d'une affiliation à certaines sphères conférant un statut de marginalité¹⁹⁴ et d'un refus d'affiliation à d'autres sphères symbolisant l'insertion sociale dite conventionnelle¹⁹⁵.

¹⁹³ C'est une fois de plus la trajectoire subjective qui nous importe ici plus que la trajectoire objective. Plus que les faits, la sensation d'avoir toujours expérimenté une zone d'adversité et de rupture avec « les autres » tant qu'avec les institutions sociales.

¹⁹⁴ Soit d'individu non seulement en zone de désaffiliation, au sens entendu par Robert Castel, mais qui plus est inscrit dans la marge par rapport à l'univers dans lequel ils sont attendus (en l'occurrence, le respect des règles, des codes et des valeurs liées à l'école).

¹⁹⁵ Qui doit être comprise comme l'espace qui se situe hors de la marge.

À lui seul, le contexte sociorelationnel d'isolement ne peut expliquer la durabilité d'un parcours de délinquance juvénile, tant il peut concerner d'autres catégories de personnes. L'expérience de la marge et sa revendication nous montrent cependant que les jeunes en situation de délinquance s'ancrent dans une zone de désaffiliation au sein de laquelle les déficits, l'absence de lien avec les institutions sociales et l'isolement prennent une ampleur grandissante : *au bout d'un moment y a plus rien qui te ramène là où on devrait aller. Tu vois, la terre, c'est comme ça, c'est comme si on la voyait même plus* (David).

Rester dans un parcours de vie fait de délits demande un contexte sociorelationnel qui permette aux jeunes de ne pas être tirés vers le haut ou réceptifs à divers liens qui les dirigeraient vers une autre manière d'être au monde. Rester apparaît possible au terme d'un affinage social qui se crée au long du parcours et qui, dans une logique de continuité, prend de l'ampleur lorsque les liens structurant l'identité sont distendus au point de provoquer un vide important. Si Michel Parazelli (2004) nous dit que les expériences de manquements ne créent pas un vide, mais habitent les individus, nous postulons néanmoins qu'elles engendrent en filigrane un vide social et une absence de ligne directrice qui structurent les parcours. C'est d'ailleurs dans ce sens que les jeunes parlent du début de leur parcours de délinquance non pas en citant leur premier délit, mais en situant l'espace-temps où ils ont mal tournés, c'est-à-dire où ils se sont (des)affiliés physiquement ou symboliquement de certains liens ou de certaines institutions : *mon premier coup, j'sais pas trop, mais vers 10 ans, ça allait mal, l'école ouais, mais mon père aussi (...). Après, une fois ouais, j'ai foutu l'feu* (Caryl) ; *Avant mon gros coup ouais, c'était déjà la galère* (David) ; *j'ai arrêté d'aller à l'école, j'aimais pas, alors ça a commencé à mal tourner* (Igor) ; *j'ai été mal toute mon enfance. Ça a été pire après, mais déjà l'enfance, j'te jure, c'était grave, j'étais mal, j'ai souffert* (Karim).

Rester durablement implique l'existence sous-jacente d'un socle qui permette la durabilité et la chronicité d'une situation. L'affinage social offre en partie ce socle d'ancrage que les jeunes qui restent ont construit peu à peu. Ce socle les maintient dans une zone marquée par le cumul des expériences de rejet et d'exclusion, où l'univers social et scolaire présente peu de prises ascendantes sur eux. Rester dans une dynamique de délinquance trouve notamment ses racines dans l'expérience sociorelationnelle et dans les forces et contraintes qui se dégagent du réseau de chaque jeune. Cette expérience sociale, de laquelle découle un processus d'affinage social conduisant à la désaffiliation, montre que le rester s'apparente à un ancrage dont le processus de désaffiliation représente une part forte. Si la délinquance éphémère est ouverte à tous types de jeunes, le rester durable et, dès lors, l'ancrage constituent un risque particulier pour les jeunes qui font l'expérience prolongée de l'isolement social faisant suite à une situation de vulnérabilité personnelle et sociale, ainsi qu'à un cumul de déficits.

CHAPITRE 5 : UNE QUÊTE DE POTENTIALITÉ

Parler de récidive délinquante, c'est parler d'actes qui, bien que jugés négativement, dénotent d'une capacité d'action que l'on ne peut nier. Cet agir est d'autant plus évident qu'il est répétitif et c'est par le biais de cette répétition que la délinquance prend une position centrale et dominante dans les parcours biographiques. Petits larcins ou délits violents, cumul de délits jugés mineurs ou délinquance chronique jugée majeure, parcours de délinquance cachée ou casiers judiciaires épais, les jeunes qui restent dans un parcours de délinquance commettent des actes hétérogènes, mais ont en commun l'expérience répétée d'un agir délinquant.

Si l'on a vu au chapitre précédant que la délinquance peut prendre place et force dans un contexte sociorelationnel spécifique, nous avons également relevé que, malgré son intensité, le contexte d'isolement constitue un terreau propice à la désaffiliation, sans pour autant et à lui seul expliquer l'émergence et la répétition d'actes de délinquance. En d'autres termes, ce n'est pas parce que l'on fait l'expérience d'un isolement sociorelationnel intense que l'on s'orientera vers une expérience de délinquance, qui plus est récidiviste. Dès lors, comment la délinquance prend-elle une place au sein de la désaffiliation ancrée ? Au cours de quel processus les délits deviennent-ils une alternative envisageable et, plus que cela, une étape nécessaire aux parcours de vie individuels ? Qu'est-ce qui empêche certains jeunes de s'inscrire dans une sphère de normativité ? Qu'est-ce qui les incite, les pousse à rendre dominante la ligne biographique de la délinquance ?

Pour comprendre comment prend forme la dynamique de récidive dans un contexte de désaffiliation ancrée, nous avons analysé les récits à partir du questionnement : qu'est-ce que ces jeunes capitalisent qui leur permettent d'agir, de se sentir vivant et d'exister aux yeux des autres et d'eux-mêmes ? En plaçant la quotidienneté des jeunes au centre de nos préoccupations, nous avons cherché à situer leur manière d'être au monde en tenant compte de leur condition de jeunes désaffiliés. Autrement dit, qu'est-ce que les jeunes mettent en place pour poursuivre leur existence, malgré leur expérience de désaffiliation ancrée et quel est le rôle des délits dans un tel contexte ? Nous allons illustrer la dynamique de capitalisation et de construction en présentant pour commencer la logique de non engagement et de retenue relationnelle pour exposer ensuite la logique de construction et d'engagement délictueux.

5.1. L'absence d'engagement envers les institutions sociales

L'inscription durable dans une dynamique de délinquance juvénile demande, dans une certaine mesure, d'être libre de ses liens, libéré des éventuelles contraintes et retenues qui entraveraient l'installation dominante de la délinquance. En effet, l'engagement délinquant ne peut trouver sa place qu'à partir du moment où il ne prétérirait pas trop, aux yeux du jeune, son rapport à la société, en d'autres termes, son engagement envers elle.

Plus que le simple rapport à l'entourage (Bègue, 2003), l'engagement, tel que défini par Howard Becker, souligne les multiples actions qui ont naturellement lié l'individu à la société, et met en évidence une ligne d'action qui se doit d'être cohérente. L'absence de cohérence d'un parcours pourrait être coûteuse et venir distordre l'engagement construit au fil du temps. Et la réputation est en jeu si l'on en croit Adam Smith (1759, cité par Marzano, 2010) qui écrit, dans le courant du XVIII^e siècle : « La Nature, lorsqu'elle a formé l'homme pour la société, lui a fourni un désir original de plaire et une aversion originale d'offenser son frère. Elle lui a appris à sentir le plaisir du regard favorable et le déplaisir du regard défavorable. Elle a rendu l'approbation des autres très flatteuses pour son bien et la désapprobation le plus mortifiant et offensif » (p. 148). Il semble dès lors aller de soi de se demander comment certains jeunes peuvent agir de manière non reconnue et valorisée par leur société ? Comment peuvent-ils se sentir libres au point de contrecarrer durablement les attentes sociales ou du moins comment peuvent-ils ne pas se sentir retenus ? Pour élucider ces interrogations, nous sommes amenés à approfondir la notion de confiance qui constitue une pierre angulaire pour comprendre l'engagement vers une dynamique délictueuse.

Le contexte sociorelationnel présenté au chapitre précédent met en lumière des sentiments de méfiance, voire de défiance, vis-à-vis des pairs, de l'école, de la famille et des institutions socioéducatives. En bref, la méfiance habite massivement les parcours de vie et s'insinue dans les rapports sociaux. Ce ressenti met en évidence le déficit de confiance non pas uniquement dans les personnes, mais plus largement dans les structures institutionnelles et les espaces, c'est-à-dire envers divers actants des constellations des jeunes. Pourtant, la confiance est à l'origine du lien social (Marzano, 2010; Soulet, 2005a; Watier, 2008) et donc nécessaire à l'équilibre et au maintien de la société. D'elle dépendent tant la cohésion sociale que la quiétude que chacun peut ressentir.

Une sorte de jeu de rôle, donc une attitude individualiste voire de toute-puissance cache, un déficit de confiance intense qui traverse l'univers entier des jeunes : *je vis pour moi et depuis que je suis petit. J'avais besoin d'eux avant, mais là franchement... ouais d'mes parents, mais là, j'ai*

*besoin de personne. [silence]. De toute façon, si c'est pour être déçu [silence]. Parce qu'au final, y se foutent toujours de ma gueule, y m'entubent tous, le service de probation, les juges (...). (David). Ce jeune illustre la méfiance généralisée et le déficit de confiance envers les personnes (ses parents) et les structures sociales (ici le service de probation, les services judiciaires illustrés par les juges) avec lesquelles il coexiste. Tant la confiance passive « vis-à-vis du monde familial environnant » que la confiance donnée aux personnes et aux systèmes (Watier, 2008, p. 65) sont mises à mal. Plus que de la méfiance, c'est un « sentiment de domination » (Dubet, 1987, p. 58) qui s'ajoute au déficit de confiance et qu'illustrent les propos de Kenzo : *dans notre monde c'est chacun pour sa gueule (...), tu dois te démerder tout seul et pas te faire choper, car ils ont tout pouvoir. (...). Qui ? Ben la police, l'école, y peuvent t'emmerder, te planter, te balancer où y veulent, y peuvent foutre des jeunes à la porte des écoles, même nous mettre en taule pour rien, j'te jure. Peut-être pas pour rien, mais genre pour des trucs qui mériteraient pas la taule.* Le rapport aux institutions naît principalement au cours des expériences de marginalisation ; cela dit Kenzo démontre néanmoins que la réticence à l'égard de certaines institutions fait parfois partie du contexte familial : *ma mère, elle dit qu'elle veut m'aider, mais elle ne le fait pas, alors je compte pas d'ssus ; elle me planque juste de la police parce qu'elle les hait. Ma mère elle en a bavé et là, faut plus lui parler du SPJ¹⁹⁶, des juges, des flics, tout ceux-là, ils se sont tous foutu de sa gueule. Là c'est mort.**

La crédibilité de l'entourage et le sentiment de fiabilité est un préalable au lien de confiance. C'est un point d'appui pour tisser des liens. La fiabilité permet de compter sur les autres, de s'attendre à ce qu'ils répondent à certaines attentes, sans pour autant qu'il ne soit question de confiance (Marzano, 2010). Les jeunes relatent de nombreuses attentes déçues qui les ont placés face à leur non emprise sur leur existence : *il allait pas m'aider, c'est sûr, y pouvait pas me blairer. (...) Même pour regarder mes devoirs, me corriger, j'pouvais pas compter sur lui (...)* affirme Caryl au sujet de la relation à son enseignant. De leur côté, les parents sont régulièrement perçus comme ceux qui n'ont pas été là, qui n'ont pas tenu, qui n'ont pas été fiables pour finalement être vus, dans une logique de dédommagement, comme ceux qui n'auraient rien (pu) faire. L'absence de fiabilité et de crédibilité d'une grande partie des adultes et des structures provient de l'imprévisibilité générée par ces actants. Avant même de créer de la confiance, la possibilité même de créer de la prévisibilité dans le quotidien est contaminée par l'infiabilité.

Les expériences de trahisons, de ruptures, d'infiabilité sont multiples chez les jeunes en situation de désaffiliation. Bien qu'elles concernent toutes les sphères existentielles du parcours des jeunes, ces expériences dites « négatives » débutent souvent en milieu familial où la qualité des relations et

¹⁹⁶ Service de protection de la jeunesse.

des interactions est reconnue pour avoir un impact important sur la délinquance (Brunelle, Cousineau, & Brochu, 2002). Ces expériences relationnelles négatives induisent à leur tour une restriction significative dans l'engagement qui implique le don de soi. Or, les postures de retenue et de suspicion dans la relation trahissent une logique de protection qui va à l'encontre des bénéfices que pourrait produire le lien relationnel. En effet, outre bénéficier des supports liés à la relation, donner c'est prendre et avoir de la valeur, c'est avoir un certain pouvoir, c'est peser, d'une certaine manière, sur la relation qui les lie à l'autre. Donner, c'est offrir ou c'est rendre, donner c'est donc contribuer, participer.

Offrir sa confiance, c'est accepter une forme de dépendance qui lie à l'autre (Marzano, 2010). Offrir sa confiance implique donc de croire en la fiabilité minimale de l'autre pour se projeter un peu dans une relation bénéfique : *j'veux rien lui devoir*, affirme Kenzo qui s'est senti trahi par un père qui ne l'a pas reconnu. *L'école c'est pourri, ça te sourit et te piétine après (...) faut plus m'en parler (...)* explique Karim qui ne comprend pas sa récente exclusion. En refusant toute dépendance, tant les trahisons et les déceptions antérieures ont entaché le développement des capacités relationnelles (Charbonneau, 2003), les jeunes privilégient la *désunion* salvatrice au lien porteur de risque. Si « donner ça ligote » comme nous le dit un proverbe indien, c'est parce que donner, inévitablement, lie les individus entre eux, avec le risque de déception que cela comporte.

Donner de sa personne est un risque que certains ne semblent pas prêts à prendre. Karim et Kenzo, tous deux en relation conflictuelle avec leur père, montrent que donner c'est créer le risque du lien et des engagements que cela peut impliquer. En refusant les contacts et en refusant de donner des nouvelles, de divulguer quoi que ce soit de sa vie, ils tentent de se préserver d'une relation qui pourrait un jour les contraindre : *mon père insistait, il voulait renouer, me connaître, mais moi je faisais le mort, je voulais rien de lui, je voulais pas qu'il puisse entrer dans ma vie et obtenir quoi que ce soit* [silence]. *Il a pas insisté longtemps* (Kenzo). Karim, de son côté, laisse planer l'illusion du don de soi tout en restant vigilant à ne pas s'y enfermer, en d'autres termes, à ne pas se faire ligoter : *mon père, j'suis obligé de le voir, car sinon, y s'en prend à ma mère, y dira que c'est elle qui me monte contre lui, mais chaque fois, j'me répète non stop que c'est un con et je parle quasi pas, en tout cas y sait rien de moi et du coup y peut pas m'emmerder*. Or, plus que l'illusion du don, c'est l'illusion d'une vie épurée de toute dépendance, une vie calculée où chaque lien est réfléchi et souvent fuit dans l'espoir d'éviter les risques de trahisons, les déceptions, qui sont les risques inhérents aux liens sociaux. Lorsque ces aléas sont trop présents et risqués, les jeunes renoncent aux liens. Or, comme nous le dit Michela Marzano (2010) « ne rien attendre des autres sans jamais leur faire confiance revient à renoncer à toute possibilité de lien affectif. Cela signifie vivre dans l'illusion que l'on puisse faire l'économie de la dépendance et de la fragilité » (p.206).

L'économie du lien permet aux jeunes de se prémunir contre l'imprévisibilité et donc le sentiment de vulnérabilité qui accompagne des relations asymétriques, mais n'évite pas le soupçon de perdurer et de polluer le quotidien. Rémi illustre merveilleusement bien le qui-vive perpétuel : *j'ai pas beaucoup de potes, de vrais potes. Y a beaucoup de mecs que j'm'en balance, j'ai rien à voir avec eux, mais franchement, j'm'en méfie à fond, y sont prêts à me poignarder dans le dos. Et j'te dirais même mes bons potes, je leur tournerais pas le dos (...). Ça, tu l'apprends à l'école, tu apprends à te méfier et à réagir vite (...)*. La méfiance constante et l'absence de filet de sécurité, montrent le « contexte d'in-quiétude » (Soulet, 2005a, p. 33) dans lequel évoluent les jeunes au cours de leur parcours: *ça m'fout les boules de m'dire que j'ai 18 ans et que j'peux compter que sur ma copine, y a qu'elle et encore... mais tu sais, ça m'a rendu fort et j'sais m'démerder, je suis toujours prêt à réagir et à m'sortir des emmerdes, même si c'est des fois à l'arrache* (David). Ce contexte peut être qualifié de vulnérabilisant dans la mesure où l'émergence quasi impossible d'un sentiment de confiance entrave les espaces de validation sociale (Caiata Zufferey, 2006) et le sentiment de « sécurité ontologique » (Giddens, 1987) que la relation offre par le don, mais aussi le contre-don.

La confiance engage, le don engage aussi. S'engager c'est donc un don de soi, certes, mais « à charge de revanche » comme le souligne Casimiro Balsa (2005, p. 19), car chacun attendrait, selon l'auteur, un bénéfice à son engagement. Au-delà de la posture d'autoprotection qui entrave le don, les jeunes ont également été empêchés, dans leur histoire, de donner quelque chose qui soit apprécié, qui soit perçu comme positif et qui dès lors leur permette de prendre de la valeur : *mes parents y z'avaient déjà tellement de mal avec mes frères, y se prenaient déjà tellement la tête que c'est vrai, moi j'ai eu la paix. Y voyaient même pas que moi je filais bien. Genre quand la voisine gueulait à cause des vols, y m'accusaient, alors que moi, à c'moment, j'avais rien à voir avec ces embrouilles, j'étais clean, pour pas aggraver le cas* (Andry). En offrant un bon comportement, une conduite aux antipodes de celles de ses frères, Andry donne quelque chose qu'il pense appréciable et ayant de la valeur. De cette conduite il s'attend, en contrepartie, à recevoir des bénéfices en termes de valeur et de reconnaissance qu'il pourrait lire dans les yeux de ses parents et peut-être du voisinage. Si les tentatives du don peuvent échouer, le sentiment même de pouvoir donner est parfois inexistant comme en témoigne Igor dont la candidature semble rejetée: *le prof¹⁹⁷ pouvait pas me voir, il me détestait, j'sais pas pourquoi. J'étais pas mauvais en plus, j'ai toujours été bon à l'école. J'aurais pu faire n'importe quoi, il aimait pas ma tête* (Caryl). *On m'avait dit que je serais gardé, si mon comportement allait mieux qu'y me jetteraient pas et à part un ou deux trucs rien à voir, vraiment rien, j'ai fait les monstres efforts, mais en fait, y z'avaient déjà pris leur décision, y voulaient me jeter*. Ces jeunes témoignent de leur impossibilité de prendre de la valeur au sein de la relation. Par

¹⁹⁷ Il s'agit de l'enseignant de la première année primaire.

leurs investissements relationnels, par leurs engagements au sens du don de soi, ils n'ont pas ressenti de bénéfice, ils n'ont pas eu accès à une contrepartie.

La quiétude qui constitue un socle nécessaire à l'action (Soulet, 2005a) ne peut prendre place dans un système où l'issue de l'engagement est synonyme de déception ou de trahison. En effet, la relation de confiance sous-tend un « engagement moral » qui amène les individus à espérer ne pas être déçus (Marzano, 2010, p. 175) tout en prenant, par la force des choses, le risque de l'être. Or, l'insécurité relationnelle émanant des expériences individuelles et de la posture de retrait ou de réserve dont les jeunes font preuve vis-à-vis des liens affectifs co-produit le contexte d'inquiétude, aux antipodes de celui de la confiance qui s'accompagne d'une forme de tranquillité tant psychologique que morale (Soulet, 2005a). Les expériences et les profonds ressentis de méfiance, voire de défiance, d'infirmité et d'imprévisibilité entravent ainsi la capacité de s'engager dans la relation, à profiter et à bénéficier de celle-ci, mais aussi et plus intimement la capacité d'être sujet, acteur et constructeur de sa propre existence.

Malgré la diversité de leurs expériences individuelles, les jeunes montrent qu'au cours de leur existence ils ne se sont pas liés de manière naturelle aux adultes qui les ont entourés. Étant donné que certains adultes sont représentants des structures scolaires (écoles primaires, secondaires, écoles spécialisées, etc.), sociales (assistants sociaux, éducateurs, offices d'orientation professionnelle, etc.) ou judiciaires (juges, police, etc.), les jeunes, en ne se liant pas aux adultes, ne créent pas de liens avec les structures institutionnelles. En ne s'engageant pas ou en s'engageant de manière minimale et détachée au point de ne pas se sentir engagé, l'individu laisse subsister une forme d'absence de contrat entre lui et la société qui fait de celui-ci un « outsiders » si l'on reprend le terme d'Howard Becker, à comprendre comme un individu qui, d'une certaine manière et symboliquement, se situe hors de la société¹⁹⁸. Sans contrat symbolique fort, les jeunes n'attendent pas ou plus de bénéfice provenant de liens sociaux et ne se sentent dès lors pas devoir remplir une prestation attendue ; il n'y a donc pas de « camisole de force sociale » (Marzano, 2010, p. 26)¹⁹⁹ qui contraindrait les jeunes à respecter les engagements nés d'expériences antérieures.

En évitant de s'engager de manière forte auprès de personnes et de structures, les jeunes n'ont pas joué les rôles auxquels ils tiennent et qu'ils souhaitent préserver, ils ne se sont pas construits les liens qu'ils chercheraient ensuite à maintenir et qu'il serait coûteux de perdre. En l'absence d'engagement fort, les jeunes n'éprouvent pas l'intérêt de préserver l'une ou l'autre relation en

¹⁹⁸ Autrefois, celui qui ne respectait pas sa parole, ses promesses était puni et était considéré comme un « hors-la-loi », car en agissant ainsi, il s'en prenait à la société elle-même (Marzano, 2010, p. 37). L'auteur met les guillemets.

¹⁹⁹ L'auteur reprend le propos de Nietzsche.

adoptant un type de comportement plutôt qu'un autre, en respectant certaines normes ou valeurs. Ce non engagement profond et intime est aussi le fruit d'une absence de confiance placée dans les jeunes qui ne les a pas amenés à se sentir engagés par un jugement positif projeté sur eux (Simmel, 1991, cité par Watier, 2008). Qu'ils aient évité de se lier en ne s'engageant pas ou qu'ils n'aient pas eu l'occasion de se sentir engagés, les jeunes se trouvent dans une situation où ils ne se sentent pas (re)tenus par des « paris subsidiaires » (Becker, 2006a) qu'ils auraient réalisés. De ce fait, les actions qu'ils mettent en place ne peuvent venir effriter un lien ni mettre en péril un intérêt quelconque. L'éventualité de se faire prendre ne rime pas avec le risque de perdre la face.

L'absence d'engagement n'est pas à comprendre comme le résultat d'un choix ou d'une volonté individuelle visant à ressentir un sentiment de liberté et de légèreté. Au contraire, l'absence d'engagements qui, rappelons-le, se vit en co-présence d'un déficit de confiance, place l'individu seul aux confins de sa société, plus particulièrement hors du groupe d'appartenance. En s'extirpant de *leur* groupe, les jeunes contribuent à renforcer la désaffiliation et participent à rendre possible la désaffiliation ancrée. Cela dit, cette posture d'outsiders qu'ils prennent au fur et à mesure des non engagements, cette extériorité qui jaillit des méfiances répétées, voire constantes, cette impossibilité de créer du lien social ne sont pas uniquement les fruits d'une dynamique individuelle de retrait. Certains jeunes inscrits dans une dynamique de délinquance font part d'un refus plus ou moins fort d'adhérer au groupe social auquel ils sont prédestinés et évitent de créer des engagements solides, comme le montre Andry : *même après ce placement, tu sais, j'pourrai jamais me mettre avec ces mecs rangés, j'ai rien à leur dire. Je vais filer droit, mais mes potes ce s'ra toujours les mêmes qu'avant, ceux qui galèrent encore (...)*. D'autres témoignent pourtant d'un détachement, voire d'une marginalité subie face au groupe d'appartenance : *j'faisais pas encore trop le con, c'était plutôt tranquille, mais déjà à l'école j'avais pas de potes qui filaient droit. Et comme c'était une école de bourge, ben j'avais pas de potes du tout [silence], mais je m'en foutais* (Yannick). Le détachement dont fait part Yannick sonne comme le résultat d'une expérience répétée d'inéligibilité²⁰⁰ dans un groupe duquel il souhaitait sans doute et auparavant devenir membre. Karim souligne le fait d'être un « aspirant inéligible » (Merton, 1997, p. 239) lorsqu'il se définit comme « le mouton noir », l'étranger, incapable d'intégrer tout environnement social propre aux jeunes de son âge, tant son statut d'étranger et sa réputation de bon à rien, de perdant lui collent à la peau. Par la déconsidération, mais aussi l'inconsidération, les jeunes ressentent la barrière qui les sépare de « leur » groupe, comme le souligne Maurice Cusson (2005), car les jeunes les plus adaptés ont tendance à rejeter ceux qui le seraient moins. Or, face aux pairs, mais aussi face aux autres groupes

²⁰⁰ En conceptualisant la notion de « non appartenance », Robert Merton (1997) montre que les individus qui sont « non-membres » d'un groupe peuvent être « éligibles » ou « non-éligibles » (pp. 237-239). Dans le cas des jeunes de l'enquête, le groupe dont il est question est un groupe qualifié d'informel (en opposition à un « groupe organisé ») et dès lors la définition de ce groupe est davantage manifestée par le comportement que par les mots ».

définissant la société, la logique n'est pas uniquement celle du rejet, mais aussi fortement celle de l'inconsidération: *j'sais bien qu'y a personne qui rêve de m'engager*, nous dit Yannick qui n'a jamais ressenti le fait d'être désirable, attendu, pas plus que Kenzo qui n'a pas expérimenté le fait d'avoir de la valeur : *j'étais pas intéressant pour les profs, y me mettaient au fond (...) et si j'étais pas là, ça leur changeait rien, même des fois y remarquaient pas*. Les expériences d'inéligibilités, les moments où malgré un désir de « faire partie », ils n'ont pas pu « intégrer la partie », ont donné naissance à des expériences de vide, de trous. C'est au sein de cette vacuité que prend corps une attitude désintéressée, voire hostile, vis-à-vis de toute affiliation au groupe d'appartenance et qui engage, selon Robert Merton (1997), « dans une socialisation anticipatrice vouée à l'échec » (p. 239).

En étant mis en marge et en se plaçant dans la marge, en expérimentant le refus puis en tournant à leur tour le dos à la société, les jeunes font l'expérience complète de la mise à l'écart qui rend impossible l'expérience de quiétude pourtant nécessaire à l'action et qui plus est à la puissance de l'action (Soulet, 2005a). De multiples manières, les jeunes montrent qu'ils sont pris par la construction complexe de leur passé et que la distance qui les sépare de leur groupe d'appartenance les rend esseulés. L'isolement social prend ainsi une dimension supplémentaire ; en plus d'être isolés en matière de réseaux et de supports sociaux, les jeunes sont dans une posture où ils ne contrôlent que peu d'éléments de leur existence, tant il leur est difficile de se situer dans le temps et dans l'espace et de trouver les points de référence et les points d'accroche relationnels nécessaires pour être au monde et pour agir. Dans une telle posture d'extériorité et sans cadre d'action stable, construire son cadre d'expérience pour devenir adulte, devenir autonome, montrer sa capacité d'être responsable et à s'accomplir s'avère périlleux. Ces conséquences entravant la réalisation de soi exacerbent le contexte d'inquiétude, car ils sont pris par la méfiance, par la défiance, par les non engagements, par leur détachement, ce qui contribue à former une sorte de repli sur soi paralysant. Pris au plus profond d'eux-mêmes par l'inquiétude et le sentiment de non contrôle des cadres de leur existence, les jeunes se retrouvent hautement fragilisés dans leur capacité d'agir.

Dénué de liens qui engagent, sans avoir impliqué d'autres personnes dans l'équation de sa propre existence, comment peut-on vivre et devenir quelqu'un ? Comment peut-on produire sa propre existence et être reconnu comme étant sujet et acteur de sa vie lorsque l'on fait de manière répétée l'expérience de l'inexistence et de l'inconsidération ? Comment peut-on agir alors que les conditions nécessaires à l'action ne sont pas présentes ? Et finalement, comment peut-on devenir soi lorsque tout pousse à n'être rien ? Ce sont ces questionnements auxquels nous allons tenter de répondre tout en replaçant les actes de délinquance dans le contexte qui a été présenté.

5.2. L'engagement dans une voie délictueuse

Comprendre les parcours de vie délinquants demande de saisir le sens caché des délits et plus que cela, le sens de leur répétition. Par la durabilité des parcours de délinquance et par la chronicité des conduites condamnables, les jeunes témoignent d'une avidité, d'une soif d'atteindre un but, certes flou, qui justifie de se mettre en quête. Ces quêtes, que nous allons approfondir dans ce chapitre, font à la fois échos aux sentiments d'inconsidération et d'inexistence qui habitent la relation aux autres et au contexte d'inquiétude que les jeunes vivent dans leur relation à eux-mêmes.

Dans le contexte socioculturel contemporain où le travail pour devenir sujet et acteur de son existence repose principalement sur soi et sa propre capacité de se construire un terrain d'expériences individuelles et collectives, la mobilisation de soi est absolument nécessaire. David Le Breton (2007a) témoigne de cette réalité contemporaine en soulignant l'importance pour les individus de trouver en eux les « ressources de sens » (p. 127) qui nécessitent au préalable la quête de ses propres racines, de ses propres références. L'expérience personnelle demeure la voie unique et universelle pour accéder à ses références, pour les modeler et pour, forcément, singulariser son existence. Même dans un contexte d'isolement et d'inquiétude qui tend à ralentir, voire à immobiliser les individus, se résigner à la stagnation ne semble pas une voie favorisée par les jeunes. En construisant coûte que coûte le cadre de leurs expériences, les jeunes cherchent à prouver et à *se* prouver leur valeur, leurs potentialités et donc leurs capacités à être au monde conformément aux « objectifs légitimes, proposés par la société (...) » (Merton, 1997, p. 164). Compte tenu de l'isolement sociorelationnel et du contexte d'inquiétude latent, éclairer le cadre de l'agir devient primordial et demande de saisir d'une part les dynamiques individuelles et collectives au sein d'un groupe de jeunes en situation de délinquance et, d'autre part, les dynamiques individuelles de mobilisation de soi qui prennent corps à partir de « quêtes de sécurité », de « quêtes de ressources » et de « quêtes de reconnaissance et d'existence ». Dans ce sens, la suite du propos abordera tout d'abord les dynamiques du groupe de jeunes dits « délinquants », les quêtes multiples et, enfin, une forme particulière de capitalisation, à savoir le *capital de caïd*.

Les dynamiques du groupe dit délinquant

Bien qu'ils puissent être perçus comme les victimes d'un environnement et d'un système social et économique dans lequel règnent méfiance et incertitude, les jeunes ont des « désirs de socialisation » (Parazelli, 1997, p. 57) qui orientent et dynamisent leurs parcours. Ce qui pourrait ressembler à une pulsion de socialisation couplée au désir fort d'installer et de ressentir un sentiment

de quiétude offre des pistes de compréhension de l'agir délinquant. Or, la quiétude qui demande un contexte de confiance et de prévisibilité (Soulet, 2003) autant que les épreuves de socialisation ne sont pas possibles dans un tel contexte de retenue relationnelle. L'absence d'engagement envers les institutions sociales et donc l'absence de liens isolent et fragilisent les jeunes dans leur propre fabrication d'eux-mêmes. Dès lors, comment le désengagement est-il contrebalancé ? Quelles sont les stratégies mises en place par les jeunes pour construire leur histoire et leur parcours malgré le vide relationnel vers lequel ils tendent ?

Les jeunes dits « délinquants » ont en commun l'expérience de capitalisation des délits, des sanctions et des enfermements. Cela étant dit, l'univers social auquel ils participent avec leurs pairs également qualifiés de « délinquants » ne se résume pas aux délits, ni mêmes aux conspirations et aux stratégies qui les entourent. En marge de la société, et sans possibilité d'intégration, les jeunes s'organisent dans la marge (Gauthier, 2004). Dans cet univers de pairs auquel ils ont adhéré et qu'ils contribuent à maintenir, la quête de réalisation de soi et le sentiment d'accomplissement personnel détiennent une place tout aussi centrale qu'elle ne l'est pour l'ensemble des membres de la société qui adhèrent aux buts culturels de la « société réticulaire » (Soulet, 2005c). Si les buts culturels sont partagés, l'univers du groupe de pairs et celui de la conventionalité demeurent néanmoins distincts. Deux univers sans cohabitation apparaissent : celui duquel les jeunes s'écartent et sont écartés, que nous appellerons « l'univers de la conventionalité », et celui dans lequel ils évoluent et qui rend possible et sensée la dynamique de délinquance, soit « l'univers marginalisé »²⁰¹.

Dans l'univers social des jeunes en situation durable de délinquance, la place de chacun se mérite. Elle s'obtient au terme d'un chemin au cours duquel le jeune aura montré sa propre capacité d'agir et prouvé qu'il a droit à tel ou tel statut : *ma foi ces mecs y z'attendent que ça se passe, y restent là et y z'espèrent quoi ? Y vont vite dégager à c'tarif, on va pas leur offrir une place au soleil le cul sur un banc quand même !* En désignant les jeunes désaffiliés, critiquables car passifs et donc peu participatifs aux délits, Igor montre avec force que la démonstration de l'agir est valorisée et nécessaire pour réussir, mais surtout pour faire partie. La valorisation de la capacité d'agir et de se construire son propre cadre d'existence nous fait fortement penser à la réalité socioculturelle contemporaine, et une fois de plus, l'univers marginalisé n'échappe pas à cette règle. En même temps, Igor souligne la hiérarchie de cet univers qui abrite visiblement des décideurs (*y vont vite dégager à c'tarif, on va pas leur offrir une place au soleil*) qui prennent aussi la forme d'une forte

²⁰¹ Ces termes sont utilisés ainsi pour illustrer deux univers distincts. Le premier est nommé ainsi pour montrer le lien aux institutions sociales (école, système juridique, etc.) qui sont liées par des conventions diverses ; le second fait référence à la conceptualisation que Michel Parazelli (1997) fait de la marge, démontrant l'utilisation que les jeunes font de la marge à des fins de socialisation dite « marginalisée ». À l'instar de Michel Parazelli (1997) qui fait une claire distinction entre les espaces-temps en conceptualisant la dimension de marge et son apport pour l'individu qui s'y trouve, John Hagan et Bill McCarty (1998) distinguent « la vie conventionnelle » et « la vie dans la rue » (p. 155).

hétéronomie. Faire partie, avoir un statut reconnu demande de démontrer sa capacité d'agir d'une manière valorisée par le groupe.

C'est au niveau de cette reconnaissance et de cette valorisation, tout en s'insérant dans la quotidienneté des jeunes, que l'on peut constater l'une des divergences majeures avec l'univers de la conventionalité. En effet, la réussite scolaire, l'accès au travail, les expériences professionnelles diverses (tels que les stages) et les compétences manuelles n'ont pas de valeur dans l'univers marginalisé. Il n'y a pas d'importance à réussir à l'école ou à avoir un travail : *moi ça m'apportera quoi ce stage de boucherie, franchement, j'veais pas faire boucher, ça paye pas, c'est lourd, tu m'vois toute ma vie dans une boucherie, ça tue*, nous dit Caryl qui se place dans la même lignée qu'Andry qui met en évidence l'aspect des priorités : *quand tu bosses, t'as plus le temps pour tes potes, pour représenter, tu vois ? Faut un job, un papier y disent, mais y a des plans trop relou où t'es jamais libre et là, c'est pas la peine, t'as plus de vie, t'es toujours à côté*. L'insertion professionnelle est vécue comme une immersion forcée dans l'univers de conventionalité où les jeunes semblent perdre leur temps, parce qu'en somme, la vraie vie est ailleurs.

Il apparaît fortement que l'univers scolaire et professionnel fait partie d'une réalité qui n'est pas la leur, qui, sans être dénigrée ou rejetée, ne constitue pas un noyau central, sensé et valorisé. Si sur le plan individuel, David souligne l'importance d'une certaine connaissance scolaire, il démontre aussi que cela ne constitue pas une monnaie d'échange dans son quotidien, ce qui justifie la place périphérique qu'il lui donne : *c'est important de savoir des trucs comme lire, écrire pour pas avoir l'air trop con, pour se débrouiller, si tu sais pas lire, t'es mal* [silence]. *Mais ce qui compte, c'est de savoir être fin, c'est de savoir être discret et pas faire le gros bobet et pas se faire manipuler. Et ça, tu l'apprends pas à l'école, j'te jure* [rire]. Les compétences valorisées se sont déplacées vers la débrouille, la stratégie pour faire face et ne pas perdre pied dans un univers où le capital scolaire n'a aucune valeur : *moi j'me vante pas que j'faisais diplôme à l'école de commerce. J'ai eu de belles emmerdes dans mon premier placement à cause de ça. Là, de toute façon, j'ai arrêté, mais je fais en sorte que les mecs sachent pas, après y me prendraient pour un intello et j'aurais des emmerdes* (Yannick). Ne pas mettre en avant une forme de capitalisation inutilisable, qui pourrait desservir sa cause, dénote d'un univers inversé, constituant une stratégie qui opère conjointement avec la quête d'un capital que John Hagan et Bill McCarthy (1998) qualifient de criminel. Les auteurs montrent que développer des connaissances, des informations, des habiletés liées à la délinquance offre un faire-valoir important à la propre survie des individus en contact avec des délinquants. Bien que les auteurs se soient principalement intéressés aux jeunes de la rue, leur approche du processus de capitalisation nécessaire aux jeunes socialement désinsérés fait écho à la population d'enquête qui se trouve rapidement dans un univers marginalisé où les plus anciens illustrent la possession d'un

capital délinquant utile et mobilisable dans l'univers qui les abrite. Sans qu'il les incite à agir de manière illégale, le réseau de pairs éloigne de l'insertion scolaire et professionnelle, tant les conduites et le « pouvoir agir » qu'il représente les pousse à suivre une voie propice à l'acquisition de compétences jugées accessibles.

Le faire-valoir qui permet aux jeunes de « faire partie » répond à des normes propres au cadre de l'univers marginalisé. La désinscription scolaire, mais surtout le désintérêt scolaire semblent constituer l'une de ces normes allant de soi qui assure aux jeunes une certaine ressemblance. Si chacun prône son individualité en mettant en avant un tempérament particulier ou des traits de caractère qui les différencient des autres, les jeunes cherchent, au sein de l'univers social qu'ils ont en commun, une similarité qui les unit. Les habits, les désynchronisations, les consommations, le goût pour le risque, sont autant d'éléments qui dénotent une appartenance à un univers social spécifique, mais surtout commun. Rémi nous montre que sous cette ressemblance se cachent des normes propres à cet univers qu'il s'agit de respecter faute de quoi chacun risque sa place : *moi j'suis une tête brûlée, ça tout le monde le sait. En plus, j'fais plus que mon âge alors c'est assez easy pour moi de naviguer avec des gros et les gens me respectent parce que j'ai d'l'allure, j'sais qu'y a des endroits où tu vas pas mal zappé, sinon on te prend pour un loser direct*. Comme pour le code vestimentaire, les normes se rapportent aussi aux rapports aux produits : *quand t'es ivre, c'est cool et franchement j'peux pas imaginer une soirée sans pétards ou sans alcool, où tu finis pas avant le matin, voire où tu remplies avec la noce du lendemain... Surtout l'alcool, parce qu'les pétards, tu dors après. Mais si t'es trop pété et que tu fais trop le con, ça peut se retourner contre toi. Y a des mecs qui sont toujours morts en noce et y font pitié, y a un minimum à tenir* (Igor). David nous éclaire sur cette norme qui semble se situer entre le *ni trop ni trop peu*, par la maîtrise de soi et de sa trajectoire malgré tout... *On boit pour être raide, y nous faut une bonne dose (...), mais faut quand même assurer, car souvent y a des embrouilles dans les soirées et faut partir vite ou faut aider des potes* [silence]. *Faut avoir de la réserve*. Démontrer sa maîtrise de soi et d'un code de conduite, mais aussi sa propre capacité de relever la tête en tout temps, apparaissent donc comme un élément constitutif de l'appartenance à l'univers marginalisé. Cela étant dit, les propos de Caryl nous apportent une subtilité importante : *(...) j'étais presque chaque week-end en coma éthylique. Des fois on me retrouvait sur le trottoir quand le soleil se lève. Moi j'arrive pas à m'arrêter, les médecins me font chaque fois la morale, mais j'bois jamais peu, jamais j'bois sans être au moins totalement défoncé. (...) pis mes potes, des fois y ont honte, j'sais, mais moi j'me souviens d'rien* [rire]. Si la maîtrise de soi apparaît comme une norme importante pour être quelqu'un, il existe une hiérarchie qui fait que certains peuvent en faire partie tout en étant aux confins de cet univers d'appartenance. Si certains sont forts et dynamiques, détenant les rôles de leaders, d'autres tiennent une place plus molle, plus précaire, qui s'apparente plus à un rôle de sous-fifre. Chacun, à son niveau de la

pyramide, s'accroche néanmoins à un univers social qui fait sens, au sein duquel il respecte les normes et la hiérarchie, adhère aux valeurs spécifiques, tout en cherchant sa propre particularité, ce qui ferait de lui un être individuel au sein de ce collectif.

Ce cadre, qui abrite les dynamiques délinquantes, ne s'apparente pas à une sous-culture délinquante, et ce essentiellement pour deux raisons. En premier lieu, si le groupe est traversé par des normes qui lui sont propres et qu'il valorise des conduites que d'autres groupes plus « conventionnels » dévalorisent, les jeunes ne rejettent pas de manière forte et quasi unanime les normes et les valeurs qui leur ont été présentées depuis leur jeune âge. Ce ne sont pas des contradicteurs qui viendraient construire un monde alternatif en opposition ou en réponse à un contexte qui leur déplaît. Ce cadre que nous exposent les jeunes s'apparente davantage à une réorganisation d'un modèle qui leur est connu, qui maintient la hiérarchie et la nécessité de productivité et de représentativité propre à notre société réticulaire, mais dont les règles et les offres de valorisation et de reconnaissance sont repensées. En second lieu, les conduites oppositionnelles ou délinquantes ne constituent pas le centre de l'univers marginalisé. Si elles font évidemment partie de la quotidienneté des jeunes, les trajectoires individuelles ne peuvent être réduites à des conduites condamnables. Les conduites oppositionnelles et délinquantes détiennent une place dominante dans les parcours de vie et sont utiles pour naviguer au sein de cet univers social, mais il serait réducteur de considérer que ce dernier se limite à celles-ci.

Présenter la dynamique inhérente à l'univers social des jeunes en situation durable de délinquance nous a permis de montrer la couleur de celui-ci, de même que les dégradés par rapport à un univers de conventionalité. Pour comprendre comment les jeunes intègrent de manière durable une dynamique de délinquance non autonome, car intégrée dans un univers social spécifique, nous allons montrer comment les jeunes se mobilisent et par quel processus ils s'engagent afin de rendre durable leur expérience de délinquance.

Les quêtes

Certains propos, souvent médiatiques, n'hésitent pas à affirmer qu'au travers des pratiques délictueuses, les jeunes cherchent à correspondre à un fonctionnement de groupe ou encore que ces pratiques sont nécessaires à l'adhésion à un groupe de pairs. Cette conception de la fonction des délits est réductrice, car elle considère que l'existence du jeune se limite au collectif et que l'adhésion au groupe lui fournit l'environnement qu'il recherche. Ces propos simplificateurs engendrent l'illusion d'une compréhension qui place la responsabilité auprès d'individus stigmatisés et

marginalisés rassemblés en bande²⁰² sans saisir les dynamiques individuelles et collectives. Parallèlement, cette marginalisation évite d'ébranler et de remettre en question la société. Si le groupe mérite d'être appréhendé, c'est parce qu'il détient un rôle important qui dépasse la notion de force obligatoirement soudée et incitatrice abritée par la marge. Comme tout espace, le groupe est un foyer d'expériences (Parazelli, 2004), producteur d'identité partagée. Il permet aux jeunes de reconceptualiser leur rapport au monde et leur manière d'être ensemble tout en offrant la possibilité d'un engagement nécessaire au lien social et à la quête de sécurité à laquelle ils œuvrent quotidiennement.

En quête de sécurité... Instaurer de la quiétude dans le quotidien nécessite de retrouver de la confiance et de la prévisibilité dans son rapport au monde et donc dans son rapport aux autres. Pour ce faire, les jeunes ne peuvent rester isolés. Ils cherchent alors à créer des liens qui leur permettent d'éprouver ce sentiment de sécurité. Se sentir en lien avec d'autres jeunes constitue déjà un premier pas vers une impression de sécurité appréciable : *c'était long, mais en dernière année, j'ai enfin eu des potes, des mecs avec qui j'avais des trucs en commun et qui me regardaient pas comme un débile ou l'étranger de service, qui se foutaient pas d'moi* nous dit Karim qui affirme ensuite *c'est sûr qu'ensemble on a vraiment mal tournés, mais disons, c'ke j'dis c'est que j'me sentais moins seul, tu vois ? Y a eu du bon, même si dans un sens, j'regrette* [d'avoir mal tourné]. Les pairs offrent une forme de chaleur humaine, un espace où se vit le lien et le partage et, en filigrane, la sensation d'être moins seul. Cette rencontre n'implique pas que les liens donnent naissance à de grandes amitiés, comme le montre Caryl, Yannick et Andry, pour qui les potes sont souvent interchangeables : *à la gare, y a toujours des gars avec qui traîner. En gros c'est toujours les mêmes, mais quand certains sont en galère* [en fugue ou en prison], *je m'déplace vers l'autre entrée et y en a d'autres avec qui j'traîne moins, mais quand j'sors, j'galère jamais seul* (Kenzo). Les liens qui se créent avec les pairs permettent de partager le moment et le temps qui passe.

Contrairement à l'adage populaire, les jeunes montrent que mieux vaut être accompagné que seul et ce, malgré l'insécurité latente des liens. *J'fais confiance à personne. J'fais toujours gaffe, même mes potes, s'ils doivent me planter [un couteau] dans le dos pour se sortir de la merde, y le feront, je l'sais*, nous dit Andry qui ajoutera plus tard *c'est mon groupe de potes, c'est comme ma maison, presque ma famille quoi*. C'est à ce collectif à la foi affinitaire et spatial (Le Garrec, 2005) que les jeunes tiennent et qu'ils mobilisent pour se sentir davantage en sécurité. La confiance qui fait défaut auprès des pairs est remplacée par un rapport fort au groupe qui offre des potentialités, notamment pour assouvir les quêtes de ressources et de reconnaissance.

²⁰² Avec toute la connotation négative et les confusions liées à ce terme (Fize, 1993).

Le groupe représente un univers de présence flou, mais réel, il représente *le* lieu vers lequel ils peuvent se tourner, *le* lieu vers lequel ils se sentent accueillis. Dans ce sens, le groupe offre une voie vers les possibles, une chaleur humaine et limite le sentiment d'isolement. Si *se sentir en lien* avec le groupe donne un répit aux jeunes, cela ne modifie pas pour autant le contexte d'inquiétude qui, par l'absence de confiance et de prévisibilité dans les relations et le quotidien, maintient le non contrôle de sa propre existence : *au moins j'ai un endroit où aller (...). J'parle jamais d'ma vie, on parle de la vie, pas d'la mienne, c'est pénard* (Caryl). Cela dit, l'appartenance en elle-même offre un sentiment de sécurité et de protection, qui donne aux jeunes l'impression d'une permissivité pour des pratiques à risques (Le Garrec, 2005). Au-delà des personnes et des liens, c'est la structure du groupe qui profite aux jeunes par l'univers latent qu'il génère et qui influence la construction d'un rapport social spécifique. (Ré)introduire de la sécurité, c'est chercher à reprendre les rênes de son existence. Dans cette démarche, deux vecteurs sont mobilisés : *le développement de la haine* et *le souci d'une réputation*.

Le développement de la haine apparaît sous différentes formes et l'intensité varie selon les parcours individuels. Celui-ci apparaît lorsque les jeunes font l'expérience forte de l'absence totale de contrôle. Que ce soit dans des relations ouvertement violentes ou, plus subtilement, dans un rapport asymétrique et institutionnel, le relationnel donne naissance à des émotions où colère et impuissance sont mêlées : *on m'emmerdait à l'école, on me tapait depuis tout petit et quand je rentrais et me plaignais à mon père, y me foutait sur la gueule comme un barge, il était toujours bourré* [silence], nous dit Karim qui vit également ce sentiment d'impuissance générateur de colère sur le plan scolaire : *le 13 avril dernier, j'ai reçu une lettre du directeur qui disait que j'étais renvoyé définitivement. Y m'avait pas prévenu, j'étais pas en échec, jamais mis à pied. Juste que vu mon arrestation entre temps, il a décidé que j'allais pas revenir. Mais putain, la préventive c'est que t'es pas encore jugé. Et lui y m'a jugé !* (Karim).

La colère est une émotion qui résonne dans plusieurs récits lors de situations où les jeunes n'ont pas de prise sur les événements de leur existence. À l'instar d'autres jeunes, Karim se sent dépossédé de son existence, car sa voix au chapitre lui est exclue : *p'tain, j'ai 16 ans et le juge m'oblige à le [son père] voir, ce con ! Je comprends, oui je comprends qu'à 12 ans-13 ans, j'étais obligé de le voir, je comprends que j'avais pas le droit de choisir, mais là, j'ai 16 ans j'ai compris pas et le juge y m'a fait passer du temps avec un mec qui m'a battu, un bouffon alcoolique, y s'fout de c'que j'pense et c'est ma vie (...)* ça me rend dingue. La colère cache une émotion lourde et pesante, celle de l'impuissance. *Y z'ont tout pouvoir*, nous dit Igor en désignant les juges et les enseignants, *y peuvent même changer la loi en fonction de ce qui les arrange*. La toute-puissance des uns exacerbe le

sentiment d'impuissance des autres, ce sentiment d'incapacité de peser sur le monde, à diriger leur propre existence qui fait naître la colère, puis la haine.

Contrairement à la colère, la haine est construite. Massive et tenace, elle ne flanche pas et s'adresse au système plus qu'aux gens. Face à l'impossibilité d'adresser sa colère à quelqu'un et d'en ressentir un apaisement, le développement de la haine se rapproche de « la rage » qui fait partie de l'expérience de la galère des jeunes (Dubet, 1987) et qui naît d'un sentiment d'exploitation et de domination largement rapporté par les enquêtés. Sans être adressée à un protagoniste, elle s'adresse au système autant qu'elle permet de rejeter ce dernier. Or, dans une logique de quête de sécurité et de (re)prise de contrôle, la haine devient un terrain qui permet de se définir soi-même, de décider par soi-même de certaines choses de son existence ; de choisir d'adhérer ou non, d'aimer ou de ne pas aimer. Si la colère peut générer des délits dits « impulsifs », la force et la durabilité des délits est motivée par cette haine qui prend la forme d'une force souterraine et toujours plus omniprésente : *j't'en ai balancé des trucs dans les vitrines, tout ce qui passait. Y z'avaient placé ma copine à Genève, j'allais plus la voir, sur l'coup, j't'ai tout pété* (Caryl).

Le souci d'une réputation tient une place importante dans l'univers social des jeunes dits « délinquants ». L'assurance d'une bonne²⁰³ réputation offre une assise non définitive, mais nécessaire. Si la haine vise expressément à reprendre le contrôle face à un système dominateur et abusif, la réputation est travaillée de manière à réduire le sentiment d'insécurité au sein même du groupe de pairs. Construire sa propre réputation revient à approcher un idéal désiré dans le regard approbateur et respectueux des autres : *dans les embrouilles, on doit pouvoir compter sur les autres. Moi j'suis fiable et si les keufs veulent me faire cracher des noms, j'resterais muet, toujours. Mes potes, c'est la même chose, on est des mêmes, on galère pareil* (Kenzo). Autour de valeurs, telles que la loyauté, le contre-don ou encore le respect, les jeunes taillent autant que possible une image d'eux-mêmes qu'ils cherchent à valoriser. Les propos de Kenzo montrent comment la réputation répond à un désir fort de sécurité relationnelle. Pour que le groupe de jeunes, qui est un groupe de présence, garde sa fonction rassurante il est important que chacun donne l'illusion de sa propre fiabilité pour que perdure autant que possible l'illusion de prévisibilité dans les relations. C'est ainsi, au travers de la réputation des uns et des autres, que chacun juge du type de relation qu'il peut engager : *y a des potes, j'sais que jamais je ferais des casses avec. C'sont mes potes, on délire, on fait des conneries ensemble, c'est sûr, mais des gros coups, non, ce s'rait trop risqué, y feraient tout capoter, y sont trop barges* (Igor).

²⁰³ En référence aux codes et valeurs de l'univers marginalisé.

Pour que le lien social qui unit les jeunes entre eux déploie sa fonction sécuritaire, il ne suffit pas d'être présent, encore faut-il être quelqu'un. Or, être quelqu'un dans un univers de délinquance implique de montrer sa force, en d'autres termes d'avoir la réputation d'un jeune capable de faire face à tout ce qui se présente à lui. Sans grande divergence avec l'injonction faite au commun des mortels, les jeunes tentent de *représenter*²⁰⁴ disent-ils, pour garantir une image d'eux-mêmes positive auprès des autres. *Y a pas le choix, tu dois représenter, ici [centre éducatif fermé] autant que dehors. Sinon, t'es raide* (Karim). Par l'actualisation d'incivilités ou de délits et par la manière avec laquelle ils les assument et répondent ou non de leurs actes, les jeunes assoient une force qui n'est pas forcément physique : *Les keufs, chaque fois que j'les vois, j'leur crache derrière. Juste qu'y voient pas et qui entendent rien, mais juste derrière. C'est ma marque (...)* (Yannick). Sans être suffisante au fonctionnement des jeunes, la réputation de la délinquance, ou celle d'être inséré dans un univers de grande délinquance, offre une assise qui permet à certains d'éviter les problèmes et, dans une autre mesure, d'avoir un sentiment de contrôle. Par le souci d'une construction et d'une protection de soi, le jeune s'active et fabrique l'image projetée et dictée par la nécessité de contribuer au sentiment de sécurité dégagée au sein du groupe.

En définitive, la quête de sécurité abrite de nombreuses quêtes qui ont toutes pour vocation de supporter le jeune dans sa capacité d'agir et de devenir soi, tel qu'il se l' imagine dans cet univers marginalisé. De multiples manières, les jeunes posent donc les jalons d'une existence où ils pourront agir, malgré le fait qu'ils soient mal armés pour répondre aux attentes de l'univers de la conventionalité. En se créant des points d'appui valables dans l'univers marginalisé, ils se garantissent une place viable et socialement admise et s'éloignent du risque toujours présent d'être mis dans la marge ou exclu de l'univers marginalisé. Dans ce sens, l'univers marginalisé soumet le jeune à certaines conditions et montre qu'il représente un temps de construction qui ne peut s'apparenter à un simple *plan B* pour l'ensemble des jeunes marginalisés. Par les actions, ils cherchent à acquérir des ressources qui soient valables dans leur univers et qui leur servent tant pour survivre, pour préserver leurs acquis (Lin, 1995), que pour donner suite et corps aux actions entreprises. Dès lors, le groupe de pairs (élargi) devient une sphère sociale propice au développement de supports, tant la fréquentation de différents réseaux sociaux donne accès à des ressources nouvelles (Bourdon, et al., 2007). L'institutionnalisation des jeunes auteurs de délits permet d'ailleurs d'exemplifier ce profit en termes de support que les jeunes peuvent titrer des relations sociales : *j'ai fait une grosse connerie, ok mais au fond, j'étais pas un gros délinquant. Après, au foyer, ils [ses pairs] m'ont pris sous leurs ailes, on a fait des petits vols, pis des plus gros, toujours avec eux, moi j'faisais le guet, ça les arrangeait à fond (...)*. (David). Les placements institutionnels

²⁰⁴ La représentation de soi est une idée largement diffusée par les jeunes qui indiquent le fait de se mettre en avant, de se montrer, de se mettre en scène. Ils cherchent à « représenter »...

apparaissent comme des lieux propices au cumul des ressources liées à l'univers marginalisé tant ils donnent accès, à la fois, à la possibilité de varier les rôles sociaux²⁰⁵ et à l'apprentissage de savoir-faire spécifiques.

Les quêtes de supports sont constantes, multiples et s'inscrivent dans de nombreux contextes. Nous y reviendrons de manière approfondie et détaillée en considérant la manière avec laquelle les jeunes cherchent à se créer *le* statut qui rende valables et mobilisables les ressources dont ils disposent ou qu'ils pourraient acquérir. Cette quête de supports est néanmoins fragilisante. En cherchant à se construire des points d'appui, les jeunes expérimentent le risque de la non reconnaissance de leurs ressources et de la non fiabilité de nombreux supports. Les « ressources non utilisables » ou conditionnelles à un statut particulier témoignent une fois de plus de « la segmentation de la société en sphères de chance inégales » (Chimienti, 2009, pp. 354-355) et ce, même dans l'univers marginalisé. L'insertion dans un nouvel univers ne représente donc pas la panacée, encore moins la facilité, elle demande un travail d'aménagement de soi au sein de cet espace, ainsi qu'un travail de mise en lumière de soi, comme acteur et producteur reconnu et légitimé.

En quête de reconnaissance et d'existence... Pris comme tout un chacun par l'exigence de réalisation de soi, de se positionner comme étant des individus non seulement autonomes et responsables, mais qui plus est, capables de le devenir uniquement par eux-mêmes, les jeunes sont amenés à se construire l'espace au sein duquel ils pourront prouver aux autres, soit aux jeunes avec lesquels ils sont en relation, leurs capacités de participer au jeu social (Soulet, 2005c). Pour être reconnu comme un individu accompli, soit un individu pleinement agissant et reconnu dans ses potentialités, les jeunes doivent se frotter à des épreuves et aux regards validants ou invalidants du groupe qui « détient un rôle d'arbitre » et qui « compare, sanctionne ou glorifie » (Sauvadet, 2006, p. 196).

L'éloignement de l'univers de conventionalité a amené les jeunes à troquer le regard d'évaluation qu'ils avaient au départ, au profit de relations propices à une nouvelle hétéronomie (Soulet, 2005c) toujours incertaine, mais plus susceptible de les reconnaître, garante d'un autre système normatif. En effet, le groupe de pairs offre d'autres normes et donc d'autres possibilités d'existences (Guénia, 2007), tout en ayant pour fonction d'apporter un jugement sur le fonctionnement de chacun. Ce regard évaluateur est essentiel pour chaque jeune qui ne pourra

²⁰⁵ Ainsi les jeunes peuvent s'expérimenter et développer des compétences liées aux rôles assignés.

accéder à la reconnaissance de son individuation et de sa propre réalisation sans ce jugement permanent.

En cherchant à devenir des « individus individués », soit des individus distincts des autres et dont leur propre fabrication fait d'eux des acteurs à part entière, les jeunes cherchent une identité partagée avec leurs évaluateurs. Une quête de ressemblance et de démarcation de soi qui atteste de sa participation autant que de son authenticité. Si les quêtes de reconnaissance ne sont pas le propre de jeunes en situation de délinquance et que, tous autant que nous sommes, nous expérimentons les aléas contemporains de l'accès à un nouveau statut, la situation des jeunes désaffiliés est somme toute particulière. Ces jeunes expérimentent des déficits identitaires majeurs qui amènent un besoin important d'être reconnu et de se sentir exister (Guénia, 2007). En expérimentant l'insécurité inhérente au contexte d'inquiétude, ils cherchent, par le biais de la reconnaissance de soi, à renforcer un sentiment de maîtrise de leur existence. C'est ainsi avec force et détermination qu'ils vont tenter d'être reconnus en utilisant la transgression des normes et des lois pour y parvenir.

Si les jeunes sont en quêtes, c'est, d'une part, parce que l'aboutissement de celles-ci vise à (ré)instaurer un sentiment de quiétude et à (re)prendre une forme de contrôle lié à leur existence et, d'autre part, car l'univers marginalisé n'échappe pas à la logique réticulaire imposant à chacun la responsabilité de construire son propre parcours et donc la responsabilité de son accomplissement personnel. Les délits constituent des moyens pour atteindre ce sentiment de quiétude et de contrôle nécessaire à l'accomplissement de soi. Or pour que la démarche soit complète et pour éprouver un sentiment d'existence, les jeunes doivent acquérir un statut. C'est autour de la notion de construction d'un *capital de caïd* que nous allons voir comment les jeunes cherchent à (re)conceptualiser leur existence et leur rapport au monde pour agir sur eux-mêmes (Soulet, 2005c), soit trouver une manière d'être au monde qui leur soit recevable.

Le capital de caïd

Après avoir expérimenté maintes fois l'existence par la négative au travers des déficits et des ratages, après avoir expérimenté qu'agir sur le contexte lui-même n'engendre pas de changements valables et fructueux, le jeune cherche à exister par la positive à partir d'une identité liée à un statut valorisé.

Sans concession, c'est un statut porteur (ouvrant la voie des possibles) et sécuritaire (permettant de contrôler son existence) qui est activement recherché par le biais de la quête souterraine et omniprésente d'un capital de *caïd*. Ce capital permet d'accéder au statut de *caïd* qui fait prendre de la hauteur et qui constitue le seul moyen valable dans l'univers marginalisé pour maîtriser sa propre existence. Face à l'impossibilité de changer un contexte d'existence par la négative, les jeunes cherchent à changer la donne en agissant sur eux-mêmes, c'est-à-dire sur leur identité et leur statut.

L'une des caractéristiques principales du capital de *caïd* se réfère à son « volume » (Bourdieu, 1980, p. 2). La capitalisation de multiples compétences, relations, réputations et ressources reconnues comme valables, offre un faire-valoir dont le volume permet à l'individu de prétendre peu à peu au statut de *caïd*. Amasser un faire-valoir devient ainsi une condition *sine qua non* à l'acquisition d'un sentiment d'existence par la positive.

De toute évidence, ce que les jeunes cumulent ce sont les délits et les transgressions de normes. C'est l'une des caractéristiques les plus visibles de leur parcours, celle à partir de laquelle, souvent, ils se définissent²⁰⁶. Parallèlement, ils cumulent les sanctions pénales et les placements civils ou pénaux. Ce cumul permet d'obtenir et surtout de capitaliser une certaine reconnaissance, qui modifie la perception des autres autant que la perception de soi : *j'ai été placé au moins 10 fois, l' juge y sait plus ou m'foutre. Moi j'm'en tape, où que j'vais j'suis respecté, y savent que j'les ai alignés*, nous dit Kenzo qui, bien que petit et extrêmement chétif, affirme ensuite : *j'peux m'démerder face à n'importe qui. J'en ai déjà mâté plusieurs et ça se sait*. En s'appuyant sur sa réputation et sur la reconnaissance qu'elle lui apporte, Kenzo fait évoluer la perception qu'il a de lui-même et nourrit son identité de dur.

Le cumul est générateur de force et offre une potentialité nouvelle. Ce sont ces atouts qui définissent le *caïd*, que les jeunes se représentent comme un individu fort, maître de sa propre histoire, capable d'agir et de se débrouiller de manière autonome, en imposant, au besoin, son autorité aux autres²⁰⁷. Kenzo, qui se considère comme un dur, montre la reconnaissance induite par l'image dégagee : *les mecs qui veulent comme moi être démerdes, savoir se la jouer en solo quand il*

²⁰⁶ Il a été frappant de constater qu'à chaque début d'entretien lancé par la question : *peux-tu m'expliquer comment tu es devenu l'adolescent que tu es aujourd'hui ?* les enquêtés ont annoncé la couleur du cumul des délits.

²⁰⁷ Les différentes définitions du terme *caïd* renvoient à la notion de chef, de pouvoir. La définition de l'Encyclopédie Universalis montre l'orientation de meneur, mais aussi de reconnaissance de celui-ci : « De l'arabe *qā'id*, celui qui mène un animal en marchant devant lui, qui conduit, dirige une armée, le chef *Qā'id* est un terme général employé pour désigner un chef militaire, quel que soit son grade : signification étendue et peu précise. Plus que d'une fonction, il s'agit d'un titre honorifique que l'on attribue aussi bien au chef d'une tribu qu'à un officier subalterne ». Cette définition qualifie ensuite le *caïd* de « représentant d'une collectivité » ou encore d' « agent d'exécution » : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/caid/>, consulté le 26 mai 2013.

faut, s'en sortir, toujours doivent se démener, c'est ce que j'ai fait, y doivent démontrer dur tout le temps, partout, et après ok, y z'ont mon respect. La tâche est ardue et dépasse la construction physique d'un capital de type guerrier (Sauvadet, 2006) : *j'avais les gros bras, mais j'étais stupide, j'avais aucune idée, j'savais que m'battre. Là, c'est différent, j'sais quoi faire et quand* (Yannick). Être capable de faire valoir diverses capacités (physiques, stratégiques, verbales, etc.) constitue des « ressources actuelles » qui laissent voir des « ressources potentielles » (Bourdieu, 1980, p. 2) : *j'suis rusé* (Kenzo), *j'leur cloue le bec ici, j'ai même pas besoin de les taper* (Andry). Ces ressources potentielles sont une forme de virtualité qui amène néanmoins certains jeunes à être craints, non pas pour ce qu'ils possèdent, mais pour ce qu'ils pourraient hypothétiquement mobiliser ; c'est une sorte d'aura apportée par le capital de caïd qui offre la perspective d'une forme de tranquillité, de « repos du guerrier » (Sauvadet, 2006, p. 213).

Le statut de caïd auquel les jeunes aspirent implique donc un investissement à différents niveaux. La sphère sociale est de loin la dimension la plus mobilisée pour asseoir sa « face de caïd », mais prend corps à partir d'un faire-valoir lié à des compétences plus individuelles.

Une dimension sociale... Dans l'univers marginalisé, les jeunes ne peuvent être seuls. Le cumul des relations sociales est activement recherché notamment pour sa dimension utilitaire : *des potes j'en ai partout, à Genève j'connais presque tous les jeunes qui galèrent comme moi*, nous dit Andry qui, par le biais de ses connaissances sociales, assure ses arrières, car les gars d'France ou même certains d'Genève, tu vois, y savent que partout t'as des mecs qui viendront t'aider en cas d'embrouilles. Ce cumul relationnel va de pair avec un capital sympathie qui peut prendre différentes formes, mais s'avère néanmoins essentiel : *j'cherche pas la merde, j'suis pas comme ça, moi j'suis l'mec cool, bon faut pas m'chercher trop, mais j'essaie toujours d'être sympa.* [Silence]. *Mes potes y me trouvent cool, y savent que je vais pas dire des sales trucs sur eux, j'suis sympa comme mec quoi* [rire] affirme Karim dont le capital sympathie a fait longtemps écho à une expérience d'intimidation entre pairs (Olweus, 1991). L'inscription dans une dynamique marginalisée de délinquance offre la possibilité d'expérimenter et de créer des relations sociales utiles au processus de construction identitaire.

Les délits sont mobilisés pour travailler le réseau social nécessaire à l'accès à un statut et à la reconnaissance de celui-ci. Capital social et capital sympathie sont susceptibles de prendre du volume au moyen de *bons coups*, mais aussi grâce au contexte. En effet, les placements institutionnels demandent un capital social minimal (pour que l'expérience soit supportable), autant qu'ils offrent la possibilité non négligeable de le construire : *j'les avais contre moi, y pouvaient pas m'blairer, là j'ai*

pas eu l'choix de fuguer, ça aurait été un enfer lâche Kenzo qui lors des placements suivants a mis un point d'honneur à *être bien* avec tous grâce à diverses stratégies : *tu dois pas attendre, tout de suite te mettre les bons de ton côté. Tu dois montrer que t'es pas un fouteur de m. mais que t'es clean, mais fixer tes limites tu vois ? (...) après y te respectent, y t'aident, t'es d'dans.* Ce réseau d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance, permettant l'appartenance utile au groupe (Bourdieu, 1980) et le partage d'une identité commune est travaillé pour sa dimension propice à l'expansion de soi hors de soi et vers un statut social porteur et possiblement glorifiant. Dans ce sens, les bénéfices sociaux sont susceptibles d'engendrer, en filigrane, des bénéfices identitaires.

L'immersion parfois imposée²⁰⁸ dans un univers marginalisé nécessite une affiliation minimale au groupe, faute de quoi le quotidien peut être jugé invivable. Cette affiliation constitue une forme de « socialisation par frottement » (de Singly, 2000) dans le sens où les jeunes utilisent les délits comme pratiques socialisantes et leurs pairs comme témoins de leur identité de caïd en devenir. Si le *frottement* rentre en jeu pour expliquer les délits, ce n'est pas dans une logique de « contagion par les pairs » (Mathys & Born, 2009) ou d'imitation qu'il faut le comprendre, mais par la recherche d'un partage d'une identité de caïd qui implique le développement d'un réseau et d'un capital propre à l'univers marginalisé.

La possession de ressources sociales²⁰⁹ est d'une valeur inestimable pour survivre et pour préserver ses acquis (Lin, 1995). Ces « biens » ont de la valeur au sein du groupe auquel les jeunes se sont affiliés ou cherchent à s'affilier. Kenzo, qui compte sur son réseau social pour lui fournir de l'argent et un toit durant ses fugues, démontre que l'évolution du réseau social ne répond pas à une logique où s'additionnent les ressources sociales, mais au contraire, qu'elles se démultiplient de manière forte et rapide dans une logique exponentielle (*Ibid.*): *j'ai jamais de problème, j'suis jamais à la rue. Mes bons potes y doivent pas toujours m'héberger, car les keufs y me trouveraient facile. Y me trouvent des potes à eux qui me filent d'la tune et j'crèche chez eux pis je change d'endroit, ça roule.*

Cumuler les relations actuelles autant que les relations potentielles est nécessaire à la construction d'un capital de caïd. Tous les jeunes montrent une préoccupation majeure pour l'amélioration de leur capital social tant leur sentiment de puissance, de pouvoir dépend de l'entourage réel et potentiel : *quand on fait la teuf et qu'on a plus d'tune, moi j'trouve toujours*

²⁰⁸ Dans le cas des placements par exemple, mais aussi lors d'exclusions scolaires (temporaires ou non), où les jeunes se retrouvent à passer plus d'heures dans la rue que chez eux ou à l'école et à côtoyer les jeunes qui y sont, soit un nouveau groupe, au même titre qu'un nouveau groupe de jeune lors d'un placement institutionnel.

²⁰⁹ Au sens entendu par Nan Lin (1995).

d'autres potes qui m'prêtent ou qui m'filent une bouteille. J'sais que même si j'sors à sec, j'suis pas à sec longtemps et mes potes, si y sont en piste avec moi, y z'en profite (Andry). Le système de relations fonctionne d'une telle manière que les jeunes comptent sur le capital social de leurs pairs pour augmenter le leur. Cependant, pour que cela fonctionne les jeunes ne peuvent pas se contenter d'amasser les relations sociales et de densifier leur réseau dans une simple logique quantitative. Pour pouvoir compter sur les ressources des autres et se sentir également portés par celles-ci, il leur faut travailler le réseau dans une logique qualitative : *dans mon quartier, j'suis tranquille, j'suis bien avec les plus durs, j'pourrai compter sur eux et leurs potes y m'emmerdent pas, y me défendraient même (...)* (Karim). L'affiliation fortuite fait le compte de Karim qui bénéficie de la réputation des liens qu'il a tissés et qui peut s'asseoir sur celle-ci, selon les situations qu'il pourrait rencontrer. Né d'un tissage spécifique et souvent réfléchi de relations, le capital social démontre son pouvoir grâce à la démultiplication des potentialités en matière de supports.

Marqués par une logique stratégique, certains liens pourraient être contre-productifs pour la quête d'un capital de caïd. Ainsi, les relations susceptibles de desservir le jeune dans sa quête de volume et de crédibilité sont mises à distance et c'est notamment le cas des liens avec des jeunes non inscrits dans une dynamique de délinquance. Parce que les intérêts communs s'estompent au fur et à mesure qu'un fossé se crée entre les logiques des uns et des autres et parce que le maintien de telles fréquentations rend l'accès au statut recherché problématique, l'affinage social dépend des intérêts sous-jacents à la relation : *si j'trainais avec eux, j'aurais l'air de quoi ? Ca s'rait mauvais pour moi(...)*. Par ces propos, Caryl montre que le capital social peut être mis en péril par le capital de ses relations. En étant peu stratégique, il mènerait son propre capital et plus largement sa réputation à leur perte. Le discrédit devient une arme dangereuse tant elle serait susceptible de faire obstacle au capital de caïd et à l'accès au statut recherché.

Si certaines relations avec des acteurs de l'univers de conventionalité ne sont, de toute évidence, pas porteuses de ressources sociales attractives pour l'accès à un statut de caïd, densifier son réseau social de pairs placés au plus près du capital de caïd est un élément nécessaire à qui veut prétendre accéder au statut recherché. Parallèlement, plus se dessine le capital de caïd, et donc plus s'inscrit le parcours de délinquance, plus le capital social se densifie à son tour : *j'leur prends leur fric, mais franchement y sont en costard cravate ou en tout cas y sont bien zappés (...), c'est pour ça que j'ai toujours d'la tune (...). Ça m'permet de représenter, tu vois. (...). J'ai toujours d'quoi dépanner des potes, j'les sors souvent d'la merde* (Kenzo). Dans une logique d'effet boule de neige, le capital se construit et se peaufine, pour s'ouvrir à des portes de tout ordre qui rendent accessibles des supports à l'agir délinquant, mais surtout, des portes qui permettent de se mettre en scène pour devenir, un jour peut-être, un vrai caïd.

Des compétences individuelles... La quête souterraine et déterminée d'un capital de caïd demande la mobilisation de compétences individuelles qui soient reconnues comme valables dans l'univers des enquêtés. La représentation de soi, souvent illustrée précédemment, fait penser à une mise en scène théâtrale de soi qui se joue au travers des rôles de délinquant ou de petite frappe. Faire croire à l'autre, porter un rôle de manière suffisamment parfaite pour que le spectateur y croie, pour qu'il adhère au jeu et atteste, en tant que public, de la qualité du spectacle, toute cette construction est nécessaire à la bonne représentation de soi. Or, la facette de caïd ne peut devenir dominante que si, en complément d'un capital social densifié, les jeunes font apparaître des caractéristiques personnelles qui les aident à être autant qu'à rester sur scène.

Tous les jeunes ne cherchent pas à mettre en avant les mêmes caractéristiques personnelles. Cela dit, toutes les stratégies pour personnaliser sa propre représentation de soi servent à se créer des supports personnels et répondent à la nécessité d'une affirmation identitaire à partir de moyens autocréés. La force physique, la force de détermination et la force du verbe sont des sphères de particularisation de sa propre mise en scène susceptibles d'augmenter le sentiment de sécurité.

Agir sur la force physique, ainsi que sur la sculpture du corps et de l'apparence, représente un type d'investissement de certains jeunes qui intègrent un système de classement qui leur permet de ne pas se confronter à d'autres systèmes de classement (Sauvadet, 2006). Rémi valorise son dynamisme et sa force physique par le biais d'un corps d'athlète qu'il met en évidence en maintenant les manches de son t-shirt soigneusement relevées, laissant apparaître une musculature développée. Les tatouages qu'il s'est fait faire sur les bras et les mollets cherchent autant à souligner son corps athlétique que la force qu'il dégage. Les symboles choisis représentent *des gangs de rue en Amérique du Sud* et *des tribus d'hommes guerriers en Nouvelle-Zélande*. Nous n'en saurons pas plus pour ces symboles qui semblent néanmoins renforcer l'assurance de Rémi et le sentiment de force physique : *je les ai faits pour moi, mais c'est sûr, ça donne un genre (...) j'vois mieux mes muscles, tu vois ? Ici, c'est parce que j'ai fait beaucoup de basket et c'muscle-là [il montre son mollet], sans tatoo, on le voyait pas, ça rend plus musclé avec le tatoo, j'me sens plus fort avec, j'sais pas. Bon faut avoir déjà des muscles au départ [rire]. Capitaliser de la force physique par la musculature et l'endurance permet de commettre certains délits, tels qu'échapper aux policiers : j'ai couru le long des rails, j'sais pas, peut-être une heure ouais une bonne heure pour les semer. Faut d'la condition physique pour ça, nous dit avec fierté Caryl qui utilise sa force physique pour se construire un capital de sauveur : les mecs y comptent sur moi, t'sais. Y savent que j'peux exploser un type en moins de deux et quand y sont dans les embrouilles, j'suis là pour les sortir. Le capital physique qui se dégage du galbe du corps vise aussi à posséder un capital de séduction qui servira plus pour asseoir une posture de supériorité vis-à-vis des autres pairs que pour entrer en relation avec des filles : j'dis pas que j'les*

aligne, c'est pas ça, j'ai pas eu de copine pendant plusieurs mois et ça me va, juste quelques plans quand moi j'veux, mais comparé à certains potes, c'est vrai que j'me fais plus chauffer (Yannick).

Le capital physique peut prendre une forme moins spectaculaire. Kenzo démontre une force physique bien particulière qui se traduit par une sorte d'hypertonicité. D'apparence chétive, il explique néanmoins et de manière insistante que son corps lui est d'une grande ressource pour agir comme il le fait : *j'me faufile partout, c'est une marque de fabrique chez moi [rire], non, sans déconner, j'peux entrer et sortir de partout, grimper sur n'importe quel toit, des arbres des fois, mais surtout pour escalader des balcons, même qu'une fois, j'suis rentré par un velux, j'te jure.* S'il ne joue pas dans la cour des gros bras, Kenzo développe une typicité tout à fait valable dans l'univers social qu'il côtoie. Il utilise sa morphologie (petit, léger, mince) et les compétences physiques qu'il développe (grimper, se faufiler) pour que soit porteur et reconnu son capital physique et qu'il lui serve, d'une part, pour réaliser des délits (principalement des cambriolages) et, d'autre part, pour représenter face aux autres. Son agilité physique est également reconnue lors des bagarres où il n'hésite pas à répondre aux gros bras qu'il parvient à esquiver, voir même à blesser : *(...) surtout si j'suis vénér, j'peux cogner des mecs, y rigolent pas, même s'ils ont deux fois plus de muscles que moi, y la ramène plus après parce que si j'veux, j'te défonce quelqu'un moi.* La haine couplée au gabarit de Kenzo lui permettent de jouer dans la cour de ceux qui ont l'apparence de guerriers : *c'est clair, j'suis pas con, j'sais me barrer quand y faut, mais quand même, j'fais ma place, j'affronte.*

Au-delà du physique, la stratégie est de mise et s'exemplifie à partir de la force de détermination : agir avec détermination pour ne pas laisser place à la domination ; agir de manière réfléchie, c'est-à-dire faire preuve de virulence pour se mettre en scène. En contrebalançant le culte du muscle, certains jeunes montrent une forme de discipline morale utile pour surveiller et restaurer constamment leur honneur (Sauvadet, 2006). La discipline agit comme une force particulièrement utile aux plus frêles qui trouvent ainsi le moyen de dévaluer la force physique de certains concurrents (*Ibid.*) ou du moins, de participer au même jeu tout en employant d'autres armes. La construction d'un capital de détermination se retrouve fortement ancrée chez les jeunes dont la corpulence ne leur permet pas de faire valoir un physique de guerrier et qui présentent dès lors une force morale d'acier, voire une forme de « radicalité » (*Ibid.*, p. 192) qui impressionne. Cette radicalité associée à la « réputation de fou » (*Ibid.*) sont nécessaires pour intimider et prendre de la hauteur dans la hiérarchie de l'univers marginalisé. Elles demandent aux jeunes de prouver une détermination sans faille et une absence totale d'appréhension. La force morale se traduit par la preuve de l'absence quasi totale de limites personnelles. Avoir une réputation de fou apparaît plaisant pour David, Kenzo et Caryl qui jouent d'elle, la renforce tout en la maîtrisant. S'ils parviennent à faire de gros coups, *un coup de dingue que personne avait vu venir* (Kenzo), leur réputation de fou ou encore de

psychopathe leur sert d'investissement pour leur capital de caïd. Le capital de détermination, qui est aussi un capital de la folie, les amène à être craints : *j'sais que j'ai l'air sournois, personne sait à quoi s'attendre avec moi* (David). Si la folie effraie, elle engendre aussi et surtout un sentiment de contrôle chez le jeune qui la construit, et ce aussi longtemps que l'entourage est sous le coup de cette peur.

Si la folie est une arme réelle et propice à la mise en scène de soi, elle doit être maîtrisée, faute de quoi le jeune risque de se créer un capital hautement susceptible de le placer à la marge de son propre monde. Pour que les délits et tout acte de déviance soient porteurs, ils doivent mettre en avant une force, une capacité d'action et non une fragilité. Pourtant, la folie, qui frôle la quête d'un capital de détermination de certains jeunes, n'est pas toujours maîtrisée comme cela serait nécessaire pour qu'elle soit porteuse dans l'univers de conventionalité. Caryl en a fait l'expérience au travers de ses hospitalisations en psychiatrie qui ont souvent fait suite à des comas éthyliques ou des scarifications : *avoir un pote en psychiatrie, ça l'a fait pas, c'est relou et quand j'suis là-bas, j'sais c'qui m'attend, le retour vers mes potes va être dur*. Dans son cas, la folie, qui l'avait autrefois porté, devient incapacitante, car sa réputation de fou n'est plus valorisée. Perdre sa réputation c'est perdre une partie de son capital et perdre son honneur ; c'est risquer de côtoyer la marge de son propre monde marginal.

La mise en scène de soi passe également par le verbe. *Dire* autant que *se dire* offre une voie à la représentation de soi face aux autres et face aux réseaux de chacun. Avec le verbe, il y a la dynamique de communication, la gestuelle, qui démontre une assurance et qui, sur fond sonore prononcé, oblige les regards à se tourner vers soi : *si t'as pas la tchatte, si tu restes dans ton coin, ben tu prends pas de risque, mais tu passes pour un naze* (Andry). Communiquer constitue une prise de risque qui doit être assumée : *j'ai une grande gueule, j'assume !*, affirme David pour qui la prise de risque constitue un moyen pour affirmer son identité : *des fois y a des nouveaux, du coup, en deux phrases, y savent qui faut pas m'emmerder*. Avoir la *tchatte* comme ils disent, c'est avoir du répondant, savoir donner la réplique en tout temps, avoir un style verbal qui permette de s'affirmer, dans ce cas-ci, en tant que caïd. C'est un moyen pour tracer oralement sa ligne biographique de délinquant qui complète la réalisation, la preuve identitaire par l'action. « Dire », mais aussi « se dire », c'est-à-dire parler de soi en racontant ses exploits autour des délits, mais aussi des conduites à risques, des consommations, des relations aux filles. Se dire c'est parfois laisser planer le doute d'un capital familial de caïd pour faire grandir sa propre aura qui contribue grandement à augmenter le sentiment de protection.

La quête d'un capital de caïd met en évidence la manière dont les jeunes « organisent socialement leurs activités au cours de leur vie afin d'améliorer leur sort (...) » (Hagan & McCarthy, 1998, p. 149). Si les auteurs montrent que le capital social tient une part importante dans cette organisation, le capital de la force physique, de la détermination et de la « tchatche » (Sauvadet, 2006) renforcent le capital social qui « facilite l'action axée sur un but » (Hagan, & McCarty, 1998, p. 150). Pourtant, cette construction pose un problème majeur : le capital de caïd est un capital de la dépense. Il n'est jamais acquis une fois pour toute et sa quête demeure infinie. Aussi fort soit-il, il ne perdure pas : si certains coups permettent de *dormir tranquille* quelque temps, le moment de devoir « être en représentation » à nouveau revient toujours. Parce que le groupe change et qu'il faut affirmer ou refaire sa place, parce que des défaites peuvent porter préjudice au capital, parce que l'intensité est une forme d'agir particulièrement reconnue et surtout parce que le sentiment de contrôle n'est qu'éphémère, la portée des délits demeure limitée dans le temps et dans l'espace et le sentiment d'être quelqu'un s'effrite au gré du temps. Plus qu'une simple quête de statut vers lequel on tend, le capital de caïd s'entretient au fur et à mesure où il se consume, impliquant donc une mobilisation quasi constante de soi en tant qu'acteur mis en scène.

En restant dans l'univers de vie délinquant, le statut de caïd n'est pas une alternative, mais une obligation. La présence paie, l'absence coûte. Cependant, si l'absence est due à un emprisonnement ou un placement reconnu comme dur, elle peut engendrer un bénéfice : *quand j'suis libre les week-ends et que j'vois mes potes, y m'demandent comment c'est, y veulent savoir si c'est aussi dur qu'on l'dis, y a un respect (Karim)*. La fascination pour certains lieux réputés comme contraignants et accueillants de gros caïds (dont les appellations varient : des *gros cas*, des *lourds*, des *bons délinquants*) permet à certains jeunes de maintenir leur capital de caïd malgré l'éloignement. Cela dit, l'absence reste néanmoins risquée, car en s'éloignant de son propre univers, ses relations sociales s'effritent et de nouvelles connivences s'installent durant son absence : *j'voulais pas aller bosser, j'préférais galérer avec mes potes, même que j'aimais franchement bien mon job et mon patron (...). Mais savoir que pendant que j'bossais mes potes étaient ensemble et qui se passaient des choses, ça m'rendait fou (Igor)*. L'éloignement induit par les placements, mais aussi les journées de travail, remettent en questions les relations aux pairs ce qui, une fois de plus, témoigne de leur précarité. Les jeunes craignent l'effritement des relations qui engendre l'effritement des supports sociaux. La durabilité du réseau de relations dépend donc de leur présence ou de leur capacité de rester symboliquement présents malgré la séparation.

Le statut de caïd est un statut de force, d'intensité et de visibilité. *Se représenter* avec force et visibilité tant dans les délits qu'à partir de la démonstration de ses propres compétences permet d'amasser davantage de regards générateurs de reconnaissance et d'éprouver un sentiment de

contrôle, un répit. L'intensité fait appel à la notion d'immédiateté qui émane de nombreux récits faisant état d'une *urgence*. La construction de soi ne peut attendre et l'identité de caïd est travaillée à chaque instant. Être actif et réactif, être sur le qui-vive, ne pas perdre l'opportunité de capitaliser : c'est dans une temporalité propre à leur univers social et à la quête qu'ils y mènent, que les jeunes exploitent tout ce qui se présente à eux et pour se construire, bribe par bribe, un capital qui ressemble le plus possible au capital de caïd auquel ils aspirent. À coup d'exploits et de défaites, ils cherchent activement à maintenir les acquis en entretenant leur capital au moyen de délits et de conduites déviantes répétés.

La capitalisation nécessaire inscrit les jeunes dans une dynamique de construction de soi qui ne peut se faire que dans le temps et dans l'espace, qui reconnaît et valorise le capital de caïd. En transgressant les normes de manière régulière et en cherchant par ce biais à accéder à un statut de caïd, les jeunes agissent sur leur identité, la modifient et s'engagent dans un parcours délictueux. L'adhésion à un univers social qui tourne « autour d'une activité déviante particulière » (Becker, 1985, p. 54) permet cet engagement, dont les vertus socialisantes sont activement recherchées. La construction d'un capital de caïd implique une répétition des transgressions, la création de liens porteurs, la reconnaissance des actes par les pairs et éventuellement au travers d'une désignation publique,²¹⁰ et finalement un bouleversement identitaire. Ce processus de construction contribue à inscrire les jeunes dans une carrière délinquante.

L'engagement répond toutefois à un investissement plus sous-jacent qui rend le retour en arrière ou le retour à la norme difficile. En cherchant (parfois vainement) à construire leur capital de caïd, les jeunes se sont investis dans une quotidienneté au sein de laquelle ils ont créé des liens porteurs de reconnaissance. Ils ont noué des alliances qui constituent des supports et qui leur permettent de se sentir vivants, d'éprouver un sentiment d'existence. Malgré leur dimension éphémère, le sentiment d'existence et la reconnaissance qui leur est témoignée les supportent dans la construction de leur existence et leur permettent d'éprouver la sensation d'avoir une place ou, du moins, de percevoir une place potentiellement accessible. Dans cette quotidienneté, ils ont donc créé des parcs subsidiaires qui donnent naissance à un « engagement inversé », soit un engagement qui fait écho à l'absence d'engagement envers les institutions sociales reconnues et qui se crée dans un « lieu à part ». Dès lors, cet engagement inversé, qui se fortifie en même temps que prend forme le capital de caïd, devient *incrustateur*, tant il rend coûteux le retour à l'univers de conventionalité. Quitter la ligne dominante de délinquance sur laquelle ils se trouvent c'est bien plus que cesser les délits, c'est mettre

²¹⁰ La désignation publique fait référence à la troisième phase de la construction d'une carrière déviante, selon Howard Becker (1985).

en péril de multiples micro-engagements, c'est remettre en question leur propre identité et même plus, leur existence.

5.3. L'ancrage, un processus de construction dynamique

Rester dans une dynamique de délinquance juvénile s'inscrit dans un contexte individuel d'engagement. Les jeunes se sentent en décalage avec le monde de conventionalité qui leur est proposé et le parcours de sens qu'ils tracent pour demeurer sujet et devenir acteur de leur existence est un parcours solitaire de construction intime, même si de nombreux autres jeunes tracent des routes parallèles (Le Breton, 2007b). À partir des quêtes isolées et de la construction d'un capital reconnu et porteur, les jeunes donnent la réplique à une réalité désengagée et redistribuent les cartes²¹¹. Ce nouveau jeu offre des formes de sécurité, de prévisibilité et de contrôle qui constituent le socle d'un « pouvoir agir », d'une capacité d'action inaccessible dans l'univers de conventionalité. L'engagement dans une voie délictueuse constitue la meilleure stratégie de survie qu'ils aient trouvée pour faire face à un isolement sociorelationnel et un « contexte d'in-quiétude » (Soulet, 2005a, p. 33), ainsi que pour rester néanmoins dans la vague de productivité qu'impose la société contemporaine.

Produire sa propre personne et produire sa propre capacité d'agir est une lourde tâche que les jeunes réalisent non sans mal, dans un contexte socialement désapprouvé. Avoir de la valeur, se sentir capable d'agir et voir l'ouverture des possibles offrent aux jeunes une opportunité d'existence exclusivement possible dans un « temps à part ». Ce « temps à part » ne peut se réduire à l'univers social marginalisé dans sa dimension la plus vaste. Il représente l'espace et le temps au sein duquel le jeune développe un sentiment d'emprise sur son propre parcours et perçoit la possibilité d'acquérir un statut reconnu et valorisé. En d'autres termes, le « temps à part » est une temporalité construite qui offre un terreau propice à la construction de soi, à une nouvelle manière d'être au monde qui s'enracine dans le contexte socioculturel contemporain de l'éternelle émergence et du *do-it-yourself*.

L'immédiateté fait écho à l'urgence d'une socialisation, aux désirs ardents d'une socialisation par la positive. Cette urgence qui est une caractéristique propre à la jeunesse (Lachance, 2011) a cela de particulier chez les jeunes en situation de délinquance, qu'elle répond à une situation de non engagement, voire de désengagement qui tend à rendre le contexte aride et stérile. Sans principe directeur et alors qu'aucune alliance ne les tient, capitaliser devient une nécessité pour se sentir reconnus, valorisés et capables d'agir ; capitaliser pour contrecarrer, coûte que coûte et au plus vite,

²¹¹ L'expression est reprise de Marc-Henry Soulet (2005a).

l'existence par la négative : *là j'étais rien et là c'est l'contraire. Avec le placement, ça va si vite, c'est débile (...)* (David). Surpris eux-mêmes par la vague déferlante qui pousse leur capital vers le haut, conscients qu'un même élan pourrait les repousser au fond, les jeunes prennent goût à l'urgence et sont animés par le rythme au sein duquel ils se sentent vivre : *tu vois, c'est l'adrénaline, tu fais le con, mais y a des retombées, des fois c'est du fric, des fois c'est la taule, mais y en a tout l'temps des retombées*, nous dit Rémi qui jouit des situations périlleuses et qui jongle avec les limites tout le temps et en tout temps : *t'as pas l'temps de rester assis, tu dois bouger, prendre des risques, sinon t'es plus personne et du coup, j'aime pas trop les placements fermés, on perd son temps*. L'urgence est aussi celle de retrouver « le plaisir du regard favorable » (Smith, 1759, cité par Marzano, 2010, p. 148) et de l'entretenir. Le « temps à part »²¹², c'est le temps de l'urgence identitaire, l'urgence d'être soi... positivement.

Ces jeunes qui veulent *tout, tout de suite*, qui s'empressent de cumuler les soirées²¹³, les relations, les *plans* de tous genres cherchent avant tout à être au bon endroit au bon moment pour ne pas perdre les occasions socialisantes qui s'offrent à eux. Il faut suivre le rythme, faute de quoi, le capital stagne, ou pire, se dissout, s'évapore. Le présent est donc là, fort, imposant et pourrait laisser croire que l'avenir n'a pas sa place : *j'y pense pas [à l'avenir], ça m'fout les boules quand j'y pense, l'avenir c'est quoi ? Pour des mecs comme moi, c'est pas grand-chose, c'est p't-être un job que j'aimerais pas (...)* ouaffff, *j'y pense pas, moi c'est maintenant que j'dois m'bouger !* (Yannick). Les propos de ce jeune illustrent à merveille combien « le présent de ces adolescents est idéal parce que l'avenir est détestable » (Lachance, 2011, p. 104). À l'intérieur de l'importance placée dans « l'ici et maintenant », plusieurs auteurs montrent que le futur reste néanmoins omniprésent, par la crainte qu'il engendre et la nécessité de se construire son propre avenir²¹⁴.

Ce rapport au futur est essentiel dans la compréhension de la construction du capital de caïd, car en choisissant de ne pas être rien, de ne pas tomber définitivement dans l'insignifiance, en refusant l'inconsidération vécue dans un contexte d'inquiétude qui les place dans un présent sans avenir, les jeunes se projettent plus que jamais : *j'voulais pas finir comme mon père (...)* (Igor). En se projetant dans l'avenir parfois pétrifiant, ils intègrent une donnée essentielle, celle de la nécessité d'agir et de construire sa propre capacité d'action pour maintenant autant que pour après. C'est de cette projection qu'émerge la possibilité d'existence à partir d'un statut de caïd et la nécessaire inscription dans une voie délictueuse.

²¹² La dimension du « temps à part » sera l'objet d'une réflexion plus approfondie au chapitre suivant.

²¹³ Parfois plusieurs soirées en une soirée, soit plusieurs « plans », plusieurs fêtes qui se suivent les unes après les autres, car il faut être au bon endroit au bon moment.

²¹⁴ Notamment Jocelyn Lachance (2011) et Sophie Le Garrec (2002).

S'il devient peu à peu évident aux jeunes qu'il leur faut *relancer la machine* pour prendre les rênes de leur existence, la quête d'un capital de caïd commun à tous n'empêche pas que chaque jeune cherche à définir sa propre manière d'être au monde, son individualité malgré les connexions qui se traduisent tantôt par les fugues, tantôt par la violence, tantôt par l'opposition frontale ou encore par la détention d'armes blanches. Ces caractéristiques qu'ils affirment dans les récits ou démontrent au travers de leurs conduites traduisent une quête d'authenticité « comme principe d'affirmation identitaire des individus » (Soulet, 2005c, p. 26). Ainsi, il s'agit d'être soi, de définir une manière personnelle d'être au monde, de se définir en tant qu'individu individué, tout en étant fortement lié au « groupe de référence » (Merton, 1997) vers lequel ils cherchent à se hisser.

En cherchant à construire sa propre manière d'être au monde selon les critères de participation et de productivité d'une société réticulaire, les jeunes s'ancrent dans une dynamique qui leur offre un sentiment de participation. La référence constante à des jeunes caïds qui démontrent sans cesse leur capacité d'agir définit la quotidienneté de chacun en y inscrivant la délinquance comme ligne dominante. L'ancrage ne peut se faire que par l'accès à une dynamique délictueuse qui prend la forme d'une dynamique de construction de soi et qui répond à un désir de participation au jeu social. Les délits en tant que tels sont une monnaie d'échange pour intégrer ce « temps à part » au sein duquel reprendre les rênes de sa propre trajectoire se fait sans trop tarder et répond donc à une urgence du présent en miroir d'un avenir parfois pétrifiant.

Rester durablement demande l'existence d'une identité de caïd qui trahit la quête, souvent sans fin, d'un statut de caïd. Agir sur soi permet de changer la donne et de s'insérer dans une dynamique qui offre la possibilité d'un regard favorable et d'une existence par la positive. Agir sur soi permet, en filigrane, de (ré)instaurer un sentiment de contrôle de sa propre existence. Si la délinquance éphémère est ouverte à tous types de jeunes, le rester durable, et dès lors l'ancrage, constitue un risque particulier pour les jeunes qui font l'expérience prolongée d'un contexte d'inquiétude et qui mobilisent les délits pour faire face à la crise d'un système d'action dans le but de se (re)créer un sentiment de contrôle de leur propre trajectoire.

CHAPITRE 6 : UNE EXISTENCE SYMBOLIQUE INSCRITE DANS LE RÉEL

Rester durablement dans une dynamique de délinquance juvénile se construit au-delà de la matière, des actes réalisés avec acharnement parfois, avec fracas souvent. L'urgence de (ré)introduire une capacité d'action et la mobilisation d'un univers marginalisé pour y parvenir, ne doit pas faire oublier que les parcours de délinquance juvénile se construisent également par-delà « l'ici et maintenant ».

Si l'on a vu que l'univers marginalisé est saisi pour se sentir exister différemment et si possible positivement, nous avons vu également qu'il s'apparente à un univers de groupe où le jeune se construit à partir du regard de ses pairs. Ce « temps à part », qui leur permet d'accéder (autant que faire se peut) à un capital de *caïd* et de réintroduire une dynamique à leur existence, est un temps de partage, d'interconnexion, de compétition et d'évaluation. Bien que les jeunes soient seuls pour construire leur propre identité de *caïd*, c'est un temps d'équipe, un temps commun, tant la présence des pairs est fondamentale. Or, le « temps à part » serait incomplet si l'on ne saisisait pas la part individuelle, celle qui renferme la manière dont les jeunes perçoivent leur existence, y donnent réponse intérieurement et intimement. Ce temps, ou mieux dit, cet espace-temps, qui permet aux jeunes de ne pas se liquéfier, se perdre dans des angoisses de solitude et d'abandon, qui leur permet d'exister parallèlement et peut-être antécédemment au temps de construction bruyant et visible de l'univers marginalisé, est le pendant symbolique du « temps à part »; ainsi le « temps à part » doit être considéré comme double : l'univers marginalisé, qui s'inscrit dans la matière et la quotidienneté, et le « temps à part » symbolique, qui renferme les représentations, les projections et les aspirations. La dynamique de construction de soi demande donc d'être interrogée dans une dimension subtile et intime, créative et symbolique, afin de saisir comment ces jeunes font face aux tensions identitaires, comment ils poursuivent leur parcours marginalisé malgré les murs institutionnels et carcéraux, malgré l'éloignement parfois prolongé des pairs qui les reconnaissent.

Face à des temporalités multiples, ce chapitre visera à appréhender ce qui ne se voit pas à l'œil nu, mais ce qui néanmoins dicte les conduites et actes de bravoure ; ce qui permet de saisir les modalités de projection de soi dans le temps et dans l'espace pour, *in fine*, rendre intelligible la dimension intime du « temps à part ».

6.1. L'enfermement identitaire

Tout individu vit des tensions identitaires qui tantôt s'intensifient et tantôt s'amoindrissent au cours de son existence. Le travail de construction identitaire que chacun de nous réalise tout au long de sa vie vise à concilier au mieux différentes identités pour, finalement, gérer des « tensions existentielles » (Bajoit, 2012, p. 99).

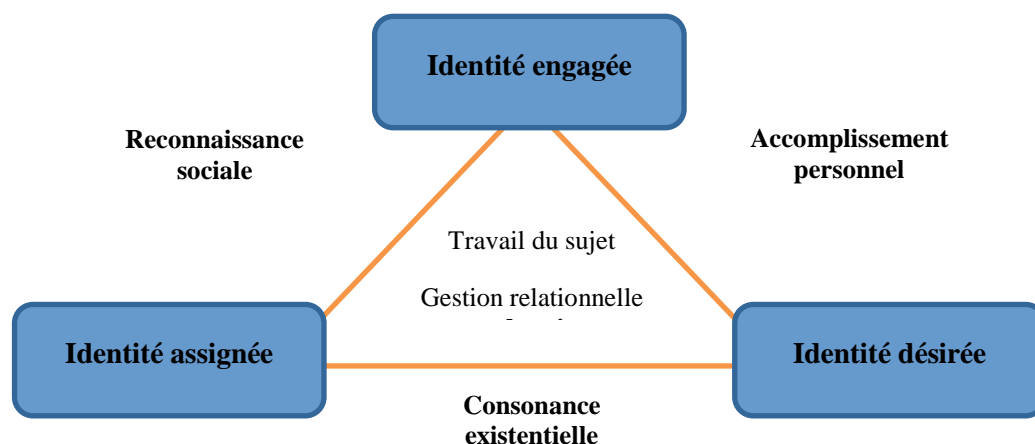


Figure 9: Gestion des tensions existentielles (Bajoit, 2012)

Au cœur d'une existence faite d'insécurité, qui émane d'un contexte d'isolement et d'un contexte d'inquiétude, les jeunes en situation durable de délinquance sont pris, de plein fouet, dans une situation ontologique qui rend difficile, par définition, le fait même d'être sujet, soit « être capable de se gérer soi-même, dans la relation avec les autres » (Bajoit, 2012, p. 102). Cette entrave ontologique contraint leurs engagements et leurs non engagements, soit ce qu'ils sont en mesure de fournir et de démontrer, que Guy Bajoit nomme l'« identité engagée ».

Le désengagement identitaire qui se fait par l'intégration de *ce qu'ils ne peuvent pas*, dessert également l'« identité désirée ». En effet, les jeunes se distinguent des autres pairs et des adultes par le fait qu'ils sont incapables de répondre aux « projets identitaires »²¹⁵ que « l'identité collective » (Bajoit, 2012, p. 107) place sur les jeunes de leur âge. En intégrant l'*in*-accès au projet collectif susceptible de les unir, voire de les rapprocher d'une jeunesse jugée capable, les jeunes en situation de désaffiliation ancrée se désolidarisent de la jeunesse qui va bien et se distancie d'une « identité désirée » commune.

²¹⁵ L'auteur met les guillemets.

Yannick, autoproclamé raté devant l'éternel, ne mâche pas ses mots pour démontrer l'écart entre ce qu'il projette pour lui et les projets des jeunes propres et lisses, selon lui : *eux y se voient zappés classe, faire un job qui ramène du fric, y se voient avec leur costard et leur attaché-case. (...). Eux y sont relou, y se voient comme les futurs bourgeois qu'auront réussi à l'école. (...). Moi ? Ben j'vois pas, j'vois que j'ai pas fini la taule et qu'après ça va être galère pour trouver un job, mais j'me vois pas m'ranger comme eux, c'est sûr*. La dissonance entre le projet de Yannick et celui qu'il perçoit pour les jeunes socialement insérés n'est pas, en premier lieu, le fruit du rejet d'un projet collectif auquel il ne s'identifie pas, mais le résultat de l'intégration d'une identité négative et en inadéquation avec les attentes sociétales à l'égard de la jeunesse : *j' suis pas fait pour ça, j'suis pas capable de m'faire de plans et c'est pourtant ça qu'on attend d'nous, qu'on s'fasse des plans* (Yannick). La projection qu'il a de lui-même résulte bien des engagements identitaires qu'il a réalisés jusqu'alors, de « ce qu'il a fait de sa vie » (Bajoit, 2012, p. 104) et non pas des aspirations personnelles désirées ou idéalisées. Dans la même veine, Caryl expose l'intégration de cette identité négative par le biais des compétences scolaires : *Moi j'ai pas l'intelligence des autres, j'ai pas ça. J'sais danser, j'sais faire des coups, là j'suis malin des fois, mais l'intelligence, non, donc j'serai jamais comme eux, j'pourrai jamais suivre leur chemin à eux* [les pairs qui réussissent scolairement]. L'incapacité de se projeter dans l'avenir, de répondre aux exigences scolaires, mais aussi les incapacités de respecter des cadres prédéfinis ou des normes sociales, conduisent les jeunes à intégrer une identité négative (ce qu'ils ne peuvent pas). Dans la comparaison sociale et sournoisement omniprésente avec les autres, autrement dit les « tiers compétents », l'identité négative se construit, mais surtout perdure, dans les projections d'avenir.

Les micro-événements du quotidien placent sans cesse les jeunes face au décalage grandissant entre « ce qu'ils sont » et « ce qui est attendu » d'un jeune de leur âge. Dès lors résulte une tension notoire qui provient de l'impossibilité de concilier leur « identité engagée » et leur « identité assignée » (Bajoit, 2012, p. 100). La première met en évidence les engagements multiples, alors que la seconde cache les attentes qu'ils ressentent, c'est-à-dire l'assignation de compétences qu'ils perçoivent ou non à leur égard. La dysharmonie entre ces deux identités majeures²¹⁶ conduit à un déficit de reconnaissance sociale constant et durable et qui touche toutes les sphères existentielles des jeunes et les liens qui s'y créent : *à l'école, à la maison c'est toujours "t'es à côté mon gars, tu arriveras jamais à rien comme ça". Pis au foyer, c'est la même chose en fait, au foyer, tu comprends sans qu'on te l'dise que de toute façon, t'es un loser* (David). L'incapacité forte de participer et de

²¹⁶ Guy Bajoit montre que, outre la gestion identitaire des sujets entre l'« identité engagée » et l'« identité assignée », le travail de construction de soi implique une conciliation entre l'« identité engagée » et l'« identité désirée » et entre l'« identité assignée » et l'« identité désirée ». Ces deux pôles de gestion identitaire seront notamment l'objet du propos du chapitre suivant.

s'inscrire dans la communauté large de la jeunesse provoque une tension identitaire majeure qui montre les limites probables dans leur évolution au sein d'un espace social reconnu.

Le sentiment de restrictions et de limites est partiellement allégé par l'inscription dans un univers marginalisé et par le travail de construction d'un capital de *caïd* qui s'y rapporte. La permutation des univers de référence permet aux jeunes de troquer le regard évaluateur, et donc les attentes qui pèsent sur eux, pour une conciliation plus harmonieuse de l'« identité engagée » et de l'« identité assignée » : *Moi j'fais mes trucs, c'est dans l'mouv de mon monde et y a pas d'blem*. Par son propos, Kenzo nous fait état de l'harmonie entre ses engagements quotidiens et les attentes implicites et explicites de cet univers qui lui apportera une forme de reconnaissance. Car c'est bien cela qui est en jeu, la reconnaissance des engagements et, en filigrane, la quête d'une harmonie identitaire. En adhérant à une temporalité à part, source de possibilités identitaires, les jeunes se donnent l'opportunité d'alléger des tensions identitaires en éprouvant l'estime des autres sur eux-mêmes, en ressentant une reconnaissance sociale et en visualisant une place qui corresponde à leurs capacités, soit à ce qu'ils sont en mesure d'offrir. Ce travail que Guy Bajoit (2012) appelle « *gestion relationnelle de soi* » (p. 110) demande de rester cohérent, faute de quoi le jeune pourrait se trouver dénié : *j'sais ce que j'dois faire quand j'sors. J'vais pas me refoutre dedans, les conneries je vais limiter, j'ai pas le choix, sûr, mais tu vois, j'vais pas devenir lisse non plus, dans mon quartier, y a pas d'mecs lisses*. Yannick souligne qu'en changeant ses engagements quotidiens il prend le risque de se trouver en décalage avec *son* monde et donc de revivre une distorsion identitaire qui conduirait à un déni de reconnaissance. La cohérence identitaire apparaît comme un travail fondamental qui contraint les parcours de vie. Éprouver un déficit de reconnaissance est envisageable jusqu'à un certain point. Le point butoir dépend du niveau de tension identitaire que ce déficit engendre et de la durée jugée supportable, comme nous l'explique Karim : *tu vois, à force, c'est relou, t'es toujours le mouton noir, celui de tous. Ben oui je me sentais bien avec mes potes après quand j'allais plus à l'école, on f'sait rien, même pas de conneries, mais j'étais plus que l'gros nul, celui qu'était juste bon pour se faire ignorer ou s'ramasser des coups* [silence]. *Enfin, j'étais plus juste la tête de truc et si y avait pas eu eux, j'aurais pu faire une grosse connerie* [explicité ensuite : s'ouvrir les veines].

Les tensions identitaires entre « ce que les jeunes sont » et « ce qu'ils pensent devoir être », les incitent, d'un côté à s'insérer dans une temporalité à part et, d'un autre côté, à maintenir une cohérence avec les attentes de ce nouvel univers. Des stratégies d'adaptation multiples sont ainsi (ré)actualisées sans cesse pour trouver une voie permettant de quitter, puis d'éviter, un déni de reconnaissance. L'effort fourni par les jeunes pour harmoniser leur identité personnelle en cherchant à éprouver un « sentiment de reconnaissance sociale » (Bajoit, 2012, p. 100) est un véritable travail d'adaptation qui tient compte à la fois du sentiment d'incapacité et de la perception des attentes

posées sur soi. Ce processus d'adaptation souligne la dimension relationnelle au cœur du travail de gestion de l'identité personnelle inscrite dans le collectif. C'est en effet à partir des liens, qui se font et se défont, que les jeunes colorent leur « identité assignée » et s'offrent des possibilités de reconnaissance sociale. Autrement dit, le registre relationnel et la confrontation de soi avec les autres offrent un moyen d'agir sur les tensions ressenties. En mobilisant leur capacité d'agir sur les liens sociaux qui les unit aux autres, les jeunes font valoir leur force d'agir et de modifier leur environnement évaluateur, à défaut d'agir sur leur propre situation ontologique. Troquer l'univers de référence au sein duquel ils ne peuvent pas, pour un univers où certains de leurs engagements seront reconnus, valorisés et approuvés, soulage les jeunes et détend les conflits identitaires. Le « temps à part », mobilisé comme espace-temps de construction et de gestion identitaire, doit néanmoins être vu comme un troc qui ne guérit pas. Si l'on perçoit un réel travail d'ajustement identitaire, d'un côté, dans l'univers social mobilisé au travers du « temps à part » et, d'un autre côté, dans les engagements pris pour rendre la trajectoire cohérente (Becker, 1960), le sentiment d'harmonie identitaire demeure éphémère. En effet, plusieurs jeunes exemplifient à merveille que la magie de l'harmonie entre leurs engagements et l'univers marginalisé ne soulage pas complètement, et encore moins durablement, le déni de reconnaissance ressenti : *heureusement j'ai mes potes, y sont là eux. Mes parents j'pourrai toujours compter dessus, ça j'le sais tu vois, même qu'ils en ont contre moi, mon père surtout. Et ça, j'fais l'dur avec mes potes, j'fais l'gars détaché, mais ça m'fait pas rien tu vois, d'savoir que mon père est déçu d'moi* (Andry). Dans un horizon certes éloigné, le regard de la société de référence demeure présent, pesant et dérangeant, et continue de rendre visible le décalage entre le parcours objectivable des jeunes et les attentes de la société de référence : *mes potes y me permettent d'oublier quand j'ai la tête qui gonfle, quand partout et surtout mes parents me montrent que j'suis un raté (...), c'est vrai, j'ai raté plein d'trucs, surtout à l'école*. Si les potes d'Andry lui offrent un sas de décompression, la non existence dans le regard des adultes, et plus précisément dans le regard parental, demeure présente et dans ce sens, le « temps à part » soigne, mais ne guérit pas, il offre des espaces de capacité sans combler les espaces incapacitants.

Par la mobilisation d'un « temps à part », c'est d'abord sur l'« identité assignée » qu'ils agissent en troquant le regard qu'ils ressentent peser sur eux, ce regard que le modèle socioculturel contemporain a rendu vacillant tant « nous n'avons plus de place assignée dans le monde, ni au sein de la famille, ni au sein de la société, ni au sein de l'État » (Badal-Leguil, 2003, p. 768). Dans un « temps à part » et en quête d'une assignation claire, l'univers marginalisé constitue ainsi un atout, car il valorise des conduites précises avec lesquelles les jeunes se familiarisent et perçoivent un potentiel de reconnaissance. Cependant, l'univers marginalisé est un « temps à part » qui ne se substitue pas à la société de référence. C'est pourquoi l'« identité engagée » est ensuite mobilisée et les jeunes tentent d'agir sur celle-ci de manière à entrer en cohérence avec l'univers marginalisé à

partir de la construction d'un capital de caïd. Cette action a un coût individuel lié à l'investissement de soi dont le diktat principal reste le désir de permettre un allègement identitaire, principalement dû à un déni de reconnaissance sociale (Bajoit, 2012). L'incessante confrontation entre l'engagement individuel (néanmoins inscrit dans le collectif) et l'assignation ressentie engendre l'enfermement dans une existence marquée par la quête incessante de reconnaissance qui trahit l'impossibilité d'accéder à un sentiment de reconnaissance sociale durable. Malgré tous ses attributs significatifs, le capital de caïd n'est pas la panacée et laisse des vides existentiels importants.

Enfermés dans des engagements identitaires au sein d'un terrain délinquant qui ne les satisfait pas, mais desquels ils ne parviennent pas à se défaire, soumis à une « identité assignée » qui les place dans un coin plutôt qu'un autre, les jeunes expérimentent un déficit de reconnaissance sociale (Bajoit, 2012) et sont soumis à une tension existentielle²¹⁷ majeure et omniprésente. Mal pris dans la mise en scène d'eux-mêmes au quotidien, ils sont plus largement entravés dans le « vivre ensemble » dans toutes les dimensions relationnelles du don et du contre-don, dans une logique de réciprocité. Ainsi pris, les jeunes cherchent à changer la donne en agissant sur eux-mêmes à un niveau bien plus intime et subtil qu'ils ne le font dans la tentative de métamorphose en caïd. C'est en effet dans leur univers symbolique, soit un univers marqué par des représentations, des projections et des aspirations, qu'ils travaillent leur « identité désirée », soit certains projets identitaires qu'ils se donnent et qui leur permettent d'agir sur leur réalisation personnelle (Bajoit, 2012, p. 103).

6.2. L'univers symbolique, une forme de libération

La construction sans fin d'un capital de caïd permet aux jeunes, nous l'avons vu, de changer la donne en agissant non pas sur leur contexte, mais sur leur propre personne. En se dotant d'une capacité d'action qu'ils avaient perdue ou qu'ils n'étaient pas parvenus à se créer, les jeunes ont réintroduit une dynamique nécessaire à leur existence. Tout en considérant la force de l'agir délinquant, qui place les actes de délits au centre de nombreuses considérations, les regards méritent pourtant de se tourner vers des aspirations de caïd qui amènent celles-ci à perdurer. Quels sont les projections, les rêves ou encore les utopies qui portent la construction d'un capital et d'une identité de caïd ? Quelle est la construction symbolique qui précède l'aspiration de caïd et comment participe-t-elle à son maintien dans le temps ?

²¹⁷ Dans sa théorie explicative sur la gestion des tensions existentielles, Guy Bajoit (2012) extrait trois tensions centrales provenant de trois déficits plus ou moins forts, selon les individus. Ces déficits sont le déficit de « reconnaissance sociale », que nous avons vu, le déficit d'« accomplissement personnel » et enfin, le déficit de « consonance existentielle ».

Pour traiter cette dimension projective et individuelle, il est nécessaire de revenir aux tensions inhérentes à l'identité personnelle. En étant enchevêtrés dans ce qu'ils ne sont pas, ce qu'ils ne font pas et ce qu'ils n'atteignent pas, les jeunes sont dans l'impossibilité de répondre à une exigence majeure de la société contemporaine, à savoir l'accomplissement de soi. À une époque où l'on valorise les individus capables de se fabriquer avec goût et inventivité, capables de se réaliser dans une voie qui leur soit propre, l'inaccomplissement de soi constitue un risque identitaire important qui se décline à deux niveaux.

Le premier niveau est ontologique et existentiel, l'inaccomplissement personnel est le signe d'une dysharmonie identitaire entre l'« identité engagée » et l'« identité désirée ». Si l'harmonie identitaire est rarement atteinte, et encore moins de manière durable, un écart long et marqué entre les sphères identitaires engendre des tensions susceptibles de provoquer, à terme, une déchirure : *c'est trop là, c'était trop, d'un coup fallait que je prenne des trucs et j'partais dans des délires, juste pour me mettre d'autres plans dans la tête* nous dit Rémi qui parle de ses alcoolisations et du processus qui l'a conduit à les vivre de manières toujours plus fréquentes. Il rapproche cette recherche de délires au travers de l'alcool aux tensions internes qu'il a vécues dans le cadre scolaire : *c'est pas tellement que j'étais nul ou j'sais pas quoi, c'était pas que j'me foutais de l'école, mais j'y arrivais pas, j'comprenais pas* [silence]. *Moi aussi, j'voulais réussir comme mon père y voulait, j'me souviens qu'j'voulais à fond lui faire plaisir et pas m'ramasser chaque fois la honte, mais au bout d'un moment j'en pouvais plus tu vois ?* Rémi montre que la tension entre ce dont il se sent capable et ce qu'il souhaiterait atteindre pour lui-même devient insoutenable, tant les mauvaises notes et les remontrances paternelles mettent constamment en péril les possibilités d'une réalisation de soi. Karim explique quant à lui que cette tension identitaire engendre une dépréciation de soi qui aurait risqué de le conduire vers une trajectoire sinistree : *après j'sais pas, j'dis ça maintenant, mais tu vois, je devenais gros, je pleurais tout le temps... ni l'école, ni ma mère, rien dans ma vie, même mes potes, j'arrivais à rien. Sûr que j'ai mal tourné, mais tout droit, j'allais droit au mur.* L'expérience de l'inaccomplissement personnel provient de la tension que Rémi et Karim illustrent entre leurs engagements propres et leurs aspirations.

Le deuxième niveau du risque d'inaccomplissement personnel est directement et intimement lié au premier avec néanmoins une temporalité plus longue. L'omniprésence d'une tension entre l'« identité engagée » et l'« identité désirée » pose le problème de l'inachèvement de soi. Alors que la jeunesse est placée dans un sas censé offrir l'accès à un statut d'individu autonome, responsable et accompli, les jeunes sont dans l'impossibilité de ressentir et donc de démontrer cet accomplissement. Plus que cela, ils intègrent peu à peu l'impossibilité durable d'atteindre ce qu'ils projettent pour eux-mêmes, compte tenu de leurs engagements propres et actuels : *au début du secondaire, j'ai compris*

que j'allais jamais rattraper, j'savais pas lire, j'pigeais rien en français, les maths, ça dépendait, mais bon, si tu sais même pas lire... moi j'avais voulu être ambulancier, d'puis toujours j'avais ça, sans lire, tu déconnes [rire]. Andry semble saisir une réalité personnelle (le déficit de lecture) comme élément constitutif d'une impossibilité de réaliser non pas un rêve, mais une étape centrale de sa propre réalisation. Parallèlement, il réalise que ce déficit en lecture entrave d'autres projets professionnels de substitution et met en péril toute perspective d'épanouissement personnel : (...) *parce que tous les métiers te demandent de lire, c'est clair et de connaître des trucs que moi j'savais pas (...) au bout d'un moment c'est foutu, tu rattrapes plus.* La perspective (même lointaine) de devenir un être complet, achevé, de se sentir pleinement réalisé est absente du tableau de vie des jeunes qui tendent à se détourner de toutes projections et de tous idéaux qui s'inscrivent dans l'univers de la conventionalité.

Le risque d'inaccomplissement personnel et d'inachèvement de soi conduit les jeunes à lui trouver une parade. Comme ils ont travaillé sur leur « identité assignée » (univers marginalisé) et leur « identité engagée » (statut de caïd) pour éprouver des bribes de reconnaissance sociale, nous allons voir quelles sont les parades qu'ils construisent pour faire face aux autres tensions existentielles et comment ces parades sont élémentaires dans l'inscription des jeunes dans des parcours de récidive. C'est à partir des points d'accroche symbolique qu'il est possible de percevoir comment ils font sens de leur expérience et de leur existence et, comment ils se projettent dans le temps et dans l'espace par le biais d'un travail sur leur « identité désirée ».

De la narration à la construction...

Denis Jeffrey (2004) souligne l'importance de l'apprentissage d'histoires qui font et feront échos aux existences individuelles et qui représentent des outils nécessaires pour donner sens à son expérience. Les histoires contribuent à construire un « centre de référence » (Boudreault & Parazelli, p. 12) qui offre des scénarios, des images, des représentations à partir desquels chacun peut tisser sa compréhension du monde et le sens de sa propre existence. Les histoires sont d'une importance capitale, car consciemment ou non, les individus basent leurs conduites sur les histoires qu'ils ont apprises (Jeffrey, 2004). Robert Fulford (2001, cité par Jeffrey, 2004) insiste également sur l'importance des narrations dans les constructions individuelles et plus particulièrement au niveau du passage à l'âge adulte ; il cite le philosophe et éthicien Alasdair MacIntyre qui dit : « Privez les enfants d'histoires, et ils se retrouvent dénués de scénario, voués à répéter leurs gestes et leurs paroles dans un bégaiement angoissé [...] ». Les narrations donnent à vivre du sens, une ouverture

sur le monde et offrent des scénarios qui sont des points de repère, des références à la construction symbolique et intime de soi.

La jeunesse, vécue comme un temps de construction et de gestion de soi, demande un centre de référence fort vers lequel les jeunes pourront se tourner pour donner du sens à leurs expériences et à leur existence. Ce centre de référence offre des repères symboliques pour la construction d'une « identité narrative »²¹⁸ qui doit permettre de se raconter à soi-même et aux autres pour que son propre engagement soit perçu comme une voie recevable. Or, pour les jeunes en situation de désaffiliation sociale, les repères symboliques semblent fragiles, voire inexistants, et ils sont donc confrontés à une difficulté fondamentale : donner du sens aux événements de leur vie. Nous faisons le constat qu'ils se disent, qu'ils se racontent au gré des entrevues, sans symboles et munis de peu d'images pour métaphoriser leur existence. L'accès à un univers symbolique semble déficitaire tant les mythes que la jeunesse reçoit au cours de son évolution, les histoires racontées par les parents et divers éducateurs, les récits en tout genre, ne semblent pas être venus combler un bagage symbolique auquel les jeunes pourraient se référer. Pourtant les jeunes deviennent adultes grâce aux histoires qui leur sont contées (Fulford, 2001, cité par Jeffrey, 2004), histoires qui offrent des repères de sens. Ce déficit de symbole pour exprimer socialement ou intimement sa propre existence empêche les jeunes d'avoir accès à une grille de lecture qui leur permette de « donner socialement sens et crédit au parcours engagé » (Soulet, 2005a, p. 51). Au-delà du social, ce déficit empêche les jeunes de donner un sens intime et valorisé à leur parcours, de s'inscrire dans un tout et une continuité. En plus d'être socialement isolés, ils vivent une solitude due à un vide notoire.

De la construction à la libération...

Dans le passage vers le statut convoité d'individu autonome, responsable et accompli, les jeunes en situation de récidive délinquante cherchent à contrecarrer leur patrimoine symbolique déficitaire par la construction d'un centre de référence. Celui-ci sert à remplir le vide de symbolique de scénarios et à offrir des balises et des repères, des images et des points d'accroche. Comme ce fut le cas pour le processus de construction d'un capital de caïd, les jeunes font évoluer leur existence en agissant sur eux-mêmes, à défaut de pouvoir modifier le contexte qui les entoure. C'est en effet au niveau de leur « identité désirée », qu'ils font naître des symboles, des histoires, des récits qui prennent, au fil du temps, une place centrale dans leur existence.

²¹⁸ La notion d'identité narrative est principalement promue par Paul Ricœur. Par la suite, de nombreux auteurs ont mobilisé ce concept. Dans notre propos, nous nous référons à Marc-Henry Soulet (2005a) et Nathalie Burnay (2005).

Les déficits multiples et les relations faites de reproches ou d'incompréhensions à l'égard des jeunes et, conjointement, les tensions intenses entre leur « identité assignée » et leur « identité engagée », conduisent les jeunes au risque d'un renoncement à toute forme de projection de soi dans l'avenir : *j'sais pas, j'vois pas, l'avenir c'est loin*, nous dit Rémi, alors que David montre à quel point l'« identité engagée » est susceptible de prendre le pas sur l'« identité désirée » : *Rêver tu peux bien, mais quand t'as l'passé des mecs comme moi, des mecs d'ici, tu peux bien rêver, la réalité elle te rattrape vite fait (...)*. La mise en perspective des repères normatifs (que la société de référence leur présente) et de leurs propres engagements, les conduits à nier leurs désirs et aspirations profondes. En d'autres termes, la force d'une réalité immédiate faite d'assignation et d'engagement entrave l'installation même de la forme identitaire plus projective qu'est « l'identité désirée ».

Cette négation d'une dimension intime de soi au profit de l'engagement immédiat et contraint a également été soulevée par Guy Bajoit qui, dans le cadre d'une recherche sur l'homosexualité, montre que les enquêtés tentent de nier, aussi longtemps que possible, leur orientation sexuelle au profit d'une reconnaissance sociale. « L'ici et maintenant » est privilégié au détriment des projets qui s'inscriraient dans le moyen ou le court terme. Il y a néanmoins une différence majeure entre les logiques des enquêtés homosexuels dont parle l'auteur et celles des jeunes en situation de récidive délinquante. Contrairement aux premiers qui s'appuient, un certain temps, sur l'hétérosexualité pour éprouver une reconnaissance sociale, les seconds étouffent l'univers des possibles pour éviter l'amplification de tensions identitaires. Une chape est posée sur l'« identité désirée » sans que cela n'augmente pour autant le degré de reconnaissance sociale ou de « consonance existentielle »²¹⁹. Or la mise en veille de l'« identité désirée » n'est pas le résultat d'une orientation (comme le serait l'homosexualité ou l'hétérosexualité), mais résulte de l'absence d'un « centre de référence » vers lequel se pencher pour donner du sens aux expériences et pour s'inscrire dans une continuité personnelle et sociale. En effet, ni l'« identité engagée » ni l'« identité assignée » n'ouvrent la voie d'une inscription dans l'avenir. Les tensions entre l'une et l'autre contraignent les jeunes dans leur situation actuelle, car sans possibilité de se référer à un bagage symbolique fort permettant de donner du sens de leur propre expérience. L'enfermement identitaire entrave la possibilité même de se projeter dans la société de référence qui est la leur, comme s'ils avaient intégré l'impossibilité d'être autre chose que l'individu marginalisé qu'ils sont au moment présent.

Les discours des jeunes montrent qu'ils ne réfutent pas l'étiquette de délinquants qui leur est assignée. Cette identité de délinquants n'est toutefois pas la seule qui les habite. En effet, plusieurs identités cohabitent : ils sont des *ratés* quand ils sont à l'école et parfois quand ils sont dans leur

²¹⁹ À cet égard, la population d'enquête qui nous intéresse dépasse les considérations de Guy Bajoit, qui intègre dans son modèle des explications liées à des individus qui, la plupart du temps, ne gèrent pas plusieurs dénis à la fois.

famille, ils sont des *rebelles* ou des *impulsifs* quand ils sont dans les institutions sociales dans lesquels ils sont placés, voire enfermés : (...) *là-bas j'étais trop trop dingue, tu m'disais un truc, j'm'y opposais d'un coup, fallait rien me demander sinon je pétais un câble. J'ai d'ailleurs sauté sur un éduc la veille de mon départ, y voulait fermer la salle TV parce qu'on mangeait dedans, j'lai plaqué contre le mur (...)* (Yannick). Ils sont des *malades mentaux* quand ils se rapportent aux séjours psychiatriques dont ils ont fait l'expérience ou à la médication qui leur est prescrite : (...) *j'ai ma dose de médocs et j'm'en vante pas ici, j'passerais pour un malade mental. Ma famille m'prend d'jà pour un barjo (...), mais les médocs, ça fait vraiment malade* (Caryl). Or, quand ils rêvent, quand ils pensent, quand ils dorment les yeux ouverts, ils ne sont pas des ratés, des rebelles ou des impulsifs, encore moins des malades mentaux : ils sont les *stars* qui placardent les murs de leur chambre, ils sont les vedettes américaines aux histoires lourdes, mais glorieuses qui habitent « l'imaginaire social » (Castoriadis, 1975) d'une partie de la jeunesse contemporaine : *ça te fait tenir ça d'savoir qu'y a des mecs qui on réussit en partant de rien (...)* (Rémi). *Y z'ont galéré, c'était pas des fils à papa et y sont en haut, au sommet tu vois. C'est un truc, ça fait partie de ma vie, mais non, c'est pas mon rêve, moi j'ai les pieds sur terre* [rire], nous dit Kenzo qui poursuit en disant : *la [mu]sique j'peux pas m'en passer, c'est comme des potes ces mecs qui parlent d leur vie* [rire] *enfin non, tu vois* [silence] *c'est un peu d ma vie parce que moi j'galère depuis vraiment longtemps et eux maintenant y maîtrisent tu vois ?* Sans être dans une projection explicite de soi, les jeunes montrent néanmoins que dans leur imaginaire, ils détiennent des références symboliques externes, ils créent des symboles, des images, des représentations liées à l'être au monde, qui, dans un idéal lointain, relève du rêve, de l'aspiration profonde : *y a des mecs qui ont le monde à leurs pieds alors qu'avant y avaient rien. Ça ça m'fait trop kiffer, c'est barjo* (Rémi). Intimement se construit une *identité de vedette*, une identité qui, contrairement aux autres versants de leur construction identitaire, est empreinte d'images, de symboles, d'histoires, c'est-à-dire de scénarios porteurs et valorisants.

Les jeunes rêvent et s'évadent certainement tous de la réalité du quotidien pour vivre des existences parallèles et symboliques plus ou moins intenses. Ces évasions temporaires par l'image représentative de la gloire ne concernent toutefois pas que la jeunesse, car « la reconnaissance médiatique, la célébrité, font l'objet d'une demande qui gît secrètement en tout un chacun, afin d'échapper à l'anonymat, à la solitude et à l'inexistence » (Badal-Leguill, 2003, p. 766). Or, la particularité des jeunes en situation de récidence se situe au niveau du caractère central que prend peu à peu cette identité de vedette. En effet, cette dernière remplit d'espérances l'univers symbolique des jeunes, d'images venant combler leur intérieur d'histoires relatant des rêves et des promesses d'avenir. L'identité de vedette est à la fois individuelle et collective. Individuelle, car elle relate l'épanouissement personnel et les projets rêvés, fantasmés et idéalisés de chacun. Dans ce sens, l'identité de vedette se superpose à l'« identité désirée » que les jeunes ont désinvestie : *quand on va*

mal, quand on galère grave, on se dit qu'y a des mecs qui s'en sont sortis, y avaient rien et là c'est des stars. Y on réussit, y managent leur monde eux. Yannick parle en son nom en impliquant le reste des jeunes dans sa situation. Il nous montre que l'identité de vedette est aussi collective, car l'univers symbolique des jeunes se construit à partir des icônes et de la représentation collective qu'ils en ont. Consciemment ou non, les jeunes sont réunis par des images communes qui relèvent du vedettariat, de la starification et, sous-jacent, de la possibilité d'une production de soi qui trahissent des aspirations communes. L'identité de vedette détient ainsi une place importante, car elle est à la fois présente dans le rapport du jeune à lui-même, dans son rapport aux pairs et au monde. Potentiellement invisible, cette sphère identitaire devient un centre de référence, c'est-à-dire une ressource pour la compréhension du monde, un repère symbolique et un projet identitaire partagé.

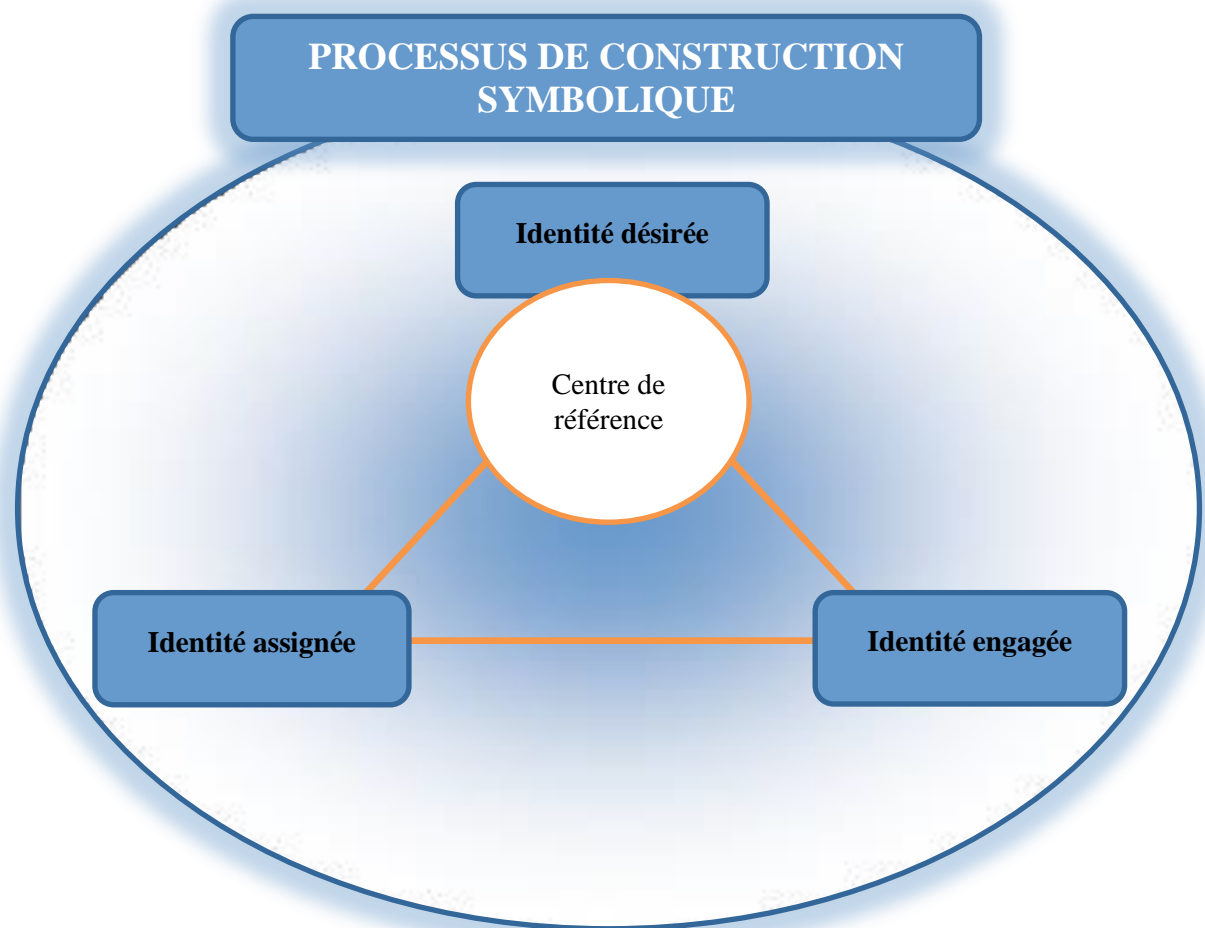


Figure 10: Inscription du centre de référence dans la constellation identitaire des jeunes

L'émergence de projets identitaires partagés est vécue comme une source d'inspiration : *tu prends les stars américaines, les rappeurs y ont du talent c'est sûr, mais surtout y s'ont tracé leur piste même qu'il y avait plein de gens pour leur foutre des bâtons dans les roues, tu vois ? Et j'te jure, les mecs comme nous, on s'fait mettre des bâtons dans les roues à tout bout d'champs* (David). *Y ont fait d'la taule la plupart et ça les a rendu plus forts, à mort. Moi j'me la pète pas, mais j'sais qu'ici, ça m'forge comme les autres, ça c'est clair* (Rémi). Ces deux jeunes permettent de saisir l'affiliation entre les vedettes qui habitent leur imaginaire et eux-mêmes. Sans affirmer appartenir à cette catégorie de personnes, sans oser ouvertement exprimer le désir d'être des leurs, les jeunes se réfèrent à des symboles forts de réussite sociale et d'épanouissement personnel qui émanent de certaines stars du show-business. Possession de biens, reconnaissance sociale forte, cumul de capitaux en tous genres (capital social, capital de sympathie, capital physique, capital financier) : les jeunes se retrouvent dans les histoires qui mettent en scène des expériences de galère et de gloire prenant la forme d'un mythe fondateur. La force de l'identité de vedette qui habite et anime les jeunes en situation de récidive tient en effet dans la rencontre à l'autre qu'elle permet, dans les points d'accroche qu'elle déploie et dans la perspective d'une mise en scène de soi attrayante.

De tout temps, les mythes donnent du sens au monde des Hommes, aux objets, aux passions (Gusdorf, 1963) et constituent un « mode de connaissance affective, parallèle à notre mode de connaissance objective, développé par la méthode » (Bastide, 2000, p. 5). Le monde symbolique qui se crée par des images et des histoires, et qui se partage collectivement avec les pairs, est une source d'ouverture et de projection de soi. Or, cette projection n'est pas, à proprement parler, une projection dans l'avenir, mais dans *l'ailleurs*. C'est vers le mythe de la starification et de la réussite par le biais d'un *capital de vedette* que prennent forme les projections dans le temps et dans l'espace dans le but ultime de faire naître, le temps de l'évasion, une puissance et une capacité de peser sur le monde. Si les mythes ne décrivent pas la réalité objective, ils expriment néanmoins « la volonté d'un groupe qui se prépare au combat » (Sorel, cité par Bastide, 2000, p. 249) et décrivent une réalité dont l'individu est pénétré au point d'y conformer ses conduites (Leenhardt, 1947). Dans une telle perspective, où le mythe est à l'origine des actions individuelles et collectives, autant qu'un mode de connaissance pour décrypter le monde, la construction de mythes propre à la jeunesse, voire à une partie de la jeunesse qui en fait le cœur de son univers symbolique, apparaît comme un élément central dans l'élaboration des actions ultérieures.

Le mythe fondateur des stars américaines n'offre pas que du rêve. Il offre une identification possible à un parcours de galère et la promesse d'un avenir possible ; il offre un idéal social, politique, religieux et identitaire qui donne un sens au vécu actuel et qui offre, à partir de scénarios, un espace d'existence positive et une capacité d'agir. Ainsi, l'identité de vedette offre la possibilité

d'une « trajectoire d'évasion » (Parazelli, 1998, p. 80) qui, dans un autre cadre de référence normatif, ouvre la possibilité d'un accès à la finalité de l'existence humaine, c'est-à-dire l'accomplissement de soi. Or, la forme d'évasion que permet l'univers symbolique que les jeunes se créent, ne se cantonne pas à l'imaginaire, ne se réduit pas à un repli sur soi ou en soi dans une forme unique d'un monde imagé. Au contraire, l'évasion par l'identité et le capital symbolique de vedette dicte les conduites et la quête d'une capacité d'action qui représente le leitmotiv de la jeunesse en situation durable de délinquance. En s'expérimentant symboliquement en tant que sujet complet, soit capable d'être, d'agir, de donner et de recevoir, les jeunes cherchent à matérialiser cette expérience et c'est au travail de la quête d'un capital de caïd qu'ils tentent fermement l'expérience.

L'identité et le capital de vedette permettent l'évasion symbolique. Le vedettariat colle avec la quête de célébrité, soit la quête de reconnaissance médiatique tout à fait contemporaine qui trahit l'illusion de vouloir être tout (Badal-Leguill, 2003), soit de s'évader vers un monde où la mise en scène contrecarre « l'existence inexistante » (p. 766). L'évasion symbolique fait naître des projets symboliques communs et permet le repli de soi vers un imaginaire attractif. Or, la forme d'évasion symbolique, telle que nous la décrivons, ne se cantonne pas à l'imaginaire et démontre une incidence sur le présent. C'est par la quête d'un capital de caïd que la possibilité d'être acteur de leur existence s'offre à eux et qu'ils travaillent intensément à la construction de leur capacité d'action. Dans ce sens, l'univers symbolique dicte les conduites par le fait que les jeunes cherchent à insérer leurs projections dans le réel en œuvrant sur la construction de leur identité et de leur statut. Ainsi le centre de référence qu'ils se créent et qui se substitue à leur « identité désirée » contribue à la fois à leur bien-être symbolique en offrant une ouverture vers un ailleurs attractif, mais conditionne également leur présent, en incitant les jeunes à trouver une voie possible vers le pouvoir et la mise en scène de soi.

Dans la parfaite veine des exigences et de la valorisation du « pouvoir agir » de la société réticulaire, les jeunes se raccrochent au mythe de la réussite glorieuse au travers de l'accès au pouvoir qu'ils se sont construit. Ce mythe offre la possibilité d'une fuite de la réalité qui peut s'apparenter à un désengagement ou à ce qu'Olivier Douville appelle un « désabonnement » au profit d'un univers symbolique fort, dont les frontières avec le réel sont difficiles à définir. Or, cette légende contemporaine place les jeunes face à la nécessité de se construire comme individus authentiques et singuliers pour sortir du lot et valoriser ses acquis. Ainsi, comme une forme de diktat, le mythe de la réussite glorieuse par l'accès au pouvoir conditionne les jeunes qui cherchent à travailler leur existence en tentant de s'imposer aux autres par le biais du cumul de capitaux : *si tu ne démontres pas, t'es rien. Tu vois, moi j'suis pas comme ces mecs, j'dis pas que j'suis mieux, mais j'suis pas juste un glandeur (...) non moi j'aime bouger, faire des trucs avec mes potes, aller voir les*

meufs, faut s'montrer quoi. Et même quand on reste dans l'quartier, j'fais du basket, des pompes, j'cours avec mon chien, j'm'entretiens quoi (Rémi). La force, la ruse, l'apparence, le verbe ou encore l'appartenance sont des voies qui demandent à être travaillées pour gravir toujours et encore les échelons de la réussite personnelle. Être quelqu'un, c'est sortir du lot, c'est quitter la masse tout en y restant suffisamment proche pour montrer sa propre supériorité. En se situant dans la même galère que certaines stars qu'ils admirent, les jeunes cherchent, comme elles, à devenir puissants, acteurs et épanouis ; ils cherchent à pouvoir démontrer, être en représentation, même si les voies ne sont pas similaires. Ainsi, la mise en scène de soi est centrale : *il faut représenter, sinon t'es rien* (Rémi) ; *si tu t'endors et tu te montres pas, après tu t'relèves plus* (Igor) ; *avec mon crâne rasé, ça va mieux, avant j'étais un junkie dans l'allure. Là j'fais mieux, tu vois, ici tu dois représenter (...)* (David). Être la vedette de quelqu'un d'autre, la vedette du groupe, du quartier, de la ville, chacun à son échelle cherche le moyen qui le fera accéder à la possibilité durable « d'être », « d'agir », de « donner » et de « recevoir ».

Le symbolique inscrit les jeunes dans le réel et les incite à se construire dans une voie où la reconnaissance est possible. Leur mythe fondateur valorise à outrance les parcours singuliers et glorieux et, inversement, ne considère pas les trajectoires standards qui s'inscrivent dans une banalité ennuyante et propice à la non reconnaissance. L'univers symbolique des jeunes en situation durable de délinquance précède la construction d'un capital de caïd, l'accompagne et la devance. En effet, par son omniprésence, il contribue à maintenir les jeunes dans une dynamique de fabrication de soi en tant qu'acteur en quête de puissance et dans une valorisation de sa propre singularité par la mise en scène de soi. Si chacun d'entre nous est effectivement entraîné par les exigences propres à la société réticulaire, les jeunes le sont tout autant, voire davantage encore, en raison du discours symbolique qu'ils se créent, par les valeurs véhiculées par les mythes fondateurs qui comblent un vide de symbolique. Se raccrochant à un centre de référence auto-installé, les jeunes sont guidés par celui-ci indépendamment de l'espace dans lequel ils sont. C'est la raison pour laquelle, bien que les enquêtés aient été rencontrés durant une période de mise à l'écart physique, ils démontrent une inscription importante dans une dynamique constante de quête symbolique de capital de vedette, qui se traduit par un mode de vie symbolique délinquant. Si cette réalité n'est pas directement exemplifiée verbalement, elle se comprend néanmoins indirectement.

À un premier niveau, dans leurs routines quotidiennes, les jeunes restent imprégnés par les scénarios : *j'étais maigre, un fil, j'te jure. Ici chaque jour j'fais des pompes et j'fais gaffe à mes fringues. Y a des mecs en training genre « Ochsner » chaque jour, y sont rien ces mecs, y s'ont pas d'allure* (Yannick). Les gestes du quotidien rappellent l'univers symbolique qui dicte leur chemin pour faire face, trouver du sens et construire, brique par brique son existence. À cet égard, Paul Grell

(2004) illustre le lien entre le symbolique et le réel des jeunes en situation de précarité en ces termes : « ils accomplissent quotidiennement des gestes créateurs qui renvoient à des réalités imaginaires que l'ensemble des petits récits qu'ils font de leur vie illustre incontestablement (...). Ce sont des signes que l'existence sociale qu'ils se construisent effectivement l'emporte sur les formes d'aliénation qui les guettent » (p. 257). Les micro-gestes du quotidien inscrivent les jeunes dans une logique de continuité entre ce qu'ils sont et ce à quoi ils se réfèrent, comme socle de référence à la fois imagé et désenfermant.

À un second niveau, dans un sas de repli sur eux-mêmes dicté par le « stop » qui leur est imposé, les jeunes sont amenés, conviés, pourrait-on dire, à réfléchir à leur parcours et à faire sens de leur expérience. Pour remettre en question le passé et pour se projeter dans l'avenir avec l'injonction de réorganisation de leur existence, les jeunes appréhendent un centre de référence dont les mythes fondateurs ne sont pas porteurs pour un univers de conventionalité. La grille de lecture qu'ils ont à disposition vient se heurter aux discours des intervenants sociaux qui prônent des voies inenvisageables : *y veulent que je suive la formation dehors maintenant et ouais c'est cool de sortir, mais là-bas pour les profs, je serais toujours celui d'Pramont. Y chercheront même pas à m'connaître, j'serai mis dans c'tas d'ceux d'Pramont (...)* nous dit Caryl qui précise que non seulement la formation à l'extérieur le conduit vers un risque de non reconnaissance, mais aussi qu'au sein de la maison d'éducation, il peut se mettre en scène et se sentir plus proche de ce à quoi il aspire : *c'est clair qu'on fait un peu les cons, mais j'sais que si j'arrête, les autres se calment, y m'suivent. Souvent j'gueule et bang, ça s'calme net, moi j'veux pas payer pour eux.* Alors que Caryl ne se perçoit pas comme un leader dans l'établissement éducatif, il se sent toutefois puissant dans l'atelier de formation qui l'occupe et ce piédestal est coûteux à quitter.

La réintégration d'un univers moins marginalisé, dans lequel la réussite glorieuse et singulière se fait rare, implique la reconsidération des scénarios et des images qui ont construit les centres de référence. Compte tenu de la place que prend l'univers symbolique, les tentatives de bifurcations sont entravées par celui-ci, qui maintient, pour une part, les jeunes dans un « univers marginalisé » propice à la mise en scène de soi.

Apporter une bifurcation à son parcours pose en effet un problème à deux niveaux. Tout d'abord, donner du sens à un parcours potentiel annexe et inscrit dans un univers de conventionalité leur est difficile au regard de la grille de lecture symbolique sur laquelle ils s'appuient. Si certaines stars issues d'un monde marginalisé témoignent d'une réussite valorisée par l'univers de conventionalité,

ils en retiennent l'expérience de galère²²⁰ qu'elles ont vécue et à laquelle toutefois ils s'identifient surtout, impressionnés par la maîtrise qu'elles ont acquise et le contrôle de leur univers. Ce saut, qui écarte le processus pour atteindre la réussite, conduit les jeunes non pas à vivre un attrait pour la bifurcation, mais plutôt une impression de soi dans l'univers marginalisé marqué par le fantasme d'une bifurcation aussi radicale qu'inattendue. Ensuite, dans l'univers marginalisé les jeunes perçoivent que les attentes qui pèsent sur eux sont génératrices de moins de tensions, car leur « identité engagée » et leur « identité désirée » (capital de vedette) tendent parfois, et subtilement, à s'harmoniser. En d'autres termes, l'univers marginalisé est, aux yeux des jeunes, doté d'attentes (« identité assignée ») plus proches de ce qu'ils peuvent remplir et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont changé d'univers normatif. Grâce à la construction d'un centre de référence qui permet le développement de l'« identité désirée », grâce à la mobilisation d'un « temps à part » et, finalement, grâce à la matérialisation du capital de vedette au travers d'un engagement dans une identité de caïd, les jeunes ont un cadre identitaire momentanément viable, où le sentiment d'accomplissement de soi et de consonance existentielle est présent. Si les tensions subsistent assurément et si le sentiment d'harmonie ressenti n'est souvent qu'éphémère, l'univers symbolique constitue néanmoins un outil précieux à leur identité personnelle.

Dans l'aménagement de leur identité personnelle, les jeunes trouvent une parade pour faire face au vide symbolique qui les habite et donc au flou de leur « identité désirée ». En réhabilitant cette troisième sphère identitaire, ils agissent sur leur existence, ils orientent celle-ci au point où l'« identité désirée » qui était mise en veille devient un centre fort qui sert de repères et de passerelles. En mobilisant les symboles et les scénarios qu'ils se sont appropriés, les jeunes écrivent leur histoire pensée, rêvée, projetée pour ensuite, et en partie, tenter de la matérialiser durablement.

6.3. L'ancrage, un processus de définition de soi inscrit dans le temps et dans l'espace

Si les jeunes tentent activement et parfois avec fracas d'harmoniser leur identité personnelle en diminuant, autant que faire se peut, les tensions existentielles qui sont les leurs, c'est notamment parce qu'ils adhèrent aux valeurs sociétales liées à la production de soi. Peser sur le monde, agir et participer au jeu social constituent en effet une préoccupation existentielle majeure. Si la valorisation de l'accomplissement personnel peut être vue comme une valeur propre à notre société réticulaire, elle sonne néanmoins comme un agencement face auquel les individus qui ne s'y convertiraient pas seraient en danger d'inexistence. Sans être mauvais, ils pourraient n'être rien et sombrer dans

²²⁰ Nous faisons ici référence au terme tel qu'il est couramment utilisé par les jeunes lors des entretiens et non pas à la conceptualisation de François Dubet.

l'inutilité sociale. Ce risque fort conduit les jeunes en situation de récidive délinquante à mobiliser une force vitale pour produire du social là où l'impossibilité d'une reconnaissance sociale, d'une consonance existentielle et d'un sentiment d'accomplissement personnel²²¹ s'impose comme un risque de premier ordre. Ce faisant, les jeunes mettent en évidence que l'une des quêtes fortes qui les habite est la quête de cohérence au sein même de leur parcours, dans le but d'approcher une cohérence identitaire dont découlerait un bien-être identitaire et personnel.

Alors que Howard Becker (1960) souligne que les individus se doivent de suivre une certaine ligne d'action qui soit en cohérence avec les engagements pris antérieurement, l'analyse du discours des jeunes nous montre que ces derniers cherchent à rendre cohérentes les différentes facettes de leur existence. En intégrant et en acceptant les différentes étiquettes potentiellement excluantes, les jeunes cherchent non pas à se retirer du jeu social, mais à y jouer en tenant compte de leurs déficits, des étiquettes d'incapables et de délinquants qui leur sont destinées. Avec pour leitmotiv la nécessité d'une participation sociale intense, les jeunes construisent leur existence, créent des liens et scellent des engagements dans un cadre propice à une cohérence biographique. Pour qu'un travail d'organisation des lignes biographiques dominantes ait lieu, les jeunes construisent matériellement et symboliquement un ailleurs où s'exerce davantage la construction de soi et où l'enfermement identitaire trouve ainsi une voie de libération. Dès lors comment se définissent les jeunes entre l'ici et l'ailleurs, comment appréhendent-ils le temps et l'espace pour assurer une évolution individuelle propice à la production et à la réalisation de soi ? En questionnant différents espaces-temps, nous allons voir qu'au-delà d'une cohérence avec des engagements pris antérieurement, les jeunes cherchent une cohérence entre leurs engagements et leurs univers symboliques, en d'autres termes, entre l'ici et l'ailleurs.

Le travail de mise en cohérence d'un parcours individuel est une entreprise de longue haleine pour ne pas dire interminable. Il est souvent mis à mal par les mouvements identitaires qui engendrent des tensions et des sentiments d'incohérence. Cela se traduit par des jeunes qui expliquent qu'ils ont l'impression de ne pas être au bon endroit et de ne pas être avec les bonnes personnes. Ils ne trouvent pas le sens de leur existence telle qu'elle se présente à eux. Pourtant, les analyses des récits de vie montrent subtilement que malgré des tensions parfois extrêmes, les jeunes déploient des stratégies pour assurer une construction identitaire qui dépasse le sentiment d'incohérence. Ces stratégies de définition de soi dans le temps et dans l'espace conditionnent, nous le verrons, la manière dont les jeunes s'inscrivent dans la société, la place et la posture au sein de leur environnement.

²²¹ Pour reprendre les termes de Guy Bajoit.

À partir de l'univers symbolique qu'ils se créent, les jeunes construisent une existence fantasmée. La particularité de celle-ci réside dans le fait qu'elle ne reste pas de l'ordre du rêve, mais prend la forme d'un univers de référence. En partageant des scénarios avec d'autres, les récits de pouvoir et de gloire deviennent des points d'accroche et de partage auxquels les jeunes se réfèrent pour avancer dans leur existence. Avancer signifie créer une rupture entre ce qu'ils sont et où ils vont. Entre le caïd en devenir qu'ils sont et celui qu'ils souhaitent être, le chemin à suivre est avant tout constitué de micro-événements symboliques qui, à petit feu, insèrent toujours davantage les jeunes dans une dynamique dictée par des scénarios communs.

La rupture s'opère symboliquement d'abord, car les jeunes se détachent d'un groupe d'appartenance et convoitent, sur le plan symbolique toujours, un groupe de référence qui ne se traduit pas immédiatement dans la réalité. L'univers symbolique devient un point de référence commun, un centre qui réunit les existences de chacun : *on a des trucs en commun, c'est dur de dire quoi, mais nous on le sait. On veut les mêmes choses, surtout se sortir de là* (Yannick). Dans la même logique de désengagement et d'engagement que ce qui a été démontré précédemment, la quête de sens des jeunes les pousse à se placer dans un univers au sein duquel ils pourront s'expérimenter en tant que sujet complet, déployer leurs ailes et goûter à une suite rêvée. Or, en étant pris dans un contexte d'enfermement identitaire douloureux, quitter n'est pas simple ; il reste aux jeunes la possibilité de saisir leur univers symbolique comme un « ailleurs libérateur » (Gauthier, 2004, p. 254) source de possibles et de délivrance probable. C'est donc dans une quête de sens, et parce que l'univers symbolique autoalimenté offre à vivre du sens, que l'ailleurs devient un groupe de référence vers lequel ils tentent de se hisser.

Se rendre vers un ailleurs qui soit source de libération et d'ouverture implique l'éloignement d'un espace d'appartenance. Ce sont les projections individuelles qui entraînent un éloignement du groupe d'appartenance, c'est-à-dire de l'univers de la conventionalité. Pourtant, les buts du groupe de référence ne sont pas antagonistes de ceux du groupe d'appartenance : la réussite sociale, le pouvoir et la capacité d'agir à partir de soi sont en effet les valeurs premières de l'univers symbolique des stars américaines comme de l'ensemble de la société réticulaire (Soulet, 2005c). L'éloignement n'est donc pas le fruit d'un refus de valeurs ou d'un désaccord avec les buts fondamentaux de l'univers de conventionalité. Il provient essentiellement du fait que l'espace symbolique et imagé, vers lequel les jeunes tendent, permet une projection d'eux-mêmes dans un espace où différentes sphères de leur identité s'harmonisent : (...) *dans mes trips à moi, y a des beaux jours après* [rire], *j'suis pas foutu quoi* [rire]. *Mais là, dans la vie vraie, c'est naze* [silence]. *J'sais que j'vais ramer* (...) (Igor). Un futur potentiel émerge dans l'espace symbolique et rend ce dernier particulièrement attractif tant il permet de goûter à un semblant de bien-être : *là-bas* [en établissement éducatif fermé], *tu te reprends*

tout dans la gueule, on te fait comprendre que t'es qu'un loser. J'te jure si j'avais pas eu ma [mu]sique, j'aurais défoncé quelqu'un. Par ces propos, David montre que la réalité de l'enfermement compromet un sentiment de quiétude et, qu'au-delà de « l'ici et maintenant », l'évasion permet de reprendre le dessus et de panser, pour un temps, les plaies identitaires. Ce déplacement offre une voie vers l'aménagement identitaire qui représente plus un changement de cadre de référence normatif, qu'un changement d'univers de valeurs ou de buts fondateurs. En suivant les symboles qui ornent leur centre de référence, les jeunes poussent un peu plus loin les possibilités de réalisation de soi, ils déplacent, grâce à leurs projections imagées, le cadre d'existence susceptible de les accueillir et exacerbent au plus haut point la valorisation de l'individu autonome, autoréalisé, héros de sa propre existence.

Dans un *temps symbolique à part*, la définition de soi est permise grâce aux images qui habitent le centre de référence des jeunes. Ces images ne sont pas anodines et passives. Elles sont *vivantes* dans le sens où elles sont empreintes de projections intimes, d'espérances et de promesses d'avenir. Elles sont *agissantes* dans le sens où elles racontent des histoires qui, dans l'isolement et le vide symbolique vécus par les jeunes, apparaissent comme seul diktat et accès à la compréhension de leur existence. Ce sont des « images-actions » (Lalive d'Epinay, 1983) qui orientent le présent en guidant les jeunes dans les sinuosités de leurs trajectoires semées de « choix contraints » (Parazelli, 2002). Elles engendrent des tensions identitaires et amènent les jeunes à agir, symboliquement ou non, pour reconceptualiser leur existence au travers de l'évasion vers un capital symbolique de vedette ou matérialisé de caïd. Dans ce sens, les images constituent effectivement un « dispositif organisateur d'un champ de pratiques ainsi qu'un système de connaissances et de représentations » (Lalive d'Epinay et al., 1983, p. 55) et coordonnent l'ensemble d'un système d'action (Soulet, 2002). Ces images permettent aux jeunes de régulariser leur situation en harmonisant leur représentation d'eux-mêmes, leurs pratiques et les significations qu'ils en donnent. Ainsi, les images propres au capital de vedette structurent le présent, et plus précisément les actions du présent, conduisant les jeunes à transposer le « pouvoir agir » symbolique propre au capital de vedette dans sa quotidienneté. L'univers symbolique crée des routines²²² qui dictent le quotidien, il construit le quotidien et prépare les jeunes à la construction d'un capital de caïd.

Le processus de mobilité entre la dimension symbolique d'une part, et le réel, d'autre part, renvoie au processus de « socialisation anticipatrice » (Merton, 1997, p. 223) qui montre que passer d'une position à une autre implique un temps de préparation qui se fait de façon partiellement

²²² Christian Lalive d'Epinay (1983) parle de quotidien et de routinier pour désigner les pratiques « que le travail collectif et créateur des membres d'une société a rendu « sans problèmes », « évidentes », « allant de soi », faits et gestes que l'on accomplit sans y penser (...) » (p. 42).

inconsciente. Ce processus s'observe chez les individus désireux de se diriger vers un groupe social différent de celui auquel ils appartiennent (Merton & Kitt, cités par Mègemont & Beaubion-Broye, 2001) dans le but d'accéder à une position différente de la leur. De ce fait, les tentatives pour se hisser dans un groupe de référence constitué de vedettes et de gloire, et par là même adopter les valeurs et les positions proposées par ce groupe, montrent que les jeunes sont dans une projection et une définition d'eux-mêmes en tant qu'individu individué, fabriquant et acteur de leur propre existence. La construction symbolique d'un capital de vedette place donc les jeunes dans une posture de préparation à la construction d'un capital fort et porteur, comme l'est le capital de caïd. Dans un tel processus de « socialisation anticipatrice », les jeunes se désaffilient mentalement et, si possible, physiquement de leur monde antérieur (Berger & Luckman, 1986, cités par Soulet, 2010), grâce aux scénarios qui les orientent, qui les stimulent et qu'ils associent à leur bien-être. Plus que les actions marginales, les « images-actions » structurent les significations données dans le présent aux pratiques individuelles : elles émergent par l'élaboration symbolique et permettent une « production personnelle de sens qui rend compossibles des lignes biographiques disparates et même potentiellement contradictoires (...) » (Soulet, 2010, p. 284). Grâce au sens que les jeunes donnent ensuite à leurs conduites marginalisées ou délinquantes, les images contribuent à rendre les expériences cohérentes.

La construction symbolique réparatrice contribue au développement des conduites marginales et délictueuses par une transposition qui se fait du capital de vedette à l'aspiration, dans les faits, à un capital de caïd. L'expérience de délinquance s'installe dans l'univers identitaire du jeune et est « inséré dans une continuité signifiante » (Soulet, 2002, p. 143). La part identitaire du jeune qui s'enracine dans le symbolique permet certes des sinuosités, des évasions et des espérances de bifurcation héroïque, mais elle permet aussi d'identifier une continuité identitaire et un chemin cohérent qui lie le « d'où je viens » au « où je vais ». Puisant son énergie vitale dans le capital de vedette, le présent se nourrit du monde symbolique créé de toute pièce grâce aux idoles et aux scénarios magiques de gloire et de pouvoir. Le présent se nourrit donc des représentations symboliques conscientes et inconscientes, des promesses d'avenir et des idéaux bruts. Dès lors, l'univers symbolique insère le futur dans le présent par sa fonction anticipatrice et structure le présent par les images et les scénarios vivants et agissants qu'il dégage. Si bien sûr le présent porte le poids d'un passé, les parcours intimes et symboliques des jeunes montrent qu'il demeure également marqué par les projections, c'est-à-dire par l'après et par l'ailleurs.

Rester durablement implique une insertion profonde dans un univers symbolique curatif. À partir d'un vide symbolique, les jeunes construisent leur centre de référence et s'y appuient autant que possible pour se définir face aux autres et avant tout face à eux-mêmes. Ce processus de définition de

soi amène les jeunes à mobiliser différents temps, différents espaces, dans le but ultime d'alléger des tensions identitaires douloureuses et entravantes pour la construction de leur identité personnelle. Rester dans une dynamique de délinquance juvénile trouve donc une partie de ses racines dans la quête forte de symboles, d'images et de récits qui forment le canevas à partir duquel se lira le sens des expériences individuelles. Cette expérience intime, individuelle, mais aussi sociale et collective installe symboliquement les jeunes dans un « temps à part marginalisé » au sein duquel ils peuvent éprouver un sentiment de reconnaissance sociale, d'accomplissement personnel et de consonance existentielle. L'émergence des symboles et des récits, qui font naître l'aspiration à un capital de vedette et l'omniprésence de la gloire et du pouvoir dans les représentations des jeunes, montrent que le rester s'apparente à un ancrage dont le processus de construction symbolique représente une face certes cachée, mais donnant le tempo, le rythme et la finalité. L'ancrage durable dans un présent fait d'actes de délinquance demande donc une immersion dans un « temps à part » qui dépasse le matériel, le quotidien et le routinier. En effet, c'est dans un « temps à part » également symbolique que se construit, au-delà des regards, au-delà des consciences, les parcours de délinquance juvénile et que se préparent les trajectoires de caïd de certains jeunes qui récidivent. Si la délinquance éphémère est ouverte à tous types de jeunes, le rester durable, et dès lors l'ancrage, constitue un risque particulier pour les jeunes qui font l'expérience d'un déficit de symboles et de scénarios venant compromettre leur construction et leur équilibre identitaires. Les stratégies mises en place pour harmoniser les « identités assignées », « engagées » et « désirées » conduisent dès lors les jeunes vers un « temps à part », dont la dimension symbolique offre à vivre du sens et la perspective d'une cohérence identitaire possible.

CHAPITRE 7 : LA LÉGITIMATION DU PARCOURS

Rester dans une dynamique de délinquance juvénile s'explique, nous l'avons vu, à partir d'axes liés à la socialisation et à un processus de construction identitaire. Les trois chapitres précédents ont démontré comment des contextes sociaux, relationnels, identitaires, temporels et symboliques contribuent à expliquer l'ancrage dans une dynamique de récidive délinquante. Ces contextes, fortement imbriqués les uns avec les autres, laissent néanmoins vacante la place de l'individu réflexif qui certes agit, mais qui parallèlement intensifie son parcours par le biais du regard qu'il porte sur celui-ci. Pour que la roue tourne, pour que la répétition ne s'épuise pas lorsque les désillusions persistent, lorsque même les pairs deviennent source de reconnaissance déficitaire, le travail des jeunes consiste à donner sens aux actes, aux décisions, aux orientations multiples, à fournir une explication personnelle et intime qui leur soit recevable et qui légitime leurs entrains, leurs motivations, leurs abandons et leurs bifurcations.

Dans le brouhaha d'un parcours non linéaire de déconstruction dirigé par la soif d'une quête de soi, la quête de sens demeure primordiale. Quête de sens, mais aussi et surtout quête de cohérence, de validation et de légitimation intime d'un parcours marginalisé qui conduit les jeunes à réfléchir non pas pour sortir, mais pour rester, à rationaliser les expériences pour faire sens de « l'ici et maintenant », pour donner du sens à la trajectoire délictueuse en cours. Le sous-chapitre qui suit a pour objectif de mettre en lumière le processus réflexif qui permet aux jeunes de persister sur une voie marginalisée et souvent dévalorisée.

7.1. Une spirale de désillusion

De différentes manières, les jeunes dits « récidivistes » déploient une énergie importante pour quitter une réalité dérangeante, bouleversante, voire néfaste à leur construction personnelle. Par des moyens qui les insèrent chacun à sa façon dans un univers marginalisé et qui parfois les amènent à user de délits, ils se construisent une existence qui a le mérite de les éloigner du risque d'esseulement, de vide identitaire et de l'impossibilité d'existence. Or, malgré les stratégies de survie, dont l'émergence du capital de caïd fait partie, les expériences néfastes de rejet, d'échecs et de rupture demeurent ponctuellement présentes et le « temps à part » n'efface pas le temps de l'univers de conventionalité ; il les met, au mieux, temporairement à distance.

En se construisant un univers marginalisé et un capital valable et reconnu, les jeunes revêtent une armure de soutien et de protection inestimable. Or, celle-ci n'est pas immuable et malgré l'énergie placée pour éviter d'être atteints, les jeunes demeurent, à de nombreux égards, touchés dans leur Être. Pour comprendre cela, nous allons voir comment la désillusion peut intégrer différentes sphères de la vie des jeunes qui, conjointement, contribuent à ancrer les jeunes dans une dynamique délinquante.

Malgré la spirale d'illusion qu'ils se construisent notamment par leur quête d'un capital de *caïd*, malgré l'immersion dans un *cadre temporel à part* et propice à l'accès à une capacité d'action, et surtout malgré qu'ils soient parvenus à rendre leur action « transformatrice », c'est-à-dire capable de modifier l'expérience individuelle et d'atteindre le statut d'acteur social (Soulet, 2005a, p. 36), les jeunes demeurent sujets à des tensions identitaires et à des sentiments forts de déficit de reconnaissance. Comprendons ici que l'univers marginalisé ouvre l'espace du possible sans pour autant garantir la construction de soi dans un espace sécurisant. L'accès à un cadre à part présentant d'autres repères normatifs permet aux jeunes d'élargir leur regard et de les laisser croire à une vie reconnue et valorisée. Dans ce sens, la capacité d'action qu'ils développent et les sensations de reconnaissance dont ils se remplissent tendent en effet à les bercer, pour un temps, dans un monde d'illusions : celui de la gloire et du sentiment d'existence qu'elle engendre, celui du pouvoir, du contrôle de sa propre histoire et de l'utopie d'une transformation durable et recevable de leur situation.

Pourtant, de nombreuses tensions identitaires persistent entre ce que les jeunes sont (pour la plupart des *mini caïds* ou des *caïds* en devenir contraints de faire leurs preuves) et ce qu'ils désirent devenir (des vedettes). Ce déficit d'accomplissement personnel (Bajoit, 2012) n'est pas anecdotique, tant l'univers marginalisé ne reconnaît que les meilleurs, les plus forts, les plus performants, au détriment des plus faibles, ceux qui ne parviennent pas à démontrer suffisamment de capacité d'agir conformément aux attentes de l'univers marginalisé, ceux qui se situent aux confins de l'univers marginalisé.

Calme, posé et intimement persuadé qu'il souhaite sortir de la délinquance autant que de l'univers marginalisé, Igor exemplifie ce sentiment d'inaccomplissement personnel ressenti au sein même de l'univers de pairs marginalisés : *j'sais que si j'continue comme ça, ça va rien m'amener de mieux que si je change ma vie, si je reprends une vie tranquille avec un job, sans mauvais plans. Les mecs [les potes de galère] y me font me sentir mieux, mais après ? Tu crois que tu peux faire confiance puis tu t'en reprends plein la gueule, tu remets ça quoi et les prises de tête, ça continue*

*quoi. Ici*²²³ *ça a l'air nul, mais ici, j'suis content de moi.* La désillusion qu'Igor avait ressentie dans son existence avant son immersion dans un parcours de délinquance ne s'efface pas comme par magie dans l'univers de délinquance, mais se poursuit ponctuellement comme pour rappeler des souffrances antérieures et maintenir le jeune dans ce qu'il perçoit comme une impasse : *j'savais que j'allais dans l'mur, j'savais [silence], mais bon...* (David). Bien qu'elles perdurent, les bribes de désillusions sont néanmoins contrebalancées par des explosions de sentiment d'accomplissement personnel lorsque, pour un temps, le jeune est placé en tête d'affiche : *j'dealais donc c'est clair, tu vois les mecs y z'avaient besoin de moi, c'est moi qui gérais tout* ajoute Igor à qui ce sentiment de contrôle conférait un pouvoir appréciable. Cependant, la non durabilité de l'apaisement recherché produit, à moindre échelle, la reproduction de certaines tensions identitaires et donc une désillusion intrinsèque à l'univers marginalisé.

Le ressenti et la prise de conscience du cumul des désillusions pourraient être vus comme un élément favorable à la bifurcation vers l'univers de la conventionalité. Or, sans nier que cet élément puisse être prépondérant dans la compréhension des sorties de la délinquance juvénile²²⁴, un autre versant lié à la désillusion doit être considéré, car il renforce, au contraire, la dynamique de récidive et l'ancrage dans un « temps à part ». En effet, le « pouvoir agir » que procure l'ensemble de la construction d'un parcours de délinquance offre aux jeunes la possibilité de participer au jeu social et de peser sur leur monde, soit l'espace fermé et marginalisé, majoritairement composé de pairs socialement désaffiliés. Au gré du temps et de l'expérience, les jeunes acquièrent des compétences reconnues par les leurs et valorisées au quotidien : *tous les mecs y savent que j'me fais la malle en 2 secondes (...). Même les mecs que j'aime pas y savent ça, j'ai du flair, j'me barre toujours au bon moment* (Kenzo). Savoir sortir par le velux d'une maison cambriolée, par les toilettes d'un bar où l'on a consommé sans payer, par la sortie de secours d'une boîte de nuit pendant une descente de police, c'est savoir s'en sortir à coup de stratégies et de capacités physiques. Et les compétences que les jeunes se construisent tout au long de leur parcours sont nombreuses, variées tant elles sont des voies à l'acquisition d'un capital de caïd. Or, aussi intéressantes et nécessaires soient-elles pour l'existence de caïd visée, ces compétences multiples posent le problème majeur de leur transposabilité. Aussi aiguisées soient-elles, les compétences que les jeunes ont sciemment développées grâce à leur volonté et à leur immersion dans un « espace-temps à part » ne sont pas des compétences facilement mobilisable face au monde conventionnel. Les outils, les stratégies, les compétences individuelles et sociales susceptibles de les mener à une reconnaissance et à une valorisation de la part du monde adulte et, *in fine*, de la société, demeurent manquants ou partiels. Adapter son langage à la personne qu'ils ont en face d'eux, parler poliment aux adultes malgré un

²²³ Igor fait référence à son apprentissage de cuisinier au sein de la maison d'éducation dans laquelle il est placé.

²²⁴ La dimension des tentatives de bifurcation sera abordée ultérieurement.

évident désaccord, payer les transports publics, chercher des stratégies non violentes de résolution de problème, vivre en fonction de ses moyens financiers, respecter son propre matériel et le matériel d'autrui sont autant d'exemples de situations où les compétences qu'ils acquièrent tout au long de leur parcours délictueux ne sont pas utilisables. Dès lors, cette non transposabilité de leurs savoir faire et de leur savoir être place les jeunes face à la désillusion suprême, celle de la poursuite du sentiment d'inexistence face au regard des adultes. Malgré le sentiment appréciable de reconnaissance en provenance des pairs, un sentiment fort d'inexistence perdure dans le regard qu'ils sentent que la société pose sur eux. Le pouvoir d'action dont ils se sont dotés les a déplacés de la position du risque de n'être rien à la position de n'être rien de valable, tant la « conversion des ressources » (Soulet, 2005a, p. 36) est problématique.

Le capital de caïd est-il utile et donc utilisable dans l'univers de conventionalité ? Peut-il constituer une ressource dans un autre espace-temps ? Toutes les stratégies de survie mises en place pour se produire soi-même et pour peser sur le monde s'avèrent inefficaces pour atteindre l'un des objectifs majeurs de leur quête : exister positivement aux yeux des adultes. Si l'existence par la négative est en premier lieu préférée à l'inexistence sociale, comme l'exprime Yannick : *moi l'juge il a beau me faire comprendre qu'il s'en bat les couilles de moi, j'sais que j'l'énerve grave et ça, ça me fait kiffer*, elle n'est pas pour autant satisfaisante à moyen terme, ainsi que le relève Caryl : *j'suis pas c'que mon père attendait, il a honte. Il rêvait de m'voir en taule, là il est content, c'est comme s'il peut montrer qu'il avait raison*. Les propos chargés d'émotions de Caryl détiennent la même énergie que ceux d'autres jeunes qui montrent qu'exister par la négative produit une excitation qui n'est qu'un leurre et finalement, ce type de sentiment d'existence s'avère aussi insatisfaisant qu'éphémère.

Les expériences de désillusions vécues au sein de l'univers marginalisé, couplées aux désillusions récurrentes dans le face à face avec la société, montrent que les jeunes sont placés devant une spirale de désillusions intenses et omniprésentes. Dans les instants de trêve, c'est-à-dire lorsqu'ils entrevoient une issue potentielle à leur parcours délictueux, les jeunes semblent rattrapés par une réalité connue et pénible, celle du sentiment d'incapacité : *le boss était cool, j'bossais bien, mais merde, se lever le matin à six heures, tous les jours de la semaine, et bosser sans pause, même pas pour les clopes (...), c'était pas pour moi. (...) c'est nul, c'est clair que j'me trouve nul d'avoir lâché ça, c'était un bon plan avec un mec cool comme patron, y m'a trouvé lâche j'suis sûr [silence]. J'voulais, j'te jure, j'arrivais pas, c'est naze* (Caryl). Si l'incapacité peut être auto-infligée, elle peut aussi être ouvertement affichée par autrui : *y me répétait tous les jours que j'arriverais à rien, que ma [mu]sique allait pas me sortir de la merde et que j'ferais mieux de rattraper l'école même s'il disait que j'rattraperais jamais* (Yannick). De manière plus perverse, certains acteurs du monde adulte jugent la « qualité de délinquant » de certains jeunes, comme c'est le cas pour Karim et Rémi

dont l'une ou l'autre figure parentale remet en question le potentiel même d'être un « bon » délinquant : *mon père il aimait pas ça, c'est clair, mais quand je me faisais choper, y devenait vénér. Y me disait, fais tes conneries, mais sois pas con au point de t'faire choper. J'sais qu'il avait aussi fait les quatre cents coups lui et jamais y s'était fait choper* annonce Rémi en laissant poindre une certaine fierté de l'image dédagée par son père. De son côté, Karim se fait réprimander lorsqu'il rentre à la maison en portant les traces d'une bagarre qui s'est visiblement terminée en sa défaveur. Il explique combien son père aurait souhaité un fils plus à même de rendre les coups et de se défendre pour sauver son honneur : *je pouvais jamais lui dire que j'avais peur de certains gars y me traitait de fillette, pour lui un homme ça doit pas s'plaindre.*

Au fur et à mesure du parcours de délinquance, les jeunes vivent donc une spirale de désillusion provenant de deux univers qui se côtoient sans se confondre. D'une part, l'univers de la conventionalité renvoie la répétition chronique des ruptures, des déficits, des sentiments d'incapacité, d'échecs et de dévalorisation. Cette confrontation à la société renvoie à l'impossibilité d'existence positive, malgré le fait d'avoir déjoué le piège de l'incapacité d'agir et cumulé des ressources et des stratégies valables dans leur « temps à part ». Si la capacité d'action individuelle a été réintroduite, la remise en question de sa transposabilité réduit les jeunes à un jeu alternatif de jeunes délinquants sans issue. D'autre part, l'univers marginalisé renvoie à la dureté de la bataille vers la reconnaissance et l'évanescence de celle-ci. Aussi précieux soit-il, le « temps à part » n'efface pas les tensions identitaires. Il les déplace, les diffère, les atténue pour un temps, mais l'insatisfaction entre « qui je suis », « qui je pense que je devrais être » et « comment je pense que l'on me perçoit » demeure présente et les profits qu'offrent la délinquance ne sont assurément pas la panacée.

La réalité farouche, qui n'épargne aucun et qui prend la forme d'une spirale dont on ne voit ni l'entrée, ni la sortie, place les jeunes face à l'absence importante de maîtrise de leur propre histoire. Si l'univers marginalisé et la délinquance constituent, nous l'avons vu, des moyens pour se réapproprier sa propre histoire et, dans une certaine mesure, pour tenter de reprendre les rênes de son existence, la quotidienneté montre continuellement aux jeunes qu'ils sont et resteront dans une marge illégitime qu'il paraît toujours plus difficile de quitter. Tenus dans une marge qui rend impossible la participation au jeu social et collectif en tant qu'acteur social, les jeunes présentent une attitude d'opposition à une figure emblématique dépourvue de visage : *à qui j'en veux ? J'sais pas, à personne en fait. J'ai la haine, on s'fout d'notre gueule, des mecs comme moi (David).* La spirale de désillusion engendre un sentiment de domination sans visage qui rappelle la thèse de la galère de François Dubet. À l'instar des jeunes étudiés par cet auteur, les enquêtés sont dans l'impossibilité de trouver une cible pour régler leurs comptes et pourraient faire payer leur désillusion à n'importe qui : *j'avais les crocs man (...) j'aurais pu défoncer n'importe qui, celui qui passe même qu'il a rien à*

voir, il aurait dégusté (Igor). En s'acharnant finalement sur un poteau électrique et quelques lampadaires, il s'en est pris à tous mais surtout à lui-même : *trois doigts pétés en plus d'être coffré pour la nuit. Y m'ont même pas fait voir un médecin ces bâtards*. La roue tourne et rien ne change malgré leur sentiment d'évoluer, de grandir, de ne plus être le même qu'auparavant, le même que celui qui n'était rien aux yeux de la société. Le sentiment de l'injustice de vivre cette répétition et de côtoyer l'épreuve de la désillusion à chaque coin de rue produit un sentiment de haine qui naît, non pas d'une situation initiale d'inégalités ou de déficits, mais de l'injustice d'un enfermement dans ce qu'ils sont autant que dans ce qu'ils ne sont pas. Ce sont tant l'inaboutissement d'une quête que la chronicité des tensions identitaires qui conduisent au sentiment d'exploitation, c'est-à-dire au ressenti d'un abus à leur égard, d'une trahison.

Comme une goutte d'eau qui ferait déborder le vase, l'absence chronique du sentiment de maîtrise de sa propre existence, l'impression d'exploitation de soi et la haine que cela inspire renforcent les jeunes dans la désaffiliation ancrée dans laquelle ils étaient déjà. Or, la particularité de ce mouvement se situe au niveau de l'attitude des jeunes qui, tout en restant dans la même marge qu'auparavant, se posent dos à l'univers de conventionalité, cette fois-ci dans une logique de fronde plus que de désintérêt. La haine se nourrit d'une situation conflictuelle et douloureuse, tout en offrant un sentiment de force et de contrôle : *des fois je dois m'appeler comme c'était relou, comme y m'ont matraqués les mecs, le directeur* [d'une institution socioéducative], *l'AS* [assistant social], *l'juge* [silence], *j'le sens dans l'bide et faut plus qu'y me parlent, j'te jure, j'ai encore trop la haine* nous dit David en gonflant le torse et en soulevant son poing fermé comme pour attester de sa disposition à cogner.

Si le sentiment d'abus et d'exploitation ressenti conduit, au travers de la haine qu'il engendre, à une dynamique de fronde et donc d'éloignement toujours plus intense de la conventionalité, la spirale de désillusion vécue au sein même de l'univers marginalisé ne se montre pas non plus invitante et questionne donc sur les raisons de l'ancrage. En effet, la fréquente insatisfaction de la quotidienneté délinquante nous conduit à nous questionner sur les raisons profondes de ce positionnement qui semble faire fi des déficits rencontrés dans le « temps à part ». Comment gèrent-ils le maintien dans une dynamique délinquante malgré les tensions et les difficultés qu'ils y rencontrent ? Quelles sont les stratégies mises en place pour dépasser les désillusions et rendre l'expérience viable, voire peut-être constructive ? Finalement, alors qu'ils butent sur la production de sens de leur action, celle-ci ne conduisant de toute évidence pas aux finalités espérées, quel(s) sens donnent-ils à leur parcours et comment ce sens (ou ces sens) intègre-t-il les désillusions rencontrées ?

7.2. L'explication du parcours

Pour que l'action soit transformatrice et qu'elle offre aux jeunes des possibilités de construction identitaire, il est nécessaire qu'elle corresponde au contexte dans lequel les jeunes évoluent. Or, plus les jeunes travaillent leur capacité de se produire eux-mêmes et de générer une capacité d'action visible, moins le sens profond de leurs transformations fait écho à la réalité d'un monde marqué par la conventionalité. L'impossible conversion des ressources trahit l'imperméabilité des contextes et l'effritement des passerelles, comme si le déploiement de certaines formes de capacités d'action couplées à l'éloignement symbolique rendait le retour à un univers de conventionalité toujours plus improbable. La désillusion répétée due aux innombrables expériences d'inexistence cumulée à la non transposabilité des savoirs et des ressources opèrent une mise à distance et un ancrage significatif dans un parcours délictueux. Or, le fait que l'expérience de délinquance se poursuive au-delà des désillusions qui n'épargnent pas l'univers marginalisé, le fait que les actes tendent à se renforcer malgré le prolongement des sentiments d'inexistence nous amène à nous questionner sur les raisons profondes et, mieux dit, sur les processus qui conduisent au renforcement du parcours de délinquance, au-delà des insatisfactions.

La recherche de maîtrise, qui se lit dans les histoires individuelles, est mise à mal par la spirale de désillusions à laquelle ils ont affaire. C'est notamment au travers des tentatives pour reprendre les rênes de leur existence, pour reprendre le dessus et éprouver un sentiment de contrôle rassurant, qu'apparaissent les éléments centraux de la poursuite, malgré les désillusions, les risques de n'être rien et les insatisfactions. Si auparavant les jeunes avaient tout un registre de compétences physiques, sociales et stratégiques leur permettant d'éprouver un sentiment de maîtrise, c'est à présent grâce à l'intégration et au déploiement d'un registre explicatif de leur parcours qui donne (bon) sens à leur expérience, que s'opère la réappropriation de leur histoire. En d'autres termes, ils parviennent, par le biais du regard qu'ils portent sur leur histoire et sur leur contexte, par le biais de leur compréhension du monde et des jeux de relations, à expliquer et à s'expliquer des choix, des orientations, des réalités individuelles et collectives qui donneront sens à leurs actes et qui garantiront, pour un temps, la cohérence de leur parcours.

Nous n'agissons pas sans raison. En effet, les différentes conduites étudiées dans le but de saisir le sens et les enjeux d'un phénomène social ne sont pas dépourvues de raisons sous-jacentes, qui les font naître, vivre et perdurer. D'une manière générale, la sociologie considère qu'aucun individu

n'agit gratuitement²²⁵ et que les raisons de l'action méritent d'être découvertes pour saisir la cohérence des conduites et des actions qui, au premier abord, pourraient sembler incohérentes. Si « pour être acteur, il faut se donner des raisons d'agir » (Bajoit, 2009, p. 125), alors la quête forte d'une capacité d'action pour laquelle œuvrent les jeunes cache, chez chacun, des raisons qui sous-tendent leurs actions, leurs conduites et leurs investissements.

Une distinction s'opère entre les « raisons légitimes, volontaires et vitales » et les « raisons illégitimes, involontaires ou pulsionnelles » qui seraient dissimulées derrière les premières par le biais de processus psychiques, tant elles seraient « difficiles à avouer » (Bajoit, 2009, p. 125). Pour la présente étude sur les parcours de délinquance juvénile, il n'apparaît pas pertinent de tenter de distinguer les différentes raisons d'agir, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, la finalité même de l'étude consiste à saisir le processus qui conduit à l'agir délinquant. Les raisons de l'action sont donc étudiées de manière à élucider des logiques d'action qui comprennent à la fois des dynamiques intentionnelles ou non intentionnelles ; l'étude, par ses repères méthodologiques, dépasse de fait le discours élaboré par les jeunes. Dans ce sens, les raisons de l'action dépassent le cadre individuel, mais aussi et surtout la formulation consciente par les jeunes des raisons légitimes ou non de leur action. Ensuite, en s'intéressant précisément à la récidive et donc au processus d'ancrage dans une dynamique marginalisée, l'intérêt de saisir le processus qui amène les jeunes à légitimer (et quelle qu'en soit la forme) leur parcours dépasse celui d'établir une distinction claire entre les raisons jugées recevables ou non recevables. Cela dit, s'il n'y a pas de sens, pour comprendre le registre explicatif des conduites, de différencier les raisons dites avouables ou non, il apparaît néanmoins pertinent de relever comment le registre explicatif du parcours permet d'éprouver un sentiment de contrôle, et comment, la perte de maîtrise constitue un élément aussi inconscient qu'inavouable.

Installés dans un parcours de délinquance qui prend ses racines dans une « temporalité à part », les jeunes se confrontent néanmoins fréquemment à leur société qui incarne à leurs yeux l'univers de conventionalité duquel ils sont passablement désaffiliés. Le sentiment d'existence par la négative et les expériences d'incapacité qu'ils rencontrent, parfois quotidiennement, lorsqu'ils rapprochent leurs univers, et ce, malgré le déploiement de compétences physiques et sociales leur permettant de s'afficher comme des individus pesant sur leur monde, engendrent une déception de soi et des autres tout en affichant les contours d'un passage difficile et périlleux entre eux et la conventionalité. Face à cette réalité, tour à tour mise en évidence par le biais du rattrapage scolaire impossible, des relations familiales brisées à jamais ou des déceptions profondes, les jeunes cherchent, dans leur immédiateté, de bonnes raisons d'être là où ils nous parlent, de bonnes raisons de creuser dans le vif d'un terrain

²²⁵ La gratuité renvoie, pour Raymond Boudon, à l'idée d'un acte dénué de motivation, empreint de folie, voire d'absurdité que la recherche en sciences sociales ne saurait saisir.

marginalisé. Ces « bonnes raisons » qui caractérisent « les situations où un sujet accepte une conclusion parce qu'il ne parvient pas à trouver un système de raisons supérieur (...) » (Boudon, 2003, p. 139), doivent permettre aux jeunes d'expliquer leur parcours et de lui donner une cohérence minimale. C'est donc dans un registre à la fois accommodatif, réflexif et explicatif que les jeunes déploient des raisons valables et recevables susceptibles de rationaliser et de légitimer leur parcours.

Le renforcement des tensions identitaires, qui proviennent de la confrontation négative avec l'univers de conventionalité, conduit les jeunes à multiplier les modalités leur permettant de donner du sens à leur histoire. Alors que la distance qui sépare les deux univers semble augmenter à vue d'œil, les jeunes développent un registre explicatif qui leur permet de (se) raconter leurs histoires en y insérant des explications rationnelles. Si certains individus peuvent vivre une existence marquée par des incohérences qu'ils parviennent à s'expliquer et à accepter (Bajoit, 2009), les jeunes enquêtés démontrent au contraire qu'ils cherchent activement à rationaliser leurs expériences au moyen d'un processus de « valorisation d'une réalité commune » et d'un processus de « dédramatisation ».

La valorisation d'une réalité commune

La dynamique de fronde à l'égard des autres symbolisant la société et la désaffiliation ancrée font émerger un discours au sein duquel le « nous » prend une place nouvelle. Cet élément est visible dans le vocabulaire par lequel les jeunes se nomment. En effet, en parlant du début de leur parcours, des premières expériences de délinquance qui ressemblent à des expérimentations, le « je » est omniprésent et l'individu, malgré la cohorte de pairs qui l'entoure, se singularise *à part* des autres. Lorsque les parcours s'intensifient et que la perspective d'un retour à la conventionalité devient, à leurs yeux, plus périlleuse et complexe, le « nous » traduit une expérience collective à laquelle ils se raccrochent : *la plupart du temps, on va pas s'prendre la tête juste pour un prof qui te fait passer pour un con, c'est simplement lui l'con (...)* (Rémi) ; *c'est relou [lourd] de s'faire balader en fourgon des flics, juste parce qu'y a pas d'place en taule, c'est clair qu'on va péter un plomb* (David). Le « on » est utilisé par Rémi et David bien que l'expérience soit vécue de manière tout à fait individuelle et sans la présence immédiate de pairs. En relatant une expérience individuelle qui fait référence à un moment de leur histoire où la désaffiliation ancrée est fortement présente, les jeunes utilisent le « nous » pour s'insérer dans un tout, à l'égard duquel ils marquent une appartenance.

L'appartenance n'est pas celle du groupe. Nous avons en effet démontré l'importance des pairs en termes d'« univers de présence » plus qu'en tant que force directrice et incitatrice d'un agir délinquant. L'appartenance n'est pas à une sous-culture déviante qui afficherait ou revendiquerait des

valeurs opposées à celles de la société comme le revendiquent les théories culturalistes²²⁶, ni même une appartenance à un « groupe déviant organisé » (Becker, 1985, p. 60). L'appartenance est vécue face à une forme de communauté de personnes²²⁷ qui expérimentent une réalité commune et qui, de fait, partage les représentations et les revendications à l'égard de la société : *on est pas en train de dire qu'on en a rien à battre de l'école, y a des mecs qui galèrent qui ont fait l'école, qui ont pas eu de job et qui n'ont même pas de chômage, des mecs de passé quarante ans comme ça, j'en connais. Y dealent un peu, y se font d'la tune, j'les comprends* (Andry). Le discours, qui met en évidence le partage d'une réalité commune, permet aussi de rendre visible, pour soi et pour autrui, le caractère non isolé de leur parcours et donc l'impossibilité d'y apposer une responsabilité strictement individuelle : *t'as la haine des fois, t'as la haine tu sais pas pourquoi, c'est comme ça ici, alors faut s'attendre à des explosions, ouais* : la formulation de Kenzo laisse penser que, de son point de vue, chacun au sein des murs de l'établissement éducatif vit les mêmes sentiments d'antipathie et les mêmes rancœurs qui pourraient expliquer, voire justifier, certaines conduites. Cette réalité partagée se retrouve effectivement dans les étapes de la carrière délinquante d'Howard Becker (1985) où la deuxième étape, « l'engagement dans un milieu déviant » permet le développement de motifs communs et où le fait d'entrer dans un groupe déviant organisé a une conséquence sur le partage d'une identité commune, celle de la déviance. Ici, l'action individuelle de l'explosion se réfère à une identité commune qui serait censée diluer la responsabilité individuelle et engendrer une forme d'approbation du groupe. Ces deux éléments, que sont le partage des responsabilités individuelles par le groupe et l'approbation du groupe, concourent à légitimer l'action dans une logique de déresponsabilisation (Guénia, 2007).

En se mettant verbalement dans un groupe symbolique qui atteste d'une réalité partagée, les jeunes justifient la poursuite de leur parcours de délits en détaillant la légitimité de leur persévérance. *Bonnes ou mauvaises*, les raisons de la persévérance sont avant toute chose celles de l'acquisition d'un capital permettant de *représenter*, disent-ils, d'être quelqu'un de reconnu : *j'veais jamais me coucher par terre et vivre comme une victime, moi j'suis pas d'ceux-là* clame Rémi pour qui l'agir délinquant devient une question d'honneur. Sans le formuler comme tel, il montre néanmoins que des actes, tels que l'intimidation, les vols, les bagarres, sont nécessaires pour éviter que la vie ne soit un enfer : *si tu t'agenouilles, t'es mort, t'as plus rien, ta vie, c'est celle d'un naze et t'en ramasses à coin*. L'affrontement est non seulement acceptable, mais valorisé lorsqu'il permet de servir une cause devenue commune, celle de tenir debout malgré l'adversité.

²²⁶ Nous nous référons ici principalement aux théories d'Edwin Sutherland (1939) et de Clifford Shaw et Henry McKay (1942).

²²⁷ Communauté de personnes qui, à proprement parler, dépasse la catégorie « jeunes ».

La persévérance des délits est justifiée par la persévérance du *faire face* qui apparaît comme une attitude légitime, voire louable. Dans une logique qui maintient en haut de l'échelle de valeurs la nécessité d'agir et de porter seul son propre parcours, refuser de n'être rien et agir pour cette *cause* démontre une logique rationnelle qui fait sens à leurs yeux : *y peuvent faire quoi les mecs qu'on pas d'job, pas d'chômage, pas d'famille, y s'en sortent, y ont une vie quand même, même si c'est relou d'en être là à plus d'quarante balais, franchement, le deal, y z'ont raison, y z'ont qu'ça à faire* (Andry). En parlant de la vie des autres, Andry montre que la dynamique délictueuse *a ses raisons que la raison connaît*. La réflexion qu'il met en place et qu'il (se) verbalise, illustre le processus de rationalisation lié à la réalité partagée qui lui permet de légitimer ensuite sa propre histoire : *dans l'quartier, on est pris pour des gros délinquants, dès qu'y a un truc, c'est sur nous qu'ça tombe alors c'est la guerre, y se ramassent quand y nous regardent mal ou qui nous accusent ces bâtards*. Par le biais de l'affrontement, les jeunes revendiquent certains droits et militent pour certaines causes sources de frustration (Bajoit, 2009) ; la frustration de vivre une forme de ségrégation insensée offre des (bonnes) raisons à l'affrontement autant qu'à la rancœur.

La réalité commune partagée permet aux jeunes de justifier leur parcours par le biais de la communauté²²⁸ à laquelle ils se sentent appartenir, mais elle permet aussi et surtout de désingulariser l'expérience individuelle (Le Caisne, 2009). Cette communauté qui, rappelons-le n'est pas en elle-même génératrice des délits, offre une excuse plus qu'une explication ; elle permet de justifier le fait même d'être dans une posture de persévérance par le fait que d'autres le sont aussi. Cette technique de neutralisation (Sykes & Matza, 1957) permet une mise à distance de la responsabilité individuelle, par l'insertion de l'expérience personnelle dans une réalité collective, qui permet aux jeunes de négocier, de manière potentiellement déculpabilisée, la sensation d'ancrage et d'éloignement, ainsi que la durabilité du parcours.

La dédramatisation

Les déceptions et les sentiments de trahison poussent les jeunes à tourner le dos à la société qui entrave leur possibilité d'existence par la positive. Dans une dynamique de « *refoulement* », qui incite le sujet à mettre le couvercle sur ses attentes (Bajoit, 2009, p. 123), les jeunes déplacent leur quête de satisfaction vers l'univers marginalisé susceptible de répondre (en tout cas partiellement) à leurs attentes. Le procédé du refoulement est intéressant, car il s'accompagne d'une dynamique de dédramatisation de la situation affective à laquelle ils sont confrontés qui s'apparente également à

²²⁸ Rappelons que cette notion de communauté est symbolique dans le sens où ils n'y a pas d'individus clairement identifiés ou identifiables. Certains pairs pourraient faire partie de ce regroupement symbolique, mais le « nous » utilisé dépasse l'exclusive considération d'un groupe de pairs.

une stratégie de neutralisation (Sykes & Matza, 1957). Exemplifier cela n'est pas simple. En effet, face à la lourdeur que génère ce que l'on pourrait qualifier d'un renouvellement de l'impossibilité d'existence, les jeunes se retournent de manière quasi instantanée vers l'univers connu et marginalisé, au sein de leur « temps à part » susceptible de compenser et de panser leur détresse. Pour faire face et éviter la propagation de la douleur, les jeunes relativisent leur situation et tentent de renoncer à la reconnaissance sociale du monde adulte : *j'avais mes potes et ça allait comme ça, je m'tournais vers eux et je m'disais qu'y avait que ça qui valait l'coup* nous dit Igor qui montre ensuite que le renoncement n'aura été qu'une tentative vaine et que le vide laissé par le sentiment d'inexistence durable lui laisse actuellement une douleur vive : *ici j'm'en suis ramassé plein la gueule. J'ai commencé à regarder ma vie, alors après des années avec la tête dans le sable, ça fait mal*. Ne pas affronter la réalité permet d'éviter de sentir les blessures, mais implique la construction d'une carapace importante. Or, cette enveloppe protectrice permet aux jeunes une mise à distance symbolique qui se retrouve dans certains discours : *ça me fait plus rien les regards des voisins, avant oui, là j'ai pas d'compte à leur rendre et même le fait qu'ils me voient comme le pire de voyous, j'm'en tape*. De cet état de fait, l'explication de certaines conduites est possible uniquement grâce à un procédé qui pourrait se rapprocher d'une forme de désinvestissement sous le mode « rien ne me touche, je suis endurant face à la douleur, voire même, je ne la ressens plus ». Une fois de plus, le système réflexif mis en place permet d'éviter la remise en question.

À partir du moment où le jeune fait état d'une absence de ressenti dérangeant, de rancœur ou encore de peur face à sa propre situation, le fait même de remettre en question la trajectoire devient obsolète. Plus que nier l'existence d'une réalité dérangeante, c'est nier les tensions existentielles fortes que chacun vit entre ce qu'il pense être, ce qu'il pense que les autres attendent de lui et ce qu'il souhaite devenir. La dédramatisation s'avère être une stratégie utile pour s'accommoder des tensions existentielles qu'ils ne sont pas parvenus à gérer différemment. Concrètement, c'est au travers d'un discours de banalisation que les jeunes parviennent à dédramatiser leurs expériences et leurs ressentis. Léonore Le Caisne (2009) met en évidence cette stratégie dans son analyse de l'expérience carcérale des jeunes issus de cités françaises en montrant comment le sentiment d'appartenance à la classe d'âge de la jeunesse leur permet de concevoir l'expérience carcérale comme une étape faisant partie intégrante des épreuves liées à la jeunesse. Le discours de banalisation des enquêtés montre également un recours à la classe d'âge de la jeunesse pour expliquer une forme d'insouciance, d'envie de profiter de la vie, qui garantirait donc une fin dès l'atteinte de la majorité : (...) *sans déconner, moi j'ferais plus ces conneries si j'avais dix-huit ans, là, ce serait plus tellement excusable. D'jà là, c'est pas excusable, je sais, mais bon, on est jeune quoi* (Rémi). Dans une pensée magique permettant de fantasmer sur des projets pour la majorité, les jeunes banalisent les conduites en s'autorisant un mode de vie qui serait inacceptable une fois la barre de la majorité passée. Ce délai

auquel ils tentent de ne penser que très peu pour profiter du temps présent, leur fournit néanmoins de *bonnes raisons* d'adopter certaines conduites : *je sais que dans deux ans, si j'en suis toujours là, j'aurai plus le choix de me ranger. Là, j'profite un peu [rire], non pas tellement quand même, mais disons, enfin, j'veux dire que là, ça va encore, tu vois ?* (Caryl).

Les jeunes (s')expliquent leurs parcours en s'insérant dans la catégorie large de la jeunesse, tantôt de manière passive, en attestant que le fait même d'être jeune explique, pour une part les conduites marginalisées ; tantôt de manière active en démontrant que leur dynamique est liée à un rapport au temps qui ferait d'eux des individus valorisant le présent dans l'attente d'un avenir marqué par des interdits ou des codes sociaux et moraux limitatifs. Face à ces dynamiques dites actives et passives, deux éléments méritent d'être relevés. Tout d'abord, bien que, comme les sujets de l'enquête de Léonore Le Caisne, les jeunes enquêtés marquent cette appartenance à la jeunesse, ils relèvent néanmoins tous et fréquemment une distinction entre eux (les jeunes en situation délinquance) et les autres (les jeunes socialement insérés). Ainsi, bien que la catégorie jeunes permette une forme d'explication du parcours, ils butent néanmoins lorsqu'ils abordent la jeunesse en général et leur registre explicatif est empreint d'un certain malaise, comme si le bât blessait, comme si la justification ne tenait vraisemblablement pas. Ensuite, les discours marquent une distinction claire entre la jeunesse et l'âge adulte²²⁹. À l'instar des jeunes des cités françaises dont l'expérience carcérale est source de banalisation, le passage à l'âge adulte revêt un caractère magique, celui de l'accès à une vie rêvée, celle d'un individu responsable de sa propre histoire, qui s'autosuffirait et qui adopterait une vie traditionnelle : une vie de couple stable, une maison, une voiture, un travail permettant de payer les factures, deux enfants. Ce projet rêvé contribue paradoxalement à banaliser les conduites délinquantes à l'adolescence, tant la suite imaginée est marquée par la bifurcation. Ainsi, l'état actuel s'apparente à une parenthèse, la parenthèse adolescente, qui, magiquement et indubitablement, mènera à la stabilité tant la délinquance adulte n'est aucunement envisageable.

La banalisation des conduites et des conséquences, telles que les arrestations, les sanctions pénales ou encore le regard des autres n'est pas une donne omniprésente. Il serait erroné de percevoir les jeunes dits « récidivistes » comme des individus vivant et agissant avec légèreté, insouciance et sans aucune de culpabilité, tant ils auraient développé une capacité de dédramatisation de leurs actes. À cet égard, une distinction importante mérite d'être faite entre deux types de jeunes rencontrés : les jeunes condamnés pour des actes qu'ils perçoivent comme étant graves (homicide et viol) tendent à banaliser des délits mineurs réalisés avant les actes graves, mais en aucun cas, ils ne banalisent leurs actes « graves » ou ne cherchent à dédramatiser les effets douloureux de ceux-ci sur leur entourage

²²⁹ Cette distinction provient, dans le discours des enquêtés, de celle qui apparaît dans le nouveau droit pénal des mineurs.

ou l'entourage des victimes²³⁰. Les jeunes condamnés suite à une multitude de délits jugés mineurs sont davantage et plus fréquemment dans une logique de banalisation de leurs actes et des conséquences de ceux-ci, logique qui permet d'éviter la culpabilité et la honte qui seraient source de remise en question. Au-delà de cette scission quelque peu binaire, nous pouvons saisir que la banalisation des parcours permet de relativiser leur histoire au regard d'un tout souvent collectif et offre une piste explicative aux jeunes. Cette relativisation permet la déculpabilisation et la poursuite des activités de délinquance. L'incapacité de banaliser les actes graves conduit par ailleurs les jeunes concernés à ressentir un « stop » et à envisager verbalement la bifurcation : *je suis là pour changer, je dois changer de vie, le passé c'est le passé (...). Je regarde plus en arrière, sauf des fois, mais ça fait trop mal. (...). Oui, pour ça c'est bien que j'aie plus jamais au Tessin* affirme Igor qui, parallèlement, tend à relativiser certains délits commis à l'interne, tels que la vente de drogue et les fugues : *j'ai presque rien revendu, juste un peu, et j'ai pris comme si j'étais un gros contrebandier. La sanction était abusée franchement, c'était que de l'herbe, tous les jeunes y fument de l'herbe ici et j'ai ramassé comme si j'avais filé des amphets.*

Or, ce qui réunit les jeunes ayant commis des actes jugés graves et les autres jeunes placés, c'est que cette banalisation a pour but de sortir d'une impasse explicative. S'expliquer son parcours s'avère vital pour trouver un sens à son existence, un sens à l'orientation donnée à sa propre vie, une cohérence identitaire. Lorsque la construction logique du discours est mise à mal par un argumentaire bancal, par des faits qui pourraient sembler incohérents, la banalisation des actes et des conséquences offre une *porte de sortie* pour revenir à une logique qu'ils voudraient irréfutable. Par un discours de dédramatisation, les jeunes trouvent et offrent une explication qui fait sens à leurs yeux et qui autorise, voire légitime, la poursuite du parcours. Ainsi, plus qu'une capacité profonde d'annuler l'importance des actes et de leurs significations, les jeunes démontrent davantage une capacité d'adaptation à leur réalité faite de tensions dont la gestion passe, souvent, par la tentative de relativiser pour alléger les tensions, pour mieux respirer.

D'une manière générale, on peut dire que c'est d'abord par le biais d'un récit sur lui-même que l'individu cherche à traiter ses tensions : il dispose d'une capacité de se parler, de s'expliquer ce qui lui arrive, de se justifier à ses propres yeux et à ceux des autres, de forger un récit plausible et, à force de se le répéter, il parvient à y croire, jusqu'à l'intérioriser et le trouver évident (Bajoit, 2009, p. 114).

²³⁰ Par des questionnements croisés avec les directeurs d'institutions ou d'autres jeunes des mêmes établissements, nous avons pu constater que les délits graves sont placés sous silence, voire cachés. Les « agresseurs » ne cherchent ni à faire valoir leurs actes, ni à s'expliquer auprès des autres.

Par la valorisation d'une réalité commune et par la dédramatisation, les jeunes se créent « un système d'autojustification » (Becker, 1985, p. 61) commun. Tantôt de manière individuelle, tantôt de manière collective, les jeunes déploient un registre verbal qui leur a permis de réfléchir à leur parcours pour mieux l'expliquer. L'expliquer demande d'y réfléchir ; y réfléchir permet de (se) l'expliquer. Pour que le discours tienne la route, à leurs yeux avant tout, aux yeux des autres autant que possible, les jeunes appréhendent à la fois le registre individuel, collectif et contextuel qui fournit « des raisons solides » (*Ibid.*, p. 61) à leurs actions. Sans distinction claire de l'un et de l'autre, il apparaît clairement que la nécessité de donner un sens à l'action (Soulet, 2005a) et celle de gérer les tensions existentielles impliquent la construction d'un registre explicatif fort, neutralisant si possible les entraves morales. Plus que l'explication du parcours, le registre explicatif contribue à construire le parcours par le biais du regard que le jeune pose sur lui-même et du positionnement qui en découle. C'est à partir de ce positionnement que se lit l'ancrage, tant l'absence même de registre explicatif signifierait l'obsolescence de la trajectoire.

7.3. L'ancrage, un processus de (re)positionnement identitaire

Rester dans une dynamique de délinquance juvénile implique un registre explicatif basé sur l'expérience individuelle et collective inscrite dans « l'ici et maintenant ». Sans revenir sur des vécus lointains, les jeunes développent un argumentaire valable et solide, un argumentaire qui fait sens à leurs yeux : *on m'dit de r'prendre les cours, d'aller faire un apprentissage, mais moi j'sais combien c'est dur d'avoir une place d'apprentissage même quand t'as pas fait l'con, alors moi* [silence] *c'est pas impossible, mais quasi, tu vois ?* (Karim). La réalité socioéconomique, à leurs yeux trop souvent absente du discours des intervenants sociaux, effraie autant qu'elle justifie l'immédiateté du parcours : *pourquoi j'bosserais plus pour l'école ici d'dans* [rire], *ça va m'servir à quoi* [rire]. *Tu crois qu'un patron à qui tu dis qu't'as fait l'école à Pramont y va t'ouvrir les bras* [rire]. *Faut pas déconner, c'est pas qu'j'aime pas, mais faut pas déconner, ça va m'servir à quoi ?* [silence]. *Franchement ?* (Yannick).

L'absence de sens que propose l'aventure respectueuse des normes et des attentes sociales, mais aussi les tensions identitaires incessantes que provoque le rapport entretenu, bon gré mal gré, avec l'univers de conventionalité, conduisent les jeunes à chercher un sens à leur parcours délinquant, à lui donner de la valeur, malgré l'insatisfaction latente qu'il engendre. Si la spirale de désillusion touche invariablement l'ensemble de leur existence, l'impossibilité d'existence retentit davantage et de manière plus sonore et définitive dans leur rapport à l'univers de conventionalité. « Pouvoir vivre »,

autrement dit, pouvoir « mener (...) "une petite vie" » (Grell, 2004, p. 249), implique pour eux et de manière argumentée de se tourner vers un « temps à part » synonyme d'un ailleurs libérateur.

Spatialement autant que socialement, les jeunes se retranchent dans un « temps à part » qui ouvre les possibles d'un sentiment d'existence sociale²³¹. Les travaux de Michel Parazelli (1997) ont montré comment la dimension à la fois sociale et spatiale d'un lieu permet aux jeunes de s'approprier une position sociale. Si l'auteur s'intéresse spécifiquement à la rue, nous pouvons néanmoins constater qu'en se positionnant physiquement, socialement et symboliquement dans un « temps à part », les jeunes garantissent que leurs actions restent source de transformation et, *in fine*, que leur agir contribue à les maintenir proche d'une identité souhaitée²³². Cette dynamique de retranchement fait appel au concept de positionnement identitaire qui « rend compte de la façon dont un individu organise son rapport aux autres. Ce concept renvoie à un positionnement à la fois social et spatial » (Colombo, 2008, p. 71). Le positionnement dans un « temps à part » est donc un positionnement géostratégique dicté par l'évitement qui s'apparente à une forme de « conscience combative » et de « résistance » (Grell, 2004, p. 249) que l'on retrouve effectivement dans la dynamique de caïd recherchée.

Ce qu'il est dès lors important de saisir, c'est que dans cette dynamique visant à faire face à l'adversité, les jeunes évitent un monde social insaisissable et incontrôlable, non pas uniquement par un positionnement géostratégique au sein du « temps à part », mais aussi par un positionnement identitaire nouveau. C'est ce positionnement identitaire, déclenché par la spirale de désillusion au sein même du parcours de délinquance, qui constitue une donnée supplémentaire à l'insertion durable dans la délinquance juvénile. En effet, il ne s'agit pas d'une simple prise de position visible, possiblement fragile et éphémère, mais du caractère intime lié au positionnement de soi, face à soi et face aux autres.

Le positionnement identitaire dont il est question ici doit être compris comme une nuance subtile et peu visible au sein d'une réalité de désaffiliation ancrée déjà présente. Alors que les jeunes sont déjà dans une logique forte de définition de soi et de gestion des tensions existentielles par la construction d'une identité de caïd et de vedette, la quête éternelle de cohérence les conduit à faire face à l'inaccès à un monde social insaisissable par un repositionnement identitaire au sein de leur

²³¹ Par la socialisation permise par le « temps à part » et plus spécifiquement les voies de socialisation que génèrent la seule quête d'un capital de caïd.

²³² Ce que nous appelons l'identité souhaitée n'est pas exactement l'« identité désirée » de Guy Bajoit. Il s'agit ici d'une identité qui se forme dans la gestion des tensions existentielles et qui peut, parfois, s'apparenter à une forme de compromis.

marge. Le processus de repositionnement se différencie des éléments d'ancrage liés à la quête d'un « pouvoir agir » et à l'inscription symbolique à deux niveaux.

Tout d'abord, ce repositionnement identitaire est plus une réponse à des déficits multiples, qu'une tentative de fuir l'esseulement ou de se construire autrement ; il résulte de l'expérience personnelle de l'incapacité de réintégrer le monde social déserté par les jeunes au profit du « temps à part ». L'impossibilité de transposer le capital acquis dans leur course pour devenir caïd, dénonce la pénibilité d'une réintégration sociale. Si l'on reprend la thèse de Robert Castel (1994), l'expérience vécue souligne la rareté des passerelles entre la zone de désaffiliation et les zones de vulnérabilité et d'intégration. L'incapacité de bifurquer, voire même de percevoir des voies de bifurcations potentielles, conduit les jeunes, d'une part, à se retourner vers le « temps à part » en tant que contexte connu, propice à la gestion des tensions existentielles et à l'agir sur soi, et, d'autre part, à se positionner tant par rapport aux voies qui s'ouvrent, mais aussi à celles qui se ferment à eux.

Ensuite, ce repositionnement identitaire n'est pas le fruit de la valorisation d'une dynamique nouvelle venant s'opposer à un monde insensé marqué par le non sens et l'incohérence ; il résulte d'un processus de réflexion qui juxtapose les tentatives de rapprochement, voire de réintégration de l'expérience délinquante. Dans ce sens, ce repositionnement se fait en connaissance de cause, d'une part, de la réalité du « temps à part » et, d'autre part, de l'absence de perspectives qu'offre la société à laquelle ils ont, auparavant, tourné le dos suite à un important processus de désaffiliation.

C'est donc en se confrontant une nouvelle fois aux exigences sociales et après avoir agi sur eux-mêmes et s'être construit, dans un certain contexte, une capacité d'action, que les jeunes développent une stratégie subtile, mais fondamentale, pour faire face à l'impossibilité récurrente d'exister en tant que sujet et acteur « dans » ou « aux confins de » l'univers de conventionalité : *j's'rais jamais un mec comme mes parents qui se la joue « perfect man », mais j'veux pas rester toute ma vie dans l'rouge* [la galère / les délits], *j'aime pas ça, mais j'te jure des fois je m'dis que la société veut pas d'moi* (Rémi). Le sentiment d'avoir fait des tentatives de raccrochages inabouties est présent dans les parcours de tous les jeunes enquêtés. Chacun à sa manière a relevé les fois où il a fait un pas, tendu le bras, commencé un mouvement vers le raccrochage, vers l'éventualité d'une bifurcation qui n'a pas, à ce moment-là, pris un contour institutionnel (Le Pape, 2010). Que ce soit à partir de bonnes résolutions scolaires, de l'arrêt des délits, de l'implication dans un stage ou de la gestion raisonnable de sa propre consommation d'alcool ou de cannabis, chacun a apporté des bribes de changement dans son mode de vie ou de réorientation tout en éprouvant la difficulté de faire valoir sa démarche dans un univers de conventionalité, perçu comme intransigeant et inhospitalier. Dans ce sens, les jeunes

soulignent que la bifurcation vers un parcours de vie répondant aux attentes sociales est une préoccupation présente qui est le résultat d'une séquence d'actions dont certaines impulsions peuvent paraître, de l'extérieur, éloignées du raccrochage à la conventionalité.

Sans que la porte ne se referme à jamais, sans imaginer le « temps à part » comme une issue définitive, les jeunes cherchent du sens et de la cohérence pour « l'ici et maintenant », par le biais d'un processus intime de rationalisation. Le système de justification ancre les jeunes dans leur dynamique délictueuse tant il alimente la raison et offre une ligne d'action cohérente (Becker, 1960). Dans le tumulte d'une confrontation des univers, d'une confrontation du jeune avec les normes d'une société dite de référence, l'engagement des jeunes dans une dynamique délictueuse se durcit, car c'est à travers celle-ci que se construit une forme d'idéologie où chacun développe un discours d'autojustification. Le système d'autojustification que les jeunes mettent en évidence individuellement est, plus largement, un système propre au groupe de jeunes délinquants. Sans que les jeunes ne soient inscrits dans des groupes fortement présents ou dans des bandes de pairs, cette idéologie demeure présente auprès de l'ensemble des jeunes enquêtés, dont l'expérience délinquante et les échecs liés au raccrochage sont nombreux. Sans être forcément développé comme cela pourrait l'être pour un groupe dont le sentiment d'appartenance serait fort et revendiqué²³³, le système d'autojustification demeure un système de groupe qui offre à l'individu des « raisons solides, à ses yeux, de maintenir la ligne de conduite dans laquelle il s'est engagé » (Becker, 1985, p. 61). Dans ce sens, l'engagement pris n'est pas simplement poursuivi dans une logique de continuité. Le système de rationalisation et de justification amène à un repositionnement au sein de la dynamique délinquante, au sein de la désaffiliation ancrée et ouvre la voie vers une « déviance plus réfléchie et plus cohérente » (Becker, 1985, p. 61).

Fruit d'une confrontation douloureuse à la réalité et de l'échec des tentatives de bifurcation, le repositionnement identitaire dénonce l'ancrage qu'il implique, tout en mettant en évidence les volontés multiples d'éviter la dégringolade dans la marge : *personne a envie de sombrer, aucun jeune ici veut verser dans la galère genre comme dans les cités françaises. Y en a, ça s'voit peut-être pas, mais y s'accroche j'te jure, y pourraient être bien plus bas* (David). Les tentatives de raccrochages mettent en lumière la non linéarité des parcours délinquants qui ne font pas *que* s'enfoncer vers une dynamique délinquante. Or, à un certain stade de leur parcours, au moment précis où ils attendent des signaux qui ne viennent pas, les jeunes utilisent le système d'autojustification pour étouffer les quelques perceptions conformistes qu'ils peuvent avoir de leurs conduites (Becker, 1985). Ce faisant, l'option du raccrochage est mise de côté grâce à un raisonnement construit et fondé sur leur propre

²³³ À cet égard, Howard Becker (1985) donne l'exemple des groupes homosexuels.

expérience ainsi que sur celles de pairs qui leur servent d'exemple. L'engagement prend donc le risque de devenir plus linéaire, et la quête cachée des portes de sortie est mise en veille.

Si rester durablement demande de s'immerger dans une voie d'action cohérente, de s'engager dans un « temps à part » utile à la dynamique de délinquance, rester demande aussi de justifier la durabilité du parcours. Pour que se maintienne la cohérence, pour que rien ni personne ne puisse trop déséquilibrer l'engagement pris, les jeunes doivent posséder un registre explicatif qui se base sur une pensée rationnelle et des croyances fortes. Grâce à un mouvement identitaire subtil, mais fondamental, les jeunes s'engagent durablement et, tout en se donnant de bonnes raisons de rester, ils se donnent l'opportunité de le faire. Les expériences de désillusions, desquelles découle un système de rationalisation et de justification permettant le repositionnement de soi, face à soi et face aux autres, montrent que le rester s'apparente à un ancrage dans lequel le repositionnement identitaire tient une place forte. Si la délinquance éphémère est ouverte à tous types de jeunes, le rester durable et dès lors l'ancrage constituent un risque particulier dans une situation où le jeune expérimente que le capital, acquis dans l'univers marginalisé, ne se transpose pas dans l'univers de la conventionalité. Le système d'autojustification qui lui permet de sortir d'une impasse grâce à un repositionnement de soi devient un élément fondamental du durcissement d'un parcours délinquant engagé.

CONCLUSION : UN ANCRAGE PLURIEL

L'analyse des parcours de vie des jeunes en situation de récidive délinquante a permis de faire ressortir quatre processus distincts qui contribuent au maintien d'une dynamique de récidive. Le terme processus vient du latin *pro* qui signifie « pour », « dans le sens de », et de *cessus, cedere* qui signifie « progresser », « s'avancer ». Cette terminologie signifie aller vers l'avant, avancer. Dans une perspective sociologique, le concept de processus fait référence, selon le *Dictionnaire de sociologie* co-dirigé par André Akoun et Pierre Ansart (1999), à un « enchaînement de phénomènes successifs supposés constituer une chaîne causale dynamique » (p. 423). En raison de la particularité et de la complexité des interrelations inhérentes à certains phénomènes sociaux, les auteurs reconnaissent le caractère complexe de l'étude de certains processus sociaux. La délinquance juvénile récidiviste, comme phénomène et problème social contemporains, nous apparaît refléter cette complexité pour deux raisons majeures. D'une part, en raison de la dynamique constante de construction-déconstruction et de rapprochement-éloignement qui donne aux processus explicités une dimension non linéaire, voire même particulièrement irrégulière. D'autre part, en raison de la non successivité, c'est-à-dire la non causalité qui empêche de considérer le processus à partir d'étapes clairement définies sur une échelle temporelle. Dans ce sens, les quatre processus, que sont *la désaffiliation ancrée, la construction dynamique, la définition de soi dans le temps et dans l'espace, et le repositionnement identitaire*, se conjuguent pour offrir un processus pluriel où la logique de renforcement prend le pas sur celle de causalité. C'est *aller vers, avancer* dans une logique d'ancrage, qui dépasse l'idée d'une spirale circulaire et qui témoigne d'une force inhérente aux quatre processus, une force qui pousse vers, qui fait progresser.

La progression à la fois virulente, bruyante, mais aussi intime et subtile dont témoignent les enquêtes n'est possible que par la co-présence des processus d'ancrage. En réfutant l'idée même qu'un parcours de délinquance durable puisse se construire à partir d'un seul espace de vie ou d'une logique d'action esseulée, la perspective théorique offerte souligne le caractère nécessairement pluriel du processus inhérent au rester.

La récidive ne se réduit pas à la simple répétition des délits ; elle se construit et prend ses racines dans différentes sphères des existences individuelles et ne peut être limitée à un versant particulier, comme tendent à le démontrer les perspectives sociologiques insistant tours à tours sur des éléments

tels que les tensions, les apprentissages, l'appartenance, le lien social, etc²³⁴. Si le rester récidiviste mobilise indubitablement certains concepts ou certaines dimensions reconnues comme étant des facteurs explicatifs de la délinquance, la compréhension dynamique du rester nous conduit à saisir les logiques de cohabitation et les nuances en termes de pistes explicatives. La récidive puise ainsi sa force de construction au sein de contextes différents qui tantôt expliquent le maintien par la négative et tantôt par la positive. En d'autres termes, la récidive délinquante s'explique par deux logiques majeures qui se jouent l'une de l'autre : *la logique du déficit et des manquements*, ainsi que *la logique de la construction et de l'enchaînement*. Chaque processus mis en évidence dans l'ensemble de cette partie se retrouve simultanément ou successivement dans une logique liée aux déficits et aux manquements, et inversement dans une logique de construction et d'enchaînement. En se superposant à ces logiques, une troisième logique, la logique explicative, vient compléter le tableau explicatif de la récidive délinquante permettant d'illustrer la compréhension du rester par le biais d'une logique non circulaire, parfois séquentielle, dont la force fournit les atouts de l'ancrage²³⁵.

²³⁴ Nous faisons références aux grands courants théoriques issus de l'École de Chicago, dont la pensée des auteurs a été développée dans la première partie de ce travail.

²³⁵ Il est important de bien comprendre et garder à l'esprit que si les flèches marquent une certaine continuité logique, elles ne témoignent pas d'une causalité, dans le sens où, comme mentionné à plusieurs reprises, les différents processus d'entraves agissent souvent conjointement, tant l'interaction des uns et des autres contribue à construire le processus. Dans ce sens, si une séquence pouvait émerger, elle ne ferait pas force de loi et devrait être réimmergée dans un contexte de pluralité, plus que dans un contexte de suite logique. Par ailleurs, ce modèle est explicatif d'un processus d'ancrage et non d'une immersion dans la délinquance. Il n'est donc pas à lire comme des étapes induisant la délinquance, mais comme des processus distincts et interreliés qui engendrent la continuité.

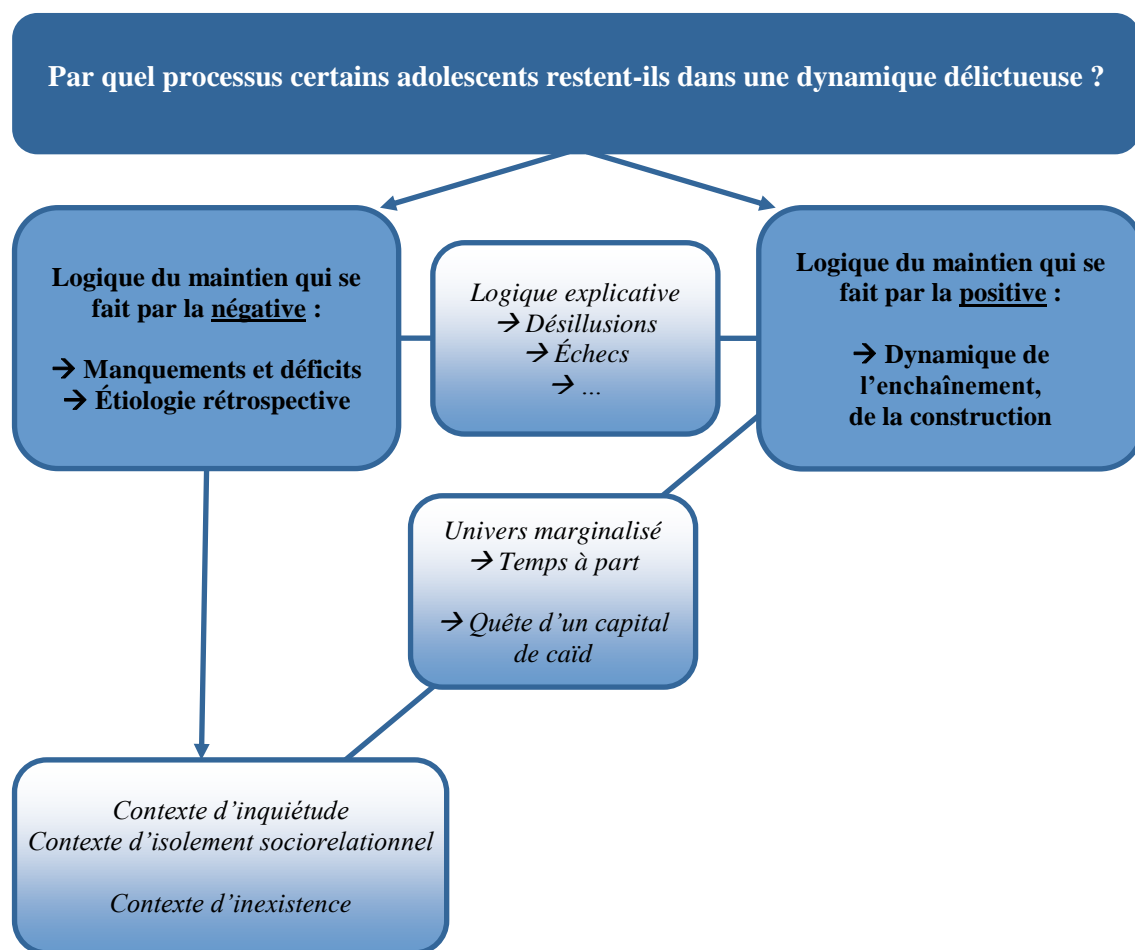


Figure 11: L'ancrage pluriel: maintien par la négative et maintien par la positive

Tout en considérant de près des éléments forts tels que l'appartenance au groupe, le lien social, l'apprentissage, la neutralisation ou encore la quête, l'ancrage pluriel permet de saisir le rôle joué par ces concepts dans l'explication de la durabilité des parcours. L'importance du lien social entre le jeune et son entourage faisant figure de conventionalité et le risque de son affaiblissement dans l'émergence d'actes de déviance (Becker, 1985) ou de délinquance (Hirschi, 1969) est actuellement reconnue comme une piste centrale dans l'explication sociologique des conduites délinquantes. Souvent inscrites dans une logique de causalité, ces pistes explicatives considèrent que la rupture de liens sociaux et l'absence d'obstacles propices à la dissuasion placent les jeunes face à un risque fort de délinquance. Si le lien social tient l'individu et assure un principe directeur permettant la retenue d'un basculement ou d'une rupture au sein du parcours (*Ibid.*), les théories du contrôle social n'illustrent toutefois pas les conséquences d'un « maillage social » (Paugam, 2008, p. 78) précaire et le vide sociorelationnel qu'il induit. C'est pourtant au sein même de cet isolement et dans une

logique du maintien par la négative, c'est-à-dire par un déficit relationnel important, que peut prendre racine l'existence désaffiliée qui s'ensuit, et que se comprend ensuite l'utilisation de la marge pour nourrir une quête identitaire intime. Dans un espace quelque peu reculé de l'existence des jeunes, dans l'intimité de leur rapport aux autres et à la société, se construit une existence sociorelationnelle bien au-delà des crises et des urgences identitaires, au-delà des ruptures massives et du désengagement immédiat. Dans ces espaces clos qui regorgent d'expériences de déficits, se créent l'incapacité de faire confiance et de construire durablement dans une logique qui engage ; autant d'éléments favorisant une existence inscrite sur un mode à part.

Ce mode à part, qui se traduit par un « temps à part », témoigne de l'affinage social laissant apparaître la place fondamentale accordée aux pairs, et de l'univers marginalisé identifié comme un autre cadre de référence normatif au sein duquel les jeunes s'inscrivent et évoluent. La place centrale des pairs et leur utilité dans les parcours des jeunes mettent en évidence la nécessité et la quête du lien pour faire face à une situation de vulnérabilité personnelle vécue au cœur d'un contexte d'inquiétude et d'une situation de vulnérabilité sociale expérimentée au sein d'un contexte d'isolement. Le groupe de pairs et le « temps à part » pourraient à tort être perçus comme des dimensions propres à une sous-culture délinquante ou de délinquance²³⁶ et expliquer la récidive au travers de la confrontation à un cadre culturel et normatif favorable à celle-ci et défavorable à l'agir non délinquant. Or, tant l'un que l'autre proposent des espaces de construction et d'aménagement de soi où le système normatif est certes bousculé, mais où les valeurs et les buts culturels sont intacts, et surtout où le cadre est propice à la représentation de soi. Loin d'une perspective culturaliste et tout en accordant une place fondamentale aux rôles des pairs et aux espaces mobilisés par les jeunes comme des univers de présence offrant le public nécessaire à la mise en scène de soi, l'ancrage ne se produit pas par effet de contagion ou d'apprentissage stratégique comme le perçoivent notamment les théories culturalistes ou les théories de l'apprentissage social, mais à partir de la construction d'un espace où la réintroduction d'une capacité d'agir sera possible. Agir pour dynamiser c'est créer de l'élan, et la mobilisation du « temps à part » constitue un élément majeur de la logique explicative du maintien par la positive.

Cette logique de construction montre que la récidive puise sa force d'élaboration à partir de la quête d'une capacité d'action. Or, cette quête qui conduit les jeunes à agir sur eux-mêmes, à métamorphoser leur identité et leur statut, à bouleverser leur être et à mobiliser les actes de délinquance pour y parvenir, demeure incompréhensible sans la confronter aux autres processus en vigueur. En effet, la quête d'un capital de *caïd* ne peut prendre naissance que dans un cadre

²³⁶ En émettant une critique à l'égard du paradigme culturaliste, David Matza (1964) distingue la notion de « sous-culture délinquante » qu'il différencie tout particulièrement de celle de « sous-culture de la délinquance ».

sociorelationnel déficitaire et peu porteur, où la nécessité de se donner les moyens d'agir paraît vitale. Si la dimension de quête a déjà été relevée dans les pistes explicatives de divers phénomènes sociaux, leur mobilisation pour expliquer la délinquance demeure souvent présentée de manière existentielle faisant fi du contexte dans lequel elle prend ses racines. Pourtant, situer le terreau dans lequel prend racine la quête de soi²³⁷ permet de comprendre sa forme, c'est-à-dire la quête d'un statut de caïd, autant que son intensité. En d'autres termes, situer les processus qui lui donnent naissance et ceux qui l'endurcissent permet de saisir le sens des irrégularités du parcours, mais aussi la ténacité par-delà les échecs et les désillusions.

Or, la logique de construction par la positive est double. Si les actes dénotent d'une logique de mise en scène de soi qui témoigne d'une dynamique venant s'opposer aux déficits et aux manquements, cette dynamique de construction est également symbolique. Le processus de quête de soi dans un « ailleurs libérateur » (Gauthier, 2004), qui dépasse le « temps à part matérialisé » en faisant appel au symbolique des jeunes, est essentiel. En effet, la considération d'un processus visible (capital de caïd) et caché (capital de vedette) illustre bien la co-présence des processus d'ancrage où l'un sans l'autre n'éclairerait que partiellement la récidive.

Les logiques explicatives du maintien par la négative et par la positive sont surplombées par une logique explicative nécessaire pour que la durabilité soit envisageable. Cette logique qui n'a de sens qu'au regard des autres agit, de manière subtile au travers d'un discours à la fois ouvert aux autres et tourné vers soi. Ce processus dépasse la stratégie de neutralisation (Sykes & Matza, 1957) isolée, car il prend forme au sein d'une expérience de désillusion liée au retour vers la conventionalité, et incite à l'installation dans la marge. Dès lors, le registre explicatif mobilisé par les jeunes ne vise pas uniquement à se donner de bonnes raisons d'agir ainsi, mais aussi à se donner de bonnes raisons de poursuivre.

Ainsi, la double logique du maintien par la négative et par la positive met en évidence l'émergence d'une nouvelle temporalité nécessaire à la construction. Or, la dimension du « temps à part » relève un élément important qui contrecarre certaines considérations liées à la délinquance juvénile. Si l'ancrage pluriel souligne le processus d'immersion et d'ancrage dans un « temps à part », celui-ci ne peut pas être réduit à une forme de « présentisme » dont les jeunes sont souvent accusés. En effet, l'ancrage pluriel a permis de mettre en évidence que les délits étaient mobilisés pour accéder à un statut et à une identité de caïd dans le but de réintroduire une capacité d'action.

²³⁷ Les travaux propres à la déviance ou à la délinquance mentionnent fréquemment les quêtes de reconnaissance et d'existence. Couplées à la quête d'une capacité d'action telle que nous la formulons, nous regroupons ces quêtes sous la terminologie de « quête de soi ».

Dès lors, cette vaste quête témoigne d'un souci pour l'avenir, du moins le souci d'agir aujourd'hui pour améliorer le sort de demain. Dans une telle perspective, l'émergence de délits et, plus que cela, d'un parcours délinquant peuvent être perçus comme étant davantage conditionnés par une préoccupation pour l'avenir que par une logique d'immédiateté.

Les processus d'ancrage n'apparaissent pas de manière linéaire ou circulaire, pas plus que le parcours de récidive ne pourrait être représenté par une courbe régulière et descendante passant d'un point A, que serait la conventionalité à un point B, celui de la délinquance récidiviste. Une telle perspective qui positionnerait le rester aux antipodes de la sortie omet de considérer les tentatives de bifurcations, ou, avant cela, les tentatives de réorientations qui peuvent prendre différentes formes. En effet, les parcours de vie des jeunes dits « récidivistes » ne sont pas marqués par une détermination sans fin pour une dynamique délictueuse, mais plutôt par une détermination liée à la mise en mouvement de soi, à la construction et à l'enchaînement. Faisant suite à des réflexions personnelles et à des remises en question plus ou moins marquées, les jeunes ont tous, et à de nombreuses reprises, amorcé un virage vers la sortie de la délinquance. Souvent de manière très éphémère, ils ont quitté leur routine et limité les conduites marginalisées dans l'attente plus ou moins passive de se faire happer par une voie propice à l'intégration socioprofessionnelle. Or, ces tentatives ratées de bifurcation, ces réorientations échouées, ultra-présentes dans l'ensemble des parcours, peuvent avoir deux conséquences majeures. Elles peuvent renforcer la dynamique d'ancrage, tant elles placent les jeunes face à la difficile réversibilité de leur situation et donc face aux échecs réels ou potentiels. Dans cette situation, les jeunes vont renforcer le processus de légitimation de leur parcours et développer un argumentaire en défaveur des tentatives de sorties. Les échecs de bifurcation peuvent également maintenir les jeunes proches d'une sortie possible ; dans ce cas, les échecs sont des étapes nécessaires à une sortie (comme c'est le cas pour les personnes en situation de toxicodépendance (Caiata Zufferey, 2006)) et permettent aux jeunes de se tester, avec parcimonie, face à l'épreuve qu'est la sortie. Si les expériences de bifurcation des enquêtés sont davantage marquées par un renforcement de l'ancrage et du registre explicatif d'un parcours fortement inséré dans la délinquance, la place de la bifurcation dans le *rester* demeure sensible et détient une légitimité au cœur du débat.

En effet, questionner la sortie en étudiant le rester a tout son sens. Or, ce questionnement doit se situer dans une compréhension globale et fondamentale des parcours, en sollicitant l'ensemble des enjeux qui entrent en ligne de compte dans le rester autant que dans la sortie. En effet, alors que la récidive ne se réduit pas à la répétition des délits, la sortie ne peut s'apparenter qu'à l'arrêt de ceux-ci. Plus complexe, le « quitter » implique de tenir compte de l'ensemble du contexte qui retient, qui pousse, qui entrave. Si d'un côté les connaissances démontrées jusqu'alors offrent une

compréhension vaste du processus d'ancrage en relevant la pluralité des dynamiques et leur co-présence, à un niveau plus général, l'élaboration d'une véritable théorie de l'agir délinquant n'a pas encore été démontrée. C'est pourtant au sein d'une telle perspective que le chemin vers la sortie que vise l'intervention mérite d'être questionné²³⁸, au regard des contours de l'agir délinquant, au regard de ses fondements et de ses enjeux. C'est sur cette route de l'agir que nous nous rendons pour cette prochaine et ultime partie, afin de poser un regard à la fois plus élevé et plus profond sur l'action délinquante et récidiviste.

²³⁸ La sortie de la délinquance juvénile n'est pas l'objet de notre recherche. Ce que nous soulignons ici, c'est la nécessité de considérer que la sortie n'est pas un élément absent des parcours de récidive et de la mise en mouvement que nous avons relevé dans l'ensemble de cette partie.

PARTIE III : UNE COMPRÉHENSION DYNAMIQUE ET INTERACTIVE DU RESTER

Le processus d’ancrage pluriel permet de saisir des logiques d’action distinctes et complexes tout en proposant une mise en lien et en perspective des différentes sphères d’ancrage. Grâce à une compréhension des jeux d’ancrage par une logique du maintien par la négative et d’une logique du maintien par la positive, il a été possible d’éclairer le développement de l’agir délinquant et le sens de la récidive. Toujours en réfutant une logique de causalité, nous allons poursuivre la compréhension du rester en dégagant les logiques profondes et les enjeux qui sous-tendent le modèle de l’ancrage pluriel présenté au chapitre précédent. En d’autres termes, en considérant les jeunes comme des individus non seulement enfermés dans le rester, mais surtout pris dans une logique de construction de ce rester, nous avons cherché à définir de plus près le sens des logiques plurielles, leurs racines et leurs fonctions existentielles. En considérant les jeunes dans une logique forte de quête de soi et de construction malgré tout, en retenant la logique de continuité malgré l’évidente insatisfaction des parcours, nous allons aborder la dynamique de renforcement d’une situation sociale et expérientielle particulière.

Cette ultime partie propose une lecture nouvelle de l’ancrage. Elle reprend fondamentalement les éléments exposés précédemment en invitant le lecteur à les regarder selon un autre angle qui permette un niveau d’abstraction supplémentaire venant compléter la compréhension de « l’ancrage malgré tout ». Quittant un travail de catégorisation et de montée en généralité qui a permis de donner naissance au modèle explicatif de l’ancrage pluriel, le propos de la présente partie consiste à présenter une théorie explicative de la récidive issue d’un processus réflexif et méta-analytique du modèle d’ancrage pluriel. Grâce à la *théorie de l’agir émancipatoire* présentée dans le propos qui s’ensuit, il devient possible d’aller plus loin dans la compréhension du rester. Cet approfondissement ne cherche pas, comme cela a été fait, à dégager le sens et le contexte des conduites liées à la construction de la récidive, ni à dégager les logiques de construction du rester. Cet approfondissement vise à dégager le sens de cette construction du rester, à intégrer cette dynamique de construction dans un cadre plus large qui permette de montrer les bénéfices supérieurs qui « poussent à rester » et qui « empêchent d’arrêter ». Cet approfondissement permet de saisir le sens de la mise en mouvement, le sens profond de la dynamique et peut-être tout simplement de répondre à la question : quel est le sens d’une telle dynamique de construction ?

Plus loin que le rester, la récidive est ici regardée sous l’angle du renforcement induit par la durée. Or, le renforcement qui est dégagé et explicité dans cette troisième et dernière partie ne

concerne pas la récidive délinquante, mais plus en avant, le renforcement de la situation sociale et expérientielle qui abrite la récidive. S'il s'agit donc toujours d'expliquer le rester, c'est ici en dégageant l'expérience sociale et ontologique dans toute sa grandeur qu'il est possible de saisir sous un angle complémentaire les enjeux de la récidive délinquante et du rester dans toute sa dimension.

Pour saisir le « rester malgré tout » et le « rester activement », cette ultime partie se sépare en deux chapitres. Le premier chapitre débutera par une discussion sur l'ancrage pluriel en saisissant le lien social comme fil conducteur, afin d'asseoir le modèle de l'ancrage pluriel dans une perspective où il est possible de comprendre le sens même de l'acte de délinquance. Cette discussion du modèle de l'ancrage pluriel, qui introduit ce chapitre 8, nous conduira aux sous-chapitres 8.1 et 8.2 et 8.3 vers une dynamique de renforcement et ouvrira la voie à une proposition théorique visant à saisir les fondements de l'agir délinquant récidiviste à partir du prisme de l'action émancipatoire. Le second et dernier chapitre posera la question de l'intervention socioéducative à la lumière des résultats de recherche présentés dans la deuxième partie du travail et du prisme de l'agir émancipatoire.

CHAPITRE 8 : DYNAMIQUE DÉLINQUANTE, DYNAMIQUE RENFORCÉE

Ni le type de délits, ni la description isolée de leur cumul ne constituent des éléments-clés pour analyser les parcours de récidive. Bien que les délits puissent être visibles et bruyants, qu'ils choquent ou qu'ils inquiètent, notre enquête relève que leur forme prend une place secondaire dans la compréhension des parcours de délinquance juvénile. En effet, ils sont utiles à la compréhension d'une dynamique de délinquance, tant ils jalonnent les parcours ; ils sont le point de départ de certains récits et des points d'accroche rythmant les histoires ; ils attirent le regard et nourrissent les incompréhensions individuelles, mais n'expliquent pas la construction personnelle des parcours de récidive. Quitter le regard posé sur les délits pour comprendre la récidive nous a permis d'approcher le rester en faisant ressortir la dynamique qui le rend possible.

En récidivant, les jeunes ne font pas que rester dans un parcours de délinquance, ils s'y ancrent. Ils construisent une toile dont le tissage prend du volume, dont les fils s'implantent dans un terreau lourd et duquel il devient toujours plus difficile de s'extraire. Par la continuité d'un parcours de délits, les jeunes se construisent une existence individuelle et singulière qui enracine et où différentes sphères d'ancrage contribuent à expliquer autant qu'à générer le rester. Pour illustrer la logique émancipatoire et son importance pour le rester, nous allons dans un premier temps faire ressortir la dynamique de renforcement induite par l'ancrage pluriel. Ensuite, nous allons présenter le contexte de captivité pour montrer comment celui-ci retient les jeunes dans les possibilités de construction et d'épanouissement de soi et quelle place détiennent les délits dans ce cadre-là. Finalement, nous présenterons les stratégies relevées pour déjouer la captivité par le biais des délits, et la spirale d'ancrage qu'elles suscitent. La logique émancipatoire constituera un atout majeur pour nous permettre de penser autrement, de « penser ailleurs », comme nous le suggère Nicole Lapierre (2004) dans son ouvrage intitulé *Pensions ailleurs*, par un déplacement du regard qui permet de saisir la profondeur du processus.

Rester dans une dynamique de récidive délinquante implique une négociation de liens sociaux qui permettent la mise en place de logiques d'action qui soutiennent la dynamique délinquante. Les jeunes dits « récidivistes » sont placés face à la nécessité de construire leur univers et le pilier central sur lequel ils s'appuient est celui des liens qu'ils parviennent à générer, à nourrir et à rendre vivants. En prenant cœur à l'ouvrage, les jeunes s'attèlent à une tâche lourde et complexe, celle de leur évolution personnelle et de l'impossibilité d'une stagnation que leur contexte personnel rend probable. Le lien social est un support, mais aussi un risque, il est source d'un sentiment de sécurité,

autant qu'il induit l'imprévisible. Quoi qu'il en soit, en tant que piliers centraux garants de leur évolution, les liens sociaux construisent les jeunes au-delà des rapports directs et au-delà des manquements. Ils traversent les relations sociales tangibles (l'affinage social), l'engagement et le désengagement symbolique (dans le « temps à part »), la mise en scène de soi (notamment grâce au capital de caïd), la mise en image symbolique de soi (notamment grâce au capital de vedette) et l'incompatibilité des mondes sociaux (qui induit un repositionnement identitaire).

La pluralité de l'ancrage laisse ainsi entrevoir une implication plurielle des liens sociaux dans le processus complexe d'ancrage. Alors qu'ils s'activent à la (ré)introduction d'une capacité d'agir faisant partie intégrante de la quête de preuve de leur existence (Badal, 2003), les jeunes usent des vecteurs sociaux à disposition pour avancer dans la voie de leur évolution personnelle « coûte que coûte » et, pourrait-on dire, « dent pour dent ». Il est admis que les liens sociaux tiennent les individus au plus près du respect des normes sociales et conditionnent leur conduite. Cette perspective, qui démontre que les liens ont une fonction de contrôle (Hirschi, 1969) et agissent comme une contrainte forte (Agnew, 2005; Nye, 1958) qui retient les individus vers la conventionalité, mérite d'être mobilisée tout en la dépassant. En effet, la construction personnelle d'un parcours délinquant est conditionnée par les rapports sociaux qui tiennent (ou ne tiennent pas), qui contraignent (ou ne contraignent pas) les jeunes et, par le rapport social fragile qui en résulte, mais elle est également et fortement conditionnée par la réponse donnée à la fragilité du lien. En d'autres termes, partant du postulat que les engagements²³⁹ assurent une cohérence des systèmes d'action (Becker, 1960) et que les déficits posent le problème du rapport que les jeunes entretiennent à la société autant que le problème de la construction de leur existence sans les accroches attendues, la démonstration de la construction des liens sociaux que les jeunes tissent à partir même de cette fragilité du lien est essentiel. Cette construction matérielle et symbolique permet de saisir une logique d'action au sein de laquelle la question du lien social fragilisé est fondamentale et non causale.

Parce que tous les jeunes qui font l'expérience d'un rapport social problématique ne sont pas en situation de délinquance et parce que tous les jeunes dits « récidivistes » n'ont pas expérimenté les mêmes blessures sociales, il est nécessaire de pousser la compréhension de l'implication du lien social dans les interstices des constructions individuelles, pour percevoir sa place multiple et finalement la créativité avec laquelle les jeunes en situation de délinquance se lient, somme toute, à leur société. Plus qu'une logique de causalité où, libéré des liens sociaux, l'individu serait hors de contrôle à cause d'un maillage social par trop distendu, c'est l'expérience d'un rapport social qui alimente un mode de production de soi qui doit être dévoilée pour expliquer la création du

²³⁹ La pluralité fait référence aux différents paris subsidiaires que les individus peuvent conjointement réaliser.

renforcement qui produit la récidive. Sans nier la présence d'une certaine séquentialité dans les histoires individuelles, soit l'événement B survient de fait après l'événement A, la pluralité des ancrages a permis de mettre en lumière le renforcement qui opère dans les parcours et qui produit la continuité.

La perspective novatrice des processus d'ancrage, qui contribuent au renforcement et à la continuité des parcours de délinquance, que nous proposons permet de distinguer deux vecteurs explicatifs centraux : d'une part, la thèse du maintien par la négative, qui se traduit par des déficits de socialisation ou encore des expériences marquées par les échecs et les ruptures et, d'autre part, la thèse du maintien par la positive, révélée par des dynamiques de construction et d'enchaînement. Ces thèses qui, nous l'avons vu, cohabitent et se nourrissent l'une et l'autre, montrent la force avec laquelle les jeunes parviennent à faire face à une réalité sociale déficitaire et source de souffrance sociale. Au-delà des liens familiaux distendus ou complexes, au-delà de l'isolement sociorelationnel et, au gré du temps et des expériences de désaffiliation ancrée, les jeunes recherchent une solution pour vivre, malgré tout, leur existence à risque d'inexistence. Cette force n'est pas anodine. Plus que cela, cette force mérite que l'on s'y attarde pour comprendre la délinquance juvénile, car elle sous-entend que « n'est pas délinquant qui veut ». N'est pas délinquant celui qui vit dans un univers social précaire, ni celui qui, exclu de tous, peine à faire les expériences identitaires importantes dans un cadre sécurisant. En d'autres termes, malgré les apports essentiels de nombreux auteurs qui soulèvent l'importance des déficits de socialisation dans l'explication des conduites délinquantes juvéniles²⁴⁰, la mise en place d'une dynamique délinquante implique une mise en mouvement qui dépasse l'effet domino.

Si la séquentialité d'un tel effet est réfutée, c'est avant tout pour deux raisons. La première, relativement évidente, se réfère à l'argument selon lequel les contextes sociorelationnels déficitaires doivent être perçus comme des contextes à risque de désinsertion sociale, comme c'est le cas des jeunes en situation de décrochage scolaire, à risque de vulnérabilité, voire de désaffiliation sociale ou de multiples disqualifications. Dans ce sens, le contexte sociorelationnel et la délinquance sont assurément séparés par une réalité sociale autant qu'expérientielle à laquelle les jeunes sont confrontés et qui se réfère à une forme d'affirmation sociale de leur situation. Plutôt que de se préoccuper des déficits de socialisation et des expériences sociales négatives sur les conduites délinquantes, il devient plus adéquat de chercher à comprendre la réponse donnée par les jeunes à la désaffiliation ancrée.

²⁴⁰ Notamment Howard Becker, Mathias Millet, Sebastian Roché, Laurent Mucchielli, François Dubet, Edwin Sutherland & Ronald Akers, Travis Hirschi, Clifford Shaw & Henry McKay.

La deuxième raison se réfère au moteur de l'action. Si « n'est pas délinquant qui veut », c'est parce que l'agir délinquant demande la mobilisation d'une force qui doit puiser sa source dans un contexte propice. À cet égard, Robert Merton (1938), en s'appuyant sur les travaux d'Émile Durkheim, suivi d'Albert Cohen (Cohen, 1955), de Judith et Peter Blau (1982), de Richard Cloward et Lloyd Ohlin (1955) et plus récemment de Robert Agnew (1982), fut l'un des premiers chercheurs issus de l'École de Chicago à mettre en évidence une expérience intrinsèque générant un rejet des normes sociales ou des valeurs susceptibles de provoquer des comportements déviants. La tension interne et la frustration, qui sont pour Robert Merton²⁴¹ les racines mêmes des actes déviants, peuvent être considérées comme des moteurs de l'action, étant donné que l'acte délinquant permet de réduire des ressentis négatifs que les auteurs illustrent par des tensions internes (Agnew, 1985; Cloward & Ohlin, 1960; Merton, 1938), du stress (Janosz & Le Blanc, 1996), un sentiment de privation et d'injustice (Bègue, 2003), de la colère, de la dépression et de l'anxiété (Agnew, 1985). La force nécessaire à l'agir délinquant prend néanmoins ses racines dans un terreau plus diffus que celui des affects générateurs de rejet d'un modèle social dominant ; elle se puise dans un contexte réducteur qui rend opaques les perspectives personnelles et qui placent les jeunes face à l'impossibilité de fabriquer leur propre existence. Ce contexte est un contexte d'insécurité issu de l'alliance entre l'isolement sociorelationnel et le contexte d'insécurité vécu. Il fait naître une souffrance du lien autant qu'un affect de haine qui se construit pour reprendre contrôle de ces (non)liens et pour réduire, plus qu'une tension ou qu'un sentiment de frustration et d'injustice, un sentiment de non appartenance, d'exploitation et de non maîtrise.

Du lien et du non lien naît un contexte d'existence, une forme de « galère » (Dubet, 1987), où l'éclatement des liens et de la valeur des institutions aux yeux des jeunes conduit à un enfermement dans une condition individuelle qui ne s'apparente pas à une « désorganisation sociale » telle que François Dubet l'a conceptualisé dans l'étude des jeunes de cités au cours des années 1980. Alors que l'auteur expliquait la galère et donc l'expérience des jeunes en mobilisant un monde désorganisé lié à la fin d'une ère industrielle, où des jeunes, souvent immigrés, voyaient leur projet de vie se briser, la galère des jeunes qui récidivent²⁴² résonne de manière plus structurelle et dans un contexte où s'effiloche le sens de l'existence : qui suis-je ? Où vais-je ? Comment puis-je exister ? Ces questionnements prennent corps dans une réalité où le sentiment de non appartenance et d'exclusion n'est pas le résultat d'une crise économique ou industrielle comme c'était le cas pour la population d'enquête de François Dubet, mais se développent précocement dans un monde où les composantes

²⁴¹ Rappelons que la théorie de Robert Merton mobilise sensiblement le concept de classe sociale et de différences socioéconomiques pour expliquer les tensions internes et les sentiments de frustration. Cette théorie a été ensuite élargie par John Hagan et Bill McCarthy (1998) qui y ont introduit la notion de capital social pour la rendre plus actuelle.

²⁴² Nous nous permettons de reprendre ce terme issu du langage des enquêtés tout distinguant notre conception de cette expérience de vie de celle conceptualisée par François Dubet.

sociales et culturelles se mêlent et où la conscience d'être séparé du reste du monde, d'être isolé et non recevable est vive. Si la galère des années 1980 est la conséquence de tensions et de frustrations induites par l'exclusion des voies légitimes de participation (Dubet, 1987), l'expérience subjective de l'exclusion diffère et touche une partie de la jeunesse contemporaine dans son être et sa capacité même d'existence, dans ce que Hannah Arendt (1972) nomme l'« expérience d'absolue non-appartenance au monde » (p. 226).

La thèse proposée ici montre que les conduites délinquantes ne sont pas le résultat d'un rejet des normes provenant d'une socialisation défailante qui balancerait le sujet dans un monde à côté où il trouverait de quoi satisfaire un sentiment d'existence par l'alternative. Si les déficits de socialisation sont éminemment présents dans les parcours des jeunes, nous nous distinguons néanmoins des perspectives culturalistes de la délinquance (Cohen, 1955; Miller, 1958; Wolfgang & Ferracuti, 1967), dans le sens où la mobilisation de l'« à-côté », c'est-à-dire du « temps à part », se fait dans une logique de « socialisation marginalisée », qui n'implique pas l'adhésion à un groupe fort aux valeurs spécifiques et aux rejets des normes et des valeurs issues de la conventionalité. Ainsi, la réponse aux déficits de liens et de socialisation ne peut être lue avec les lunettes d'une adhésion forte à un groupe réuni et organisé autour de la délinquance ou de la violence comme moyen d'apaiser les ressentis négatifs, mais doit se lire avec le regard de la mobilisation d'un « temps à part » ayant des buts culturels, des valeurs communes et un système normatif flexible.

L'unité créée au sein du « temps à part » ne provient pas d'un groupe soudé, tant la fragilité des liens concerne également les rapports aux pairs. Cette fragilité du lien également présente dans les bandes des cités françaises (Dubet, 1987; Sauvadet, 2006) ne remet pas en question une certaine unité du groupe qui provient de l'expérience partagée de construction de soi où la construction de lien est centrale. À l'instar des jeunes en général, le « temps à part » des jeunes en situation de délinquance laisse place à une culture des pairs, tant les uns et les autres constituent une source d'identification et un public propice au sentiment de reconnaissance. La « contagion par les pairs » (Mathys & Born, 2009, p. 9), que de nombreux auteurs conceptualisent à partir d'un apprentissage social (Akers, 1994; Sutherland, 1939), illustre le lien qui se crée entre différents jeunes en situation de délinquance qui mettent en place un système d'action semblable et qui tacitement s'entraident et s'utilisent pour se munir d'outils, de supports, de validation et de légitimation pour générer la force et la puissance recherchée. Loin d'une logique d'imitation, le terme de « contagion » s'avère néanmoins inadéquat pour souligner la dynamique de construction qui habite de manière centrale les relations sociales entre les jeunes installés dans un « temps à part ». La dimension passive sous-tendue par le terme « contagion » laisse penser que la proximité induit le mal dans une logique de causalité, que les jeunes atteints subissent une réalité inéluctable et pire que tout, que le mal social pourrait se propager

sous forme de pandémie. Une telle logique explicative suscite la peur et le sentiment d'impuissance, tout en omettant de circonscrire le lien qui unit les pairs et l'implication de celui-ci dans le processus de construction des parcours délinquants.

Si la logique de contagion est réfutée au regard du processus de construction développé par les jeunes dits « récidivistes », force est de constater que les jeunes sont parfois soumis à une pression du groupe qui leur permet difficilement d'être et d'agir à leur guise. Par la proximité contrainte, comme c'est le cas lors des placements institutionnels, les jeunes s'adaptent à une situation que l'on pourrait qualifier d'inextricable, dans le sens où le choix du lien et du non lien a un impact fondamental sur leur qualité de vie immédiate. Si, dans le cadre de notre expérience professionnelle avec des jeunes en situation de délinquance, nous avons vu, dans de rares cas, certains jeunes se maintenir hors du groupe et tracer leur voie institutionnalisée tout en restant le plus proche possible de la conventionalité (au prix d'un isolement sociorelationnel important), l'intégration souvent rapide du groupe fortement inséré dans un univers marginalisé et l'augmentation des conduites délinquantes qui s'ensuivent démontrent une incitation indéniable. Or, les enquêtés illustrent pleinement le rôle qu'ils ont joué dans ce qui peut se percevoir comme une forme de bifurcation²⁴³, tant les premières institutionnalisations marquent un tournant dans les différents parcours de délinquance. En percevant le groupe comme un espace de réparation sociorelationnelle et les délits comme une porte vers la possibilité d'un sentiment d'existence, ou encore en percevant le tout comme un espace dynamique et l'émergence possible d'un sentiment de puissance, les jeunes marquent leur histoire par la construction active d'un moteur à leur existence, moteur qui devrait, ils y comptent bien, permettre l'action. Cette construction positive, car basée sur la dynamique de construction et d'enchaînement, est influencée par l'évitement d'une construction négative, c'est-à-dire l'isolement et le risque de représailles dont le jeune désaffilié du groupe et disqualifié par celui-ci peut être victime. Loin d'une simple contamination par le lieu et la présence, c'est l'opportunité non pas des délits, mais du groupe pour donner une réponse à la vie ; c'est l'espoir d'une existence autre, l'espoir de redistribuer les cartes qui conduit à l'intégration et à la mobilisation d'un agir susceptible de construire la capacité même d'agir.

L'intégration par le groupe, mais aussi l'incorporation d'attitudes, de schèmes d'action et de rationalisations faisant sens au sein de celui-ci et, parallèlement, la création autant que la gestion de liens sociaux permettent de quitter un mode d'intégration subi (Sauvadet, 2006) et d'accéder à une plus grande autonomie dans la gestion de sa propre trajectoire. L'intégration dans un groupe de jeunes délinquants implique donc la constitution personnalisée d'un stock mobilisable et essentiel à

²⁴³ Cette notion de bifurcation sera abordée dans la suite de cette partie.

la durabilité du parcours. Le stock, dont l'élément le plus visible demeure le « capital social » (Bourdieu, 1980, p. 2), issu du réseau de relations que les jeunes ont tissé, doit offrir une plus-value permettant de se mettre en scène et de tirer des bénéfices à cette représentation de soi. Or, c'est en analysant la construction d'un tel stock et sa finalité que l'on dépasse le constat d'une adhésion à des motivations ou à des attitudes liées à la délinquance pour saisir les implications d'une telle construction dans l'intégration durable d'une dynamique de délinquance.

L'une des implications majeures du bagage expérientiel constitué est qu'il pousse à rester autant qu'il permet de rester. Il pousse à rester, car la construction d'un parcours de délinquance cache un temps de préparation intense et interminable. La création et la gestion d'un bagage symbolique porteur impliquent la naissance, le développement et le déploiement de liens sociaux travaillés et retravaillés sans cesse dans un « monde social »²⁴⁴ de valorisation et de validation sociale. Ainsi, le bagage d'expérience pousse à rester, car il s'acquiert au sein d'un temps de préparation long, in(dé)fini où, dans une logique anticipatrice, les jeunes cherchent la conformité au groupe qui habite le même « temps à part ». Ce temps de préparation à être quelqu'un et à se sentir exister positivement constitue un enjeu majeur dans la construction de la durabilité des parcours, car il met en évidence la constante imprévisibilité des liens, l'éphémère sentiment de reconnaissance et la continuelle remise en question des liens. En d'autres termes, le temps de construction d'un bagage expérientiel est un temps de préparation à l'action, qui offre une orientation à cette même action (Pacelli, 1997), tout en restant un temps inabouti, tant la construction qu'il permet demeure précaire.

La roue de la récidive ne tourne pas grâce à la répétition. Elle tourne grâce au renforcement exercé par la construction d'un capital de *caïd* qui, dans une logique d'inachèvement (le capital de *caïd* est pour la plupart des jeunes, inatteignable), de dépense (le capital de *caïd* s'effrite et doit s'entretenir en continu) et de restriction (le capital de *caïd* se transpose difficilement et réduit les possibilités de bifurcations) pousse le jeune dans une voie où la récurrence des délits est nécessaire au maintien de son propre capital. La construction d'un bagage d'expériences demande, entre autres choses, la mobilisation de délits et pousse alors à la répétition tout en permettant, à son tour et grâce au statut et aux rôles qu'elle a fournis, la continuité du parcours. Ainsi, le bagage d'expériences et le capital qui se construit en parallèle poussent certes à la continuité, tant l'interruption aurait des conséquences identitaires majeures, mais permettent également la poursuite du parcours. En effet, les liens sociaux qui habitent le capital de *caïd* et l'ensemble du bagage d'expériences sociales et relationnelles des jeunes constituent une ressource fondamentale pour que la récurrence s'installe durablement. Plus que l'expérience identitaire, le discours partagé sur l'incapacité de sortir, sur

²⁴⁴ Ce concept est repris d'Anselm Strauss (1992) qui évoque un espace structuré au sein duquel des rôles sont attribués, où se déroulent des activités et se transmettent des savoirs.

l'impossibilité d'une conversion²⁴⁵ à partir de ce qu'ils sont, mérite d'être perçu comme une construction à part entière. En effet, ce discours renforce le positionnement identitaire dans un « temps à part » et valide l'installation durable dans un univers marginalisé autant qu'il offre une voie vers la déresponsabilisation de sa propre histoire. Les techniques de neutralisation qui permettent d'inhiber les interdits sociaux (Sykes & Matza, 1957), constituent un élément important de la récidive dans ce qu'elles conduisent les jeunes à la valider, à la percevoir comme une voie non pas louable, mais logique et justifiable, grâce à la mobilisation de leur bagage expérientiel et de leur réalité commune partagée. Ce registre verbal dépasse ainsi une « théorie de l'injustice » que Maurice Cusson (2005, p. 163) perçoit comme élément central du processus de justification ; ce registre verbal cache « un état d'esprit capable de [...] sauver la vie » (Jollien, 2013, p. 21).

La durabilité du parcours de délinquance nécessite, d'une part, le renforcement d'une construction de soi dans une dynamique de *caïd* et, d'autre part, le renforcement d'une condition sociale consciente et affirmée qui se nourrit des déficits, des échecs et de l'absence de perspectives temporelles réjouissantes. Loin d'une logique de choix éclairés telle que pourrait l'avancer Maurice Cusson (2005), qui considère le « mode de vie délinquant » comme un penchant vers lequel basculent certains jeunes attirés par un style de vie festif marqué par le présentisme et immergé dans un environnement qui encourage au mal agir, le rester dans une dynamique de délinquance juvénile trahit davantage le cumul de « choix contraints » (Parazelli, 2002) ou de non choix. L'intérêt marqué pour la compréhension des sinuosités des parcours de vie dépasse, voire annule, le questionnement lié au caractère volontaire, délibéré ou choisi d'une conduite. L'isolement sociorelationnel, l'expérience de *caïd*, l'enfermement identitaire et l'objective restriction des alternatives qui s'offrent aux jeunes nous conduit donc à éviter de considérer la délinquance comme une vie choisie (Cusson, 2005), comme une piste objectivement préférée à une autre, et ce pour trois raisons fondamentales.

Premièrement et comme nous avons cherché à le démontrer tout au long de cette enquête, l'expérience de vie des jeunes ne tourne pas autour des délits. S'ils peuvent parfois faire partie du quotidien et s'ils sont largement mobilisés dans certaines circonstances, ils ne constituent pas un aboutissement, une fin en soi qui relèverait d'une logique délinquante marquée par l'excitation liée à l'agir transgressif et excessif. La dimension festive et la consommation de produits psychotropes qui marquent les parcours de vie des jeunes en situation de délinquance leur permettent de « développer des sociabilités, de préférence dans de "petits mondes", pour asseoir d'une part [leur] (...) autonomie mais aussi rechercher d'autre part une reconnaissance » (Le Garrec, 2002, p. 192). Cette dimension

²⁴⁵ La conversion se rapproche de l'idée de changement, de basculement qui peut soit marquer une sinuosité dans le parcours ou plus intensément une bifurcation. À cet égard, Loïc Le Pape (2010) démontre le processus de conversion religieuse en le situant au sein du processus plus large, plus imprévisible et plus irréversible de bifurcation.

nocturne et parfois bruyante ouvre la voie à une désinhibition²⁴⁶ plus marquée que l'expérience diurne et mérite d'être saisi comme un espace d'expression où les jeunes cherchent à se créer « leur "savoir s'amuser" » qui fait écho à l'« ennui de leur existence diurne » (*Ibid.* p. 186). L'investissement dans la vie nocturne et la mobilisation de « produits toxiques » (*Ibid.*) méritent d'être questionnés à partir du vide existentiel éprouvé par les jeunes, mais aussi à partir de la restriction même des projets d'avenir qui s'offrent à eux. Dans ce sens, l'intériorisation de l'échec à court terme conduit à l'intériorisation de l'échec d'un projet d'avenir et l'avenir occupe le présent au point d'en influencer les conduites. Il s'agit de trouver des moyens pour éloigner l'angoisse du non projet, du non avenir et de l'impossibilité d'existence, non seulement actuelle, mais durable. Cette intériorisation marque le quotidien et le mode de vie, non pas autour d'un projet délinquant, mais autour de la mise en place d'une quotidienneté en mouvement, où la fête et la consommation de produits psychotropes peuvent, quand cela est possible²⁴⁷, contrecarrer une réalité morose.

Deuxièmement et dans une suite logique avec le propos qui précède, loin d'un attrait pour une vie légère, immédiate et criminelle telle que la perçoit Maurice Cusson en étudiant les personnes délinquantes en contexte québécois, les logiques d'action des jeunes en situation de délinquance montrent un attrait pour un « temps à part » qui symbolise l'accomplissement, la construction et la mise en scène de soi ; c'est-à-dire une ouverture vers la possibilité d'un agir et de la participation au jeu social. Fondamentalement, la posture des jeunes dits « récidivistes » est une posture de quête et de construction d'un mode d'action avant même une posture de délinquant.

Troisièmement, et c'est un élément particulièrement important, les jeunes sont pris dans un contexte individuel, social et collectif particulier, qui agit sur leurs « dispositions » sociales²⁴⁸ (Lahire, 1998), dispositions qui sont elles-mêmes des supports à l'action. En appréhendant ces dispositions à partir du point de vue de l'acteur et de la variabilité des pratiques, le rester montre que les parcours de délinquance se construisent par des expériences de vie qui forgent l'individu dans une double et vaste logique de déficit, d'une part, de construction dynamique, d'autre part. Loin d'une logique binaire où le pour et le contre s'opposent, les jeunes quêtent l'alternative de la possibilité

²⁴⁶ Cette désinhibition s'explique notamment par le contexte nocturne qui modifie le rapport social et les conduites des jeunes, mais aussi par la consommation et la désinhibition que permettent certains produits. À cet égard les propos de Sophie Le Garrec sont particulièrement intéressants : « La soirée change la donne sociale, elle permet une modification des rôles sociaux et des apparences. Les consommations et les sociabilités marquent des stratégies d'appropriation de cet espace-temps. Ces contextes festifs de consommation sont extrêmement importants à cerner pour appréhender les significations des consommations et leur polyvalence mais aussi, et surtout, les logiques spécifiques qui y sont associées. Ces conditions cadres sont nécessaires à définir puisqu'elles légitiment et rendent « censées » les pratiques alcool-toxico-tabagiques » (p. 175).

²⁴⁷ La fête n'est pas toujours possible par manque d'argent ou de lieux où se réunir. Si les soirées riment parfois avec amusement et enivrement, elles riment aussi parfois avec désespoir et ennui lorsque les produits manquent, lorsqu'il fait froid, lorsque les entrées dans des boîtes de nuit leur sont interdites, lorsqu'ils manquent de moyens de locomotion pour être là où il faudrait être.

²⁴⁸ Il s'agit notamment des attitudes, des manières d'évaluer, de penser, des schèmes d'action, des compétences, etc.

d'agir, tant agir c'est exister ; ils quêtent la possibilité d'être quelqu'un, tant n'être rien c'est faillir aux projets et aux buts culturels communs aux sociétés occidentales. Ainsi, les logiques d'action des jeunes dits « récidivistes » sont habitées par le souci de construction singulière de leur propre personne où ils évaluent les options qui se présentent à eux en termes de réduction de l'échec et de gains identitaires avant tout. Le penchant vers une existence marquée par les délits ne peut dès lors se résumer à une préférence pour « un mode de vie délinquant » plutôt que pour « une vie rangée » ainsi que l'envisage Maurice Cusson (2005, p. 181), car une telle perspective supposerait d'une part que les jeunes soient satisfaits (à court terme en tout cas) de leur condition, et d'autre part qu'ils perçoivent l'existence conventionnelle comme ennuyeuse et inattrayante. Or, les parcours de vie sont précocement marqués par divers événements qui amènent les jeunes à percevoir la « vie rangée » comme un espace marqué par la fragilité et l'incertitude. En effet, les supports sociorelationnels déficitaires, le rapport conflictuel aux institutions et l'inaccès au marché de l'emploi écorcent cette perspective qui n'apparaît dès lors non pas comme une option qu'ils refusent, mais plutôt comme une option qui n'en est pas une, tant elle est, dans leur condition et à partir de leurs « dispositions » (Lahire, 1998), source de « petite misère » (Bourdieu, 1993) et présente le risque de devenir des « exclus de l'intérieur » (Paugam, 2008, p. 85). Le processus de légitimation illustre bien cela au moyen du registre explicatif où les jeunes justifient non pas une carrière délinquante, mais bien l'immersion durable dans un « temps à part » où ils paraissent déjouer l'échec social. Dès lors, les logiques d'action permettant la récidive délinquante témoignent de la quête d'une voie d'insertion par la positive par la mise en mouvement de soi, pour contrecarrer le risque d'une « expérience d'infériorité sociale » (Bourdieu, 1993).

Marquées par la contrainte du lien social et par la quête de celui-ci, les logiques d'action qui traversent les parcours de vie des jeunes montrent que ceux-ci ne cherchent pas à rester, à s'installer durablement dans une condition délinquante, mais qu'ils travaillent à la construction de leur personne en cherchant à donner sens à leur histoire. Par des processus d'ancrage distincts qui s'entrecroisent et cohabitent, les jeunes s'enracinent de multiples manières dans un contexte de délinquance qu'il deviendra toujours plus complexe et coûteux de quitter. Les quatre processus cités ci-après dégagent des logiques d'action qui visent notamment la mise en cohérence de leur expérience et de leur existence. Tout d'abord, en adhérant à une désaffiliation ancrée par la revendication de la marge comme espace non pas subi, mais mobilisé à des fins de construction, les jeunes témoignent d'une logique dynamique de mise en cohérence affirmée et revendiquée de leur existence. Ensuite, deux processus mobilisent le « temps à part » dans une logique de construction et de mise en scène de soi. D'une part, se trouve la construction d'un capital de caïd, où agir sur sa propre identité et sur son statut permet de s'aligner en cohérence avec les buts culturels auxquels adhèrent les jeunes en se dotant de moyens pour agir et être reconnu comme tel. D'autre part, émerge la construction d'un

capital de vedette, où créer un centre de référence et investir les symboles et les images permet l'alignement de soi pour des jeunes en quête d'harmonie. Ces deux processus distincts de mobilisation d'un « temps à part » illustrent des logiques majeures qui offrent aux jeunes la possibilité de tenter la redistribution des cartes (dans la quotidienneté ou le symbolique tant l'un et l'autre se confondent parfois) pour donner le change à un contexte d'insécurité fortement handicapant. Finalement, le processus de repositionnement de soi autojustifié met en évidence une logique d'action qui durcit le ton. Celle-ci prend ses racines dans l'absence de perspectives et de passerelles qui demande, pour que la souffrance ne soit pas infinie, de changer le regard sur sa propre situation. Se donner de bonnes raisons d'être ici, c'est une manière forte de faire fi de l'impossibilité d'aller ailleurs en rendant cohérent le discours et le parcours.

Quête de soi et quête de cohérence identitaire, ou encore quête de sens et quête de reconnaissance de soi, les processus d'ancrage au cœur du rester permettent de dégager de nombreuses quêtes qui expliquent la dynamique tout en contribuant à leur maintien. Les particularités des quêtes sont fréquemment soulevées par les auteurs, qui soulignent leurs caractères multiples et flous, témoignant d'une logique existentialiste qui pourrait concerner chacun. En elles-mêmes, les quêtes ne peuvent donc pas expliquer la délinquance, étant donné qu'elle témoigne davantage d'une évolution de l'individu que d'un dérapage, d'une désinsertion ou d'une déviance. Or, la quête est bel et bien présente dans les parcours de vie des jeunes dits « récidivistes » comme en témoigne particulièrement notre thèse du maintien par la positive qui finalement surplombe la compréhension de l'ancrage. En effet, pour comprendre l'éloignement de la conventionalité et pour saisir la dynamique profonde de quête qui anime les parcours individuels, il est nécessaire d'appréhender le rester par un prisme qui intègre la dimension de la quête, par une logique qui explicite l'élan d'une quête. C'est par le développement du concept de « logique émancipatoire » que nous allons témoigner de la quête profonde et sous-jacente qui permettra de donner du relief au rester, nous permettant de comprendre, au-delà des processus en œuvre dans le rester, comment les jeunes parviennent à intégrer et à se maintenir dans un parcours pourtant destructeur ? Qu'est-ce qui les incite à rester dans une dynamique qu'ils qualifient d'insatisfaisante ? Et comment la spirale des déficits et des sanctions n'induit pas la bifurcation ? Plus que la quête, la logique émancipatoire constitue une pierre angulaire pour saisir en profondeur la continuité d'une expérience sociale particulière.

8.1. L'émergence de l'action émancipatoire

Le concept de logique émancipatoire naît d'une double notion : l'échappatoire qui se réfère à un « moyen détourné par lequel on cherche à se tirer d'embarras » (Le Robert illustré, 2013, p. 600) et l'émancipation qui se réfère à l'acte d'affranchir, de s'affranchir au sens d'une quête de libération (*Ibid.*, p. 623). Elle est le fait de sortir de la place que la société nous a assignée (Maurel, 2011). Par ce prisme, l'agir délinquant, autant que la quête de l'agir et d'un « pouvoir agir », peuvent être appréhendés et faire sens dans une réflexion qui dépasse les processus inhérents au maintien. En effet, l'agir émancipatoire permet de comprendre l'agir délinquant en le dépassant et en considérant l'expérience large et complexe d'un rapport social problématique. Pour rendre visible la logique émancipatoire, qui rend possible le maintien dans la délinquance juvénile, nous allons, dans un premier temps, exposer le contexte de captivité et de statique au cœur de l'expérience délinquante qui engage ensuite une dynamique émancipatoire. Dans un second temps, nous allons montrer le mouvement et le dynamisme qui traverse les parcours et qui offre une voie vers le contrôle de son propre parcours.

Les logiques au cœur de la captivité

Comparativement aux jeunes pour qui les rappels à l'ordre, au sens propre et figuré, ont été fort entendus et suivis au point de participer à un retour à la conventionalité, les jeunes dits « récidivistes » semblent imperméables aux multiples approches socioéducatives dont ils sont les cibles. Cette troublante réalité amène à se demander dans quel positionnement se trouvent ces jeunes pour que tout aide leur soit aussi difficilement recevable ? Quel type d'enfermement, de repli sur soi ou de rejet conduit à une telle imperméabilité et comment se joue cette dynamique pour produire une telle mise à distance entre les jeunes et l'intervention qui leur est destinée ?

Avant de pouvoir illustrer comment la logique émancipatoire conditionne un rapport social au point d'entraver l'intervention socioéducative, nous allons circonscrire le contexte qui, avant toute chose, rend les jeunes difficiles à aider. Ce contexte marqué par l'insécurité et l'inexistence (qui de toute évidence dépasse une simple explication liée aux manquements et aux déficits) rend les jeunes captifs d'une réalité passablement invisible qui agit sur leur qualité de vie et sur les potentiels d'évolution qui s'offrent à eux. Au-delà des réalités individuelles et au-delà de la singularité des parcours, les jeunes sont pris dans une double logique opprimante et oppressante : une logique de captivité ontologique et une logique de marginalisation. Ces deux logiques, que nous allons

développer, contribuent à créer un contexte dense de captivité qui à la fois retient et contraint le jeune par des chaînes invisibles.

Commençons par expliciter la logique de captivité ontologique²⁴⁹. Faisant l'expérience de ce qu'ils ne sont pas (ils ne sont pas de bons élèves, des sportifs reconnus, des fils valorisés, des camarades de classe recherchés), les jeunes vivent des déficits multiples qui les placent face à leurs incapacités. Non reconnus pour leurs compétences, mais (re)connus au travers de leurs parcours d'échecs, d'exclusions, de rejets et de ruptures les jeunes témoignent d'un sentiment de déception, de trahison, qui, nous l'avons vu, entache la confiance envers les autres et le développement de compétences relationnelles. Cette réalité relationnelle instaure une imprévisibilité habitant le quotidien à la fois dans les lieux, les structures, les relations sociales et la continuité. Le sentiment d'incapacité et d'incompétence, l'incapacité de faire confiance et de fournir les bases nécessaires au lien social et l'imprévisibilité du quotidien sont les trois dimensions qui enferment les jeunes dans un contexte fort d'inquiétude.

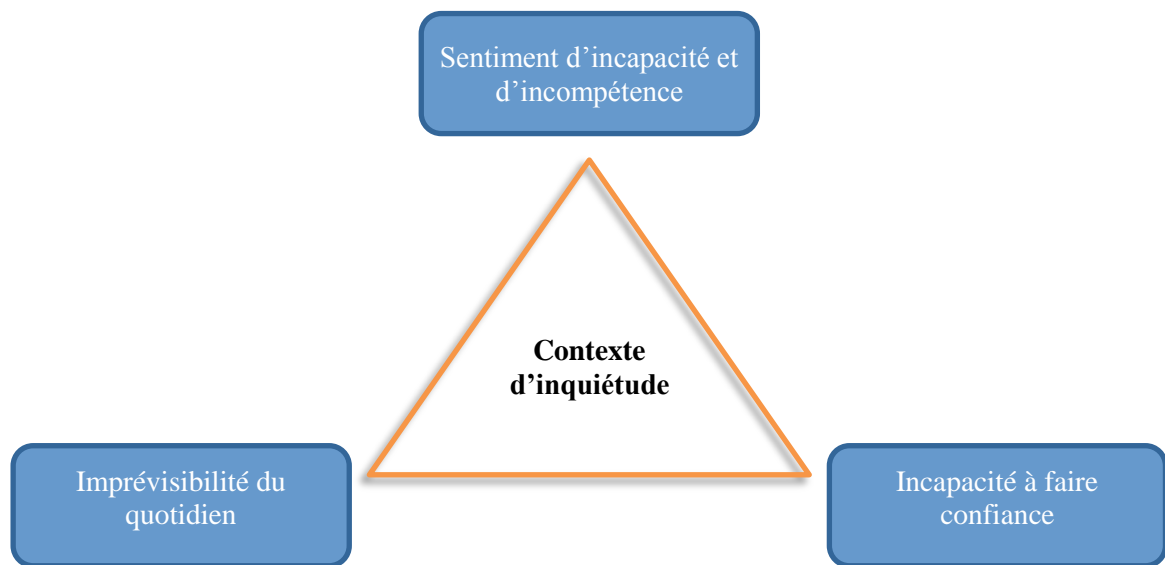


Figure 12: Les dimensions du contexte d'inquiétude des jeunes qui récidivent

²⁴⁹ Si cette démonstration nous demande de revenir sur certains éléments forts qui ressortent dans la partie précédente, c'est bien pour proposer une lecture nouvelle de la réalité contextuelle des jeunes, réalité largement impliquée dans la construction de la récidive.

Les dimensions inhérentes au contexte d'inquiétude entravent les jeunes dans leur évolution, dans leur capacité d'être sujet et les enferme dans un rapport particulier à eux-mêmes. La réunion de ces dimensions démontre une vulnérabilité personnelle marquée, liée à des incapacités cognitives, affectives, relationnelles et au sentiment de doute qui s'immisce dans les interstices du quotidien, par une dynamique de méfiance, tantôt forte, tantôt latente, à l'encontre de l'Autre ou de soi par une absence de confiance dans sa propre capacité d'agir sur le monde de manière socialement reconnue. Plus qu'une non quiétude, l'inquiétude enchaîne l'individu à ce qu'il est et à ce qu'il n'est pas.

Or, les jeunes ne sont pas uniquement enfermés dans un rapport à eux-mêmes par une vulnérabilité personnelle, ils sont aussi et plus largement pris par une vulnérabilité sociale. En effet, l'analyse des réseaux d'actants, explicitée dans la partie précédente, nous a permis de montrer comment les jeunes ont, au cours de leur histoire, noué peu de liens avec la société conventionnelle, liens susceptibles de les tenir, de les contraindre positivement, de les engager dans une perspective d'existence par la positive. À cet égard, l'expérience sociale est marquée par un déficit de lien, d'engagement et de support social qui sont les trois dimensions de la vulnérabilité sociale.

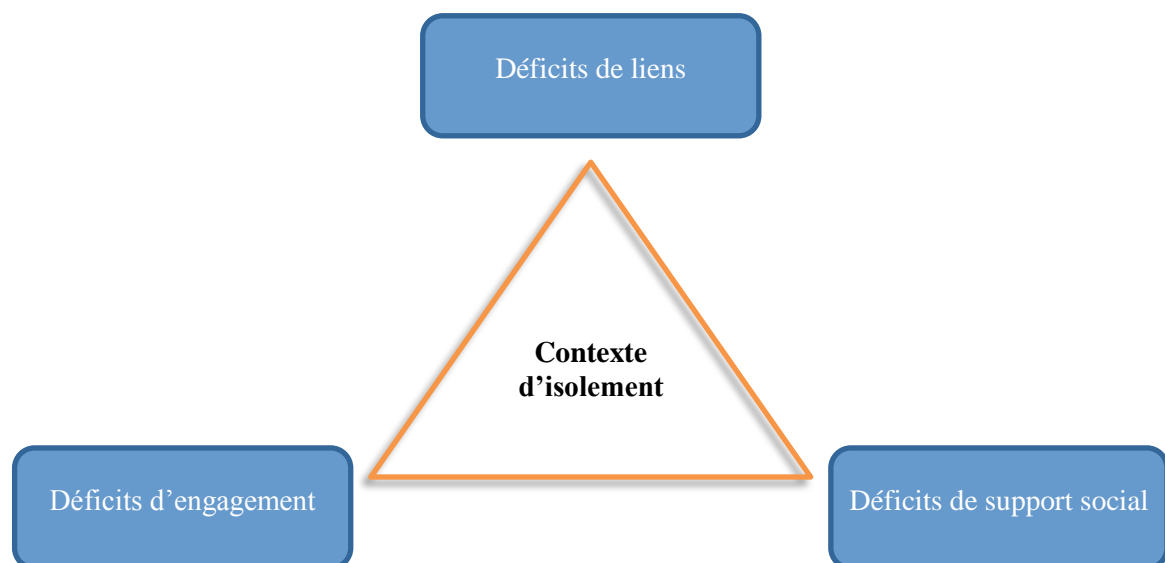


Figure 13: Les dimensions du contexte d'isolement des jeunes qui récidivent

Les dimensions inhérentes au contexte d'isolement entravent les jeunes dans leur évolution et constituent un frein dans leur possibilité de devenir un être social inscrit dans le social. Ces dimensions démontrent ainsi une vulnérabilité sociale intense, dans le sens où l'unique rapport que

les jeunes ont est celui qu'ils entretiennent à eux-mêmes et ce dans une société marquée par l'exigence de relations réciproques, où il est nécessaire, pour devenir individu, de créer des conditions permettant « l'instauration d'une reconnaissance mutuelle avec ses contemporains » (Soulet, 2005c, p. 26). Plus qu'un esseulement, l'isolement sociorelationnel enchaîne l'individu à ce qu'il a ou n'a pas construit.

Les diverses dimensions des contextes d'inquiétude et d'isolement constituent des entraves majeures générant une insécurité non pas temporaire et limitée, mais généralisée et omniprésente. Ces deux entraves liées à la vulnérabilité personnelle, d'une part, et à la vulnérabilité sociale, d'autre part, constituent une « vulnérabilité structurelle » qui peut être qualifiée d'intense si l'on en croit l'incertitude latente qu'elle suppose et qui représente une troisième entrave. En effet, la vulnérabilité structurelle fait obstacle à différents registres fondamentaux de l'existence et du vivre ensemble : la capacité de communiquer et de se faire entendre, ainsi que l'inscription dans une « relation réciproque » (Coenen, 2001, p. 147)²⁵⁰ sont mises à mal par ce que les jeunes sont ou ne sont pas, par ce qu'ils ont ou n'ont pas construit, par ce qui s'est ou ne s'est pas créé dans leur histoire et finalement par ce à quoi ils ont ou n'ont pas pu aspirer.

Pris dans une tourmente où la conjugaison des dimensions personnelles et sociales amplifie l'impossibilité d'être soi et de participer de manière reconnue et légitimée au jeu social, la vulnérabilité structurelle indique qu'au-delà des entraves identitaires démontrées dans la partie précédente, les jeunes sont entravés par la structuration même de leur existence. La vulnérabilité structurelle constitue donc un obstacle majeur dans la (l'im)possibilité de participer à la production des rôles et des normes de la vie collective.

²⁵⁰ « La relation réciproque suppose l'échange de quelque chose de semblable. Elle propose de rendre ce que l'on reçoit, d'attendre un retour lorsque l'on donne. [...]. Par opposition à la relation d'échange, les relations d'intérêts, celles qui unissent la prostituée à son client, le boucher à son acheteur, le créancier au débiteur, ne sont pas des relations réciproques, puisqu'elles ne supposent pas un investissement affectif. C'est la question de l'investissement affectif qui est au centre de la relation réciproque, telle que nous l'entendons » (Coenen, 2001, p. 147-148).

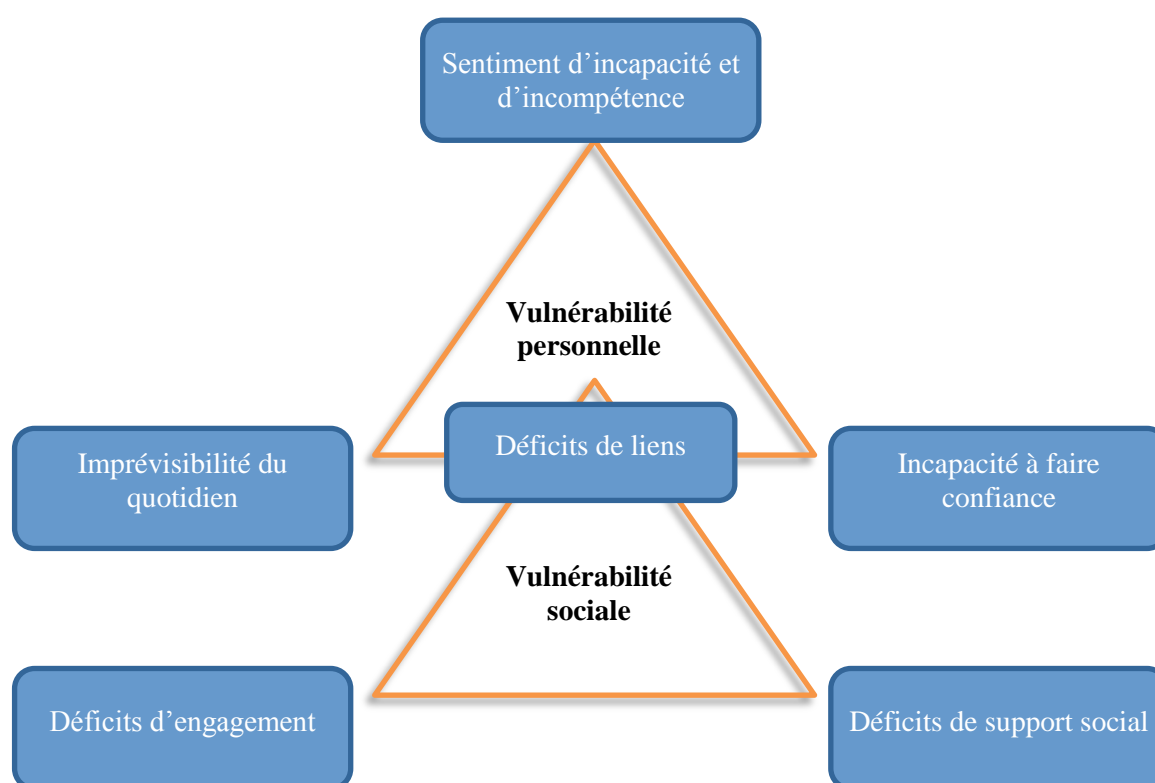


Figure 14: Les dimensions de la vulnérabilité structurelle des jeunes qui récidivent

Dans un tel contexte, le rapport de l'individu au social est empreint d'une insécurité notoire, qui devient une propriété de l'individu. Cette insécurité est celle d'être esseulés malgré l'ensemble de personnes gravitant autour d'eux, celle de ne pas se sentir individu dans une société d'individus. L'insécurité ontologique s'explique grâce à la compréhension de cette captivité ontologique qui se traduit notamment par le fait d'être captifs de leur non confiance (de leur impossibilité de s'abandonner dans une relation), captifs de leurs doutes liés aux institutions, aux individus, à la continuité ou encore à leurs capacités. Les jeunes sont donc enchaînés dans des propriétés individuelles qui les placent dans une logique de captivité ontologique, soit en face à face constant avec leur propre incapacité d'avoir prise sur la toile figée de leur existence.

Un tel contexte s'avère particulièrement problématique dans notre société contemporaine où les adultes sont davantage marqués par le doute qu'auparavant (Pacom, 1999), et où les jeunes doivent donc trouver en eux un sentiment sécurité que leurs aînés ne détiennent pas toujours. La jeunesse doit donc prouver sa force et sa capacité sans appui fort des aînés. Dans un contexte de fragilité des repères et d'hyper-valorisation de l'autonomie, l'expérience de la vulnérabilité structurelle conduit à

« l'expérience directe de sa faiblesse, dans la perte de contrôle de son "bien-être" (...) » (Ramos, 2010, p. 390) et à l'objective incapacité de respecter le projet de la modernité, soit l'obligation d'être libre, sujet et auteur de son existence (Dubet, 2000b). La limitation de son pouvoir sur sa propre existence et la fragilité comme contrainte quotidienne sont les composantes existentielles d'individus qui ne détiennent que peu de cartes valables pour le jeu auquel il leur est pourtant demandé de jouer.

La vulnérabilité structurelle, intensifiée au cours des expériences personnelles et sociales limitantes, blesse, touche et amoindrit les personnes qui l'expérimentent et pourrait les faire basculer du côté de la fragilité, c'est-à-dire une étape supplémentaire vers la déchirure de soi. La notion de fragilité se définit comme « la disposition à être brisé facilement » soulignant un degré supérieur de risque par rapport à la vulnérabilité qui renvoie à ce « qui peut être blessé » (Soulet, 2005c, p. 24). La fragilité pourrait alors s'apparenter à la notion de « précarité exacerbée » qui se distingue d'une « précarité "normale" », par le fait que cette dernière se base sur la vulnérabilité constitutive de l'être humain, liée au risque contemporain d'une non reconnaissance de sa propre personne (Furtos, 2007, pp. 121-122) ; mais une distinction mérite d'être faite. En effet, la « précarité exacerbée » entraîne, selon Jean Furtos, « une triple perte de confiance : perte de confiance en l'autre, qui reconnaît l'existence, perte de confiance en soi-même et en sa dignité d'exister, et perte de confiance en l'avenir qui devient menaçant, catastrophique, ou même qui disparaît (*no future*) » (*Ibid.*, p. 122), alors que nous considérons plutôt que la fragilité survient d'un malaise déjà existant. En d'autres termes, la perte de confiance se construit au cours du parcours des jeunes et conduit à une fragilisation structurelle des contextes de vie, et dans ce sens, la fragilité n'est pas propre à l'individu, mais propre au contexte et est susceptible d'affecter les individus dans leur « être psychique par leur être social » (Soulet, 2005c, p. 29).

La fragilité intensifie la captivité ontologique qui cohabite avec une logique de marginalisation. Venons-on donc à l'explicitation de cette seconde logique qui enferme, d'une autre manière, les jeunes. La logique de marginalisation, à laquelle sont soumis les jeunes, naît du regard évaluateur des autres qui les reconnaissent comme acteur uniquement après une série d'épreuves et en fonction des preuves qu'ils ont fournies. L'autre constitue donc la voie d'accès à la reconnaissance sociale, mais aussi à l'existence en tant qu'individu individualisé²⁵¹. À partir de leurs actes, les individus sont évalués sur leur propre capacité d'agir, par celles et ceux avec qui ils ont noué des relations et qui peuvent juger de la considération à leur témoigner. Or, les jeunes qui occupent notre attention ne sont pas en train de démontrer au monde adulte leur autonomie dans le fait de se doter de moyens pour agir, ni leur capacité de produire une existence socialement valorisée et reconnue qui ferait d'eux des

²⁵¹ Soit un individu distinct et dont sa propre fabrication fait de lui un Acteur.

individus qualifiés de responsables. Au vu de ce qu'ils ne sont pas en mesure de démontrer, les jeunes sont évalués à partir de leurs incapacités d'agir et de démontrer une voie de réussite et d'accomplissement personnel socialement acceptable. À la fois confrontés à un rapport social qui leur indique constamment leur position de hors-jeu, peu munis en supports et tenus pour responsables de leur histoire et de leur destin, les jeunes traversent avec peine les exigences de réalisation de soi de notre société contemporaine. Cette incapacité de faire preuve d'autonomie et de porter leur destinée les place dans la marge dans une logique d'inconsidération. La marge devient un espace d'inexistence, duquel il n'est possible de s'extraire qu'à partir des preuves de production de soi visibles et nécessaires à l'obtention d'une forme de considération minimale.

La logique de marginalisation, telle que nous l'entendons ici, est donc une logique d'indifférence où le regard évaluateur sonne aussi fortement qu'une sentence. Sans parvenir à se singulariser et à rendre leur histoire et leur existence valables, les jeunes sont placés face à un rapport social écrasant, face au jugement de leur infériorité. Cette infériorité ne provient pas d'un jugement sur leurs actes, mais plutôt sur l'absence d'actes valorisables qui les place face à une menace forte et subtile, la menace de l'ignorance. Pire que d'être mauvais, il y a le risque de n'être rien. Ce rapport social écrasant est aussi un rapport social de dépendance, car les individus dépendent de l'évaluateur pour être reconnus comme acteur social, en d'autres termes pour exister. Dès lors, il y a une tension intense au sein même de la logique de marginalisation avec, d'une part, un jugement non considérant et, d'autre part, la nécessité de maintenir ce jugement qui sera le seul à les faire sortir de l'inconsidération. L'inconsidération, mais avant cela la menace de l'inconsidération, coïncident ainsi les jeunes face à un mur de taille, celui du risque réel de ne pas avoir de place, de ne pas exister. Aux côtés d'une captivité ontologique, cette logique renvoie à une nouvelle captivité, celle de l'indifférence à leur égard.

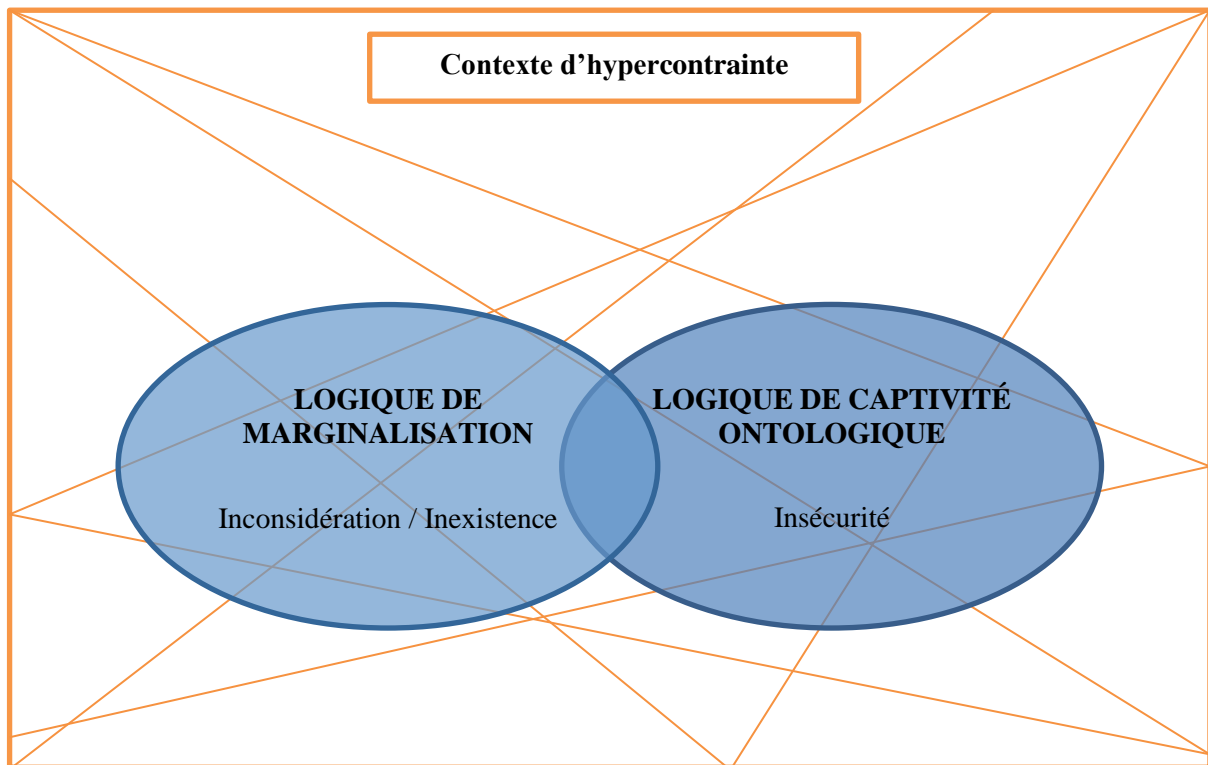


Figure 15: Contexte d'hypercontrainte

La logique de marginalisation et celle de captivité ontologique forment à elles deux un filet au sein duquel les jeunes sont pris et tiraillés. Cette double logique constitue un contexte d'hypercontrainte qui alimente un contexte de fragilité. Cette fragilisation se construit à partir d'un rapport social et à partir de propriétés individuelles : c'est une fragilisation de l'individu qui se trouve dans un contexte au sein duquel sont empêchées les possibilités même d'agir sur celui-ci. La double emprise qui caractérise le contexte d'hypercontrainte présente ainsi plusieurs conséquences importantes dans la possibilité de mener son existence.

Le contexte d'hypercontrainte constitue un double barrage. La logique de captivité ontologique engendre un barrage de type cognitif et réflexif, alors que la logique de marginalisation présente un barrage quant à leur place même au sein du système social. Le premier barrage provient d'une dynamique individuelle générée par le social où la défiance continue engendre une « débauche d'énergie » (Simmel, cité par Watier, 2008, p. 60). Alors que la confiance fournit de l'énergie (Watier, 2008), la vulnérabilité personnelle, marquée par le doute continu de soi et des autres, entrave la possibilité de se percevoir autrement, différemment, et d'entamer une réflexion sur sa propre existence. En tant que sentiment psychosocial, la confiance est une catégorie affective qui occupe une

place centrale dans les relations (*Ibid.*) et dont l'absence perturbe la manière de se projeter et de réfléchir à sa propre existence.

Le deuxième barrage provient d'une dynamique de marginalisation dans laquelle les jeunes sont pris tant ils ne correspondent pas aux standards d'individus agissants et reconnus dans la logique socioculturelle contemporaine. Cette stigmatisation se vit dans les événements du quotidien notamment liés à l'école, par la distance culturelle et sociale ressentie face au reste du groupe ; aux différentes appartenances (résidentielles, ethniques, scolaires, familiales) dépréciées et impliquées dans un « capital de mauvaise réputation » (Millet, 2010, p. 68) ; à la justice qui impose un mode de régulation potentiellement stigmatisant (Carra, 1996). L'impossibilité de correspondre aux standards de la société équivaut à une impossibilité à jouer la partie telle qu'elle est proposée, c'est-à-dire avec un nombre de prérequis certain.

Le double barrage agit comme une forme de condamnation, une fermeture dans la possibilité même d'influencer le cours des choses, de « créer une différence » grâce à un stock permettant à la fois d'agir sur soi et de peser sur le monde. Étant donné que la sécurité ontologique est à la base de l'agir (Giddens, 1987) et qu'elle est déterminée autant qu'elle détermine l'« agentivité » (Emirbayer & Mische, 1998) à partir des interprétations que l'individu se fait de ses perspectives existentielles, le rapport social sera déterminé à partir des biens de chacun, des supports mobilisables pour l'agir. Le déficit de support, mais plus largement la situation de vulnérabilité qui touche les jeunes, est amplifiée par l'impossibilité de répondre, au sens de donner la réplique, qui correspond à « un des moyens de sauver la face et de restaurer l'image de soi, à la fois pour soi et aussi pour les autres » (Ramos, 2010, p. 394-395). Ce propos est particulièrement intéressant car Elsa Ramos montre que cette restriction est à la fois générale au sens d'une impossibilité de « faire face » et ciblée, au sens d'une impossibilité de « s'emparer de la parole » pour prendre part à l'interaction (*Ibid.*, p. 394). Compte tenu du contexte de fermeture, le rapport social, jusqu'alors qualifié de problématique des jeunes dits « récidivistes », est un rapport captif né de la condamnation d'un agir permettant la transformation de soi.

La condamnation de l'agir transformateur trahit l'absence de pouvoir. Pourtant, ce dernier offre un sentiment de contrôle et contribue au sentiment de sécurité. Le sentiment de mainmise sur son histoire permet de se projeter avec un jeu de carte offrant, tout au moins, la possibilité de tenter sa chance, voire de changer la donne de son existence. Or, le rapport social captif, qui scelle la faiblesse du pouvoir sur sa propre existence, altère le déploiement de soi, et le maillage serré du filet de contraintes conduit à un risque de stagnation, à une non évolution subie. Dans un tel contexte de

captivité, l'espérance des jeunes laisse place au manque, à l'absence et au mépris. Tirillés et emmurés dans une dynamique à risque de ralentissement que le contexte socioculturel perçoit négativement, les jeunes vivent une entrave contextuelle qui génère des tensions identitaires insoutenables²⁵². Ce contexte, marqué par la restriction du faire, mais aussi de l'être, place chacun dans une condition aliénante, soit une condition « qui empêche la productivité de l'homme, qui empêche son "enrichissement", son "développement", son "accomplissement", son "dépassement", qui empêche l'homme de définir librement son existence » (Sévigny, 1969, p. 195). Pour Robert Sévigny, « un premier "degré" d'aliénation est atteint quand l'homme (ou un groupe d'hommes) ne possède pas les moyens de "s'intégrer" à sa propre société, à son propre milieu » (*Ibid.*, p. 198). Si le concept d'aliénation se réfère à une notion large où tous les maux viennent se loger²⁵³, nous retrouvons dans les propos de Melvin Seeman (1959) plusieurs dimensions particulièrement intéressantes, telles que le sentiment d'une absence d'influence sur son propre environnement, le sentiment d'une impossibilité d'atteindre un but avec les moyens légitimes à disposition, l'isolement et l'incapacité de produire des conduites valorisées. Ces dimensions se réfèrent à un contexte à la fois ontologique, social et relationnel qui produit une situation de domination.

L'adversité du contexte de captivité peut principalement s'expliquer par trois dimensions : le don de soi, la reconnaissance et le contrôle. Par leur absence, ces trois dimensions sonnent, avec brutalité, l'incommensurable impossibilité d'existence. Intimement liées, ces dimensions sont fondamentales tant elles entament, chacune à sa manière, le cadre minimal et existentiel qui permet de se sentir exister pour soi, à partir de soi et à partir des autres.

Donner de soi permet de créer des liens autant que d'affirmer son appartenance familiale, ou plus largement son appartenance à une société (Charbonneau, 1998). Si, par définition, la jeunesse est une phase où les individus sont davantage dans une posture de receveurs (Godbout, Charbonneau, & Lemieux, 1996), le particularisme du contexte d'adversité réside dans le fait que les jeunes qui expérimentent un rapport social captif sont, par essence, limités dans le don. Au sein de la famille autant qu'au sein des institutions, ils sont les receveurs d'une aide (sociale) qui ne les situe pas dans le registre du lien, mais dans « un registre différent qui fait intervenir la notion de besoin » (Charbonneau, 1998, p. 120). La posture de receveur, dans laquelle ils sont officialisés, pourrait-on dire, la logique de marginalisation, et le don qui leur est destiné n'a que peu de valeur tant il n'est ni

²⁵² Les tensions identitaires contribuent également à générer le contexte d'hypercontrainte à la fois à partir de la vulnérabilité personnelle qu'à partir de la logique de marginalisation où se vivent des tensions entre les différentes identités désirées, assignées et engagées conceptualisées par Guy Bajoit (2012). Cependant, notre propos ici vise à mettre l'accent sur les conséquences du contexte d'hypercontrainte et ensuite sur les formes d'adaptations et d'harmonisation des identités.

²⁵³ Définition de l'Encyclopédie Universalis, disponible sur le site Internet : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alienation/>.

gratuit (il y a une attente de changement à l'égard du jeune), ni libre²⁵⁴ (il est chargé d'une certaine obligation parentale ou inscrit dans une mission de l'État-providence). Recevoir sous réserve, sous condition, telle est leur expérience de « jeune receveur » qui vit des tensions engendrées par cette impossibilité de rendre, dont fait part Johanne Charbonneau. Le « vrai don » (Godbout, 1995, p. 47) à leur égard, celui qui dépasse l'expérience rationnelle et qui introduit, de manière complexe, l'affect et le sentiment d'appartenance, est aussi absent que le fait même de pouvoir donner à son tour. Rendre la pareille, dans une logique de réciprocité, est impossible, d'une part, à cause de l'asymétrie due à la jeunesse et, d'autre part, à cause de la condition de fragilité et de captivité qui entrave le don. Dans l'incapacité de contribuer en donnant d'eux-mêmes, les jeunes ne sont pas uniquement entravés dans leur participation sociale, ils le sont dans l'expérience plus intime et peu rationnelle de leur être social.

Outre la dimension du don, l'adversité procède également de l'inexistence sociale immédiate et de l'impossibilité d'existence future, tant les bases d'une contribution et d'un sentiment de reconnaissance de soi sont entravées à la racine. Les expériences de vie se sont durcies au point que les jeunes se figent, autant qu'ils sont figés, par la double logique qui annule toute espérance de reconnaissance. Sans recevoir de manière inconditionnelle et libre, il n'y a pas de reconnaissance de sa propre valeur ; sans donner de manière socialement reconnue, il n'y a pas de voie de reconnaissance de ses propres qualités. Ainsi, si le contexte d'adversité dont témoigne le filet d'hypercontrainte ne permet pas le don de soi et donc l'accès à un sentiment de reconnaissance, s'il marque ainsi l'impossibilité d'existence, il révèle profondément ce qui contribue à le maintenir, à savoir l'absence de contrôle des jeunes sur leur propre parcours. L'absence de pouvoir et d'emprise, qui constitue la troisième dimension de l'adversité, réduit à néant le champ décisionnel et l'offre d'une possible réorientation vers une autre manière d'être soi. Si l'adversité génère la souffrance sociale, c'est avant tout l'impossibilité « d'être » autant que « d'être soi » qui place les jeunes face à l'intolérable : intolérable limitation de soi, intolérable ralentissement, intolérable non évolution qui ne doivent et ne peuvent perdurer. L'altération du système d'action cache la crise d'un système de mobilisation, de fabrication et de constitution de soi issu d'un contexte hypercontraignant d'aliénation et de souffrance sociale.

Le côté figé du tableau de la captivité est à la fois marqué dans le présent et dans l'avenir, par l'absence de projection de soi dans des perspectives sources de valorisation. L'impossibilité de se définir librement (Séguin, 1969), c'est l'impossibilité de se développer, de s'accomplir pour « être quelqu'un » demain, pour se nourrir d'horizons attrayants. Le sentiment d'aliénation se renforce donc

²⁵⁴ Pour une considération sur la gratuité et la liberté du don, nous référons le lecteur à Jacques Godbout (1995).

de l'impossibilité du présent autant que de l'impossibilité d'un changement de condition intime de soi²⁵⁵. L'état se resserre davantage encore : le maillage se complique et le contexte aliénant démontre avec force la souffrance sociale à laquelle les jeunes sont confrontés et qui prend forme au sein du contexte d'adversité qu'induisent les logiques de captivité ontologique et la logique de marginalisation. Cette expérience sociale de fermeture induit une souffrance, tant elle constitue une réalité particulièrement intolérable pour les jeunes qui sont, du fait même de leur jeunesse, dans une période d'expérimentation forte qui se fait par la quête de soi. Entravés dans leurs quêtes par le sentiment d'aliénation, les jeunes captifs sont atteints dans leur être social et dans leur être psychique, dans le présent autant que dans l'avenir, atteintes qui à leur tour renforcent la captivité dans laquelle ils sont pris.

La mise en lumière du contexte de captivité des jeunes permet d'opérer un déplacement du regard vers les jeunes qui s'ancrent dans une dynamique de délits. S'ils vivent une situation sociale et expérientielle commune liée à la récidive, s'ils vivent un rapport social captif lié aux expériences de vie, ils ont surtout en commun une situation sociale d'adversité et de souffrance sociale qui certes se joue différemment d'un jeune à l'autre, mais qui contribue à cristalliser la captivité. Or, dans une société de survalorisation de l'acteur agissant à partir du pouvoir dont il s'est lui-même doté, comment existent ceux qui ne sont pas en mesure de produire leur personne et donc de prouver leurs valeurs ? Comment existent les jeunes captifs dans une société où le pire reste de ne pas agir et non de mal agir ? Comment les jeunes captifs négocient-ils le report (de la société) sur eux-mêmes, de la responsabilité non seulement de leurs actes, mais aussi de leur propre histoire et de leur capacité ou non d'acquérir un statut valorisé ? En définitive, quelles sont les stratégies mises en place pour faire face à l'hypercontrainte, pour exister malgré tout ? Tels sont les questionnements qui jalonnent la suite de notre propos que le prisme de l'agir émancipatoire permet d'appréhender.

Déjouer la captivité

La captivité est intolérable. Les tensions et contraintes de cette forme d'enfermement font poindre une statique qui s'oppose à l'évolution des jeunes et à la possibilité même d'être et d'agir. La statique est le premier élément que les jeunes vont chercher à déjouer en demeurant en quête d'un dynamisme perpétuel, premier gage d'une existence vivante et valable.

²⁵⁵ L'absence de perspective de changement, de développement, de déploiement de soi ne doit pas être vue au niveau économique ou de stratification sociale, mais au niveau d'une construction de soi authentique, reconnue et productrice d'un sentiment de satisfaction.

La quête de dynamisme passe par la (re)construction d'une capacité d'action qui constitue l'élément nécessaire, par définition, pour que la roue tourne, pour que la vie prenne le dessus sur le désespoir, la détresse, le délaissement, nés d'espoirs vaincus par la sensation de n'être rien. C'est par la mise en mouvement de soi que les jeunes témoignent d'une logique émancipatoire dont les diverses matérialisations²⁵⁶ visent à la fois la reconstruction d'une capacité d'action valable dans l'univers marginalisé et l'assouplissement du filet d'hypercontrainte. Pour fuir la captivité, sans pour autant se désunir des buts et des valeurs sociétales, les jeunes doivent faire appel à des stratégies pour déjouer un contexte limitant. Le fait de maintenir des buts culturels communs au reste de la société les place face au devoir de trouver d'autres moyens pour parvenir à leurs aspirations personnelles et aux aspirations sociales, malgré les entraves, malgré l'aliénation et la souffrance sociale.

Pour changer la donne contextuelle, les jeunes font preuve de créativité. Cette créativité, qui doit servir à sortir d'un contexte, détient deux faces, à la fois proches et distinctes : l'émancipation et l'échappatoire. L'émancipation, car les actes mis en œuvre par les jeunes doivent offrir l'accès à un ailleurs libérateur et propice à l'épanouissement de soi. L'élévation, le dépassement, l'accès à une dimension d'eux-mêmes qui leur soit plus favorable et source de bienveillance, telle est l'impulsion du mouvement. L'échappatoire, car les actes mis en œuvre sont dictés par une logique de survie qui implique une fuite, coûte que coûte, d'un contexte néfaste. L'impulsion prend ici la forme d'une urgence, d'un devoir, d'une nécessité immédiate. Si ces deux facettes colorent la logique émancipatoire qui permet de déjouer la captivité, force est de constater que la dimension réflexive liée à l'émancipation²⁵⁷ fait pâle figure tant le contexte d'aliénation l'entrave. Dès lors, l'échappatoire vers une autre manière d'être soi, qui prend une place centrale dans la crise et l'urgence du contexte social et ontologique, revêt dès lors un caractère à la fois durable et chronique.

En s'insérant dans une logique émancipatoire, les jeunes cherchent à fuir et à se dépasser, mais surtout innover en agissant sur eux-mêmes. Cette stratégie d'innovation, qui n'est pas sans rappeler le mode d'adaptation de l'innovation de Robert Merton, inscrit sa quête de mouvement dans deux tentatives libératrices proches, mais dont la distinction fait sens. La première apparaît dans la nécessité de s'autocréer un espace permettant le mouvement et l'agrandissement d'une marge de manœuvre pour sa propre réalisation. Dans ce sens, l'individu sollicite la transformation en se mettant en mouvement pour accéder à une nouvelle manière d'être au monde, qui permet une meilleure acceptation au sein des relations ordinaires (Caiata Zufferey, 2006) et une meilleure gestion

²⁵⁶ Nous verrons dans le sous-chapitre suivant les voies diverses que prend l'agir émancipatoire et comment certains actes peuvent être vus comme des pratiques émancipatoires.

²⁵⁷ Le processus d'émancipation implique effectivement une prise de conscience, un regard critique posé sur sa propre situation couplé à la volonté d'y apporter un changement.

de celles-ci. La logique émancipatoire s'inscrit ainsi dans une dimension de construction, d'augmentation de son propre pouvoir, de sa capacité de peser sur le monde par le biais de l'acquisition d'un statut désiré et reconnu comme tel. La deuxième tentative libératrice (émergeant conjointement) apparaît dans la nécessité d'échapper à une souffrance sociale oppressante. Dans ce sens, les jeunes se créent un espace de répit pour accéder à une manière plus harmonieuse et sereine d'être au monde. Cette seconde tentative offre un cadre à la première tentative libératrice qui, pour pouvoir se déployer, doit mettre à distance les sentiments d'insécurité et d'inexistence. Ces deux tentatives libératrices sont communes dans le sens où l'agir émancipatoire vise, la plupart du temps, à satisfaire les deux axes ; elles visent le changement de statut et l'acquisition d'un pouvoir sur sa propre existence ; la quête d'un pouvoir et la quête d'une tranquillité morale, autrement dit d'une quiétude. Intimement liées, ces quêtes, parfois acharnées doivent conduire au changement d'eux-mêmes, à la libération de soi.

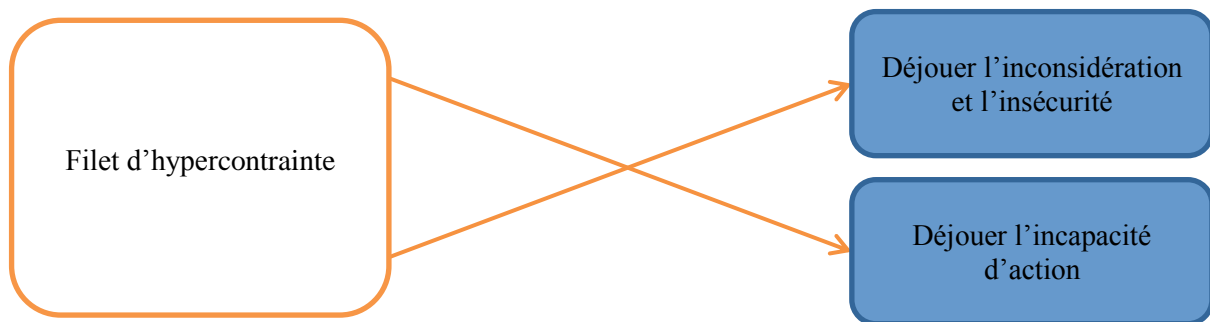


Figure 16: Les voies pour déjouer la captivité

La volonté de transformation de soi est au cœur de la dynamique des jeunes aussi récidivistes que captifs. Le « souci de soi » que Socrate désignait comme *la véritable conquête existentielle* initie le changement qui néanmoins prend racine dans l'épaisse adversité des environnements individuels. En effet, loin d'une dimension réflexive de sagesse et d'introspection permettant de s'éloigner des bassesses quotidiennes pour s'élever vers l'essentiel, le « souci de soi » induit l'urgence du changement qui « se nourrit davantage des situations de souffrances » (Chimienti, 2009, p. 58) et d'instabilité qui conduisent les individus à rechercher leur diminution (Soulet, 2003). La souffrance est donc vectrice de changement, alors même qu'elle entrave l'action qui le permet.

Changer la donne, c'est avant tout déjouer la captivité ; car si Anthony Giddens soutient que les personnes en situation de vulnérabilité sont capables d'agir, il n'a pas mis en lumière le processus au sein duquel se construisent les actions permettant de se libérer des chaînes de la vulnérabilité

structurelle et « le rôle fondamental de la souffrance pour l'agentivité » (Chimienti, 2009, p. 58). Or, toujours dans une perspective qui place la subjectivité individuelle au centre, le sentiment de captivité ne peut s'atténuer qu'en parvenant à créer une stabilité minimale permettant de prévoir, de contrôler et de diminuer la détresse du quotidien et de l'avenir. Cependant, lorsque la vulnérabilité essentielle que chaque individu porte en lui et qui est liée au souci d'être considéré dignement, d'être reconnu, n'aboutit pas à la triple confiance (en l'autre, en soi-même et en l'avenir) fondamentale pour créer les liens sociaux nécessaires pour se projeter dans la société, la création d'une stabilité est difficile tant les fondements en demeurent précaires. Dans de tels cas, la quête d'une stabilité et d'un contrôle s'opère conjointement à la quête d'une libération du contexte oppressant et opprimant.

La précarité du lien social, qui s'explique par la fragilité de la confiance, place les jeunes face au risque ultime d'un non avenir en société. La souffrance définie précédemment et ce risque existentiel constituent un terreau au sein duquel prend néanmoins naissance la quête d'un dynamisme propice à une forme de mutation. Dans l'apparente stagnation des jeunes, la mutation, qui désigne un changement, une évolution (Le Robert illustré, 2013, p. 1284), fait écho au processus de repositionnement identitaire à la fois social et spatial, mais aussi symbolique et intime que nous avons souligné à la partie précédente. Malgré le déficit de confiance et la précarité des liens, un processus visant à déjouer la captivité, et le risque qu'elle induit, se développe et s'opère par une tentative forte d'agir sur soi. À cet égard, si David Le Breton (2007) souligne, à juste titre, que les « souffrances adolescentes et les conduites qui les accompagnent » (p. 318) concernent des jeunes qui vivent un mal-être lié à leur condition personnelle et sociale ainsi qu'à leur avenir, et que l'une des préoccupations majeures est de trouver une place non pas dans la société, mais dans sa propre existence, nous soutenons que le processus de repositionnement de soi touche indistinctement le rapport intime à soi et le rapport aux autres. Dans ce sens, quitter la captivité conduit à s'approprier une position identitaire nouvelle, propice à la construction de sa propre existence en tant que sujet et à l'appropriation de soi au sens de l'individuation propice à la reconnaissance. Ce repositionnement de soi ailleurs permet donc de quitter une manière d'être au monde pour une autre source d'épanouissement individuel et de reconnaissance nécessaire au vivre ensemble.

Se repositionner c'est tenter l'ailleurs, c'est innover à partir des contraintes et des échecs, à partir d'une réalité indésirable. François Gauthier (2004) souligne cette idée en affirmant : « En somme, il y a là une jeunesse qui se bricole, avec imagination, des rituels pour se sentir exister et, par conséquent, faire sens d'un monde qui deviendra peut-être, à terme, un peu plus le sien. Un monde que ces jeunes légitiment ou contestent par la construction et la jouissance d'un ailleurs libérateur » (p. 254). Or, l'innovation que les jeunes captifs tentent dépasse le bricolage tant elle enveloppe l'ensemble de leur existence, et l'ailleurs libérateur effectivement visé n'est pas à portée de main. Cet ailleurs implique

un voyage au sein duquel les jeunes cherchent à quitter un contexte sans pour autant joindre instantanément la posture sociale et intime, à laquelle ils aspirent. Ce que nous symbolisons par le voyage se rapproche sensiblement de ce qu'Annamaria Colombo (2008) assimile à « un passage d'une position identitaire à une autre, en d'autres termes, un *repositionnement identitaire*, à la fois en rupture et en continuité » (p. 5). Ce passage, qui, pour l'auteure, se réfère à la sortie de la rue, symbolise, pour les jeunes dits « récidivistes », la sortie d'un contexte d'emprise qui implique un travail de construction, que nous aborderons dans le point suivant.

Alors que le cœur de nos préoccupations demeure le rester dans une dynamique de délinquance juvénile, rendu possible grâce à des logiques d'ancrage plurielles, la perspective de captivité que nous avons cernée, ainsi que le prisme de la logique émancipatoire nous montrent que les jeunes enquêtés sont inscrits dans un processus par lequel ils tentent de sortir d'une situation de captivité. Avant de montrer, dans la dernière partie de ce chapitre, comment les jeunes restent en situation de délinquance, malgré leurs tentatives de sortie de l'adversité, nous allons présentement souligner comment s'opère le passage vers un autre positionnement de soi, dans une tentative de devenir autre. C'est au regard d'un processus de bifurcation qu'il paraît intéressant de questionner la mise en mouvement induite et le processus long de passage qui prédestine à la transformation et à la possibilité d'être autre(ment). En faisant suite à un cumul de tensions, de mal-être, de limitations ou encore de désenchantements, la logique émancipatoire cherche à atteindre une possibilité de bifurcation sans retour, une « alternation » (Berger & Luckmann, 1986; Soulet, 2010) qui se construit à partir d'une séquence d'actions (Le Pape, 2010) durables et souvent indéfinies dans le temps. La mise en mouvement nécessaire à la transformation de soi, et donc de sa propre situation, cache une volonté de bifurcation qui prend ses racines avant même qu'elle ne se laisse deviner ; elle comporte un temps de latence qui la construit (Caiata Zufferey, 2006) et qu'il convient de considérer de près.

La logique émancipatoire qui doit permettre la sortie d'un contexte grâce à l'agir sur soi, prend des formes et des contenus variables issus de l'innovation et de la créativité des jeunes. Mobilisé pour changer la donne, l'agir émancipatoire inscrit les jeunes dits « récidivistes » dans un processus de bifurcation non pas vers la conventionalité, mais vers la libération de soi, vers la possibilité de fabrication et d'appropriation de soi. Pour saisir les contours de l'action émancipatoire et le processus de bifurcation à la fois individuel et commun aux jeunes captifs, nous allons questionner, dans le prochain sous-chapitre, la notion de passage en tant que processus, afin, d'une part, d'en éclaircir les contours et les finalités et, d'autre part, d'en comprendre mieux l'action qui rend durable le passage.

8.2. L'élaboration de l'action émancipatoire

Dans leurs expériences communes de souffrance sociale et d'aliénation, les jeunes enquêtés ne paraissent pas hésiter entre diverses alternatives leur permettant d'éviter le risque ultime de l'exclusion, que Jean Furtos (Furtos, 2007) considère comme « l'horizon le plus grave, celui de la perte de la capacité de jouer pour de vrai à l'humain, en un lieu et avec d'autres humains (...) » (p. 123). La logique émancipatoire qu'ils adoptent ne reflète pas un choix, n'est pas le fruit d'une réflexion aboutie. Elle est une impulsion qui provient d'un contexte sociorelationnel et ontologique, une impulsion de survie pour habiter le creux du quotidien et créer des liens avec leurs semblables, en définitive pour être des Hommes reconnus dans leur dignité... par les Hommes.

L'impulsion de survie doit conduire vers l'ailleurs. Cet espace-temps peu défini demeure flou pour les jeunes eux-mêmes pour qui, initialement, quitter est plus important que la destination finale, et les moyens qui s'offrent à eux sont saisis au-delà d'un cadre légitime. Les délits prennent forme au sein même du passage vers cet ailleurs qui garantit une autre manière d'être soi. Avant de les considérer de près pour saisir leur sens, voyons d'abord le cadre du passage et le caractère éprouvant, périlleux et durable de ce dernier.

Le cadre du passage

Le processus de dynamisation des parcours de vie et la mise en mouvement individuelle qui l'accompagne peuvent être saisis à partir de la notion de « passage ». En effet, le changement de statut a déjà été étudié à partir de la notion de passage, notamment par Harold Garfinkel (2007) qui permet de considérer à la fois la dimension cachée et la temporalité longue et sinueuse du processus. Les questions de changement, de réorientation et de bouleversement mineurs ou majeurs des itinéraires, induisant souvent la question du statut, ont été également approchées à partir de la notion de bifurcation dont l'étude en sciences sociales propose une approche dynamique qui tient compte « des formes d'imprévisibilités, des changements brusques, des temporalités multiples » (Bessin, Bidart, & Grosetti, 2010, p. 17). La notion de bifurcation permet alors de considérer le changement dans toute sa globalité et, dans le cas présent, la bifurcation s'avère potentiellement inavouable, tant la misère initiale n'est pas affichée, affirmée, visibilisée, comme le serait une misère économique par exemple. Au contraire, son caractère inaudible, flou et tacite conduit les jeunes à entreprendre un passage solitaire et intime dans un brouhaha social qui ne reconnaît pas la condition d'adversité dans laquelle ils sont. En cherchant à marquer une bifurcation dans leur histoire, les jeunes tentent donc le passage vers une condition où se mêlent reconnaissance identitaire et statutaire au point d'offrir un

réel sentiment d'existence. À ce stade, c'est une tentative de bifurcation existentielle, liée à une condition ontologique et sociale qui est en jeu et non une bifurcation liée à la sortie d'une dynamique délinquante²⁵⁸.

Dans une logique de bifurcation, la notion de passage permet d'illustrer le contenu d'un processus dont l'aboutissement demeure largement incertain. Dans la logique émancipatoire, qui doit permettre la quête de soi jusqu'alors entravée, le passage, tel que considéré ici, est un passage vers soi qui est davantage un processus incontournable qu'un choix (Garfinkel, 2007). Or, si pour l'auteur, ce processus s'inscrit dans une logique de continuité et de cohérence identitaire et si Marc-Henry Soulet (2010) suggère « une liaison logique entre bifurcation biographique et continuité identitaire » (p. 286), la logique émancipatoire, telle que nous la conceptualisons, laisse néanmoins poindre une volonté d'affranchissement qui implique une rupture avec le soi captif, méprisé et vulnérable. Le passage perçu comme un processus vers l'affranchissement d'une condition débute à un point A que les jeunes veulent quitter pour accéder à des points B, C, D, etc. La notion de point est à considérer autant en termes de conditions à la fois ontologique, sociale que relationnelle, et d'une manière d'être, et non en termes d'environnement contextuel faisant référence à un espace extérieur à soi. Si le point d'arrivée est ici mentionné de manière multiple, c'est parce qu'il demeure, parfois durablement, flou et incertain. Devenir soi, définir une autre manière d'être au monde pour déjouer le risque d'exclusion tout en définissant les moyens pour y parvenir en cours de route, maintient, tout au long du périlleux processus, une obscurité sur l'aboutissement de ce dernier. Quoi qu'il en soit, partir du point A pour aller ailleurs, c'est affirmer sa propre volonté d'une quête d'affranchissement inévitablement solitaire vers une autre condition. Or, nous ne pouvons pas nous arrêter à ce constat. En effet, l'(in)définition du point d'arrivée donne une importance prioritaire au fait même de quitter une condition. Ainsi, contrairement au randonneur qui se préoccuperait davantage de son point d'arrivée effectif que de la distance qui le sépare de son point de départ, le jeune captif cherche avant tout à s'éloigner, plus qu'à se rapprocher d'un point défini.

Cette dynamique d'éloignement, à laquelle nous ne pouvons réduire l'ensemble de la logique émancipatoire, nous le verrons, témoigne d'une volonté de sortie qui vise à limiter les conséquences d'une condition d'aliénation et de souffrance sociale. Dans ce sens, cette volonté ne peut s'apparenter à un affranchissement, et ce pour plusieurs raisons. En s'appuyant sur divers auteurs, Maria Caiata Zufferey (2006) propose trois grands moments du processus d'affranchissement menant à un

²⁵⁸ La notion de bifurcation apparaît dans la littérature scientifique comme un élément qui se vit au cœur d'un parcours et qui devient explicitable, à partir du moment où elle est véritablement vécue. Ce que nous cherchons à illustrer n'est pas un cheminement abouti, mais un projet que les jeunes cherchent à mettre en marche, une cible qu'ils visent et qui prend forme par la construction de croisements qui sont autant de possibles voies vers la bifurcation, vers l'alternation. Ainsi, le concept de bifurcation n'est pas à comprendre ici comme un mouvement réalisé, mais comme la construction d'une perspective qui se crée au cœur d'un enfermement.

parcours davantage marqué par la conventionalité. Sans les considérer comme telles, étant donné que nous ne sommes pas dans l'explication d'une dynamique visant à s'affranchir d'un mode de vie déviant, ces phases offrent néanmoins une vision qui nous est utile pour saisir la particularité de l'affranchissement d'une condition d'adversité. Éloignement et « rupture d'engagement »²⁵⁹ tout d'abord, travail sur soi et sur le contexte ensuite et, finalement, installation dans une nouvelle routine. À l'instar des conditions d'affranchissement définies par Bertrand Bergier (2000), ces phases nécessaires pour que la sortie soit complète témoignent de la nécessité d'un processus réflexif qui, de toute évidence, ne va pas de pair avec la logique impulsive de l'action émancipatoire.

Plus que cet entrechoquement entre impulsivité et réflexivité, un autre rempart de taille nous conduit à remettre en question le fait que les jeunes sont dans une dynamique d'affranchissement de leur condition d'adversité. En effet, la limite des moyens, que les jeunes ont à disposition pour agir au sein du passage, est à l'image de la limite imposée par le contexte d'aliénation et de souffrance sociale. Pris dans la crise de leur système d'action, les jeunes dépourvus de supports posent des actes qui leur permettent de se créer une possibilité d'action qui soit légitimée. Les contours de cette action, qui peut être qualifiée de faible (Soulet, 2003), montrent que si les jeunes cherchent effectivement à créer des croisements sur leur route, les actes permettent surtout de créer une mainmise sur leur propre existence, une forme de contrôle et de pouvoir partiellement valable plus qu'ils ne créent l'affranchissement. Dans ce sens, l'impact de l'agir émancipatoire demeure insuffisant à l'affranchissement. Et le passage vers soi se limite à un processus de « désaliénation » soit une quête de libération d'une emprise sur soi (Cornuz, 2012/2013). L'agir émancipatoire devient dès lors une action visant la prise de distance volontaire permettant d'émerger vers soi, vers un soi libre de se définir, de quitter la confusion liée à l'aliénation et à la souffrance sociale qui réduisent l'autonomie et les possibilités réflexives. En tant qu'espace-temps vaste et indéfini, le passage, par définition, peut donc recouvrir différentes formes, il peut regorger de décors, d'expériences variées, et son issue est à la fois multiple et certaine. Nous allons ici nous immiscer dans les passages que les jeunes construisent et où délits et conduites marginalisées trouvent une place fondamentale.

Les formes du passage

S'engager dans une logique émancipatoire, c'est s'engager dans une voie perçue comme salvatrice et mener des actions qui vont dans ce sens. L'action émancipatoire, utilisée au singulier doit être comprise comme une forme d'agir qui se démultiplie à l'infini et qui offre la possibilité d'une trajectoire d'évasion.

²⁵⁹ Maria Caiata Zufferey reprend une expression d'Howard Becker.

La tentative de bifurcation vers soi, celle qui doit permettre une forme de transformation de soi, est à la fois statutaire et identitaire. Elle naît des tensions identitaires, desquelles émergent un sentiment de haine, des déficits multiples de reconnaissance sociale, d'accomplissement personnel et de consonance existentielle (Bajoit, 2012), et vise à l'assouplissement de ces tensions grâce à la libération d'un sentiment de captivité. Or, l'univers émotionnel trahit également une dimension statutaire forte, notamment par le sentiment d'inconsidération et de domination que les jeunes expérimentent face aux structures institutionnelles. C'est dans le rapport à l'autre que le statut et la perspective d'un statut placent les jeunes captifs dans une situation d'infériorité douloureuse. Ce sentiment d'infériorité n'est pas momentané et légitimé par l'âge ou l'étape d'une vie, mais au contraire issu d'une incapacité de renverser un rapport social, où la soumission provient de sa propre inexistence. Sans être fondamentalement dans une explication des tensions et des frustrations liées à la stratification sociale, telle que le propose Robert Merton (1997), la dimension statutaire demeure néanmoins centrale dans les quêtes des jeunes ; avoir un statut c'est avoir une place dans un système (Linton, 1967), avoir un statut permet en effet d'être quelqu'un et c'est à cette posture à la fois statutaire et identitaire que la bifurcation envisagée doit mener. Mais pour ce faire, la création d'une capacité d'action et la constitution d'un public venant la légitimer sont essentielles et constituent les deux tâches qui deviennent l'essence même du passage au sein duquel les jeunes s'engagent, dans une logique de survie plus que dans une logique réflexive.

Dans un contexte où la confiance est défailante au point de prêter l'action, c'est l'agir sur soi qui va créer la possibilité de sa (re)construction. En d'autres termes, lorsque le rapport social captif est habité par une dynamique de méfiance généralisée et renforcée par chaque élément du quotidien, le seul vecteur pour changer la donne est celui de la modification du rapport social lui-même. Pour ce faire, pour sortir des mailles tenaces qui condamnent toutes issues et qui les réduisent au fait de n'être rien, les jeunes cherchent à agir sur leur statut et leur identité qui deviennent des armes nécessaires pour renverser un rapport social fortement asymétrique.

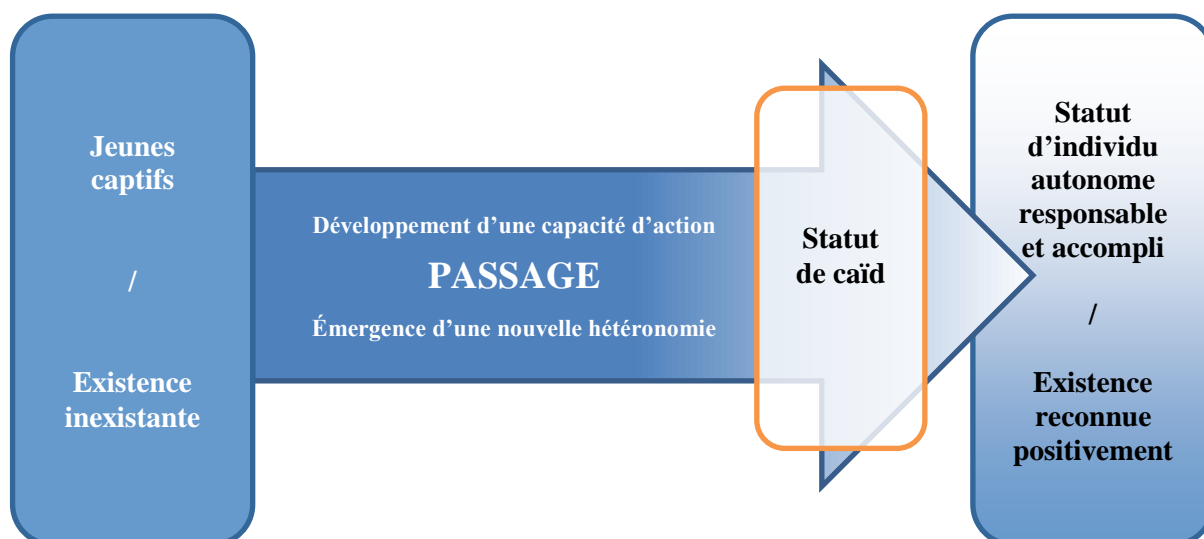


Figure 17: Passage vers soi / passage vers une autre manière d'être soi

Au sein du passage, la mobilisation des délits occupe une place et une fonctionnalité importantes. Elle permet la construction d'un statut de caïd venant (re)dynamiser une existence mortifère et allant dans le sens de la bifurcation recherchée vers une existence reconnue. Les délits permettent de tester, d'essayer et de prouver sa force dans un cadre normativement large qui propose de nouvelles formes d'agir et un public nouveau. En définitive, ils ouvrent la voie vers l'évasion de soi, non pas dans une logique de décharge pulsionnelle et émotionnelle ou de quête d'adrénaline, mais dans une logique d'ouverture vers un ailleurs, propice à l'expérimentation de soi.

Cette évasion mérite une attention particulière : l'expérience de petits délits offre une plus-value variable, mais directe, aux jeunes captifs. Outre le gain financier trop souvent relevé par les médias pour expliquer les vols ou les cambriolages, de nombreuses conduites nouvelles font ressentir aux jeunes la possibilité d'une autre manière d'exister. Sans atteindre cette autre rive qui serait celle d'un individu épanoui, les premières expériences marginales ou délinquantes apportent une forme de compensation que les jeunes ressentent intensément. Par exemple, les premiers absentéismes scolaires sont souvent l'occasion pour les jeunes de passer du temps avec d'autres jeunes faisant la même expérience de souffrance sociale et d'éprouver une forme de relâchement, de décompression temporaire (dont ils se souviendront d'ailleurs longtemps) et à laquelle ils continuent d'aspirer. Sans échanger sur les contextes individuels et sans partager leurs expériences de souffrance, la rencontre offre un espace, un souffle que l'école étouffe. Dans un autre registre, les premiers vols placent les jeunes face à un double gain : d'une part, le sentiment de supériorité qui provient du vol réussi et qui, pour une fois, contrecarre l'expérience d'infériorité quotidienne imposée par le rapport social captif ;

d'autre part, le sentiment de pouvoir qu'offre la détention de la marchandise²⁶⁰ et qui laisse poindre une expérience d'autonomie. Supériorité et pouvoir, à la fois proches et distincts ouvrent, pour un temps, les mailles d'un filet qui impose l'impuissance. Les bienfaits liés aux conduites délinquantes ou marginales dépassent l'acte en lui-même ; en effet, le vol n'est pas bénéfique en soi et d'aucune manière, la possession d'un objet pour lui-même n'est perçue comme une plus-value notoire. Le bienfait provient bel et bien du fait que l'action commise détient une visée émancipatoire grâce à l'apport subsidiaire qu'il permet. **C'est dans ce sens que les premiers délits ne peuvent être vus comme des éléments déclencheurs d'un parcours de délinquance, mais comme la source d'un sentiment de désaliénation.** À cet égard, les apports subsidiaires, en d'autres termes, les bienfaits qui se dégagent des conduites délinquantes et marginalisées, engagent dans un passage permettant l'évasion de sa propre condition.

L'aspiration d'un pouvoir et d'un sentiment de supériorité se démultiplie de différentes façons. L'ensemble des conduites élaborées par les jeunes se réunit autour de deux pôles majeurs que sont la construction d'une capacité d'action et la création d'une hétéronomie nouvelle. Ces constructions, que nous avons notamment abordées dans la quête d'un capital de caïd, sont motivées par la nécessité de se construire des points d'appui durables et mobilisables en tout temps. À cet égard, la quête d'un statut de caïd soutient à la fois le défi de se construire soi-même (développement de capacités nouvelles), de définir un contexte (« temps à part » et hétéronomie qui l'accompagne) et de maintenir les acquis durablement dans une volonté de bifurcation vers une autre manière d'être soi. Le passage vers soi se donne ainsi pour mission de s'offrir, à terme, des fondations solides et utiles à la réalisation de soi.

Le passage est un processus qui précède l'officialisation d'un nouveau statut (Garfinkel, 2007). Il s'apparente dès lors à une forme de préparation nécessaire au repositionnement identitaire ; il accompagne le mouvement de repositionnement identitaire et statutaire qui atteste d'une bifurcation. La particularité du passage, dictée par une logique émancipatoire, réside dans sa dimension informelle et implicite, qui trahit un passage non pas dirigé vers un statut socialement attendu et accompagné par des aînés, mais un statut qui permette à l'individu d'être soi (Glaser & Strauss, 2010). En adhérant aux valeurs et aux buts du modèle socioculturel, les jeunes construisent un passage en solitaire où force, puissance et maîtrise deviennent les maîtres mots invisibles de leur destinée. Être capable, avoir du pouvoir et contrôler sont les leitmotive sous-jacents des événements qui se jouent au sein du passage vers une autre manière d'être soi.

²⁶⁰ Ce sentiment de pouvoir peut provenir de la détention de chewing-gums, de téléphones portables, d'accessoires de sports, de cannabis, etc. Quel que soit le montant financier du gain, ce dernier offre un sentiment de pouvoir qui constitue une expérience nouvelle et attrayante.

En commettant des actes de délinquance ou en ayant des conduites marginalisées, les jeunes captifs se créent autant qu'ils pérennisent des relations sociales susceptibles de les aider à agir ou à constituer un public. Les actions émancipatoires offrent un réseau travaillé et réfléchi qui donne la possibilité d'éprouver un sentiment de pouvoir et de supériorité. Si tous les jeunes ne sont pas des leaders placés sur un piédestal, tous s'entourent néanmoins d'une sphère sociale propice à leur offrir un sentiment de reconnaissance. Dès lors, quelle que soit l'importance du statut de caïd auquel parvient le jeune, l'entourage constitué pour ses vertus et né à partir des conduites marginales, apporte des bienfaits notoires à la fois en termes de capacité d'action et d'hétéronomie.

Le réseau social et la reconnaissance de soi qu'offrent les actions délictueuses ou marginalisées permettent de se construire une image de soi travaillée et recevable dans le cadre du passage. À cet égard, les conduites qui démontrent de la force et de la détermination sont particulièrement utiles à la construction d'un statut de caïd qui devient rapidement une voie préconisée. Défier la police ou les enseignants, racketter ou menacer permet de s'afficher et d'avancer dans la perception que les autres ont de soi, venant influencer le regard posé sur soi. Préconisée, bien que non formulée comme telle, la route vers le statut de caïd structure le passage et offre une perspective qui va de pair avec la volonté d'échapper au contexte d'adversité. Cette perspective structure le repositionnement identitaire et image l'ailleurs en lui offrant un contour perçu comme étant réaliste et accessible.

Être en quête d'un statut de caïd n'est pas un processus clairement affiché. Plus que faire état d'un processus, les jeunes cherchent activement à donner l'illusion de son aboutissement. En s'affichant en tant que caïd, en relatant (certains avec plus d'humilité que d'autres) des histoires susceptibles de faire de soi un caïd abouti, en donnant l'illusion d'une maîtrise, d'un statut et d'une identité qui va avec, les jeunes cachent un apprentissage intense et constitutif du passage. Le passage se crée à partir des apprentissages multiples qui touchent chaque élément du quotidien (Garfinkel, 2007). L'apprentissage lié au statut recherché se démultiplie et consiste, d'une part, à renforcer et faire vivre le passage, afin de s'éloigner d'une situation d'adversité, et, d'autre part, à donner l'illusion d'un statut non encore maîtrisé. Aspirants caïds plus que caïds avérés et reconnus comme tels, les jeunes déploient une énergie et de multiples stratégies pour « donner le change ». Cette démarche montre que le passage est fait de nombreux apprentissages qui doivent impérativement permettre la maîtrise des situations périlleuses, où l'incapacité et l'insécurité pourraient être dévoilées. Risquer de perdre la face serait risquer la dégradation statutaire, forme de retour à la case départ, de passage à l'envers.

Pour que l'agir soit émancipatoire, il doit donc essentiellement contribuer à renforcer les points d'appui des existences individuelles. Ceux-ci soutiennent la capacité d'action et garantissent l'omniprésence d'une hétéronomie bienveillante, forme de « nouvelle scène sociale » (Le Garrec, 2002, p. 261). En définitive, pour que l'agir soit émancipatoire, il doit contribuer à asseoir un sentiment de maîtrise de sa propre existence tout en visibilisant cette maîtrise. Vols, racket, injures, agressions, menaces, mais aussi affiliations délinquantes, stratégies de légitimation, etc., sont autant d'éléments dont le rôle essentiel consiste à construire le passage vers un statut reconnu, autant qu'à donner l'illusion d'une assise statutaire et identitaire pourtant précaire. Le déploiement d'une image d'eux-mêmes qui corresponde davantage à ce à quoi ils tendent, qu'à ce qu'ils sont, n'est pas qu'une démarche narcissique et théâtrale. Ce déploiement de soi contribue à faire évoluer le passage, à faire avancer le processus de bifurcation, tant il offre un sentiment de maîtrise qui contrecarre avec la captivité. Sans assurer la finalité du statut de caïd auquel ils aspirent, ce déploiement de soi assure l'éloignement d'un contexte d'adversité et permet de quitter, pour un temps, l'insécurité et d'atteindre un sentiment de reconnaissance salulaire.

L'intérêt de l'agir délinquant pour les jeunes enquêtés ne provient ainsi pas de l'acte en soi, mais du contexte dans lequel il s'insère. L'acte demeure dépourvu de sens aussi longtemps que nous le percevons de manière esseulée et sans le regarder au sein du passage dans lequel il se déploie. En d'autres termes, les conduites marginalisées présentent une attractivité certaine, qui cependant dépasse la simple excitation de défier une règle ; elles sont attractives, car réunies et multiples, elles permettent une construction sensée qui ouvre la voie vers une expérience personnelle et sociale de reconnaissance et de sécurité, de pouvoir et de maîtrise. Dans un tel cadre, l'agir délinquant et marginalisé est émancipatoire et existentiel. Il exerce une fonction importante, celle de contribuer à la construction d'un « monde social maîtrisé » (Millet, 2010, p. 71).

La logique émancipatoire, qui vise à s'extraire d'un rapport social captif et qui grandit grâce à la mobilisation de conduites délictueuses, se dessine dans une trajectoire d'évasion double. Celle que nous venons de voir, intrinsèquement liée à la mobilisation des délits et, de manière à la fois antécédente et conjointe, celle qui s'inscrit dans le symbolique et qui structure et accompagne la bifurcation grâce à une existence symbolique parallèle. Cette deuxième perspective nous permet de voir comment le passage est habité et enrichi par une logique émancipatoire invisible à l'œil nu, mais faisant partie intégrante de l'univers symbolique des jeunes.

Marqué par leurs événements de vie et l'enferment sociorelationnel majeur auquel ils font face, les jeunes captifs se construisent un passage vers une autre manière d'être soi, bien avant²⁶¹ l'émergence des conduites délinquantes. Parce qu'ils refusent de vivre leur captivité ontologique comme une donne immuable, parce qu'ils s'opposent ouvertement ou non à leur existence inexistante, les jeunes s'affairent souvent secrètement à la construction d'un espace symbolique salubre et bienveillant. Expérience commune à beaucoup, l'existence symbolique des jeunes prend néanmoins un ton particulier à partir du moment où elle se construit autour de l'aspiration à un capital de vedette et constitue une voie élémentaire pour atténuer les tensions identitaires notamment en se construisant un centre de référence jusqu'alors déficitaire. Le processus symbolique devient alors plus qu'un parcours d'évasion ; il devient une démarche émancipatoire, une forme d'esquive symbolique qui initie autant qu'elle conforte le passage vers soi.

Sur le même mode que le passage vers un statut de caïd où les délits sont objectivement saisis comme vecteur pour les apprentissages et les acquisitions que les jeunes doivent réaliser au cours du passage, la quête d'un capital symbolique de vedette conduit les jeunes dans une dynamique de passage vers une autre manière d'être soi. Parce que l'identité de vedette devient un centre de référence qui se superpose à une « identité désirée » (Bajoit, 2012) et parce qu'elle dicte, nous l'avons vu, les conduites délinquantes et marginalisées à partir d'une quête d'un « ailleurs meilleur », le passage détient une dimension symbolique qu'il ne faudrait pas négliger. Le processus de passage comprend une phase cachée, au sein de laquelle se prépare la phase visible du parcours. Cette phase invisible, qui s'élabore dans une construction symbolique forte du capital de vedette, s'apparente au « temps de préparation » relevé par Robert Merton, non pas pour atteindre un groupe de référence, comme le démontre l'auteur, mais pour accéder à un mode d'existence par la positive, c'est-à-dire sujet à la valorisation et à la légitimation.

L'univers symbolique des jeunes trahit une volonté de bifurcation que le statut de vedette rendrait possible grâce à l'irréversibilité qu'il permet. Gagner d'importantes sommes d'argent, être adulé, reconnu et respecté pour son talent sont perçus comme un aboutissement à la fois inattendu²⁶² et irréversible²⁶³. Ces deux dimensions qui qualifient la bifurcation (Grossetti, 2010) sont la garantie d'un espoir possible, de l'émergence durable et ce malgré leur condition vers une existence majestueuse. La force de la dimension symbolique et la force des « images-actions » initient l'évasion par le symbolique avant même sa matérialisation. Ces impulsions posent les jalons des quêtes fortes du passage.

²⁶¹ Au sens de prioritaire.

²⁶² Dans les discours, les vedettes étaient autrefois des jeunes de cités que rien ne prédestinaient à un tel destin.

²⁶³ Si dans les faits, la réalité montre que le show business célèbre puis exclu, les jeunes ne perçoivent pas la descente du piédestal et considèrent l'apogée atteinte par les stars comme une finalité inébranlable.

Grâce à des actions délinquantes et marginalisées, mais surtout émancipatoires, les jeunes s'évadent symboliquement de leur contexte d'hypercontrainte et de la souffrance qui en résulte. L'évasion permet aux jeunes d'éprouver un sentiment de reconnaissance et de légitimité, de contrôle et de pouvoir jusqu'alors inexistant, que la quête d'un capital de caïd et de vedette rend possible. Cependant, le passage se poursuit parce que l'évasion demeure inaboutie, parce que le sentiment de reconnaissance n'offre pas un sentiment d'existence, pas plus que la possibilité de s'éprouver en tant que sujet et acteur de son existence.

8.3. La nouvelle captivité

La construction d'un agir émancipatoire trahit un mécanisme de survie. L'élaboration d'un passage et la perpétuation de celui-ci nous placent face à une construction personnelle qui fait appel à la détermination, à la force et à la créativité de chacun, non pas pour devenir délinquant, mais pour « passer ». Passer c'est l'espoir de quitter une condition sociorelationnelle et ontologique, c'est élargir un contexte existentiel au point d'être soi, d'être autrement. Passer, c'est donc l'espoir d'une bifurcation au sens fort, c'est-à-dire d'une issue statutaire et identitaire marquée par l'irréversibilité. Passer, n'est donc définitivement pas un objet de désir, mais un mécanisme enclenché par nécessité ; un passage non pas vers la délinquance, mais vers l'agrandissement, l'élargissement d'un contexte contraignant et aliénant.

Sans être une finalité en soi, les conduites déviantes et délinquantes présentent une utilité majeure pour la construction du passage. Elles sont mobilisées comme des voies pour satisfaire à l'injonction constante de construction de soi au sein de la modernité, et peuvent s'apparenter à un stratagème mis en place pour répondre aux attentes culturelles et sociales de présentation de soi. En mobilisant la marge à des fins de construction et en insérant les délits dans un espace-temps propice à leur bonne réception, les jeunes troquent la quête d'un statut d'individu responsable, autonome et accompli pour un statut de caïd, répondant, à première vue, à la quête d'un sentiment d'existence.

La marge, aussi fleurissante soit-elle comme espace de socialisation et d'expérimentation de soi, présente une lacune majeure à laquelle les jeunes se confrontent : si elle permet d'éprouver un sentiment de reconnaissance, parfois, d'accomplissement limité et plus rarement de responsabilité, elle ne donne pas accès à un sentiment d'existence. En effet, le sentiment de reconnaissance qui s'éprouve face aux pairs et au sein d'un « temps à part » n'induit pas un sentiment d'existence que les jeunes souhaitent éprouver face aux adultes, dans un temps social légitimé par tous, en somme,

dans la société marquée par la conventionalité. La parade d'un espace-temps marginalisé pour accéder à une autre manière d'être soi, construite à des fins de bifurcations vers un autre mode d'existence, montre ses limites. Les délits, comme moyens propices à l'évasion, comme actions émancipatoires, ne remplissent donc pas la mission qui leur est pourtant donnée, celle de quitter une existence inexistante.

Assouplir un contexte hypercontraignant, développer son pouvoir, augmenter le contrôle sur sa propre existence, atténuer l'insécurité latente sont autant d'objectifs que les conduites délictueuses atteignent certainement, mais de manière éphémère. La tentative de bifurcation pour sortir d'une double logique d'emprise reste à l'état de projet inabouti, non pas parce que les délits ne sont pas assez virulents, non pas parce que les jeunes ne sont pas assez déterminés ou parce qu'ils ne sont pas dans un groupe assez porteur, mais parce que chaque élément marquant le passage vers un nouveau statut (en l'occurrence de caïd), chaque aménagement du contexte susceptible d'apporter une plus grande stabilité demeurent fortement réversibles. Nous avons vu que le capital de caïd est un capital de la dépense et que chaque pas vers sa construction implique l'entretien sans fin des acquisitions. Nous avons vu également que la démonstration de ses propres compétences et qualités est infinie, faisant de la production de soi, une perpétuelle démonstration de soi qui ne garantit ni la reconnaissance durable face aux pairs, ni le sentiment d'existence face aux adultes. Devant cette réalité qui laisse poindre le renouveau d'une souffrance connue, nous pouvons montrer que les jeunes dits « récidivistes » sont placés face à l'absence d'efficacité de leurs actes pour sortir durablement d'un contexte de souffrance, pour passer définitivement, soit réaliser la bifurcation et la vivre dans le cœur même de leur parcours.

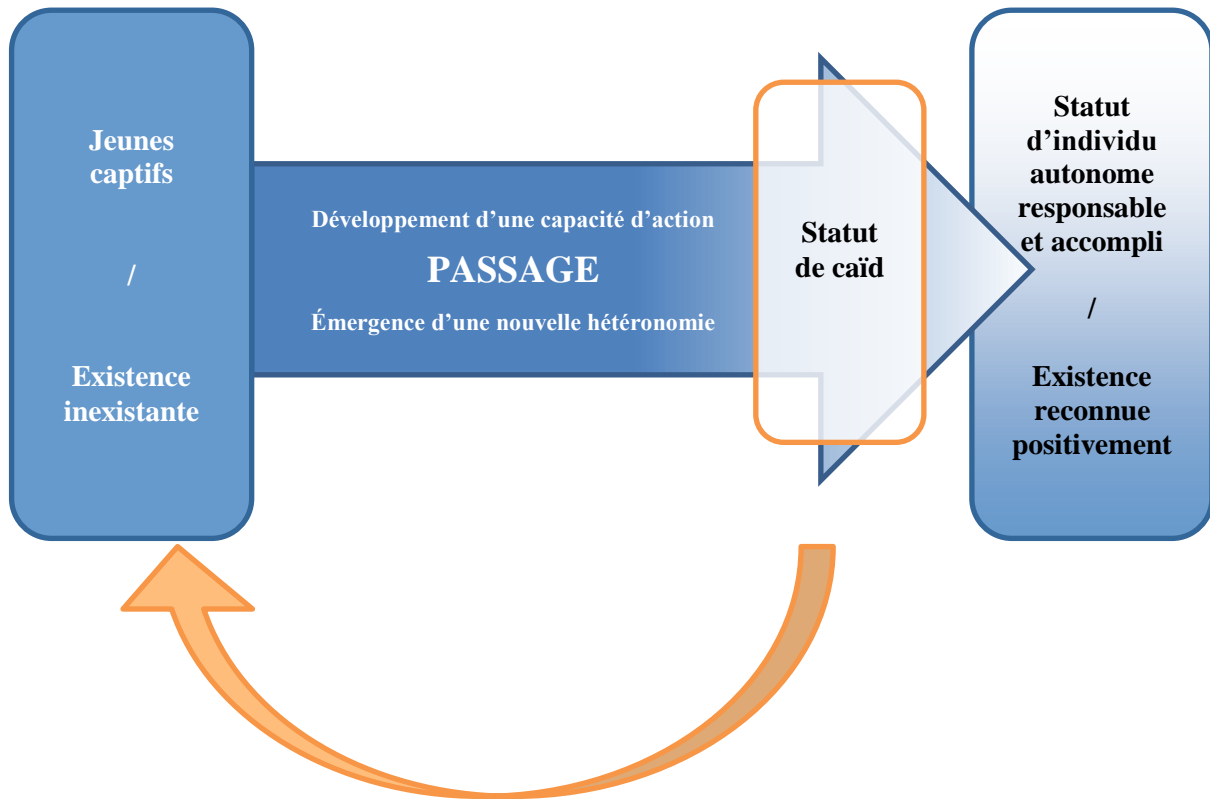


Figure 18: L'inaboutissement du processus de passage

Les stagnations au sein du passage, l'impossibilité de surenchérir pour gonfler un capital de caïd et les éloignements (dû à des enfermements, des déménagements, etc.) sont des éléments qui rendent caduque l'image de caïd, produisant une dégradation statutaire. Ce statut qui s'effiloche amène les jeunes à subir le sort d'un passage à l'envers. Ce dernier constitue un risque que les délits et l'immersion forte dans un « temps à part » doivent permettre d'éviter, car il représente un redoutable retour à la souffrance sociale, aux blessures intimes de soi, à l'impossibilité d'existence. Ce retour aux sources de la souffrance et à l'oppression d'une condition produit un double ancrage : l'ancrage dans un contexte d'hypercontrainte, car le retour à la souffrance marque un échec du processus émancipatoire, fragilise le sentiment de compétence et la confiance en soi et renforce l'incapacité d'action. La vulnérabilité personnelle et sociale est renforcée par l'échec de l'impulsion émancipatoire, de même que le regard social sur les jeunes maintient son inconsideration. Par ailleurs, l'ancrage dans une dynamique délinquante se voit également renforcé par le fait même de rester dans une condition, où les possibilités d'existence sont limitées, car l'invalidation du processus émancipatoire n'anéantit pas la volonté de passage et ne met pas à mort le mécanisme de survie qui habite ces jeunes.

Le retour à la souffrance sociale n'apparaît dès lors pas comme une leçon de morale qui ordonnerait aux jeunes de trouver mieux comme stratégie d'amélioration de leur qualité de vie, de créer et d'innover par d'autres moyens que les délits, compte tenu des évidentes limites de leur démarche émancipatoire. Au contraire, la mobilisation des délits détient l'avantage certain d'enclencher rapidement une sorte de « machine à mouvement », qui dynamise le cours de leur vie et assoit un sentiment de contrôle et de pouvoir. L'expérience acquise au gré du temps et du passage, au gré de la multiplication des actions émancipatoires offre aux jeunes une capacité de replacer rapidement les jalons visant à limiter à la fois l'isolement et l'inquiétude et à déjouer, pour un temps, le rapport social captif. Par la spirale, les multiples dégradations identitaires et statutaires qu'elle induit, les jeunes montrent que la durabilité de la souffrance sociale produit la répétition des délits, et que la répétition des délits et leur inefficacité à produire du changement font perdurer une souffrance intime et profonde.

En guise de conclusion. Le rester dans une dynamique de délinquance juvénile a pu être expliqué à partir d'un modèle proposant une thèse rétrospective et une thèse dynamique qui mettent en évidence un processus d'ancrage pluriel. Ces thèses d'un maintien par la négative et d'un maintien par la positive soulignent un processus d'ancrage pluriel. Parallèlement, et en prenant de la hauteur pour comprendre le rester à partir des logiques individuelles, sociales et macrosociales, l'agir émancipatoire permet de saisir une nouvelle dimension essentielle au rester délinquant juvénile, celle de la souffrance sociale qui habite les existences et les parcours individuels. Passer à côté de cette souffrance sociale, c'est considérer les processus d'ancrage séparément de l'expérience existentielle qui les génère, qui les lie et qui les fait perdurer. La logique émancipatoire permet ainsi de comprendre qu'une dynamique délinquante peut être commune aux jeunes, malgré la multiplicité des parcours et la diversité des intensités délinquantes, et permet, surtout, de placer la dimension des envies, des attrait, des bénéfices face à la quête d'être soi, qui ne pourrait en aucun cas se superposer à la quête d'être délinquant. Finalement, à la fois le processus d'ancrage pluriel et l'agir émancipatoire permettent conjointement de comprendre qu'à partir même des dynamiques qui produisent le rester, se crée l'ancrage et la spirale, c'est-à-dire les points d'accroche qui définissent et maintiennent les jeunes dans un contexte spécifique.

Par le désir de rompre avec soi, qui demande une importante redistribution des cartes, les personnes qui restent construisent intensément la marge. Elles la peaufinent en s'y engageant par le biais des relations sociales notamment. Elles s'y transforment en devenant quelqu'un à défaut d'être soi, en acquérant du pouvoir qui donne de l'importance à la marge. La souffrance également se transforme. Initialement liée à un contexte d'adversité et d'aliénation, la souffrance est, *in fine*, liée à la survie elle-même. À défaut de devenir soi, les personnes deviennent autres : mieux que n'être rien,

moins bien que d'être soi. La quête se poursuit au point où, à défaut de sortir par le haut de l'adversité, rester pourrait devenir une stratégie valable pour éviter de sortir par le bas, c'est-à-dire par la voie de l'autodestruction.

La prise de hauteur visant à conceptualiser l'agir émancipatoire nous permet de mieux comprendre les enjeux les plus invisibles à l'œil nu de l'action délinquante juvénile. L'ancrage devient lisible à partir des processus pluriels qui le composent et que nous avons relevés dans la partie précédente, autant qu'à partir d'un agir particulier qui donne du corps aux processus tout en les dépassant. Ces deux perspectives de compréhension du « rester délinquant juvénile » se juxtaposent et permettent la mise en évidence de logiques d'action qui nous éloignent d'une vision manichéenne de la problématique de la délinquance juvénile, ouvrant la possibilité d'une discussion de fond sur les pratiques d'intervention destinées à cette population. Dans le prochain et dernier chapitre, nous revenons aux jeunes ancrés dans la récidive délinquante, afin de questionner l'intervention socioéducative à la lumière d'une compréhension de la récidive.

CHAPITRE 9 : L'INTERVENTION SOCIOÉDUCATIVE AU REGARD DE L'AGIR ÉMANCIPATOIRE

« Centre de détention pour mineurs, Centre pour adolescents, Maison d'éducation, École de réforme, Maison de Discipline, autant de termes actuels ou anciens chargés de connotations généralement négatives pour désigner des établissements, dénoncés dans les années 1930 surtout comme des bagnes d'enfants. Depuis bientôt deux siècles que l'on envisage de séparer les catégories de populations inadaptées ou délinquantes, on n'a cessé de proposer des modèles de prise en charge qui tâtonnent entre protection de la société et soutien à l'individu, entre répression et éducation, entre mise à l'écart et souci d'intégration. Le sujet de la délinquance juvénile est récurrent » (Heller, 2012, p. 9). Ainsi débute l'ouvrage de cette historienne, qui a cherché à retracer l'histoire de la maison d'éducation de Vennes, dans le canton de Vaud, abordant ainsi la problématique complexe du placement institutionnel des jeunes en situation de délinquance et plus largement de leur prise en charge. Quelles sont les réponses données à la délinquance juvénile ? Comment la justice, mais aussi l'intervention socioéducative, abordent-elles ce phénomène social ? Comment vient-on en aide aux jeunes « difficiles à aider » (Coenen, 2001) ?

Depuis le XIX^e siècle, les modèles classiques, que sont le modèle dit « de justice » ou « de responsabilisation », d'une part, ou le modèle dit « de protection », d'autre part, s'affrontent, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon les différents pays d'Europe (Grille, 2006). Une troisième voie dite de « justice réparatrice » inspire de nombreuses législations, mais apparaît, dans le fond, davantage comme une méthode que comme un système en soi (Zermatten, 2002). Cette voie demeure néanmoins intéressante selon l'auteur, car elle conduit les pays qui ont opté pour un modèle dit « de justice » à faire un pas vers le modèle dit « de protection » en « quittant la logique purement répressive pour s'ouvrir aux concepts de réparation et d'intérêt communautaire », et les pays qui ont opté pour un modèle dit « de protection », à faire un pas vers le modèle dit « de justice » en « faisant appel aux notions de responsabilisation et de proportionnalité » (p. 15).

Depuis les années 1980, la considération des mineurs délinquants se fait par le biais d'une reconnaissance et d'une consolidation des droits à la fois des enfants et des jeunes, par la mise en place d'une protection judiciaire respectueuse de la réalité des mineurs (Queloz & Bütikofer Repond 2002). L'Année internationale de l'Enfant²⁶⁴ a marqué un virage important en matière de droits accordés aux mineurs, conduisant de nombreux États à entamer une révision de leur législation nationale. Les trois revendications essentielles étant l'amélioration des droits des mineurs dans les

²⁶⁴ 1979 fut l'année internationale de l'Enfant.

procédures, un recours moins fréquent à l'enfermement et un meilleur respect des droits de l'Homme (Zermatten, 2002). La « *Convention des Nations Unies* [du 20 novembre 1989] *relative aux droits de l'enfant* », un grand nombre de pays y étant juridiquement lié, affirme que « *l'objectif premier de la justice des mineurs est de nature éducative* » (Quéloz & Bütikofer Répond, 2002). Par sa Loi fédérale régissant la condition pénale des mineurs adoptée en juin 2003 par le Parlement fédéral et entrée en vigueur le 1^{er} janvier 2007, la Suisse suit ce mouvement et souligne le caractère avant tout éducatif de la prise en charge judiciaire des mineurs délinquants²⁶⁵ s'inscrivant dans cette logique d'accompagnement des mineurs délinquants.

À une échelle mondiale, on reconnaît en effet que l'enfermement des mineurs ne doit se produire qu'en ultime recours, lorsque la réussite de toute autre intervention est lourdement compromise ou lorsque la gravité de l'acte est telle que toute autre alternative n'est pas envisageable (Dünkel, 2006). Cette approche des mineurs délinquants, qui « se reflète en particulier dans les instruments et règles des Nations Unies ainsi que du Conseil de l'Europe » cherche à rendre l'enfermement à la fois exceptionnel et limité dans le temps, compte tenu des conséquences fort souvent néfastes ; la tendance va vers la protection des mineurs incarcérés, reconnus comme étant potentiellement « fragiles » et nécessitant une attention particulière (Dünkel, 2006, p. 56). La reconnaissance de cette fragilité engendre de nombreux débats et réflexions liées aux pratiques de prise en charge sans pour autant conduire à des innovations socioéducatives majeures. En Suisse, cette reconnaissance et cette réflexion permettent néanmoins de placer la pratique répressive de l'enfermement comme *ultima ratio*, tout en l'accompagnant, lorsqu'elle est inévitable, d'un suivi socioéducatif. L'éducation avant tout, plus que la punition, telle est la mouvance actuelle de la législation à l'égard des jeunes délinquants en Suisse.

Si le début de ce troisième millénaire a vu prendre forme des systèmes judiciaires spécialisés où la justice juvénile considère les causes de la délinquance plutôt que de se focaliser sur le symptôme que serait l'acte en lui-même, certains États considèrent néanmoins que les réponses spécifiques et éducatives ne permettent pas de donner suite aux nouvelles formes de délinquance juvénile et prônent un retour à une juridiction ordinaire (Grille, 2006). La remise en question des systèmes utilisés en justice des mineurs est en effet constante et fait écho aux changements sociaux face auxquels la population et, donc, les intervenants sociaux sont placés. Cet état de fait souligne le doute qui persiste face à la justice des mineurs, quand bien même des réformes ont eu lieu et qu'elles se fondent en une « philosophie générale comme modèle(s) de référence » (Zermatten, 2002, p. 43).

²⁶⁵ Dans son article 2 al. 1, le nouveau DPMIn affirme : « La protection et l'éducation du mineur sont déterminantes dans l'application de la présente loi ».

Sans entrer dans un exposé relatif aux modèles juridiques des différents pays européens, la question de l'intervention socioéducative envers des mineurs qualifiés de délinquants est directement influencée par les bases théoriques, voire philosophiques, sur lesquelles s'assoit la législation en vigueur en matière de justice juvénile. À titre d'exemple, le modèle scandinave de justice des mineurs met l'accent sur l'aide à l'enfance et les services sociaux jusqu'à l'âge de quinze ans, et la justice pénale détient une place plus secondaire dans l'intervention face aux délits des jeunes (du moins jusqu'à l'âge de quinze ans). Ce modèle, qui accorde moins d'importance au type et à la gravité du délit qu'aux soutiens nécessaires aux jeunes, diffère en ce point des modèles européens ou du modèle anglo-saxon (Ministère de la justice Service des Affaires Européennes et Internationales, 2009) où la justice pénale intervient directement et peut prononcer des sanctions ou, selon les pays, des mesures²⁶⁶, avant l'âge de quinze ans. La Suisse ne fait pas exception, étant donné que l'intervention judiciaire peut intervenir auprès de mineurs de dix ans déjà. Fidèle au modèle protectionnel, la législation suisse à l'égard des mineurs place la priorité d'intervention sur la prévention et les soins aux jeunes, en prononçant aussi souvent que possible une mesure éducative. Dans les cas les plus graves, le système suisse permet au juge de cumuler peine et mesure éducative, soulignant la nécessité d'accompagner la jeunesse au-delà des sanctions permettant de faire payer une dette autant que de protéger la société.

Quitter une perspective strictement légaliste et introduire des questions liées à l'accompagnement et à la répression, posent la question de l'efficacité des mesures et des pratiques socioéducatives. En d'autres termes, si la logique éducative qui prime dans les réponses données à la délinquance juvénile témoigne d'une logique de réaction (face au délit réalisé) et de proaction (éviter la dégringolade sur la pente redoutée de la délinquance), la philosophie institutionnelle et les pratiques et stratégies d'intervention qui en découlent sont au cœur de la dynamique d'accompagnement. La « philosophie générale » (Zermatten, 2002) sur laquelle s'assoit la législation est une chose, la construction d'un cadre pragmatique d'intervention au cœur des établissements en est une autre. En effet, si le DPMIn²⁶⁷ distingue peines et mesures comme deux pôles où l'un sanctionne et l'autre éduque, la réalité des jeunes montre que les mesures éducatives sont souvent vécues comme des sanctions et les pratiques professionnelles dites « éducatives » peuvent également avoir un goût de punition. Éduquer et punir s'entrecroisent et s'entrechoquent, nous y reviendrons.

Pour répondre à la mission qui leur est confiée, les établissements socioéducatifs qui accueillent des jeunes en situation de délinquance élaborent des stratégies d'intervention visant à remettre les

²⁶⁶ Lorsque nous utilisons le terme de « mesure » ou « mesure éducative », nous nous référons aux « mesures éducatives » du DPMIn, soit des prises en charges institutionnelles, ambulatoires ou non décidées par l'autorité judiciaire.

²⁶⁷ Nous rappelons qu'il s'agit du nouveau droit pénal des mineurs, entré en vigueur le 1^{er} janvier 2007.

jeunes sur le « droit chemin ». Par un travail thérapeutique, de socialisation, de réinsertion scolaire ou professionnelle, par un travail axé sur la dépendance aux produits, sur la gestion relationnelle de soi ou encore par un travail d'autonomisation et de responsabilisation²⁶⁸, les institutions socioéducatives offrent un cadre permettant d'agir et de réagir en défaveur des conduites délinquantes. La logique est double : intervenir auprès du jeune pour lui permettre de se construire une existence qui lui soit favorable (logique altruiste) et investir dans le jeune pour diminuer son coût ultérieur à la charge de la société (logique économique). Ces deux logiques, qui toutes deux tendent à la diminution, voire à l'arrêt, de la délinquance, s'entrechoquent néanmoins, car elles diffèrent sur deux points fondamentaux de l'intervention : la temporalité de l'intervention et de l'évaluation, ainsi que les moyens à déployer pour atteindre les objectifs.

Si le ton est donné en matière d'accompagnement de la jeunesse grâce à une législation nouvelle entrée en vigueur en 2007, force est de constater que les mesures éducatives (directement liées ou non au DPMIn) et en deçà les pratiques professionnelles, demeurent fort souvent exemptes d'évaluation. La réussite d'une prise en charge autant que son efficacité sur la diminution des conduites délinquantes restent donc souvent sujettes à controverses, divisant la logique altruiste de la logique économique au niveau des indicateurs mêmes de l'efficacité d'une prise en charge et de la réussite d'une intervention. La mise en lumière de cette scission permet de soulever la complexité de l'évaluation d'une action, d'une stratégie et d'une mesure éducative, tant les effets de celles-ci sont susceptibles d'apparaître à des temps différents, avec une intensité et une visibilité variables. Les indicateurs d'efficacité et leur place sur l'échelle du temps demandent à être réfléchis et c'est là que des visions s'opposent : sur une échelle d'acquisition, où situer la réussite ? En d'autres termes, à partir de quel degré d'évolution, l'intervention peut-elle être perçue comme efficace ? Où situer la réussite en termes de temporalité ? Autrement dit, quel délai de latence accepte-t-on entre la fin de l'intervention et l'évaluation ?

Ces indicateurs sont fondamentaux à l'évaluation d'une intervention mineure ou majeure, ponctuelle ou répétée ; ils sont intimement liés aux objectifs posés dans l'action, la stratégie ou la mesure éducative et donnent un cadre nécessaire à l'évaluation. À titre d'exemple, dans un processus de réinsertion scolaire, un temps d'évaluation placé à la fin de l'accompagnement (T1) pourrait laisser apparaître une réussite pour un jeune qui aurait réintégré sa classe initiale. Par ailleurs, une perspective intéressée par la réinsertion plus durable, qui évaluerait l'efficacité de la prise en charge six mois après l'intervention (T2), pourrait démontrer l'échec de l'intervention pour ce même jeune

²⁶⁸ Le but étant ici d'illustrer et non de tendre à l'exhaustivité des axes d'interventions. Les nombreux concepts pédagogiques montrent en effet que les objectifs des différentes institutions socioéducatives se déclinent selon les missions qui leur sont confiées. À cet égard, l'accès aux concepts pédagogiques des institutions reste dépendant de la volonté des directeurs d'institutions quant à la diffusion de ceux-ci.

qui aurait quitté sa classe après quelques semaines. Pour aller plus loin, cette même mesure de réinsertion scolaire pourrait être jugée positive deux ans plus tard (T3) par une évaluation intégrant l'ensemble du parcours de vie, qui pourrait alors démontrer que l'échec initial (soit quelques semaines après la fin du programme) a contribué au processus général de réinsertion. Ces éventuelles divergences de temporalité liées à l'évaluation sont également présentes au sein même de l'intervention. En effet, une mesure éducative pourrait apparaître globalement inefficace à un temps d'évaluation (T1), tout en portant davantage ses fruits si l'on acceptait la nécessité de travailler sur la longueur et de soutenir l'individu jusqu'à T2. Ce serait, par exemple, le cas du centre de préapprentissage qui disposerait d'un an pour accompagner l'insertion professionnelle de jeunes âgés de 15 ans. La prolongation d'un an, soit deux ans d'accompagnement, pourrait bousculer les résultats liés au nombre de jeunes insérés professionnellement et surtout à la durabilité de l'insertion. Or, la logique économique visant à limiter les dépenses cherche souvent à réduire les coûts liés à l'investissement au détriment des plus fragilisés qui auraient besoin d'un accompagnement plus soutenu, mais surtout plus long.

Ces propos liés à l'évaluation nous permettent de démontrer que si les jeunes en situation de délinquance sont des jeunes difficiles à aider, les actions, stratégies et mesures éducatives qui leur sont destinées posent également une difficulté quant à la reconnaissance de leur efficacité. Cette difficulté provient fondamentalement du fait que l'intervention éducative destinée à réduire la délinquance juvénile est, par la force des choses, multifacette. Elle doit se démultiplier autant que nécessaire pour côtoyer de près et accompagner différentes sphères de l'existence individuelle, ce qui complexifie le fait même d'affirmer la réussite ou l'échec d'une pratique ou plus largement d'une mesure éducative. L'efficacité d'une mesure éducative dépendra donc de l'ensemble du travail d'intervention qui sera fait en son sein et de la possibilité qu'offre la mesure d'accompagner le jeune dans toutes les sphères de son existence. Comment alors proposer des pratiques d'intervention adéquates qui rendraient la mesure valable ? À la lumière des résultats de recherche que nous avons présentés dans ce travail, les questions fondamentales, que nous proposons de lier aux pratiques d'interventions destinées aux jeunes dits « récidivistes », consistent à se demander : comment les stratégies éducatives prennent en considération la récidive et donc le « rester » dans toute sa complexité ? Comment les moyens déployés tiennent-ils compte, bien au-delà du cumul des délits, du processus pluriel de construction individuelle d'une trajectoire de vie ?

Dans ce dernier chapitre, nous allons développer une réflexion liée aux pratiques socioéducatives destinées aux jeunes en situation de délinquance et, plus généralement parfois, aux jeunes inscrits dans un rapport social problématique. Après avoir soulevé la question de l'efficacité des pratiques d'intervention, nous allons maintenant revenir aux résultats de cette recherche pour extraire les

enjeux de l'intervention et les axes d'intervention qui font sens et qui tiennent compte à la fois de la dynamique d'ancrage pluriel et d'action émancipatoire.

9.1. Sens et cohérence dans l'action socioéducative : une réflexion sur les pratiques qui font sens

Actuellement, le nombre d'offres destinées à la jeunesse ne manque pas. Pour preuve, les sites Internet des différents cantons qui proposent des mesures diverses destinées aux jeunes en difficultés ou non, mesures liées à l'école, à l'insertion professionnelle, à la formation, visant tantôt à les orienter tantôt à les contenir, tantôt à les protéger. Aujourd'hui, la jeunesse est donc au centre du débat, au centre des préoccupations. Or, les mesures sont définies à partir de problématiques parfois peu circonscrites, prenant le risque d'un décalage, voire d'une incompatibilité entre la réalité des jeunes visés et les objectifs d'un programme de prise en charge. Cette incompatibilité résonne d'autant plus fortement auprès des jeunes en situation durable de délinquance, marqués par une souffrance sociale paralysant l'accès et l'acceptation d'une relation d'aide (Coenen, 2001), par une expérience de vie chaotique, par un rapport aux institutions et aux adultes qui entravent, par définition, l'implication, l'acceptation et la bonne réception d'une intervention. Le processus complexe auquel l'intervention socioéducative tente de faire face en agissant contre la délinquance des jeunes demande ainsi une réponse complexe, détaillée et coordonnée, mais surtout qui soit basée sur des recherches empiriques régulières assurant des mises à jour au fil du temps.

En acceptant le fait que rester délinquant ne se fait pas uniquement par le biais du cumul des délits, mais par un processus complexe et pluriel d'ancrage qui témoigne d'une quête émancipatoire forte, les stratégies d'intervention visant la sortie de la délinquance se doivent de répondre aux processus et au contexte en jeu chez les jeunes. En reprenant les résultats de recherche, nous allons tout d'abord dégager les enjeux fondamentaux du rester sur lesquels il nous apparaît capital d'axer l'intervention sociale et éducative des jeunes dits « récidivistes ». Ensuite, nous développerons des axes d'intervention à la fois réactifs et proactifs, qui tiennent compte de la souffrance sociale et de la logique émancipatoire comme faisant intimement partie de l'existence des jeunes pris en charge. En filigrane à ces deux perspectives, la question du sens des délits prévaut et intègre l'action éducative comme élément central pour toute prise en charge. Ainsi, l'intervention aura pour leitmotiv de remplacer plutôt que d'éliminer, d'accompagner plutôt que de sanctionner, tant l'accompagnement (voire le traitement curatif) vise l'individu et non l'acte. Comprendre la fonction de l'acte tel que

nous avons cherché à le faire doit, *in fine*, permettre de baser une intervention qui place en son centre la personne et non le symptôme.

Avant d'entamer le développement d'axes liés à la pratique d'intervention, nous souhaitons éclaircir l'objectif de cette démarche. Lier les résultats de recherche et la proposition théorique de l'agir émancipatoire à la pratique d'intervention socioéducative est une démarche qui s'inscrit logiquement dans la continuité d'une recherche comme celle-ci. La réflexion menée ici consiste à se demander : Comment l'ancrage pluriel et l'agir émancipatoire influencent-ils la réflexion liée aux pratiques d'intervention ? Qu'apporte la compréhension du rester à la quotidienneté d'un professionnel de l'intervention²⁶⁹ ? Répondre à ces questionnements nous permettra de mettre en exergue une dynamique éducative qui s'inscrive dans une compréhension d'un phénomène complexe et qui assoit des stratégies d'intervention sur des axes soumis à un travail empirique. Par contre, la démarche qui suivra ne visera nullement à proposer des outils ficelés et procéduraux. Ce dernier point est important. En effet, nous considérons fortement que la compréhension et l'explication de la récidive, suivie d'une réflexion sur la prise en charge socioéducative, constituent en elles-mêmes des outils permettant aux professionnels de l'intervention la création de stratégies de prise en charge, à la lumière d'une compréhension théorique, mais aussi, à la lumière des situations spécifiques de jeunes dont ils ont la charge. La diversité des sphères d'intervention et l'impossibilité fréquente d'agir partout en même temps, placent le professionnel de l'intervention face à la nécessité de hiérarchiser, par degré de priorité ou de faisabilité, les axes d'intervention. L'adaptation, l'aménagement et l'appropriation demeurent en tout temps des processus permettant de donner aux axes d'intervention une forme adéquate et pertinente.

9.2. Les enjeux de l'intervention socioéducative auprès des jeunes inscrits dans une dynamique délictueuse

Si la délinquance éphémère est ouverte à de nombreux jeunes qui testent les limites posées par la société, par les adultes et par les institutions, si elle est vécue par des jeunes qui se construisent des épreuves pour accéder à un nouveau statut d'individu responsable, autonome et accompli, les jeunes en situation durable de délinquance se sont ancrés dans les délits par différentes ramifications. L'enjeu de l'intervention se situe donc dans l'action menée dans toutes ces ramifications, parfois loin des délits et de la visibilité de la délinquance, pour opérer un travail de fond, visant l'émancipation positive d'une souffrance sociale. Si nous avons vu comment et combien l'agir délinquant visait

²⁶⁹ Nous rappelons que le masculin est utilisé invariablement pour qualifier le féminin et le masculin.

l'émancipation imparfaite d'une situation de souffrance et d'aliénation, l'action socioéducative mérite de se situer à cet endroit précis de l'existence du jeune, où les plaies sont les plus vives. L'urgence de l'intervention socioéducative pour les grands et petits délinquants se situe bel et bien au plus près de cette existence inexistante.

9.2.1. La désaffiliation ancrée

Les jeunes en situation durable de délinquance sont dans un contexte sociorelationnel particulier. Par manque d'inscription dans un monde de conventionalité, par manque d'engagement envers celui-ci et par l'absence d'un sentiment d'appartenance au monde des adultes, les jeunes sont particulièrement difficiles à atteindre et donc particulièrement difficiles à aider. Mais ceci n'est pas tout. Compte tenu de leur force, de leur témérité, de leur ingéniosité et de leur débrouillardise, ces jeunes ne demeurent pas marqués par une désaffiliation passive ; ils reprennent les rênes de leur existence en s'affiliant à un univers qui prolonge, encore un peu, la distance qui les sépare du monde des adultes et du monde de l'intervention. L'un des enjeux de l'intervention socioéducative liée à la délinquance juvénile consiste à remonter la glissade sociale et relationnelle qui a conduit les jeunes d'une situation d'insertion sociale ou de vulnérabilité à une situation de désaffiliation ancrée. Cela implique la restauration d'un sentiment d'appartenance d'abord minimal, puis plus fondamental. Remonter est un périple de longue haleine, qui place en son centre le lien comme outil principal. Cet enjeu lié à la restauration d'un sentiment d'appartenance implique un trajet non négligeable, un passage qu'il s'agit de guider.

En nous basant sur le processus de marginalisation de Robert Castel (1994), couplé à la dynamique de désaffiliation ancrée où les jeunes se positionnent dans la marge de manière à se l'approprier, nous cherchons à mettre en lumière l'intervention socioéducative en termes de chemin à parcourir. En effet, c'est un voyage que les professionnels de la jeunesse délinquante doivent à la fois initier et accompagner.

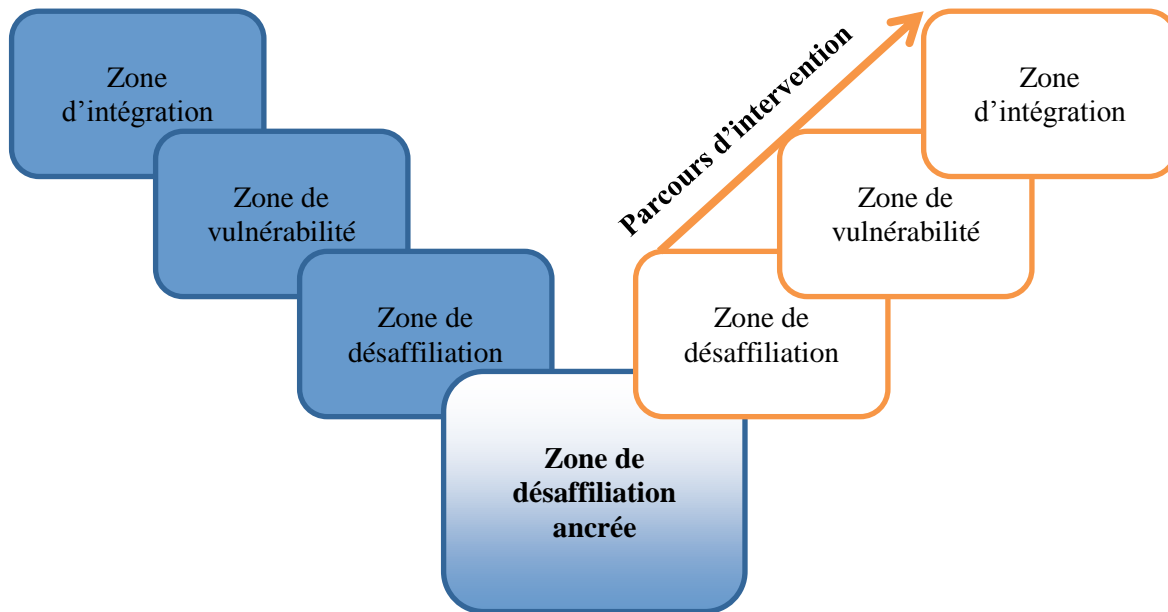


Figure 19: Parcours d'intervention: l'ascension vers l'intégration

Symbolisé par une flèche ascendante, le parcours qu'accompagnent les guides éducatifs d'aujourd'hui cache des étapes multiples et importantes rendant le dénivelé particulièrement ambitieux, si l'on en croit le déficit de ressources auquel les jeunes font face. Ces étapes jalonnent deux pôles d'ascension que sont l'intégration sociale et l'inscription scolaire ou professionnelle. Si ces deux pôles, mis en exergue par Robert Castel (1994), sont intimement liés, tant l'absence de travail ou de scolarité, entrave par exemple, l'insertion sociorelationnelle, l'accompagnement socioéducatif devrait distinguer autant que coordonner les deux axes. En effet, travailler sur l'inscription professionnelle en supposant que l'insertion sociorelationnelle suivra, c'est faire un pari qui fait fi de la quête particulière de reconnaissance dans laquelle sont insérés les jeunes. Cet exemple, qui peut paraître anodin, se manifeste dans les nombreuses situations où des jeunes mettent fin à leurs stages, à leur réinsertion scolaire ou au début de leur apprentissage pour des raisons tout à fait étrangères au contenu et à la pénibilité du travail. En effet, l'insertion professionnelle constitue parfois et pour certains jeunes un risque de désinsertion d'un univers connu et à part, une rupture sociale qu'ils tentent de prévenir en abandonnant leur sphère de travail. L'accompagnement socioéducatif, sur le chemin de l'inscription (ou de la réinscription) professionnelle qui néglige l'insertion sociorelationnelle, provoque le risque d'une précarisation de la démarche d'intervention en elle-même.

Quitter la désaffiliation ancrée implique donc un travail centré sur une double insertion, sociale et professionnelle (ou scolaire). Cette double insertion doit peu à peu former des remparts à la

marginalisation en créant des points d'accroche avec l'univers de conventionalité. Or, compte tenu de l'interdépendance des axes et de leurs influences mutuelles, l'action éducative visant l'ascension vers la « zone d'intégration » (Castel, 1994) implique la coordination des mesures d'accompagnement liées à chaque axe. Accompagner en continu, mais surtout de manière contigüe, ce qui permet d'atténuer les brèches.

L'enjeu de l'insertion socioprofessionnelle est majeur tant il surplombera, nous le verrons, une grande partie de l'intervention. Cet enjeu tant social que relationnel implique un travail de longue haleine, où la dimension du lien est centrale et omniprésente. Accompagner dans un processus de réorientation, dans un voyage vers une autre manière d'être inséré ou d'exister, dans un autre univers d'appartenance, tel est l'un des enjeux, le défi devrait-on dire, de l'intervention socioéducative pour les jeunes qui utilisent la marge, avec un acharnement qui leur est coûteux, comme univers d'existence et de production de soi. Mais comment permettre cette insertion tant sociale que professionnelle ? Comment accompagner cette ascension de manière à pérenniser le chemin parcouru ?

9.2.2. La marginalisation féconde

Les jeunes en situation durable de délinquance se créent un parcours de sens. Ils travaillent leur quotidien de manière à faire sens de leur existence. Agir sur soi à défaut d'agir sur le contexte permet de donner réplique à la vie, de faire face aux difficultés, aux contraintes, à l'incapacité d'action, à l'incapacité d'être soi, en somme, à l'impossibilité d'existence. À défaut d'accéder à sa propre place, accéder à une place reconnue et valorisée dans un « espace-temps à part », permet de répondre, dans l'urgence, à la quête d'un présent et d'un avenir, à la quête d'une manière d'être soi qui ne soit pas dénuée de toute considération. L'un des enjeux de l'intervention socioéducative liée à la délinquance juvénile se manifeste, à proprement parler, à la suite de ce qui sonne comme un impératif : agir sur soi. Loin de ne pouvoir que leur proposer un nouveau contexte (institutionnel, scolaire, professionnel, social, etc.), la prise en charge de ces jeunes implique l'accompagnement d'une action sur eux-mêmes. L'enjeu fondamental de l'accompagnement des jeunes consiste à permettre l'ouverture de passerelles, entre la marginalisation féconde qu'ils se sont construite et un temps marqué par la conventionalité, au sein duquel ils pourront accéder à un statut reconnu par le monde adulte et éprouver un sentiment d'existence. Ce travail regorge d'étapes fondamentales impliquant un travail de proximité, car les passerelles permettant de lier l'univers marginalisé à l'univers de conventionalité prennent forme grâce à une « gestion des tensions existentielles » (Bajoit, 2012, p. 110). Alors que les jeunes se construisent un statut de caïd qui a notamment pour fonction

d'harmoniser les tensions identitaires, l'intervention socioéducative doit permettre la co-construction entre le jeune et le guide éducatif, de micropasserelles où s'éprouvent les bribes d'une reconnaissance sociale, d'un sentiment d'accomplissement personnel et d'une consonance existentielle (*Ibid.*). En accompagnant les tensions existentielles et la souffrance qu'elles génèrent, l'intervention socioéducative contribue à ouvrir des voies de réalisation de soi possibles, d'expérimentations fécondes, atténuant l'importance de la marge, comme unique lieu de mise en situation et de représentation de soi.

La recherche de capitalisation intense des jeunes dits « récidivistes » et le développement de compétences valables dans le « temps à part » témoigne d'une dynamique productive et d'une force qui cadrent avec les attentes de la société contemporaine. En partant de la marginalisation féconde, l'accompagnement éducatif s'approche des déficits générés et des forces acquises dans le « temps à part » pour intervenir à partir de ce qu'ils sont, où ils sont, pour se reposer sur l'ensemble des points d'appui disponibles. La posture de l'intervenant n'est donc pas celle de celui qui tire le jeune hors de son univers marginalisé, mais bien celle de celui qui intègre le monde du jeune pour co-construire un parcours de sens vers l'intégration sociale.

Si, comme nous l'avons démontré, le « temps à part » c'est l'urgence d'être soi positivement, c'est « être » plutôt que « ne pas être », l'accompagnement socioéducatif consiste à promouvoir et co-construire des possibilités de production et de réalisation de soi qui se fassent dans un cadre positif et intégratif. Or, cet enjeu n'est pas des moindres dans une société qui peine à reconnaître les individus entamés dans leur capacité d'agir de manière autonome et qui les intègre par à coup et de manière souvent conditionnelle. La capitalisation positive dans un univers de conventionalité implique la reconnaissance et la transversalité des compétences des jeunes dits « délinquants ». Face à des jeunes installés dans un processus de « socialisation marginalisée » qui répond à une quête de sens autant qu'à une quête d'expérimentation de soi, l'intervention socioéducative doit permettre aux jeunes de détecter, de définir et de travailler des répliques possibles à donner à la vie, qui tiennent compte des capacités et du « pouvoir agir » dont ils se sont dotés. Partir d'eux-mêmes pour créer une voie plutôt que de dicter une voie inéluctable et souvent dénuée de sens, telle est l'intervention socioéducative qui tient compte de la singularité des parcours et de la (dé)construction qu'implique le voyage vers une autre manière d'être soi, qui réponde aux attentes institutionnelles et sociales.

Loin de n'être rien dans leur espace-temps, ces jeunes prennent un risque fondamental en le quittant : en effet, par l'éloignement de leur univers, les jeunes augmentent les tensions identitaires que le statut de caïd en devenir atténue et perdent la reconnaissance sociale, le sentiment

d'accomplissement personnel et la consonance existentielle qu'ils touchent parfois dans leur espace-temps et qui fait de l'univers marginalisé un espace attractif. L'enjeu fondamental se situe donc dans l'approche et la considération forte de la marginalisation féconde comme étant un espace de sens qui est construit et rassurant. Pousser les jeunes hors de l'univers marginalisé, par des mises à distance physiques ou par des insertions partielles, ne conduira pas les jeunes hors de la zone de désaffiliation ancrée : ce type d'intervention qui tend, nous l'avons vu, à renforcer l'insertion symbolique dans l'univers marginalisé néglige l'apport existentiel de ce dernier pour les jeunes. Intervenir auprès de jeunes pour lesquels la marge est féconde, c'est trouver, aménager et alimenter des passerelles qui fassent sens, c'est sortir du bien et du mal, du politiquement correct ou incorrect, pour construire une voie de réalisation de soi qui ne soit pas marquée par la fuite d'une condition aliénante, et qui ouvre la voie vers la construction de soi, dans un cadre sécurisant. L'intervention qui s'intéresse de près aux tensions entre les différentes identités désirées, engagées et assignées (Bajoit, 2012) est une intervention qui cherche des voies de gestion de soi, en tenant compte des forces et des difficultés, et qui place en son centre, la souffrance individuelle générée par le social (Soulet, 2007). Dès lors, plus qu'un passage coûte que coûte hors d'un espace-temps marqué par la délinquance, c'est un passage co-construit et accompagné de bout en bout. C'est un passage qui transforme l'individu et qui se poursuit grâce à cette transformation ; un passage guidé par le sens que le jeune pourra y mettre, à partir de ce qu'il est et des compétences qu'il aura su développer jusqu'alors. Partir de ce qu'il est pour voir au loin, tel est le défi d'une intervention socioéducative, où les adultes prennent la place d'un guide vers l'avenir. Gage d'espoir et prompt à donner la main, la mission de l'intervenant n'est pas des moindres : donner le goût d'une voie souvent ternie, rendre l'avenir moins « détestable » (Lachance, 2011), grâce au sens que chacun trouvera dans l'ambition de ce périple vers ailleurs. Un ailleurs douteux vers lequel la voie n'est ni simple ni tracée. Mais ceci est-il réaliste ? Si assurément le programme est ambitieux, tant il s'inscrit dans une société où les places au soleil ne sont pas assurées pour tous, il n'est pas vain. Nous verrons ultérieurement quels sont les axes d'intervention favorables à la transformation de soi, nécessaires au changement de cadre de référence normatif, nécessaires au passage vers un autre espace-temps, qui impliquent assurément un passage vers une autre manière d'être soi.

9.2.3. Le vide symbolique

Les jeunes en situation durable de délinquance se sont construit un centre de référence symbolique qui leur permet de donner sens à leur expérience et à leur existence. Cette construction naît d'un déficit de symboles, d'images et d'histoires, et constitue un point d'appui, une grille de lecture à partir desquels ils donnent sens aux événements qui jalonnent leur existence. Compte tenu du fait que cette construction se superpose, nous l'avons vu, à l'« identité désirée » et qu'elle est

empreinte de scénarios porteurs et valorisants qui guident les jeunes dans leur parcours, la prise en considération de l'univers symbolique des jeunes ne peut être laissée pour compte. En effet, guidés par des histoires mythiques qu'ils placent dans la réalité, par des légendes qu'ils aiment enjoliver, car elles insufflent l'espoir d'un renversement de situation et d'une place au soleil, les jeunes éloignés de leur univers délinquant par le biais d'un enfermement, d'un placement hors canton ou d'une hospitalisation en psychiatrie demeurent inscrits dans une trajectoire d'évasion. Cette évasion symbolique trahit les références propres que les jeunes se définissent et qui leur permettent de s'expérimenter symboliquement en tant que sujet capable d'être, d'agir, de donner et de recevoir. Or, ces références dictent également les conduites liées à la quête d'un capital de caïd, symbole de réussite, de pouvoir et d'appartenance. Ce parcours particulièrement intime s'avère important pour l'intervention socioéducative, d'une part, car il abrite un temps de préparation et, d'autre part, car il contribue à éloigner le jeune de toute prise avec l'univers de la conventionalité. Guidé par des espérances que la société ne lui offre pas, le jeune s'offre des rêves et l'espoir de lendemains meilleurs. L'univers symbolique comme point de référence offre finalement des points d'appui à la légitimation du parcours. Il permet de construire le discours de justification du parcours notamment à partir d'images et de scénarios liés à la réussite des stars hollywoodiennes, des vedettes aux parcours singuliers et extraordinaires. Loin d'un simple appât du gain ou d'une réussite facile et sans effort, les images et scénarios auxquels se raccrochent, nous l'avons vu, les jeunes en situation de délinquance, sont des narrations qu'ils se sont eux-mêmes construites, venant combler un vide notoire. Installés dans un présent, où tant le passé que l'avenir sont flous, parfois opaques, les jeunes sont désancrés, flottant dans un présent long. L'ancrage dans l'avenir par l'univers symbolique constitue une prise susceptible d'apporter une forme de tranquillité temporaire.

La construction d'un avenir demande la (re)connaissance d'un passé (Willaime, 2006) qui agit comme point d'accroche, comme pilier utile, comme point de repère pour l'ouverture d'un avenir. Cette construction demande également un centre de référence symbolique qui agit comme outil pour donner sens aux épreuves et à l'expérience quotidienne menant vers demain. Ainsi, inscrire sa route dans la continuité, autrement dit « passer vers soi », demande de savoir « d'où je viens », malgré les possibles ruptures, en s'appuyant sur « ce que je connais », et sur « qui je suis ». Ces éléments fondamentaux font souvent défaut lorsque les parcours sont chaotiques et les ruptures nombreuses. Une cassure d'autant plus grande semble s'imposer entre le présent et le passé lorsque l'institutionnalisation entre en jeu et lorsque les intervenants et les lieux de placements se succèdent. La trace de la continuité s'effrite, par la force des choses pourrait-on dire, ou parce que, pour les adultes aussi, la gestion du présent prend le pas sur le souci de maintenir ou de construire une histoire. Reconstituer la ligne du temps pour aller de l'avant et révéler les points d'accroche, existant dans les histoires de chacun, pour inscrire la suite dans une continuité plausible devient prioritaire.

Cela permet de contribuer à la co-construction d'un parcours individuel qui détienne une assise inscrite dans le réel. Dans cette perspective, qui souligne l'importance des différents temps de l'histoire pour comprendre le présent et construire l'avenir, l'intervention socioéducative se doit de faire du passé un outil autant qu'un enjeu, faire des déficits dont il regorge des voies d'exploration et d'extrapolation. Le voyage vers une autre manière d'être soi ne peut faire fi d'une dimension symbolique, tant celle-ci oriente les actions tout en leur donnant sens. Il ne peut faire fi d'une expérience passée, tant celle-ci guide et explique « l'ici et maintenant » autant que la manière avec laquelle les jeunes vont (ou ne vont pas) s'inscrire dans une projection de soi qui dépasse une « succession d'instant » (*Ibid.*, p. 86) et qui soit en adéquation avec les valeurs et les normes de la société.

L'accompagnement de la jeunesse, délinquante ou non, consiste à guider et à co-construire, avec chacun, le chemin à emprunter et à expérimenter pour *passer au-delà* du statut de jeune. Ce passage, souvent tumultueux, conduit la jeunesse dans un « "moratoire" adolescent » (Le Breton, 2007b) une zone de liminarité au sein de laquelle les jeunes s'éprouvent de multiples manières, par des mises en danger qui, dans nos sociétés contemporaines, sont de moins en moins inscrites dans un accompagnement d'adultes et dans un processus cohérent et guidé. Or, par son étymologie, le terme « éduquer » signifie « conduire hors de soi » (*Ibid.*, p. 52). D'un univers centré sur soi et protégé par le monde adulte, le jeune devient peu à peu un partenaire social digne d'une certaine liberté qu'il s'agira de savoir gérer, un acteur régissant sa propre existence oscillant entre la tutelle des adultes et l'autonomie qu'il découvre. En conduisant le jeune hors de lui-même, l'éducation suit une certaine évolution qui implique de se soucier des nouvelles fondations permettant au jeune de se déployer dans ses relations aux autres et au monde. L'insertion sociale et professionnelle positive, l'élaboration et l'expérimentation d'une capacité d'action porteuse, ainsi que des références symboliques bien ancrées constituent les dimensions centrales et majeures d'une assise solide. De fait, considérer les enjeux précités de l'intervention socioéducative, c'est accompagner le jeune dans la construction et la consolidation des fondations nouvelles sur lesquelles il pourra s'appuyer pour s'émanciper et construire une relation d'échange et de réciprocité avec le monde qui l'entoure.

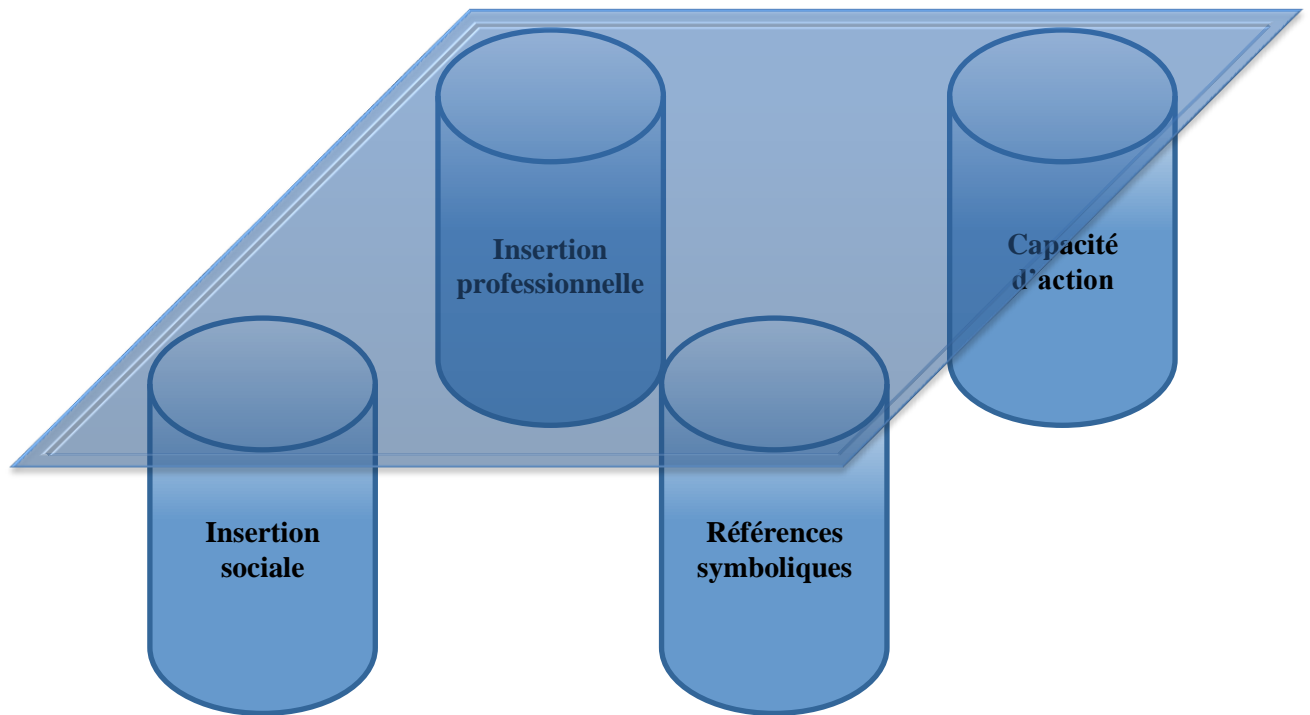


Figure 20: Piliers et enjeux de l'intervention

Chaque pilier constitue un élément fort de la fondation sur laquelle s'appuie le processus émancipatoire de la jeunesse contemporaine. Bien qu'illustrés de manière autonome, ils sont tout à fait interdépendants, tant ils ont besoin des uns et des autres pour grandir et pour constituer une force. Figures fondamentales et complexes, ces piliers reflètent le socle de chaque individu. L'action éducative, qui considère ces enjeux liés à la construction de soi, contribue à soutenir le jeune dans son passage vers soi, l'outillant pour vivre la liminarité comme temps d'expérimentation de soi autant qu'elle l'accompagne pour fermer la parenthèse de celle-ci. En effet, coincés dans une impossibilité d'émancipation et dans une captivité aliénante et source de souffrance, les jeunes en situation de délinquance sont incapables de quitter le statut de passant, restant dans une zone de marge qui ne laisse que peu d'issues. Dès lors, l'ensemble des enjeux liés à l'intervention demeure à la fois intimement lié au passage et à l'aboutissement de celui-ci, mais aussi à la bifurcation, au sein de ce passage, qui permet l'émancipation positive d'une souffrance. Loin d'une intervention visant à stopper les délits, la perspective socioéducative qui fait sens est une perspective qui se détache des symptômes pour considérer le parcours du jeune, son chemin, son voyage et qui, agissant sur la fondation même des jeunes, agit sur son passage vers une autre manière d'être soi.

Les enjeux fondamentaux de l'accompagnement socioéducatif touchent différentes dimensions intimes de l'Être, qui sont susceptibles d'être mises à mal au cours de l'existence, tout

particulièrement au cours du passage (de plus en plus long et périlleux) vers l'acquisition d'un statut d'individu autonome, responsable et accompli. Tant l'insertion socioprofessionnelle et la construction de sa propre capacité d'action que l'inscription de soi dans des références symboliques, sont des dimensions fondamentales, mais aussi des aventures parfois délicates, qui ne concernent pas uniquement les jeunes en situation durable de délinquance. Cet état de fait met en évidence que si l'intervention socioéducative auprès des jeunes installés dans une situation de délinquance est une intervention dite réactive, ces dimensions pourraient faire l'objet d'attention, voire d'interventions construites et spécifiques pour des « individus en creux » (Le Breton, 2007b, p. 29), soit des jeunes à risque de désaffiliation, à risque d'entrer dans un rapport social problématique. De ce fait, les enjeux fondamentaux de la prise en charge socioéducative que nous soulevons à partir d'une connaissance spécifique des parcours de délinquance sont des dimensions qui mériteraient d'être considérées à leur juste valeur dans une prise en charge proactive de la désinsertion de la jeunesse.

Or, comment développer des axes d'intervention qui renforceraient chaque pilier ? Comment coordonner la prise en charge de manière à assurer la cohérence de l'intervention et donc la force de la fondation ? Comment finalement accompagner la sortie de la liminarité ? C'est en développant des axes d'intervention qui tiennent compte des différents processus d'ancrage, du processus de désaliénation recherché et de la quête d'une émancipation que nous allons répondre à ces questionnements en proposant des pistes de prise en charge socioéducatives, assurément non exhaustives.

9.3. Les axes de l'intervention socioéducative auprès des jeunes inscrits dans une dynamique délictueuse

L'émergence des quatre enjeux symbolisés par quatre piliers vers lesquels centrer l'action socioéducative ne doit pas inciter au cloisonnement d'une prise en charge. L'intérêt d'une approche globale et personnalisée (Boutereau-Tichet, Jourdain-Menninger, & Lannelongue, 2005), où l'action détient un sens profond dans la cohérence d'une prise en charge globale, demeure le maître mot de l'accompagnement socioéducatif d'aujourd'hui. À l'heure actuelle plus que jamais, la multiplicité des dispositifs destinés à la jeunesse est propice à un morcellement de l'intervention sociale, ainsi qu'à la succession ou à la juxtaposition des prises en charge. L'une des critiques fréquentes à ce sujet soutient qu'il manque un « pivot »²⁷⁰ et que le morcellement de l'accompagnement fait écho au

270 Les auteurs mettent les guillemets.

morcellement fréquent chez les jeunes et leur famille (Soula Desroche, Pinel, Rouchy, & Hémono, 2011, p. 124).

Les jeunes en difficultés sociales, et d'autant plus encore les jeunes inscrits dans un parcours de délinquance, sont insérés dans un parcours institutionnalisé, qu'ils soient placés ou non en établissements spécialisés. En effet, la notion même d'institution a beaucoup évolué dans le domaine de l'intervention éducative. Pour rappel, la famille « faisait institution en matière d'éducation » jusque dans les années 1930, avec la responsabilité et le pouvoir décisionnel quant à l'éducation de ses propres enfants (Soula Desroche, et al., 2011, p. 119). Par la suite, les auteurs montrent que jusqu'en 1945, l'État s'immisce peu à peu dans la sphère familiale et « la puissance paternelle » (*Ibid.*) perd de son ampleur par la réglementation de l'espace public et de la sphère familiale. Dès lors, « c'est l'organisation (appelée *institution*) qui intervient par substitution à l'éducation parentale » (*Ibid.*, p. 120). Cette forme d'institutionnalisation exclut la famille et les intervenants détiennent une légitimité liée à leur autorité souvent religieuse. À partir de 1970 environ, les intervenants se professionnalisent, les actions éducatives se déroulent « dans et par le milieu naturel » (*Ibid.*). L'institution n'est donc plus extérieure à la famille, mais devient « cet *entre-deux*, entre le service et la famille » (*Ibid.*, p. 120). Une forme de coordination prend place avec le développement du travail en réseau : la famille est encadrée par des experts qui suppléent l'autorité parentale. Poursuivant leur étude jusqu'à aujourd'hui, les auteurs montrent que l'évolution sociétale, qui se vit dans le bouleversement de la sphère familiale et de sa « diversité culturelle structurelle et anthropologique » (*Ibid.*, p. 120), conduit à une remise en question des « certitudes éducatives qui fondaient jusqu'ici leur modèle d'intervention sur la base d'un triangle œdipien pris en défaut ; les acteurs institutionnels ayant pour vocation de remplacer une fonction paternelle, absente, défaillante » (*Ibid.*). Le respect de la Convention internationale des droits de l'enfant²⁷¹ bouleverse à cet égard le rapport d'autorité entre les figures institutionnelles et les familles. Ainsi, selon un principe de subsidiarité, la famille et les acteurs sociaux agissent côte à côte pour créer ce qu'est l'institution aujourd'hui, c'est-à-dire non pas la famille seule, non pas l'organisation en réseau seule, mais plutôt « l'espace *intermédiaire* où se mêlent des références multiples et diverses, individuelles et collectives, qu'il s'agit de clarifier *dans des cadres et des dispositifs communs réglementés* qui s'imposent à tous » (*Ibid.*).

Ce léger détour historique permet de souligner l'évolution de la place de la famille et de l'État dans les problématiques éducatives, plaçant aujourd'hui les protagonistes dans un modèle plus coopératif, où l'institution se co-construit par la rencontre entre les différents protagonistes et la

²⁷¹ Traité international adopté par l'Assemblée Générale des Nations Unies, le 20 novembre 1989.

reconnaissance des compétences de chacun. Cette forme d'institution, où l'institution naît d'une rencontre, n'abolit cependant pas totalement un modèle, où l'autorité demeure et maintient la hiérarchie, et où « une réalité externe sociale et morale (...) s'impose au sujet », comme c'est le cas lors des interventions visant la contention des jeunes (Soula Desroche, et al., 2011, p. 121).

Les nouvelles formes d'institutionnalisation qui dépassent le travail en réseau et qui intègrent les différents protagonistes et dispositifs pour questionner les pratiques restent un défi important. La spécialisation toujours plus importante de l'intervention sociale a en effet démultiplié les réponses possibles à l'égard des jeunes en difficulté, multipliant ainsi les interstices et les possibilités de fuite du système (Janvier, Beauvais, & Moyon, 2011). Le cloisonnement des prises en charge devient dès lors un risque d'autant plus grand en ce temps où la collaboration est la plus valorisée. Or, collaborer ne se résume pas à une transmission d'informations pour que chacun soit au fait de ce qui se passe ailleurs ; collaborer implique une élaboration visant à transformer les informations et les problèmes complexes et maintient ainsi chaque intervenant dans une dynamique réflexive (Soula Desroche, et al., 2011). Cette dynamique de collaboration n'est pourtant pas aidée par le dispositif en tant que tel, lié à la protection de la jeunesse, qui reste lui-même cloisonné en séquences d'âge et de problématiques, en espaces symboliques, tels que l'administration ou la judiciarisation, en politiques civiles ou pénales, ou encore en type d'action éducative, tels que l'internat ou l'intervention ambulatoire. Dans les situations de jeunes difficiles à aider, la diversité des dispositifs et des intervenants tend donc à placer le jeune non pas au centre d'un dispositif, mais plutôt « isolé en son centre » (Janvier, et al., 2011, p. 66) et éloigné d'une cohérence de prise en charge. Le risque du non sens grandit, rendant chaque approche dépourvue de légitimité, la plaçant face au risque du désinvestissement du jeune et de sa famille.

Le sens et la cohérence de la prise en charge institutionnelle, qu'elle se fasse en milieu institutionnel de type internat, ou dans un milieu de vie familial, doivent justement permettre l'investissement de chacun des protagonistes dans un projet commun plaçant le jeune difficile à aider au cœur du dispositif, au cœur d'une prise en charge communément réfléchie. Cet investissement et le maintien de celui-ci impliquent du temps. Pour que le jeune s'inscrive dans la société, dans un projet institutionnel qu'il parviendra à s'approprier, le travail socioéducatif doit s'inscrire dans la durée et tenir compte, avant toute chose, du fait que « le temps de l'utilisateur n'est pas celui de l'institution » (Rurka & Defays, 2011, p. 102). La donnée temporelle est aussi incontournable que fondamentale et constitue l'un des enjeux de la mise en place de l'intervention. À partir du temps imparti, se développeront des axes d'intervention, des perspectives plus ou moins lointaines, plus ou moins urgentes, plus ou moins cohérentes, car le temps dicte tout. Il dicte les pistes explorables, il anéantit, par son absence, certaines voies pertinentes, il pose les balises, parfois abruptes, de début et

de fin de l'intervention. Le temps imparti dicte des choix d'intervention liés aux résultats palpables, car si non seulement le temps est compté, l'investissement financier l'est également, et l'investissement éducatif (limité) doit démontrer une certaine rentabilité (*Ibid.*). L'acte éducatif doit non seulement être visible (et à cet égard, l'enfermement offre la visibilité attendue), mais il doit aussi démontrer une certaine réussite. Dès lors, le placement de jeunes en stage ou en apprentissage devient un indicateur de réussite institutionnelle, sans pour autant chercher à s'assurer que cette inscription professionnelle soit durable. L'indicateur de réussite est ici placé dans le temps de manière à rendre palpable la réussite. Dès lors, la logique managériale du court terme s'oppose à un travail relationnel qui s'inscrit dans la durée (*Ibid.*), car la dimension relationnelle demande un temps d'appréhension, du côté des intervenants comme du côté des jeunes.

Le temps est une valeur qui se fait de plus en plus rare. Parallèlement, nous vivons une période où les problématiques sociales se complexifient dans un monde en mutations constantes et parfois accélérées. Cette réalité contemporaine conduit certains protagonistes, acteurs décisionnels dans les prises en charge pour mineurs, à fantasmer sur la possibilité de résoudre rapidement des phénomènes sociaux reconnus pour leur complexité, en utilisant des méthodes visibles et conséquentes, telles que les placements institutionnels sans interventions préalables, l'enfermement, les exclusions institutionnelles, etc. Ces interventions peuvent dans certains cas avoir un goût réactionnel et punitif plus qu'une démarche éducative et pédagogique servant un projet global et personnalisé. Pourtant, le temps n'est pas une donnée facultative et si nous vivons une époque où le temps est souvent perçu comme un luxe, il ne peut être perçu ainsi dans le cadre de l'accompagnement de la jeunesse, moins encore lorsque cet accompagnement est précisément destiné aux jeunes difficiles à aider. Le temps est nécessaire, il conditionne le sens de la démarche mise en place, permet la cohérence et sa présence ouvre les possibles d'une réussite qui s'inscrit dans le temps. Inscrire toute démarche éducative dans la durée, c'est procéder par anticipation, c'est s'accorder au temps des protagonistes centraux, à savoir les jeunes et c'est finalement se donner la chance de voir perdurer les effets de l'intervention, qu'elle soit proactive ou réactive.

9.3.1. Pour une intervention proactive

L'agir délinquant s'inscrit, nous l'avons vu, dans une quête émancipatoire qui vise à quitter une expérience de souffrance et d'aliénation. L'enfermement dans sa propre condition, dans ce que les jeunes sont autant que dans ce qu'ils ne sont pas, provoque une souffrance indicible et donc particulièrement difficile à déceler. Cette réalité sociale susceptible de toucher de nombreuses

personnes²⁷² dans la société d'aujourd'hui, implique une considération accrue de la dimension structurelle de la vulnérabilité dans l'accompagnement de la jeunesse, par une reconnaissance des certains liens sociaux, sources de fragilité ou de maintien dans une forme de fragilité (Soulet, 2005c). La vulnérabilité structurelle constitue donc un risque dans notre société contemporaine, amplifié par l'esseulement vécu par les jeunes dans le processus de passage à l'âge adulte qui n'est que peu accompagné par les aînés qui ont d'ailleurs perdu leur autorité et leur légitimité en la matière (Le Breton, 2008). C'est donc dans un contexte social peu avenant que les jeunes d'aujourd'hui intègrent la société en étant « inégalement positionnés » et « inégalement protégés » pour faire face à l'incertitude (Soulet, 2005c, p. 29) et aux aléas du parcours vers la découverte de soi et du monde.

L'intervention socioéducative liée à la jeunesse ne peut donc être une intervention essentiellement réactive aux problèmes concrets et catégorisables (comme le sont les délits) que pose la jeunesse et plus spécifiquement l'adolescence ou la préadolescence. Une intervention proactive, visant à anticiper l'émergence et la cristallisation d'un contexte aliénant, enfermant et source de souffrance sociale, apparaît essentielle. Ce type d'intervention, moins coûteuse et moins douloureuse pour les jeunes et les intervenants, demande une vision claire des risques auxquels est exposée la jeunesse d'aujourd'hui et des conséquences parfois durables de l'absence de supports, de liens et de sentiment de reconnaissance et d'existence. Dans une telle perspective, l'action éducative proactive a pour finalité d'éviter la cristallisation d'un contexte enfermant, source d'aliénation et de souffrance sociale. Cette action cherche à favoriser l'émergence d'un contexte propice au développement d'une capacité d'action.

La compréhension du contexte dans lequel les jeunes sont installés, c'est-à-dire dans un rapport social problématique, permet de faire ressortir deux dimensions au sein desquelles plusieurs axes d'intervention méritent d'être dégagés, voire renforcés : la socialisation diversifiée, ainsi que la stabilité et la prévisibilité.

La socialisation diversifiée

L'objectif lié à cette dimension de soutien éducatif consiste en l'accompagnement et l'assurance d'une diversité dans les rapports que chaque jeune entretient avec des adultes et avec des pairs de manière à expérimenter une diversité des rôles sociaux. Cet objectif est loin d'être anodin lorsque l'on sait que le modèle socioculturel contemporain place chaque individu devant la responsabilité de se créer son propre socle et son propre entourage susceptible de le reconnaître ; il souligne la grande

²⁷² jeunes et moins jeunes.

nécessité d'une diversification des espaces de vie pour une diversification des possibilités d'existence. Cette démarche cherche à ouvrir les possibles des plus jeunes qui, spontanément et par la force des choses, s'orienteraient vers un contexte marqué par l'isolement sociorelationnel. S'il est source de souffrance individuelle générée par le social (Soulet, 2007), cet isolement sociorelationnel est par ailleurs particulièrement difficile à endiguer une fois installé, tant il est issu d'un mode de fonctionnement et influencé par un sentiment de confiance et d'appartenance spécifique.

Pour atteindre les objectifs liés à l'émergence et à l'installation d'une socialisation diversifiée, les stratégies tournent autour de l'encouragement et de l'accompagnement pour la construction d'espaces diversifiés, sources de valorisation. Dès le plus jeune âge, l'intégration des enfants considérés comme ayant un risque de déficits de socialisation dans des lieux d'accueil, tels que garderies, ateliers ou écoles maternelles destinés à la petite enfance et animés par des professionnels de la petite enfance, permet de développer les fondations saines d'un rapport à l'autre. Si par l'accord intercantonal sur l'harmonisation de la scolarité obligatoire (concordat HarmoS), plaçant le début de la scolarité à l'âge de quatre ans, le système scolaire suisse a tenu compte de la nécessité d'une immersion précoce des enfants dans un rapport de socialisation, l'apprentissage de la socialisation débute néanmoins plus tôt. La famille, qui demeure la première sphère de socialisation, nécessite parfois, et pour des raisons variables, un soutien qui peut prendre la forme d'un accueil de jour dans un espace spécialisé ou non, destiné à la petite enfance. Ce type de lieu éducatif permet aux enfants de s'expérimenter socialement dans un cadre qui ne soit pas encore le cadre scolaire, loin des enjeux liés à l'évaluation scolaire et comportementale, loin des attentes fortes qu'il dégage. Le soutien parental peut également prendre une forme de plus grande proximité par un accompagnement que des services itinérants, tels que l'éducation familiale ou l'action éducative en milieu ouvert, proposent. Le soutien à la parentalité détient un potentiel non négligeable. En effet, en accompagnant les gestes éducatifs quotidiens de la parentalité et les premières expériences de socialisation de l'enfant, cette approche permet de travailler le lien et l'investissement relationnels, et la sécurité permet à l'enfant de s'émanciper, peu à peu et selon son stade de développement, de son univers familial. Dès lors, ce moyen d'intervention dans les situations à risques demeure, loin devant, l'outil permettant de déployer des stratégies multiples, visant à créer un cadre de vie propice à l'éveil, à la socialisation, à l'apprentissage des normes et des valeurs et à la création de liens sécurisants.

La dynamique proactive qui se retrouve dans le soutien à la parentalité constitue une intervention spécialisée qui se met en place dès qu'une situation est signalée ou que des parents viennent solliciter le soutien des professionnels. Or, l'intervention proactive dans l'accompagnement de la jeunesse ne prend pas uniquement une forme spécialisée, ni même interventionniste. L'accompagnement de la jeunesse, dans le sens d'une guidance par les adultes, peut chercher à assurer l'accès à une diversité

des rôles sociaux par l'encouragement du développement d'activités extrascolaires. L'inscription de soi dans la communauté, par le biais du monde associatif ou d'autres espaces communs et partagés, permet l'expérimentation de soi dans des lieux de partage et surtout la construction et l'appropriation de liens extrafamiliaux. La diversité apparaît ici comme source d'enrichissement permettant aux jeunes de découvrir d'autres modes relationnels, d'être amenés à respecter d'autres codes et contraintes. L'encouragement d'une inscription relationnelle diversifiée par le biais d'activités socialisantes doit s'accompagner d'une préoccupation quant à la manière de construire les relations et d'expérimenter les liens sociaux. En d'autres termes, l'incitation à l'immersion dans différentes sphères de socialisation implique un accompagnement rapproché des modes d'insertion dans le groupe de pairs. Quelles sont les stratégies d'approche utilisées par les jeunes ? Par quels biais s'insèrent-ils dans un groupe et que déploient-ils pour trouver une place en son sein ?

Un travail axé sur ces questionnements permet de soutenir le jeune dans le développement de compétences sociales et relationnelles qui serviront à son insertion tant sociale que professionnelle, autant qu'elles lui seront utiles pour développer des relations sociales saines et durables. Dans ce sens, des compétences sociales et relationnelles développées le plus précocement possible constituent des outils précieux que les jeunes mobiliseront pour développer dès leur plus jeune âge, des relations saines, potentiellement durables qui contribueront à accroître un sentiment de sécurité.

La stabilité et la prévisibilité

L'objectif lié à cette dimension de l'accompagnement éducatif consiste à offrir une possibilité de projection de soi dans le temps et dans l'espace. Cet objectif vise à soutenir les jeunes dans la construction symbolique et projective d'eux-mêmes, construction potentiellement critique dans un monde en mutation marqué par l'incertitude. Cette capacité de projection et de lisibilité du quotidien offre un contexte de stabilité et de prévisibilité propice à un sentiment de quiétude. Ce dernier permet d'appréhender le quotidien et les relations qui s'y jouent en disposant de capacités sociales et relationnelles et plus que tout, en limitant les embûches invisibles au déploiement de soi. Les actions socioéducatives qui émanent d'une démarche de soutien à la parentalité peuvent grandement centrer leur travail autour de l'axe de la stabilité autant que de la prévisibilité, notamment en travaillant sur les routines du quotidien, sur l'accompagnement autour de la séparation. Hors d'une démarche spécialisée, telle que l'accompagnement éducatif qui se fait dans le soutien professionnalisé à la parentalité, l'accompagnement de la jeunesse dans sa métamorphose vers « l'âge d'homme » suppose une attention particulière à deux niveaux.

Pour commencer, la jeunesse a besoin d'espoirs, de rêves, voire d'illusions. Elle a besoin de pouvoir se réjouir d'une suite, même si l'adolescence est parfois reconnue comme un temps suspendu, une forme d'arrêt sur image où les mouvements internes ne laissent pas aisément entrevoir une issue claire et définie dans le temps. La jeunesse a besoin de représentations d'elle-même dans une suite, autant qu'elle a besoin de symboles lui permettant de lire sa propre existence et de lui donner une signification. Symboliquement outillée, la jeunesse peut se frotter aux événements de la vie pour leur donner sens. Solidement ancrée dans une histoire, la jeunesse peut se représenter dans le fil du temps avec un « avant » et un « après », un « d'où je viens » et un « où je vais ». En accompagnant la jeunesse par des narrations liées à l'histoire de chacun, en offrant une place au passé comme espace d'existence valable et fondamental, l'adulte inscrit le jeune sur la ligne du temps qu'il pourra ensuite solliciter dans une démarche plus projective. S'intéresser au passé, c'est aussi accorder de l'importance à l'individu, c'est marquer une singularité, l'importance de son histoire, la valeur de son chemin. Cet élément paraît d'autant plus significatif pour des jeunes dont l'histoire est chaotique, honteuse parfois, complexe à expliquer, parce que difficile à comprendre soi-même. Marquer l'importance de la narration du passé, c'est finalement offrir une place pour dire ; autrement dit c'est accorder un temps de parole, un espace privilégié. Or, si les histoires individuelles méritent une place, les mythes et légendes aussi. Si les histoires individuelles sont marquées par le non sens et l'incompréhension, la mobilisation d'une symbolique devient un soutien pour redonner du sens à une réalité *a priori* désordonnée.

Ensuite, le jeune a besoin de continuité. Pour tracer sa route et pour faire face au tumulte du passage vers soi, les jeunes s'appuient sur des repères familiaux, relationnels, collectifs, temporels ou encore symboliques. Certains jeunes expérimentent, au cours de leur histoire, de nombreuses ruptures de liens dans un cadre familial peu entourant et peu à même d'accompagner, de manière sécurisante, cette rupture. Si les professionnels de l'intervention socioéducative disposent de peu de prises pour limiter les ruptures dans le cadre familial et le déracinement qu'elles suscitent (si ce n'est dans une démarche de sensibilisation et d'accompagnement dans le cadre d'un soutien à la parentalité), une démarche proactive d'accompagnement de la jeunesse peut agir en cherchant à limiter les exclusions scolaires et institutionnelles qui viennent s'insérer dans un processus d'exclusion sociale et familiale déjà enclenché (Rurka & Defays, 2011) et l'amplifier. En mentionnant l'exclusion d'un établissement comme l'antithèse d'un acte éducatif, les auteurs soulignent le devoir d'accompagnement, en donnant au maintien dans la continuité une valeur importante du projet éducatif et en faisant de la durée, un support à l'inscription dans la société. Éviter les exclusions, accompagner les ruptures inévitables et soutenir le jeune dans un projet personnel pour avancer malgré le possible chaos familial, telles sont des voies propices à l'inscription dans la continuité que les adultes peuvent valoriser, non pas dans une logique d'intervention spécialisée, mais bien dans une logique de guidance de la jeunesse, c'est-

à-dire dans une logique proactive. L'investissement institutionnel auprès des jeunes qui ne vont pas encore trop mal, auprès des jeunes qui néanmoins risqueraient de basculer, c'est soutenir, d'une certaine manière, les parents et plus largement les familles structurellement vulnérables. Cet investissement s'avère particulièrement important, car il dénote d'un souci, d'une considération de la jeunesse qui dépasse la sphère privée familiale et dont les conditions de passage nous concernent tous. Une jeunesse qui tient debout, c'est une jeunesse forte pour constituer la société de demain, c'est une jeunesse rassurante. S'il est bien connu que chaque époque a eu des propos critiques envers sa jeunesse (et à cet égard Socrate nous le confirme par ses propos : « Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité et n'ont aucun respect pour l'âge. À notre époque, les enfants sont des tyrans »), le souci du maintien de celle-ci dans une perspective de continuité et dans un projet personnel inscrit dans le collectif doit demeurer prioritaire. Or, la tendance est à l'abandon de cette préoccupation majeure, comme si les parcours étaient privatisés au point où les aînés ne semblent concernés par les trajectoires des jeunes qu'à partir du moment où celles-ci se sont égarées au point d'être prises en charge par un État-providence dont la mission s'attèle au redressement des situations extrêmes.

La préoccupation liée à la stabilité et à la prévisibilité, autant que celle liée à une socialisation diversifiée, permettent de travailler, pas à pas, la confiance, la durabilité des liens et la construction d'une figure adulte forte. Elles s'insèrent tour à tour dans les différents piliers soutenant une émancipation positive par un travail fondamental d'inscription dans un lien et dans une continuité singulière nécessaire au développement de chaque pilier. Dès lors, une intervention axée sur la nécessité d'une socialisation diversifiée, ainsi que sur la nécessité d'une stabilité et d'une prévisibilité dans le quotidien, place en son centre le lien social autant que la question de la continuité dans l'histoire de chacun, un ancrage autant qu'une possibilité de projection de soi. Ces éléments contribuent à leur manière au développement et au renforcement de l'insertion sociale et scolaire, à l'élaboration de références symboliques solides et augmentent le sentiment d'un pouvoir sur sa propre histoire, autrement dit un sentiment de capacité d'action.

Ces préoccupations s'inscrivent dans une logique d'intervention proactive dite spécialisée, c'est-à-dire professionnalisée. Dans ce sens, l'existence d'une jeunesse considérée comme présentant le risque de glisser en zone de « désaffiliation sociale » (Castel, 1994) doit induire la mise en place d'un accompagnement spécialisé agissant dans une logique de prévention des risques et démultipliant ses ramifications dans l'ensemble des sphères existentielles des jeunes. Pourtant, cette prévention qui peut prendre la forme de projets divers, mais toujours coordonnés, ne peut agir seule ; elle ne peut reposer uniquement sur des organismes étatiques ou associatifs ayant pour missions la sensibilisation et l'intervention auprès des jeunes. Penser que la prévention des risques supplée l'intervention

proactive visant à éviter la cristallisation d'un contexte aliénant et enfermant, c'est omettre la place et le rôle de chaque adulte, de chaque personne intervenant auprès des jeunes, dans une logique large d'accompagnement et sans casquette de spécialiste. Penser la démarche proactive, c'est agir à chaque instant avec la conscience que le jeune est en construction, qu'il bâtit des fondations sur lesquelles il s'appuiera pour s'émanciper vers sa propre manière d'être soi. Si l'intervention préventive destinée aux jeunes permet de favoriser l'intégration précoce dans des espaces socialisants, d'élaborer et d'expérimenter des rôles sociaux variés, de soutenir le développement de compétences sociales et relationnelles œuvrant dans la création de liens sociaux, ou encore de renforcer une construction symbolique, elle mérite également d'être destinée aux adultes qui accompagnent ces êtres en devenir. Sensibiliser à l'importance d'une socialisation diversifiée, d'une stabilité nécessaire à la projection de soi dans le temps et dans l'espace, sensibiliser toujours et encore au rôle de chacun dans la construction de la jeunesse, un rôle de responsabilisation, au-delà de la famille, au-delà des prises en charge étatisées, montre qu'en définitive, l'intervention proactive n'est pas forcément une intervention spécialisée. Elle peut et doit l'être dans les situations où la glissade vers la désaffiliation sociale est marquée, mais cela n'enlève en rien la place de chacun dans l'intervention éducative, entendue au sens le plus large qui soit, une forme de responsabilité qui incomberait, par définition, à l'adulte. Dans un essai de définition qui fait écho à notre propos et donc à la place de la proactivité dans l'accompagnement de la jeunesse, Thierry Goguel d'Allondans (2008) esquisse la définition suivante : « Serait adulte, celui ou celle qui se sent responsable de l'éducation d'un enfant qui n'est pas le sien dans l'espace public » (p. 34). Dans leur glissade sociale, les jeunes en situation de désaffiliation ancrée ont certes échappé aux mailles du filet de l'intervention spécialisée, mais ils ont aussi échappé aux mailles de celui des adultes, des aînés, des guides, des passeurs, puisque partis en solo, ils n'ont pas rencontré de mains pour limiter leur chute.

9.3.2. Pour une intervention réactive

Les jeunes en situation de délinquance sont suivis par une autorité judiciaire et par un service social qui accompagnent les situations de jeunes dont les familles ou eux-mêmes présentent des difficultés sociales²⁷³. Au sein de ces dispositifs, des professionnels de la justice et du travail social prennent des décisions visant à contenir la délinquance d'abord, à l'éradiquer ensuite et à assurer finalement l'insertion sociale et professionnelle des jeunes. Que ce soit par des textes fondamentaux comme le DPMIn, entré en vigueur en janvier 2007, ou par des missions explicitées par les services

²⁷³ L'appellation de ces services varie d'un canton suisse à l'autre. Pour la Suisse romande, les jeunes sont suivis par le service de l'enfance et de la jeunesse (SEJ) dans le canton de Fribourg, par le service de protection de la jeunesse (SPJ) dans le canton de Vaud, par le service de protection de l'adulte et de la jeunesse (SPAJ) dans le canton de Neuchâtel, par le service de protection des mineurs (SPMi) dans le canton de Genève, par le service cantonal de la jeunesse en Valais, ainsi que du service de l'action sociale et des services sociaux régionaux pour le canton du Jura.

sociaux concernés, l'objectif commun de la réinsertion sociale et professionnelle est largement souligné. Si un travail axé sur la (re)socialisation émerge des préoccupations et des missions fondamentales des autorités liées à la jeunesse en difficulté, une certaine opacité demeure quant au contenu de celui-ci. Qu'est-ce que resocialiser un jeune ? Comment agir et quels objectifs poser pour enclencher et maintenir un travail de resocialisation ? Comment s'assurer des acquis durables de la resocialisation ?

L'idée même de resocialisation²⁷⁴ montre l'importance du lien et de l'intégration sociale, de l'inscription et de l'appartenance à un tout. Or, ce processus complexe d'intériorisation et d'incorporation des normes et des valeurs de la société est lui-même mis à mal par le positionnement des jeunes dans des situations de désaffiliation ancrée. Or, après avoir questionné de près le processus du maintien dans une dynamique de délinquance et la place majeure de la désaffiliation, de la désappartenance et du désengagement face à l'univers de la conventionalité, l'idée de resocialisation devient une perspective vaste au point où l'intervenant pourrait s'y perdre. Trouver des pistes d'action pour agir sur la délinquance demande de se rapprocher du processus d'ancrage pluriel, de la quête émancipatoire, pour inscrire l'intervention réactive au plus près de l'expérience des jeunes.

L'intervention éducative auprès de jeunes en situation de délinquance doit avant tout tenir compte de ce qui devient une évidence au terme de ce travail, à savoir la désaffiliation sociale. Cette expérience sociale qui précède fort souvent l'expérience des délits et qui l'accompagne ensuite, complexifie l'intervention liée à la délinquance. Arrêter les délits ne conduira pas logiquement à l'insertion sociale pourtant attendue au sein de notre société. Par ailleurs, la souffrance sociale, invisible et silencieuse, s'ajoute et pose alors le problème majeur de l'atteinte même du jeune par le biais de l'action éducative. Pour les jeunes, demander et recevoir de l'aide devient bien plus difficile que se construire une carapace de protection et poursuivre leur propre construction personnelle qui les conduira, l'espèrent-ils, à un sentiment d'existence et à une réussite sociale (même si celle-ci demeure cloisonnée dans un « temps à part »). Dès lors, l'intervention socioéducative à l'égard des jeunes dits « délinquants récidivistes » est doublement entravée par l'absence d'emprise à leur égard : le désengagement annule les points d'accroche laissant glisser les jeunes entre les mailles de l'intervention, pendant que la souffrance maintient une distance qui leur est salvatrice. Si sortir de la souffrance sociale est une priorité pour les jeunes et ne peut se faire que par le biais de la construction d'une capacité d'action liée à la délinquance, les pistes d'intervention socioéducatives

²⁷⁴ La socialisation se réfère à l'intériorisation des normes et valeurs sociales (Dubar, 1991). Le concept de resocialisation est notamment conceptualisé par Maria Caiata Zufferey (2006) qui parle de « resocialisation dure » qui « s'apparente fortement à la socialisation primaire de l'enfant au sein de la famille » (p. 191) et de « resocialisation souple » (p. 200), qui s'apparente à la socialisation secondaire.

qui cherchent à les sortir de la délinquance placent les jeunes face au risque de perdre leurs acquis. Loin d'une volonté de persister dans une carrière délinquante, les jeunes cherchent néanmoins à persévérer dans leur quête d'existence que le capital de caïd pourrait desservir grâce au « pouvoir agir » qu'il suscite. Comment alors sortir de cette entrave ? Comment quitter ce qui ressemble à une impasse ? Comment créer la rencontre entre les uns et les autres ?

Travailler avec des jeunes en situation de délinquance c'est travailler, qu'on le veuille ou non, sur la sortie. Mais de quelle sortie parle-t-on ? Assurément et en toute logique, les diverses instances de financement des services impliqués dans la prise en charge de la jeunesse dite délinquante ambitionnent une sortie des délits couplée à une insertion socioprofessionnelle profitable au jeune et à la société. Le jeune est ainsi attendu comme acteur productif et reconnu, et on le sort « par inculcation », c'est-à-dire que l'institution a pour mission de convertir l'individu (Soulet, 2009). Pourtant, l'action émancipatoire chroniquement déployée par les jeunes enquêtés nous conduit à dédoubler notre regard sur la sortie : sortie de la délinquance et sortie d'une captivité source de souffrance. Ainsi, compte tenu du fait que les délits sont mobilisés pour contrecarrer la captivité, il n'y a pas de sens à dédoubler l'intervention et son développement autour du contexte incapacitant de souffrance et de captivité permettra de dénaturer le sens des délits. Dès lors, quitter la délinquance, c'est avant tout sortir d'un enfermement ontologique et social et c'est dans cette perspective qu'une intervention socioéducative fait sens.

La sortie n'est donc pas une sortie de la délinquance. La délinquance étant le symptôme d'un malaise plus lointain, plus dense et plus dissimulé, la véritable sortie se fera non pas par rupture pour quitter l'incarnation d'un mal, mais davantage dans une logique de continuité, de mise en cohérence, grâce à un travail sur soi, grâce à un travail réflexif permettant la sortie d'un contexte de captivité. Cette sortie de la souffrance, c'est-à-dire de l'enfermement et de l'incapacité, qui est une priorité pour les jeunes, doit devenir une priorité dans l'intervention. En focalisant l'intervention non pas sur les délits, non pas sur l'insertion scolaire ou professionnelle de manière directe, mais sur le contexte de captivité qui entrave l'évolution individuelle, l'action éducative conduit l'individu à agir sur lui-même pour changer la donne de son rapport intime à lui-même et aux autres.

Les deux axes majeurs permettant d'agir sur le contexte intime de captivité des jeunes en situation de délinquance ou, des jeunes en situation de désaffiliation sociale et paralysés dans leur capacité d'agir, sont principalement l'action centrée sur l'insécurité et l'action centrée sur l'inconsidération.

Agir sur l'insécurité

L'insécurité naît, nous l'avons vu, de deux composantes intimes de l'expérience des jeunes, à savoir l'inquiétude et l'isolement sociorelationnel. Ces composantes, qui sont liées, s'influencent mutuellement et nous verrons que l'intervention liée à la première constitue un socle important à l'action liée au second.

L'inquiétude se réfère à un sentiment de non tranquillité morale et psychique (Soulet, 2005a) qui naît d'un sentiment d'incapacité, d'incompétence et d'un déficit dans la capacité de faire confiance. Le qui-vive qui en résulte marque un quotidien d'imprévisibilité et de non emprise. L'intervention proactive, visant à introduire une stabilité et un sentiment de prévisibilité dans la quotidienneté des jeunes présentant un risque de désaffiliation et de délinquance, constitue une démarche valable pour (ré)introduire de la quiétude : elle se trouve face à des obstacles majeurs lorsque les jeunes sont déjà en situation de désaffiliation ancrée. En effet, lorsque les expériences d'exclusion et de rejet ont été telles que les jeunes se sont tournés vers un univers marginalisé, où il est possible d'exister à partir de compétences reconnues, la distance s'est creusée et l'intervention doit faire un bout de chemin significativement supplémentaire. Un fossé s'est créé à partir des expériences vécues négativement et parce que la figure de l'adulte ne constitue pas un support potentiel, source de liens porteurs. La confiance minimale en l'accompagnement s'est perdue, bloquant la route, entravant la rencontre.

Agir sur la confiance dans le but de restaurer celle-ci est une entreprise nécessaire, ambitieuse, de longue haleine, pour ne pas dire de chaque instant. Cette dynamique d'intervention regroupe la valorisation d'une continuité, d'une stabilité et d'une prévisibilité. Elle implique la mise en place d'un cadre fort au sein duquel se jouent des liens et des relations, des conflits et des émotions ; un cadre qui doit être résistant aux intempéries. Aussi simple que cela puisse paraître, toute personne travaillant avec des jeunes pris dans les tenailles d'une souffrance sociale intense sait que ce cadre, facile à poser, n'est aucunement facile à tenir. Soumis à la puissante force des jeunes inquiets, ce cadre est quotidiennement ébranlé, déstructuré, parfois anéanti par des jeunes qui font mine de ne rien vouloir savoir de l'intervention socioéducative qui leur est destinée. Ce cadre est néanmoins fondamental. Il se définit à partir des prises en charge choisies pour le jeune, des structures institutionnelles qui entrent dans l'existence du jeune et des intervenants qui l'animent. Ce cadre regorge d'attaches et d'affection (plus ou moins tolérées, plus ou moins avouées), qui lient le jeune aux adultes qui l'entourent et qui le connectent à la société.

Le cadre dont il est ici question est un cadre contenant en raison des liens et des engagements qui s'y exercent. S'il peut y avoir des prises en charge coercitives qui contribuent à créer ce cadre, elles demeurent un moyen de contention, de prise en charge qui doit être utilisé par les intervenants pour que se crée un cadre symbolique et relationnel à visée éducative et pédagogique. Car l'intervention contrainte, qu'elle se fasse en milieu de vie ordinaire ou en établissement spécialisé, qu'elle soit psychologique, sociale ou éducative, et qu'elle se base ou non sur l'acceptation du jeune et de sa famille, est une forme de violence, tant elle est possiblement stigmatisante et intrusive (Rurka & Defays, 2011). Cette violence qui ne doit pas être banalisée, doit avoir un sens pour les différents protagonistes (jeunes, familles, acteurs de terrain, etc.) ; elle doit permettre la mise en place d'un cadre formalisé et symbolique générateur de quiétude, de liens et de confiance propice à l'émancipation. Or, les pratiques actuelles montrent que ce cadre est parfois conditionnel. Elles montrent que les conduites des jeunes peuvent mener au renvoi des institutions éducatives, à l'exclusion d'une sphère qu'ils n'avaient généralement pas choisie, qui leur avait été imposée et exposée comme une prise en charge décidée « pour leur bien ». Dans ces cas-là, les relations, la confiance et l'investissement affectifs et émotifs s'évanouissent en même temps que la prise en charge est annulée, laissant place à une image dégradée de soi, comme individu incapable d'être aimé (Coenen, 2001) et de l'adulte qui a commis la double violence du choix de l'intervention et de l'anéantissement de celle-ci. Cet acte lié à l'intervention dite spécialisée se superpose à une expérience familiale et sociale déjà souvent marquée par des expériences de violence, de maltraitance, de déconsidération ou d'inconsidération, confortant le jeune dans le regard qu'il porte sur la société et les adultes qui l'entourent. Loin d'offrir une quelconque quiétude, l'exclusion institutionnelle sécurise davantage l'établissement que le jeune lui-même (Rurka & Defays, 2011), renforçant l'insécurité ontologique initiale.

Pourtant, si l'institution est placée dans ses limites et décide de mettre fin à l'accueil d'un jeune pour garantir sa stabilité et la prise en charge d'autres jeunes moins perturbateurs, l'acte d'exclusion prend souvent le visage, plutôt fourbe, d'un acte dit éducatif, plaçant le jeune face aux conséquences du non respect du règlement, de l'intolérable de ses conduites, etc. L'exclusion n'est donc aucunement reconnue comme une violence, mais au contraire devient la responsabilité quasi unique du jeune qui doit la porter, l'accepter, authentiquement si possible (Rurka & Defays, 2011), sans que ne soient soulignés les bénéfices de l'exclusion pour l'institution (accès à un sentiment de sécurité) et les préjudices pour les jeunes, à savoir la rupture marquant le retour de l'imprévisibilité, de la non confiance et de la perte des liens.

Par ce type de pratiques, les établissements socioéducatifs provoquent « l'aliénation et non pas l'émancipation » du jeune (Rurka & Defays, 2011, p. 93). Les symptômes qui l'on conduit dans un

lieu de placement ou dans une prise en charge spécifique sont ceux qui le mènent à l'exclusion de ces espaces dont la mission est pourtant de les accueillir. Cette réalité tordue place le jeune face à un échec personnel, alors que le renvoi témoigne davantage de l'échec de l'établissement (*Ibid.*) qui n'a pas mené à bien la mission qui était attendue de sa part, qui n'a pas soutenu les tests relationnels multiples que les jeunes ont infligés aux intervenants. L'insécurité provoquée par l'exclusion doit induire une réflexion sur les conséquences de l'exclusion et les bienfaits d'une forme de pédagogie du non renvoi, de pédagogie du lien au-delà des tumultes. Cette perspective place la problématique de la création et du maintien du lien au cœur de la démarche. Elle s'empare du défi majeur de la construction d'une sécurité ontologique comme « base essentielle, préalable, incontournable à toute relation d'aide (...) » (Coenen, 2001, p. 139), en axant sa démarche sur l'instauration d'une quiétude qui ne peut se développer que dans un cadre comportant la garantie de la continuité.

Agir sur le « contexte d'in-quiétude » (Soulet, 2005a, p. 33), tel que nous l'avons défini, n'est pas une alternative, mais une nécessité à la création d'un sentiment de sécurité qui permettra aux jeunes de déployer leurs ailes, de mobiliser leurs compétences et de construire les supports sur lesquels ils s'appuieront au cours de leur existence. Le cadre institutionnel (ambulatoire ou lié à un placement en internat), qui garantit la durabilité et la cohérence par des règles de non renvoi claires, est un cadre qui permet l'émergence des symptômes offrant une grille de lecture aux intervenants. Il permet aux jeunes de tester la qualité des liens qui leur sont proposés pour pouvoir ensuite les utiliser pour leur propre construction. Ce test relationnel est souvent inévitable pour des jeunes qui ont connu les ruptures et la discontinuité, les rejets et les non dits. Mais ces mises à l'épreuve du lien ne sont pas simples à contenir, elles sont éprouvantes pour les intervenants sociaux qui ne sont pas toujours outillés pour tenir coûte que coûte. C'est pourquoi, il est de première importance de donner aux équipes éducatives les moyens de tenir le coup durant quelques mois, le temps de la mise à l'épreuve du lien pour « passer le cap des symptômes » fortement ébranlant (Coenen, 2001, p. 140), en restant présentes, cohérentes et ancrées. Car, c'est bien le fait de « tenir coûte que coûte », en accompagnant le jeune dans ce parcours de remise en question du lien et du cadre qui assure un cadre sécurisant, qui permette aux jeunes de quitter l'imprévisibilité du quotidien, le doute et la méfiance, et de traverser l'étape fondamentale du rejet du lien pour asseoir un travail d'émancipation.

La pédagogie du lien devient celle qui cherche à restaurer la confiance qui se rattache au relationnel, celle qui utilise le lien comme vecteur de quiétude. En cherchant à créer et à maintenir une continuité et une prévisibilité grâce à une limitation massive des ruptures institutionnelles, mais aussi, et en amont, en restreignant autant que possible les placements institutionnels sources de ruptures familiales, sociales, géographiques, la pédagogie du lien peut être vue comme une « transmission d'humanité » (Coenen, 2001, p. 333). Elle fournit un cadre où peut se construire une

tranquillité qui contribue à restaurer le déficit dans la capacité de faire confiance (Charbonneau, 2003) et qui permet aux jeunes de dépasser une dynamique de mise à l'épreuve du lien pour expérimenter ce dernier de manière constructive. La relation éducative empreinte d'un lien fort entre le jeune et l'intervenant devient une relation d'échanges réciproques, marquée par les engagements, c'est-à-dire par la création de « paris subsidiaires » (Becker, 2006a). Ces engagements peu palpables conduisent les jeunes à chercher à préserver le lien en adaptant leurs conduites de manière à ne pas mettre en péril la relation qui les unit à l'autre. Alors que certains parlent d'autres significatifs pour parler d'« adultes significatifs » et privilégiés pour les jeunes (Rodriguez-Tomé, 1965)²⁷⁵, nous relevons l'importance de la place de l'autre, par l'engagement²⁷⁶ que la mise à l'épreuve réussie du lien a permis de créer. L'élaboration d'une relation d'échanges réciproques marquée par un investissement mutuel et une persévérance continue de la part des intervenants contribue à la restauration de l'image détériorée de l'adulte, rendant ce dernier crédible à l'accompagnement d'une histoire chaotique. Pour que l'intervenant puisse entrer dans l'histoire du jeune, élaborer avec lui un récit sur l'existence, pour relever les failles et les douleurs, mais aussi les forces et les fiertés qui s'en dégagent, le lien doit être présent, même s'il demeure fragile. Pour accéder aux histoires personnelles qui permettent de travailler sur l'inscription dans la continuité, d'élaborer un passé pour que se dégage un avenir, une confiance minimale doit permettre au jeune de s'abandonner, tant soit peu, dans la relation. Ainsi, offrir aux jeunes la possibilité de mettre à l'épreuve les liens qui s'imposent à eux, c'est leur donner l'occasion de s'y accrocher ensuite, d'accepter de prendre le risque de les développer pour expérimenter le relationnel positif, le sentiment de valeur, l'expérience de l'échange mutuel par le don et le contre don, qui sont des éléments propices à la sortie de la délinquance (Cusson, 2005). C'est enfin expérimenter la quiétude qu'apportent la confiance, le sentiment de capacité et de compétence.

La deuxième composante, liée à l'insécurité et qui agit conjointement à l'inquiétude, est l'isolement sociorelationnel. Tout à fait liée à l'action sur l'inquiétude qui peut être comprise comme une prémisses à toute intervention, l'action dite réactive sur l'isolement sociorelationnelle vise à aider le jeune à sortir d'un contexte qui le maintient dans ce qu'il n'est pas. Jointe à l'intervention de type proactive sur la socialisation diversifiée, l'action menée sur l'isolement sociorelationnel des jeunes en situation durable de délinquance pose le problème majeur du poids des expériences passées et de la distance qui les sépare d'une sociabilité marquée par la conventionalité.

L'action menée sur l'inquiétude et sur la construction de liens réciproques et privilégiés donne accès à diverses formes de relations nouvelles qui permettent aux jeunes de s'expérimenter dans des

²⁷⁵ L'auteur reprend l'expression « autre significatif » que Harry Stack Sullivan a conceptualisé en 1945.

²⁷⁶ Au sens d'Howard Becker.

liens nouveaux qui ne sont pas marqués par les mêmes risques de rupture, de rejet ou de méfiance. À partir du moment où la rencontre se fait, c'est-à-dire à partir du moment où le jeune s'investit, *a minima*, dans une relation inscrite dans l'univers de conventionalité, une ouverture se dessine permettant de favoriser la création de liens féconds, inscrits dans la conventionalité. Un professeur, un voisin, un parent d'ami, un chef scout ou un entraîneur de foot peuvent devenir des figures attractives, avec lesquelles se sont créés des engagements parfois très subtils. Ces relations doivent présenter quelques bénéfices pour perdurer. Or, ces bénéfices tournent autour du confort que suscite la quiétude, autour de la sécurité relationnelle qui permet de quitter un qui-vive pesant. Pas à pas, la quiétude permet d'asseoir une envie de fonder des liens, des points d'accroche qui ne conduisent pas miraculeusement à une bifurcation vers la conventionalité, mais qui laissent entrevoir un sens au lien et qui, une fois de plus, engagent, par bribe, les jeunes dans un univers qui avait été délaissé, à défaut de mieux, à défaut de plus sécurisant. Retrouver la sécurité au sein de la conventionalité implique de s'y immiscer, de s'en rapprocher, grâce au sens que cela suscite.

Les pratiques qui cherchent à restaurer un lien social, en montrant aux jeunes que la société dans laquelle ils vivent n'est pas uniquement peuplée de traîtres qui nient, rejettent ou malmènent autrui sont des pratiques qui cherchent à rétablir une distorsion née d'expériences négatives souvent multiples. Le développement de liens sains permet aux jeunes d'expérimenter la quiétude et d'estimer le coût souvent important des liens investis avec les pairs en situation de délinquance, ainsi que l'ensemble des liens inscrits dans le « temps à part ». Souvent éphémères, peu authentiques, marqués par la nécessité de démontrer et de (se) maîtriser, les liens sociaux que les jeunes développent dans un « temps à part » sont souvent coûteux. Ainsi, l'expérimentation positive des rôles sociaux, des liens qui ne sont pas marqués par la menace d'une rupture imminente et dévastatrice brisent peu à peu l'isolement sociorelationnel du jeune à côté de la conventionalité, ne trouvant pas de voie d'insertion. Donner accès aux codes relationnels, sécuriser pour oser l'engagement dans la relation, mais aussi oser accepter l'engagement d'autrui envers soi, contribuent à agir sur l'isolement sociorelationnel que les jeunes ont subi autant qu'ils en ont été les acteurs. Dans ce versant de la pratique, en contact avec le lien social, c'est la capacité d'action qui est visée, le sentiment de pouvoir sur sa propre existence à partir des liens porteurs et de la possibilité même de construire sa vie, de l'orienter selon ses propres envies et aspirations.

Alors que l'action éducative cherche à faire évoluer l'inquiétude et l'isolement sociorelationnel pour développer un sentiment de « sécurité ontologique » (Giddens, 1987), un autre versant fort de l'intervention se doit de s'atteler à la logique de marginalisation et donc au sentiment d'inconsidération dans lequel sont les jeunes.

Agir sur l'inconsidération

La zone de désaffiliation ancrée dans laquelle sont placés les jeunes enquêtés est une zone de marge qui présente des bénéfices par rapport à la zone de « désaffiliation sociale » (Castel, 1994). En effet, la marge est utilisée, nous l'avons vu, à des fins de « socialisation marginalisée » et permet aux jeunes de bénéficier d'un sentiment de reconnaissance, certes éphémère, mais répétitif et accessible de la part de leurs pairs.

L'émergence d'un univers marginalisé comme alternative à l'univers marqué par la conventionalité provient d'une recherche d'hétéronomie nouvelle susceptible de venir soulager certaines « tensions existentielles », notamment entre l'« identité engagée » et l'« identité assignée » (Bajoit, 2012). La reconnaissance sociale accessible dans le « temps à part » se fait au prix d'une modification de l'« identité assignée » (le public n'est plus le même), suivie d'un travail sur soi permettant un bouleversement notoire de l'« identité engagée ». Si le sentiment d'existence par la positive ne dépasse pas l'univers marginalisé, les jeunes quittent néanmoins partiellement et furtivement l'inconsidération grâce aux délits qui obligent les autorités, les services et les adultes qui les incarnent à lever les yeux vers eux. Dé-considérés peut-être, mais néanmoins existants, les jeunes tracent une voie marquée par une lutte contre l'inconsidération à leur égard qui fait partie des éléments forts qui enferment les jeunes dans leur propre existence et dans le sentiment d'une impossibilité d'existence. Ainsi, agir sur l'inconsidération fait partie de l'action visant à réduire la captivité et à améliorer les conditions nécessaires à la « fabrication de soi » (Soulet, 2005a, p. 53).

L'action socioéducative peut de manière proactive ou réactive, accompagner les jeunes dans la gestion de leurs tensions existentielles que Guy Bajoit (2012) nomme également la « *gestion relationnelle de soi* » (p. 110). Le récit constitue une pierre angulaire majeure et un outil fort du cadre éducatif permettant de soulever et de faire évoluer les tensions existentielles et l'incidence qu'elles ont sur le quotidien des jeunes. Bien plus qu'un récit visant à donner la possibilité au jeune de se délester de la lourdeur de son existence, de « déposer », dit-on, ses problèmes et sa tristesse, comme un fardeau mis de côté, il doit permettre de comprendre le sens des tensions, et du malaise généré par celles-ci. Comprendre « qui je suis » et « où je suis » par le biais d'un récit soutenu par des professionnels de l'adolescence, c'est offrir la possibilité aux jeunes de comprendre « ce que je mets en place » et « pourquoi je le mets en place ». C'est ouvrir la porte vers une lucidité grâce à une mise à distance de soi que permet le récit, lucidité susceptible d'introduire un ralentissement dans le quotidien, dans l'automatisme des pratiques qui a pour but de diminuer la souffrance.

Agir sur les tensions existentielles nécessite la mobilisation intense du récit et une vue claire, par le professionnel de l'intervention, du rôle et du but de l'élaboration de ce récit. En effet, si le dialogue détient une place importante dans les prises en charge socioéducatives, le but de la mise en récit, de l'échange et donc de l'investissement demandé au jeune, n'est pas forcément toujours clair. En visant la compréhension des tensions et la possibilité de restreindre leur portée, l'intervenant ouvre une voie susceptible de limiter l'impact du déficit de reconnaissance sociale (notamment) et du sentiment d'inexistence, pour autant que des pistes d'action soient proposées, voire construites conjointement, offrant le sentiment d'un accès proche à une forme de reconnaissance et d'existence. Ce travail personnel, intime et symbolique offre, en lui-même, une place, une importance et une considération de soi et des difficultés rencontrées, ainsi que de la souffrance dévastatrice souvent bien cachée.

Pour agir sur l'inconsidération ressentie, l'intervention socioéducative détient une autre piste aussi intéressante que pragmatique. Les prises en charge socioéducatives, visant de près ou de loin la réinsertion professionnelle (ou scolaire, selon l'âge des jeunes), sont souvent équipées de dispositifs internes et spécialisés permettant aux jeunes une réinsertion accompagnée. Ces mesures socioéducatives visent, la plupart du temps, une réinsertion socioprofessionnelle ou scolaire, en dehors du monde de l'éducation spécialisée. Pourtant, ces modes de prise en charge présentent un paradoxe majeur. D'une part, elle cherchent à permettre aux jeunes de s'expérimenter positivement dans un cadre d'apprentissage, en respectant leurs difficultés et leur besoin de temps supplémentaire, en s'adaptant, avec plus ou moins de souplesse, aux hauts et aux bas de chacun, aux déficits de motivation et d'implication, aux oppositions parfois massives, etc. D'autre part, pour toutes les raisons louables évoquées ici, ces mesures marquent la distance qui sépare les jeunes de la société, distance qui induit l'inconsidération à leur égard. Cette distance semble dire : tant que vous ne serez pas ceux que nous valorisons, nous vous imposerons de rester en dehors de notre système. Mesures socioprofessionnelles spécialisées, mais surtout mesures alibi, le travail dans les classes destinées aux jeunes ayant un problème de comportement, autant que les stages ou les divers travaux d'atelier en milieu spécialisés sont des mesures susceptibles d'être vécues comme de l'occupationnel sans lien avec le monde du travail attendu. L'inconsidération étant particulièrement marquée, l'insertion dans de tels dispositifs ne marque pas une étape proche de l'insertion socioprofessionnelle reconnue, mais une étape de plus vers la marginalisation et donc l'inconsidération ou, la considération au travers de ce qu'ils ne sont pas.

Favoriser les possibilités d'existence par la positive en lien avec l'univers de conventionalité peut se faire par des projets multiples qui dépassent l'insertion scolaire ou professionnelle. Il n'est pas rare de voir de telles démarches mises en place par des équipes éducatives qui cherchent à

valoriser les compétences des jeunes qu'ils accueillent par le biais d'expositions photographiques ou de diffusions cinématographiques, de créations artistiques diverses, de performances sportives, rendues publiques, et qui ont pour finalité la rencontre entre cette jeunesse à l'écart et les citoyens et plus largement les autorités. Ces démarches sont porteuses d'ouverture vers l'autre et surtout vers la société, d'existence positive, même si ce sentiment s'essouffle une fois la mise en scène de soi terminée. Mais cette représentation de soi sur laquelle les jeunes travaillent tant dans le « temps à part », et qui est quotidienne pour quiconque est inséré dans la société, leur fait défaut dans un univers de conventionalité. Sans place, ils ne participent pas à cette mise en scène de soi qui est une source majeure d'existence par la positive. Ce constat nous conduit à considérer l'importance de la réalité du marché du travail, tant ce dernier détient une place majeure dans l'esprit des jeunes. Parfois loin de donner l'impression d'un désir d'insertion scolaire ou professionnelle, ils demeurent fortement conscients de la réalité du marché du travail et de la difficulté prononcée d'accéder à une place en son sein. Les mesures spécialisées proposées sont des mesures à part ; elles maintiennent les jeunes dans un « temps à part » et lorsqu'elles sont durables, elles les éloignent de l'espoir même d'une possibilité d'insertion professionnelle. Dès lors, nous postulons que l'accompagnement spécialisé scolaire et professionnel, dont ont besoin les jeunes en situation de désaffiliation ancrée, fait sens lorsqu'il s'insère dans la réalité professionnelle, mais pas lorsqu'il se maintient lui-même dans un cadre à part.

La démarche dans laquelle des professionnels de l'intervention incitent des jeunes à rejoindre la société n'est pas aisée. Elle sous-entend que les acteurs liés à la scolarité obligatoire et à la formation professionnelle dans toutes ses ramifications, que ce soit les intervenants de première ligne ou les décideurs politiques, ouvrent leurs portes (et les maintiennent ouvertes) aux jeunes inscrits dans un rapport social problématique. Une telle perspective d'intervention demande l'implication de chacun, enseignants, formateurs, directeurs d'entreprise, maîtres d'apprentissage, éducateurs spécialisés, etc. et une collaboration importante entre ceux-ci. Cet investissement socioprofessionnel, qui demeure encore trop rare, offre une place dans la société qui ne soit pas infantilisante et qui ne réduise pas les jeunes à leur condition de jeunes à problème. Elle ouvre la cour des grands, celle au sein de laquelle les jeunes peuvent s'expérimenter comme individus utiles et participatifs et s'inscrire d'une manière qui fasse sens, dans le processus de passage à l'âge adulte dans lequel ils sont.

La triple entrée proposée, soit l'action liée à l'inquiétude, l'action liée à l'isolement sociorelationnel et l'action liée à l'inconsidération, montre un agir vaste sur l'insécurité et offre une voie d'intervention qui prend racine dans la captivité et le contexte aliénant vécus par les jeunes. Étant donné la logique émancipatoire dans laquelle ils sont, la réflexion proposée pour une intervention pertinente est une action centrée sur la souffrance sociale qui touche, à des degrés divers,

les jeunes dits « récidivistes ». Travailler sur le contexte de captivité et s'intéresser aux délits uniquement à partir du sens qu'ils ont dans la tentative imparfaite d'émancipation de cette souffrance, nous a conduit à soulever des dimensions diverses révélatrices d'une intervention multifacette. Augmenter la possibilité de fabrication de soi grâce à un sentiment de « sécurité ontologique » (Giddens, 1987) et de considération sociale nous a amenée d'une part, à proposer un travail socioéducatif basé sur l'élargissement des horizons : offrir²⁷⁷ des rêves, des illusions, des possibilités de projections et des espérances. D'autre part, cette réflexion liée aux pratiques d'intervention nous a conduit à proposer un travail socioéducatif basé sur l'aménagement d'espaces d'engagement par la positive : le développement de rôles sociaux porteurs et responsabilisants, de compétences sociorelationnelles favorisant la construction de liens propices à l'engagement, au don de soi et au contre-don. Finalement, et d'une manière plus large se superposant aux pistes précédentes, cette réflexion nous a menée à proposer un travail socioéducatif basé sur la mise en valeur d'une capacité d'action par le développement d'une autonomie susceptible de naître à partir de l'émergence de points d'appui solides.

Loin de proposer une procédure, la réflexion menée sur l'intervention socioéducative offre des pistes susceptibles de limiter la délinquance grâce à l'action liée au passage vers soi. En cherchant à proposer aux jeunes les outils permettant de débroussailler leur chemin, le regard que nous portons sur l'intervention destinée aux jeunes dits « récidivistes » prend la forme d'une réflexion à la loupe du passage vers soi, destinée à ceux pour qui l'expérimentation de soi conduit à l'ancrage dans la marge plus qu'à une émancipation positive.

Conclusion : des pratiques favorables au passage

Quoiqu'il advienne, les jeunes inscrits dans une dynamique de délinquance vont en sortir. La quête émancipatoire dans laquelle ils sont et l'acharnement qu'ils déploient pour sortir d'un contexte aliénant montrent que les jeunes cherchent un lieu, une demeure pourrait-on dire, où ils puissent être bien, se sentir confortables et mener leur vie, délestés de la souffrance affligeante et handicapante qu'ils éprouvent. L'enjeu majeur de l'intervention socioéducative et qui est un enjeu de société, voire de santé publique, est de permettre la sortie positive de la souffrance sociale, à savoir une sortie marquée par la construction de soi. En effet, l'inscription dans une logique émancipatoire, qui s'apparente à une tentative de fuite d'un contexte de souffrance, montre que la quête de sortie peut conduire à des passages à l'acte potentiellement dangereux pour soi et pour autrui. En d'autres

²⁷⁷ Par « offrir », nous entendons « accompagner le développement de... ».

termes, si certaines personnes demeurent silencieuses dans leur souffrance, laissant entendre qu'elles la supportent (ce dont il serait sage de douter), d'autres témoignent de leur désir profond de s'en délester coûte que coûte. Ainsi, la sortie à tout prix peut se faire non pas par la construction de soi, mais par l'anéantissement de soi au travers de la toxicodépendance, des prises de risque toujours plus intenses, du suicide, etc. Si d'une manière ou d'une autre, « on s'en sort » et si la délinquance est une tentative échouée pour s'en sortir, l'enjeu de l'intervention socioéducative est d'agir le plus précocement possible pour éviter l'acharnement dans une voie destructrice et toujours plus difficilement réversible.

Reconnaître le sens des pratiques délinquantes et les efforts de « socialisation marginalisée » des jeunes, c'est reconnaître la dynamique de passage dans laquelle ils sont, un passage vers soi et un passage vers un statut reconnu d'individu autonome, responsable et accompli. Reconnaître que ces pratiques détiennent un sens au sein même de ce passage, permet d'accueillir les jeunes comme des individus désireux de s'inscrire dans « leur » société, dépourvus de moyens propices. Loin de pouvoir être réduits à des êtres délinquants, ces jeunes sont des individus qui utilisent les délits et la marge pour s'inscrire dans un tout social auquel ils n'ont pas (encore) renoncé. Cette inscription implique de parvenir à fermer la parenthèse de la liminarité, de quitter la marge par des mises à l'épreuve de soi qui montrent leur efficacité, qui s'inscrivent dans un cadre contenant et sécurisant. Effectuer un passage finalement grâce à la reconnaissance de soi, de sa propre valeur et de ses propres compétences. Le parcours est dense et la tâche ardue pour l'action socioéducative qui coordonne et qui accompagne des jeunes fragilisés, blessés, dans cette « forme moderne de rite de passage individuel » (Le Breton, 1995, p. 107), qui se doivent de percevoir la complexité d'une conduite bruyante, médiatisée et parfois réduite à des regards simplificateurs, qui sont amenés à guider, dans des eaux troubles et mouvementées, des jeunes qui testeront les liens aussi souvent et longtemps que nécessaire. La tâche hautement spécialisée qui est demandée implique des moyens, du soutien, de l'humanité, de l'ancrage, mais aussi et surtout, une formation qui permette de saisir les enjeux des processus humains complexes, afin de proposer une intervention précoce et adéquate qui permette de sortir... par la positive.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Que les jeunes récidivent par une succession de délits mineurs ou majeurs, qu'ils soient dans une dynamique ouverte de fronde à l'égard du monde qui les entoure ou qu'ils demeurent discrets dans leurs pratiques, ils se construisent une expérience qui soutient la durée, un agir qui explique la chronicité des actes. Quelle est cette expérience ? Quel est cet agir ? C'est ce que le présent travail a cherché à comprendre et à expliquer avec comme fil conducteur, l'interrogation suivante : par quels processus certains jeunes restent-ils dans une dynamique délictueuse ?

La présente recherche a donc eu pour objectif de répondre à cette question en approchant des jeunes qui réalisent des actes de délinquance répétés et qui, par conséquence, se trouvent en situation durable de délinquance. La compréhension recherchée n'a alors pas été de dégager des facteurs spécifiques et isolés susceptibles d'expliquer certaines facettes de la récidive délinquante (ceci ayant déjà été fait à de multiples reprises), mais bien de mettre en lumière le processus de construction qui rend possible la délinquance durable. Ce postulat de construction individuelle des parcours de vie a été aussi fondamental que central dans la construction de l'objet de recherche. Il nous a conduit à considérer la récidive délinquante en termes de construction dynamique et à nous insérer dans la complexité pressentie de l'agir délinquant. Dans une approche visant à saisir, par le biais des récits de vie, le sens que les jeunes accordent aux événements qui jalonnent leurs parcours et le regard qu'ils portent sur leurs expériences de vie, nous avons cherché à comprendre *la construction du rester*, comme axe d'analyse particulièrement propice à la compréhension complexe de la répétition délinquante.

Questionner les dynamiques qui rendent possible le « rester » nous a, de fait, éloigné d'une posture qui serait celle d'une comparaison des délits et des parcours. Loin d'une analyse comparative des existences individuelles qui ne rendrait aucunement compte d'un processus de construction, la démarche a consisté à relever le « spécifique » venant expliquer le « commun », à dégager des dynamiques communes et non semblables, à partir des expériences intimes, individuelles, sociales, relationnelles et collectives. Ce postulat épistémologique nous a permis de faire émerger un modèle d'ancrage dans la récidive délinquante et une forme d'agir inhérent aux jeunes en situation de récidive délinquante.

Cette recherche a, dans un premier temps, permis de mettre en évidence que la construction des parcours de récidive implique un ancrage pluriel, où les différents processus qui le rendent possible dialoguent et interagissent. Cette pluralité de l'ancrage a pu être appréhendée à la fois en segmentant

la dynamique de récidive, en décrivant alors les processus de manière distincte, mais aussi en rendant visible l'interaction entre les uns et les autres, permettant non pas de relever des logiques dynamiques isolées, mais un ensemble de processus qui, conjointement, co-produisent le « rester délinquant ». Le modèle de l'ancrage pluriel prend forme par quatre processus d'ancrage.

Le premier processus d'ancrage est *un processus de désaffiliation ancrée*. Ce processus apparaît comme une forme de socle à la construction du « rester délinquant » sur lequel d'autres processus d'ancrage pourront plus aisément se greffer. L'enjeu majeur de cette dimension de l'ancrage réside dans l'expérience d'isolement sociorelationnelle vécue par les jeunes, expérience à la fois antécédente et conjointe à leur parcours de délits. L'étude a permis d'appréhender la construction de cet isolement en dégageant deux dynamiques fortes. La première consiste en une glissade sociale vers la fragilisation des relations porteuses d'intégrations sociales et des diverses insertions scolaires et professionnelles, menant à l'effritement des liens avec la société dite conventionnelle. Cette dimension paraît plus subie et incontrôlée que la seconde qui révèle une mobilisation de soi au sein de l'expérience de désaffiliation, qui se traduit par un positionnement au sein de cette déliaison, positionnement venant accroître et marquer la désaffiliation en lui ajoutant sa dimension ancrée. L'isolement sociorelationnel, qui constitue un élément central, tant il est reconnu pour constituer « une peine plus sévère que l'amende économique » (Boudreault, 2004, p. 79), se construit à travers une double dynamique, qui précède et accompagne les actes de délinquance et au sein desquelles les jeunes subissent une expérience de vie autant qu'ils en définissent certains contours.

Ce travail a donc permis de dépasser un constat souvent généralisé et peu explicité lié au déficit de lien social et de d'intégration sociale. Dépasser les explications segmentées de ce qui pourrait se retrouver sous l'item large des « problèmes de socialisation » a permis de faire émerger l'enjeu de l'isolement sociorelationnel et ses composantes. D'une part, la construction de l'éloignement d'un univers marqué par la conventionalité a été mise en évidence : comment l'éloignement de l'univers de la conventionalité est-il possible ? Qu'est-ce qui le favorise ou qu'est-ce qui ne l'entrave pas ? Quelles sont les sphères sociales et institutionnelles qui jouent un rôle dans cette forme de déliaison ? D'autre part, la constellation sociorelationnelle des jeunes a été dégagée à partir de la perception qu'ils se font de leur contexte et des différents supports qui l'habitent : sur quoi s'appuient les jeunes ? Quels sont les soutiens perçus comme tels ? Existe-t-il des relations privilégiées et qu'apportent-elles ? La compréhension à la fois d'une dynamique d'éloignement et d'une réalité contextuelle affichant l'existence et la qualité des liens et des relations a permis de comprendre l'isolement et le contexte de désaffiliation, mais aussi et surtout la dynamique qui les crée et qui les maintient.

Le deuxième processus d'ancrage est *un processus de construction dynamique*. Ce processus constitue un élément central de l'ancrage pluriel, tant il permet d'appréhender le sens des conduites des jeunes en situation de délinquance. Il permet de voir que la récidive ne se résume pas à la réalisation de délits et à la construction d'un cadre les permettant, mais qu'elle s'insère dans un contexte large où se construit une quête identitaire forte. L'étude a permis d'appréhender les contours de cette quête, son sens et le terrain dans lequel elle prend forme. Tout d'abord, la recherche a permis de saisir une dynamique de non construction du lien qui constitue une dimension nécessaire à l'engagement dans une voie délictueuse. C'est l'ensemble du rapport à l'autre et à la société qui a été interrogé et qui a mis en évidence une dynamique d'économie du lien, trahissant une retenue majeure dans la capacité d'accorder sa confiance à autrui, de donner de soi et de recevoir. Cette posture d'absence d'engagement constitue, par la non contrainte qu'elle suppose, un terrain propice à la construction d'un engagement dans une voie délictueuse. Ensuite, la recherche a montré, au-delà des non engagements qui auraient pu, à tort, laisser croire que les jeunes sont des électrons libres dénués de contrainte, que les jeunes cherchent à s'entourer, à se produire, dans un cadre propice au sentiment de reconnaissance et d'existence. C'est ainsi que la description des dynamiques de groupe de jeunes dits « récidivistes » et des quêtes multiples (quêtes de sécurité, de supports, de reconnaissance et d'existence) a permis de relever l'existence d'une quête identitaire et statutaire centrale : la quête d'un capital de *caïd* et du statut qui l'accompagne. C'est une quête de transformation de soi qui a été appréhendée et qui, par les multiples facettes qui la composent, permet de souligner la tentative d'agir sur soi à défaut d'agir sur un contexte sclérosé.

La quête d'un capital de *caïd* trahit la quête d'une potentialité qui prend forme dans un autre cadre de référence normatif. Éloigné d'un univers marqué par la conventionalité, notamment grâce à l'absence d'engagement, l'étude a démontré que la mobilisation d'un univers marginalisé offre un « espace-temps à part » au sein duquel les jeunes cherchent activement à pallier une expérience d'inexistence et d'inconsidération par la production d'une capacité d'action. Si la marge devient un lieu propice à la construction de soi et du « devenir quelqu'un », il n'en demeure pas moins que ce « devenir » reste précaire et éphémère, d'une part, car le capital de *caïd* demeure une aspiration plus qu'un objectif réellement atteint et, d'autre part, car c'est un capital de la dépense, un capital qu'il s'agit donc d'entretenir. Mieux que de n'être rien, la construction d'un capital de *caïd* dénote une dynamique nécessairement durable, tant le statut de *caïd* implique une démonstration de soi que peu de jeunes s'avèrent capables de proposer et qui est ensuite difficile à maintenir. Appréhender l'engagement dans une voie délictueuse nous a conduit à considérer la ligne biographique dominante de la délinquance sous l'angle de ce qu'elle offre, de ce qu'elle permet, de ce qu'elle induit. Ainsi, nous avons pu dégager le sens de cette ligne biographique, en nous attardant sur les actes délictueux, mais aussi et tout autant, sur l'ensemble des conduites qui les accompagnent et qui

participent d'une tentative forte de reprendre les rênes d'une existence en péril. Décrites sous toutes leurs coutures, la quête d'un capital de caïd, et, en amont, la quête de potentialités mises en évidence ont permis de dépasser la notion vaste et souvent imprécise de quête de reconnaissance et d'existence que la littérature liée à la jeunesse relève fréquemment.

Le troisième processus d'ancrage est *un processus de définition de soi inscrit dans le temps et dans l'espace*. Ce processus se réfère à une dimension impalpable et invisible, mais dont la force d'orientation et d'ancrage du parcours mérite une attention et une considération particulières. Ce processus introduit une dimension symbolique de l'ancrage, démontrant que la durabilité ne se construit pas uniquement dans la matérialité et dans « l'ici et maintenant ». En effet, l'étude a permis d'appréhender les enjeux cachés de la construction de soi dans des univers distincts : l'univers de conventionalité où les engagements demeurent limités, et la mobilisation de la marge à des fins de construction, c'est-à-dire le « temps à part ». La construction de soi dans un tel contexte génère des tensions identitaires que les jeunes cherchent à limiter pour harmoniser leur identité personnelle. Ainsi, par la construction d'une trajectoire d'évasion symbolique, qui se fait par la construction d'une identité et d'un capital symbolique de vedette, les jeunes agissent sur différents axes de leur identité et se construisent une existence basée sur des narrations venant contrecarrer un vide symbolique important. Ils se construisent une histoire fantasmée qui, à la fois, dicte leur parcours et adoucit les tensions identitaires qu'ils éprouvent. Si l'analyse nous a permis de souligner que l'ancrage se construit fortement dans un univers marginalisé qui s'apparente à un « temps à part », elle nous a également permis de relever l'existence d'un univers symbolique qui se crée et s'apparente à un espace-temps de préparation où s'élaborent et se vivent des scénarios venant dicter les constructions futures.

Ce processus d'ancrage, qui fait appel à une dimension symbolique forte, accompagne les parcours de vie des jeunes et s'intensifie au gré du temps. Cette dimension de l'ancrage est particulièrement importante à relever, tant elle est invisible et tant il serait aisé de passer à côté de ce qui pourtant témoigne d'une force directrice et incitatrice des expériences individuelles. Loin d'être pourtant inaudible, c'est au cœur des récits qu'elle se montre et se laisse appréhender, dévoilant aux chercheurs, comme aux praticiens, l'existence parallèle, symbolique, mais non moins réelle, que chacun se construit, pour mieux se définir soi-même, dans des projections multiples.

Le quatrième et dernier processus d'ancrage est *un processus de repositionnement identitaire*. Ce processus accorde une place importante au regard que l'individu pose sur son parcours, en relevant que le sens accordé aux actes et la recherche de cohérence au cœur de la trajectoire peuvent

contribuer à asseoir durablement la récidive. L'enjeu majeur de cette dimension de l'ancrage, qui touche à la fois la sphère verbale et identitaire (l'une agissant sur l'autre et inversement), se situe dans une dynamique de rationalisation de l'expérience intime, individuelle, sociale et collective qui engendre un raisonnement construit et fondé à partir de celle-ci. Par le biais des processus d'ancrage précédents, l'étude a permis de relever à la fois les déficits, les expériences de manquements et la mobilisation d'un « temps à part » et d'un agir sur soi susceptibles de contrecarrer une forme d'existence marquée par l'inconsidération et l'incapacité d'action. Pourtant (et il y a là un élément fondamental), la voie que les jeunes se tracent dans un univers marginalisé n'est pas un chemin qu'ils empruntent tête baissée vers la délinquance, comme mode de vie ou dynamique hautement revendiqués. Au contraire, l'étude a permis d'appréhender d'une part les sinuosités des parcours qui regorgent de tentatives de rattachement qui peuvent être vues comme des espoirs de bifurcation et, d'autre part, les expériences douloureuses et non porteuses vécues dans l'univers marginalisé. Ainsi, l'expérience dans l'univers marginalisé est également marquée par des manquements et des désillusions qui ont logiquement conduit à se demander : comment perdure l'insertion dans l'univers marginalisé, alors que celui-ci est également source d'insatisfactions et de désillusions ?

L'étude a alors permis de relever une double dynamique liée au registre explicatif verbal susceptible d'aider à « avaler » la désillusion : la valorisation d'une réalité commune et la dédramatisation. Cette forme de stratégie, nécessaire pour faire sens de l'engagement délinquant, induit un repositionnement identitaire. Ce dernier dénonce l'incapacité de réintroduire une sphère sociale marquée par la conventionalité et le déficit de maîtrise de sa propre existence, quelle que soit la sphère dans laquelle elle se déploie. Or, si ce repositionnement dénonce certaines difficultés liées à l'ancrage lui-même, il l'induit et le renforce également donnant à la spirale de l'ancrage une dimension de renforcement, par le verbal et l'identitaire.

Contrairement à l'apport de nombreuses recherches qui extraient de leurs analyses des causalités entre facteurs ou entre une dynamique précise et une situation ou une action, les quatre processus qui se dégagent de l'enquête sont des processus qui agissent conjointement plus que séquentiellement et dont la force qui s'en extrait fait progresser et intensifie l'ancrage. Cette force, qui émane de la pluralité des ancrages, induit un renforcement des parcours de délinquance que les processus isolés n'auraient pu engendrer. Ainsi, la récidive délinquante n'est possible qu'au prix de processus d'ancrage différents, mais aussi et surtout au prix de leur cohabitation. La compréhension de cette dynamique plurielle permet de saisir la place des délits et leur fonction dans la mise en mouvement de soi, dans la construction d'une capacité d'action. Cette compréhension nous permet de souligner combien la détermination dont témoignent les jeunes n'est pas une avidité pour un parcours de délinquance, mais ressemble davantage à une recherche active et impérative de mise en mouvement et

de construction de soi. Dès lors, un questionnement nouveau a émergé : quel est le sens profond de cette mise en mouvement ? Qu'est-ce qui dicte l'agir ? En somme, qu'est-ce qui chapeaute ou soutient cette « volonté » de construction, d'aller de l'avant, cette poussée qui déclenche la machine, non pas des délits, mais de la construction du parcours ? Finalement, mais surtout pour résumer l'ensemble de ces questionnements, qu'est-ce qui pousse ces jeunes à se construire un parcours de délinquance, alors que d'autres jeunes, qui expérimentent également des déficits de socialisation, des manquements et des ruptures, ne cherchent pas à dynamiser leur existence de la sorte ?

Alors que l'appréhension des processus d'ancrage et leur combinaison a été dégagée, permettant de répondre au questionnement de recherche, l'étude a été poussée à un stade supérieur, celui de faire émerger une forme d'agir explicatif de l'ancrage dans une dynamique de délinquance. Cette perspective, qui s'apparente à une grille de lecture complémentaire du phénomène de la récidive, nous a permis de dégager le sens, non pas des actes, mais de la construction du rester, afin de comprendre à la fois ce qui pousse à rester et ce qui empêche de sortir.

Le « rester malgré les interventions socioéducatives et les insatisfactions », autant que le « rester activement » s'expliquent par un contexte d'hypercontrainte dans lequel les jeunes sont pris. Ce contexte prend forme et se durcit par deux logiques distinctes et interagissantes : une logique de captivité ontologique, où l'insécurité enferme le jeune dans ce qu'il est et dans ce qu'il n'est pas, l'entrave dans sa quotidienneté et dans sa possibilité de déployer ses ailes. Et une logique de marginalisation où l'inconsidération enferme le jeune dans un rapport au monde marqué par le jugement de son infériorité. Cette double logique induit une fragilisation de l'individu et a des conséquences majeures sur sa possibilité de s'exprimer, d'agir, mais plus précisément, sur la possibilité d'agir sur soi, c'est-à-dire sur sa propre situation, de bouleverser le cours des choses en tenant, un tant soit peu, les rênes de sa destinée. L'identification de cette forme de condamnation de l'agir nous a permis de relever l'adversité induite par les logiques de captivité ontologique et de marginalisation, adversité qui marque les existences des jeunes d'une souffrance sociale intense. Cette perspective nouvelle offre un angle qui propose de regarder les parcours où les individus restent, à partir d'un socle commun et spécifique : l'enfermement dans un contexte d'adversité et de souffrance sociale intense.

L'importance de comprendre le contexte d'hypercontrainte et la souffrance qui l'accompagne réside à la fois dans le fait d'appréhender une réalité complexe, nécessaire à la mise en place d'une intervention réfléchie et dans le fait de dégager les enjeux d'une telle situation. C'est au cœur d'une forme d'agir, qui prend naissance dans ce contexte d'hypercontrainte que se situe l'enjeu de la

compréhension du rester délinquant et l'enjeu de la mise en place d'une intervention adaptée. Cet agir émancipatoire doit permettre de quitter une captivité intolérable autant qu'il doit autoriser à passer, non pas vers un statut de caïd, non pas vers une dynamique de récidive délinquante ou de désaffiliation ancrée : il doit permettre de passer vers soi. Cette évasion d'une condition rendant l'existence impossible demande de mobiliser des actions qui soient émancipatoires, c'est-à-dire qui permettent d'éprouver un sentiment de reconnaissance, de légitimité, de pouvoir et de contrôle. L'« agir délinquant » et l'« agir marginalisé » sont, à un moment donné de leur existence, une voie parmi d'autres pour se frayer un chemin vers un sentiment d'émancipation. Loin d'être durable, l'émancipation de sa propre condition de captif n'est qu'illusion et le passage vers soi demeure inabouti. La captivité se répète et les tentatives se cumulent, dans l'espoir que la roue tourne et que la « machine à mouvement » que les délits enclenchent si rapidement, les propulsent au-delà du marginal, du « temps à part », de l'éphémère, pour se délier de la souffrance et de l'adversité et rejoindre un statut convoité d'individu autonome, responsable et accompli. Le renforcement qui émane du processus d'ancrage pluriel prend ici une autre dimension qui permet de saisir, plus que des dynamiques multiples, une logique de renforcement que rend possible l'agir émancipatoire. La logique émancipatoire, qui habite les parcours de récidive délinquante, est une logique de renforcement, non pas de la délinquance, mais du rester, toujours et encore, dans une situation expérientielle particulière.

L'ancrage devient dès lors intelligible à partir des processus pluriels qui le composent, autant qu'à partir d'une forme spécifique d'agir. Cette double porte d'entrée explicative des parcours de récidive délinquante est riche et novatrice pour réfléchir à l'intervention socioéducative dans une perspective qui tienne compte des différents enjeux qui jalonnent la construction du rester délinquant. Ancrer l'intervention dans une compréhension de la construction des dynamiques délinquantes, c'est approcher les jeunes au plus près de ce qu'ils vivent, non pas pour les porter, mais pour les supporter, les accompagner dans un passage périlleux vers un nouveau statut. Accompagner la jeunesse en situation de délinquance demande de proposer des axes d'intervention qui tiennent compte de la réalité complexe de la jeunesse autant que de la construction du rester. En reprenant les éléments forts de l'ancrage pluriel, nous avons dégagé une dynamique éducative plurielle qui fait sens et qui est cohérente au regard des expériences individuelles. En soulignant la nécessité d'une intervention proactive et réactive, l'étude est une fois encore sortie du « temps de la délinquance », tant l'avant et l'après méritent une attention tout aussi majeure que le temps de réalisation des délits. Cela dit, qu'elle soit proactive ou réactive, l'intervention socioéducative doit avoir le souci de favoriser le passage avant même de chercher à limiter les délits ; elle a tout avantage à accompagner de près l'exercice périlleux de devenir soi dans un monde en mutation, contribuant ainsi à la création d'un

socle nécessaire à chacun, d'autant plus pour une jeunesse qui, par définition, est en chemin vers un nouveau statut et plus encore, vers une autre manière d'être soi.

Ce travail a pu mettre en évidence, de manière originale, *les dynamiques inhérentes à la construction de la récidive délinquante*, à partir d'une conceptualisation du rester appréhendé comme une dynamique s'opposant à un état statique. En saisissant comment se construit le rester, l'étude a permis de dégager les enjeux communs des expériences individuelles et de conceptualiser une forme d'agir, qui à la fois, permet l'ancrage et entrave l'intervention. Cette compréhension de la construction de la récidive délinquante chez les jeunes est essentielle et novatrice principalement à deux niveaux. Tout d'abord au niveau de la pratique : répondre aux missions politiques et sociales visant à limiter, autant que faire se peut, la délinquance juvénile implique, pour les acteurs de la prévention et de l'intervention, de construire un accompagnement qui se définisse à partir d'une connaissance pointue des dynamiques qu'ils cherchent à modifier. Saisir le sens des pratiques et de la continuité de celles-ci doit permettre de proposer des axes d'intervention précis, afin d'éviter d'agir dans le vide en proposant des soutiens qui n'en sont pas aux yeux des jeunes ou qui produisent un effet renforçateur du parcours de délinquance. Proposer différents axes d'intervention, c'est avoir conscience de la globalité de l'intervention et savoir la segmenter pour la rendre pointue, c'est savoir ce que l'on fait et pourquoi on le fait, c'est valoriser la nécessité de travailler des axes qui pourraient paraître minimes vus de l'extérieur, en sachant les justifier. L'enjeu de l'action cohérente et définie à partir d'une connaissance des logiques de captivité et de marginalisation, à partir de la quête de potentialités et des processus symboliques et de repositionnement de soi qui construisent le rester, est intimement lié à l'enjeu de la justification de l'action. En effet, la justification de l'action crée la réflexion et la remise en question, autant qu'elle assoit la crédibilité de la démarche éducative en assurant la tentative construite de répondre à une mission imposée. Travailler sur des dimensions telles que la sécurité à partir du lien et de la confiance dans les interstices du quotidien, travailler sur la considération positive dans un cadre soutenant, sont des démarches souvent aussi tacites et invisibles que le sont les parcours de récidive. Pourtant, expliciter les démarches et les asseoir sur une connaissance des enjeux du rester, c'est offrir du sens et de la cohérence à l'action, c'est (se) donner la possibilité d'approfondir les réflexions à partir d'interventions tangibles. En définitive, rendre intelligible la construction des parcours de récidive doit permettre d'agir en connaissance de cause et de reconnaître les priorités, les limites, voire les dangers de certaines actions. Cette compréhension, qui rend l'action cohérente doit également permettre aux professionnels de l'intervention de justifier l'action et son importance. Expliciter par écrit la pratique éducative est une démarche qui pose souvent un problème, ce qui contribue à entraver la crédibilité de certaines prises en charge. Rendre intelligible l'intervention socioéducative c'est expliciter les « bonnes raisons » des interventions, c'est savoir convaincre de l'importance des échanges, des sorties, de la présence passive, de

l'enfermement ou du non enfermement, des expériences professionnelles, etc., en se basant sur l'importance d'accompagner les jeunes captifs vers une possibilité d'émancipation et non d'échappatoire.

Mais travailler les axes préventifs et réactifs proposés demande des compétences professionnelles qui dépassent le bon sens et l'envie de créer du lien. Cela demande des habiletés structurées, accompagnées de capacités réflexives propices à la remise en question constante du sens et de la cohérence de l'intervention. Dès lors, mener à bien des interventions socioéducatives auprès de jeunes en situation de récidive délinquante implique la mobilisation de professionnels formés aux particularités de la population auprès de laquelle ils interviennent, c'est-à-dire, aux spécificités de la jeunesse, d'une part, et à celles de la récidive délinquante, d'autre part. Pourtant, malgré la complexité de la problématique de la récidive délinquante et les enjeux individuels et sociaux qui en découlent, force est de constater que les formations suisses pour les éducateurs spécialisés autant que pour les travailleurs sociaux demeurent généralistes en la matière et ne proposent pas le développement de telles compétences aux futurs professionnels de l'intervention. Si certaines connaissances et compétences liées aux spécificités de la jeunesse contemporaine sont aisées à développer dans le cadre des formations, d'autres liées au relationnel, aux fondements de l'accompagnement, sont plus complexes à transmettre et à générer, et c'est là un enjeu de taille pour la formation des éducateurs et travailleurs sociaux : comment former à l'accompagnement et à la création du lien, comment développer un cadre sécurisant et comment générer de la confiance, comment accompagner et soutenir le cheminement des jeunes en péril ?

Parallèlement à ce niveau lié à la pratique, la compréhension de la construction de la récidive délinquante chez les jeunes est essentielle et novatrice au niveau de la découverte scientifique. En effet, le prisme de l'agir émancipatoire nous éloigne d'une considération où le rester serait une stagnation, une non sortie ; où les concepts de sortie et de rester seraient en opposition : celui qui reste serait celui qui ne parvient pas à sortir. Le prisme de l'agir émancipatoire nous conduit ainsi vers une réunification de ces deux antagonismes. Si le rester, comme nous l'avons vu, est intimement lié à une construction dynamique nécessaire à sa réalisation et qu'il regorge de mise en mouvement et de quêtes, c'est parce qu'il a pour fonction la sortie d'une expérience sociale inacceptable. L'action émancipatoire qui œuvre dans le développement du rester permet de travailler sur la sortie, non pas celle de la condition d'ancrage délinquant, mais celle d'une situation sociale et expérientielle plus large, plus profonde, plus invisible et plus indicible.

Dans sa dimension la plus complète, l'agir émancipatoire accorde une place importante à des expériences individuelles et sociales, telles que la souffrance, l'adversité, l'inconsidération ou encore l'insécurité. Ces dimensions, et l'articulation théorique que nous proposons pour saisir le rester, nous amènent à ouvrir le champ de pertinence de cette compréhension à des situations sociales et expérientielles autres que celles de la délinquance juvénile. En effet, les parcours de vie où se répète et perdure une situation potentiellement insatisfaisante et douloureuse sont multiples et dépassent les expériences de récidive délinquante chez les jeunes. Ces situations (que nous ne prétendons pas analyser ici) mettent en évidence des contextes fortement différents, dans lesquels les individus « restent », malgré les interventions, malgré l'évidente adversité, et parfois, malgré les dangers importants. C'est indéniable, l'incompréhension de la continuité dépasse la population étudiée, et l'objet de recherche de la construction du rester pourrait être lié à d'autres situations sociales et expérientielles. Dès lors, est-ce que la conceptualisation de l'agir émancipatoire pourrait contribuer à expliquer le rester au-delà de la problématique de la délinquance juvénile ? Est-ce que l'impulsion visant à déjouer la captivité et la spirale de répétition qui suit cette tentative de sortie pourraient être mobilisées dans la compréhension du rester dans d'autres expériences sociales durables et éprouvantes ? Compte tenu de l'émergence de ces interrogations, il paraît inconcevable de terminer notre réflexion sans nous questionner sur l'étendue possible de la théorisation de l'agir émancipatoire, sans décroquer, dans une logique de plausibilité, les populations et les expériences particulières.

Si la construction personnelle d'un parcours marqué par le maintien en situation de délinquance devient intelligible grâce au prisme de l'action émancipatoire, il paraît sensé d'émettre l'hypothèse que ce prisme puisse être mobilisé pour saisir, de l'intérieur, d'autres situations sociales d'ancrage. En postulant que l'action émancipatoire permette de rendre compte de la quête interne d'une réalité d'ancrage et de la logique de mouvement au sein d'un apparent *statu quo*, ce prisme apparaît finalement comme le « facteur explicatif » (Caiata Zufferey, 2006, p. 61) du rester au sens fort, comme phénomène d'ancrage dans un mode d'adversité.

Sous différentes formes et de tout temps, femmes et hommes se sont libérés, affranchis, déliés, émancipés d'une condition sociale parfois inscrite dans l'histoire, parfois liée à un statut social, économique ou encore culturel. Ces processus de passage vers soi, vers un autre regard posé sur soi (par soi-même et par autrui) sont dictés par une velléité commune, à savoir l'amélioration de la qualité de vie, qui passe par la réappropriation de son histoire. L'acquisition d'une marge de manœuvre nécessaire pour agir sur son existence demande d'assouplir l'espace qui restreint les possibles. Cet « espace potentiel » endommagé, Jean Foucart (2007) le reconnaît comme transversal à bien des situations, des conditions vécues par des individus contemporains marqués par l'inaccès au

jeu social. Se « désenfermer », c'est tenter, par diverses stratégies visibles et invisibles, conscientes et inconscientes, d'élargir la voie vers les possibles, d'éloigner les contraintes et les restrictions ; c'est s'offrir des promesses de libération.

Par un ensemble de mouvements individuels inscrits et fondés dans le social, les individus qui recherchent un dénouement à leurs tensions, s'emploient à « désolidifier » les nœuds qui fondent leur existence pour, pas à pas, bouleverser le cours des choses. Loin d'être perçus comme des individus héroïques qui s'élèvent en faisant un pied de nez à un destin tragique, ces individus peuvent être vus comme des individus qui changent la donne sans pour autant se construire une existence recevable. Prostitués, itinérants, toxicodépendants²⁷⁸ définissent, par leurs pratiques, une ligne biographique nouvelle qui deviendra dominant : il en va de même des délinquants.

Sans prétendre saisir les pratiques toxicodépendantes et les enjeux inhérents à la consommation de produits, sans circonscrire les parcours itinérants des jeunes ou des moins jeunes et sans dégager les contours de l'agir des travailleuses du sexe, tant ces thématiques sont à elles seules des sujets de recherche propres, l'action émancipatoire apparaît néanmoins comme un concept théorique intéressant et pertinent dans l'étude de telles dynamiques. Si l'on délaisse pour un temps toutes formes de problématiques ciblées, dont la délinquance juvénile fait partie, pour se pencher sur la question large de la construction personnelle d'un parcours de vie, il paraît aller de soi de se demander : comment chacun de nous pose des actes permettant d'accéder à une forme d'appropriation de son existence ? De quelle manière oriente-t-on nos parcours de vie pour répondre à nos attentes et aspirations les plus profondes ? Finalement, et c'est ici que se réunissent certains individus au-delà de leurs étiquettes propres : comment celles et ceux qui, pour de multiples raisons, sont pris dans un rapport social problématique, ou encore celles et ceux pour qui l'ouverture des possibles n'est pas apparente, se créent des promesses de libération, des souffles porteurs d'espoirs d'une forme d'appropriation de leur existence ? En d'autres termes, comment se libèrent celles et ceux qui n'ont pas toutes les cartes en main ?

Pour tenter de formuler des éléments de réponses à ces questionnements, revenons à l'expérience du rester délinquant. L'expérience de vulnérabilité structurelle et le contexte de captivité peuvent-ils être un particularisme des jeunes en situation de récidive délinquante ? Se peut-il que le rapport social, tel qu'il a été démontré, induise pour seule réponse les délits et la mobilisation d'un « temps à part » au sein duquel la délinquance constitue l'outil principal d'expérimentation de soi ? À ces deux questionnements, nous répondons par la négative pour deux raisons. La première raison se réfère aux

²⁷⁸ Ces problématiques sociales sont des exemples et ne constituent en aucun cas une liste exhaustive. L'intérêt ici ne réside pas dans la dénomination de certaines problématiques, celles-ci servant précisément à illustrer une certaine transversalité.

nombreuses études liées au concept de vulnérabilité et plus largement aux contraintes contextuelles et environnementales qui montrent la diversité des populations concernées²⁷⁹. Ces populations expérimentent diverses formes de vulnérabilité et de fragilité, dont les contours distincts peuvent avoir des traits communs, et où l'enfermement dans sa propre condition est un risque notoire. Loin d'une logique de comparabilité des niveaux ou des types de vulnérabilité, nous soulignons plutôt que l'entrave à l'appropriation de sa propre existence est une conséquence commune à de nombreux individus et ce, d'autant plus dans le modèle socioculturel contemporain. La deuxième raison se réfère aux stratégies visant à « faire face ». Se limiter à la considération de la délinquance comme stratégie d'action face à un contexte de captivité, c'est ne pas considérer la force adaptative, créative et évolutive de nombreuses personnes pour qui la délinquance n'est tout simplement pas une éventualité ; c'est ne pas considérer le poids de « l'agir faible » (Soulet, 2003). Dès lors, compte tenu du fait que, nous l'avons vu, n'est pas délinquant qui veut, il apparaît évident que certaines personnes, limitées dans le déploiement et la fabrication d'elles-mêmes, créent leur propre espace émancipatoire, où la « *gestion relationnelle de soi* » permet l'allègement (parfois temporaire) de certaines tensions identitaires pour éprouver les bribes d'un sentiment de « reconnaissance sociale », d'« accomplissement personnel » et de « consonance existentielle » (Bajoit, 2012, p. 110).

Cet allègement par la mobilisation d'un espace en marge où s'exercent des « pratiques de socialisation marginalisée » (Parazelli, 2004, p. 190), témoigne certes de la quête d'une reconnaissance (Colombo, 2008), mais aussi et surtout de la marge comme rupture de rythme (par la construction d'un espace dynamique), la marge marquant une rupture avec l'impossibilité. L'impossibilité d'action qui procède d'une impossibilité économique et sociale, elle-même issue d'un déficit d'opportunités et de ressources utilisables²⁸⁰, induit un sentiment d'impuissance, expérimenté notamment de plein fouet par les femmes battues (Mercader, et al., 2004), allant jusqu'à l'impossibilité d'existence au sens d'une considération minimale. L'impossibilité d'être et d'agir laisse apparaître des contextes limitants, incapacitants et enfermants auxquels les individus font face avec les soutiens mobilisables ou non, avec la créativité nécessaire pour marquer la rupture. Si la marge sert à marquer la rupture, elle apparaît comme un espace attractif au niveau de l'ouverture qu'elle propose : reprendre les rênes de son existence pour se créer des rêves, comme nous dit Grand Corps Malade²⁸¹ dans son morceau « ça peut chemar », grâce à la mobilisation de la marge comme

²⁷⁹ Les sciences sociales mettent au centre de leurs études des populations qui témoignent de divers types de vulnérabilité. Que ce soit des personnes en situation de déficience intellectuelle ou physique, des jeunes (ou moins jeunes) migrants, des mères adolescentes, des jeunes en situation de décrochage scolaire, des personnes touchées par la précarité de l'emploi ou des personnes sans emploi, des familles monoparentales, des personnes vieillissantes, des personnes atteintes dans leur santé physique, psychique, des personnes socialement isolées, et la liste pourrait être longue, toutes sont touchées d'une manière ou d'une autre, dans leur être et contraintes par leur condition.

²⁸⁰ Comme le démontre Milena Chimienti (2009) concernant les travailleuses du sexe.

²⁸¹ Connu sous le nom de Grand Corps Malade, Fabien Marsaud, est auteur et slameur français.

espace-temps où des compétences propres pourraient se déployer et se développer : rester dans la marge grâce à une logique émancipatoire qui ambitionne et travaille la rupture.

Quitter une situation d'adversité demande de mettre en place une dynamique qui tient compte des moyens du bord. Or, l'absence de ressources mobilisables ne peut constituer un frein total à l'émergence d'un changement, à l'instauration d'une dynamique, comme s'il y avait des personnes suffisamment dotées pour se mettre en chemin, et les autres. Au contraire, l'agir faible, qui est un « agir de survie » avant de devenir un « agir transformateur », naît du questionnement et de l'impulsion (Chimienti, 2009, p. 352). Par de multiples actions, les personnes dont les ressources sont inutilisables et les opportunités restreintes, travaillent non pas à l'émancipation au sens d'une libération aboutie, mais à l'introduction d'un sentiment de sécurité et de contrôle. Quitter l'adversité se fait donc au moyen d'actions fortes ou moins fortes, mais toujours émancipatoires. Émancipatoires pour marquer la rupture, « la défection » comme formation d'agir rationnel (Hirschman, 1995). En symbolisant le mouvement vers l'ailleurs, la défection (c'est-à-dire la soustraction, l'exit), quelle que soit sa forme, fait écho à un refus de certaines contraintes, certaines situations vécues négativement (Schurmans, 2003). Ainsi, l'auteur souligne la dimension agissante du retrait que les individus entament, et qui ne peut dès lors être assimilée à un type de désaffiliation subi. Quitter, dans une telle perspective, peut être considéré comme un « "faire positif" permettant à la fois la régénération du lien social et la construction de l'autonomie du sujet » (Schehr, 2010) : quitter pour s'alléger, pour se libérer, mais aussi quitter pour expérimenter.

La logique émancipatoire, qui crée et accompagne le mouvement vers soi et qui introduit des pratiques marginalisées diverses, présente un double mouvement qui trahit une double attractivité. Le premier vecteur montre que les actions émancipatoires sont dictées par une impulsion de (sur)vie qui consiste à sortir de l'adversité. Quitter la souffrance, c'est alléger sa route pour contribuer, en tant que sujet et acteur, au jeu social, pour faire partie de la masse d'individus agissants qui gravitent autour de chacun. Or, sortir ce n'est pas s'éloigner tranquillement d'un contexte, c'est s'extirper de celui-ci, avec force et détermination ; c'est s'arracher d'une condition grâce à des points d'accroche suffisamment forts qui jouent le rôle de principes directeurs forts. Le second vecteur montre donc que la marge, comme terrain d'expérimentation et de possible réalisation de soi, est mobilisée à défaut de mieux, pour offrir ces points d'accroche nécessaires à l'extraction de soi, à l'échappement d'une condition oppressante et avilissante. La marge devient dès lors l'espace-clé qui permet l'amorce d'une sortie et d'un changement.

Comme on a vu que le souffle d'espoir et de légèreté offert par le « temps à part » des jeunes en situation de délinquance demeure éphémère et n'éloigne ni franchement ni définitivement les jeunes de l'adversité, nous avons néanmoins démontré que ce temps inscrit dans la marge est un temps de construction de soi qui s'oppose au risque de n'être rien. C'est en ce sens que l'existence dans la marge se travaille, se construit, se définit et se légitime au point de permettre l'ancrage dans celle-ci. Cet ancrage, qui n'est pas la panacée, affirme et endurecit néanmoins la distance avec un contexte d'adversité et de souffrance, car plus les points d'appui dans la marge sont ancrés, moins le contexte initial risque de happer ceux qui tentent la sortie. Rester dans la marge et surtout construire et durcir ce rester pour sortir, pour échapper, pour délaissier, pour se délier d'un contexte et d'une condition, où être soi, se résume à n'être rien, à ne pas être, la face obscure de la participation sociale contemporaine se situant bel et bien dans la complication du jeu social, voire dans son empêchement (Simmel, 2004).

Le dialogue entre le rester et la sortie émerge à partir de l'analyse des parcours de vie de jeunes délinquants tout en s'avérant utile à mobiliser dans l'étude des différentes situations sociales d'ancrage dans une dynamique problématique. En effet, en décroissant ces apparents antagonismes et en accordant un sens et une fonction à la récurrence et à la chronicité d'une situation, il devient possible de s'éloigner d'une vision manichéenne percevant les individus qui restent tantôt comme des victimes, tantôt comme des coupables. Appréhender l'engagement dans un chemin marginalisé comme une voie de substitution pour des individus « meurtris de briller dans l'indifférence » (comme le dit encore Grand Corps Malade) offre un cadre de compréhension à l'agir marginalisé, à sa récurrence ; à un agir susceptible d'être perçu comme (auto)destructeur. S'il est, à ce stade, impossible d'affirmer que le prisme de l'agir émancipatoire est valable pour saisir d'autres situations où les individus restent (tant notre démarche réflexive ne saurait s'apparenter à la vérification du modèle pour l'ensemble des populations), il est tout aussi difficile d'affirmer le non sens de cette perspective, au regard des éléments précités.

Le dialogue entre le rester et la sortie ouvre la possibilité de questionner le passage vers un autre statut, la tentative de bifurcation au sein même du rester. La continuité et la durabilité d'une expérience sociale peuvent, grâce à la mobilisation du concept d'agir émancipatoire, introduire dans l'équation, la notion de transformation et d'évolution, au sein même d'une dynamique parfois dévastatrice. En somme, l'agir émancipatoire devient un prisme à partir duquel prennent sens les liens et les non liens, les engagements et les désengagements, les références et les appartenances. L'individu qui reste devient un individu qui travaille à sa libération autant qu'à son maintien, qui travaille à l'éloignement autant qu'au rapprochement, définissant la marge comme la moins mauvaise

opportunité qu'il est en mesure saisir. Dans ce sens, ces éléments paraissent propices à la réflexion liée au rester dans d'autres situations sociales et expérientielles.

Dans un contexte socioculturel marqué par la valorisation de l'autonomie et de la participation, de la responsabilisation, les jeunes et les moins jeunes qui restent sur le bas-côté d'une course vers soi et vers la production de soi n'abandonnent pas tous la partie. Certains témoignent d'une lutte sans merci pour rejoindre, non pas le peloton de tête, mais pour entrer dans la course, à leur manière. S'ils prennent des chemins de traverse, s'ils se créent des espaces parfois illégitimes pour limiter la distance qui les sépare de peloton de tête, ils courent néanmoins et sans relâche, témoignant d'une grande détermination. La course est vue comme un passage sans fin, une course où la ligne d'arrivée est tantôt mouvante, tantôt invisible. Ce passage symbolise le changement, la bifurcation que nombre d'individus amorcent, s'offrant des souffles d'espoir, des airs de libération. Justement parce qu'ils n'abandonnent pas et qu'ils sont habités de la conviction d'une nécessité de participation, nombres d'individus se lancent dans la course vers la réalisation de soi, qui implique tout d'abord la quête d'une sortie de l'adversité, suivie par la nécessaire construction de la marge, chemin de traverse particulièrement utile pour éviter l'élimination.

La marge permet la transformation. L'agir émancipatoire permet, avec force, la transformation d'une condition d'existence marquée par la souffrance de ne pas être, à une condition de souffrance où les jeunes sont acteurs, dans leur sphère. La mobilisation de la marge à des fins de « socialisation marginalisée », mais surtout à des fins de rupture avec ce qui précède, conduit à une expérience de déconnexion momentanément salvatrice. Alors que traditionnellement le passage vers l'âge d'homme était accompagné par les aînés de manière à ce que l'épreuve de la marge conduise à un retour de l'individu transformé dans sa société (Van Gennep, [1909] 1981), le passage que tentent les jeunes avides de se désaliéner est une démarche solitaire d'« autofondation permanente » (Willaime, 2006, p. 87) qu'ils débutent et qu'ils sont incapables d'achever. La captivité devient celle de la marge autant que celle d'un contexte initial d'aliénation ; elle ancre dans le présent qui se referme sur lui-même obstruant l'avenir et ses possibles. Fait de successions de sentiments d'impuissance, le rester dans la délinquance juvénile engendre un présentisme qui ne reflète pas l'attrait de l'immédiateté ou des délits, mais l'incapacité de refermer la parenthèse de l'entre-deux pour passer vers soi et vers un statut reconnu. Ainsi, les jeunes restent délinquants, durablement, pour passer, pour ne pas tomber, pour s'en sortir.

BIBLIOGRAPHIE

- Aebi, M., & Jaquier, V. (2008). Les sondages de délinquance autoreportée: origines, fiabilité et validité. *Déviance et Société*, 32(2), 205-227.
- Agnew, R. (1985). A Revised Strain Theory of Delinquency. *Social Forces*, 64(1), 151-166.
- Agnew, R. (2005). *Why do Criminals Offend? A General Theory of Crime and Delinquency*. Los Angeles: Roxbury.
- Aït el Cadi, H. (2008). Culture adolescente: de quoi parle-t-on? Dans D. Le Breton (Éd.), *Cultures adolescentes. Entre turbulence et construction de soi* (pp. 49-59). Paris: Éditions Autrement.
- Akers, R. (1994). *Criminological Theories : Introduction and Evaluation*. Los Angeles: Roxbury.
- Akoun, A., & Ansart, P. (Éds.). (1999). *Dictionnaire de Sociologie*. Paris: Éditions Le Robert / Le Seuil.
- Anatrella. (1988). *Interminables adolescences : les 12-30 ans, puberté, adolescence, postadolescence, "une société adolescentique"*. Paris: Editions du Cerf: Ed. Cujas.
- Arendt, H. (1972). *Le système totalitaire*. Paris: Éditions du Seuil.
- Atger, F. (2007). L'attachement à l'adolescence. *Dialogue*, 1(175), 73-86.
- Authier, J.-Y. (2007). La question des "effets de quartier" en France. Variations contextuelles et processus de socialisation. Dans J.-Y. Authier, M.-H. Bacqué & F. Guérin-Pace (Éds.), *Le Quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales* (pp. 206-216). Paris: Éditions La Découverte.
- Bacqué, M.-H. (2010). « Comment nous sommes devenus HLM ». Les opérations de mixité sociale à Paris dans les années 2000. *Espaces et sociétés*, 1-2(140-141), 93-109.
- Badal-Leguill, C. (2003). Les preuves de l'existence de soi. La nouvelle croisade du sujet post-moderne. *Etudes*, 6(398), 765-776.
- Bajoit, G. (1999). Note sur la construction de l'identité personnelle. *Recherches sociologiques*, 30(2), 69-84.
- Bajoit, G. (2000). Qu'est-ce que la socialisation? Dans G. Bajoit, F. Digneffe, J.-M. Jaspard & Q. Nollet de Brauwere (Éds.), *Jeunesse et société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation* (pp. 19-41). Bruxelles: Éditions De Boeck Université.
- Bajoit, G. (2009). *Socio-analyse des raisons d'agir. Études sur la liberté du sujet et de l'acteur*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Bajoit, G. (2012). *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Baker, P. (1997). And I went back : Battered Women's Negotiation of Choice. *Journal of Contemporary Ethnography*, 26(1), 55-74.
- Balsa, C. (2005). Rapports de confiance et reconfiguration du lien social. Dans C. Balsa (Éd.), *Confiance et lien social* (pp. 13-28). Fribourg: Academic Press Fribourg / Éditions Saint-Paul.
- Bastide, R. (2000). *Le prochain et le lointain*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Bateman, A., & Fonagy, P. (2001). Treatment of Borderline Personality Disorder With Psychoanalytically Oriented Partial Hospitalization: An 18-Month Follow-Up. *American Journal of Psychiatry*, 158(1), 36-42.
- Bauman, Z. (2005). *La vie liquide*. Rodez: Les Éditions du Rouergue / Chambon.
- Baumrind, D. (1991). Parenting styles and adolescent development. Dans J. Brooks-Gunn, R. Lerner & A. C. Peterson (Éds.), *The encyclopedia of adolescence* (Vol. 2, pp. 746-758). New York: Garland
- Beauvois, J.-L., & Joule, R. (1981). *Soumission et idéologie. Psychologie de la rationalisation*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Becker, H. S. (1960). Note on the Concept of Commitment. *American Journal of Sociology*, 66(1), 32-40.
- Becker, H. S. (1985). *Outsiders*. Paris: Éditions Métailié.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier*. Paris: Éditions La Découverte.

- Becker, H. S. (2006). Sur le concept d'engagement. *SociologieS, Découvertes / Redécouvertes*, Howard Becker, consulté le 27 septembre 2012. Repéré à <http://sociologies.revues.org/index642.html>.
- Becker, H. S. (2006a). Note sur le concept d'engagement. *Tracés. Revue des sciences humaines*, (11), consulté le 27 septembre 2012. Repéré à <http://traces.revues.org/257>.
- Bee, H., & Boyd, D. (2003). *Psychologie du développement : les âges de la vie*. Bruxelles: Éditions De Boeck.
- Bègue, L. (2003). Expliquer la délinquance: les théories majeures. Dans S. Roché (Éd.), *En quête de sécurité. Causes de la délinquance et nouvelles réponses* (pp. 81-99). Paris: Éditions Armand Colin.
- Bellot, C. (2005). La diversité des trajectoires de rue des jeunes à Montréal. Dans N. Brunelle & M.-M. Cousineau (Éds.), *Trajectoires de déviance juvénile. Les éclairages de la recherche qualitative* (pp. 71-95). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Benbenishty, R., & Astor, R. (2005). *School Violence in Context : Culture, Neighborhood, Family, School, and Gender*. New York: Oxford University Press.
- Berger, P., & Luckmann, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Éditions Méridiens Klincksieck.
- Bergier, B. (2000). *Les affranchis: étiquetés "SDF, drogués, marginaux, inemployables... ils s'en sont sortis!* Paris: Éditions L'Harmattan.
- Bergier, B. (2002a). Le concept d'auteur dans la problématique de l'affranchissement. Dans V. Châtel & M.-H. Soulet (Éds.), *Faire face et s'en sortir. Négociation identitaire et capacité d'action*. (Vol. 1, pp. 171-178). Fribourg: Éditions Universitaires.
- Bergier, B. (2002b). Saisir et déborder le vécu subjectif. L'épreuve singulière comme expérience anthropologique. Dans V. Châtel & M.-H. Soulet (Éds.), *Faire face et s'en sortir. Développement des compétences et action collective* (Vol. 2, pp. 265-267). Fribourg: Éditions Universitaires.
- Bertaux, D. (1997). *Les Récits de vie. Perspective ethnosociologique*. Paris: Éditions Nathan.
- Bessin, M., Bidart, C., & Grosetti, M. (2010). L'enquête sur les bifurcations: une présentation. Dans M. Bessin, C. Bidart & M. Grosetti (Éds.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 7-19). Paris: Éditions La Découverte.
- Bidart, C. (2006). Crises, décisions et temporalités: autour des bifurcations biographiques. *Cahiers internationaux de sociologie*, 1(120), 29-57.
- Bidart, C., & Longo, M.-E. (2010). Processus, combinatoires, entourages: autres regards sur la jeunesse. Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland & V. Cicchelli (Éds.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (pp. 209-219). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Bidart, C., Mounier, L., & Pellissier, A. (2002). *La construction de l'insertion socio-professionnelle des jeunes à l'épreuve du temps. Une enquête longitudinale*. Rapport final. Recherche financée par la Délégation Interministérielle à l'Insertion des Jeunes, Ministère des Affaires Sociales, du Travail et de la Solidarité. Laboratoire d'économie et de sociologie du travail, Aix-en-Provence.
- Blau, J., & Blau, P. (1982). The Cost of Inequality: Metropolitan structure and violent crime. *American Sociological Review*, 47, 114-129.
- Bloch, M. (1995). Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné. *Enquête*, (2), consulté le 27 novembre 2013. Repéré à <http://enquete.revues.org/309>.
- Boltanski, L., Darré, Y., & Schiltz, M.-A. (1984). La dénonciation. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 51, 3-40.
- Born, M. (1983). *Jeunes déviants ou délinquants juvéniles?* Bruxelles: Éditions Mardaga.
- Born, M. (2003). *Psychologie de la délinquance*. Bruxelles: Éditions De Boeck.
- Boszormenyi-Nagy, I., & Spark, G. (1973). *Invisible loyalties: reciprocity in intergenerational family therapy*. Oxford: Harper & Row.
- Boucher, J. L. (2005). Pauvreté, fragilités individuelles et habitat : le rôle de l'économie sociale. *Revue Interventions économiques*, (32), consulté le 16 septembre 2013. Repéré à <http://interventionseconomiques.revues.org/862>.
- Boudon, R. (2003). *Bonnes raisons*. Paris: Presses Universitaires de France.

Bibliographie

- Boudon, R., Besnard, P., Cherkaoui, M., & Lécuyer, B.-P. (1999). *Dictionnaire de Sociologie*. Paris: Éditions Larousse Bordas.
- Boudreault, P.-W. (2004). Vie urbaine et jeunes: imagerie et imaginaire. Dans M. Parazelli & P.-W. Boudreault (Éds.), *L'imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices* (pp. 65-90). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Boudreault, P.-W., & Parazelli, M. (2004). Introduction. Dans P.-W. Boudreault & P. M (Éds.), *Vie urbaine et jeunes: imagerie et imaginaire. La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices* (pp. 1-18). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1980). Le capital social. Notes provisoires. *Actes de la recherche en sciences sociales*(31), 2-3.
- Bourdieu, P. (1984). *Questions de sociologie*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 69-72.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris: Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P., & Chartier, R. (1985). La lecture: une pratique culturelle. Dans R. Chartier (Éd.), *Pratiques de la lecture* (pp. 217-239). Marseille: Éditions Rivages.
- Bourdon, S., Charbonneau, J., Cournoyer, L., & Lapostolle, L. (2007). *Famille, réseaux et persévérance au collégial*. Phase1. Rapport de recherche. Projet financé dans le cadre du programme FQRSC-MELS. Action concertée sur la persévérance et réussite scolaire. ERTA: Équipe de recherche sur les transitions et l'apprentissage, Sherbrooke.
- Boutureau-Tichet, S., Jourdain-Menninger, D., & Lannelongue, C. (2005). *Le travail social auprès des jeunes en difficulté dans leur environnement*. Rapport - Tome I/II. Inspection générale des affaires sociales.
- Bouvier, P. (2006). Angle et posture de la socio-anthropologie. Dans P. Paillé (Éd.), *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (pp. 151-168). Paris: Éditions Armand Colin.
- Broccolicchi, S. (1998). Qui décroche? Dans M.-C. Bloch & B. Gerde (Éds.), *Les Lycéens décrocheurs: de l'impasse aux chemins de traverse* (pp. 39-52). Lyon: Éditions Chronique sociale.
- Brunelle, N., & Cousineau, M.-M. (2005). Introduction. Dans N. Brunelle & M.-M. Cousineau (Éds.), *Trajectoires de déviance juvénile. Les éclairages de la recherche qualitative* (pp. 1-8). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Brunelle, N., Cousineau, M.-M., & Brochu, S. (2002). La famille telle que vécue par des jeunes consommateurs de drogues et trajectoires types de déviance juvénile. *Famille et toxicomanie*, 1(1), 82-103.
- Burnay, N. (2005). Ruptures professionnelles et refondation des rapports de confiance. Dans C. Balsa (Éd.), *Confiance et lien social* (pp. 127-138). Fribourg: Academic Press Fribourg / Éditions Saint-Paul.
- Burricand, C. (1997). La récidive des crimes et délits sexuels. *Infostat justice. Bulletin d'information de la Sous-direction de la Statistique, des Études et de la Documentation*, 50.
- Caiata Zufferey, M. (2006). *De la toxicomanie à la conventionalité. Sociologie des sorties de la drogue à l'époque de la réduction des risques*. Zürich: Éditions Seismo.
- Caradec, V. (1998). Les transitions biographiques, étapes du vieillissement. *Prévenir*(35), 131-137.
- Carra, C. (1996). Délinquances juvéniles et régulations institutionnelles. *Droit et Société*, 32, 105-113.
- Carra, C. (2001). *Délinquance juvénile et quartiers "sensibles"*. *Histoires de vie*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Carra, C., Garnier, A., Col, C., Cernel, B., & Mas, M. (2006). Les violences à l'école primaire vues par les élèves: une face peu connue du phénomène. *Spirale*(37), 49-62.
- Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation. *Cahiers de recherche sociologique*(22), 11-25.
- Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris: Éditions du Seuil.

- Catalano, R., & Hawkins, D. (1996). The social development model: A theory of antisocial behavior. Dans D. Hawkins (Éd.), *Delinquency and Crime: Current Theories* (pp. 149-197). Cambridge: University Press.
- Catani, M., & Mazé, S. (1982). *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*. Paris: Librairie des Méridiens.
- Cavalli, A., & Galland, O. (Éds.). (1993). *L'allongement de la jeunesse*. Arles: Éditions Actes Sud.
- Charbonneau, J. (1998). Lien social et communauté locale: quelques questions préalables. *Lien social et Politiques*(39), 115-126.
- Charbonneau, J. (2003). *Adolescentes et mères. Histoires de maternité précoce et soutien du réseau social*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Charbonneau, J., & Molgat, M. (2003). *Les Petites Avenues : une ressource résidentielle pour les jeunes*. Rapport d'évaluation présenté aux commanditaires (Petites Avenues, Ville de Montréal, S.H.Q., Santé Canada). Les Petites Avenues, Montréal.
- Charbonneau, J., & Turcotte, M. (2005). Les réseaux sociaux. Dans P. Bernard, S. Bourdon, J. Chabonneau, P. Contandriopoulos, A. A. Drapeau, D. Helly, P. Lebevre & G. Paquet (Éds.), *Connaître, débattre et décider. La contribution d'une enquête socioéconomique et de santé intégrée et longitudinale (ESSIL)* (pp. 173-205). Québec: Institut de la statistique du Québec.
- Châtel, V. (2003). Agir en situation de vulnérabilité: un essai de problématisation? Dans V. Châtel & M.-H. Soulet (Éds.), *Agir en situation de vulnérabilité* (pp. 1-27). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Châtel, V. (2005). La responsabilité-pour-autrui: un préalable à la confiance. Dans C. Balsa (Éd.), *Confiance et lien social* (pp. 57-72). Fribourg: Academic Press Fribourg / Éditions Saint-Paul.
- Châtel, V., & Soulet, M.-H. (2002). L'action vulnérable: entre micro et macro sociologie. Dans V. Châtel & M.-H. Soulet (Éds.), *Faire face et s'en sortir. Développement des compétences et action collective*. (Vol. 2, pp. 257-258). Fribourg: Éditions Universitaires
- Chimienti, M. (2009). *Prostitution et migration. La dynamique de l'agir faible*. Zurich: Éditions Seismo.
- Ciavaldini, A. (1999). *Psychopathologie des agresseurs sexuels*. Paris: Éditions Masson.
- Cicchelli, V. (2001). Les jeunes adultes comme objet théorique. *Recherches et prévisions*(65), 5-18.
- Clot, Y. (1989). L'autre illusion biographique. *Enquête*, (2), consulté le 11 juillet 2013. Repéré à <http://enquete.revues.org/99>.
- Cloutier, R., & Drapeau, S. (2008). *Psychologie de l'adolescence*. Montréal: Éditions Gaëtan Morin.
- Cloward, R., & Ohlin, L. (1960). *Delinquency and Opportunity: A Theory of Delinquent Gangs*. Glencoe: The Free Press.
- Coenen, R. (2001). L'exclusion est une maltraitance. *Clinique des adolescents difficiles. Thérapie familiale*, 22(2), 121-132.
- Cohen, A. (1955). *Delinquency Boys: the Culture of the Gang*. Glencoe: The Free Press.
- Cohen, V. (1997). La vulnérabilité relationnelle. Essai de cadrage et de définition. *Socio-anthropologie*, 1, consulté le 18 août 2013. Repéré à <http://socio-anthropologie.revues.org/index74.html>
- Coleman, J. (1988). Social Capital in the Creation of Human Capital. *The American Journal of Sociology*, 94, 95-120.
- Coleman, J. (1990). *Foundations of social theory*. Cambridge, Massachusetts, London: The Belknap Press of Harvard University Press.
- Colombo, A. (2008). *La reconnaissance: un enjeu pour la sortie de la rue des jeunes à Montréal* Thèse de doctorat présentée à l'Université de Québec à Montréal (UQAM) et à l'Institut national pour la recherche scientifique (INRS).
- Colombo, A. (2010). Sortir de la rue : une lutte pour la reconnaissance à l'heure de l'individualisme avancé. Analyse compréhensive des trajectoires de jeunes sortis de la rue à Montréal. *SociologieS*, consulté le 16 février 2013. Repéré à <http://sociologies.revues.org/index3199.html>.
- Colvin, M., & Pauly, J. (1983). A Critique of Criminology: Toward an Integrated Structural-Marxist Theory of Delinquency Production. *American Journal of Sociology*, 89(3), 513-551.

Bibliographie

- Cornuz, M. (2012/2013). De la dynamique du détachement. *Itinéraires*(81), 3-7.
- Cournoyer, L. (2011). Les relations sociales dans le parcours des jeunes cégépiens au Québec. Dans J. Charbonneau & S. Bourdon (Éds.), *Regard sur... les jeunes et leurs relations* (pp. 141-156). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Cusson, M. (1981). *Délinquants, pourquoi?* Paris: Éditions Hurtubise HMH.
- Cusson, M. (2005). *La délinquance, une vie choisie: entre plaisir et crime*. Montréal: Éditions Hurtubise HMH.
- de Gaulejac, V. (1999). *L'histoire en héritage : roman familial et trajectoire sociale*. Paris Éditions Desclée de Brouwer.
- De Ketele, J.-M., & Roegiers, X. (1996). *Méthodologie du recueil d'informations. Fondements des méthodes d'observation, de questionnaires, d'interviews et d'études de documents*. Bruxelles: Éditions De Boeck.
- de Singly, F. (2000). *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*. Paris: Éditions Nathan.
- de Singly, F. (2003). *Les uns avec les autres : Quand l'individualisme crée du lien*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Debarbieux, E. (2001). Noyaux durs ? *Cahiers de la sécurité intérieure*(42), 109-125.
- Debarbieux, E. (2006). *Violence à l'école : un défi mondial*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Debroux, J. (2011). Stratégies résidentielles et position sociale : l'exemple des localisations périurbaines. *Espaces et sociétés*(144-145), 121-139.
- Delalande, J. (2010). Saisir les représentations et les expériences des enfants à l'école. L'exemple du passage au collège. *Agora Débats/Jeunes*, 2(55), 67-82.
- Demazière, C., & Dubar, D. (2004). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Deswaene, B. (2003). Le temps de l'adolescent détenu: durée et horizon temporel. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 3(53), 47-52.
- Dodge, K., Dishion, T., & Lansford, J. (2006). *Deviant Peer Influences in Programs for Youth*. New-York: The Guilford Press.
- Dubar, C. (1991). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Dubar, C. (2000). Quelles problématiques de socialisation dans les recherches sur les jeunes? Dans G. Bajoit, F. Digneffe, J.-M. Jaspard & Q. Nollet de Brauwere (Éds.), *Jeunesse et société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation* (pp. 43-47). Bruxelles: Éditions De Boeck.
- Dubet, F. (1987). *La galère: jeunes en survie*. Paris: Éditions Fayard.
- Dubet, F. (1990). Socialisation des acteurs et sujet social. Dans F. Digneffe (Éd.), *Acteurs social et délinquance. Une grille de lecture du système de justice pénale* (pp. 55-79). Liège-Bruxelles: Éditions Mardaga.
- Dubet, F. (2000a). La formation des individus: la désinstitutionnalisation. Dans G. Bajoit, F. Digneffe, J.-M. Jaspard & Q. Nollet de Brauwere (Éds.), *Jeunesse et société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation* (pp. 187-193). Bruxelles: Éditions De Boeck.
- Dubet, F. (2000b). *Les inégalités multipliées*. La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube.
- Dubet, F. (2010). La jeunesse n'est-elle qu'un mot? Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland & V. Cicchelli (Éds.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (pp. 13-21). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Dubet, F., Duru-Bellat, M., & Vérétoit, A. (2010). *Les sociétés et leur école : emprise du diplôme et cohésion sociale*. Paris: Éditions du Seuil.
- Dubet, F., & Martuccelli, D. (1996). Théories de la socialisation et définitions sociologiques de l'école. *Revue française de sociologie*, XXXVII, 511-535.
- Duccommun-Nagy, C. (2007). Ivan Boszormenyi-Nagy: décès d'un pionnier de la thérapie familiale. *Dialogue*, 2(179), 131-134.
- Düinkel, F. (2006). Éducation, enfermement, contention, l'histoire d'un interminable débat qui dépasse les frontières. En Europe aujourd'hui. *Actes du colloque: Mineurs délinquants. Une problématique à dimension Européenne, ENAP*(15 et 16 mai).

- Durand, J.-P., & Weil, R. (1999). *Sociologie contemporaine*. Paris: Éditions Vigot.
- Eisner, M. (2013). Qu'est-ce qu'une bonne pratique de prévention de la violence? 2ème conférence nationale jeunes et violence. Genève: 14 novembre.
- Eisner, M., Ribeaud, D., & Bittel, S. (2006). *Prévention de la violence chez les jeunes. Voies vers une politique de prévention fondée sur l'évidence scientifique*. Berne-Wabern: Commission fédérale des étrangers CFE.
- Elliott, D., Huizinga, D., & Ageton, S. (1985). *Explaining Delinquency and Drug Use*. Beverly Hills: Sage.
- Elliott, D., & Voss, H. (1974). *Delinquency and Dropout*. Toronto: Lexington Books.
- Emirbayer, M., & Mische, A. (1998). What is Agency? *The American Journal of Sociology*, 103(4), 962-1023.
- Enzmann, D., Marshall, I. H., Killias, M., Junger-Tas, J., Steketee, M., & Gruszczynska, B. (2010). Self-reported youth delinquency in Europe and beyond: First results of the Second International Self-Report Delinquency Study in the context of police and victimization data. *European Journal of Criminology*, 7(2), 159-183.
- Esterle-Hedibel, M. (2005). Arrêts de scolarité et délinquance. Dans N. Brunelle & M.-M. Cousineau (Éds.), *Trajectoire de déviance juvénile. Les éclairages de la recherche qualitative* (pp. 121-152). Québec: Presses Universitaires du Québec.
- Esterle-Hedibel, M. (2006). Absentéisme, déscolarisation, décrochage scolaire, les apports des recherches récentes. *Déviance et société*, 30(1), 41-65.
- Fann, K. T. (1970). *Peirce's Theory of Abduction*. The Hague: Martinus Nijhoff.
- Farrington, A., & Robinson, P. (1999). Homelessness and Strategies of Identity Maintenance: A Participant Observation Study. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 9(3), 175-194.
- Finckenauer, J. (1982). *Scared Straight and the Panacea Phenomenon*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Fize, M. (1993). *Les bandes. L'"entre-soi" adolescent*. Paris: Éditions Desclée de Brouwer.
- Fize, M. (1994). *Le peuple adolescent*. Paris: Éditions Julliard.
- Foucart, J. (2007). Aspects sociologiques de la souffrance. Fluidité sociale et souffrance. Dans M.-H. Soulet (Éd.), *La souffrance sociale. Nouveau malaise dans la civilisation* (pp. 73-83). Fribourg: Academic Press Fribourg / Éditions Saint-Paul.
- Fraenkel, B. (2006). La carrière du concept d'actant. *Gerflint*(5), 70-80.
- Fréchette, M., & Le Blanc, M. (1987). *Délinquances et délinquants*. Boucherville: Éditions Gaëtan Morin.
- Fürstenau, U., & Rhiner, B. (2009). Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent: Thérapie multisystémique (MST). L'unité des soins intensifs en psychiatrie de l'enfant chez soi. *Forum Med Suisse*, 9(1-2), 17-18.
- Furtos, J. (2007). Les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale Dans M.-H. Soulet (Éd.), *Souffrance sociale. Nouveau malaise dans la civilisation* (pp. 119-138). Fribourg: Academic Press Fribourg / Éditions Saint-Paul.
- Gagnon, F. (1997). *Délinquance, cohésion et adaptabilité familiale*. Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval.
- Gagnon, Y.-C. (2005). *L'étude de cas comme méthode de recherche*. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Galland, O. (2000a). Entrer dans la vie adulte: des étapes toujours plus tardives mais resserrées. *Economie et statistique*, 7/8(337-338), 13-36.
- Galland, O. (2000b). Jeunes, pauvreté et exclusion en France. *Les travaux de l'Observatoire*(Cahier 4), 319-366.
- Galland, O. (2010). Introduction. Une nouvelle classe d'âge? *Ethnologie française*, 40(1), 5-10.
- Garfinkel, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Gaudet, S. (2001). La responsabilité dans les débuts de l'âge adulte. *Lien social et Politiques*(46), 71-83.
- Gauthier, F. (2004). *Raves et Espace urbain. Bricolage d'un rite de passage à l'âge adulte?* Dans P.-W. Boudreault & M. Parazelli (Éds.), *L'imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme*

Bibliographie

- espace d'expériences identitaires et créatrices* (pp. 237-257). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Gauthier, M. (2010). Des représentations de la jeunesse. Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland & V. Cicchelli (Éds.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (pp. 23-32). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Gauthier, M., Duval, L., Hamel, J., & Ellefsen, B. (2000). *Être jeune en l'an 2000*. Québec: Presses de l'Université Laval et Éditions de L'IQRC.
- Gauthier, M., & Guillaume, J.-F. (Éds.). (1999). *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Gendreau, J. (1999). *L'adolescence et ses "rites" de passage*. Rennes: Presse Universitaires de Rennes.
- Giddens, A. (1987). *La constitution de la société*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and Self-identity. Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford: Stanford University Press.
- Giddens, A. (1992). *The Transformacy of Intimacy*. Stanford: Stanford University Press.
- Gilbert, P. (2012). L'effet de légitimité résidentielle: un obstacle à l'interprétation des formes de cohabitation dans les cités HLM. *Sociologie*, 3(1), 61-74.
- Ginzburg, C. (1989). Traces. Racines d'un paradigme indiciaire. Dans C. Ginzburg (Éd.), *Mythes, emblèmes et traces. Morphologie et histoire* (pp. 139-180). Paris: Éditions Flammarion.
- Glaser, B., & Strauss, A. (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Glueck, S., & Glueck, E. (1950). *Unraveling juvenile delinquency*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Godbout, J. (1995). Les "bonnes raisons" de donner. *Anthropologie et Sociétés*, 19(1-2), 45-56.
- Godbout, J., Charbonneau, J., & Lemieux, V. (1996). *La circulation du don dans la parenté*. Rapport de recherche no 17. INRS - Urbanisation, Montréal.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Goguel d'Allondans, T. (2002). *Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold van Gennep*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Goguel d'Allondans, T. (2008). Une certaine amnésie. Réflexions sur les places respectives des adultes et des adolescents. Dans T. Goguel d'Allondans & D. Jeffrey (Éds.), *Chemins vers l'âge d'Homme. Les risques à l'adolescence*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Gottfredson, D. (2001). *Schools and Delinquency*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Gottfredson, M., & Hirschi, T. (1990). *A General Theory of Crime*. Stanford: Stanford University Press.
- Goyette, M. (2006). Préparation à la vie autonome et insertion socioprofessionnelle des jeunes pris en charge par l'État : quelles interventions ? *Sociétés et jeunes en difficulté*, (2), consulté le 16 août 2013. Repéré à <http://sejed.revues.org/159>.
- Goyette, M., & Charbonneau, J. (2005). *Devis méthodologique de l'évaluation du projet d'intervention intensive en vue de préparer le passage à la vie autonome et d'assurer la qualification des jeunes des Centres jeunesse du Québec*. Rapport remis au Centre national de prévention du crime et à l'Association des centres jeunesse du Québec. Montréal.
- Goyette, M., & Royer, M.-N. (2007). *Soutenir les transitions à la vie adulte des jeunes ayant été placés: vers une transformation des paradigmes d'intervention*. Compte-rendu, Namur, Belgique, 3-7 juillet.
- Goyette, M., & Royer, M.-N. (2009). Interdépendance des transitions vers l'autonomie de jeunes ayant connu un placement: le rôle des soutiens dans les trajectoires d'insertion. *Sociétés et jeunes en difficulté*, (8), consulté le 4 novembre 2012. Repéré à <http://sejed.revues.org/index6434.html>.
- Grafmeyer, Y. (2007). Le quartier des sociologues. Dans J.-Y. Authier, M.-H. Bacqué & F. Guérin-Pace (Éds.), *Le Quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales* (pp. 21-31). Paris: Éditions La Découverte.
- Grell, P. (2004). Mouvement et sentiment de l'existence chez les jeunes précaires. *Cahiers internationaux de sociologie*, 2(117), 239-259.

- Grille, N. (2006). Avant Propos. *Actes du colloque: Mineurs délinquants. Une problématique à dimension Européenne*(15 et 16 mai).
- Grosetti, M. (2010). Imprévisibilités et irréversibilités: les composantes des bifurcations. Dans M. Bessin, C. Bidart & M. Grosetti (Éds.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 147-159). Paris: Éditions La Découverte.
- Gruel, L. (1985). Conjurer l'exclusion. Rhétorique et identité revendiquée dans les habits socialement disqualifiés. *Revue française de sociologie*, 26(3), 431-453.
- Guéniat, O. (2007). *La délinquance des jeunes. L'insécurité en question*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Guigue, M. (1998). Peut-on définir le décrochage? Dans M.-C. Bloch & B. Gerde (Éds.), *Les lycéens décrocheurs: de l'impasse aux chemins de traverse* (pp. 25-38). Lyon: Éditions Chronique sociale.
- Gusdorf, G. (1963). *Mythe et métaphysique: introduction à la philosophie*. Paris: Éditions Flammarion.
- Habermas, J. (1987). *Logiques des sciences sociales et autres essais*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Hagan, J., & McCarthy, B. (1998). La théorie du capital et le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités en criminologie sociologique. *Sociologie et sociétés*, 30(1), 145-158.
- Hamel, J. (1999). La jeunesse: un mot, mais combien de définitions? Dans M. Gauthier & J.-F. Guillaume (Éds.), *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde*. (pp. 29-44). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme. (1990). Principes directeurs des Nations Unies pour la prévention de la délinquance juvénile (Principes directeurs de Riyad). Consulté le 14 août 2013. Repéré à <http://www.ohchr.org/FR/ProfessionalInterest/Pages/PreventionOfJuvenileDelinquency.aspx>.
- Haymoz, S., Markwalder, N., Lucia, S., & Killias, M. (2008). Hausse, baisse ou stabilité de la criminalité en Suisse? Les tendances selon tous les indicateurs disponibles depuis vingt ans. *Crimscope*, 37&38.
- Heireman, M. (1996). *Du côté de chez soi. La thérapie contextuelle d'Ivan Boszormenyi-Nagy*. Paris: ESF.
- Heller, G. (2012). *Ceci n'est pas une prison*. Lausanne: Éditions Antipodes.
- Heurgon, É., & Macher, G. (2010). Les rythmes de vie des adolescents dans le Val-de-Marne: une démarche de prospective partagée. Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland & V. Cicchelli (Éds.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (pp. 245-262). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Hintermeyer, P. (2006). Sens du risque et de la reconnaissance pour les jeunes. Dans A. Touati (Éd.), *Jeunes, du risque d'exiter à la reconnaissance* (pp. 43-50). Paris: Éditions Téraèdre.
- Hirschi, T. (1969). *Causes of Delinquency*. Berkeley: University of California Press.
- Hirschman, A. (1995). *Défection et prise de parole*. Paris: Éditions Fayard.
- Hoff, L. (1990). *Battered women as survivors*. London: Routledge.
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris: Éditions du Cerf.
- Hughes, E. (1945). Dilemmas and Contradictions of Status. *American Journal of Sociology*, 50(5), 353-359.
- Jamet, L. (2010). Les mesures de placement de mineurs « délinquants »: entre logiques institutionnelles et stigmatisation du public. *Sociétés et jeunesse en difficulté*, (9), consulté le 16 janvier 2013. Repéré à <http://sejed.revues.org/index6689.html>.
- Janosz, M., & Le Blanc, M. (1996). Pour une vision intégrative des facteurs reliés à l'abandon scolaire. *Revue Canadienne de psycho-éducation*, 25(1), 61-88.
- Janvier, R., Beauvais, P., & Moyon, F. (2011). Face à la souffrance des jeunes: le concept de dispositif comme réponse "instituant". *Accompagnement des adolescents en grande difficulté*, 2(96), 63-75.
- Jeffrey, D. (2004). Rites de passage au monde adulte. Dans P.-W. Boudreault & M. Parazelli (Éds.), *L'imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme espace d'expérience identitaire et créatrices* (pp. 221-236). Québec: Presses de l'Université du Québec.

Bibliographie

- Jollien, A. (2013). *Le métier d'homme*. Paris: Éditions du Seuil.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Paris: Éditions Nathan.
- Kellerhals, J., & Montandon, C. (1991). *Les stratégies éducatives des familles. Milieu social, dynamique familiale et éducation des préadolescents*. Genève: Éditions Delachaux et Niestlé.
- Kenny, D., Kashy, D., & Cook, W. (2006). *Dyadic Data Analysis*. New York: Guilford Press.
- Kirkwood, C. (1993). *Leaving abusive partners*. London: Sage.
- Kitsuse, J. (1962). Societal Reaction to Deviant Behavior: Problems of Theory and Method. *Social Problems*, 9(3), 247-256.
- Knoke, D. (2008). Thérapie multi systémique. *CEBP information*, consulté le 07 mars 2013. Repéré à <http://cwrp.ca/fr/publications/544>.
- Kubrin, C., & Stewart, E. (2006). Predicting Who Reoffends: The Neglected Role of Neighborhood Context in Recidivism Studies. *Criminology* 44(1), 171-204.
- Laberge, D., & Roy, S. (2003). Continuité identitaire et survie. Dans V. Châtel & M.-H. Soulet (Éds.), *Agir en situation de vulnérabilité* (pp. 143-156). Québec: Presses de L'Université Laval.
- Lachance, J. (2011). *L'adolescence hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Lafortune, D., Meilleur, D., & Blanchard, B. (2009). L'intervention de type criminologique à l'aune de la Collaboration Cochrane. *Criminologie*, 42(1), 142-183.
- Lafranconi, B. (2009). *La violence chez les jeunes: contribution à la discussion sur la base des données de l'assurance-accidents selon la LAA*. Lucerne: service de centralisation des statistiques de l'assurance-accidents selon la LAA.
- Lafranconi, B. (2011). *Nouvelle montée de la violence chez les jeunes : résultats des statistiques de l'assurance-accidents selon la LAA*. Lucerne: service de centralisation des statistiques de l'assurance-accidents selon la LAA.
- Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris: Éditions Nathan.
- Lahire, B. (2004). *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris: Éditions La Découverte.
- Lainé, A. (2007). *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Paris: Éditions Desclée de Brouwer.
- Lainé, A. (2008). L'approche « Roman familial et trajectoire sociale ». Dans V. de Gaulejac & M. Legrand (Éds.), *Intervenir par le récit de vie : entre histoire collective et histoire individuelle* (pp. 149-168). Ramonville Sainte-Agne: Éditions Erès.
- Lalivé d'Epinay, C. (1983). Récits de vie et vie quotidienne. *Revue suisse de sociologie*(1), 37-44.
- Lalivé d'Epinay, C. (1985). Récit de vie et projet de connaissance scientifique (ou que faire de la subjectivité ?). *Recherches sociologiques*, 16(2), 237-249.
- Lalivé d'Epinay, C. (1996). *Entre retraite et vieillesse*. Lausanne: Éditions Réalités sociales.
- Lalivé d'Epinay, C., Christe, E., Coenen-Huther, J., Hagmann, H.-M., Jeanneret, O., Junod, J.-P., . . . de Wurstenberger, B. (1983). *Vieillesse*. Saint-Saphorin: Éditions Georgi.
- Lalivé d'Epinay, C., Kellerhals, J., & Modak, M. (1996). *Entre retraite et vieillesse. Travaux de sociologie compréhensive*. Lausanne: Éditions Réalités sociales.
- Latimer, J. (2005). Thérapie multisystémique en guise de réponse à la délinquance juvénile grave. *JusteRecherche*(12), 36-48.
- Latour, B. (1994). Une sociologie sans objet? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail*(4), 587-607.
- Lazarus, R. S., & Folkman, S. (1984). *Stress, Appraisal and Coping*. New York: Springer.
- Le Blanc, M. (1993). Stabilité de la conduite délinquante des adolescents et constance du mécanisme de régulation personnelle et sociale. *Revue internationale de criminologie et de police technique*, 46(2), 135-151.
- Le Blanc, M., Coté, G., & Loeber, R. (1991). Temporal Paths in Delinquency: Stability, Regression, and Progression Analysed with Panel Data from an Adolescent and Delinquent Male Sample. *Revue Canadienne de Criminologie*, 33(1), 23-24.
- Le Breton, D. (1995). *Sociologie du risque*. Paris: Presses Universitaires de France.

- Le Breton, D. (2002). *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*. Paris: Éditions Métailié.
- Le Breton, D. (2003). *L'adolescence à risque*. Paris: Éditions Hachette Littératures.
- Le Breton, D. (2005). La scène adolescente: les signes d'identité. *Adolescence*, 3(53), 587-602.
- Le Breton, D. (2007a). Anthropologie des conduites à risque et scarifications à l'adolescence. *Arquivos Brasileiros de Psicologia*, 59(2), 120-131.
- Le Breton, D. (2007b). *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*. Paris: Éditions Métailié.
- Le Breton, D. (2008). Le mal de vivre adolescent. Dans D. Le Breton (Éd.), *Cultures adolescentes. Entre turbulence et construction de soi*. Paris: Éditions Autrement.
- Le Caisne, L. (2009). La prison, une annexe de la cité ? L'expérience collective de détenus mineurs. *Ethnologie française*, 39(3), 535-546.
- Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent »*. *Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- Le Garrec, S. (2005). Construction de confiance-s et consommations de toxiques chez les adolescent-e-s. Dans C. Balsa (Éd.), *Confiance et lien social* (pp. 111-125). Fribourg: Fribourg, Academic Press Fribourg / Éditions Saint-Paul.
- Le Goaziou, V., & Mucchielli, L. (2009). Contribution à l'analyse de la "violence des mineurs". Les affaires traitées par les juges des enfants. *Adolescence*, 27(2), 415-429.
- Le Pape, L. (2010). "Tout change, mais rien ne change". Les conversions religieuses sont-elles des bifurcations? Dans M. Bessin, C. Bidart & M. Grosetti (Éds.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 212-223). Paris: Éditions La Découverte.
- Le Robert illustré. (Éd.) (2013). Paris: Dictionnaires le Robert.
- LeBlanc, P. (2004). L'accession à la vie adulte des jeunes de milieu rural et urbain. Dans P. Leblanc & M. Molgat (Éds.), *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps* (pp. 199-219). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Leenhardt, M. (1947). *Do kamo : la personne et le mythe dans le monde mélanésien*. Paris: Éditions Gallimard.
- Lemert, E. (1951). *Social Pathology. A Systematic Approach to the Theory of Sociopathic Behavior*. New York: McGraw-Hill.
- Leuenberger Zanetta, S. (2003). *Rapport final d'évaluation du projet intercantonal "Développer une culture de la médiation dans l'école"*. Neuchâtel IRDP, 3 juin.
- Lin, N. (1995). Les ressources sociales : une théorie du capital social. *Revue française de sociologie*, 36(4), 685-704.
- Linehan, M., Tutek, D., Heard, H., & Armstrong, H. (1994). Interpersonal outcome of cognitive behavioral treatment for chronically suicidal borderline patients. *American journal of Psychiatry*, 151(12), 1771-1776.
- Linton, R. (1967). *Le fondement culturel de la personnalité*. Paris: Éditions Dunod.
- Lipsey, M., & Wilson, D. (1998). Effective intervention for serious juvenile offenders: A synthesis of research. Dans R. Loeber & D. Farrington (Éds.), *Serious and violent juvenile offenders: Risk factors and successful interventions* (pp. 131-354). Thousand Oaks: Sage.
- Lipsey, M., Wilson, D., & Cothorn, L. (2000). *Effective intervention for serious juvenile offenders*. Washington DC: Department of justice, Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention.
- Lipsey, M. W. (1992). Juvenile delinquency treatment: A meta-analytic inquiry into the variability effects. Dans T. Cook, H. Cooper, D. Condray, H. Hartman, L. Hodges, T. Light & S. Mosteller (Éds.), *Meta-analysis for explanation: A casebook* (pp. 83-127). New York: Russel Sage Foundation.
- Lucia, S. (2009). *Multidimensional approach to bullying*. , Université de Lausanne, Lausanne.
- Lucia, S. (2010). Le bullying, un comportement agressif aux conséquences sous-estimées. *Bulletin DEI*, 16(4), 11.
- Lucia, S., Egli, N., Killias, M., & Aebi, M. (2009). Éléments de compréhension des comportements déviants chez les jeunes suisses. *Crimiscoque*(40).
- Malewska-Peyre, H. (1991). Réflexion sur les valeurs, l'identité et le processus de socialisation. *Droit et Société*(19), 223-231.

Bibliographie

- Mallet, P., Meljac, C., Baudier, A., & Cuisinier, F. (2003). *Psychologie du développement. Enfance et adolescence*. Paris: Éditions Belin.
- Marcotte, D., Fortin, L., Royer, É., Potvin, P., & Leclerc, D. (2001). L'influence du style parental, de la dépression et des troubles du comportement sur le risque d'abandon scolaire. *Revue des sciences de l'éducation*, 27(3), 687-712.
- Martuccelli, D. (2002). *Grammaires de l'individu*. Paris: Éditions Gallimard.
- Martuccelli, D. (2006). *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Marzano, M. (2010). *Éloge de la confiance*. Paris: Éditions Fayard.
- Mathys, C., & Born, M. (2009). L'intervention auprès des adolescents délinquants: une douce utopie? *Journal du Droit des Jeunes*, 288, 7-13.
- Matza, D. (1964). *Delinquency and Drift*. New York: John Wiley.
- Maurel, C. (2011). *Éducation populaire et puissance d'agir: les processus culturels de l'émancipation*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Maxwell, J. (1999). *La Modélisation de la recherche qualitative*. Fribourg: Éditions Universitaires.
- Mead, G. H. (1963). *L'esprit, le soi et la société*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mègemont, J.-L., & Beaubion-Broye, A. (2001). Dynamiques identitaires et représentations de soi dans une phase de transition professionnelle et personnelle. *Connexions*, 76(2), 15-28.
- Mercader, P., Houel, A., & Sobota, H. (2004). L'asymétrie des comportements amoureux: violences et passions dans le crime dit passionnel. *Sociétés contemporaines*, 3(55), 91-113.
- Merton, R., K. (1938). Social structure and anomie. *American Sociological Review*(3), 672-682.
- Merton, R., K. (1957). *Social Theory and Social Structure*. New York: Free Press.
- Merton, R., K. (1997). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Paris: Librairie Plon.
- Mièrmon, J., Ackermans, A., Angel, P., Angel, S., Cade, B., Carpenter, J., . . . Vanotti, M. (2001). *Dictionnaire des thérapies familiales*. Paris: Éditions Payot.
- Miles, M., & Huberman, M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. Bruxelles: Éditions De Boeck.
- Miller, W. (1958). Lower Class Cultures as a Generating Milieu of Gang Delinquency. *Journal of Social Issues*, 14, 5-20.
- Millet, M. (2010). Quelle jeunesse pour les "vaincus" de la compétition scolaire? Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland & V. Cicchelli (Éds.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (pp. 67-79). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Million-Lajoinie, M. M. (1999). *Reconstruire son identité par le récit de vie*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Ministère de la justice Service des Affaires Européennes et Internationales. (2009). *Justice des mineurs. Orientations en terme de protection et de répression 1998-2008. Le cas de la Finlande*. CNRS: JURISCOPE.
- Minuchin, S. (1979). *Familles en thérapie*. Paris: Éditions Jean-Pierre Delarge.
- Moignard, B. (2007). Le collège comme espace de structuration des bandes d'adolescents dans les quartiers populaires : le poids de la ségrégation scolaire. *Revue française de pédagogie*(158), 31-42.
- Moret, G. (2006). L'impact du parcours scolaire sur la délinquance juvénile. *Crimiscope*(31).
- Mucchielli, A. (1991). *Les méthodes qualitatives*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mucchielli, L. (2000). La "démission parentale" en question: un bilan des recherches. *Questions pénales*, 13(4), 1-4.
- Mucchielli, L. (2001). Monoparentalité, divorce et délinquance juvénile: une liaison empiriquement contestable. *Déviance et société*, 25(2), 209-228.
- Mucchielli, L. (2008). Une société plus violente? une analyse socio-historique des violences interpersonnelles en France, des années 1970 à nos jours. *Déviance et société*, 32(2), 115-147.
- Mucchielli, L. (2009). Regard sur la délinquance juvénile au temps des "Blousons noirs" (années 1960). *Enfances & Psy*, 4(41), 132-139.
- Mucchielli, L. (2010). L'évolution de la délinquance des mineurs. Données statistiques et interprétation générale. *Agora Débats/Jeunesse*, 56(3), 87-100.

- Mucchielli, R. (1989). *Comment ils deviennent délinquants: genèse et développement de la socialisation et de la dissocialité*. Paris: Éditions ESF.
- Muchembled, R. (2008). *Une histoire de la violence*. Paris Éditions du Seuil.
- Nachi, M. (2006). *Introduction à la sociologie pragmatique*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Nagels, C. (1998). *L'école et la délinquance: un rapport ambigu?* Thèse présentée à la Faculté des études supérieures de criminologie, Université d'Ottawa.
- Neuenschwander, P., & Haab Zabré, K. (2013). Évaluation du programme de prévention de la violence. *Sécurité sociale CHSS*, 4, 185-190.
- Nye, I. (1958). *Family Relationships and Delinquency*. Westport: Greenwood Press.
- Oeuvarard, F. (2011). Quel choix? Pour quelle école? *Revue française de pédagogie*, 2(175), 73-76.
- Oeuvaray, K. (2009). *Rester dépendant des institutions médicosociales*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Office fédéral de la statistique. (2009). *Analyse de la récidive: terminologie et définitions*. Neuchâtel: Office fédéral de la statistique.
- Office fédéral des assurances sociales. (2010). *Les jeunes et la violence - Programme national de prévention*. Berne: Publication de l'OFAS.
- Office fédéral des assurances sociales (OFAS). (2011). *Programme national « Les jeunes et la violence ». Plan de mise en oeuvre*. Berne: Publication de l'OFAS.
- Olweus, D. (1991). Bully-victim problems among schoolchildren : Basic facts and effects of a school based intervention program. Dans D. Pepler & K. Rubin (Éds.), *The development and treatment of childhood aggression* (pp. 411-448). Hillsdale: Erlbaum.
- Olweus, D. (1993). *Bullying at school : what we know and what we can do*. Oxford: Blackwell Publishers.
- Ouimet, M. (2009). *Facteurs criminelles et théories de la délinquance*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Pacelli, D. (1997). La représentation du temps chez Jean-Marie Guyau. *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales*(58), 43-56.
- Pacom, D. (1999). Hommage à Cornelius Castoriadis. *Possibles*, 23(2), 175-205.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*(23), 147-181.
- Paillé, P. (2006). Qui suis-je pour interpréter ? Dans P. Paillé (Éd.), *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain*. (pp. 99-123). Paris: Éditions Armand Colin.
- Paillé, P. (2011). Les conditions de l'analyse qualitative *SociologieS*, consulté le 24 septembre 2013. Repéré à <http://sociologies.revues.org/3557>.
- Parazelli, M. (1996). Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais. *Cahiers de recherche sociologique*(27), 47-62.
- Parazelli, M. (1997). *Pratiques de "socialisation marginalisée" et espace urbain: le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*. Thèse de doctorat en études urbaines. Université du Québec à Montréal, Montréal.
- Parazelli, M. (1998). Allez voir ailleurs si j'y suis... les trajectoires géosociales des jeunes de la rue québécois. *Agora Débats/Jeunesse*(13), 71-86.
- Parazelli, M. (2000). L'appropriation de l'espace et les jeunes de la rue: un enjeu identitaire. Dans D. Laberge (Éd.), *L'errance urbaine* (pp. 193-220). Québec: Éditions MultiMondes.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Parazelli, M. (2004). Jeunes de la rue et gestionnaires urbains. Dans P.-W. Boudreault & M. Parazelli (Éds.), *L'imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices* (pp. 181-202). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique: l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris: Éditions Nathan.
- Paturet, J. B. (2000). *Vivre: Une dialectique de la rupture de la continuité*. Conférence régionale de santé, Montpellier, 22 janvier.
- Paugam, S. (1994). *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Paugam, S. (2008). *Le lien social*. Paris: Presses Universitaires de France.

Bibliographie

- Pauzé, R. (2013). *Racontez-moi : à propos de l'intervention brève et intensive de crise auprès des familles*. Journal sur l'intervention de crise auprès des familles: Centre jeunesse de Québec – Institut universitaire.
- Peretti-Watel, P. (2001). Théorie de la déviance et délinquance auto-reportée en milieu scolaire. *Déviance et société*, 25(3), 235-256.
- Peretti-Watel, P. (2002). Les « conduites à risque » des jeunes : défi, myopie ou deni ? *Agora Débats/Jeunesse*, 27(27), 16-33.
- Perreault, M., Perreault, N., Withaeuper, D., & Malai, D. (2009). Le défi du traitement et de la prévention des troubles concomitants sur la base de données probantes. *Criminologie*, 42(1), 91-114.
- Perrone, R., & Nannini, M. (2000). *Violence et abus sexuels dans la famille*. Paris: Éditions ESF.
- Poirier, C., & Lavoie, N. (2006). *La sociabilité et les soutiens des jeunes: comparaison des réseaux de participants au PQJ et de collégiens*. Rapport de recherche remis à l'Association des Centres jeunesse du Québec. Montréal: Institut national de la recherche scientifique, sous la dir. de J. Charbonneau, avec la collab. de S. Bourdon, É. Lyrette et M. Goyette.
- Pourtois, J.-P., & Desmet, H. (1988). *Epistémologie et instrumentation en sciences humaines*. Bruxelles: Éditions Mardaga.
- Prévention suisse de la criminalité. (2008). *Concept détaillé: «Plan de mesures 2008: les jeunes et la violence» de la Prévention Suisse de la Criminalité (PSC)*. Berne: Stämpfli Publications SA.
- Prodoliet, S. (2006). Avant-propos. Dans M. Eisner, D. Ribeaud & S. Bittel (Éds.), *Prévention de la violence chez les jeunes*. Berne-Wabern: Commission fédérale des étrangers CFE.
- Putnam, R. (1995). Bowling alone : America's declining social capital. *Journal of Democracy*, 6(1), 65-78.
- Queloz, N. (2007). Le nouveau droit pénal suisse permet-il de faire face à l'évolution de la délinquance des jeunes ? Dans M. A. Niggli, J. Hurtado Pozo & N. Queloz (Éds.), *Festschrift für Franz Riklin* (pp. 577-592).
- Queloz, N. (2011). La question récurrente de la délinquance des jeunes et des réactions sociales qu'elle suscite. Dans *La criminalité contemporaine, la réaction à son égard et la science de la criminologie, Etudes en hommage au Professeur Jacques FARSEDAKIS* (pp. 1559-1567). Athènes: Éditions Nomiki Bibliothiki.
- Queloz, N., & Bütikofer Repond, F. (2002). Évolution de la justice des mineurs en Suisse. *Déviance et société*, 26(3), 315-328.
- Ramos, E. (2010). La vulnérabilité "ordinaire" à l'adolescence. Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland & V. Cicchelli (Éds.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (pp. 389-395). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Ribeaud, D. (2013). Évolution des comportements violents chez les jeunes ces 20 dernières années. Tentative d'interprétation cohérente de résultats apparemment contradictoires. *Sécurité sociale CHSS*, 1, 35-45.
- Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Ricoeur, P. (1985). *Temps et récits. Le temps raconté*. Paris: Éditions du Seuil.
- Ricordeau, G. (2001). Pourquoi cassent-ils? Présentation des discours et motivations des casseurs. *Déviance et société*, 25(2), 165-183.
- Rivard, J. (2007). *Le mouvement paradigmatique autour du phénomène des jeunes qui vivent des difficultés: l'exemple du programme cirque du Monde*. Thèse de doctorat présentée à la Faculté d'études supérieures. Université de Montréal, Montréal.
- Roché, S. (2001). *La délinquance des jeunes. Les 13-19 ans racontent leurs délits*. Paris: Éditions du Seuil.
- Roché, S. (2005). La mesure des délits des jeunes à partir d'une enquête sur la délinquance autodéclarée. *Revue économique*, 56(2), 337-348.
- Roché, S. (2008). Délinquance et socialisation familiale : une explication limitée. *Recherches et prévisions*(93), 5-15.
- Rodriguez-Tomé, H. J. (1965). Le rôle des "adultes significatifs privilégiés" dans l'adolescence. *Enfance*, 18(5), 603-612.

- Rurka, A., & Defays, C. (2011). « Viens chez nous lorsque tu seras guéri(e). » Le renvoi du jeune de l'établissement comme une antithèse de l'acte éducatif. Perspective internationale. *Accompagnement des adolescents en grande difficulté*, 2(96), 91-104.
- Sampson, R., & Laub, J. (1993). *Crime in the making. Pathways and Turning points through the life course*. Cambridge: Harvard University Press.
- Sauvadet, T. (2006). *Le capital guerrier : concurrence et solidarité entre jeunes de cité*. Paris: Éditions Armand Colin.
- Schehr, S. (2010). Défection et retrait dans les modes d'être et d'agir juvéniles. Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland & V. Cicchelli (Éds.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (pp. 291-300). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Schurmans, M.-N. (2003). *Les solitudes*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Seeman, M. (1959). On the meaning of alienation. *American Sociological Review*, 24(6), 783-791.
- Sélimanovski, C. (2013). Effet de lieu et pauvreté en Europe. *Sciences de l'homme et de la société* (dans 9th International conference of territorial intelligence, ENTI), Strasbourg.
- Sévigny, R. (1969). Pour une théorie psycho-sociologique de l'aliénation. *Sociologie et sociétés*, 1(2), 193-220.
- Shaw, C., & McKay, H. (1942). *Juvenile Delinquency and Urban Areas. A Study of Rates of Delinquency in Relation to Differential Characteristics of Local Communities in American Cities*. Chicago: University of Chicago Press.
- Simmel, G. (2004). *Philosophie de la modernité*. Paris: Éditions Fayard.
- Simonin, M., Killias, M., & Villettaz, P. (2004). La délinquance juvénile: Augmentation depuis 50 ans. *Crimiscope*(23).
- Soula Desroche, M., Pinel, J.-P., Rouchy, J.-C., & Hémono, J.-G. (2011). Cadre et dispositif pour la prise en charge d'adolescents en grande difficulté, UNASEA Bretagne. Résumé de l'action-recherche. *Accompagnement des adolescents en grande difficulté*, 2(96), 105-128.
- Soulet, M.-H. (2002). *Gérer sa consommation. Drogues dures et enjeu de conventionnalité*. Fribourg: Éditions Universitaires Fribourg Suisse.
- Soulet, M.-H. (2003). Faire face et s'en sortir. Vers une théorie de l'agir faible. Dans V. Châtel & M.-H. Soulet (Éds.), *Agir en situation de vulnérabilité* (pp. 167-214). Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval.
- Soulet, M.-H. (2004). Production du sujet et mal-intégration. Dans H. Poltier, A.-M. Guenette & A.-M. Henchoz (Éds.), *Travail et fragilisation* (pp. 17-38). Lausanne: Éditions Payot.
- Soulet, M.-H. (2005a). Confiance et capacité d'action. Agir en contexte d'inquiétude. Dans C. Balsa (Éd.), *Confiance et lien social* (pp. 31-56). Fribourg: Academic Press Fribourg.
- Soulet, M.-H. (2005b). L'angle mort de la logique de la découverte chez Howard S. Becker. Dans D. Mercure (Éd.), *L'analyse du social. Les modes d'explication* (pp. 75-99). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Soulet, M.-H. (2005c). Reconsidérer la vulnérabilité. *Empan*, 4(60), 24-29.
- Soulet, M.-H. (2006). Traces et intuition raisonnée. Dans P. Paillé (Éd.), *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (pp. 125-149). Paris: Éditions Armand Colin.
- Soulet, M.-H. (2007). Vulnérabilité sociale et souffrance individuelle. Dans M.-H. Soulet (Éd.), *La souffrance sociale. Nouveau malaise dans la civilisation* (pp. 9-16). Fribourg: Academic Press Fribourg.
- Soulet, M.-H. (2009). Drogues et conventionnalité: un ménage commun? *Psychotropes*, 15(4), 63-69.
- Soulet, M.-H. (2010). Changer de vie, devenir autre: essai de formalisation des processus engagés. Dans M. Bessin, C. Bidart & M. Grossetti (Éds.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 274-288). Paris: Éditions La Découverte.
- Spoth, R., Redmond, C., & Shin, C. (2001). Randomized Trial of Brief Family Interventions for General Populations: Adolescent Substance Use Outcomes 4 Years Following Baseline. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 69(4), 1-15.
- Statistiques policières de la Criminalité (SPC). (2010). *Rapport annuel 2009*. Neuchâtel: Office fédéral de la statistique.
- Statistiques Policières de la Criminalité (SPC). (2013). *Rapport annuel 2012*. Neuchâtel: Office fédéral de la statistique.

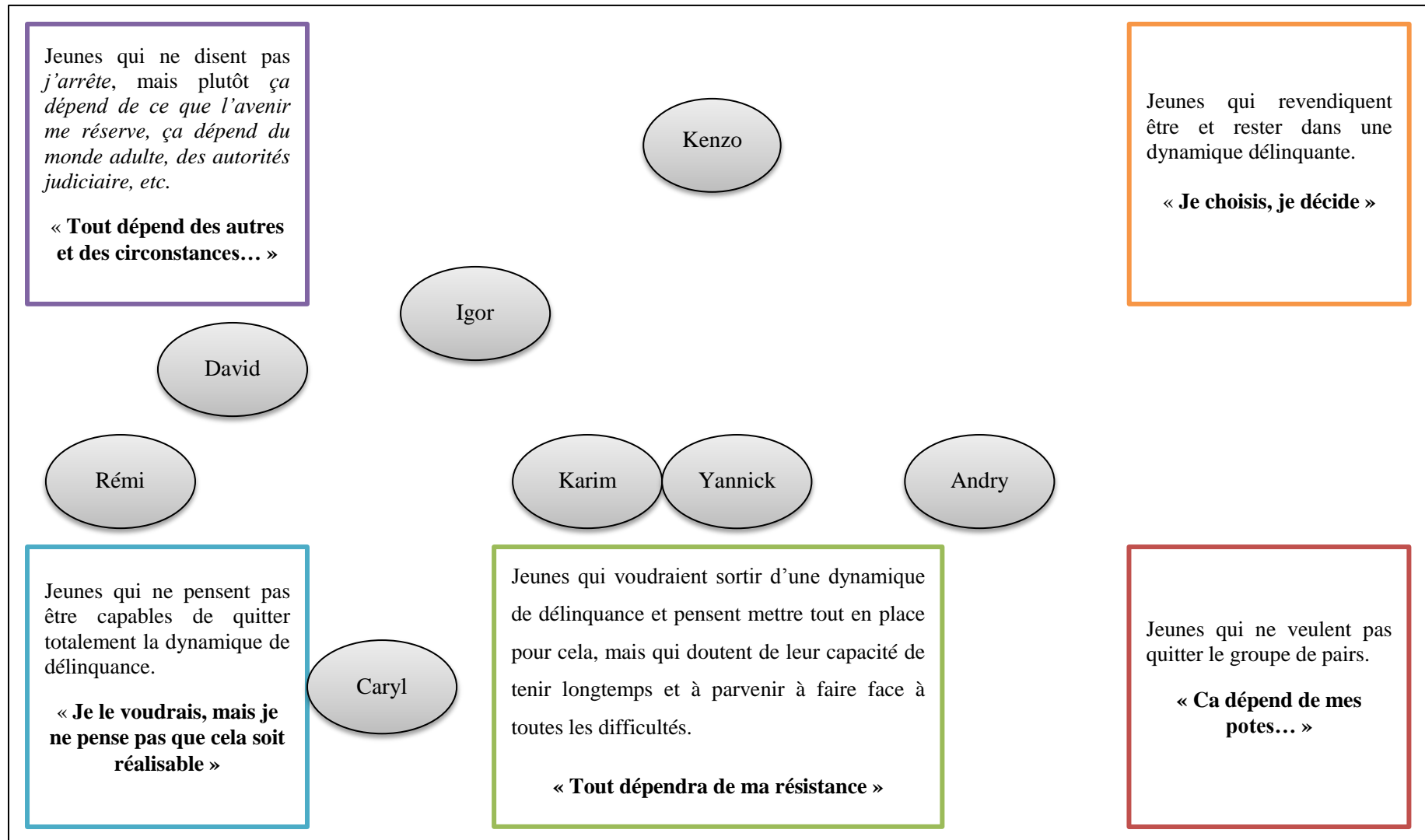
Bibliographie

- Storz, R. (2007). *Évolution de la délinquance juvénile. Jugements pénaux des adolescents, de 1964 à 2004*. Neuchâtel: Office fédéral de la statistique.
- Strauss, A. (1992). *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Strauss, A. (1993). *Continual Permutations of Action*. New York: AldineTransaction.
- Strauss, A., & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg: Academic Press Fribourg.
- Sutherland, E. (1939). *Principles of Criminology*. Philadelphia: Lippincott.
- Sykes, G., & Matza, D. (1957). Techniques of Neutralization: A Theory of Delinquency. *American Sociological Review*, 22(6), 664-670.
- Tannenbaum, F. (1938). *Crime and the Community*. New York and London: Columbia University Press.
- Thélot, C. (2004). *Pour la réussite de tous les élèves*. Rapport de la commission de débat national sur l'avenir de l'école. La Documentation française, Paris.
- Toby, J. (1957). The Differential Impact of Family Disorganization. *American Sociological Review*, 22(5), 505-512.
- Valkanover, S., & Alsaker, F. (2008). Das Berner Präventionsprogramm gegen Gewalt im Kindergarten und in der Schule – Be-Prox. Dans M. Drilling, O. Steiner & M. Davolio (Éds.), *Gewalt an Schulen* (pp. 189-194). Zurich: Verlag Pestalozzianum.
- Van Gennep, A. ([1909] 1981). *Les rites de passage: étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.* Paris: Éditions A. & J. Picard.
- Van Pelt, M., & Courtois, M. (2007). La surconsommation de cannabis dans le processus d'individuation de l'adolescent. *Psychotropes*, 1(13), 35-55.
- Vandecasteele, I., & Lefèbvre, A. (2006). De la fragilisation à la rupture du lien social : approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale. *Cahiers de psychologie clinique*, 1(26), 137-162.
- Vincent, C. (1961). *Unmarried Mothers*. New York: The Free Press of Clencoe.
- Vollmer, T., & Zurfluh, R. (2009). Une prévention efficace dans la famille, l'école, l'espace public et les médias. *Sécurité sociale CHSS*(3), 137-142.
- Watier, P. (2008). *Éloge de la confiance*. Paris: Éditions Belin.
- Willaime, J.-P. (2006). Changer sa vie ou changer la vie? Dans J. Lacarrière, S. Rougier & J.-P. Willaime (Éds.), *Jusqu'où peut-on changer sa vie?* (pp. 67-93). Paris: Éditions de l'Atelier.
- Wolfgang, M., & Ferracuti, F. (1967). *The Subculture of Violence*. Londres: Tavistock.
- Wrésinski, J. (1987). *Grande Pauvreté et précarité économique et sociale*. Rapport présenté au nom du Conseil Économique et Social (France). Journal Officiel du 28 février.
- Zermatten, J. (2002). *Tribunal des mineurs. Le petit tailleur et autres histoires de galère*. Saint-Maurice: Éditions Saint-Augustin.
- Zermatten, J. (2009). Droit de l'enfant. Intérêt supérieur de l'enfant ou intérêt sécuritaire? *Les cahiers dynamiques*, 1(43), 25-29.
- Zoll, R. (1992). *Nouvel individualisme et solidarité quotidienne. Essai sur les mutations socioculturelles*. Paris: Éditions Kimé.

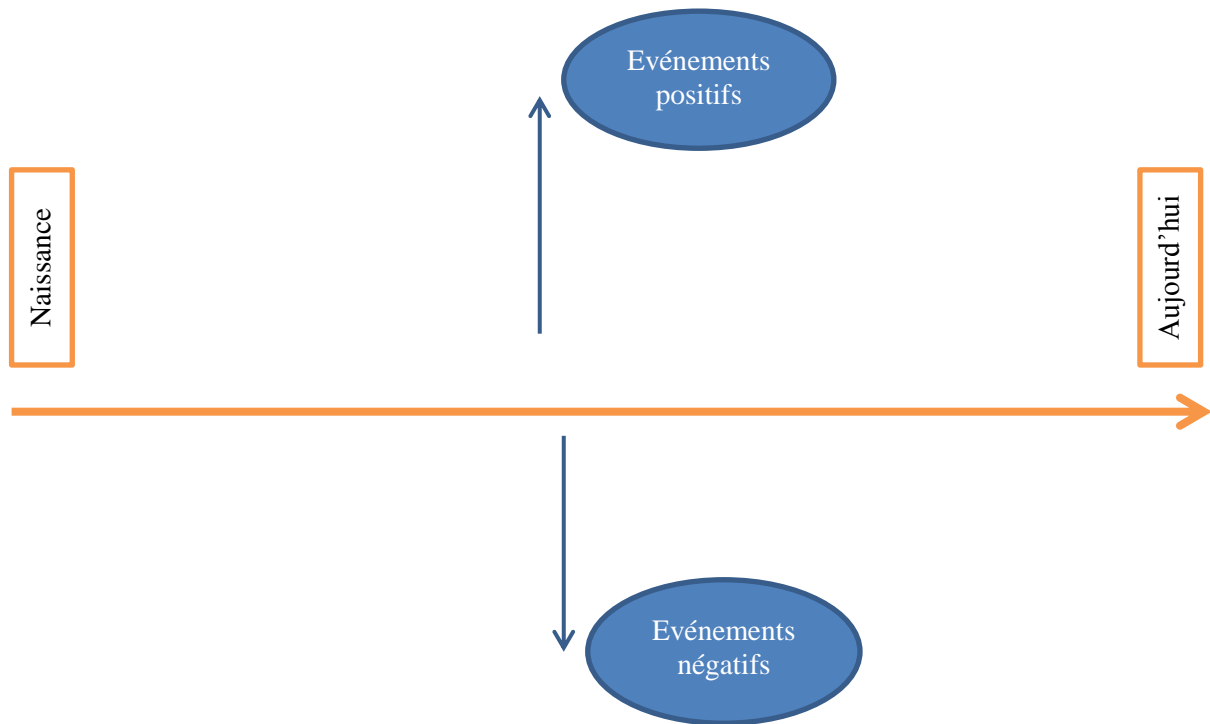
ANNEXES

ANNEXES

ANNEXE I : Posture de la population d'enquête par rapport la dynamique de délinquance



ANNEXE II : Ligne de vie



ANNEXE III : Guide d'entretien / aide-mémoire

Présentation

Données personnelles de l'interviewé

- Âge
- Formation : parcours scolaire (primaire et secondaire ou / et autre filiale de formation)
- Formation en cours
- Composition familiale (famille d'origine, paternité, maternité)
- Religion
- Motivation pour la participation à l'enquête
- Etat actuel de la délinquance :
 - ➔ Combien de jugement vécus ?
 - ➔ Séjour en milieu fermé ? Combien et quelle durée ?
 - ➔ Des jugements sont-ils en cours ? Des jugements sont-ils plausibles prochainement ?
 - ➔ Pense-t-il arrêter les délits un jour ? Pense-t-il qu'il serait bien / nécessaire de sortir de la délinquance ?
- A-t-il une perception « négative » ses comportements ? Si oui, pourquoi ?

Parcours de vie générale

- Biographie personnelle :
 - ➔ Quelle est son histoire personnelle dans le détail ?
 - ➔ Quels sont les moments-clés qu'il identifie, les différentes cassures et les ruptures de rythme.
- Identifie-t-il le moment où il a commencé à réaliser des conduites délinquantes ? Quel âge avait-il ? Quelles sont les raisons qui l'ont amené à prendre ce chemin ?

Mode de vie prédélinquant

- Quel type de vie menait-il avant de commencer les délits (conduites déviantes)? Quelles étaient ses fréquentations ? Quelles étaient ses activités ? Quelle constellation familiale ? Quelles personnes signifiantes (ressources)?
 - ➔ Quel rythme de vie avait-il (lever, coucher, repas,...) ?
 - ➔ Jusqu'à quel âge se souvient-il d'une existence hors de toute délinquance ?
 - ➔ Peut-il me décrire une journée type juste avant qu'il ne débute dans un parcours de délinquance ?

Fluctuation

- Quelle linéarité dans sa trajectoire délinquante? Des accalmies sont-elles identifiables ? Si oui, pourquoi n'ont-elles pas perduré ? Pourquoi a-t-il réintégré un parcours de délinquance ?

Parcours institutionnel

- Quelles institutions a-t-il côtoyées ? Combien de temps ? Quelles étaient les raisons de ces placements ? Qui les a demandés ?
- En quoi ces institutions l'ont aidé ou ne l'ont pas aidé ? Quel rôle ont-elles eu ? Estime-t-il aujourd'hui que ces placements lui ont été bénéfiques ?
- Que s'est-il passé à la sortie de l'institution ? Pourquoi est-il sorti ? Où est-il allé ? Était-ce le bon moment de quitter l'institution ? A-t-il vécu cette sortie comme une rupture, une libération,...? Quelles sont les émotions qui ont accompagné la sortie ?

Mode de vie actuel

- Peut-il me raconter une journée type actuelle ? Quelles sont ses fréquentations ? Ses activités les plus courantes ?
- Son mode de vie actuel le satisfait-il ? Pourquoi vit-il ainsi et non autrement (quels sont les moments-clés qui l'ont menés à cette vie actuelle)?
- Identifie-t-il des personnes significatives dans sa vie actuelle ?
- Quels sont les pas (les étapes) qui l'ont mené à ce qu'il est aujourd'hui ?

Norme sociale

- Qu'est-ce que la norme selon lui ? Qu'en pense-t-il ? Est-il dans la norme ? Si non, pourquoi ? Veut-il y accéder ?

Rythme

- Quel rythme de vie a-t-il (lever, coucher, repas...) ?
- A-t-il vécu des cassures de rythme (par exemple suite à une rupture de contrat d'apprentissage, à une exclusion scolaire, à un moment de battement entre deux placements,...) ? Fait-il des liens entre le rythme de vie et les comportements délinquants ?

Actes

- Quels actes délinquants ont été commis ? (comment en parle-t-il ?)
- Lesquels sont les plus graves selon lui ? Quelle signification est donnée à chaque acte ? Se considère-t-il responsable de son acte ? Pourquoi ?

Délinquance

- Quelles raisons attribue-t-il à ses conduites ? Quelle responsabilité prend-t-il ?

- Quelle est sa représentation de la pratique déviante ? Quelle image a-t-il de ses copains qui sont dans un parcours délinquant? Quelle émotion cette image génère-t-elle (admiration, peine, excitation, colère, etc.) ?

Rupture

- Parle-t-il de rupture, de moment où il a vécu une cassure?

Exclusion sociale

- A-t-il vécu des exclusions (école, famille, institution,...) ? Les explique-t-il ? Qu'ont-elles entraîné (prise de conscience, augmentation de la délinquance...)? Qu'ont-elles généré émotionnellement (colère, tristesse, rancœur,...) ?

Projection

- A-t-il des projections alternatives à la situation actuelle ? À quoi aspire-t-il ? Quels sont ses rêves ?

Message

- Que veut-il exprimer ? Quel message verbal voudrait-il faire passer aux adultes qui l'entoure (juge, éducateurs, parents, enseignants,...) ?

COMMENT LE JEUNE VA-T-IL SE CONSTRUIRE AU TRAVERS DE MES QUESTIONS ?

ANNEXE IV : Deux phases de traitement des indices : descriptions / justifications et mise en relation verticale avec la question de recherche

Exemples pour deux indices²⁸²:

Indice : Syndrome « Peter Pan » (angoisse à l'idée de grandir) : le jeune rêve sa vie au lieu de la vivre et cache ainsi les problématiques principales

Description et justification

Par le syndrome Peter Pan (développé par Dan Kiley en 1983), le jeune angoisse à l'idée de grandir et d'être donc soumis aux contraintes auxquelles les adultes sont confrontés. Selon ce syndrome, l'enfant grandit, se développe normalement, mais son cœur reste bloqué dans l'enfance, car, victime d'un traumatisme affectif étant plus petit, il a bloqué sa capacité à ressentir les émotions, afin de souffrir moins violemment. Il se retrouve alors coupé de ses sentiments profonds.

La personne atteinte de ce syndrome a en général été un enfant hypersensible. Cette très grande sensibilité rendait alors la souffrance si vive que l'individu a inconsciemment bloqué ses émotions. Il en résulte que la personne peut alors donner l'impression d'être sans cœur et n'éprouver aucune culpabilité suite à certains actes jugés cruels, voire tyranniques. Chez le jeune, les impulsions prennent le pas sur une réelle notion du bien et du mal.

L'individu rêve sa vie au lieu de la vivre : il idéalise ce qui n'est pas accessible et donne une origine très intellectualisée aux problèmes vécus. Toute l'approche émotionnelle passe par le mental et les émotions sont alors hypertrophiées. Pleinement développé, ce syndrome bloque l'accès de la victime à l'âge adulte grâce à une procrastination fataliste et une pensée irrationnelle et magique. Le jeune atteint de ce syndrome ou du moins agissant dans cette veine-là va rester calqué sur certains aspects de son enfance, qui apparaîtront alors comme l'unique point important et représentatif de sa vie.

La question ici n'est pas de savoir si tel ou tel jeune est bien atteint de ce syndrome, mais plutôt de considérer ce syndrome comme un point de départ pour un mode de fonctionnement particulier et

²⁸² Ces exemples doivent être considérés pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire les étapes d'une analyse. En aucun cas, les propos de cette annexe ne doivent être considérés comme des réponses abouties au questionnement de recherche.

qui peut être retrouvé chez les jeunes rencontrés et interviewés. Dans le cas de ce sujet, le focus est mis sur le déracinement d'un pays dans lequel il a vécu plusieurs années. Le père décédé n'est nullement abordé. Il est nié. On peut alors imaginer que le déracinement et la place qu'il occupe dans le récit fasse office de « masquage » d'une émotion plus intense et bloquée.

Lien en verticalité avec la question de recherche

Le jeune qui vit un blocage émotionnel tel qu'il est décrit ci-dessus, et qui est inscrit dans un parcours fait d'actes délictueux, n'a pas la possibilité de prendre du recul et d'élaborer une réflexion rationnelle. L'absence de contact avec le réel ne lui permet pas raisonner, son imagination va amplifier les émotions au maximum, ce qui le desservira plus qu'autre chose (la peur peut être amplifiée au point de devenir une peur panique).

La pensée magique et la vie inaccessible prennent toute la place dans l'imaginaire et dans le discours du jeune. Alors la réalité est occultée, vu que le jeune rêve sa vie et les difficultés, ainsi que les émotions vives sont cachées, enfouies.

Son hypersensibilité amène le jeune à s'opposer à tout type d'aide. En effet, sa vulnérabilité l'amène à être facilement sur la défensive, prêt à combattre et à s'opposer à toute personne désireuse de l'aide. « Toucher » ces jeunes provoque souvent des réactions violentes, intériorisées ou exprimées. Face à ce constat bon nombre de travailleurs sociaux ou adultes en général sont susceptibles de baisser les bras et de laisser le jeune poursuivre son parcours, lassés par l'absence de remise en question et l'impression de nonchalance et de non investissement que ces jeunes laissent parfois transparaître.

Indice : La haine pour principal carburant

Description et justification

Dès le plus jeune âge, l'individu fait des expériences de vie qui sont également des expériences émotionnelles. Se construit alors une sphère émotionnelle influencée par divers événements de vie et peu à peu se crée le bagage d'un individu. Lorsque différentes « zones d'ombres » provenant d'événements douloureux et surtout incompris, alors certaines émotions négatives peuvent se cristalliser. L'incompréhension répétée qui s'allie souvent au sentiment d'injustice aura des

répercussions sur le regard que l'individu porte sur le monde. Soit une attitude de victimisation et donc de déresponsabilisation de son propre parcours, soit une attitude offensive et haineuse jalonne le parcours de vie, l'une pouvant cohabiter avec l'autre.

Lien en verticalité avec la question de recherche

La cristallisation d'une émotion aussi intense et dévastatrice que la haine, entrave l'évolution du jeune. Par évolution, il est entendu une « transformation graduelle » (Le Robert illustré, 2013, p. 695) de sa personne engendrant ainsi des modifications positives au niveau de son parcours de vie. L'émotion vécue est alors plus qu'une barrière ; elle brouille la vision du jeune, lui donne un regard particulier sur le monde et conditionne l'ensemble de son fonctionnement et de son parcours de vie. En plus d'être intérieurement présente chez le jeune, elle s'avère même revendiquée et caractérisant ainsi son identité. Elle justifie l'attitude offensive du jeune à l'égard du monde expliquant les actes délictueux. Cette dynamique déresponsabilise le jeune de son parcours délictueux, étant donné qu'il ne se considère lui-même pas responsable de l'émotion qui l'habite.

Habité par cette émotion intense et cristallisée, l'adolescent n'est pas en mesure de s'en délester seul. Même conscient de sa présence, il ne la considère pas forcément entravante et ne perçoit pas l'influence qu'elle a sur sa trajectoire. Ainsi l'adolescent stagne dans un parcours de vie, s'enfonce, pourrait-on dire, dans un mode de fonctionnement délictueux et surtout d'opposition, tant la haine est une émotion dévastatrice.

ANNEXE V : Exemples de mise en relation d'indices : l'expérimentation logique

Indices	Thème	Sous-thème
<p>L'intégration dans un mode de vie délictueux, sans réaction sociale de la part du monde adulte</p> <p>L'absence d'un cadre contenant et temporel</p> <p>La recherche de bénéfices immédiats et le refus de la contrainte : une logique en lien avec l'absence de projections dans l'avenir</p> <p>Bénéfices financiers immédiats d'un mode de vie déviant</p> <p>Rythme et temporalité rendant difficiles toutes projections d'avenir à moyen et long terme</p> <p>Absence de « stop » permettant une dimension réflexive</p>	Structuration temporelle	<p>Cadence / Rythme</p> <p>Projection d'avenir</p>
<p>L'appartenance et l'identification à un groupe de pairs déviants : une sociabilité rassurante</p> <p>Précocité de la mise à l'écart pour mauvais comportements</p> <p>Insertion dans un monde d'illusion (auto-médication)</p> <p>Appartenance à un groupe / Importance du groupe</p> <p>Besoin envahissant d'être remarqué, reconnu</p> <p>Construction d'une sphère sociale faite d'individus déviants, non insérés dans la société.</p>	Vie communautaire	<p>Individuation</p> <p>Socialisation</p> <p>Nivellement par le bas</p>

<p>L'exclusion scolaire et sociale comme processus renforçant le sentiment de stigmatisation</p> <p>Le prix des événements passés : une réalité engendrant une réduction des chances pour le présent et l'avenir</p> <p>Stigmatisation, exclusion, sentiment d'abandon. Construction d'une identité déviante</p> <p>Jeunes désillusionnés. Manque de croyance en la maîtrise de son propre parcours, en l'emprise sur sa propre vie</p> <p>Exclusion, stigmatisation : processus renforçant l'identité délinquante du jeune, ainsi que le processus de délinquance dans lequel le jeune est installé</p>	<p>Rupture du lien social</p>	<p>Désaffiliation</p> <p>Constitution d'une sous-culture déviante</p>
<p>La haine comme carburant principal</p> <p>Un monde émotionnel envahissant</p> <p>Insertion dans un monde d'illusion (auto-médication)</p> <p>L'enfermement dans un mal-être non abordé, non perçu</p>	<p>Bagage émotionnel</p>	<p>Souffrance</p> <p>Fuite</p>

ANNEXE VI : Analyses transversales liées à la thématique du bagage émotionnel et de la vie communautaire²⁸³.

Exemple pour deux analyses transversales

Exemple 1 :

Base de l'analyse : indices 13, 16, 26 & 34 : La haine comme carburant principal / Un monde émotionnel envahissant / Insertion dans un monde d'illusion / L'enfermement dans un mal-être non abordé, non perçu

A. Le bagage émotionnel de l'adolescent

Chaque individu est unique, non seulement parce que son ADN ne correspond à aucun autre mais également et surtout parce qu'il est le résultat d'une multitude d'événements qui ont jalonné son parcours de vie et qui ont contribué à construire l'identité qu'est la sienne à un moment donné. Le bagage de l'individu est chargé de différents « dossiers » touchant des domaines divers. Le domaine émotionnel en est un parmi d'autres.

La souffrance psychique : fuir pour survivre

Description et justification

Dans leurs interactions avec le monde qui les entoure, les adolescents sont unanimement confrontés à leur monde émotionnel. Très puissant, ce dernier peut, lorsqu'il est obscur, mettre en péril ou tout au moins brouiller l'organisation interne d'un individu. Peu outillés pour redresser un bagage émotionnel lourd et dense, les adolescents vivent donc un mal-être certain empreint d'émotions entravantes et parfois dévastatrices. Fuir cet état oppressant et insupportable devient une priorité absolue en utilisant les moyens à disposition.

La souffrance psychique de ces adolescents en mal émotionnel, les amène constamment à chercher à s'extirper de ce malaise, à atténuer les lourdeurs émotionnelles envahissantes et ce, dans une perspective à très court terme. La vulnérabilité émotionnelle ne leur permet pas d'imaginer un

²⁸³ Ces exemples doivent être considérés pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire les étapes d'une analyse. En aucun cas, les propos de cette annexe ne doivent être considérés comme des réponses abouties au questionnement de recherche.

parcours à long terme, soit une « rémission » de leur malaise conscient ou semi-conscient. Nous sommes donc dans l'immédiateté, dans la fuite permettant de survivre à un mal trop oppressant.

Lien en verticalité avec la question de recherche

Par quel processus certains adolescents se restent-ils dans un parcours fait d'actes délictueux, les conduisant au milieu fermé ou semi-fermé ?

Des stratégies de survie (des logiques d'action) sont mises en place par les adolescents pour s'éloigner de leur monde émotionnel lourd et dense. Parmi celles-ci notons deux orientations qui sont autant de moyens à disposition de ces jeunes : la consommation de produits psychotropes et les conduites agressives à l'égard d'autrui, à l'égard du matériel et / ou à l'égard de soi-même. Ces deux orientations ne sont pas forcément distinctes l'une de l'autre, la première pouvant parfois donner accès à la seconde, de par la témérité et / ou la désinhibition qu'engendre la consommation de certains produits.

Ces logiques d'action qui prennent la forme de stratégies de survie sont mises en œuvre pour fuir une réalité pesante à défaut de l'affronter. L'adolescent cherche avant tout à ressentir un apaisement interne. Les agressions telles que le racket, les violences physiques « gratuites » ou encore les humiliations ont donc une fonction d'apaisement. Elles servent à alléger la souffrance psychique, à dégager momentanément des tensions internes ou encore à diminuer des émotions violentes et envahissantes. La consommation de produits psychotropes a également une fonction d'apaisement ; elle permet à l'adolescent de sortir de sa réalité insupportable, de mettre un voile sur ses émotions et d'accéder à un monde illusoire qu'il ne désirera plus quitter. Les effets recherchés et obtenus lui renvoient une image de lui-même enfin acceptable. Outre sa fonction d'apaisement, la consommation de produits psychotropes donne également des forces à l'adolescent pour continuer son chemin et pour « dérouiller » son être tout entier, entravé par la lourdeur d'émotions telles que la tristesse et l'impuissance. Cette consommation a donc une fonction de dopage pour affronter la vie.

Un regard noir posé sur le monde

Description et justification

L'adolescent se construit et intègre la période de l'adolescence avec des lunettes qui lui permettent de voir le monde d'une manière qui lui est propre. En effet, les événements de vie jalonnant sa trajectoire et la manière dont il les aura appréhendés l'amèneront à porter telle ou telle monture de lunette lui donnant une vision du monde d'une couleur plutôt que d'une autre. L'articulation des événements de vie et la manière dont il les appréhende peut engendrer des ressentiments intenses, des sentiments d'injustices profonds amenant l'adolescent à poursuivre sa trajectoire en portant un regard noir sur la société. Des émotions négatives et dévastatrices telles que la colère ou encore la haine se cristallisent et conditionnent alors la vision portée sur le monde. La cristallisation de ces émotions ancre solidement l'adolescent dans une rancœur qui est le reflet d'une souffrance émotionnelle.

Lien en verticalité avec la question de recherche

Par quel processus certains adolescents restent-ils dans un parcours fait d'actes délictueux, les conduisant au milieu fermé ou semi-fermé ?

La tension interne qu'engendre la présence d'une émotion négative telle que la colère ou la haine bouscule l'univers entier du jeune. Comme l'émotion est cristallisée dans son être le plus profond, le jeune vit constamment sous sa coupe. L'être est en souffrance autant qu'il est en colère et éprouve de la haine. Souffrance psychique et émotions négatives cristallisées sont donc en interaction constantes amenant l'adolescent à trouver des moyens pour contrer des parties de lui si intolérables.

Se considérant victime de la société qui lui provoque tant de souffrance, la haine de l'adolescent devient toujours plus légitime à ses yeux. Elle est le résultat de l'interaction entre l'individu et la société (et/ou sa famille) et n'est donc pas, à ses yeux, une dimension personnelle dont il est responsable. Victime de la société et finalement de sa souffrance psychique, l'adolescent est en réaction face à l'extérieur, se déresponsabilise de son comportement offensif, de ses actes à caractère délictueux, actes qui ont pour fonction d'une part la vengeance et d'autre part l'évacuation de la tension interne et insupportable qu'il vit.

Une spirale dirigée vers le bas est en mouvement, amenant l'adolescent à évacuer la tension interne par des actes de violence vécus comme légitimes, étant donné qu'il ne se considère pas responsable de son vécu émotionnel. La stratégie utilisée pour évacuer la souffrance psychique ne fonctionne qu'à court terme et la spirale se poursuit donc inlassablement. Ces logiques d'action s'apparentent à des stratégies de survie.

Dans l'interaction constante entre l'adolescent et la société dans laquelle il vit, une question se pose : « la souffrance psychique intimement vécue par l'adolescent engendre-t-elle parfois des émotions telles que la colère ou la haine qui sont alors évacuées par l'agressivité notamment ; ou est-ce le regard haineux ou la rancœur persistante qui sont davantage le point de départ d'une souffrance psychique plus dense (qui sera évacuée par des stratégies de type comportements délinquants), car cristallisées, ces émotions sont dévastatrices ? »

Exemple 2 :

Base de l'analyse : indices 2, 15, 16, 20, 31, 38 : L'appartenance et l'identification à un groupe de pairs déviant : une sociabilité rassurante / Précocité de la mise à l'écart pour mauvais comportements / Insertion dans un monde d'illusion / Appartenance à un groupe : importance du groupe / Besoin envahissant d'être remarqué, reconnu / Construction d'une sphère sociale faite d'individus déviants, non insérés dans la société. Pourtant social inséré dans une trajectoire déviante.

B. La vie communautaire des adolescents installés sur une trajectoire faite d'actes délictueux

La sociabilité rassurante d'un groupe contraignant

Description et justification

L'adolescence est connue pour être une période de vie où le « groupe », la « bande » de copains tient une place particulière, qui lui permettra de se diriger « vers une solution du processus d'identité » (Bee, H. 1997, p. 279). Faire partie d'un groupe défini n'est pas une nécessité mais avoir dans son entourage des camarades avec qui il est possible d'échanger et de passer du temps est tout de même une priorité. Ces contacts influenceront la trajectoire de l'adolescent par le biais de sa construction identitaire.

Pour les adolescents installés dans un parcours de vie fait d'actes délictueux, la sphère sociale est d'une haute importance. Le « faire partie », « être des leurs » amène une forme de sécurité qui permet d'oublier le vide. En quoi ces « bandes », citées régulièrement par les médias de manière péjorative, sont-elles particulières par rapport au groupe d'adolescent « lambda » ?

Lien en verticalité avec la question de recherche

Par quel processus certains adolescents restent-ils dans un parcours fait d'actes délictueux, les conduisant au milieu fermé ou semi-fermé ?

La « bande » à laquelle appartient un adolescent installé dans un parcours fait d'actes délictueux, est un système où la fidélité des membres au système d'action et de pensée est une valeur des plus importantes. La loyauté à un mode de pensée amène les individus à respecter scrupuleusement les règles tacites, ainsi que la hiérarchie qui y règne. Pour intégrer la bande, comme pour y rester, il est nécessaire de « démontrer » sa valeur par des actes à caractère délictueux, actes qui ont le mérite d'une part d'intégrer toujours davantage l'adolescent au sein de la bande et d'autre part de permettre à l'adolescent de recevoir une forme de reconnaissance et de valorisation activement recherchée.

L'adolescent gravite donc au sein d'une communauté plutôt fermée qui lui dicte le mode de fonctionnement lui permettant d'être accepté. La communauté s'avère remplie d'obligations diverses, de grades permettant de grimper dans la hiérarchie établie, hiérarchie faisant preuve d'une autorité tacite mais imposante. De par les actes délictueux, l'adolescent démontre sa valeur et obtient le respect et l'admiration des autres membres du groupe. Il « fait le plein » de reconnaissance lui permettant enfin de se sentir important et en sécurité, car le groupe fait office « d'armure » face à l'extérieur et aux dangers potentiels. Ce fonctionnement en vase clos contraint constamment ses membres à prouver qu'ils font bien partie du groupe et qu'ils y sont loyaux. Toute infidélité serait sévèrement punie par la mise à l'écart immédiate et peut-être violente, menaçante et humiliante. Le fonctionnement « sectaire » des groupes d'adolescents installés dans des parcours de vie faits d'actes délictueux ne paraissent pas laisser de place au libre arbitre. Ces adolescents vivent dans un univers dicté par des règles et des codes précis et malgré l'apparent refus des limites et la recherche de liberté constante, ils vivent pieds et poings liés dans un système oppressant, aveuglant et aliénant, leur enlevant les forces nécessaires pour s'en extirper et les capacités réflexives leur permettant de remettre en question leur existence.

Une phase d'individuation manquée

Description et justification

L'adolescent est une période où les jeunes sont amenés à réaliser un travail intrapsychique et interrelationnel nécessaire au processus d'individuation (Van Pelt & Courtois, 2007). Des recherches montrent que la surconsommation de cannabis peut avoir pour fonction un contournement de l'affect qui permet le report dans le temps du travail nécessaire au processus d'individuation (*Ibid.*).

Au sein des communautés closes dans lesquelles interagissent les adolescents installés sur une trajectoire dite « délictueuse », le fonctionnement axé sur le « collectif » empêche les adolescents d'effectuer et de vivre la phase d'individuation nécessaire à leur développement et à leur construction personnelle. L'individuation conduit à être conscient de sa vie, adulte et pilote de sa vie. En s'identifiant de la manière décrite à un groupe de pairs et en recherchant constamment l'approbation et la reconnaissance d'une communauté, la phase d'individuation n'est pas en mesure de se réaliser. Le besoin de correspondre aux critères de la communauté devient plus important que d'être soi-même et sous prétexte de suivre une philosophie de vie particulière, l'adolescent se défend contre sa propre individuation, au profit d'une « conduite standardisée » (Anatrella, 1988, p. 106).

Lien en verticalité avec la question de recherche

Par quel processus certains adolescents restent-ils dans un parcours fait d'actes délictueux, les conduisant au milieu fermé ou semi-fermé

La problématique de l'absence d'individuation réside principalement dans le fait que le jeune s'identifie à un rôle ; il a une fonction de délinquant. Le cumul d'échec qui jalonne son parcours l'amène et s'identifier au statut de délinquant, statut qui colle également à la peau de ses pairs intégrés dans la communauté. Au-delà de la confrontation avec une communauté oppressante au moment où le travail d'individuation devrait se finaliser, le cumul d'échecs entrave également le travail psychique et interrelationnel nécessaire à sa réalisation.

Le statut de délinquant devient une identité qui lui est propre et l'absence d'individuation lors de la période adolescente, influencera donc notablement tout la construction identitaire.

L'individuation est en réalité une co-individuation, c'est-à-dire qu'elle se réalise en fonction des *autres* qu'il a en face.

Le nivellement par le bas

Description et justification

Le constat de l'importance du « groupe » et de l'existence d'une communauté close recherchée par les adolescents ayant été fait, le contact constant des adolescents avec leurs pairs n'est donc plus à démontrer. Les adolescents installés sur un parcours de délinquance sont donc en contact direct avec des pairs menant un mode d'existence similaire en intégrant une institution spécialisée. Ainsi, même si un adolescent agit seul et hors de toute logique de groupe, une fois interpellé et placé en détention ou en institution spécialisée, il sera alors en contact direct avec des adolescents mis à l'écart pour comportements délictueux.

Lien en verticalité avec la question de recherche

Par quel processus certains adolescents restent-ils dans un parcours de vie fait d'actes délictueux, les conduisant au milieu fermé ou semi-fermé

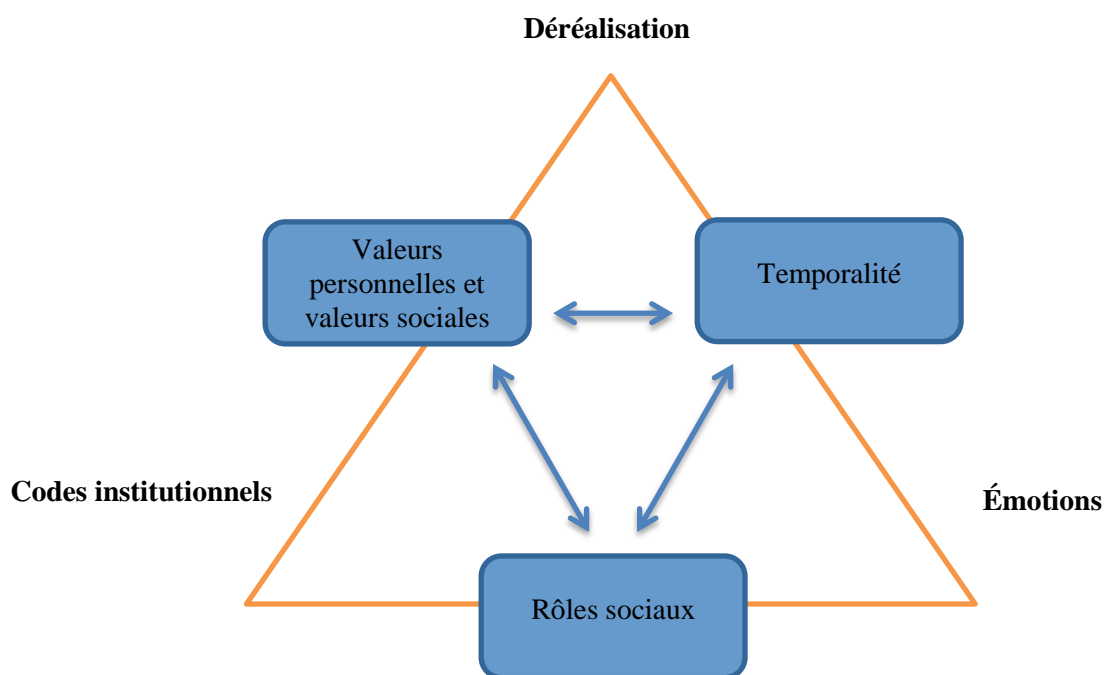
Le pourtour social des adolescents au parcours dit « délictueux » est principalement fait de pairs installés dans un type de vie similaire. Si le parcours scolaire n'est pas encore rompu, les atomes crochus avec des adolescents non insérés dans des logiques d'actions similaires semblent pratiquement inexistants. Lorsque l'exclusion scolaire devient réelle, alors les possibilités d'accrochages avec des pairs « non déviants » se font de plus en plus utopiques et en termes d'influences, les possibilités de « nivellement par le haut » deviennent de moins en moins probables. Les modèles de fonctionnement offerts à l'adolescent sont donc peu variés et les « profils délinquants » deviennent les principaux modèles tapissant son quotidien.

Les lieux de placement, regroupant des adolescents tous installés sur une trajectoire faite d'actes délictueux, deviennent des lieux d'apprentissages et d'expérimentation de stratégies délictueuses. La probabilité d'atteindre un degré supérieur sur l'échelle de gravité des délits est donc réelle, mais quoiqu'il en soit l'ancrage d'un individu dans son parcours de délinquance a toutes les chances d'augmenter significativement. Ainsi le contact de ces jeunes favorise la

« construction et l'intériorisation d'un système de normes délinquantes, ainsi que leur actualisation par la commission d'infractions » (Carra, 2001, p. 83).

Lorsque l'adolescent est exclu de son milieu scolaire avec ou sans placement dans une institution accueillant des adolescents au parcours dit « délinquant », le message reçu est : « tu es délinquant ». Dans ce processus, le placement d'un adolescent dans un univers de jeunes également sur un type de trajectoire « délinquante » est criant d'incohérence : confronter des jeunes à des modèles de fonctionnement délictueux pour qu'ils adoptent des modifications radicales les menant sur une trajectoire de vie non considérée comme déviante par la société dans laquelle ils vivent. Kenneth Dodge, Thomas Dishion et Jennifer Lansford (2006) démontrent de par leurs diverses recherches, l'impact négatif des comportements délictueux sur les pairs. Différentes logiques d'action sont reprises pour faire état du nivellement par le bas qui touche les jeunes installés dans un processus de déviance qu'il s'agisse de délinquance ou d'un autre type de déviance.

La vraie vie est ailleurs²⁸⁴



La vraie vie est ailleurs et n'a rien à voir avec la société que vous me proposez... L'articulation du triptyque « déréalisation », « codes institutionnels » et « émotions » permet d'identifier comment les jeunes insérés dans parcours délictueux et finalement placés en milieu fermé, passent leur vie (ou une partie de celle-ci) sans s'insérer dans la société à laquelle pourtant ils appartiennent.

Thématisation: l'absence de liens avec les institutions

N'a-t-on jamais entendu un adulte parler des jeunes en utilisant les termes « ils ne vivent pas dans le même monde que nous ». Au-delà de la boutade que pourrait représenter ce propos, il est pourtant révélateur d'un certain décalage entre le monde adulte et le monde d'une certaine partie de

²⁸⁴ Comme pour les précédents exemples d'analyse, ce propos est à considérer avec les nuances nécessaires, tant il constitue une étape dans le processus de compréhension de l'objet d'étude.

la jeunesse. Considérer ce propos demande impérativement d'y apporter explications, nuances et subtilité pour ne pas réduire la compréhension du phénomène à deux mondes, qui seraient simplement celui des personnes socialement adaptées et celui des personnes socialement inadaptées.

Les jeunes en situation de délinquance ne sont pas liés à la société dans laquelle ils évoluent. L'articulation de plusieurs dimensions révèle que leur réalité n'est pas en rapport avec le monde sociétal dans lequel ils « déambulent » et permet de voir comment ils vivent dans une logique de déréalisation.

Les valeurs

La société est constituée d'un certain nombre de valeurs sociales souvent rejetées par les jeunes dont il est question. Le propre de la population adolescente est en effet d'être aux prises avec les valeurs sociétales auxquelles elle s'oppose partiellement. Toutefois, le travail de l'adolescent sera finalement d'apprendre à vivre avec les institutions sociales, malgré que ces dernières contraignent souvent sa capacité d'expression. Les adolescents qui nous intéressent, rejettent, ignorent les valeurs sociétales sans expressément les remplacer par des valeurs personnelles et sociales qui leur seraient chères. Ils n'adhèrent pas aux valeurs susceptibles d'une part d'orienter leurs manières d'être ou de se comporter, et d'autre part, de soutenir l'ensemble de leurs actions en référence à une éthique personnelle qui en découlerait. L'ensemble du système de projections d'avenir est touché par ce refus des valeurs sociétales. Le jeune ne possède plus de repères liés à des valeurs portées vers l'avenir et l'immédiateté devient l'unique référence et logique de pensée. En termes de valeurs, il réside dans un vide social, moral et éthique, ce qui ne peut que gêner de manière significative son processus de construction identitaire (Malewska-Peyre, 1991). Le processus d'intériorisation des valeurs sociales ne se fait pas et l'on constate d'importantes carences en termes d'espaces de socialisation.

Les quelques valeurs émanant des récits sont des valeurs personnelles « autocentrées » et « unidirectionnelles » (sauver son honneur coûte que coûte / être respecté / accéder à la consommation) qui ne forment pas un système cohérent et conscient. « Autocentrées », car ces valeurs visent à servir leur bien-être sans considération du bien-être d'autrui. « Unidirectionnelles », car elles sont essentielles pour eux, mais ne seraient pas valorisées si une tierce personne prétendait au même type de valeurs. On pourrait imaginer que les jeunes soient empreints de valeurs de liberté, d'indépendance ou d'affirmation d'eux-mêmes, mais celles-ci n'émanent pas significativement de leurs récits ou d'éléments de leurs parcours. Les conduites de ces jeunes ne sont donc que

partiellement sous-tendues par une croyance ou une conviction profonde dont ils auraient conscience, ce qui nous amène à nous demander « ce qui dicte leurs comportements quotidiens ».

Le système de valeurs intériorisé par l'individu est représentatif de la culture et de la société dans laquelle il vit. Il semble évident que chaque individu ne soit pas habité par des valeurs identiques et que chacun mette en priorité certaines d'entre elles. Malgré cela, les valeurs centrales étant génératrices de normes, l'adaptation sociale d'un sujet dépendra directement de l'intériorisation de celles-ci, ainsi que des valeurs instrumentales (telles que la politesse et la courtoisie) qui sont plus ou moins essentielles pour maintenir et réaliser les valeurs centrales (Malewska-Peyre, 1991). L'adolescent qui refuse le système de valeur que sa société lui propose (par opposition ou parce que ce dernier ne fait pas sens pour lui) se détache donc des institutions qui l'entourent (tant des organisations sociales que des personnes).

Les rôles sociaux dans le processus de socialisation

Les parcours de vie des adolescents dont il est question dans cette recherche démontrent peu de diversité au niveau des rôles sociaux de chacun. L'intégration dans un mode de vie concrètement déviant, ou alors l'immersion dans une dimension où les perspectives déviantes sont des plus attrayantes, s'accompagne d'un appauvrissement de la diversité des rôles sociaux joués jusqu'alors. L'univers de vie des jeunes se rétrécit non pas en termes de quantité de personnes et d'institutions qui l'entourent mais en termes de variété de rôles que l'individu est amené à remplir.

Parallèlement à l'effritement du réseau social (en termes de diversité), la ligne biographique de la délinquance semble prendre de l'intensité. La diminution du réseau social agit comme un espace vacant qui permet au jeune de se comporter sans être retenu ou contraint moralement. Dès les prémisses de comportements déviants, les adolescents en question ne font pas partie de groupes sportifs ou d'associations quelconques, ils n'ont pas d'engagements professionnels fixes ou temporaires et ne sont plus engagés dans un parcours scolaire (soit ils sont déjà exclus, soit ils sont aux portes de l'exclusion). Ainsi, l'univers de vie de ces jeunes les cantonne à des possibilités de socialisation qui excluent une multitude d'interactions propres à un réseau plus étendu.

Nous avons vu que la densité du réseau social des jeunes ne s'amoindrit pas forcément. Elle perd toutefois de sa variété et la diversité des rôles sociaux que jouent les individus s'appauvrit considérablement. Plus ou moins rapidement, le pourtour social du jeune n'est plus qu'en lien avec sa déviance, qui en devient la caractéristique première de sa personne, forme de ligne biographique

dominante. L'univers social des jeunes se résume principalement par des institutions de placements pour adolescents aux comportements délictueux et jeunes au parcours délinquants. L'environnement familial, s'il n'est pas dans une dynamique de déviance ne fait pas le poids dans la balance des influences potentielles. C'est ainsi qu'il est important d'allier deux paliers propres aux trajectoires de ces jeunes, d'une part l'appauvrissement des rôles sociaux de chaque jeune et d'autre part la ligne biographique dominante de la délinquance qui s'installe et que le jeune ne cherche pas à nier.

Au fur et à mesure que s'établit cette réalité sociale, les figures non insérées dans un mode de vie fait d'actes délictueux disparaissent du champ de vision des jeunes. Ces derniers ne sont plus engagés dans des relations avec des pairs insérés sur une trajectoire socialement acceptée et valorisée. Comme mentionné précédemment, il s'agit d'une perte de rôles, mais également d'une perte de modèles dits « positifs ». Parmi les adultes qui les entourent aucun n'est considéré comme une personne significative, une sorte de « mentor » aux côtés duquel, il pourrait cheminer momentanément. L'appauvrissement de la diversité des rôles sociaux n'est pas contrebalancé par des relations privilégiées avec des personnes significatives auprès desquelles de nouveaux rôles pourraient se créer.

Ainsi intervient de manière significative la notion de construction identitaire, processus qui s'inscrit dans le cadre de la socialisation. L'identité se forme et se transforme à travers les interactions entre le jeune et les autres, ainsi qu'à partir des attributions faites au regard d'autrui. L'absence de variété des contacts et interactions sociales diminue les possibilités de reconnaissances sociales (témoignées et ressenties) qui sont une part significative de la construction identitaire de l'individu.

La variété des rôles sociaux démontre donc son importance en différents points : 1. les diverses sphères d'interactions sont autant de possibilités de « contenance » ou de rappel à la norme pour l'adolescent ; 2. elle offre une multiplicité d'interactions qui sont autant d'espace de socialisation variés et propices à la construction identitaire d'un jeune et qui sont des ressources potentielles ; 3. les modèles variés provenant de sphères différentes permettent les contacts avec des personnes aux logiques d'actions diverses (donc également des personnes non déviantes) ; 4. la variété des sphères d'interaction augmente les possibilités d'atteindre un sentiment de reconnaissance sociale (harmonisation entre diverses identités).

L'intérêt particulier d'aborder la variété des rôles sociaux dans le cadre de la désaffiliation sociale des jeunes réside principalement dans l'engagement de l'individu dans des relations sociales

et donc envers des institutions sociales. Cet engagement n'est pas à percevoir de manière exclusivement factuelle, mais dans une dimension personnalisée, car il peut se créer des sphères d'intérêts importantes aux yeux de chaque jeune. En plus de la significative pauvreté des rôles sociaux, les trajectoires des jeunes en question démontrent une pauvreté des interactions sociales porteuses d'intérêts personnels, avec toute institution sociale.

La temporalité

Les trajectoires de vie des adolescents en question démontrent plusieurs cassures au niveau du rythme de vie. Elles démontrent également une temporalité connectée à leur propre réalité et en inadéquation avec les attentes de la société, notamment en termes de perspectives d'avenir (professionnelles notamment). Le jeune vit dans « l'ici et maintenant » sans lever les yeux vers l'horizon et ne se projette pas ou très peu dans un futur quelconque. En faisant « temporalité à part », il fait « bande à part ». Une nouvelle notion, celle de l'immédiateté, émane au niveau des représentations temporelles et du rythme de vie, mais se retrouve également et de manière significative dans la dimension émotionnelle du sujet. Cette immédiateté émotionnelle se fait fortement sentir par des sujets qui vivent et expriment leur monde émotionnel et surtout pulsionnel sans apposer de filtre entre l'extérieur et eux-mêmes. Il n'y a pas, ou très peu, de contenance émotionnelle, ce qui pose un problème certain dans les relations avec l'ensemble de la société. Les pulsions ne sont pas canalisées ou contenues, mais manifestées et déchargées instantanément exprimant de manière inadaptée, une émotion envahissante.

Le jeune qui ne perçoit pas de sens dans les relations qu'il pourrait tisser avec les institutions sociales n'a pas d'intérêt personnel à contenir ses émotions²⁸⁵. Le processus de civilisation formulé par Norbert Elias, qui conduit l'individu à apprendre à canaliser ses pulsions grâce à l'intégration de normes sociales, ne peut pas se faire en l'absence de liens avec les institutions et de sens attribué aux normes sociales. Le jeune ne trouve donc pas d'intérêt à « se civiliser ».

²⁸⁵ C'est là que l'on voit que l'immédiateté émotionnelle est une dimension propre à ce phénomène de déréalisation et il en est de même pour l'aspect de la temporalité.

En guise de conclusion

L'adolescent ne tisse pas de liens porteurs de sens avec les institutions et son existence ne se mêle pas à celle des autres. En d'autres termes, son existence ne concerne que lui, car rien ne lui indique qu'elle pourrait intimement intéresser d'autres personnes. Son destin n'est pas lié à celui d'autres personnes avec lesquelles il ne partage ni valeurs, ni compréhension du monde, ni représentations temporelles ou perspectives d'avenir. Dans sa dynamique, les normes sociales et morales ne font pas sens et il ne peut donc pas y adhérer ou s'y attacher, il adopte donc une attitude d'opposition ou de négligence à leur égard. En agissant de la sorte, l'adolescent reste à l'écart de la société, il vit dans un monde parallèle, comme s'il habitait dans un monde et vivait dans un autre. Cette absence de liens porteurs de sens, au sein du système dans lequel le jeune évolue, implique que ce dernier ne soit pas retenu, voire même contenu, par des liens qu'il chercherait à préserver et, n'ayant rien à perdre, agit de manière assurément individualiste et donc dépourvue de considération pour tout aspect externe à sa propre existence.

Cette absence de liens significatifs entre le jeune et certaines structures sociales (et personnes représentant ces structures) empêche le jeune d'être retenu dans un parcours socialement valorisé. S'il ne vit pas un engrenage fort qui l'inciterait vivement ou le pousserait à poursuivre un parcours déviant, il vit par contre dans une dynamique où rien (aucun engagement) ne le retient et ne l'incite à adopter un autre parcours. Cette absence de rapport aux institutions explique également le monde émotionnel non canalisé de ces jeunes ; en effet, ces derniers, dans un principe de déréalisation, n'ont pas ou très peu d'intérêts à s'adonner à un exercice de canalisation de leurs propres émotions. Quels intérêts ces jeunes auraient-ils à contenir leurs émotions, leurs pulsions ? Il n'y a pas de relations suffisamment engagées avec la société pour qu'ils considèrent que leurs conduites (sociales ou pulsionnelles) et leur mode de fonctionnement mettent en péril certains de leurs intérêts personnels.

En dehors des relations avec les pairs également inscrits dans un parcours de déviance, les jeunes sont tout de même en contact avec certaines personnes de leur entourage familial ou social. Cependant, ce capital relationnel et personnel n'est pas suffisamment engagé pour que la crainte de le mettre en péril les maintienne hors du champ de la déviance. L'acte déviant peut se réaliser car l'individu ne cherche pas à garder la face vis-à-vis de la société, ni même à maintenir un capital sociale, affectif ou relationnel qui lui serait cher, en rapport à la société conventionnelle. On pourrait aller jusqu'à dire que le jeune n'a pas réalisé d'alliances significatives avec la société conventionnelle et qu'il est libre d'adopter un mode de conduite en contradiction avec celle-ci.

Cette dimension d'engagement avec la société conventionnelle nous amène à placer notre regard plus en arrière dans le parcours des adolescents. L'espace-temps qui précède la trajectoire délictueuse devient un moment-clé pour comprendre les parcours actuels. La notion de construction peut être perçue comme une phase de préparation personnelle où s'imbriquent construction identitaire et constitution d'un patrimoine symbolique. Le jeune construit sa force qui l'accompagnera tout au long de sa vie et qu'il pourra exploiter en fonction des situations. C'est dans cet espace-temps que s'enracinent donc les parcours potentiels de déviance « durables » comme s'enracinent les parcours potentiels de conventionalité

ANNEXE VIII : Exemple de représentation graphique : David²⁸⁶

Liste des forces (ou absence de forces) identifiées ou logiquement imaginées à partir des récits des sujets 1 (David), 2 (Igor) & 3 (Caryl)²⁸⁷.

- Force de devoir de loyauté familiale
- Force de nivellement par le bas
- Force de stigmatisation
- Force venant du jugement projeté dans le regard des autres
- Force d'exemple sociétal agressif
- Force d'adversité (conflits constants)
- Force de prises en charges diverses, d'intervenants divers
- Absence de force de soutiens informels
- Absence de force de contrainte de la part des parents, du monde adulte
- Absence de force professionnelle récupératrice (force guidant le jeune vers une voie socialement reconnue)
- Absence de force de nivellement par le haut

Forces ajoutées à partir de graphiques des sujets suivants

- Force de (recherche de) reconnaissance parentale (qui amènerait le jeune à chercher à correspondre aux attentes parentales (+ ou -)).
- Force d'orientation (insertion / exclusion, etc...)²⁸⁸
- Force financière (besoin / recherche d'argent)
- Force du groupe de pairs

²⁸⁶ Cette représentation graphique a été suivie d'une analyse de chaque force ou absence de force, de manière à décrire le rôle de chacune dans le processus de construction d'un parcours de délinquance.

²⁸⁷ Légendes pour le graphique de la page suivante :

Flèches dirigées en direction du sujet : forces qui pèsent sur le sujet (qui ne le tiennent pas, qui ne l'aident pas, qui accentuent un mode de vie peu épanouissant)

Flèches dirigées à l'opposé du sujet : forces qui tirent le sujet vers un mode de vie socialement inséré.

Flèches dirigées parallèlement au sujet : réalité présente, mais qui ne s'articule pas en termes de forces permettant de comprendre le processus qui amène le jeune à « rester » dans son parcours fait d'actes délictueux.

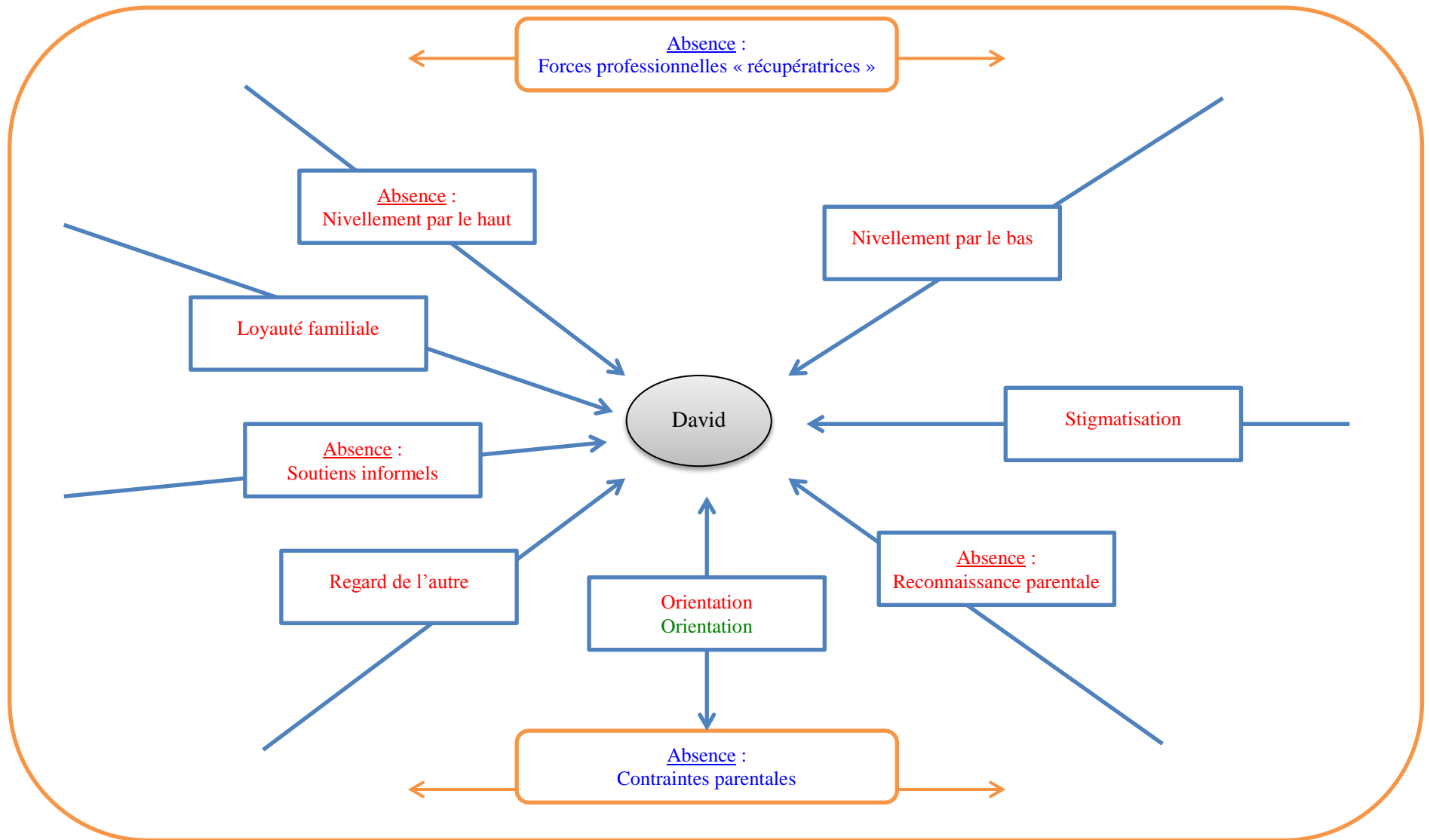
En rouge : forces (ou absence de) qui incitent le jeune à poursuivre sur un mode de vie déviant= qui appuient sur le jeune

En bleu : forces (ou absence de) qui n'ont pas d'impact direct sur la poursuite du parcours sur un mode de vie déviant

En vert : forces (ou absence de) qui incitent le jeune à rejoindre un parcours de vie socialement insérée.

²⁸⁸ L'orientation en classe d'accueil semble être un point de départ dans la construction d'une identité de marginalité. Donc même une « orientation » peut engendrer impact négatif; ce ne sont pas uniquement les exclusions qui sont à percevoir comme négatives. Pour que le parcours se poursuive sur un moyen ou long terme, on peut imaginer qu'il faille qu'une identité se construise, alors que pour un parcours délinquant de courte durée, on pourrait imaginer qu'une identité marginale ne soit pas clairement installée. Chez David, son parcours laisse penser qu'il s'est *tacitement* constitué une identité délinquante durant le deux ans de reprises de scolarité en Suisse et qu'il s'est ensuite dévoilé de plein fouet (le premier acte délinquant connu a engendré son arrestation et son placement).

Dans un deuxième temps, l'orientation de Pramont semble être un point qui ait incité David à une remise en question qui serait un pas vers une forme de bifurcation ? À lire comme un impact positif sur son parcours de vie.



On peut logiquement imaginer que les forces n'agissent pas seulement perpendiculairement ou parallèlement au sujet mais de manière plus nuancée.

CURRICULUM VITAE

DUVANEL AOUIDA Géraldine

04 octobre 1979

Nationalité suisse

Originaire de Brot-Dessous (NE)

Mariée, deux enfants

Route des Arsenaux 20

1700 Fribourg

+41/79/710.29.78

Fonction actuelle

Depuis septembre 2012 :

Lectrice

Université de Fribourg

Domaine Sociologie, Politiques sociales et Travail social

Rte des Bonnesfontaines 11

1700 Fribourg (Suisse)

+41/26/300.78.44

geraldine.duvanel@unifr.ch

Expériences professionnelles

- | | |
|---------------|---|
| 2011 - 2012 : | Lectrice à l'Institut de Pédagogie curative à l'Université de Fribourg à 50% |
| 2010 – 2011 : | Stagiaire de recherche à l'Institut national pour la recherche scientifique (INRS), Centre Urbanisme Culture Société (UCS) à Montréal, financée par une bourse du Fond national suisse de la recherche scientifique (FNRS). |
| 2006 – 2010 | Assistante diplômée à l'Institut de Pédagogie Curative de l'Université de Fribourg à 100% |
| 2004 – 2005 | Éducatrice spécialisée au Groupe d'Accueil et d'Urgence à 80%, à Boudry, Fondation « l'Enfant c'est la vie » |
| 2003 – 2004 | Éducatrice spécialisée au foyer de préapprentissage pour adolescents, « La Croisée », Fondation Carrefour à 80%, à Travers (NE) |
| 2002 – 2003 | Stagiaire éducatrice spécialisée à l'internat d'accueil d'urgence pour adolescents, « Carrefour 15/18 » à Lausanne |
| 1999 – 2002 | Remplaçante éducatrice au centre professionnel pour adultes en situations de handicap les « Perce-Neige » à Neuchâtel et aux Hauts-Geneveys (NE) |

Activités d'enseignement et d'encadrement

2012 – 2014 : Domaine de sociologie, politiques sociales et travail social / Université de Fribourg

Niveau Bachelor : *Analyse d'un problème social et de sa régulation : le passage à l'âge adulte*
Sociologie de la délinquance
Sociologie de l'éducation
Les grands problèmes sociaux contemporains
Analyse des données qualitatives
Proséminaire : Les représentations de la jeunesse
Proséminaire : Familles : évolutions et représentations
Suivi de travaux de Bachelor

Niveau Master : *Méthodologie du projet de mémoire*
Contexte institutionnel et relation d'enquête
Savoirs experts, savoirs profanes et démarches participatives

2006 – 2010 : Institut de Pédagogie spécialisée / Université de Fribourg

Niveau Bachelor : *Séminaire : Les conduites à risque chez les adolescents*
Séminaire : Facteurs de risque de délinquance juvénile
Séminaire : La place des réseaux sociaux et des soutiens formels et informels chez les adolescents
Méthodologie d'intervention en Pédagogie curative et éducation spécialisée
Suivi de travaux de séminaire et de travaux de Bachelor
Suivi de stages

Formation

2006-2014 : Université de Fribourg : Étudiante au doctorat à l'Institut de pédagogie spécialisée
Rester pour s'en sortir. Logiques de récidive chez les jeunes en situation de délinquance
Dépôt : mars 2014

2006 – 2007 Université de Fribourg : postdiplôme de formation continue Did@cTIC en enseignement supérieur et technologie de l'éducation, Thème du travail de diplôme : *Réfléchir les valeurs, les représentations et les émotions sous-jacentes aux actions éducatives. Aborder les pratiques avec les étudiant(e)s en stage final de Pédagogie curative*. Obtention du postdiplôme en septembre 2007

2003 - 2005 Université de Fribourg : licence en Pédagogie curative à l'Institut de Pédagogie Curative (équivalence Master). Obtention de la licence en novembre 2005

1999 – 2003 Université de Fribourg : diplôme en Pédagogie curative clinique à l'Institut de Pédagogie Curative. Obtention du diplôme en avril 2003

1999 – 2005 Université de Fribourg : demi-licence en Pédagogie générale. Obtention de la demi-licence en novembre 2005

Formation continue

Août 2010	Formation au protocole d'évaluation multidimensionnelle CAFE (crise-ado-famille-enfant) à l'Université de Sherbrooke (Longueil)
Mai 2010	Atelier pratique du programme RCFE : <i>améliorer son expressivité et sa voix pour ses cours</i>
2008 –2009	5 ^{ème} programme du Réseau romand de mentoring pour femmes
2008	Ateliers pratiques du programme REGARD : <i>méthodologie de la thèse / maternité et/ou carrière / trouver un rythme entre travail et vie de famille</i>
2007	Cours de master en auditrice libre: <i>méthodologie qualitative I & II</i>
2006	Camp équestre avec des adolescents en difficultés sociales (formation continue dans le cadre de la thèse de doctorat). La Croisée (NE)
2006	Université de Fribourg : <i>jeunes et consommation à risque. Penser ou panser la prévention</i>

Communication orale

Colloques scientifiques :

Duvanel Aouida, G. La place de l'imaginaire chez les jeunes en situation de délinquance. Le prisme de la temporalité pour comprendre l'ancrage dans une dynamique délictueuse. Sherbrooke : Colloque de l'Observatoire Jeunes et Société dans le cadre du 79^{ème} Congrès de l'Acfas. « Jeunes et Temporalité. Quelles approches ? Quelles pertinences ? ». Mai 2011

Duvanel Aouida, G. Délinquance chez les jeunes. Pistes pour comprendre la dynamique d'ancrage dans un parcours de récidive. Sherbrooke : Colloque de l'École de criminologie de l'Université de Montréal. « Crimes et châtements : les interventions du système judiciaire ». Mai 2011

Duvanel Aouida, G. Adolescents et trajectoires délinquantes : la place des ressources et du capital social dans l'explication du maintien. Fribourg : 12^{ème} Colloque de l'AICLF. « Les diverses pratiques criminologiques ». Mai 2010.

Duvanel Aouida, G. Adolescence : le paradigme indiciaire au service des trajectoires délinquantes. Lille : 2^{ème} Colloque International Francophone sur les Méthodes Qualitatives. « Enjeux et stratégies ». Juin 2009.

Duvanel Aouida, G : « La parole aux adolescents en difficultés sociales ». Des trajectoires de vie sur un mode déviant fait d'actes délictueux. Ottawa : 77^e Congrès de l'Association francophone pour le savoir (Acfas). « La science en français... une affaire de capital ! ». Mai 2009.

Duvanel Aouida, G : Rythme, temporalité et perspectives d'avenir chez les adolescents en difficultés sociales. Fribourg : Colloque du Département de Travail social et politiques sociale de l'Université de Fribourg, « Les temps des politiques sociales ». Novembre 2007.

Formation continues :

Duvanel Aouida, G. Les ados qui multiplient les délits : quête de soi et souffrance sociale. Annecy : Journée de formation de l'association couple et famille d'Annecy et de l'association anthropoado. « Les ados, nos tabous ». Mars 2013

Duvanel Aouida, G. Les ados qui multiplient les délits : quête de soi et souffrance sociale. Fribourg : Journée d'étude « le sens caché des comportements adolescents » Octobre 2012

Communication écrite

Duvanel Aouida, G. (2014). Regard sur la souffrance des jeunes dits « délinquants récidivistes ». *Cultures et sociétés, Paroles d'ados, tabous d'adultes*, (29), 44-49.

Duvanel Aouida, G. (2011) Espace actif dans la recherche et la formation en pédagogie spécialisée : l'Institut de Pédagogie Curative (IPC) de l'Université de Fribourg. *Revue Cultures et Sociétés*, 19, 27-30

Duvanel Aouida, G. (2009, juin). Adolescence : le paradigme indiciaire au service des trajectoires délinquantes. Communication présentée au 2ème Colloque International Francophone sur les Méthodes Qualitatives. « Enjeux et stratégies ». [Online], <http://www.trigone.univ-lille1.fr/cifmq2009/data/CIFMQ%202009%20Duvanel.pdf>

Organisation de manifestations scientifiques

Organisatrice de la journée d'étude du Domaine de Sociologie, politiques sociales et travail social de l'Université de Fribourg: *Le sens caché des comportements adolescents*. Octobre 2012

Co-organisatrice du cycle de conférence de l'Observatoire Jeunes et Société de l'Université INRS : *Les approches disciplinaires de la jeunesse. Quels apports scientifiques ? Quels liens avec l'intervention ?* Janvier-avril 2011

Co-organisatrice du colloque de l'Observatoire Jeunes et Société de l'Université INRS, dans le cadre de l'Acfas : *Jeunes et temporalité. Quelles approches ? Quelles pertinences ?* 9 & 10 mai 2011

"Je déclare sur mon honneur que ma thèse est une œuvre personnelle, composée sans concours extérieur non autorisé, et qu'elle n'a pas été présentée devant une autre Faculté"

Fribourg, le 21 février 2014